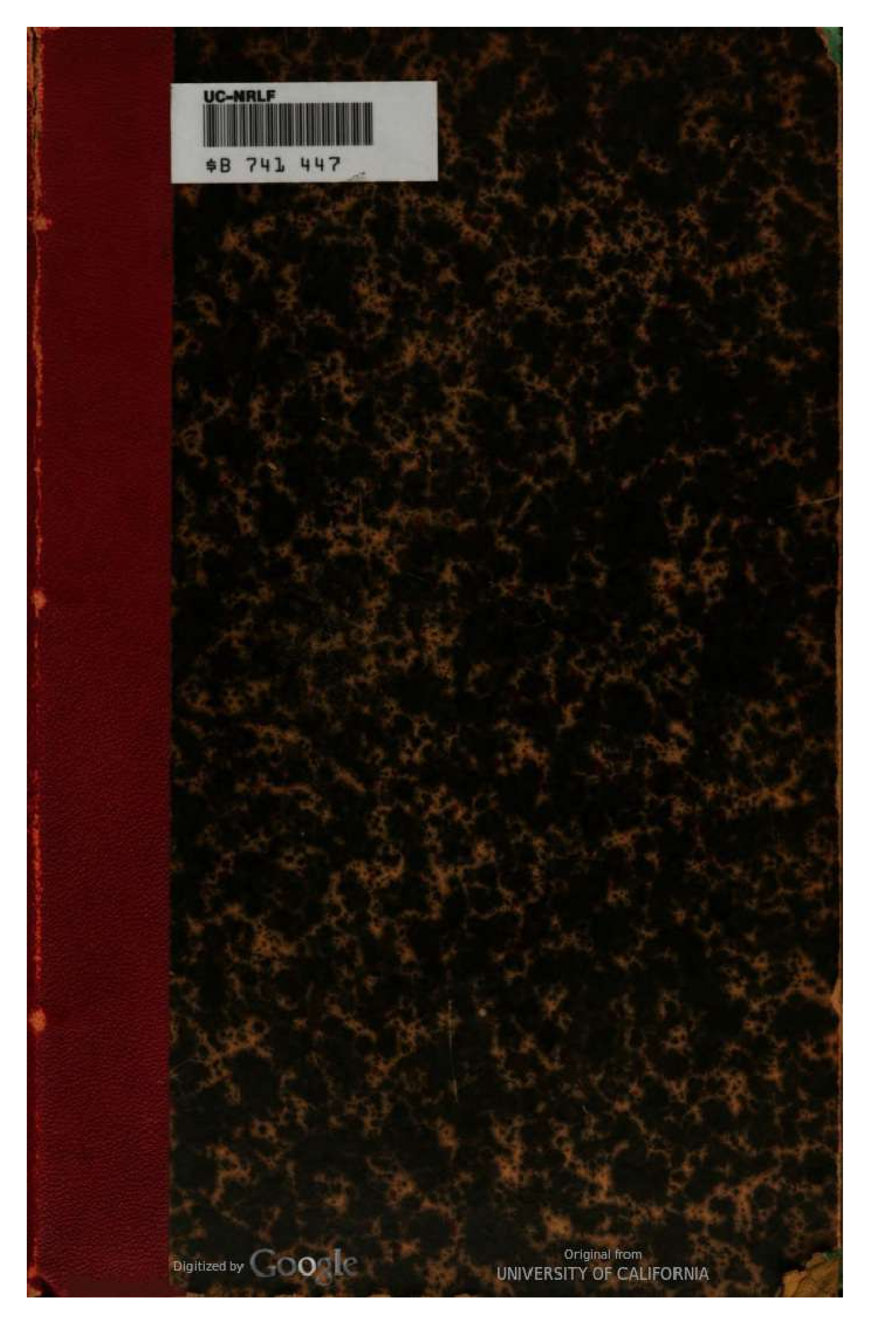

UC-NRLF
$B 741 447



University of California
Lux ex Tenebris.
Claus Spreckels Fund.



TILLY

OU

LA GUERRE DE TRENTE ANS

DE 1618 A 1632

PAR

Le Comte DE VILLERMONT.

TOME SECOND.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1860

TILLY

OU

LA GUERRE DE TRENTE ANS.



TILLY

OU

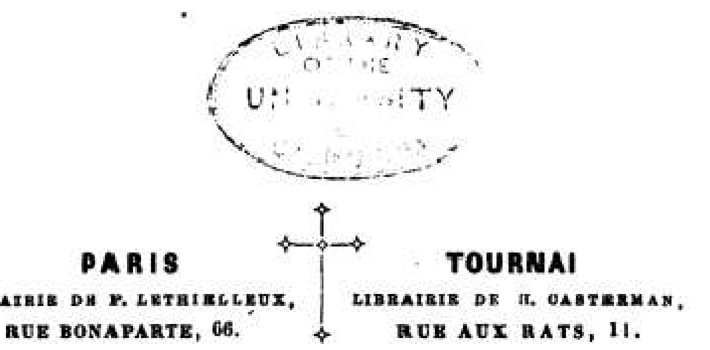
LA GUERRE DE TRENTE ANS

DE 1618 A 1632

PAR

Le Comte DE VILLERMONT.

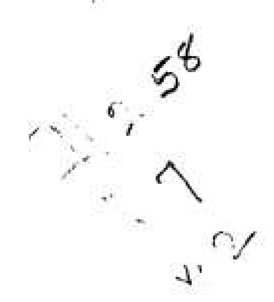
TOME SECOND.



PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1860



TILLY.



CHAPITRE XVIII.

L'armée de la Ligue. L'armée impériale. Rumeurs sur Wallenstein. Franchise de Tilly. Menées de Wallenstein. Portrait de Gustave-Adolphe. Ses préparatifs de guerre. Débarquement des Suédois. Prise de Wolgast et de Camin. Torquato Conti et le duc de Savelli. Prise de Stettin. Le duc de Poméranie est obligé de traiter avec le roi de Suède. Prise de Damm et de Stargard. Expédition du roi de Suède en Mecklembourg. Siége de Colberg. Conti est remplacé par le comte Annibal de Schaumbourg. Misères de l'armée impériale. Prise de Greifenhagen. Retraite désastreuse de Schaumbourg. Détresse des impériaux. Tilly entre en campagne. Plans du roi de Suède. Seconde expédition du roi dans le Mecklembourg. Il prend Prenzlau et Neu-Brandebourg. Bravade et lâcheté du commandant de Loitz. Prise de Demmin. Opérations de Tilly. Prise et sac de Neu-Brandebourg. Gustave-Adolphe s'empare de Colberg. Camp de Schwedt. Retraite de Tilly. Sac de Francfort-sur-l'Oder, par les Suédois. Assemblée de Leipzig.

Il est difficile de concevoir une position plus compliquée, plus fâcheuse et plus entravée d'obstacles, que celle de Tilly, dans sa nouvelle charge de généralissime des armées impériale et catholique. Il avait à obéir à deux souverains, dont la politique différait sur bien des points, dont les vues militaires s'accordaient rarement. Déjà défiant de lui-même et de sa fortune, à quel point ne devaient pas monter ses anxiétés, à la réception des ordres contradictoires qui se



croisèrent fréquemment dans ses mains? De là, dans plus d'une circonstance, les hésitations et l'incertitude de mouvements dont sut profiter son jeune adversaire et qu'on lui reprocherait à tort. Ainsi enchainé par ces deux moteurs agissant trop souvent en sens contraire, il trouvait de nouveaux embarras dans les instruments qu'il était chargé de manier. Les deux armées étaient hostiles l'une à l'autre divisées de longue date par des rivalités et des jalousies déplorables, qu'avait suscitées et entretenues à dessein l'ambitieux Wallenstein. La distinction maintenue entre elles par les calculs étroits des princes de la Ligue était peu faite pour étouffer ces divisions. Toutes deux étaient dans le plus déplorable état. L'armée de la Ligue mal payée, par la négligence plus ou moins volontaire des princes à solder leurs contributions de guerre, manquait d'artillerie, d'armes et de chevaux. Sa discipline, qui longtemps avait fait sa réputation, s'était fortement relâchée, conséquence infaillible de l'absence de solde et d'alimentation régulière. Presque entièrement renouvelée, par suite de ses longues guerres et surtout de ses souffrances pendant les quartiers d'hiver, elle ne comptait plus qu'un petit nombre de vétérans, noyés au milieu d'une quantité de recrues, sans expérience de la guerre et de la subordination. La plupart des chefs qui l'avaient si souvent conduite à la victoire avaient disparu, enlevés par la mort, détachés par Wallenstein, mis hors de service par leurs blessures, dispersés au loin par les besoins de la guerre. Parmi ceux qui restaient, l'ambition avait ruiné l'union, étouffé l'esprit d'obéissance. Le plus illustre, Pappenheim, n'avait pu pardonner à Tilly la chute des espérances qu'avait fait naitre en lui Wallenstein. Jaloux du héros catholique, il supportait son commandement avec impatience, taxait sa sage circonspection de faiblesse de vieillard, et regrettait la destitution du duc de Friedlandt.

Mais, telle qu'elle était, cette armée était encore mora-

lement bien supérieure à ce qui restait de l'armée impériale. Ramassis de toute nation et de toute langue, disloquée par le licenciement des troupes cantonnées dans le centre et au midi de l'Allemagne, elle ne comprenait plus que les corps commandés par Torquato Conti et le duc de Savelli, dans la Poméranie et le Mecklembourg. Ces corps isolés, et sans réserves, fractionnés par la nécessité d'occuper une foule de places, séparés par plus de deux cents lieues des troupes de la Ligue, étaient complétement abandonnés à eux-mêmes, en proie à une véritable décomposition. L'habitude de vivre aux dépens des pays conquis, de recevoir pour toute solde les larges mais rares gratifications de leur général, de n'avoir de frein que celui de la hart, d'amis que leurs officiers, de religion que les plus bestiales passions, avait réduit les soldats impériaux à la plus misérable condition. Tant que Wallenstein se trouvait au milieu d'eux, sa présence imposait quelque retenue, maintenait une apparence d'ordre : mais il les avait quittés depuis près d'un an, et dès lors, le désordre avait été croissant. Officiers et soldats ne s'étaient occupés qu'à satisfaire leur cupidité, extorquer l'argent des bourgeois et des paysans, torturer les récalcitrants, assouvir leur brutalité jusque sur l'enfance. Dans les lâches excès d'une cruauté stupide, ils incendiaient des villages entiers, détruisaient les moissons, brisaient les charrues, tuaient les chevaux pour en vendre la peau. Ils se rendirent si odieux aux habitants, que leur seule approche précipitait des populations entières au fond des forêts. Ces dévastations insensées amenèrent rapidement une disette cruelle. La famine devint telle, dans l'armée impériale, que les soldats allaient mendier par bandes autour des habitations encore debout et que ceux que retenait un reste de pudeur, restaient souvent plusieurs jours sans manger de pain. Des milliers d'hommes moururent de faim, la désertion acheva d'éclaircir les rangs. Ce qui restait, amolli par le débordement de tous les vices,



n'était plus redoutable qu'aux paysans des campagnes ou aux habitants des villes, dont on leur confiait la défense. Khevenhiller, parlant de la situation des Impériaux, au moment du débarquement de Gustave, dit : « Ils étaient sans chef, sans plan, sans instructions; les colonels étaient les premiers à donner à leurs subalternes l'exemple contagieux du découragement et de la fuite, car, bien qu'ils fussent chargés de la défense du pays, ils ne rougissaient pas d'abandonner les places qu'ils commandaient, au premier avis d'une attaque de l'ennemi et d'en remettre le soin à des officiers inférieurs. » Que pouvait, avec des troupes aussi démoralisées, le rigide Tilly? Eût-il eu le temps de les réorganiser et de les refondre dans d'autres cadres, il ne l'aurait pu. Wallenstein, en quittant le commandement, avait emmené avec lui la plupart de ses meilleurs colonels, et les entretenait splendidement, pour les empêcher de reprendre du service. D'autres, tels qu'Arnim, Georges de Lunebourg, Hébron, couraient déjà s'offrir au roi de Suède. Ceux que retenait le loyal sentiment de la fidélité à l'Empereur, se trouvaient blessés de servir sous les ordres du général de la Ligue, et ne lui prêtaient qu'une obéissance restreinte et malveillante. Passant d'un chef orgueilleux, mais prodigue, plein de morgue, mais accessible à la séduction de l'argent, facile sur les mœurs et les exactions de ses subordonnés, magnifique, fastueux dans ses manières, mais souffrant au-dessous de lui le même faste, et faisant rejaillir sur les siens l'éclat de son luxe royal, à un général simple, modeste, économe, ferme et inflexible, sans passions et sans faiblesses, dès lors sans prise pour la flatterie et l'intrigue, plus désireux de faire bien que de parler haut, célèbre par la sévérité de sa discipline, ils ne pouvaient taire leurs regrets, et servaient sans zèle comme sans dévouement.

La cavalerie était pauvre en chevaux, l'artillerie, plus qu'insuffisante, la campagne dévastée, le ravitaillement

des places rencontrait les plus grands obstacles, à cause de l'hostilité des paysans, les informations étaient presque impossibles, et ce ne fut pas une des moindres causes des échecs subis par les impériaux, toujours mal instruits, faussement renseignés, tandis que le roi de Suède trouvait, dans l'affection du peuple, les sources les plus sûres de renseignements, et connaissait jusque dans les moindres détails les mouvements de ses ennemis.

Tels étaient les éléments avec lesquels Tilly allait avoir à combattre le plus formidable ennemi de l'Empire, tandis que derrière lui s'agitaient de perfides intrigues. La plupart des historiens, le grave Khevenhiller en tête, ont positivement accusé Wallenstein d'avoir entretenu des relations secrètes avec Gustave-Adolphe, afin de satisfaire sa soif de vengeance contre l'Empereur et l'Electeur de Bavière. Sans entrer ici dans une dissertation qui nous écarterait trop de notre sujet, il suffit d'établir que le caractère bien connu du duc ne pouvait qu'autoriser cette opinion, et qu'après sa destitution, Gustave-Adolphe lui fit porter ses compliments de condoléance et ses offres de service, par le vieux comte Mathias de Thurn. Soit que la notoriété universelle de ses passions vindicatives et cette étrange démarche du roi de Suède aient servi simplement de base à des soupçons assez plausibles, soit qu'ils aient pris naissance dans la découverte d'actes réellement coupables, il est certain que la rumeur publique les accueillit et les commenta. Les journalistes français, en reproduisant les bruits de l'époque, leur donnèrent du corps, et en firent le thème de leurs articles. Quelques-unes de ces gazettes furent envoyées à Tilly, par ses agents, accompagnées de notes inquiétantes. L'ame droite du général catholique se révolta à la pensée de ne voir qu'un traître dans l'homme qui, grâce à la faveur impériale, était monté des degrés inférieurs de la noblesse jusque sur les marches du trône. Avec cette fière loyauté des consciences sans tache, qui

dédaigne les chemins couverts et s'honore elle-même en honorant la sincérité de ses rivaux, il envoya copie des rapports de ses agents à Wallenstein avec la lettre suivante :

« Votre Grandeur, verra, par les annexes ci-jointes, ce qui m'a été communiqué sur elle, il y a peu de jours. Certes, je ne doute pas un seul instant que le contenu ne soit un tissu de faussetés inventées par les ennemis de Votre Grandeur, et je m'empresse de vous déclarer que je n'y ajoute pas l'ombre de foi. Je ne puis admettre, en effet, que Votre Grandeur ait jamais pu se laisser entraîner par qui que ce soit, ou par quelque ressentiment que ce puisse être, à des projets aussi funestes et aussi détestables contre le Saint-Empire romain et contre l'Empereur, votre auguste souverain, dont Votre Grandeur a reçu tant de bienfaits. Cependant comme ces allégations sont de la plus haute gravité et qu'elles touchent de près à la réputation et à l'honneur de Votre Grandeur, je n'ai pu laisser, par l'affection sincère que je lui porte, d'en faire part à Votre Grandeur, afin qu'elle en soit instruite et qu'elle puisse prévenir l'effet que de semblables rapports pourraient produire sur l'Empereur ou sur les Electeurs ou princes de l'Empire, et ôter tout motif raisonnable aux diverses pensées que de telles rumeurs feraient nécessairement naître, persuadé que Votre Grandeur accueillera ma démarche avec bienveillance et comme dictée par une affection aussi loyale que sincère[1]. »

Wallenstein se montra plus piqué que reconnaissant de cette communication, et se plaignit à ses amis de la précipitation de Tilly à croire de « pareilles balivernes. » Mais le ton léger de ses lettres n'est pas sans trahir quelque embarras, et son affirmation réitérée, qu'il ne se croit

[1] Foerster. Wallenstein II. p. 149. La lettre est datée de Alt-Brandenbourg, le 21 février 1631.

nullement offensé par l'Empereur, qu'il ne peut donc pas en avoir de ressentiment, ne s'accorde ni avec ses efforts pour retirer du service ses meilleurs officiers, ni avec sa conduite ultérieure.

Du reste, hostile à Tilly, entretenant chez les officiers impériaux des sentiments peu favorables à leur chef et de dangereuses tendances à l'insubordination, il montrait assez ce que pesait son patriotisme.

La position de Gustave, avec ses forces en apparence inférieures par le nombre, était infiniment plus avantageuse que celle des catholiques. A peine âgé de 36 ans, dans la force de l'âge et la plénitude de ses forces, Gustave-Adolphe joignait, à une rare intelligence de la guerre, une instruction profonde et une grande expérience militaire. Depuis 18 ans, il avait successivement guerroyé contre les Russes, les Polonais et les Danois. Dès l'enfance, il avait été bercé par l'histoire des grands conquérants de l'antiquité; il rêvait leur renommée, il ambitionnait leur gloire. Pour lui, la Suède était un trop petit théâtre, il aspirait à ébranler l'Europe du bruit de son nom, à se frayer, dans l'histoire des nations, une large et ineffaçable trace. A cet orgueil immense, source de tant de malheurs pour les peuples, correspondaient les talents les plus éminents. L'homme d'Etat chez lui égalait l'homme de guerre. Sa pénétration politique ne le cédait en rien à son coup-d'œil sur les champs de bataille. Diplomate aussi fin que clairvoyant, il battit les plus habiles agents de Richelieu. Inflexible dans ses idées, vif et ardent par nature, il savait attendre et user de patience. Impérieux et raide de caractère, il avait au plus haut point l'art de séduire par la grâce de ses manières et l'affabilité de son abord, un tact parfait pour reconnaitre le côté faible des hommes et le joint des choses.

Sévère dans ses mœurs et naturellement pieux, il mettait aux manifestations de sa piété une affectation propre à

les faire ressortir et à en imposer au vulgaire. Son ambition, pivot de tous les mouvements de son ame, légitimait à ses yeux, tous les moyens. Peu lui importait de tenir, s'il pouvait séduire en promettant; de feindre, s'il pouvait frapper les crédules. Nul ne sut mieux que lui dissimuler les vastes conceptions de son orgueil égoïste, sous les apparences du zèle religieux. Intolérant chez lui jusqu'à la cruauté, il ne craignit pas de se proclamer, sur le continent, le héros de la tolérance; despote dans ses Etats, le défenseur des libertés de l'Allemagne, de cette même Allemagne qu'il voulait asservir. Doux et clément, quand les besoins de sa cause l'exigeaient, il se montra impitoyable dans d'autres occasions et calculait sa mansuétude comme sa colère, son indulgence comme sa rigueur. Il avait les faiblesses de son défaut dominant; fier de la prospérité de ses armes, il parlait en termes méprisants de ses adversaires, traitant Wallenstein de *bravache*, Tilly de *vieux caporal*. Absolu dans ses armées comme dans ses Etats, il aimait à faire sentir à ses généraux le poids de leur dépendance, à maintenir sa supériorité sur ses alliés, et supportait difficilement la contradiction.

Il avait été formé, de bonne heure, à la fatigue, et son corps supportait impunément le froid et le chaud, la faim et la soif. Il ne se traitait pas mieux que le dernier de ses soldats, et les encourageait par l'exemple. Mûrissant de longue main les conceptions de son ambition sur l'Allemagne, il s'était préparé à les appliquer. Dès 1629, il avait attiré à lui les meilleurs officiers licenciés des armées impériales, et consacré tous ses soins à l'organisation de sa propre armée. Mettant à profit les leçons de l'expérience, il introduisit de nombreuses améliorations, dans le système militaire, perfectionna le maniement du mousquet et allégea l'équipement du soldat, simplifia les manœuvres, s'appliqua à les rendre surtout plus faciles et plus rapides, et imagina une disposition fort ingénieuse pour

faire soutenir la cavalerie par les mousquetaires. Il porta aussi son attention sur l'artillerie. Aux grosses pièces de fonte et de fer, usitées à cette époque, il ajouta une nouvelle sorte d'artillerie de campagne, fort légère, dont l'invention est due au baron Melchior de Wurmbrand, l'un de ces officiers impériaux ralliés à la fortune du roi de Suède. Elle se composait de canons du calibre de quatre, dits pièces de régiment, consistant en un cylindre de cuivre battu, très-mince. La chambre de même métal était renforcée de quatre bandes de fer, des cordes entortillaient la pièce dans toute sa longueur, et un cuir bouilli et coloré enveloppait le tout. Les pièces s'échauffaient difficilement de manière qu'elles tiraient huit coups, avant qu'un mousquetaire en pût tirer dix, et sans qu'on fût obligé de les rafraichir; elles étaient montées sur des affûts si légers que deux hommes suffisaient pour trainer et manœuvrer un canon. L'infanterie les menait presque toujours avec elle, les enfermait dans ses carrés, et au signal donné, s'ouvrant subitement, les démasquait et inondait de mitraille l'ennemi déjà effrayé à la vue de ces batteries volantes, jusque-là inconnues.

L'infanterie était composée en grande partie d'Allemands, la cavalerie exclusivement de Suédois. Peu nombreux, mais formés d'hommes choisis, bien exercés, parfaitement aguerris au feu, pliés à une obéissance exacte et à une discipline sévère, les régiments royaux formaient un excellent et sûr noyau, autour duquel vinrent bientôt se rallier les soldats si inopportunément licenciés par l'Empereur, en 1630.

Soutenu des subsides de la France, de l'Angleterre, de la Hollande et des Vénitiens, comptant sur le concours des princes protestants de l'Allemagne avec lesquels il entretenait des relations secrètes, appuyé sur de fortes réserves, sur une flotte nombreuse qui entretenait ses communications avec la Suède, riche de magasins et de subsistances, Gustave-Adolphe entra en campagne sous les auspices les plus favorables.



Il s'embarqua au commencement du mois de mai avec 15,000 hommes suivi d'une flotte de 200 bâtiments de diverses grandeurs. Son intention était d'attaquer l'île de Rugen, près de Stralsund, mais ayant appris en route qu'elle était déjà aux mains du colonel Leslee, commandant de la garnison suédoise de Stralsund, il se dirigea sur l'île d'Usedom, située à l'embouchure de l'Oder et presque attenante à la partie occidentale de la Poméranie et y débarqua le 4 juillet, au moment où s'ouvrait la diète de Ratisbonne. Il s'attendait à quelque résistance et n'en trouva aucune.

Les impériaux s'étaient retirés précipitamment sur Wolgast, d'où il leur était facile de surveiller les mouvements du Suédois et de rendre sa conquête inutile. Gustave les suivit sur le continent, attaqua Wolgast et s'en rendit maître au bout de six jours. La plus grande partie de la garnison passa à son service, triste symptôme du peu d'attachement au drapeau, qui régnait parmi ces soldats démoralisés. L'île de Wollin et la ville de Camin, situées de l'autre côté de l'embouchure de l'Oder, lui furent abandonnées presque sans combat. Réduits par le manque de subsistances à s'éloigner des côtes, les impériaux, victimes de leur cruelle imprévoyance, se concentrèrent dans les deux camps d'Anklam et de Garz. Leurs forces, montant à 15,000 hommes environ, étaient sous les ordres de Torquato Conti, duc de Guadagnolo, brave soldat, général habile, mais pillard insatiable. Sous un chef énergique, ces forces eurent été suffisantes pour arrêter les succès de Gustave ou les lui faire, du moins, acheter chèrement; mais les généraux semblaient préférer à la gloire des combats le lucre des pillages. Sous prétexte de couper les vivres aux Suédois, ils achevèrent de ravager le pays et se privèrent eux-mêmes de leurs dernières ressources. Près d'eux, dans le Mecklembourg, le duc de Savilli disposait d'environ 30,000 hommes. Le devoir lui commandait d'appuyer

Conti, et de se joindre à lui pour rejeter les Suédois dans la mer. Malheureusement, à la cupidité féroce du routier, il joignait une profonde incapacité militaire, et il négligea de secourir son collègue pour se livrer à d'indignes brigandages.

Gustave, maître de postes importants, qui, avec la ville de Stralsund, assuraient ses communications avec la Suède, porta ses regards sur la ville de Stettin. Cette place, qui commandait l'Oder, lui offrait un point d'appui favorable pour s'avancer dans l'intérieur du pays. Elle n'avait qu'une faible garnison, au service du duc de Bogislas de Poméranie, et les Impériaux avaient négligé de s'en assurer. S'apercevant trop tard de sa faute, Conti voulut la réparer, mais déjà Gustave l'avait prévenu et était entré dans Stettin. Ce succès eut des conséquences importantes pour le roi. Le duc Bogislas se vit contraint de signer un traité qui le livrait pieds et poings liés à la Suède. Il était déjà âgé et sans enfants ; après lui, ses domaines devaient échoir, par suite d'arrangements déjà anciens, à la maison de Brandebourg. Gustave fit insérer, dans le traité, une clause artificieusement calculée, pour lui assurer l'héritage de Bogislas, au détriment des droits de Brandebourg, montrant ainsi, dès l'abord, combien il était peu sincère dans ses fastueuses assertions d'être le libérateur désintéressé de l'Allemagne. Cette précaution prise pour l'avenir, il imposa de fortes contributions au duché, l'obligea de mettre sur pied quelques régiments, et incorpora, dans son armée, les troupes de Bogislas.

Peu après, la trahison lui ouvrit les portes de Damm et de Stargard. La prise de cette dernière place, l'un des magasins impériaux, fut d'autant plus sensible à Conti que ses communications avec la Poméranie orientale et surtout avec Colberg, se trouvaient coupées. Il rappela, à la hâte, les garnisons d'Anklam, d'Uckermunde et d'autres villes. Ces détachements, en se retirant sur Gartz, commirent de



si horribles cruautés que le sentiment populaire, déjà fortement surexcité par leurs vexations, se déchaina avec la plus grande violence contre eux. Partout les portes s'ouvrirent aux Suédois comme à des libérateurs. Partout on courait à eux pour les guider, pour leur porter le peu de vivres échappés à la fureur extravagante des anciennes bandes de Wallenstein, et les Impériaux, traqués de toutes parts, n'osaient se hasarder qu'avec force dans les campagnes.

Sur ces entrefaites, le maréchal Horn amena un renfort de 8,000 hommes, au roi, dont l'armée s'accroissait en outre, chaque jour, aux dépens des Impériaux. Gustave remettant à Horn le soin de poursuivre les opérations de guerre en Poméranie, s'embarqua, dans le courant de septembre, avec 6,000 hommes, pour Stralsund, dans l'intention de faire une tentative sur le Mecklembourg. Son but était de se rapprocher de Magdebourg, où l'ancien administrateur Christian-Guillaume, reçu avec enthousiasme par les bourgeois, fomentait l'insurrection de tout l'évêché, de stimuler le Landgrave de Hesse-Cassel, qui n'attendait qu'une occasion pour jeter le masque et se déclarer ouvertement contre l'Empereur, de donner la main au duc François-Charles de Saxe-Lauenbourg, qui venait de commencer les hostilités sur les bords de l'Elbe, à l'aide de quelques levées formées de soldats licenciés, et enfin de s'assurer des villes de Lubeck et de Hambourg, dont il espérait tirer de larges contributions. Ses premiers pas furent heureux, il enleva quelques postes dont les défenseurs passèrent sous ses drapeaux. A Ribnitz, il fit égorger la garnison, pour la punir d'un commencement de résistance et répandre la terreur parmi les Impériaux, oubliant qu'il autorisait ainsi leurs représailles. Mais il ne put pousser plus loin. Avant qu'il eût rejoint le duc de Lauenbourg, celui-ci avait été battu et pris par Pappenheim, qui barrait aux Suédois la route de Magdebourg. Le plat pays, maintenu par les Impériaux, n'osa répondre à ses ardents mani-

festes. Rostock, qu'il espérait enlever comme Stettin, se trouva mis à l'abri d'un coup de main. Un combat heureux contre les troupes de Savelli ne lui donna que d'inutiles lauriers. La saison s'avançait et les opérations importantes qui avaient lieu en Poméranie appelaient son attention, il renonça donc momentanément à son entreprise sur le Mecklembourg, et retourna à Stettin.

Pendant son absence, le colonel Sperreuter avait attaqué Colberg, port de mer de la Baltique, la seule grande forteresse que les impériaux possédassent encore sur les côtes de la Poméranie, et dont l'importance naturelle s'accroissait par ce fait, qu'elle enfermait dans ses murs tout l'immense butin, ramassé dans le duché, par les officiers de Wallenstein. François de Mœrs, l'un des rares commandants qui surent remplir leur devoir, la défendait avec 1,500 hommes.

Sperreuter, trop faible pour l'emporter de force, en ferma les avenues. De son côté, Conti avait fait fortifier Greinfenhagen, sur la rive droite de l'Oder, et de là lançait des détachements soit pour dégager Colberg, soit pour tenter un coup de main sur Stettin. Il échoua sur tous les points, et ses troupes, rudement ramenées par Horn et Knyphausen, regagnèrent en désordre le camp de Gartz, où régnaient, avec la faim et sa compagne l'épidémie, le découragement et l'indiscipline. Conti désespérant de la fortune, et atteint d'ailleurs, d'une maladie grave, demanda son remplacement, et eut pour successeur le comte Annibal de Schaumbourg. Quelque préparé que fût le nouveau général au spectacle misérable qui l'attendait, il trouva la réalité bien au delà de ses craintes. Les débris que lui laissait Conti ne méritaient plus le nom d'armée. « Les corps de guerre, dit Khevenhiller, n'ayant plus ni solde ni vivres, refusaient toute obéissance, se masquaient par bandes de plusieurs centaines d'hommes avec leurs officiers, pour courir les grands chemins, détrousser et massacrer les paysans, piller

les fermes et incendier les villages. » Schaumbourg, rude soldat de l'école de Tilly, révolté des affreuses scènes qu'il avait journellement sous les yeux, et désolé d'en encourir la responsabilité, sans pouvoir y porter remède, éclata en plaintes et manda à Vienne « que si on ne lui donnait pas à la main les moyens de changer un tel état de choses, il donnerait sa démission et quitterait l'armée, car il n'était pas possible à un loyal militaire d'assister silencieusement à de si horribles barbaries, moins encore d'y concourir. » Sa position était, en effet, désastreuse. Il crut du moins pouvoir espérer que l'hiver lui donnerait le temps de prendre les mesures exigées par l'état déplorable de ses troupes, car, dans les habitudes militaires de l'époque, l'hiver amenait toujours un armistice tacite entre les parties belligérantes. La rigueur inusitée de la saison lui rendait ce temps d'arrêt plus désirable encore. Pour s'en assurer, il se ménagea une entrevue avec les généraux suédois, les traita splendidement, puis, abordant la question, leur dit, « que malgré qu'il ne craignît personne, qu'il fût bien pourvu de troupes et de vivres, il désirait, à cause de l'âpreté exceptionnelle du présent hiver, mettre ses troupes en cantonnements, et qu'il espérait que les Suédois ne feraient rien pour s'y opposer, étant hors de doute que sous peu de mois une bonne et honorable paix se ferait entre l'Empereur et le roi. » Les Suédois répondirent brièvement « que leurs gens guerroyaient aussi bien en hiver qu'en été, et n'avaient pas l'habitude de prendre des cantonnements et de fouler les pauvres gens, que les impériaux étaient maîtres de faire ce que bon leur semblait, que pour eux ils viseraient à ne pas perdre leur temps pendant l'hiver. »

Ainsi déçu et prévenu, Schaumbourg n'eut pas même la consolation de pouvoir concentrer ses misérables ressources pour résister aux attaques dont on l'avisait. L'inflexible nécessité de vivre le contraignit de disperser ses troupes, là où elles pouvaient subsister, en dépit du danger

de cet éparpillement de forces, et il ne laissa que 2,500 hommes à Greifenhagen.

Gustave, parfaitement instruit de ce qui se passait dans le camp impérial, méditait, en effet, un coup de main contre Greifenhagen et Gartz. Ses soldats, bien nourris, chaudement vêtus, aguerris d'ailleurs aux rudes frimas du nord, ne demandaient qu'à se battre. Après avoir renforcé le corps qui assiégeait Colberg, il rassembla sous les murs de Damm, 12 régiments d'infanterie et 85 cornettes de cavalerie, appuyés d'une nombreuse artillerie, et se présenta devant Greifenhagen, la nuit du 24 au 25 décembre. Aux premières dispositions de l'assaut, le commandant de la place, don Ferdinand de Capoue, l'abandonna et battit en retraite sur Gartz. Vivement poursuivi, il tourna tête avec son arrière-garde, pour donner au gros de la garnison le temps de gagner du terrain. Ce but, il l'atteignit, mais aux dépens de sa vie. Blessé mortellement dans la lutte, il fut fait prisonnier avec une centaine des siens, et amené à Stettin, où il mourut, peu de jours après.

La chute si prompte de Greifenhagen déconcerta Schaumbourg et jeta la terreur parmi ses soldats. Sans attendre l'attaque des Suédois, il abandonna son camp, incendia la ville, mit le feu à ses poudres, jeta à l'eau ses canons, ses vivres et ses bagages et se retira vers Francfort sur l'Oder, ville grande, forte et d'autant plus importante qu'elle était comme le centre de la Poméranie, de la Silésie, de la Saxe et du Brandebourg.

Cette retraite ressembla fort à une déroute. Elle avait été si précipitée que plusieurs régiments, cantonnés dans les campagnes, demeurèrent sans ordres et furent forcés de se sauver isolément dans la plus grande confusion, les uns à Francfort, les autres à Landsberg, sous la poursuite de la cavalerie suédoise, qui sabra impitoyablement tous les Croates et ne fit quartier qu'aux Allemands.

Ainsi, six mois après le débarquement de Gustave, la



Poméranie entière était au pouvoir de ce monarque, à quelques places près, et il avait le pied dans le Brandebourg.

Tel était le fruit des querelles suscitées par l'ambition de Wallenstein entre l'Empereur et les princes catholiques, querelles qui absorbèrent leur attention pendant des mois entiers, amenèrent la dissolution des armées impériales, au moment où elles auraient été le plus nécessaires, et laissèrent les esprits aigris et divisés. Une lourde responsabilité pèse encore, au point de vue militaire, sur le généralissime, dont la négligence laissa ses troupes du nord sans unité de commandement, ses lieutenants sans instructions, ses magasins sans approvisionnements, ses soldats à l'abandon. Son devoir l'appelait d'ailleurs, en Poméranie, à la première nouvelle de l'embarquement de Gustave-Adolphe, et c'est précisément alors qu'il s'éloigne et va s'enfoncer dans la Souabe. A l'espoir de maîtriser violemment les princes, sauf, à se retourner ensuite sur Gustave et à l'écraser de ses innombrables forces, joignait-il la pensée subsidiaire de se rendre en tout cas nécessaire et de puiser, dans les dangers de l'invasion suédoise, un moyen de se rendre nécessaire et d'imposer encore ses services? Nous préférons cette hypothèse à celle de la trahison. Mais, après sa destitution, il n'en serait pas moins inexplicable qu'on eût persisté à disloquer l'armée impériale et à ne donner aucun appui aux généraux de l'armée du nord, si l'on ne savait quelle force paralysante s'échappe de la discorde et à quel point les passions en lutte peuvent chasser la réflexion, oblitérer le jugement et aveugler l'esprit sur tout ce qui ne touche pas le but prochain qu'elles poursuivent.

Rien ne peint mieux le triste état des affaires de l'Empereur, à cette époque, que la lettre suivante, écrite par Schaumbourg à Tilly, après son arrivée à Francfort. « Je ne puis vous céler que, ainsi que je m'en suis déjà plaint tant et tant, la soldatesque à pied et à cheval, sous mes

ordres, ne cesse de fondre tous les jours et que dans cette fuite et retirade sous une froidure glaciale la moitié de mes gens, à cheval comme à pied, est demeurée sur les routes. J'ai bien ensemble quelques 80 cornettes, mais elles n'ont pas 4,000 cavaliers à mettre en campagne ; de l'infanterie, il y a tout au plus 8,000 hommes valides, il est fort à craindre que Landsberg ne puisse se maintenir, et si contre mon espérance, cette place était forcée de se rendre, j'aurai fort à faire de pouvoir conserver le passage de Francfort. Ce que le colonel Cratz (commandant de Landsberg qui, menacé par les Suédois, réclamait de l'artillerie, des vivres et des munitions) demande, me manque à moi-même, car je n'ai plus la moindre provision, et il ne se trouve guère dans mes magasins que 8 ou 9 quintaux de poudre, 2 à 300 quintaux de mèches, deux pièces de 24, deux couleuvrines et 8 petites pièces de 8, 10 ou 12 livres de balles, sans attelage, et qui ont coûté des peines inouïes à amener ici.

» Les paysans ont abandonné leurs maisons, les villages et le plat pays sont déserts, ce qui reste de chevaux et tout en général a été réfugié dans les villes en lieux sûrs, de sorte qu'il est impossible d'emmener le canon et les munitions. J'avais espéré que Votre Excellence m'aurait envoyé 3 régiments frais, mais comme je n'en ai pas de nouvelles, j'ai grand'peur que ce secours ne tarde encore longtemps et que Landsberg et Francfort ne soient perdus, auquel cas toutes nos communications avec la Silésie seraient coupées. Je n'ai donc pas pu vous céler mes inquiétudes, d'autant que je suis affligé jusqu'au fond de l'ame, et mortellement désolé de ce que ces calamités tombent sur moi, et par moi, quoique je n'aie, Dieu le sait, contribué en rien à les amener, prêt, si l'on peut me reprocher la moindre faute, à l'expier de mon sang et de ma vie.

» Je supplie donc Votre Excellence de me prendre sous sa protection, afin que je ne perde pas innocemment le peu



d'honneur et de réputation que j'ai acquis par mes longs services.

» Pour dire la vérité, je pourrais facilement me passer des lauriers qu'il y aurait à cueillir dans une pareille situation, et je comprends maintenant pourquoi personne ne voulait venir en Poméranie. Le soldat est abattu, découragé, mécontent et n'a plus de cœur à son devoir. Je laisse donc à juger à Votre Excellence, si je puis tout faire seul et sans aide[1]. »

Au moment où Tilly reçut cette lettre, il se trouvait en Westphalie, occupé à rassembler les forces de la Ligue. Obligé de laisser derrière lui de nombreuses garnisons et de détacher un corps d'armée contre Magdebourg, soulevé par l'administrateur Christian Guillaume, il ne pouvait réunir que 18,000 hommes d'infanterie et 36 escadrons, en tout 24,000 soldats éprouvés. Par une de ces marches rapides auxquelles il avait dû dans ses dernières guerres tant de succès et que la saison rend plus étonnante encore, il parut aux portes de Francfort, avant même qu'on n'y eût reçu la nouvelle de son départ. Son arrivée fut saluée comme celle d'un sauveur. Il amenait avec lui de l'argent pour solder les troupes, une artillerie bien attelée et de grands convois de vivres et de munitions. Des secours considérables lui étaient promis, et tandis que Gallas et Aldringen, rendus libres par la pacification de l'Italie, accouraient en Allemagne avec leurs vaillantes bandes, de nouveaux régiments s'organisaient.

Il trouva les troupes de Schaumbourg dans une détresse extrême; sa présence, les distributions de vivres et d'argent qu'il fit faire aussitôt, relevèrent leur moral, et dans une grande revue, qu'il passa dans les plaines de Francfort, il constata que le chiffre total des forces dont il pouvait disposer s'élevait à 34,000 hommes. Il fit travailler

[1] Westenrieder. Hist. de la Guerre de trente ans. T. II. p. 122.

avec la plus grande activité aux fortifications de la place, y ajouta quelques ouvrages avancés, et l'entoura d'un large fossé. En même temps, il fit avancer une forte division sur Landsberg, et força les Suédois à lever précipitamment le siége de cette forteresse.

La subite apparition de Tilly déconcertait les projets formés par le roi sur Francfort et Landsberg. Mais la puissante fécondité de son esprit lui inspira immédiatement un nouveau plan. Il résolut de faire une fausse attaque sur le Mecklembourg, afin de donner le change à Tilly, l'éloigner de Francfort, le fatiguer, et par un mouvement rapide, pour lequel toutes ses mesures étaient prises d'avance, revenir sur ses pas et tomber comme la foudre sur Schaumbourg. La lâcheté de quelques officiers, l'incurie de la cour de Vienne et la disette de vivres contribuèrent singulièrement à faire réussir ce plan habile. En admettant que Tilly l'eût déjoué, le roi pensait au moins profiter de sa pointe, pour s'emparer de quelques passages importants, par où il pût mettre la Poméranie en sûreté et s'ouvrir le Mecklembourg.

En quittant Landsberg, Horn s'était retiré à Sodlin avec 9,000 hommes. Gustave lui ordonna de s'y retrancher, et de n'en pas sortir, à moins que l'ennemi n'attaquât Stargard ; il envoya trois régiments renforcer l'armée de siége de Colberg, franchit l'Oder avec 16,000 hommes, et se dirigea sur le Mecklembourg. Il ne rencontra guère plus de résistance qu'en Poméranie. Prenzlau se rendit sans coup férir. Neu-Brandebourg, où le colonel Marzini commandait avec 1,600 hommes, fit d'abord mine de se défendre, mais capitula à la première apparence de tranchée. Klempenau et Treptow furent abandonnées par leurs garnisons.

La seule approche du roi répandait la terreur chez les Impériaux, abrutis par tous les excès, dégradés par tous les vices. Loitz, petite ville importante, parce qu'elle



domine la route de Stralsund, semblait devoir offrir plus de difficultés. En recevant la première sommation, le commandant, Italien du nom de Perazzi, répondit avec hauteur qu'il ne voulait pas être un lâche comme celui de Treptow, et qu'il se défendrait comme un cavalier jusqu'à son dernier homme. Là-dessus, fier de sa bravade, l'Italien se revêtit de ses plus belles armes et alla parader devant les dames réfugiées à la citadelle, qu'il effraya de ses fanfaronnades. Mais à la première nouvelle de l'arrivée du roi, tout ce courage d'emprunt s'évanouit. Ebranlé par les cris des femmes éplorées, il se hâta d'aller quitter son armure et de demander quartier. Le roi exigea qu'il parût en personne devant lui. Perazzi obéit. Comme il entrait dans la salle, une magnifique chaîne d'or qu'il portait sur ses vêtements frappa les yeux d'un volontaire Suédois de la suite royale, qui supplia le roi de lui permettre de s'en emparer avant que la capitulation ne fût signée. Le monarque y consentit, et, séance tenante, le volontaire dépouilla Perazzi de sa chaîne, sans que l'Italien tremblant osât hasarder une seule observation.

La prise de Loitz facilita la jonction de Gustave avec le général Knyphausen, qui lui amenait, de Stralsund, 2,000 hommes d'infanterie et 1,000 chevaux. De là, l'armée Suédoise marcha sur Demmin. Cette place, située sur la Peine, protégée par trois rivières, bordée de larges marais, aussi forte par sa position que par les murailles qui la défendaient, était de la plus haute importance pour Tilly, soit parce qu'elle était un de ses grands magasins, soit parce qu'elle était la clef des deux duchés de Poméranie et de Mecklembourg. Aussi n'avait-il rien négligé pour la mettre en état de défense. Au duc de Savelli, qui s'y était enfermé, il avait donné 17 compagnies de ses meilleures troupes, des vivres en abondance, et l'ordre formel de s'y maintenir, au moins trois semaines, et en cas de capitulation, de se retirer sur Rostock.

L'énergie d'un commandant habile eût pu, en effet, paralyser les plans du roi et briser le prestige de ses armes, en sauvant la place. Mais Savelli s'entendait mieux à extorquer le dernier écu du paysan qu'à commander une armée ou à défendre une place. Aussi négligent que faible, aussi incapable que cruel et avide, il perdit la tête, oublia jusqu'au soin élémentaire de faire casser la glace des fossés, et rendit lâchement Demmin. Dès les premières attaques, afin de sauver ses richesses, il ne pensa pas même à faire insérer dans la capitulation, la clause de sa retraite sur Rostock, et accepta, au contraire, l'obligation de diriger sa marche sur l'Elbe. Il sortit de la ville, laissant aux Suédois 8,000 muids de blé, 440 quintaux de poudre, 36 canons, et quantité d'objets d'équipement. Lorsqu'il défila devant le roi, le monarque ne put s'empêcher de lui dire qu'il se félicitait de ce qu'un aussi brillant gentilhomme eût bien voulu quitter ses magnifiques possessions d'Italie, pour venir faire la guerre en Allemagne. Puis, après l'avoir congédié, se tournant vers son état-major, il ajouta : « Je ne changerais pas ma tête pour celle de Savelli, car certes s'il était des miens, je la lui ferais sauter des épaules. Mais il ne lui arrivera rien, car ces gens-là comptent trop sur la mansuétude de l'Empereur. »

La prise de Demmin consterna Tilly. Dans sa juste colère, il s'en prit à Savelli, et lui envoya l'ordre de quitter l'armée et d'aller chercher à Vienne le châtiment qu'il méritait[1].

Le général catholique retenu pendant quelque temps près de Francfort par la difficulté de réunir les subsistances de son armée, s'était ébranlé le 5 février. Comptant sur les défenseurs de Neu-Brandebourg, Treptow et Dem-

[1] Le duc de Savelli, arrivé à Vienne, y fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre. Mais il parvint à se justifier tant bien que mal, et en fut quitte pour quelques mois de prison, malgré les instances de Tilly qui demandait qu'exemple fût fait en sa personne. Il rentra même en grâce auprès de l'Empereur, qui l'employa dans d'importantes affaires diplomatiques.



min, pour tenir le roi en haleine, et retarder ses progrès, il se dirigea lentement, à l'ouest, sur le Brandebourg. Cette direction avait un double but : de cacher ses véritables intentions au roi, et d'intimider l'électeur de Brandebourg, auquel il reprochait d'avoir ouvert Custrin aux Suédois et de favoriser secrètement leurs entreprises. A Alt-Brandebourg, il tourna rapidement à droite et mena son armée, à marches forcées, sur le Mecklembourg, espérant passer entre Gustave et Horn et les battre séparément. En route, il apprit la reddition de Demmin et la nouvelle que le roi, au premier bruit de son approche, avait rebroussé chemin sur l'Oder, laissant une partie de son armée entre Neu-Brandebourg et la côte, sous les ordres de Knyphausen, et Banner, avec une forte garnison, dans Demmin. Il n'en continua pas moins sa marche sur Neu-Brandebourg, où Knyphausen avec 2,000 hommes se jeta et mit aussitôt le siége devant cette place.

En partant pour Stettin, où il allait presser les préparatifs de son expédition contre Francfort, le roi avait laissé, à ses généraux, des instructions détaillées, et portant, entre autres, « que dans le cas où les Impériaux attaqueraient Neu-Brandebourg, Banner se joindrait immédiatement à Knyphausen et le soutiendrait jusqu'à l'arrivée de secours plus efficaces. »

Depuis lors, d'autres ordres, envoyés de Stettin, enjoignaient à Knyphausen de ne pas sacrifier inutilement ses troupes dans une ville à moitié ouverte, et de battre en retraite. Mais ces ordres furent interceptés, et Knyphausen comptant sans doute sur un prompt secours de Banner, résolut de se défendre. Soit que Banner fût prévenu des nouvelles instructions du roi à son collègue, soit qu'il craignit de compromettre le sort de Demmin, il ne fit pas la moindre tentative de délivrer Neu-Brandebourg. Au bout de six jours, la place fut emportée d'assaut, et la garnison entière fut passée au fil de l'épée. Des 2,000 Suédois qui

y étaient renfermés, 60 seulement échappèrent à cette boucherie, et parmi eux, Knyphausen, qui, terrassé dans la mêlée, fut fait prisonnier, malgré une défense désespérée.

La joie de ce léger succès fut singulièrement troublée pour Tilly, par la nouvelle de la prise de Colberg. Cette place de la Baltique, considérable par elle-même, le devenait encore plus pour les Suédois, parce qu'elle leur assurait un nouveau point de communication avec leurs flottes, et qu'elle rendait de plus en plus difficile leur expulsion de la Poméranie. La famine avait seule contraint son commandant, François De Mœrs à capituler. Pendant cinq mois, il avait résisté à toutes les attaques, mais l'arrivée de tous les petits détachements de troupes impériales qui, chassés de leurs cantonnements par les Suédois, étaient venus se réfugier dans la ville, épuisa ses ressources, sans rien ajouter à la force de sa défense. A bout de vivres, il fit battre la chamade. Le roi, plein d'égards pour sa vaillance, lui accorda une capitulation des plus honorables et le combla d'éloges. Trois jours après la reddition de la place, 4 bâtiments, frétés par les Impériaux et chargés de vivres, se présentèrent devant le port. Ce secours, longtemps arrêté par les vents contraires, eût, quelques jours plus tôt, permis à De Mœrs de se maintenir tout l'été. Trop tardif, il n'excita chez les braves défenseurs de Colberg que d'inutiles regrets et faillit servir à augmenter le triomphe des Suédois, qui s'emparèrent d'un des bâtiments du convoi.

Au milieu de ces diverses opérations, Gustave faisait exécuter, sur la rive droite de l'Oder, aux environs de Schwedt, d'importants travaux. Fidèle à la prudente maxime de prévoir constamment les revers de fortune et de s'assurer, à chaque pas en avant, un point de retraite et de ralliement, il établit, sur ce point, un camp fortement retranché, aboutissant à la rive gauche par deux têtes de pont, fortifiées selon toutes les règles de l'art, et défendues par une formidable artillerie. Cependant, à la nouvelle du siége

de Neu-Brandebourg, il s'avança, pour essayer de dégager cette place. Arrivé à Friedlandt, il apprit qu'elle venait de succomber, et que Tilly avait repris la route de Ruppin. Il revint immédiatement à ses lignes de Schwedt, dont il voulait surveiller, en personne, l'achèvement.

Ce n'était pas sans peine que Tilly s'était décidé à abandonner sa marche sur le Mecklembourg. La lâcheté de Marzini, de Savelli et des autres commandants de places avait rompu tous ses plans, et là où ses habiles combinaisons, suppléant au défaut de troupes, avaient préparé un échec mortifiant pour les Suédois, il trouvait, pour lui-même, péril et confusion. La fortune qui, disait-il, n'a de faveurs que pour la jeunesse, commençait à fuir ses cheveux blancs. Engager son armée au delà de l'Oder, était compromettre l'unique ressource des catholiques et lâcher la bride aux princes protestants qui, rassemblés à Leipzig, suivaient, d'un œil inquiet, les chances de la lutte, prêts à prendre les armes pour le roi de Suède; c'était leur faciliter les moyens de délivrer Magdebourg, assiégé par Pappenheim, de lui fermer l'Elbe sur ses derrières et de l'enclore ainsi dans un cercle de fer. Il ne pouvait penser à couvrir Francfort et Landsberg, à cause de l'extrême difficulté de faire subsister ses troupes dans la contrée, ni courir les chances d'une bataille suprême qu'il lui était enjoint d'éviter. Et cependant, en abandonnant ces places, il livrait aux Suédois la clef de la Silésie et des Etats autrichiens, il sacrifiait les dernières et meilleures troupes de l'armée impériale qui s'y étaient renfermées, il courait le risque de se voir obligé de laisser l'Empire sans défense, pour s'épuiser à la poursuite du roi. Il écrivait lettre sur lettre à Munich pour représenter l'urgence de presser les levées, d'élever l'armée à un chiffre suffisant, pour agir à la fois avec vigueur et succès contre Magdebourg et contre les Suédois. Mais ses représentations, ses instances, secondées par Pappenheim, échouaient contre l'inertie des

princes. Ceux-ci, fatigués des longs sacrifices que leur imposait la guerre, ne répondaient, aux demandes des généraux, que par des lamentations sur leur propre misère, par de futiles réclamations d'allégement, criaient à l'importunité, à l'exigence insatiable, et allaient même jusqu'à accuser Tilly de rechercher plutôt les gloires égoïstes de victoires faciles, que l'intérêt bien entendu de ses souverains. Le vieux général, mal secondé, trahi par ses officiers, rebuté, sans argent, sans ressources, dans un pays rendu hostile par l'absurde cupidité des impériaux, ne prévoyait que trop les suites funestes de l'incurie des princes. Profondément découragé, il insista pour faire agréer sa démission. Maximilien chercha à ranimer sa confiance, lui renouvela la promesse de son concours actif et lui envoya quelque argent.

Déjà Tilly était devant Magdebourg. Avec sa promptitude de résolution ordinaire, il était revenu rejoindre Pappenheim, dans l'espoir ou d'attirer sur ses pas le roi de Suède et de sauver ainsi les provinces autrichiennes, ou de frapper par la prise de la grande forteresse du nord un coup retentissant dans l'Empire, capable d'intimider les princes protestants, de rétablir l'honneur compromis des armées impériales et de contrebalancer les succès de Gustave. Il avait adjoint à Schaumbourg le comte de Tiefenbach, nouvellement promu au grade de feld-maréchal, et avait jeté 8,000 vieux soldats dans Francfort. Landsberg, défendue par le brave Cratz, avait aussi été ravitaillée. Il comptait que ces deux places tiendraient le roi de Suède assez longtemps en échec pour qu'il pût les secourir, et si Magdebourg était prise par un énergique effort, mener ses soldats victorieux et enthousiastes à l'assaut des retranchements suédois.

A peine était-il entré dans ses lignes de siége, qu'il reçut avis que le roi de Suède quittant le camp de Schwedt, marchait sur Francfort, par les deux rives de l'Oder, avec



20,000 hommes et 200 canons, convoyant une partie de l'infanterie et de la grosse artillerie embarquée sur le fleuve. Deux petites villes sur le passage des Suédois furent emportées et les garnisons massacrées. Le 2 avril, Gustave parut devant Francfort et commença sans tarder ses opérations de siége. Les mauvaises dispositions des généraux impériaux, leur négligence et la lâcheté des soldats firent tomber le premier jour entre les mains des Suédois les principales défenses de la place. Une surprise livra le lendemain la ville elle-même aux assiégeants, et une horrible boucherie commença. Deux fois, les impériaux battirent la chamade; rien n'y fit; les soldats de Gustave, ivres de fureur, égorgeaient tout ce qui leur tombait sous les mains. Les impériaux éperdus voulurent s'échapper par le pont de l'Oder, qui conduit à Landsberg. Ce pont, bien fortifié, pouvait offrir une résistance sérieuse contre les Suédois et favoriser puissamment une retraite bien ordonnée. Mais, dans leur confusion, ils oublièrent ce moyen de défense et ne pensèrent qu'à fuir au plus vite. Le pont, bientôt encombré, devint impraticable; des centaines d'hommes se noyèrent dans l'Oder, tandis que les Suédois, l'épée à la main, et s'escrimant à l'aveugle dans cette foule pressée, en firent un effroyable carnage. Chemnitz rapporte que dans les rues débouchant sur le pont, l'accumulation des cadavres amoncelés les uns sur les autres, fut si grande que le passage en fut intercepté. Les Suédois ne firent des prisonniers, que lorsqu'ils furent las de frapper. Les impériaux laissèrent dans la ville plus de 2,000 morts, parmi lesquels les colonels Fernemont, Hénon, Hardegg, Herberstein. Un millier périrent dans l'Oder, huit cents demeurèrent prisonniers, et dans le nombre, beaucoup d'officiers, tels que Sparre, Moers, Butler, etc. Le reste s'enfuit dans le plus affreux désordre jusqu'à Glogau, avec Tiefenbach, ou se dispersa dans la campagne; sept régiments d'infanterie et un de cavalerie se trouvèrent ainsi

réduits à néant. Toute l'artillerie, 900 quintaux de poudre, 1,200 de blé, 700 de mèches, 26 drapeaux et quatre étendards tombèrent aux mains du roi émerveillé de sa propre fortune. La conquête ne lui coûtait pas plus de 400 morts et blessés.

Trois heures de pillage furent la récompense du soldat; il s'y acharna tellement, qu'il fallut l'intervention armée des officiers et de Gustave lui-même pour le faire sortir des maisons, longtemps après l'heure du rappel. Les malheureux habitants, sans distinction de sexe, furent dépouillés même de leurs vêtements et abandonnés nus aux intempéries de la saison rigoureuse, leurs maisons bouleversées et radicalement vidées. Dans la nuit, un incendie éclata et brûla tout un quartier, avant qu'on pût l'éteindre.

Il est digne de remarque que les historiens si faciles à accueillir et à propager les plus noires calomnies contre Tilly, à propos de la prise de Magdebourg, glissent, avec une étrange complaisance, sur le sac, mille fois plus abominable de Francfort sur l'Oder. Le massacre de la garnison n'était pas, à la vérité, un fait nouveau de la part des Suédois, chez qui ce mode de terrorisme était passé en habitude; cependant, à Francfort, il ne se justifie pas par la vigueur de résistance des assiégés, non plus que par la sanguinaire exaspération d'une prise d'assaut meurtrière. Mais ce qui ne peut pas même s'expliquer, c'est la brutale férocité des vainqueurs à l'égard des habitants. Ces derniers étaient protestants, connus par leurs dispositions favorables au roi de Suède, dispositions que comprimait à grand'-peine la nombreuse garnison impériale, et qui ne contribuèrent pas médiocrement au facile succès des Suédois.

On a avancé, en guise d'excuse, pour les Suédois, qu'ils brûlaient de venger leurs camarades, taillés en pièces, à Neu-Brandebourg, et qu'ils égorgeaient les Impériaux demandant quartier en criant : « Oui, comme à Neu-Brandebourg. » Mais, les circonstances étaient loin d'être les mêmes.

Les défenseurs de Neu-Brandebourg avaient été tués les armes à la main, après une de ces luttes acharnées, où la colère semble éteindre tout sentiment humain. A Francfort, rien de semblable ; à peine une ombre de résistance, moins encore qu'à Ribnitz, où les Suédois avaient appliqué, en tout cas, les premièrs, l'horrible système des massacres de sang-froid.

Tilly eût-il commis, à Magdebourg, les cruautés qu'on lui a si mensongèrement attribuées, qu'il serait encore moins coupable que Gustave-Adolphe, livrant à la brutale et sanguinaire licence de ses soldats, non pas seulement les défenseurs de Francfort, mais les biens, la vie et l'honneur même de ses coreligionnaires, qu'il prétendait venir délivrer. Ces malheureux expièrent cruellement le tort impardonnable, aux yeux du héros de la tolérance, de différer d'opinion avec lui sur quelques points de doctrine. Pendant le sac de la ville, le prédicant calviniste, Pesargul, vint se jeter aux pieds du roi et implorer sa pitié en faveur des infortunés Francfortois, il fut repoussé avec mépris : « Vous n'avez, lui dit le roi, que le juste châtiment des fausses doctrines que vous avez introduites dans l'Eglise. » Et le sac de la ville s'acheva.

Landsberg ne tarda pas à partager le sort de Francfort. Son commandant, le comte Cratz, ayant été tué, dès la première sortie, la garnison découragée capitula. Les Suédois, en la voyant défiler, remarquèrent, avec étonnement, qu'elle traînait à sa suite des milliers de filles de joie et une tourbe infinie de valets, circonstance qui explique assez comment cette armée de lions n'était plus qu'un troupeau de lièvres.

La nouvelle de la chute si prompte de Francfort trouva Tilly à Alt-Brandebourg. Le général catholique, qui surveillait attentivement les mouvements des Suédois, s'était mis en marche, au premier bruit de leur expédition contre Francfort, avec une partie de son armée. Chacun de ses

pas semblait appeler une disgrâce. Si grande que fût sa diligence, elle était toujours en retard sur la fortune ennemie. Navré de douleur, il reprit immédiatement la route de Magdebourg.

A ce moment, les princes protestants de l'Allemagne étaient réunis en congrès à Leipzig, pour délibérer sur les moyens de faire valoir leurs griefs et de se soustraire à la prétendue tyrannie de l'Empereur. L'Électeur de Saxe, leur chef, docile aux inspirations d'Arnim, cherchait à profiter des circonstances, pour élever, entre les catholiques et les Suédois, un tiers parti, et trouver un moyen d'arriver, sans frais et sans risques, à ses fins. La plupart des autres princes partageaient ces sentiments : prodigues de vœux stériles pour Gustave, ils l'encourageaient comme un champion gratuit de leur cause; le patriotisme les retenait peu, mais ils craignaient, avant tout, de se compromettre, et se berçaient de l'espoir que le roi jouerait, à leur égard, le rôle du chat de la fable. C'est ainsi que le duc Georges de Lunebourg, après avoir sollicité et obtenu des patentes de général, au service de Suède, attendit prudemment l'issue des premières entreprises de Gustave, avant de signer son acceptation et de rompre avec l'Empereur. Seuls, le Landgrave de Hesse-Cassel et les ducs de Weymar plaidaient hautement l'alliance suédoise, mais leur voix rencontra peu d'échos.

Après la prise de Francfort, Gustave s'empressa d'annoncer sa victoire à l'assemblée, et l'engagea à prendre une attitude plus décisive à son égard. Son appel fut infructueux. Les princes se séparèrent, après s'être arrêtés à la résolution commune de former une confédération séparée et d'armer, chacun chez soi, pour être prêt à tout événement. Afin de témoigner cependant de leurs dispositions pacifiques, ils acceptèrent l'invitation des catholiques à *une journée de composition,* qui fut remise au mois d'août suivant.

Bien que l'assemblée de Leipzig, tenue sans l'autorisation impériale, fût illégale, tous ses membres n'hésitèrent pas à signer une adresse à l'Empereur, contenant, à la suite de la longue liste de leurs griefs, la demande du retrait de l'édit de restitution, le refus de payer désormais les contributions de guerre et la justification des armements purement défensifs, résolus par l'assemblée. La pièce se terminait par la banale formule des sentiments de fidélité inviolable et d'obéissance des signataires.

Fort de ses droits, l'Empereur répondit en cassant toutes les décisions de l'assemblée, et défendit, par un mandat adressé à chacun de ses membres individuellement, de faire les armements auxquels ils s'étaient engagés.

La lutte commençait donc entre l'Empereur et les protestants, naguère humiliés et soumis. Elle éclatait dans des circonstances peu favorables au chef suprême de l'Empire. Depuis un an, les choses étaient bien changées. Du colosse qui semblait prêt à écraser sous son pied victorieux les libertés de l'Allemagne et l'indépendance de ses princes, il ne restait plus qu'une ombre vaine. Il s'était éteint au milieu de sa puissance, frappé mortellement par des mains catholiques. Son immense armée, terreur des uns, désespoir des autres, ruine de tous, avait disparu comme emportée par la tempête d'un jour. Déjà l'édifice de sa grandeur s'ébranlait sous les coups du conquérant que la main de Dieu allait promener dans toute l'Allemagne, comme un fléau vengeur destiné à laver, dans des flots de sang, l'avarice et le luxe des prélats, l'ambition et la vénalité des princes, la cupidité et l'orgueil impie des généraux, la férocité et les horribles excès des soldats, la démoralisation des citoyens, jusqu'à ce qu'il s'évanouit lui-même au milieu de ses triomphes, semblable à l'instrument devenu inutile que rejette la force qui l'a créé.

CHAPITRE XIX.

Le Siége de Magdebourg.

Merveilleusement favorisée par la nature, protégée par une triple enceinte d'épaisses murailles, puissante par ses richesses, son industrie, son antique renommée, Magdebourg était le plus redoutable boulevard du protestantisme révolutionnaire dans le nord de l'Allemagne. Au temps où florissait la Ligue hanséatique, Magdebourg y avait joué un rôle prépondérant : son commerce rayonnait jusqu'aux extrémités du monde connu, ses nombreux vaisseaux sillonnaient les mers et ses vastes magasins étaient le grenier d'abondance de l'Allemagne. Mais les richesses y avaient amené leurs compagnes ordinaires, l'amollissement des mœurs, l'ambition, et cet esprit de contestation et de révolte qui germe dans les bas-fonds de l'envie et qu'on décore du nom pompeux d'amour de la liberté. Sa bourgeoisie, devenue plus remuante, à mesure que la fortune la grandissait, avait de bonne heure ouvert la lutte contre son seigneur légitime, l'Archevêque, et conquis successivement de grands priviléges. Elle embrassa avec ardeur la réforme, parce qu'elle y trouva un levier énergique pour achever l'œuvre de son orgueilleuse ambition et mit le sceau à son indépendance en expulsant ses prélats catholiques et en forçant le chapitre à élire une de ces ombres d'évêques, conservées par les protestants, sous le nom d'administrateurs. Bientôt l'arbre porta ses fruits. Les diverses sectes de l'époque



s'implantèrent à Magdebourg qui devint le refuge des prédicants les plus exaltés et les plus fanatiques. Telle était leur réputation à cet égard que lors de l'assemblée des protestants à Francfort en 1557, pour tâcher de trouver une formule de conciliation entre eux, les ministres Magdebourgeois furent expressément exclus. Toujours prêts à souffler le feu de l'insurrection, ils entraînèrent la ville dans toutes les luttes du protestantisme contre l'autorité impériale. Leur influence sur le peuple était sans bornes, et ils exerçaient une véritable théocratie. Presque toujours divisés entre eux, inquiets et turbulents, ils entretenaient une constante agitation dans les masses, et ils provoquèrent souvent de sanglantes émeutes.

Déjà deux fois Magdebourg avait bravé l'effort des armes impériales. Sauvée la première fois par la trahison de Maurice de Saxe qui l'assiégeait au nom de Charles-Quint, elle eut, soixante ans plus tard, la gloire de résister au superbe Wallenstein et d'humilier l'orgueil de ce fier capitaine. Exaltée par ses exploits, elle s'était décerné le nom de Magdebourg-la-Pucelle et se regardait comme inexpugnable.

Cependant, le désir de s'affranchir des restes de domination qu'exerçaient encore sur elle ses administrateurs et d'obtenir le titre de ville libre impériale, avait empêché la ville de faire cause commune avec les princes soulevés contre l'Empereur, et avec le roi de Danemark. Pour se concilier les bonnes grâces de Ferdinand, elle n'avait pas hésité à faire tous les sacrifices compatibles avec le soin de sa liberté, et l'imprudente agression de Wallenstein ne changea rien à ses tendances. Les partisans de cette politique se rencontraient principalement dans les rangs de la bourgeoisie, alors encore maitresse du conseil. Mais ils avaient d'ardents adversaires chez les prédicants qui s'appuyaient sur le péuple et sur lesquels s'appuyait à son tour l'administrateur de Magdebourg, Christian-Guillaume de

Brandebourg. Ce prince, appelé dès l'âge de onze ans sur le trône épiscopal, était d'un caractère léger et présomptueux ; soutenant beaucoup de témérité par peu de capacité, hardi dans ses plans, facile à entrainer, il s'échauffait dans les détails et compromettait l'essentiel. Brave, mais dépourvu de jugement et de portée politique, faible dans ses conceptions et entêté dans ses idées, il aimait à se produire et à se faire centre, même lorsque la nécessité lui commandait de s'effacer et de n'être qu'un point auxiliaire de la circonférence.

Après avoir passé sa jeunesse à disputer son autorité d'évêque protestant, tantôt au chapitre, tantôt à la ville de Magdebourg, il avait embrassé avec ardeur la cause du roi de Danemark, puis avait offert ses services à Gustave-Adolphe. A ses haines religieuses, se joignaient des ressentiments particuliers contre l'Empereur qui l'avait destitué en 1625. Plein d'une confiance sans bornes en lui-même, il rêva de conquérir seul l'Allemagne et en proposa sérieusement le plan au roi de Suède, à condition que ce prince lui fournirait les subsides nécessaires pour lever une armée de 30,000 hommes, qu'il assurait pouvoir mettre sur pied presque immédiatement. Gustave se borna à lui promettre une garantie de cent mille écus, en lui recommandant de s'occuper avant tout de bien préparer le terrain et de ne rien compromettre, avant que l'armée suédoise n'eût remporté des succès suffisants en Allemagne. Christian trouva que c'était trop attendre et craignit de perdre le beau rôle qu'il avait convoité. Il noua des relations avec les prédicants et les hommes les plus remuants de Magdebourg, et à la première nouvelle du débarquement de Gustave-Adolphe, il partit déguisé de Hambourg, accompagné de quelques agents de bas étage, recrutés parmi des banqueroutiers et des débiteurs insolvables, gens toujours prêts à la sédition, et pénétra incognito dans la ville, le 26 juillet au soir. Quelques jours s'écoulèrent employés à

travailler sourdement le peuple et à gagner quelques partisans dans le conseil. Le dimanche 1er août, l'administrateur fit annoncer officiellement son arrivée au conseil et se montra publiquement. La populace fanatisée par les prédicants l'accueillit avec transport, le conseil manifesta quelque hésitation. Les bourgeois, qui avaient quelque chose à perdre, reculaient, malgré l'exaltation de leurs opinions, devant toute démarche de nature à rompre en visière avec l'Empereur. Ils auraient désiré s'en tenir à cette politique égoïste et mesquine qui cherche les termes moyens et repousse les allures nettes. Rester en bons termes avec les Suédois, sans se mettre mal avec l'Empereur, jusqu'à ce que la victoire se fût déclarée pour l'une des parties, était le terme extrême de leurs désirs. La subite apparition du margrave proscrit leur créait un grand embarras. L'accueillir était une bravade dangereuse contre l'Empereur ; le faire reconduire hors des murs, une insulte à Gustave-Adolphe. Leurs anxiétés grandirent jusqu'à l'angoisse, lorsque Christian, secondé par Stallman, envoyé officiel suédois à Magdebourg, invita le conseil à poser les bases d'un traité d'alliance avec le roi de Suède. Un pas aussi grave heurtait trop leurs intérêts et leurs vues étroites pour que les menaces et les promesses exagérées, prodiguées, par Stallman, pussent suffire à les convertir.

A bout d'éloquence, le prince et l'envoyé s'emportèrent et déclarèrent qu'ils allaient en appeler au peuple. On sait ce que les manifestations populaires ont de poids sur les esprits faibles et vulgaires dont l'ambition se traine dans le terre-à-terre des honneurs et de l'argent. La menace eut son plein effet. Le conseil céda en se bornant à poser des conditions trop caractéristiques pour ne pas être relatées ici. Les privilèges de la ville devaient être non-seulement conservés, mais encore augmentés; l'administrateur s'obligeait à racheter chaque bourgeois fait prisonnier et à indemniser la commune et les particuliers de tout dommage

résultant de l'engagement de la ville avec lui. On voit que si les bourgeois de Magdebourg faisaient peu de cas de leurs devoirs envers l'empire et son chef, du moins ils se préoccupaient beaucoup de leurs intérêts. Quelques superstitieux remarquèrent que le jour où tout ceci s'accomplit, l'Evangile de la fête roulait sur la destruction de Jérusalem, et ils en tirèrent de sinistres présages pour Magdebourg.

L'administrateur n'avait pas de soldats. Il prit, avec le consentement forcé du conseil, le commandement des troupes à la solde de la ville. Mais, au lieu d'en faire le noyau de l'armée qu'il avait promise au roi de Suède, il s'amusa à faire des excursions dans le voisinage. L'œuvre lui était facile, les places fortes n'étaient gardées que par de faibles garnisons, incapables d'opposer quelque résistance. Christian put donc piller, à son aise, tout le plat pays, détruire les couvents et incendier les villages de son propre évêché. La facilité du butin tenta les habitants de Magdebourg ; ils se joignirent en foule aux soldats de l'administrateur et luttèrent de rapines avec ces derniers. Le conseil s'effraya de la responsabilité qui pouvait en peser sur lui. Sa pusillanimité l'avait mis à la merci de l'administrateur et de la démagogie. Il crut faire acte habile de séparer officiellement sa cause de celle de Christian, et publia une défense sévère, à tout habitant, de prendre part aux excursions des troupes soldées.

L'ordonnance du conseil resta naturellement à l'état de lettre morte, et cette mesure hypocrite ne trompa personne.

Mieux inspiré sur d'autres points, le conseil ne fut pas plus heureux. Dans la prévision d'un siége, il aurait voulu faire ramener, à Magdebourg, les grains, les armes, les canons, les munitions et les approvisionnements de toute espèce enlevés par les coureurs Brandebourgeois sur les Impériaux. Les officiers de l'administrateur s'y opposèrent sous différents prétextes, mais, en réalité, parce qu'ils trouvaient plus de profit dans le gaspillage et la vente de tous



ces objets. Lorsqu'enfin ils consentirent à se prêter à ces mesures de prudence vulgaire, il était trop tard, presque tous leurs convois furent enlevés par l'ennemi survenu en force. Loin de remplir les magasins de Magdebourg, ils les vidèrent, et consommèrent entre autres plus de 100 quintaux de poudre appartenant à la ville, imprévoyance qui coûta cher à celle-ci.

Cependant les Impériaux, revenus de leur première surprise, se mirent en mesure de prendre leur revanche. Le comte Wolfgang de Mansfeldt, gouverneur du pays, se hâta de réunir, sous sa main, les détachements épars de quelques régiments, et, tombant sur les pillards Magdebourgeois, les tailla en pièces.

Christian commença à s'apercevoir de sa faute, et donna l'ordre à ses officiers de ramener toutes leurs troupes à Magdebourg. Il ne fut pas obéi, et fit des pertes d'autant plus sensibles qu'il lui restait peu de moyens de les réparer. Toutes les forces qu'il put réunir se réduisaient à 2,000 hommes de pied et à 200 de cavalerie.

Tandis que ses affaires se gâtaient au dehors, il compromettait son influence dans la ville par son imprudence. Ne considérant les choses qu'à son point de vue égoïste, il s'imaginait que le principal but des opérations de Gustave devait être la conquête de l'archevêché de Magdebourg. Il s'impatientait des retards du roi, exhalait sa colère en propos acerbes, qui se colportaient immédiatement dans le peuple, et y excitaient un profond mécontentement. Stallman, plus habile, essayait d'arrêter ces intempérances de langage ou du moins d'en affaiblir l'effet désastreux. Craignant d'être débordé, il redoubla d'activité pour faire franchir au conseil le dernier pas, et entraîner immédiatement la ville dans une alliance formelle avec le roi de Suède. Son habileté l'emporta sur tous les obstacles, et le 14 septembre, un traité, complétant les engagements pris le 1er août précédent, fut signé par les magistrats. Chris-

tian en fit tous les frais. Il abandonna, à la ville, le peu qui lui restait de ses droits épiscopaux, et promit tant de choses qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite à Stallman : « En vérité, j'ai promis beaucoup plus que je ne pourrai tenir. » Le véritable bénéficiaire du traité était le roi de Suède, qui se trouvait, sans peine et sans dépenses, maître d'une des plus importantes villes de l'Allemagne. Les Magdebourgeois, il est vrai, ne l'entendaient pas ainsi ; ils comptaient simplement s'abriter derrière le roi et exploiter successivement les circonstances, au profit de leur ambition et de leur avarice. Une de leurs conditions les plus expresses était de ne contribuer en rien aux frais de la guerre; ils se croyaient, en outre, très-prudents, parce qu'ils avaient refusé de recevoir, dans la ville, plus de 500 soldats, et très-habiles, parce qu'ils rejetaient tout le poids des logements militaires sur les faubourgs dont ils souhaitaient la ruine. Ces faubourgs, la Neustadt et le Sudenbourg, formaient, autour de la cité, deux agglomérations considérables et indépendantes de la ville, soumises directement à l'évêque, et dont l'activité industrielle portait un vif ombrage aux bourgeois de Magdebourg. L'administrateur y établit ses gens, et, par son incurie, réalisa pleinement l'attente des citadins.

Le bruit de ce qui se passait à Magdebourg étant parvenu à Vienne, l'Empereur crut devoir adresser un avertissement sérieux au conseil, en l'invitant à rentrer dans la légalité, et à expulser de la ville les perturbateurs avoués de la paix publique, notamment l'administrateur, comme déchu de tous ses droits par l'arrêt qui l'avait mis au ban de l'Empire.

Dans la réponse, le conseil se retrancha, sur ce qu'il ignorait que l'administrateur fût frappé de proscription, que ce prince était d'ailleurs venu seul, en secret, n'avait rallié autour de lui que des étrangers et de la vile *plébécule,* et que la bourgeoisie avait reçu défense de se mêler



des affaires de l'administrateur, lequel agissait pour son propre compte. Les magistrats terminèrent par les protestations ordinaires de fidélité à l'Empereur. Il était difficile d'être plus pauvrement fourbe. Le traité avec le roi de Suède n'avait cependant procuré à Magdebourg ni argent, ni troupes. Les promesses, si légèrement faites par l'administrateur, étaient loin de s'accomplir. L'électeur de Saxe, dont on avait assuré le concours, prenait une attitude menaçante, les villes hanséatiques blâmaient leur collègue; le roi de Suède, occupé au loin, n'envoyait que de stériles encouragements. Le mécontentement qui avait suivi les premiers revers de l'administrateur se propageait, et le regret germait dans les cœurs, lorsque apparut soudain, sous la veste d'un pêcheur, le colonel Dietrich de Falckenberg. Cet officier, l'un des affidés et des plus dévoués compagnons d'armes de Gustave, était l'homme le plus propre à remplir les vues secrètes du roi, à l'égard de Magdebourg. Militaire plein d'expérience et d'énergie, diplomate habile et sans scrupules, il avait rendu de signalés services au roi de Suède, aussi bien dans les cours de l'Europe que sur les champs de bataille de la Pologne. Aussi inflexible dans ses idées que souple dans ses voies, il connaissait l'art de tourner les obstacles, et celui plus difficile encore de persuader les esprits. A ses yeux, la fin justifiait les moyens, et la souveraineté du but remplaçait celle de la conscience. Il arrivait fermement résolu à ne reculer devant aucun moyen, devant aucun sacrifice, si sanglant, si effroyable qu'il fût, pour remplir sa mission, et ne se démentit effectivement pas un seul instant, sous ce rapport. Bien qu'il fût seul et qu'il se présentât déguisé, comme un malfaiteur, sa présence valait un corps d'armée, car il apportait l'indomptable volonté de sauver Magdebourg ou de l'anéantir.

L'arrivée de Falckenberg produisit d'autant plus d'effet qu'il se disait chargé d'annoncer la prochaine arrivée de l'ar-

mée Suédoise, et qu'il montrait ses mains pleines de lettres de change sur Hambourg, où, disait-il, la Suède avait déposé des sommes considérables. Quantité de bourgeois prudents se hâtèrent de lui escompter ces lettres, afin de mettre leurs richesses à l'abri de tout événement. Le peuple le salua avec transport; les prédicants, qu'il sut gagner par des flatteries et des présents, le portèrent aux nues. On le nomma commandant de la forteresse, et, par une faveur exceptionnelle, on lui permit d'introduire, dans la ville, toutes les recrues qu'il s'occupa immédiatement de ramasser, à l'aide de l'argent des bourgeois. Il porta, dès l'abord, ses soins sur les fortifications. Elles étaient fort défectueuses. Un épais mur d'enceinte, flanqué de tours, fermait la ville de toutes parts, même du côté de l'Elbe. Au pied courait un fossé profond, que défendaient des tours basses, très-fortes. Les avenues de la place étaient fermées par une série de portes garnies de tours élevées et une seconde ligne de fortifications, enveloppant les faubourgs de Sudenbourg et de Neustadt, défendait les points les plus accessibles de la ville. Du côté du Sudenbourg, s'élevait le fort Heideck; de ce fort partait une muraille qui aboutissait à l'Elbe et se terminait par une double demi-lune, qui abritait particulièrement la cathédrale et ses environs.

Falckenberg y fit ajouter de nouvelles défenses, près du faubourg du Sudenbourg. Vers la plaine, au sud-ouest, depuis le fort Heideck jusqu'à la porte Saint-Ulrich, l'enceinte était couverte par un ouvrage à couronne, et de ce point, jusqu'à la porte dite Schroettendœrferthor, par de grands ouvrages à cornes. En cet endroit, le mur formait un angle obtus, jusqu'au Krœckenthor, courait le long du faubourg de Neustadt, avec lequel il communiquait par une porte dite la Porte-Haute, et se repliait sur l'Elbe. A sa jonction avec le fleuve, on avait élevé des retranchements, appelés le Fort-Neuf. Mais les travaux, faits avec précipitation et négligence, laissaient fort à dési-

rer; les fossés étaient à moitié secs et faciles à vider; les talus manquaient de pente. Une partie de l'ouvrage s'appuyait directement sur le mur d'enceinte, et était percé d'une poterne, dite la Stuckthor. Falckenberg aurait désiré obvier à cet inconvénient, qui eut des suites désastreuses, au moyen d'un large fossé, creusé entre le rempart et le Fort-Neuf. Mais les bourgeois prétendirent que ce serait peine inutile, et ce projet n'eut pas de suite.[1]

La véritable clef de la ville était le fort de la Douane, qui formait tête de pont sur la rive droite de l'Elbe. Ouvert du côté de la ville, il avait devant lui une île, formée par un bras du fleuve, et coupée en deux parties inégales, nommées le Grossmarsch et le Holzmarsch, par une large et profonde tranchée, que traversait un pont étroit. Un autre pont, dit le Long Pont, aboutissant à la porte, nommée de là, Porte-du-Pont, reliait le Holzmarsch à la ville. Aux Abords du Long-Pont, du côté du Holzmarsch, était un fort bastion, que baignaient les eaux du fleuve. Le fort de la Douane était, en outre, flanqué, au sud, par la tour de Krakau, qui communiquait, au moyen d'un pont, avec un ilot du même nom, sur lequel se trouvait un retranchement en terre. Falckenberg compléta cette défense, en faisant construire, au nord-est, un ouvrage, qu'il baptisa du nom de Nargue-Empereur, afin de stimuler le courage des bourgeois, par des démonstrations de sa pleine confiance dans ses moyens de résistance.

Infatigable dans son activité, il ne cessait de presser les travaux de réparations, faisait planter des palissades aux endroits les plus faibles, approfondir les fossés, remplir les brèches, relever les terres éboulées. Non content de ces soins, il imagina de prolonger les défenses extérieures de la ville, pour en rendre l'accès plus difficile et s'assurer la pleine possession de l'Elbe, sur la rive gauche du fleuve.

[1] Bemen-Magdebourg, p. 427. — Francheville-Tableau militaire.

Près de Bukow, s'élevait le vieux fort de ce nom : il le flanqua de deux retranchements nouveaux, qui s'appuyaient d'autre part, au Sudenbourg. Sur la rive droite, au sud de la tour de Krakau, il érigea quatre redoutes, qu'il nomma Nargue-Pappenheim, le Secours de Magdebourg, Nargue-Tilly et le Prester. L'île de Krakau fut munie d'une demi-lune, et la tranchée du Holzmarsch défendue par deux redoutes, l'Etoile de la Corne-Rouge et l'ouvrage à couronne[1].

Plus tard, il poussa encore plus loin et construisit, près de Schoenbeck, à deux lieues environ de la ville, au point de jonction du vieux lit de l'Elbe avec le nouveau, une redoute qui reçut le nom de Kreuzhorst. Ce poste avancé devait servir, dans sa pensée, à faciliter ses communications avec la Saxe, d'où il tirait effectivement de nombreux approvisionnements, service d'autant plus précieux que les bourgeois, dans leur sordide égoïsme, refusaient de fournir les subsistances nécessaires à la garnison. Néanmoins, ses mesures de défense lui furent plus funestes qu'utiles, elles l'obligèrent à disséminer ses forces, ses canons et ses munitions; or, il manquait d'hommes, d'artillerie et surtout de poudre, et la dépense qu'il fit, sous ce triple rapport, fut loin d'être compensée par le bénéfice de vivres, que lui valut pendant quelque temps sa chaine de redoutes.

Pendant que Falckenberg déployait, à Magdebourg, toutes les ressources de son habile talent, Tilly était à Hameln, occupé à rassembler les forces de la Ligue, pour les mener contre le roi de Suède. A la nouvelle des événements de Magdebourg, il réunit un conseil de guerre, pour délibérer sur les mesures à prendre d'urgence.

C'était le 26 novembre. Il se trouva que ce même jour un ouragan furieux éclata sur Magdebourg et y causa des dégâts considérables, circonstance qui parut de mauvais

[1] Ibidem. — Rathman, tome IV, p. 249.

augure pour la ville menacée. A ce conseil assistait Pappenheim, dont l'audace naturelle était encore accrue par ses récents succès sur les paysans autrichiens et sur le duc de Saxe-Lauenbourg. Il offrit présomptueusement de mettre Magdebourg à la raison, avec 2,000 hommes de pied et 200 chevaux. Le sage Tilly répondit qu'il pousserait volontiers ce chiffre jusqu'à 3,000; toutefois, il engagea son fougueux lieutenant à considérer, qu'il n'avait plus à faire à de timides paysans de la campagne, mais à une ville bien fortifiée et vaillamment défendue.

Le siége de Magdebourg fut cependant décidé et Pappenheim reçut la mission d'en préparer les opérations. Il réunit aussitôt quelques régiments et marcha directement sur la cité rebelle. Il chassa les soldats du margrave de toutes les places qu'ils occupaient, fit prisonnier le colonel Schneidevind, inonda les campagnes de ses cavaliers, coupa toutes les communications et vint prendre une position menaçante devant la place. En attendant son parc de siége et les nombreux approvisionnements qu'il faisait ramasser à Wolfenbuttel, il s'appliqua à fermer toutes les issues de la ville et à la resserrer de plus en plus dans le cercle de ses lignes[1].

Vers la fin de décembre, Tilly parut lui-même à Halberstadt avec le gros de l'armée catholique. Dans l'espoir de ramener par de bonnes paroles l'esprit égaré des Magdebourgeois, il adressa sous la date du 29 décembre différentes lettres aux magistrats et au margrave.

[1] Selon Du Jarry, voici quelles étaient les principales positions du corps de Pappenheim.

Pappenheim et le major général Van der Nersen, baron de Firmont, avaient leur quartier-général à Oldenstaedt avec 1,200 fantassins et 300 chevaux.

Le colonel Benninghausen était à Salpke avec 600 fantassins et 300 chevaux.

Le colonel Holck, à Niederdoleben avec 500.

Le colonel, duc de Holstein, à Barleben avec 1,200 fantassins et 600 chevaux.

Le reste des troupes était dispersé à Schoenebeck, Grossen-Salze et Wolmirstaedt.

La lettre aux magistrats était conçue en ces termes :

« Nous n'avons pu vous céler comme quoi Sa Majesté Impériale, notre auguste souverain, a daigné nous confier le commandement de son armée dans les provinces de la Basse-Saxe.

» Comme nous n'avons rien plus à cœur que de rétablir la tranquillité dans ces contrées épuisées par de si longues guerres et de rendre aux pauvres sujets opprimés leur ancienne aisance, nous vous exhortons sérieusement au nom de Sa Majesté Impériale notre auguste souverain, avec bienveillance de notre part personnelle, à vous abstenir désormais des actes injustifiables que vous avez posés, à la suggestion de certains malveillants, contre le respect dû à Sa Majesté Impériale, à déposer les armes que vous avez prises sans nécessité, à cesser toute opposition à Sa Majesté Impériale et à rentrer dans le devoir de sujets obéissants et respectueux.

» Nous ne doutons pas que vous ne mettiez à profit nos admonitions, afin de mettre un terme aux maux de la guerre et aux bouleversements sanglants qui en résultent. En cas contraire, nous vous déclarons que vous assumerez une responsabilité injustifiable devant les électeurs et Etats voisins dont les terres seront dévastées et les sujets misérablement ruinés, et que vous ne pouvez aboutir à rien autre chose qu'à votre chute, ruine et perdition complète, car la justice divine s'est manifestée de tous temps visiblement contre les rebelles à l'autorité suprême du souverain imposé par la Providence, ainsi que vous en avez sous les yeux mille exemples vivants et saisissants.

» Nous désirons que vous accueilliez ces observations, dictées par la plus sincère bienveillance, et nous demeurons, d'ailleurs, plein de la meilleure volonté à votre égard.

» Donné à Halberstadt, le 29 décembre 1630. »

La lettre adressée au margrave différait peu de celle-ci; toutes deux furent remises à Magdebourg le 3 janvier 1631.



Le conseil mit 14 jours à répondre. Sans doute, il commençait déjà à mieux réfléchir sur les dangers de l'entreprise dans laquelle il s'était inconsidérément jeté. Sa dépêche, conçue en termes généraux et respectueux, s'étendait sur les services rendus, en toute circonstance, à l'Empereur par la ville et protestait du dévouement de la bourgeoisie Magdebourgeoise à la personne de Sa Majesté Impériale.

L'administrateur, plus tardif encore, fut aussi beaucoup moins modéré. Il se répandit en plaintes amères, déclara qu'il ne laisserait pas humilier en lui la dignité de prince de l'empire, et termina, en se disant prêt à tout oser et à tout risquer pour sa religion et sa conscience.

Mais déjà Tilly avait quitté les environs de Magdebourg pour s'avancer au secours de l'armée impériale de la Poméranie. Jusqu'au mois d'avril, il ne fit qu'une courte apparition devant la place et laissa provisoirement la conduite du siége à Pappenheim. Ce général était loin d'avoir à sa disposition le nombre de troupes qui eût été nécessaire pour entreprendre des opérations sérieuses contre une place aussi grande et aussi forte que Magdebourg. Forcé de reconnaître l'impossibilité d'un succès de vive force, il essaya de corrompre Falckenberg. Un parlementaire, envoyé dans la ville, sous un faux prétexte, offrit au commandant suédois, de la part du feldmaréchal impérial, 400,000 rixdalers et le titre de comte pour prix de sa trahison. A l'instant, Falckenberg contraignit le messager de répéter les termes de sa mission secrète devant un notaire assisté de témoins et le renvoya avec cette réponse : «Que si Pappenheim avait affaire d'un traître, il n'avait qu'à le chercher en lui-même, et que le premier parlementaire, qui se présenterait à Magdebourg avec une semblable commission, recevrait un bout de corde autour du cou pour sa récompense.»

Le temps se passa en escarmouches fréquentes, dont l'issue fut rarement favorable aux impériaux. Ils ne purent empêcher les Magdebourgeois d'enlever par de hardis coups

de main, de nombreux troupeaux et même de prendre pied dans quelques petites places fort bien situées pour favoriser le service des approvisionnements de Magdebourg. La plupart des entreprises tentées sur les redoutes avancées de la place échouèrent. Tous ces échecs avaient pour principale cause les dissentiments qui s'étaient élevés entre Pappenheim et le comte Wolf de Mansfeldt, gouverneur impérial de l'archevêché. Tous deux se disputaient d'avance la charge de châtelain de Magdebourg, et chacun d'eux craignait d'aider son rival à acquérir l'honneur de la conquête. Ces misérables compétitions vinrent subitement au grand jour par un petit fait de guerre, d'ailleurs sans autre importance.

Un officier impérial fort distingué, le lieutenant-colonel Chiesa, ayant été tué dans une surprise par les Magdebourgeois, on trouva sur lui un paquet de dépêches qu'il était chargé de porter à Vienne. La plupart émanaient de Pappenheim et de Mansfeldt ; elles développaient les plans des impériaux et contenaient une foule d'accusations et de dénonciations réciproques des deux généraux l'un contre l'autre. Falckenberg tira grand profit des renseignements qu'il puisa dans ces dépêches. Il fit ensuite imprimer les lettres pour jeter de la déconsidération sur ses adversaires.

La température s'étant adoucie, Falckenberg redoubla d'activité dans ses travaux de défense. Ce fut alors qu'il éleva la redoute de Kreuzhorst. Les impériaux qui s'aperçurent trop tard de son dessein, attaquèrent ses travailleurs, mais ils furent repoussés avec perte et l'ouvrage fut mis immédiatement à l'abri d'un coup de main. Peu après, un officier magdebourgeois surprit, à Barby, quelques-uns disent avec la connivence de l'Électeur de Saxe, un magasin de blé que les impériaux avaient déposé dans les caves de l'hôtel-de-ville.

De son côté Pappenheim, stimulé par l'annonce de la prochaine arrivée de Tilly, mit en réquisition tous les tra-



vailleurs qu'il put rencontrer dans les campagnes et fit amener la grosse artillerie de siége avec tant de célérité qu'il eut bientôt réuni un parc de 35 canons, chiffre considérable pour l'époque. Mais, malgré toute son activité, il se trouvait bien peu avancé dans ses opérations, lorsqu'à la fin de mars, Tilly apparut avec son armée dans les environs de Magdebourg. Son orgueil en fut cruellement blessé, car il n'avait point oublié ses trop récentes bravades. Incapable de se courber sous la plus légère humiliation, il s'en prit à tout, excepté à lui-même, et son cœur ulcéré se remplit d'un surcroît de haine contre Tilly.

« J'aurais été heureux, écrivait-il quelques jours plus tard à Wallenstein, de vous entretenir du bon état de nos affaires, mais il semble que tous les bons succès nous ont quittés en même temps que la personne de V. G. P., et quoique j'aie attentivement observé votre méthode d'attaquer l'ennemi à temps et en force, de ne le point mépriser, de ne pas être téméraire en projets, bien que j'aie donné sincèrement mon avis et démontré de quelle manière V. G. P. avait dominé et tenu en bride l'empire entier, en terrassant l'ennemi, je suis bien plutôt ridiculisé qu'écouté. Mais maintenant qu'il est trop tard et que la vache est hors de l'écurie, on reconnait qu'il n'y avait pas d'autre remède que le mien, et que mes avis étaient plus malheureux que mauvais.

» Nos affaires ici sont en telles voies, que nous savons seulement, par le bruit public, que Francfort-sur-l'Oder a été pris d'assaut par l'ennemi; mais nous ignorons jusqu'à présent comment cela s'est passé; bien plus, nous ne savons pas un mot de l'endroit où se trouve le roi avec toute son armée, bien moins encore s'il est fort ou faible. Du reste, les deux armées catholique et impériale sont réunies devant Magdebourg; elles forment un beau corps de 7,000 chevaux et de 20,000 hommes de pied; mais il en faudrait encore une autre aussi forte, pour résister à ce fatigant ennemi qui ne fait que s'abriter derrière les fleuves et les passages, et pour couvrir l'Empire, sans parler de

ce qui serait nécessaire contre les princes protestants. Les causes accessoires de notre mal sont *confidentia* et *avaritia,* et que nous avons voulu épargner ceux qui sont nos ennemis, et qui s'apprètent, avec bonheur, à nous rompre le cou. Mais les principales sont le départ de V. G. P., et l'absence d'autorité et de résolution, qualités que possédait à un si haut degré V. G. P., l'art de se fortifier à temps et de marcher droit au but. Si V. G. P. ne met pas la main à l'œuvre, je ne vois personne qui puisse mettre un terme à la guerre d'Italie, et qui veuille, sache ou puisse rassembler une force suffisante. Dieu nous soit en aide! sinon, nous sentons singulièrement le roussi. »

Cette lettre, où Pappenheim révèle avec tant d'amertume ses ressentiments, leurs causes et ses aspirations, en dit plus que de longues dissertations sur la nature des difficultés intérieures devant lesquelles Tilly, après une lutte aussi méritoire qu'obscure, devait enfin succomber.

Ainsi que le disait le feld-maréchal, les forces réunies devant Magdebourg montaient à 30,000 hommes environ, y compris une réserve de 5,000 hommes, que Tilly établit dans le camp fortifié de Dessau, pour observer les frontières de la Saxe et se rendre complètement maître du cours supérieur de l'Elbe[1].

[1] Voici la force des troupes de Tilly devant Magdebourg :

Artillerie.

86 pièces, dont :
- 12 pièces de 36.
- 26 » 24.
- 14 couleuvrines de 12.
- 1 » de 4.
- 9 » de 8.
- 24 fauconneaux de 8.
- 86 pièces.

COMPOSITION DE L'ARMÉE DE LA LIGUE.

Infanterie.		*Cavalerie.*	
Tilly, (effectif)	2,200	Erwitte	500
Pappenheim	2,500	Blankaert	500
Gronsfeld	600		1,000
	5,300		



Le 3 avril, Tilly établit son quartier-général à Moeckern, et concentra ses magasins à Zerbst. Le 8 avril, il reconnut les abords de la place et prit ses dispositions pour enlever toute la chaine des redoutes extérieures de Falckenberg. Le comte de Mansfeldt fut chargé d'agir contre les ouvrages de la rive gauche, et Pappenheim reçut le commandement de l'attaque de la rive droite. Le même jour, Tilly, par un mouvement habile, plaça son armée entre le Kreuzhorst et la redoute du Prester, et commença à faire dresser des batteries sur les deux rives de l'Elbe. Le commandant du Kreuzhorst, se voyant coupé de la ville, jugea inutile de sacrifier la vie de ses soldats, et se rendit avec 80 hommes et 4 pièces d'artillerie.

Infanterie.		*Cavalerie.*	
Reinach	1,000		
Camargo	1,000		
Gleen (ancien Anholt)	2,700		
Wall	2,200		
Blankaert	2,200		
	14,400		

COMPOSITION DE L'ARMÉE IMPÉRIALE.

Infanterie.		*Cavalerie.*	
Holk	400	Holk	400
Duc de Holstein	1,200	Benninghausen	500
Wangler	1,200	Harowrat	300
Savelli	1,000	Coronini	400
Breuner	1,800	Don Balthasar	300
Goetz	1,000	Croates	200
Lichtenstein	800		2,100
Van der Nersen de Firmont	1,000		
	8,400		

A DESSAU.

Infanterie de la Ligue.		*Cavalerie.*		*Armée Impériale.*	
Bade	1,500	Schoenbourg	900	Vieux-Saxe	300
	1,500	Cronenbourg	850	Bernstein	400
			1,750	Colloredo	400
				Piccolomini	200
				Croates	300
					1,600

(La Guerre de Trente ans, par le baron du Jarry de la Roche, t. 2, p. 61.)

La nuit suivante, Mansfeldt emporta d'assaut le fort de Bukow et les ouvrages qui le flanquaient. Au même instant, Pappenheim parvenait à isoler complétement les redoutes du Prester, du secours de Magdebourg, du Nargue-Pappenheim, du Nargue-Tilly, au moyen d'une double tranchée de 800 pas de longueur, tracée entre ces ouvrages et le fort de la Douane. Les fossés, desséchés par ce travail, se trouvant vides, Tilly lança quelques compagnies contre le secours de Magdebourg, que défendait un lieutenant avec 24 hommes. Cinq fois les Impériaux furent repoussés avec perte d'une centaine de morts. A la sixième attaque, l'officier Magdebourgeois ayant été renversé par un biscaïen, fut fait prisonnier et ses gens furent massacrés. Tilly, témoin de cette valeureuse défense, se fit amener le lieutenant, le combla d'éloges, et le renvoya sous une escorte d'honneur, dans la ville, pour s'y faire traiter de ses blessures[1].

Les canons du secours de Magdebourg furent aussitôt tournés contre le Nargue-Pappenheim, et, après quelques volées de boulets, le lieutenant-colonel Grossa assaillit la redoute. Elle ne tint guère ce que son nom promettait, et succomba au premier choc. Le Nargue-Tilly, déserté par ses défenseurs, fut immédiatement occupé, et le feu des batteries impériales se concentra sur le Prester[2].

Le 10 avril, Pappenheim se disposait à conduire lui-même le régiment de Savelli à l'assaut de cette dernière redoute, lorsqu'on s'aperçut qu'elle était abandonnée. Restait le fort de Krakau. Battu pendant plusieurs heures par l'artillerie impériale, il offrit bientôt de larges brèches. Le

[1] Pour apprécier dignement cette magnanimité exceptionnelle pour l'époque, il suffit de la comparer avec la conduite de Gustave-Adolphe dans des circonstances identiques. Voyez Gfrœrer, p. 887.

[2] Dans son rapport, sur cette action, à l'électeur de Bavière, Pappenheim remarque que les défenseurs du Nargue-Pappenheim étaient tous possesseurs de charmes contre les balles, et qu'il fallut les assommer à coups de crosse de mousquet.

11 avril, Pappenheim ordonna l'attaque. La petite garnison se défendit avec vigueur, et les Magdebourgeois, inquiets des dangers que la perte de ce poste pouvait faire courir à leur tête de pont, opérèrent une vive sortie contre les assiégeants. Mais ils furent ramenés en désordre et ne retardèrent pas d'un instant la prise du Krakau.

En 48 heures, les Magdebourgeois avaient perdu tous leurs ouvrages extérieurs, une partie de leur artillerie et 500 hommes. L'ennemi était à leurs portes, et le roi de Suède, sans cesse annoncé, était encore bien loin. Leurs forces se trouvaient singulièrement réduites, elles consistaient seulement en 300 cavaliers du colonel Usslar, 1,200 fantassins des régiments Schneidevind et Longius, 800 du régiment de Falckenberg, sous les ordres du lieutenant-colonel Trost, et 500 soldats de la ville. Ces troupes, mal payées, étaient indignement rançonnées par les bourgeois et manquaient de tout. La division régnait dans la ville, et quelques voix de découragement s'étaient fait entendre. Tilly crut pouvoir espérer qu'une réaction se manifesterait et ferait dominer les conseils de la prudence. Il suspendit, pendant quelques jours, ses attaques, et ce moment de répit fut encore prolongé par le mouvement qu'il fit pour aller porter secours à Francfort. A son retour, il trouva les dispositions des Magdebourgeois persévéramment hostiles, et, fatigué d'attendre, il recommença ses opérations avec énergie.

Par ses ordres, le duc de Holstein et le colonel Wangler ouvrirent la tranchée contre le fort de la Douane, et furent bientôt en état de dresser deux grandes batteries qui battirent le fort pendant plusieurs jours. Un assaut infructueux coûta aux Impériaux 200 hommes. Une seconde attaque de 800 mousquetaires ne fut pas plus heureuse. Pressé d'atteindre son but, Tilly, sans se relâcher de l'attaque principale, imagina d'en diriger une seconde contre les défenses du Long-Pont, afin de forcer les assiégés à éva-

cuer le fort de la Douane. Le 28 avril, Pappenheim aborda l'île de Krakau, dans de mauvais canots, assemblés à la hâte, et l'enleva, sans perdre un seul homme. Il dirigea ensuite un feu violent d'artillerie contre l'Etoile de la Corne-Rouge, la pulvérisa et força la garnison de l'abandonner. Tilly y fit passer aussitôt un régiment d'infanterie, qui s'empressa de construire quelques épaulements, pour s'abriter contre le feu de l'ouvrage à couronne de la coupure.

De son côté, le duc de Holstein avait serré les Magdebourgeois de si près, avec ses tranchées, qu'ils s'étaient vus contraints de se retirer du Nargue-Empereur, et de quelques autres points de défense. Les combattants des deux partis s'étaient rapprochés au point de pouvoir se lancer les grenades à la main. La situation des assiégés devenait critique. Leurs remparts, incessamment battus par une nombreuse artillerie, étaient minés par la sape. Le moment parut favorable pour un assaut; il fut fixé au 30 avril, mais un orage qui survint inonda les approches des Impériaux et les força à différer leurs projets. Les Magdebourgeois virent, dans cet incident, un prodige d'heureux présage pour eux, et se vantèrent que la puissance divine fut intervenue pour paralyser les desseins de l'ennemi. Leur joie fut de courte durée. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, ils s'aperçurent que Tilly prenait des dispositions sérieuses pour attaquer, à la fois, le fort de la Douane et la Coupure. Falckenberg, inquiet, convoqua, à l'instant, les magistrats de la cité, et leur proposa d'abandonner le fort qu'il déclara impossible à tenir. Cet avis rencontra quelques contradicteurs qui représentèrent que le fort de la Douane était la clef de l'Elbe et le point conséquemment indispensable à conserver pour ouvrir l'entrée de la ville aux Suédois, s'ils se présentaient. Ces opposants concluaient, avec raison, de l'abandon que l'on renonçait, à l'espoir d'être délivrés par le roi, et soutenaient que, dans ce cas, le plus sage était de négocier. L'argument était

dangereux à force de justesse. Falckenberg évita adroitement de le combattre en face; il se rejeta sur des précédents nombreux, et fit appel aux passions. A sa prière, les prédicants intervinrent, la populace s'agita menaçante et le conseil intimidé adopta silencieusement la proposition de Falckenberg[1]. Aussitôt, celui-ci envoya l'ordre d'évacuer le fort de la Douane et tous les ouvrages accessoires, sauf le Holzmarsch; il fit aussi détruire le pont de la coupure et une partie du Long-Pont.

La première impression de Tilly, en apercevant les remparts de la Douane déserts, fut un sentiment de défiance. Ne pouvant s'expliquer un pareil abandon, il soupçonna une ruse, quelque mine et retarda de plusieurs heures la prise de possession du fort. Vers le soir, ayant fait pousser des reconnaissances, il y envoya quelques compagnies qui se hâtèrent d'élever des retranchements du côté de la ville.

Sur la rive gauche de l'Elbe, Mansfeldt n'était pas moins heureux que Pappenheim. Chargé d'attaquer les redoutes qui couvraient le Sudenbourg, il les emporta de haute lutte et menaça le faubourg lui-même. Cette série de succès et surtout la prise du fort de la Douane, jetèrent les bourgeois de Magdebourg dans une extrême anxiété. Pleins de foi dans l'inexpugnabilité de leurs murailles, vainqueurs de Wallenstein, ils n'avaient pu croire à un siége sérieux de la part de Tilly et s'effrayaient de voir surgir soudain la terrible réalité. Passant brusquemment d'une folle confiance aux angoisses de la peur, ils s'exagérèrent le danger et les passions haineuses de la jalousie mercantile aidant, ils se firent vandales, et sacrifièrent impitoyablement leurs concitoyens des faubourgs au péril du moment. Le Sudenbourg et le Neustadt comptaient environ 10,000 habitants. Séparés d'intérêt des Magdebourgeois, soumis directement à l'évêque, d'une grande aptitude pour le commerce et

[1] Otto Gericke. Relation du siége de Magdebourg.

l'industrie, ces deux faubourgs étaient en hostilité permanente avec la ville et en butte à l'animadversion des Magdebourgeois. Aussi, lorsque après la chute de son système de redoutes, Falckenberg conseilla aux magistrats de détruire les faubourgs, sa proposition rencontra-t-elle peu d'opposition. Le Sudenbourg paraissant plus immédiatement menacé, ce fut par lui qu'on commença l'œuvre de destruction. Dans la soirée du 1er mai, le feu fut mis aux maisons et la sape renversa ce que l'incendie avait épargné. Les malheureux habitants furent parqués dans la ville comme des troupeaux chassés de la bergerie, et le spectacle de leur désolation, le bruit de leurs gémissements et de leurs sanglots éveillèrent de sombres pressentiments chez ceux des citadins que n'aveuglaient ni la passion ni la présomption. Dès les premières lueurs du jour suivant, Mansfeldt pénétra dans le faubourg dévasté, s'établit sur ses ruines encore fumantes et logea ses travailleurs assez près de la ville pour qu'ils fussent au-dessous du tir des grosses pièces de rempart.

La prise du fort de la Douane coupait toutes les communications de Magdebourg avec le fleuve. Tranquille sur ce point, Tilly résolut de concentrer ses efforts du côté des faubourgs, où la place avait les défenses les plus faibles. Il sentait le besoin de presser la fortune et de ne pas se laisser attaquer par le roi de Suède, avant d'être maître de la ville. Une lettre de Gustave que ses coureurs interceptèrent sur ces entrefaites vint donner un nouveau stimulant à son activité. Dans cette lettre, le monarque suédois, après un exorde pompeux sur ses succès, informait les Magdebourgeois que, malgré les fatigues de son armée, il se disposait à marcher immédiatement à leur secours, si, comme il l'espérait, il parvenait à s'entendre avec l'électeur de Brandebourg. Il les priait donc de tenir encore seule-

[1] Otto Gereike.

ment trois semaines, promettant de les délivrer, *aussi vrai qu'il était un roi d'honneur*. Tilly dont la loyauté ignorait l'art des calculs machiavéliques et des promesses fallacieuses, ajouta pleine foi aux assurances du roi et se crut à la veille d'être attaqué. Il pressa en conséquence ses opérations. Le 2 mai, il donna ordre à Pappenheim de passer l'Elbe avec 5 régiments et d'enlever à tout prix la Neustadt. Pappenheim obéit sans délai : le même jour, il franchit le fleuve à Schoenbeck sur un pont volant, prit position à Rotensee et porta son quartier-général à Bardeleben. Comme il tardait à attaquer, parce que ses convois et ses munitions étaient en retard, Tilly lui dépêcha un adjudant général chargé de le semoncer sur la nécessité impérieuse de se hâter et de lui communiquer la lettre de Gustave-Adolphe. Par malheur, l'adjudant général tomba dans un parti ennemi qui s'était hasardé hors des murs de la ville et fut fait prisonnier. Les dépêches furent portées à Falckenberg qui, mis ainsi au courant des dispositions des impériaux, réunit à la hâte le conseil, et lui proposa de faire subir au faubourg de la Neustadt, le même sort qu'au Sudenbourg. La consternation régnait parmi les magistrats et se répandait dans la bourgeoisie. La discussion s'égara et devint confuse. Au lieu d'aborder directement la proposition du commandant suédois, plusieurs des membres du conseil émirent l'idée d'invoquer la médiation des électeurs de Saxe et de Brandebourg, de demander un armistice, de s'adresser à l'Empereur, etc. Inquiet de la tournure que prenaient les débats, Falckenberg usa de la lettre du roi de Suède, montra l'arrivée de Gustave comme prochaine et n'épargna rien pour tranquilliser les esprits. Il fut activement secondé par ses prédicants. Ceux-ci, courant dans les églises, y appelèrent le peuple, taxèrent de trahison et d'abominable impiété la seule pensée d'un acte de soumission envers l'Empereur et réussirent à fanatiser de nouveau la bourgeoisie. Le sort de la Neustadt fut pro-

noncé. Au même instant, les incendiaires se répandirent dans le malheureux faubourg, mais ils rencontrèrent une vive résistance de la part des habitants, qui, exaspérés de ces mesures sauvages, défendirent leurs foyers avec toute la rage du désespoir. Au milieu du conflit et avant que le feu eût pu faire quelques progrès, Pappenheim pénétra de vive force dans les rues de la Neustadt. Aux abords d'une place, il rencontra des Magdebourgeois, qui se sauvèrent après deux décharges, et s'empara du faubourg sans autre difficulté.

Il est étrange que les calomniateurs de Tilly n'aient pas trouvé un mot de blâme pour les actes de sanguinaire vandalisme de Falckenberg. La destruction du Sudenbourg et de la Neustadt fut conçue et accomplie de sang-froid. Motivée par des raisons de défense qui ont trouvé de nombreux désapprobateurs, elle fut une œuvre de calcul de la part du commandant suédois, de haine de la part des Magdebourgeois. Le calcul s'est trouvé faux, et quant à la haine, elle ne s'est que trop démontrée par les efforts postérieurs des Magdebourgeois, lors de la paix de Westphalie, pour empêcher la reconstruction des faubourgs. Certes, la défense a ses nécessités, mais ces nécessités ont leurs bornes et le sacrifice poussé au delà devient de la barbarie. C'est à bon droit que le sac d'une ville prise d'assaut inspire l'horreur, et cependant, que de circonstances atténuantes n'est-on pas forcé d'admettre dans les passions déchainées du soldat surexcité par la poudre et l'ivresse du combat? Rien de semblable ici ; le fer et le feu ne sont que les instruments d'un égoïsme odieux, d'une science implacable mal guidée. Néanmoins, il est de tradition que Falckenberg soit un héros, et Tilly un incendiaire. Ce bouleversement de toutes les règles du bon sens et de l'équité en histoire a son secret dans les passions religieuses et les étroits préjugés des historiens. Pour la plupart, l'héroïsme du premier, le crime du second ont été, ce que fut pour Vertot le siége de

Malte. Il est temps que la vérité se fasse jour, il est temps qu'elle rétablisse chaque chose à sa place et chaque homme dans son exacte responsabilité.

Mais revenons au siége de Magdebourg.

A dater du 3 mai, il prit une tournure plus nette et plus régulière. Pappenheim demeura dans la Neustadt, ayant sous ses ordres les colonels Wangler et Gronsfeld. Vis-à-vis de lui, le comte de Mansfeldt, établi dans le Sudenbourg, eut la mission de diriger les opérations contre le Heideck. Le duc de Holstein fut posté dans la plaine de l'Ouest, du côté le plus fort de la ville. Son rôle, moins agressif que celui des autres généraux, était tout de surveillance. Sa cavalerie, sillonnant sans cesse la plaine en tous sens, repoussait les sorties et s'appliquait à intercepter toutes les communications de la place au dehors. Piccolomini remplissait les mêmes soins de vigilance du côté de l'eau. Tilly s'était réservé la direction générale du siége, et son œil attentif surveillait, d'une manière spéciale, les abords de l'Elbe et les routes par lesquelles aurait pu s'avancer l'armée Suédoise. De nombreuses réquisitions, exercées sur les campagnes des environs amenèrent, au camp impérial, plusieurs milliers d'ouvriers, qu'on employa à creuser les tranchées d'approches. Bien que l'armée impériale manquât à un point extraordinaire d'ingénieurs, les travaux furent poussés avec vigueur, et bientôt des batteries menaçantes se dressèrent en grand nombre contre la ville.

Tilly crut le moment favorable pour faire une nouvelle tentative auprès des Magdebourgeois. Comme général, il comprenait tous les avantages que pouvait lui procurer la possession d'une ville intacte et pleine de ressources; comme homme, il se sentait animé d'une pitié profonde pour ces innocentes ou faibles victimes d'une aveugle obstination. Il écrivit, en conséquence, aux magistrats, à l'administrateur et à Falckenberg les lettres suivantes, que nous cite-

rons textuellement, comme pièces importantes du procès historique, d'où sortira, aux yeux de tout juge impartial, la pleine et entière justification du général catholique.

Voici la première :

« Vous avez éprouvé plus sensiblement que vous ne l'eussiez voulu, les calamités qui ont été la conséquence de votre injustifiable et obstinée rébellion envers Sa Majesté Impériale, presque tous vos biens sont déjà enlevés, et la Providence divine a permis qu'il ne dépendît plus que de nous de vous précipiter, vous, vos femmes et vos enfants, dans une ruine complète et sans remède; comme nous ne pouvons nous imaginer que vous soyez assez enfoncés et plongés dans votre endurcissement, pour ne pas désirer de rentrer, avec un vrai repentir, dans votre devoir, et de vous soumettre à la grâce et clémence de Sa Majesté Impériale, nous n'hésitons pas, en raison de l'affection et de l'intérêt que nous vous portons, à vous exhorter surabondamment et même à vous avertir sérieusement de ne pas fermer vous-mêmes la porte de miséricorde qui vous est encore ouverte, de renoncer, sans retard et en réalité, à votre obstination, ou de rentrer dans l'obéissance que, de votre propre aveu, vous devez à l'autorité souveraine, afin de vous rendre digne de sa bienveillance. Nous nous plaisons à espérer que vous pèserez mûrement, en vous-mêmes, les considérations ressortant des circonstances graves et si importantes, dans lesquelles vous vous trouvez, et que vous ne vous laisserez pas réduire aux inévitables et infaillibles extrémités, d'où résulteront pour vous, pour vos femmes et vos enfants, pour vos biens et vos richesses, à mon extrême regret, ruine sans ressource, désolation sans remède.

» Réfléchissez, en outre, que le but de vos prétendus défenseurs ou protecteurs, n'est pas de favoriser votre bien-être et de chercher votre utilité, mais d'amener votre perte et celle de tout le pays. Nous joignons ici, pour votre

gouverne, copie des lettres que nous adressons à S. G. P., le Margrave Christian-Guillaume de Brandebourg, et au colonel et chambellan Dietrich de Falckenberg, nous attendons, par le retour du trompette, porteur des présentes, votre réponse et détermination finale et catégorique.

» Donné à Westerhausen, le 4 mai 1631. »

Dans la lettre à l'administrateur, Tilly, après avoir déploré que ses premières démarches fussent demeurées infructueuses, s'exprimait ainsi :

« .... Et maintenant les choses en sont venues au point que si V. G. P. continue à s'obstiner dans ses desseins pervers, non-seulement elle en sera la première victime, mais elle entraînera, à sa suite, dans l'abîme béant et ouvert visiblement sous ses yeux, les habitants de Magdebourg avec leurs femmes et leurs enfants, et quantité de pauvres êtres innocents, dont les ames crieront vengeance au ciel. Or donc, afin d'éviter cet horrible malheur, dont la pensée seule nous fait frémir, comme peut bien le penser V. G. P., et que nous voudrions éviter de toutes nos forces, mais dont la lourde responsabilité appartiendra seule à ceux qui auront égaré V. G. P. et la ville de Magdebourg, nous n'avons pu hésiter à renouveler, près de V. G. P., nos sincères et bienveillantes instances. Nous la prions de rentrer en elle-même et de bien réfléchir qu'elle peut encore secouer le joug des factions rebelles, et qu'il est de son devoir de cesser son opposition, de déposer au plus tôt les armes, de dissuader les Magdebourgeois de leur obstination, et de se soumettre à l'obéissance de Sa Majesté Impériale. C'est pour V. G. P. le seul moyen de détourner les calamités imminentes, de rentrer en grâce près de l'Empereur, et d'obtenir, pour la ville de Magdebourg, une capitulation honorable, et telle que plus tard elle ne saurait plus l'espérer. V. G. P. et la ville de Magdebourg comprendront d'autant mieux la nécessité de s'accommoder de suite, qu'elles ont pu voir que les étrangers, en qui elles

ont eu tant de confiance et qui les ont conduites dans ce labyrinthe ne sont prodigues que de vaines promesses, et qu'il n'y a nul secours efficace à attendre désormais d'eux.

» Donné à Westerhausen, le 4 mai 1631. »

La lettre à Falckenberg indiquait les mêmes sentiments, et représentait, avec plus de force encore, les dangers de Magdebourg et la responsabilité de ses chefs.

« Et attendu, disait Tilly, que loin de nous plaire à l'idée de la ruine de cette cité, nous n'avons rien tant à cœur que de détourner ces malheurs, au moyen de sa soumission à Sa Majesté Impériale, attendu qu'il ne serait ni juste ni chrétien, et moins justifiable encore devant le Tout-Puissant, d'exciter les esprits dans un autre sens et de s'entêter dans un aveuglement qui doit nécessairement avoir pour résultat de précipiter tant d'êtres innocents dans une mer de calamités incalculables, et de mener les soldats du roi à une boucherie inévitable, nous n'avons pu hésiter de redoubler nos bienveillantes instances auprès de vous, et de vous rappeler les devoirs qui vous incombent envers Sa Majesté Impériale, comme sujet possesseur de fiefs impériaux, afin qu'après mûr examen de ces choses, cessant d'encourager lesdits Magdebourgeois dans leur rébellion, vous les ameniez à un accommodement convenable, et leur évitiez ainsi les malheurs qui frapperaient infailliblement leur obstination, persuadé qu'en telles circonstances, Sa Majesté le roi de Suède n'agirait pas autrement et vous donnerait même des ordres en conséquence. »

En même temps que ces dépêches étaient remises à leurs différents destinataires, il circulait, dans la ville, des lettres d'un membre du conseil, nommé Ahleman, homme généralement considéré, qui se tenait au camp impérial, dans un but de conciliation. Ahleman exhortait vivement ses concitoyens à ne pas courir les risques d'une ruine inévitable, et leur offrait sa médiation, pour obtenir des conditions avantageuses. Ces conseils trouvèrent d'autant plus

d'écho que le parti de la résistance avait perdu beaucoup de sa popularité. Des rassemblements provoqués, principalement par les brasseurs, se formèrent et devinrent tumultueux. On y résolut de se porter, en masse, à l'hôtel de ville, pour imposer au conseil d'accepter une capitulation. Prévenus à temps par Hans Herckel, apothicaire mal famé, l'un des plus fougueux partisans des Suédois, l'administrateur et Falckenberg mirent tout en œuvre pour conjurer l'orage. On fit comparaître, en public, un certain Cummius, avocat sans cause, qui s'était employé, peu auparavant, à porter un message à Gustave-Adolphe. Cet homme produisit effrontément de fausses lettres du roi, fabriquées, pour les besoins de la cause, dans les bureaux du commandant, lettres dans lesquelles Gustave annonçait sa prochaine arrivée[1]. Comme preuve à l'appui, on présenta, de nouveau, la dépêche prise sur l'adjudant-général de Tilly. Afin d'éteindre jusqu'aux moindres traces de doute, le magistrat fit préparer, dans plusieurs maisons du Marché-Neuf, des appartements pour le roi et sa suite, comme si on l'attendait d'un jour à l'autre. A plusieurs reprises, l'administrateur monta jusqu'aux balustrades de la tour de la cathédrale, sous prétexte de vérifier si l'on n'apercevait pas déjà les Suédois. A ces misérables jongleries, il joignit des moyens, sinon moins grossiers, du moins plus sensibles. Il flatta les prédicants, les combla de présents, et leur promit force canonicats. Aussi, leur zèle ne

[1] Après la destruction de la ville, ce Cummius, dit Gericke, nous dit à moi et à d'autres, que S. M., (alors qu'il lui exposait comment la bourgeoisie s'était toujours flattée de l'espoir d'être délivrée par le roi, et attendait vainement le secours depuis longtemps) répondit : « Nous ne pouvions prévoir que l'administrateur irait si vite en besogne. » Cummius avait obtenu du roi la promesse d'une récompense de 200 doublons. Cette somme ne lui ayant pas encore été payée, lorsque les Suédois reprirent Magdebourg, Baner, sur sa demande, l'autorisa à faire vendre, à son profit, le bronze fondu qu'il pourrait trouver dans les décombres de la ville. L'opération fut, paraît-il, très-lucrative pour Cummius. Ces sortes de gens, dit encore Otto Gericke, savent toujours se faire payer.

connut-il plus de bornes. Du haut de leurs chaires, ils tonnèrent à l'envi contre les mauvais patriotes et l'Antechrist impérial. L'un des plus fanatiques, Gilbert de Spaignart, osa affirmer qu'un ange lui était apparu et lui avait promis la délivrance de la ville.

Le peuple, ébranlé, étourdi par tant de manœuvres, se laissa persuader. La bienveillante longanimité de Tilly ne lui parut plus que le piége vulgaire d'un général employant le mensonge pour éviter un échec certain. La lettre interceptée du roi fut largement exploitée dans ce sens. Afin d'achever la réaction par une diversion habile, et de mettre à profit les nouvelles dispositions de la bourgeoisie, Falckenberg la mêla aux soldats. Dans un conseil de guerre, tenu le soir même du 4 mai, les chefs militaires se partagèrent la défense de la place. Outre la haute direction de l'ensemble, Falckenberg se réserva plus particulièrement le commandement du Heideck et de tous les remparts, jusqu'au Kroekenthor. Le général-major, Cuno de Ambsterroth, fut chargé de la garde de la partie de la ville située en face de la Neustadt. Le lieutenant-colonel Trost eut la surveillance des ouvrages du Holzmarsch, du Long-Pont et de la porte y attenante. L'administrateur ayant sous ses ordres le lieutenant-colonel Longius, eut pour mission de défendre le côté de la cathédrale et les forts qui regardent le Sudenbourg. La partie baignée par l'Elbe, dite rivage des pêcheurs, fut confiée à la corporation des pêcheurs. Sous le prétexte, assez spécieux, d'ailleurs, que le nombre des soldats était trop petit pour la vaste enceinte à garder, on appela les habitants à leur aide. La bourgeoisie fut divisée en dix-huit quartiers, à chacun desquels fut assigné un poste distinct. Tous veillaient la nuit; la moitié se reposait le jour, à tour de rôle. Les premiers jours, tout alla bien. Le 5 mai, entre onze heures et midi, Ambsterroth fit une sortie avec 40 hommes, sur la Neustadt, surprit les Impériaux dans leurs tranchées, en tua seize, bouleversa leurs

travaux et ramena deux prisonniers. A son retour, il apprit de ces derniers, que quelques pas plus loin, il aurait pris Pappenheim, qui s'était réfugié derrière un mur. Mis en goût par ce succès, Ambsterroth fit une nouvelle sortie par le Kroekenthor, et tua 40 Impériaux ; à son exemple, le lieutenant-colonel Trost attaqua l'ennemi dans le Gross-Marsch, le mit en désordre, et ne se retira que devant un régiment, envoyé en toute hâte par Tilly.

Ces exploits exaltèrent les bourgeois ; il ne fut plus question de répondre à Tilly que pour gagner du temps. Le 7 mai, l'administrateur écrivit le premier. Dans sa lettre, il se posait en victime, affirmant qu'il n'avait rien fait pour déplaire à l'Empereur, et qu'il s'était borné à se défendre. Il ajoutait que, désirant invoquer la médiation des électeurs de Saxe et de Brandebourg, il priait Tilly de lui accorder des passeports pour ses députés auxdits princes, *sans autre condition*.

Dès le 9, et avant d'avoir reçu aucune nouvelle des magistrats de Magdebourg, Tilly fit remettre à l'administrateur la dépêche suivante :

« .... Comme le contenu de la lettre de V. G. P. est fort important et qu'il m'est impossible de répondre si promptement aux divers points qu'elle traite, comme aussi la chose est en termes tels qu'il est nécessaire de peser mûrement les moyens sûrs d'amener un accommodement convenable, comme enfin nous avons appris entre autres choses de la ville, qu'elle était d'intention de nous députer un des siens, nous avons pris le parti d'envoyer à ladite ville un trompette sûr, pour assurer formellement les magistrats de nos dispositions toutes bienveillantes et pacifiques, avec mission d'en donner également l'assurance circonstanciée à V. G. P. »

Le conseil ne pouvait plus rester en retard. Le 10 mai, il envoya enfin sa réponse à Tilly. Après le début ordinaire sur son dévouement à l'Empereur, sur sa parfaite inno-

cence et sur les vexations imméritées, subies par la ville, bien certainement contre le gré de Sa Majesté Impériale, les magistrats invoquaient également la médiation des électeurs de Saxe et de Brandebourg, et demandaient des passeports pour leurs députés avec un armistice.

Cette dernière prétention était exorbitante, elle cachait une ruse tellement grossière qu'on a peine à comprendre qu'elle ait pu être émise. Tilly ne pouvait s'y laisser tromper. Néanmoins, tel était son désir d'épargner la ville, qu'il ne voulut reculer devant aucune concession pour atteindre à ce but. Le 12 mai, il envoya les passeports demandés, avec deux lettres, l'une pour les magistrats, l'autre pour l'administrateur.

La première était conçue en ces termes :

« ..... Comme nous n'avons pas de plus grand désir, ainsi que le témoignent suffisamment nos lettres précédentes, que de vous voir rentrer dans l'obéissance due à Sa Majesté Impériale, notre auguste souverain, et que nous ne doutons pas que ce sentiment sera partagé par leurs Altesses électorales, que même elles vous y exhorteront de tout leur pouvoir, nous avons accueilli avec empressement votre demande, et nous vous envoyons, à cette fin, les passeports en question. Mais, considérant que ladite députation exigera beaucoup de temps et que les choses sont déjà en termes de ne souffrir aucun délai, nous craignons que ce moyen ne réussisse trop tard, et nous croyons que vous feriez beaucoup mieux de prendre vous-même une résolution définitive. Toutefois, nous laissons à vos réflexions de juger ce qui vous sera le plus avantageux, en considérant que votre bien-être et votre existence sont en péril. Entre-temps, vous ne pourrez imputer qu'à vous-même et à nul autre, les calamités qui pourront résulter de vos retards, et dont le danger est de la plus évidente imminence.

» Donné à Westerhausen, le 12 mai 1631. »



P. S. « Afin de garantir d'autant plus la sécurité de vos députés dans leur voyage, nous vous offrons de les faire escorter par un trompette, partout où ils voudront se rendre, vous priant de nous prévenir du jour du départ de vos députés et du lieu où nos trompettes devront se trouver. »

La missive, adressée à l'administrateur, n'était guère que la répétition de la précédente. Elle se termine par ces paroles remarquables : « De notre côté, nous attestons Dieu et notre conscience de chrétien, que la responsabilité des suites déplorables qui peuvent résulter de ces retards ne peut être imputée qu'à leurs auteurs. »

Ces avertissements d'une éloquence rendue si émouvante par les progrès du siége, demeurèrent infructueux. Les Magdebourgeois ne prirent même pas la peine de donner quelque apparence sérieuse à leurs demandes de médiation. Les dernières communications restèrent deux jours sans réponse, et le 14 mai seulement, ils firent savoir à Tilly que leurs députés étaient provisoirement nommés. Ils insistèrent, en même temps, pour obtenir un armistice de quatre jours. C'était demander, en d'autres termes, la levée du siége. Cette ridicule exigence, que pouvait dicter seul, dans les circonstances où ils se trouvaient, le plus obscur aveuglement, fut carrément repoussée. Malgré tant d'épreuves, la patience de Tilly n'était pas épuisée. Cette médiation qui, pour les Magdebourgeois, était purement un moyen de trainer les choses en longueur et de donner au roi de Suède, qui les sacrifiait froidement à ses calculs, le temps d'arriver à leur secours, cette médiation, Tilly l'avait invoquée et poursuivie sérieusement. Dès le 10 mai, il avait adressé une lettre des plus pressantes, dans ce sens, à l'électeur de Saxe; le 15, il fit la même démarche auprès de l'Electeur de Brandebourg. La lettre, à ce prince, mérite d'être citée, tant à cause de l'ardeur qu'il y montre de sauver Magdebourg, qu'à cause de la clarté prophétique

et de la profondeur de ses appréciations sur les choses de son temps.

Après avoir déploré les *foules de guerre* dont le pays est affligé par suite de la résistance de Magdebourg, il rappelle les sincères exhortations qu'il a adressées, à plusieurs reprises et malheureusement sans succès, aux habitants de la ville, et supplie l'électeur de les déterminer à accepter une capitulation honorable.

« Cet état de choses, poursuit-il, est gros de conséquences incalculables qui peuvent être désastreuses pour les pays de Votre Altesse Electorale, voisins de Magdebourg, ainsi que pour d'autres membres et sujets obéissants de l'Empire. Votre Altesse peut d'ailleurs juger dans sa sagesse le fond qu'il y a à faire sur les potentats étrangers, car *l'expérience et les exemples de tous les jours montrent suffisamment que leur but unique est leur intérêt privé et le soin de leur propre puissance, de conserver sans vergogne tout ce qu'ils pourront prendre et s'approprier, jusqu'à ce que enfin chefs et sujets achèvent de secouer le joug du devoir et démembrent l'Empire.* Nous n'avons donc pu nous empêcher, plein d'humble confiance dans la sagesse de Votre Altesse Electorale, de venir la supplier de nouveau de prendre ceci à cœur et de nous prêter son concours pour engager lesdits Magdebourgeois à rentrer dans l'obéissance due à Sa Majesté Impériale et à prévenir ainsi les calamités qui sont à leurs portes, car si Magdebourg n'est pas réduite à l'obéissance, si s'obstinant dans sa rébellion, elle attire dans ce pays des auxiliaires étrangers, nul doute qu'a cet exemple d'autres nations ne pénètrent dans l'Empire et selon le cours ordinaire des choses, se succédant mutuellement, ne jettent le pays dans la plus extrême confusion.

» Donné à Westerhausen, le 15 mai 1631. »

Ces démarches ne pouvaient avoir aucun succès. Les événements marchèrent, d'ailleurs, plus vite que les dépêches.



En effet, les négociations n'arrêtaient, en aucune façon, les progrès du siége. Les nouvelles de l'approche de Gustave-Adolphe inquiétaient Tilly. Des coureurs suédois s'étaient montrés près de Zerbst, et déjà, en général prévoyant, Tilly avait pris ses mesures, pour le cas où il aurait été obligé de battre en retraite, ou de livrer bataille au roi. Dans cette prévision, il avait envoyé, aux garnisons de quelques villes, et au corps d'armée placé à Dessau, l'ordre de le rallier en toute hâte. Mais tout en prenant ces précautions, il faisait presser ses travaux avec une ardeur fébrile.

Tandis qu'une batterie de 5 pièces de canons foudroyait les ouvrages de la coupure du Holzmarch, Pappenheim et Mansfeldt rivalisaient d'activité pour pousser leurs tranchées. Le premier, favorisé par les habitations demeurées presque intactes de la Neustadt, sillonna le faubourg de ses tranchées, et s'aidant des caves, des souterrains et du moindre morceau de murailles, poussa ses travaux jusque dans les fossés de la ville. Le 10 mai, il érigea sa première batterie, et canonna la demi-lune qui défend le rivage des pêcheurs. Les boulets démolirent parapets et meurtrières, mais le feu de la ville, concentré sur cette batterie, la réduisit pendant quelque temps au silence. Le lendemain, la batterie était déjà remontée, et quelques jours plus tard, 4 autres batteries de 16 gros canons joignaient leur feu au sien. Il creusa des galeries, fit jouer la mine, et parvint, à force d'efforts habilement dirigés, à porter ses approches au pied des remparts. D'une part, il enferma toute la face de la fausse braie du fort Neuf entre ses tranchées, pénétra dans les fossés, fit détacher les palissades, de manière à ce qu'elles pussent être arrachées sans efforts au besoin, et fit apporter des milliers d'échelles pour l'assaut. Du côté de l'Elbe, les attérissements du fleuve avaient tellement rempli les fossés de la demi-lune placée devant la porte haute qu'on pouvait facilement les traverser à pied et parvenir, même en suivant le haut du rivage, jusqu'à la

demi-lune. Lorsque les murailles de revêtement de cet ouvrage eurent été suffisamment battues, Pappenheim fit construire une levée de hauteur égale à celle de la fausse braie, et se fraya ainsi, autour de la demi-lune, un chemin, jusqu'au rivage des pêcheurs.

Enfin, à la corne du Kroekenthor, la contrescarpe fut percée par deux galeries, qui permirent aux impériaux de s'avancer jusqu'au pied de l'enceinte.

Afin de protéger ses travailleurs, Pappenheim fit creuser, en avant des tranchées, quelques trous dans lesquels il logea ses meilleurs tireurs. Cette ingénieuse disposition eut tout le succès désiré. Les assiégés, ne pouvant plus montrer la tête hors du parapet sans être criblés de balles, se trouvèrent fort incommodés dans leurs moyens de défense, et leurs sorties signalées à temps par les hardis tirailleurs, furent dès lors constamment déjouées.

De son côté, le comte de Mansfeldt, bien moins favorisé que Pappenheim par les circonstances locales, dressa 2 batteries de gros calibre contre le mur d'enceinte attenant au Sudenbourg et autant contre le Heideck. Ne pouvant parvenir à ébranler les murs de ce dernier fort, malgré l'adresse de ses artilleurs, il poussa ses tranchées jusqu'au fossé, perça une galerie, à travers la contrescarpe, et, après avoir essayé vainement de battre en ruines les fondements du fort, il reporta son artillerie sur un autre point, et consolida sa galerie, pour s'assurer, en cas d'assaut, un passage couvert vers le pied du rempart.

Le 17 mai, les travaux des assiégeants se trouvant fort avancés et toutes leurs batteries dressées, la canonnade devint générale sur toute la ligne. Une pluie de boulets s'abattit sur la ville, portant en tous sens le ravage et la mort. Les Magdebourgeois répondirent vaillamment de toutes leurs pièces, habitants et soldats entretinrent tout le jour un feu nourri de mousqueterie contre les travailleurs de l'ennemi. Dans l'ardeur de la lutte, ils chargèrent

leurs mousquets de tout ce qui se trouva sous leur main. Comme le bruit courait parmi eux que les impériaux étaient invulnérables par suite de certains charmes, ils se servirent de balles ramées; or, l'emploi de ce projectile passait alors, soit par suite des propriétés magiques qu'on lui attribuait, soit à cause des affreuses blessures qu'il fait, pour être contraire aux lois d'une guerre loyale. L'irritation des impériaux s'accrut encore d'une autre circonstance. Du haut de leurs murailles, les Magdebourgeois les insultaient avec mépris, les accablaient d'injures et vomissaient les plus horribles imprécations contre la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. Ces invectives et surtout les blasphèmes frappaient les catholiques plus douloureusement encore que les balles de l'ennemi. L'exaspération la plus grande régnait parmi eux et préparait dans leur ame la plus sanglante explosion. En attendant que sonnât l'heure de la vengeance espérée, ils se battaient en silence et poussaient leurs travaux avec toute ardeur. La nuit, loin de mettre un terme à l'intensité de la lutte, sembla exciter encore les impériaux. Deux batteries de mortiers établies, l'une à la Neustadt, l'autre aux Sudenbourg, furent démasquées et les bombes se croisèrent dans les airs. Des incendies éclatèrent en différentes parties de la ville, mais ils furent comprimés aussitôt, grâce aux sages précautions de Falckenberg. Partout les secours étaient préparés, les toits couverts de fumiers, les matières combustibles mises à l'abri, et les 300 projectiles creux, lancés par Tilly, n'occasionnèrent que d'insignifiants dégâts.

Le 18 et toute la matinée du 19, le feu des impériaux se maintint avec la même violence. Le 18, la tour de la haute porte, ébranlée par les boulets, s'écroula, mais au lieu de remplir le fossé de ses décombres, comme l'avait espéré Pappenheim, elle se renversa de côté sur le rempart et loin de diminuer l'obstacle, l'augmenta.

Tilly avait espéré que l'énergie de ses attaques ébranle-

rait enfin l'obstination des assiégés. Il s'était tenu toute la journée du 17 à la Neustadt, dans l'espoir de voir apparaître quelque messager de soumission. Averti de tout ce qui se passait dans la ville par des bourgeois mécontents, il savait que les esprits y étaient divisés et irrités. Le système d'affecter toujours le même quartier aux mêmes défenseurs rendait la tâche des uns aussi fatigante et périlleuse que celle des autres était facile et sûre. De là, des plaintes jalouses et d'amères récriminations. En outre, tandis que le pauvre payait de sa personne; le riche se faisait remplacer par ses domestiques et se tenait paresseusement près de son foyer. Autre sujet de réclamations violentes et de haines sourdes. La plupart de ceux qui se rendaient à leur poste, y faisaient d'ailleurs fort peu de service. Ils remplissaient les cantines et se livraient à toutes sortes de plaintes contre les exigences intolérables du conseil, de l'administrateur et de Falckenberg qui, après leur avoir promis que la défense de Magdebourg ne leur coûterait ni peine ni argent, vidaient le trésor public et les contraignaient à remplir l'office de soldats.

Cette attitude molle et pleine de mauvais vouloir, inspirée par l'égoïsme le plus mesquin, se doublait des calculs d'intérêt les plus insensés. La garnison devint pour la bourgeoisie un véritable objet de spéculation. Nul ne voulait contribuer soit à la payer, soit à la nourrir, soit même à la loger. On lui vendait des vivres au poids de l'or, et encore ne lui fournissait-on, la plupart du temps, que des provisions avariées et falsifiées. Il y eut des soldats qui moururent littéralement de faim, tandis que la bourgeoisie vivait dans l'abondance. D'autres périrent empoisonnés par la bière de munition, que leur vendaient les brasseurs de la ville; d'autres encore, poussés par le besoin, désertèrent. On en vit mendier un morceau de pain dans les rues. Tout le temps du siége, la cavalerie fut obligée de bivouaquer à la belle étoile, sur la place publique. Elle offrit de com-

battre à pied aux postes les plus périlleux, pourvu que la bourgeoisie consentit à lui donner les vivres et l'abri. Cette offre fut repoussée, et plutôt que de fournir gratuitement quoi que ce fût à ces braves gens, qui tous les jours exposaient leur vie pour eux, les habitants de Magdebourg cachaient, dans leurs caves, tout ce qu'ils possédaient de subsistances et de fourrages.

Ce qui maintenait encore leur résolution et leur répugnance à capituler, c'était l'intime persuasion où ils étaient de leur délivrance imminente par Gustave-Adolphe. Pour entretenir cette illusion, son seul moyen d'influence sur eux, Falckenberg passait les nuits à fabriquer de fausses lettres du roi, dont il faisait ensuite répandre les copies dans la ville : l'administrateur multipliait ses ascensions à la tour de la cathédrale et les prédicants redoublaient de violence et de mensonges dans leurs chaires.

L'attente de Tilly fut donc vaine, mais ses espérances se réveillèrent le lendemain 18. Le feu de l'artillerie magdebourgeoise, jusque là bien nourri, s'affaiblit par degrés et finit par s'éteindre complètement. Tilly dépêcha aussitôt à la ville un parlementaire chargé des sommations les plus énergiques pour le conseil l'administrateur de Falckenberg.

« Bien que nous soyons tout disposé, écrivit-il à la ville, à vous envoyer de nouveau les passeports que vous avez demandés pour les personnes par vous désignées, considérant cependant que les choses avec la ville sont venues en telles extrémités, qu'elles ne peuvent souffrir le moindre retard sans grand péril, ainsi que vous pouvez l'apprécier vous-mêmes, nous pensons que la légation en question arriverait trop tard et n'aboutirait à rien. Il ne vous reste évidemment, toute autre préoccupation à part, que de prendre une prompte résolution ; c'est à quoi nous venons surabondamment vous exhorter par un surcroît de bienveillance, vous invitant à prendre en sérieuse considération les inévitables et terribles dangers que courent votre vie,

votre personne et vos biens, et à vous soumettre en conséquence, sans retard, à l'obéissance due à l'Empereur, votre auguste souverain, unique moyen de vous sauver et d'obtenir une capitulation que désormais vous ne pouvez plus espérer.

» Que si cette démarche bienveillante et sincère est suivie d'effet, vous aurez agi pour votre meilleur intérêt; sinon, nous nous en lavons les mains, nous serons justifié devant Dieu et devant les hommes, et assuré, dans notre conscience, que la responsabilité de votre malheur n'appartiendra qu'à vous et à ceux qui vous entretiennent dans votre obstination, et que vous avez seuls à en supporter le poids devant le Tout-Puissant et devant la postérité équitable.

» Donné à Westerhausen, le 18 mai 1631. »

Les lettres adressées à l'administrateur et à Falckenberg n'étaient pas moins pressantes. Tilly les appuya de ses canons. Le 19, à midi, son parlementaire n'étant pas revenu, il commença à désespérer du résultat de ses démarches. Son anxiété était extrême. L'électeur de Bavière lui écrivait tous les jours qu'il fallait prendre la ville à tout prix. D'autre part, des nouvelles inquiétantes du roi de Suède ne cessaient de lui parvenir. Il redoutait autant la réussite que l'insuccès de l'assaut, et ne l'envisageait que comme une extrémité qu'il importait d'éviter ou de reculer autant que possible. Le succès, c'était dans les dispositions de ses troupes et dans les mœurs militaires de l'époque, la ruine de Magdebourg; l'échec, c'était l'humiliation de l'autorité impériale, le déchainement de toutes les passions prêtes à se révolter contre le pouvoir suprême, mais jusqu'ici contenues par la crainte. Dans l'après-midi, il donna l'ordre de suspendre le feu, voulant montrer par là aux Magdebourgeois qu'il interprétait le silence de leur artillerie comme un prélude de capitulation. Mansfeldt profita de ce répit pour faire enlever quelques-unes de ses pièces proba-



blement détériorées ou destinées à être mises en batteries sur d'autres points. Cette circonstance fut mise habilement à profit par Falckenberg et les prédicants, pour faire croire à la bourgeoisie que les impériaux se disposaient à lever le siége. Vers le soir, Tilly convoqua les généraux de son armée en conseil de guerre, pour délibérer sur la question de savoir si l'on donnerait oui ou non l'assaut. La discussion fut assez longue. Nulle part, il n'y avait encore de brèche praticable, et les conditions de l'escalade étaient peu favorables. Tilly penchait pour la négative, mais l'ardent Pappenheim plaida l'affirmative avec tant d'éloquence et d'entrainement, qu'il rallia à ses vues la majorité de ses collègues. On décida que l'assaut aurait lieu et serait donné à la fois sur tous les points d'attaque, afin de diviser les forces de l'ennemi. On arrêta, pour mot d'ordre : «Jésus, Maria, » pour signe de ralliement, une écharpe blanche au bras, et pour signal de l'attaque, six coups de canon d'une batterie déterminée. Ces décisions prises, les généraux se rendirent à leurs postes respectifs pour prendre les dispositions nécessaires et se préparer à la scène suprême, où allait s'accomplir la ruine de Magdebourg.

Pendant toute la nuit, une agitation extrême régna dans les quartiers impériaux et fit retentir ses rumeurs jusque dans la ville. Les transports d'armes, de munitions, d'échelles et de tous les engins meurtriers d'assaut se croisaient en tous sens. Les ambulances se préparaient, les travailleurs agrandissaient les galeries, les soldats que le service laissait libres s'assemblaient, échangeant les imprécations de leur haine contre les Magdebourgeois, insulteurs de la Vierge, traitres aux lois de la guerre, et leurs espérances dans le pillage d'une ville où, disait-on, se trouvaient assez de trésors pour acheter trois royaumes. A la Neustadt, où commandait Pappenheim, l'activité était plus grande que partout ailleurs. L'aurore du 20 mai trouva les troupes rangées dans les places d'armes, impatientes du signal. Des

régiments de dragons et de cuirassiers avaient sollicité de combattre à pied, pour avoir l'honneur de prendre part à l'assaut. Des vivandières, courant de rang en rang, distribuaient des canettes pleines d'excellent vin du Rhin, largesse de Tilly à ses soldats. De courtes, mais énergiques harangues des chefs de corps, achèvent d'enflammer les courages.

Cependant l'heure se passe et le canon demeure muet. Vers les 6 heures une ordonnance vient convoquer les généraux à un nouveau conseil de guerre. Tilly, en proie aux plus vives perplexités, avait passé la nuit en prières, sauf une heure consacrée au sommeil. A la pointe du jour, il entendit selon son habitude deux messes successives; son ame agitée par mille sentiments divers, effrayée de sa lourde responsabilité, cherchait aide et secours auprès de Dieu. Au moment solennel, il hésitait encore, et mû d'un vague espoir de voir revenir son parlementaire avec une réponse à sa guise, il cherchait, sans peut-être s'en rendre bien compte, à gagner du temps. Au milieu des fluctuations contradictoires de son esprit, il avait laissé écouler l'heure convenue. Maintenant, il lui semblait que l'instant favorable était passé et que l'entreprise était devenue téméraire. Lorsque ses officiers furent réunis autour de lui, il leur exposa ses doutes, et longtemps on discuta sans se mettre d'accord. A la fin, un capitaine italien qui se trouvait là, rappela que récemment Maestricht avait été ainsi surpris par une attaque en plein jour, parce que les défenseurs, fatigués de leur veille, s'étaient endormis sur les remparts. Cette citation pleine d'à-propos eut complet succès. Le conseil vota unanimement pour l'assaut et Tilly en donna enfin l'ordre formel.

Pendant ce temps-là, que se passait-il dans la ville? Grande avait été la consternation du conseil lorsque le 18 mai, les magistrats préposés aux magasins militaires l'avaient informé que la poudre et les mèches allaient

manquer. Avis en fut donné à Falckenberg, qui affecta une vive surprise, et donna aussitôt l'ordre de suspendre le feu de l'artillerie, afin de réserver le peu qui restait de munitions pour le cas d'un assaut. Un relevé exact des matières en magasin ayant démontré qu'il existait encore de grandes provisions de soufre et de salpêtre, on mit en réquisition tous les moulins à la main et jusqu'aux mortiers d'apothicaire, pour fabriquer de la poudre. Il semble étrange qu'un officier aussi distingué et aussi prévoyant en toutes choses que Falckenberg ait ignoré l'état de ses poudrières et négligé cette branche si essentielle du service, au point de n'être informé qu'au dernier moment et par voie indirecte de la menaçante lacune qui s'ouvrait dans ses moyens de défense. Mais l'énigme n'est qu'apparente, et la surprise témoignée par le gouverneur suédois n'était que fictive.

Sa mission à Magdebourg était d'empêcher, à tout prix, que la ville ne tombât au pouvoir de l'ennemi. Les mêmes raisons qui faisaient tant désirer à Tilly la possession de la forteresse intacte, agissaient en sens inverse sur lui. Il était parfaitement admis dans les principes militaires de l'époque de détruire les places importantes qu'on ne pouvait défendre et qu'on ne voulait pas, à cause de leur importance, laisser à l'ennemi. Le dur soldat, qui n'avait pas hésité un instant à sacrifier aux besoins de la défense deux populeux et riches faubourgs, ne pouvait reculer devant d'autres moyens non moins horribles et désespérés, de prolonger la lutte et d'arracher à l'ennemi triomphant tout le fruit de sa victoire. Esclave de sa consigne, résolu à toutes les extrémités, dédaigneux de la mort, méprisant les bourgeois, dont l'avarice et l'inertie lui suscitaient mille obstacles, et qu'il ne cessait de tromper, insensible à tout autre chose qu'au soin d'atteindre à son but, il n'avait en lui, ni autour de lui rien qui pût arrêter un moment sa ferme volonté d'y arriver. Capitaine de navire, il eût été

homme à se faire sauter plutôt que de se rendre; commandant de forteresse, il ne balança pas à s'ensevelir sous les ruines de Magdebourg, plutôt que de livrer à un ennemi abhorré une place dont l'importance et les richesses pouvaient peser d'un grand poids dans les destinées de la guerre. Trop habile et expérimenté pour ne pas prévoir l'imminente victoire de Tilly, il ne voulut du moins lui laisser qu'un monceau de décombres. Secondé par un petit nombre de fanatiques, il fit creuser secrètement, sur différents points de la ville, dans la direction des principales portes, des mines qui, reliées entre elles par des traînées de poudre, devaient faire explosion en même temps. Dans la rue, dite Breite Strasse, des fougasses furent ainsi pratiquées sous chaque deuxième ou troisième maison. Des débris de cercles goudronnés, qui furent retrouvés après le siége, prouvent que des mesures avaient été prises pour aider à l'incendie. Quelques initiés se chargèrent de l'exécution[1].

Sur ces entrefaites, le parlementaire impérial ayant présenté ses lettres aux chefs de la ville, le conseil convoqua les 18 quartiers pour le 19, dans les demeures de leurs capitaines, afin de délibérer sur la réponse à faire aux sommations de Tilly. Le conseil, en agissant ainsi, espérait s'éclairer des sentiments réels de la bourgeoisie et se décharger aussi de la terrible responsabilité qui pesait sur lui. Mais il arrive trop souvent que les assemblées populaires, se laissant dominer par un petit nombre d'influences hautaines, ne révèlent pas le sentiment intime qui est au cœur de tous et qu'opprime soit la crainte, soit je ne sais quelle fausse honte, soit l'esprit de parti. C'est ce qui

[1] Après la prise de la ville, on découvrit plusieurs de ces mines qui n'avaient pas éclaté. Une, entre autres, sous le grand marché, contenait cinq quintaux de poudre. Hoffman, p. 159. Wessenberg, Teutscher-Florus, Bustum Virginis Magdeburgiæ, p. 16. Ausfuhrl. Bericht, p. 11. Adgreitter, p. 230. Rapport de Tilly. Pappenheim, Ruepp, etc. Bensen, 473.

advint, en effet, dans cette circonstance. Un véritable terrorisme régnait à Magdebourg ; quiconque osait parler de capitulation était à l'instant signalé comme traitre et apostat du haut des chaires et signalé à la vindicte publique. Deux jours auparavant, les prédicants, Gilbert de Spaignart à leur tête, s'étaient présentés en corps devant le conseil, pour protester contre toute idée de lâche reddition. Leurs déclamations redoublaient de violence à mesure que grandissait le danger. Maitres de l'autorité, par l'appui que leur donnaient Falckenberg et l'administrateur, soutenus par la populace qui n'avait, comme eux, rien à perdre et qu'ils fanatisaient, ils intimidaient les hésitants, flagellaient les mous, portaient aux nues les énergumènes, et se rendaient redoutables à tous par la violence de leur langage et les excès de leurs furibondes apostrophes.

Dominés par la crainte, les quartiers osèrent à peine se prononcer. La majorité n'eut pas le courage de donner son avis et s'en référa complètement au conseil. Quelques-uns, en petit nombre, votèrent pour la capitulation. Le reste la repoussa énergiquement. Il y eut même un quartier qui, suspectant la sincérité de son capitaine, envoya une députation spéciale au conseil pour lui signifier son opposition à toute négociation contre Tilly.

Le conseil se réunit, à son tour, dans l'après-midi du 19. Peu de membres se trouvèrent présents, tant il est vrai que le courage d'émettre franchement son opinion en public est plus rare que la bravoure militaire des batailles. Otto de Guéricke, directeur des travaux de la ville, exposa que les palissades des fossés au Fort-Neuf, à la Neustadt avaient été arrachées, que partant les défenseurs de la fausse braie pouvaient être surpris à chaque instant, et qu'il importait de prendre une décision avant qu'il ne fût trop tard. Le docteur Jean Denckhardt, syndic de la ville, prenant ensuite la parole, fit remarquer qu'en présence de cette déclaration et vu le manque de poudre et

l'impossibilité évidente de prolonger la résistance, il serait insensé d'exposer la vie et les biens de tant de milliers d'hommes et conclut pour la capitulation.

Les conseillers présents, ébranlés par ces déclarations, décidèrent d'ouvrir les négociations avec Tilly et chargèrent Otto de Géricke de communiquer à Falckenberg cette résolution appuyée des motifs qui l'avaient dictée.

Falckenberg était occupé à diriger deux sorties contre l'ennemi, lorsqu'il fut abordé par Géricke. En apprenant les avantages conquis par les Impériaux du côté de la Neustadt, il donna l'ordre de faire, pendant la nuit, une troisième sortie, sur le point où ceux-ci étaient le plus avancés, et manda au bourgmestre de ne faire aucune démarche près de Tilly sans l'avoir consulté, et de convoquer le conseil pour le lendemain matin à quatre heures, pour examiner les divers points de la capitulation à demander.

Incurie, mauvais vouloir ou trahison, la sortie ostensiblement commandée par Falckenbergn'eut pas lieu. Aucune instruction particulière ne fut envoyée aux troupes de service, les corps de garde demeurèrent dépourvus de mèches, de haches-d'armes et de piques. La cavalerie seule eut ordre de se tenir sur le Marché-Neuf, prête à monter à cheval, unique indice qu'on craignit encore une attaque.

La nuit fut sombre et froide. Elle parut longue aux défenseurs de Magdebourg. Soldats et bourgeois, répandus sur le rempart, prêtaient l'oreille aux mille rumeurs que le vent leur apportait des quartiers Impériaux, et s'efforçaient de percer, du regard, le mystère des ténèbres. Ils se communiquaient, à voix basse, leurs impressions, et oubliaient de jeter à l'ennemi leurs imprécations ordinaires. Partout sur ces murailles, naguère si bruyantes, régnait le silence de l'anxiété, interrompu seulement par le cri monotone des sentinelles.



Cependant, à mesure que les heures s'écoulaient, le bruit semblait diminuer dans les tranchées des assiégeants. Au cliquetis des armes, au sourd roulement des canons, au piétinement des chevaux avait succédé un calme de plus en plus complet. Lorsque les premières clartés du jour vinrent chasser la nuit et que l'œil des sentinelles, se promenant dans la plaine, n'y aperçut qu'une fallacieuse absence de mouvement, l'idée d'une attaque s'effaça de l'esprit des Magdebourgeois. Falckenberg lui-même semble s'y laisser tromper. Lorsque l'horloge de la cathédrale sonne cinq heures, il donne l'ordre de relever les postes, comme à l'ordinaire, se fait amener son cheval et galope vers l'hôtel de ville. A son exemple, ceux des officiers que ne retiennent pas les strictes exigences du service regagnent la ville, les bourgeois se débandent et se dispersent, soit pour aller dormir, soit pour se rendre, dans les églises, entendre le prêche du matin, soit pour chercher des nouvelles à l'hôtel de ville. A peine reste-t-il, sur les remparts, 600 hommes, soldats et citadins, qui, fatigués de leur veille anxieuse, se laissent, pour la plupart, aller au sommeil, et s'endorment sans défiance.

Sur ces entrefaites, au coup de quatre heures, le conseil renforcé des capitaines de quartiers, était entré en séance, dans la salle ordinaire de ses délibérations, à l'hôtel de ville. Dans une salle voisine se réunirent Falckenberg, Stallman et trois conseillers de l'administrateur. Le choix des députés à envoyer à Tilly occupa d'abord les magistrats et donna lieu à de longues discussions. A la fin, on se mit d'accord. Le bourgmestre en charge, Kuhlewein, le syndic Denckardt, le conseiller Conrad Gerhold et Otto de Géricke, furent chargés d'aller dresser le projet de capitulation avec le concours de Falckenberg. Le temps pressait, et l'heure matinale, proposée par Falckenberg lui-même pour la réunion, semblait indiquer qu'il était des premiers à comprendre l'urgence d'une prompte déci-

sion. Ce n'était pourtant qu'une ruse de plus de l'inflexible commandant. Peu lui importait le sort des milliers de créatures, dont il tenait la fortune et la vie entre les mains, pourvu qu'il parvint à ses fins secrètes. Lorsque les délégués du conseil eurent été admis près de lui, il prit la parole, mais au lieu d'aborder directement l'objet de la conférence, il se perdit en longues digressions sur les promesses solennelles du roi de Suède, sur la prochaine délivrance de la ville, et remarquant, sans doute, quelque impatience chez ses auditeurs, il s'écria, avec véhémence, que le danger n'était pas aussi grand que certaines personnes voulaient bien le dire, et que d'ailleurs, dans les circonstances présentes, alors que à chaque minute, à chaque seconde, on devait s'attendre à voir paraitre le libérateur royal, le gain d'une seule heure ne se pourrait payer avec des tonnes d'or. Il avait, en effet, parlé plus d'une heure sur ce ton, et il continuait encore quand le secrétaire de la ville vint le prévenir, de la part du conseil, que les veilleurs de la cathédrale et de la tour Saint-Jacques avaient donné avis que les Impériaux se montraient en force dans les faubourgs. Au même instant, entra un bourgeois qui accourait, tout effaré, des remparts, pour annoncer qu'on avait vu de grosses troupes de cavalerie se masser dans la campagne, derrière les ondulations de terrain. Le devoir de Falckenberg était incontestablement de courir immédiatement aux remparts, de vérifier les faits et d'organiser la défense. Il n'en fit rien, écouta, impassible, les rapports des survenants et y répondit, en s'écriant : « Je voudrais pour beaucoup, que les Impériaux s'aventurassent à donner l'assaut, je les recevrais de manière à les en faire cruellement repentir. »

Inaction et bravade étrange, si l'on considère que Falckenberg n'avait pris aucune précaution contre une attaque éventuelle, qu'il ne pouvait ignorer l'inexécution de l'ordre de sortie, donné par lui, la veille, et par conséquent, l'im-

minent péril auquel étaient exposés les défenseurs des ouvrages de la Neustadt, que loin de renforcer les postes, il en avait fait relever une partie, qu'il avait négligé de les faire pourvoir de mèches et d'armes blanches, en un mot que, de son su et connu, tout était à l'abandon sur les remparts. Falckenberg, dans sa pensée intime, faisait-il donc allusion aux mines destructives, creusées par ses agents secrets? Le doute ne peut être permis, car cette inertie, dans un chef aussi actif, cette fanfaronnade dans la bouche d'un homme aussi brave ne se peuvent expliquer autrement.

Il n'avait cependant pas achevé ce propos si cruellement mystérieux, que les veilleurs de la tour Saint-Jean sonnent les cloches à toutes volées. Au dehors éclate un violent tumulte. Le cri de : Voilà les Impériaux ! retentit de toutes parts. Otto de Géricke se précipite hors de la salle, court jusque dans la rue des pêcheurs, y rencontre des Croates, occupés à piller, et revient, hors d'haleine, raconter ce qu'il a vu. Derrière lui, arrivent les pages de Falckenberg, avec la nouvelle que les troupes de Pappenheim ont surpris le Fort-Neuf et pénètrent déjà dans la ville. Falckenberg, parvenu enfin à son but, retrouve soudainement toute son activité. Il saute à cheval et s'éloigne au galop, vers le Holzmarsch, pour y chercher le régiment de Trost. Les prédicants et la plupart des magistrats s'enfuient éperdus. Quelques-uns, non moins effrayés, se raccrochent encore à une lueur d'espoir, ils vont au Marché-Neuf et de là dépêchent coup sur coup, à Pappenheim, des tambours en parlementaires dont aucun ne revint.

En effet, vers sept heures et demie, Pappenhein n'entendant pas le signal, n'avait pu contenir plus longtemps son impétuosité. Poussant le cri de ralliement : ***Jesus, Maria !*** il se précipite dans les fossés du Fort-Neuf, à la tête de ses colonnes d'assaut. Les palissades, déracinées d'avance et maintenues seulement pour la forme, sont arrachées, les échelles se dressent sur tous les points à la fois. La fausse

braie est escaladée. Quinze soldats s'y trouvent, mais ils n'ont pas d'armées et s'enfuient sur le rempart supérieur. Les Impériaux les suivent, et, le premier, Pappenheim plante, de ses propres mains, l'étendard Impérial sur les parapets. Dans un second corps-de-garde, une troupe de Magdebourgeois écoutent les fanatiques déclamations d'un prédicant. Surpris, ils sont massacrés en partie, le reste se sauve par la poterne dite le *Stuckthor,* qui conduit dans la rue des Vernisseurs. Les Impériaux y pénètrent avec eux et s'avancent jusqu'à l'église Saint-Jacques, où ils cherchent à s'établir. Au même instant, les Croates poussent leurs chevaux dans les basses eaux de l'Elbe, remontent le long de la rive, jusqu'à la porte des pêcheurs qu'ils trouvent ouverte. Quelques compagnies d'infanterie les suivent par la levée érigée par Pappenheim, autour de la demi-lune, et tous ensemble se jettent sur le quartier sans défense qu'ils s'empressent de piller.

Près de là, les colonels Wangler et Gronsfeld attaquent la Porte-Haute. Ils trouvent les sentinelles endormies, les égorgent, garnissent les remparts de leurs troupes, et débouchent, à leur tour, dans la ville. Mais la résistance commence à s'organiser. Le drapeau blanc, signal d'alarme, hissé à toutes les tours des églises et les sons pressés du tocsin, appellent, de toutes parts, le peuple aux armes. Les bourgeois sortent en foule dans les rues et courent à l'ennemi. Les uns l'attaquent de front, les autres, se logeant dans les maisons, le fusillent sans danger, à bout portant. Sur ces entrefaites, Falckenberg arrive avec 400 hommes du régiment de Trost, se jette sur les Impériaux, et, dans le premier choc de son élan, les culbute dans les fossés de la place.

Furieux de ce premier échec qui lui coûte une centaine d'hommes, Pappenheim s'obstine avec plus d'ardeur à son entreprise. Il s'élance vers le régiment de Savelli et lui ordonne de monter le premier à l'assaut. Il est huit heures,

les six coups de canon du signal convenu tonnent, et l'attaque, jusqu'ici isolée, devient générale. Pappenheim n'a plus devant lui des remparts déserts et des sentinelles endormies; les parapets sont garnis de soldats qui vomissent la mort sur tous les points. Mais le danger ne fait que stimuler le bouillant courage des Impériaux; à l'ordre donné, ils appuient leurs échelles contre les murs et montent en foule, au milieu d'une grêle de balles; les premiers sont renversés, d'autres leur succèdent; et bientôt les murs fourmillent de brassards blancs. Les assiégés reculent sous l'effort de cette avalanche d'assaillants. Après une demi-heure d'un combat acharné, Pappenheim a reconquis ses premiers avantages. Informé que Gronsfeld et Wangler sont arrêtés par la mousqueterie meurtrière partie des maisons accolées contre la Porte-Haute, il donne l'ordre de mettre le feu aux deux ou trois premières; l'ordre est exécuté. Chassés de leur poste par l'incendie[1], les Magdebourgeois se replient avec quelque confusion. Falckenberg accourt à leur aide, et déjà croit tenir une seconde fois la victoire, lorsqu'une balle le renverse mortellement blessé. Les soldats le portèrent mourant dans une maison voisine, qui devint, plus tard, la proie des flammes. Le lieutenant-colonel Trost, qui le remplace, succombe à son tour; le colonel Usslar, qui veut charger avec la réserve de cavalerie, est culbuté, et ses soldats ralliés au Marché-Neuf refusent de fournir une nouvelle charge. Les progrès des Impériaux ne sont pas moindres, dans la rue des Vernisseurs. L'absence de direction dans la défense les favorise. Les bourgeois, sans officiers, sans ordres, s'enfuient ou cherchent à gagner quelque point de ralliement. Les Impériaux ne voyant plus d'ennemis devant eux, cèdent à l'appât du pillage, se débandent et se dispersent dans les

[1] Cet incendie ne dévora que les deux ou trois maisons attenantes à la Porte-Haute. Il s'était éteint faute d'aliment, quand éclata, dans une direction opposée, le vaste embrasement qui détruisit Magdebourg.

maisons. Un officier de mérite, le capitaine Schmidt, saisit ce moment avec une rare présence d'esprit. Suivi d'une poignée d'hommes dévoués, il tombe sur les gens de Pappenheim, en fait un affreux carnage, les pousse en désordre devant lui, comme un troupeau, les chasse des portes et les ramène jusqu'à leurs échelles.

Pour la seconde fois, Pappenheim voit, avec désespoir, la victoire sur le point de lui échapper. Il est neuf heures, la chaleur est déjà grande, ses soldats sont épuisés, ruisselants de sueur, presque découragés. Trois fois, il a envoyé demander du secours à Tilly, ce secours n'arrive pas, et l'impatient capitaine se déchaîne contre la jalousie imaginaire qui veut le sacrifier. Il ignore que l'armée impériale tout entière est engagée, que Mansfeldt et le duc de Holstein luttent avec la plus vaillante énergie contre la plus héroïque défense; que Piccolomini, maître des retranchements du Holzmarsch, est invinciblement arrêté par la rupture du Long-Pont.

Sur tous les points, le combat est dans sa plus grande ardeur. A l'appel de Pappenheim, Tilly s'est transporté lui-même à la Neustadt; il trouve son infatigable lieutenant occupé à faire sauter les murs de revêtement des fossés et à faire creuser, à coups de haches et de pioches, dans les talus du rempart, de larges degrés, par où 4 escadrons de cuirassiers et 1 escadron de Croates hissent leurs chevaux. Cette cavalerie se met en bataille sur les remparts et pénètre, musique en tête, au bruit des timbales et des trompettes, dans la rue des Vernisseurs. Elle est appuyée par quelques compagnies d'infanterie qui la suivent, à courte distance. Le capitaine Schmidt vient d'être renversé par une balle; sa troupe décontenancée ne se bat plus qu'avec mollesse. Les chaînes de la rue ne sont plus tendues, et la masse imposante des cuirassiers s'avance, écrasant toute résistance sur son passage.

Sur un point voisin de la muraille d'enceinte, l'œil vigi

lant de Tilly a aperçu une poterne non gardée. Il y fait attacher un pétard, la porte cède, et par l'ouverture, un détachement d'Impériaux amène, vers les rues aboutissant à la Porte-Haute, des canons arrachés au rempart, et balaie, à coups de mitraille, tout le rayon dominé par leur feu.

Une salve générale des Impériaux annonce que leur triomphe est complet dans cette partie de la ville et marque l'heure de la chute de Magdebourg. Les Magdebourgeois éperdus se sauvent dans toutes les directions, les uns vont se cacher dans leurs caves ou dans les églises, les autres cherchent un refuge derrière les murs des cimetières, afin d'y mourir en combattant. La majeure partie, troupe confuse, que l'idée du danger égare, se précipite du côté de la porte du pont et l'ouvre dans l'espoir de trouver un abri dans le Holzmarsch. Mais ces malheureux se heurtent contre les Croates qui sont parvenus à réparer, tant bien que mal, le Long-Pont; la porte, ouverte si imprudemment, ne peut plus être refermée. La force d'impulsion de la foule vient se briser contre le poitrail des chevaux des Croates; une scène de meurtre et d'indescriptible confusion a lieu sur l'étroit espace qu'offrent les abords du Long-Pont. Les premiers des fuyards s'abattent sous le sabre de l'ennemi ou vont se précipiter dans le fleuve; les derniers tournent tête et courent en divers sens, poursuivis par les Croates. Le corps entier de Piccolomini entre dans la ville.

Cependant la lutte continue sanglante au Kroekenthor et au bastion du Heideck. Le duc de Holstein n'a pu encore avancer d'un pas, et Mansfeldt n'a obtenu de légers avantages qu'au prix de sanglants sacrifices. L'acharnement est tel parmi les combattants, le fracas des détonations si étourdissant, qu'aucun des partis ne s'aperçoit de ce qui se passe dans le reste de la ville. C'est dans le feu le plus ardent du combat que les défenseurs du Kroekenthor sont

surpris et massacrés par un détachement d'Impériaux, qui a tourné les remparts. La porte est brisée à l'intérieur et livre passage aux troupes exaspérées du duc de Holstein.

Au bastion du Heideck, 300 soldats se battent avec un courage désespéré contre ces flots toujours grossissant des gens de Mansfeldt. Tout à coup, ils voient apparaître et venir à eux, le long des remparts, une troupe d'Impériaux agitant des drapeaux conquis. Se voyant perdus sans ressource, ils s'avancent au-devant de ces nouveaux assaillants et demandent quartier. On leur répond par des cris de mort; les trois quarts sont égorgés, quelques-uns se sauvent pour aller périr plus loin. Le corps de Mansfeldt envahit dès lors, sans obstacles, les remparts, et se précipite comme un torrent dans la ville.

Magdebourg est pris! et cependant la lutte n'est pas terminée. Le désespoir anime les Magdebourgeois et centuple leurs forces. Soldats et habitants, postés dans les maisons, sur les tours, derrière les murs des cimetières, accueillent, par un feu meurtrier, les Impériaux vainqueurs. Les femmes font pleuvoir sur eux les meubles, le plomb fondu, l'huile bouillante. Dans la plupart des rues, les chaines sont tendues et arrêtent les assaillants, exposés à tous les projectiles qu'invente la fureur, poussée à son suprême degré. Plus de 700 Impériaux succombent ainsi dans ces luttes isolées que favorise le peu de largeur des rues. Cette résistance meurtrière et inutile achève de les mettre hors d'eux-mêmes, et alors commence le plus épouvantable drame.

Les Impériaux furieux, altérés de vengeance, se répandent dans les maisons, égorgent tout ce qu'ils rencontrent, ils n'écoutent ni cri de quartier, ni supplications. Ivres de chaleur, de poudre et de rage, ils brisent, pillent, massacrent et violent. La vieillesse n'est pas plus à l'abri de leur soif de meurtre que l'enfance de leurs hideuses ardeurs.

Aux premiers arrivés viennent sans cesse se joindre de

nouvelles bandes de forcenés. La cavalerie Impériale, massée devant la porte Saint-Ulrich, se la fait ouvrir à l'intérieur, et roule, comme une vague furieuse, dans la malheureuse ville, où elle achève de porter le viol et la mort. Les Croates se distinguent par leur insatiable cruauté : pendant le siége, les Magdebourgeois ne leur ont fait aucun quartier ; à leur tour, ils sont sans pitié pour les vaincus, victimes de l'inflexible loi du talion. Les anciens régiments de Wallenstein, qui comptent un grand nombre de protestants, se signalent, comme d'habitude, par des débordements de férocité et de brutalité. Rien n'est sacré pour eux, pas même la mort, qu'ils profanent par d'infâmes excès. Ils inventent des tortures de sauvages pour arracher, aux habitants, le secret de leurs cachettes, et se ruent dans des voluptés sans nom. Le sang coule dans les rues et y forme des ruisseaux ; les cadavres s'amoncellent, on les jette par les fenêtres, et, près des mères égorgées et souillées, gémissent de pauvres enfants épargnés par hasard.

Devant ce spectacle d'horreur, les vétérans de Tilly frémissent et s'indignent. Leur cœur s'émeut, et tout irrités qu'ils sont contre les insulteurs de leur foi, ils épargnent et protégent leur vie. Tilly lui-même parcourt, avec son état-major, les rues de la ville, pour arrêter le carnage. Mais en vain interpose-t-il son autorité. Il n'y a plus, pour cette soldatesque effrénée, ni chefs, ni autorité. Elle répond par des menaces, et Tilly est impuissant même à l'empêcher de se déchirer entre elle pour le partage du butin[1].

Comme il passe sur la place dite l'Alte-Ring, il aperçoit, reconnaissable à son costume blanc, le père Sylvius, prieur des Prémontrés, qu'entoure une foule de malheureux, implorant sa protection. Il va à lui, accompagné de Pappen-

[1] Est-il nécessaire de faire remarquer que le mot dramatique, attribué par Schiller à Tilly : « Revenez dans une heure, etc., » est dénué de toute espèce de fondement? Nous croyons que ce serait faire injure au lecteur que d'insister sur ce point.

heim, lui donne la main, le félicite de sa préservation et lui dit en français : « Mon père, sauvez-en tout ce que vous pourrez. » Puis, avisant un enfant accroché au sein de sa mère mourante, il descend de cheval, et, élevant la pauvre créature dans ses bras, s'écrie, les larmes aux yeux : « Voici ma part de butin ! » La lutte est finie, le sac a commencé. Au sourd grondement du canon, aux bruyantes détonations de la mousqueterie, ont succédé les clameurs, les gémissements, les hurlements de douleur, les cris de vengeance et le râle des mourants. Tout à coup le feu éclate sur cinquante ou soixante points différents, dans tous les quartiers de la ville, même dans ceux où n'ont pas pénétré les Impériaux. Une brise soudaine, avant-coureur du plus violent ouragan, en favorise les progrès. Les fanatiques, dressés par Falckenberg, ne se sont que trop bien acquittés de leur charge. Les mines sautent, ouvrant de larges cratères en flammes où s'engloutissent des maisons entières. L'incendie se propage avec rapidité : là où il semble se ralentir, la main des incendiaires le ravive avec de la résine. De noirs tourbillons de fumée viennent frapper les Impériaux au visage, pénètrent dans les maisons, envahissent les caves, asphyxient ceux qui s'y trouvent, chassent tout devant eux. De longs jets de flamme se lancent comme des dards de feu contre les plus obstinés, les enveloppent et les dévorent.

Tilly s'arrête effrayé devant l'inexplicable embrasement. Ses funestes pressentiments se trouvaient accomplis. Il voyait avec une désolation sans égale l'irréparable ruine de cette grande et belle cité dont il avait espéré faire son inexpugnable place d'armes contre Gustave-Adolphe et le pivot de ses futurs triomphes ; le cœur lui saignait à l'aspect de ce saccagement impie et parricide dont d'iniques récits devaient lui faire porter la responsabilité. Pour trophées de ses victoires, il n'allait recueillir que du sang et des cendres, pour lauriers, que des calomnies !

Sa grande âme consternée devant l'immensité du malheur de Magdebourg s'abimait dans ses pensées, mais un moment lui suffit pour reprendre toute sa vigueur.

Il fait appel à ses vieux soldats, leur signale ce nouvel et terrible ennemi, leur ordonne de le combattre. Ils obéissent; mais l'incendie se multiplie tout autour d'eux, les presse sans relâche, éclate à droite, éclate à gauche, coupe leur retraite, s'élance d'une rue à l'autre, avec la rapidité de la foudre. Des habitants, les uns sont trop effarés pour donner même des indications utiles, les autres applaudissent à la catastrophe. Tilly, qui se montre partout où apparaît le danger, ne cède le terrain que pas à pas et ramène sans cesse ses hommes rebutés par l'étouffante chaleur de cette ardente fournaise. On vient lui annoncer que la cathédrale, où des milliers de familles entières se sont enfermées, est menacée par les flammes. Il rallie aussitôt 500 hommes, court avec eux à la cathédrale et y reste jusqu'à ce que le péril ait disparu.

Mais à peine a-t-il accompli sa noble tâche, qu'il apprend que le couvent des Prémontrés, asile de plus de 600 habitants, commence à brûler. Il y mène ses braves soldats, éteint jusqu'à sept fois l'incendie naissant et ne s'éloigne qu'après avoir promis la liberté à tous ceux qui concourraient à sauver le couvent. Le couvent fut enfin sauvé. Ses portes ouvertes offrirent un refuge à quantité de malheureux fuyards et le lendemain, il était si plein qu'on ne savait où mettre le pied.

Vers midi, le vent prit une violence toujours croissante; l'embrasement devint général et la chaleur si intense que Tilly donna l'ordre de ramener toutes les troupes sur les remparts, il ne laissa que des détachements pour la surveillance de la cathédrale et des édifices encore intacts et vint se poster à la porte du Sudenbourg pour assister au défilé de son armée. Dans cette circonstance, il signala encore son humanité généreuse. Voyant des femmes de bourgeois

emmenées prisonnières par la troupe, il les délivra et les fit enfermer dans des maisons attenantes à la porte, pour les mettre à l'abri de tout mauvais traitement ; sa sollicitude s'étendit jusqu'aux hommes dont il assura la liberté, moyennant une modique rançon.

A ce moment, la ville entière brûlait. Spectacle effroyable, capable d'arracher des larmes aux plus indifférents, et qui navrait le cœur de Tilly, de ce vieux soldat bronzé par tant de batailles, habitué depuis si longtemps aux scènes hideuses qu'offre la guerre. Sur une étendue immense, des langues de flammes s'élançaient dans les airs, léchaient jusqu'aux toits des plus hautes tours, entremêlaient leurs pointes. A ce sifflement particulier, qui fait frémir quiconque l'a entendu une fois, se joignaient les craquements des toitures renversées dans les brasiers, le fracas des murs écroulés, des mines éclatant avec d'épais nuages de fumée. De temps à autre, du sein des hautes cheminées s'élevaient comme des fusées volantes, qui faisaient explosion dans l'air, avec accompagnement d'étincelles brillantes. C'étaient des bandes de lard que les habitants avaient amassées en quantité considérable dans leurs cheminées, provisions d'avarice qu'ils avaient refusé de partager avec leurs défenseurs, et que le feu dévorait. Les cendres et les brandons enflammés poussés par l'ouragan, volèrent jusqu'à Wanzleben, Egeln et plus loin encore.

L'incendie dura toute l'après-midi, et ne commença à perdre de sa violence que vers dix heures du soir. A onze heures, le reflet des brasiers ardents sur le ciel était encore si puissant, qu'au camp de Farmersleben on pouvait lire une lettre aussi facilement qu'en plein jour. Peu à peu, dans la nuit, les flammes s'éteignirent, la fumée monta seule vers le ciel, comme pour y porter le dernier soupir de Magdebourg.

Le 21 mai, au matin, les troupes eurent, conformément aux usages de la guerre, la permission d'aller explorer les



ruines de Magdebourg. Officiers et soldats, également âpres à la curée, s'y rendirent en foule, les uns pour y chercher du butin, les autres pour se faire délivrer les rançons de leurs prisonniers. Tous les quartiers de la ville n'étaient pas accessibles, car le feu couvait encore. Des caves s'étaient écroulées ensevelissant le secret de leurs trésors; ailleurs, l'action du feu avait été si violente que les pièces d'argent s'étaient fondues. Néanmoins, les impériaux trouvèrent encore d'immenses richesses et de prodigieux approvisionnements de vivres, de vins, et de bière. S'installant dans les caves, au milieu des cadavres, dont ils se servaient en guise de bancs, ils se livrèrent à tous les débordements de leurs brutales passions.

Lors de la prise d'un ouvrage extérieur, on avait trouvé une bannière portant cette inscription ironique contre Tilly :

La fiancée est jeune,
Le fiancé est vieux;
Il voudrait l'épouser,
Mais il est impuissant.

Les soldats qui avaient ressenti vivement l'injure faite à leur vieux général, tournèrent le sarcarme contre les Magdebourgeois, et, célébrant la victoire au milieu de l'orgie, l'appelèrent : les noces de Magdebourg.

La journée entière se passa ainsi en festins et en débauches, au milieu des chants de joie et de triomphe, interrompus par les gémissements des blessés et les cris des enfants errants de tout côté. Elle eut ses victimes; beaucoup d'imprudents, poussés par l'avidité, se hasardèrent trop loin dans les caves et furent étouffés; d'autres, tombés ivres à terre, furent noyés dans le vin et la bière, coulant des tonneaux percés par eux. Il y en eut qui s'entretuèrent, à la suite de querelles, nées du partage du butin. Mais la plupart revinrent au camp surchargés de prises de toute espèce, riches pour quelques jours, et le cœur disposé à la générosité, car, non contents de relâcher leurs prisonniers,

beaucoup d'entre eux, principalement les gens de la Ligue, leur donnèrent de l'argent et des moyens de transport.

Malgré le gaspillage effroyable commis par les pillards, les magasins de l'armée regorgèrent des subsistances si étrangement épargnées pour elle par les Magdebourgeois. Tilly, qui savait ce que les défenseurs soldés de la ville avaient eu à souffrir de la faim, ne put s'étonner assez de l'inconcevable avarice des bourgeois. Outre les vivres, il fit recueillir tout ce qu'on put trouver de cloches, de bassins de brasserie et d'objets en cuivre, par le grand maître de l'artillerie, Schœnbourg, et prit parmi les nombreux canons qui peuplaient les remparts, 75 pièces de bronze[1].

Le 22, de grand matin, Tilly fit son entrée solennelle dans la ville, entouré de ses officiers. Il se dirigea tout d'abord vers la cathédrale où, depuis le 20 mai, plusieurs milliers de personnes, la plupart femmes et enfants, étaient enfermés. Il leur fit annoncer quartier, et les engagea à abandonner toute crainte. Aussitôt la porte s'ouvrit et livra passage à une longue procession de visages hâves et désolés, conduits lentement par Richard Bake, ministre de la cathédrale. Bake s'avança jusqu'auprès du généralissime, et, tombant à genoux, lui adressa ces vers si tristement appropriés à la circonstance :

> Venit summa dies et ineluctabile fatum Magdeburgo.
> Fuimus Troes, fuit Ilium et ingens gloria Parthenopes.

Tilly, ému jusqu'aux larmes, le fit relever et s'efforça de le rassurer ainsi que ses compagnons. Puis, avisant au plus pressé, il distribua aux femmes et aux enfants des paniers de vivres, dont il s'était fait suivre. Les hommes furent conduits, de leur côté, dans les bâtiments de l'évêché, où ils trouvèrent amplement à se refaire. Non contents de ces

[1] On voit encore à Cologne, dans l'église des Jésuites, des candélabres et une grille faite avec le bronze de quelques pièces de canon, prises à Magdebourg, et que Tilly donna à ses premiers instituteurs.



mesures d'humanité, qu'il voulut surveiller lui-même, Tilly commanda de ramasser quantité d'enfants qui erraient en pleurant dans les rues, et de les mener au camp où l'on en prit le plus grand soin. Ces devoirs de chrétien remplis, il retourna avec Pappenheim à la cathédrale, faire l'inspection des soldats, et s'assurer s'il n'y avait pas de déserteurs. Il offrit aux simples soldats liberté sans rançon, s'ils voulaient prendre du service dans son armée, et adressa de vifs reproches aux officiers pour avoir défendu avec tant de mollesse et d'incurie une si noble ville. Puis il les fit tous conduire au camp impérial, et ordonna de nettoyer la cathédrale pour qu'on pût y célébrer, au plus tôt, une messe d'action de grâces.

Le même jour, Tilly organisa une commission d'enquête, chargée de rechercher quels étaient les instigateurs de la rébellion de Magdebourg, et principalement de l'alliance avec le roi de Suède. Presque tous les prisonniers comparurent comme témoins. Leurs dépositions unanimes désignèrent Henri Poepping comme l'ame des événements dont l'issue avait été si funeste à Magdebourg. Poepping fit des aveux sans réserve et implora l'indulgence de Tilly. Après lui, les plus compromis furent le prédicant Gilbert de Spaignart, Hermann Cummius et Hans Herckel. La commission les déclara coupables. Ils auraient difficilement échappé à la mort, si la clémence de Ferdinand II ne s'était étendue sur eux. Poepping mourut en prison, plein de repentir, les autres terminèrent leur vie dans l'obscurité.

Le 23 mai, Tilly revint à Magdebourg, où ses officiers lui offrirent, dans la cathédrale, 40 drapeaux pris sur l'ennemi. Il parcourut les ruines de la ville et rentra au camp, profondément affecté de ce qu'il avait vu.

Deux jours avant, Magdebourg comptait 1,500 maisons, 6 églises paroissiales, dont l'une, celle de Saint-Jean, était couverte en cuivre, un nombre prodigieux de collégiales, de couvents avec leurs chapelles, d'édifices publics admirés

de l'Allemagne, de tours et de bâtiments. De tout cela, il ne restait que la cathédrale, le couvent de Notre-Dame, celui des Ursulines, une partie du couvent des Augustins, quelques maisons de chanoines, au Marché-Neuf, et quelques habitations de vicaires au Trullmoenchen, le syndicat de la cathédrale et la Mullenvogtei, plus une centaine de cabanes de pêcheurs, qui s'étaient trouvées probablement en dehors de la direction du vent.

Le nombre des victimes de l'assaut et de l'incendie est difficile à évaluer. Les historiens varient considérablement entre eux. Un contemporain dit que les troupes du comte de Mansfeldt, qui furent chargées du soin d'enterrer les morts, passèrent quinze jours à cette besogne, y employèrent 4 chariots à la fois, et comptèrent 24,000 cadavres, dont la plupart furent jetés à l'Elbe. Une autre relation fait remarquer que dans ce nombre sont compris les impériaux, tués dans les rues ou dans l'incendie. Le nombre de ces derniers doit avoir été assez considérable, car outre ceux qui périrent dans la lutte, il y en eut beaucoup qui se laissèrent enfermer dans le cercle de l'incendie, en s'obstinant au pillage. Géricke parle de 20,000 morts en tout; c'est le chiffre le plus vraisemblable; en tout cas, il ne peut qu'être approximatif, car il est impossible de s'être rendu compte du nombre de ceux qui, enfermés dans les caves, dans les maisons, dans les églises, furent écrasés par les mines ou dévorés par le feu..

Parmi les prisonniers de distinction, se trouvèrent l'administrateur de Magdebourg, l'agent Stalmann, le général Ambsterroth, les colonels Usslar et Boy, les bourgmestres Georges Schmidt, Georges Kuhlewein, Jean Westphal, l'ingénieur Othon de Géricke.

L'administrateur, blessé dans la matinée, au bastion du Heideck, était allé se faire panser chez lui. Comme il retournait à son poste, il entendit le cri de : « Voilà l'ennemi, » courut sur le point d'où partait l'alarme, et tomba au

milieu des Impériaux. Au moment d'être massacré, il aperçut l'adjudant-général de Tilly, naguère son prisonnier, et lui tendit son épée. L'officier lui promit quartier, mais il eut beau crier : Tilly! Tilly! les soldats furieux qui avaient reconnu le prince, s'acharnèrent contre lui. L'un lui déchargea un pistolet dans la cuisse, l'autre lui asséna un coup de pertuisane. Christian-Guillaume, renversé de cheval, fut accablé de coups de crosse de mousquet, accompagnés de mille invectives. On lui prit son chapeau, son épée, son hausse-col, tous ses habits, et il eût probablement fini par être égorgé, si un lieutenant impérial ne s'était interposé en sa faveur. On le porta sur deux piques dans la tente de Pappenheim, où le soir, le duc de Holstein vint lui adresser les plus durs reproches. Presque tous les officiers-généraux vinrent le visiter; Tilly, seul, refusa de le voir. Pappenheim ne put s'empêcher de lui représenter la folie de sa conduite, principalement en ce qu'il s'était fié à ces bourgeois de Magdebourg, qui le vendaient à beaux deniers, et informaient chaque jour les Impériaux de ce qui se passait dans la ville. Le lendemain, malgré son triste état, on le fit transporter à Wolmirstedt, pour le soustraire à la vue des soldats qui étaient particulièrement irrités contre lui et menaçaient de le tuer. Plus tard, il fut détenu à Ingolstadt, où il se fit catholique.

Ambsterroth mourut de ses blessures, peu de jours après la prise de Magdebourg.

Stalmann fut assez maltraité par les Impériaux. Mais, le 24 mai, un violent incendie ayant éclaté dans le camp de Farmersleben, il en profita pour s'échapper. Lorsqu'on annonça sa fuite au comte de Mansfeldt : laissons, dit le comte, laissons-le à la justice de Dieu, et cette parole fut une prophétie. Stalmann retomba, en effet, dans ses intrigues politiques et fut pendu, en 1635, à Magdebourg, par ordre du maréchal Banner.

Bien que les prédicants fussent un objet de haine spé-

ciale pour les soldats, presque tous échappèrent, sinon aux mauvais traitements, du moins à la mort. Après quelques semaines d'emprisonnement, ils furent remis en liberté, grâce à la clémence de ce même Tilly qu'ils s'étaient efforcés de peindre comme un monstre de fanatisme et de cruauté. Après avoir poussé les Magdebourgeois dans l'abime, les plus ardents s'étaient cachés dans les caves, au moment du combat; c'est là que Gilbert de Spaignart fut découvert aux Impériaux par ses propres paroissiens. Témoins des ruines causées par leur aveugle et fanatique orgueil, ils ne songèrent plus tard qu'à en charger l'homme auquel ils devaient la vie, étouffant ainsi le remords sous le poids de l'ingratitude et de la calomnie.

Le 24 mai, dès l'aube du jour, le roulement des tambours par toute la ville annonça que le temps du pillage exigé par les mœurs du temps, après les prises d'assaut, était écoulé, et défense fut faite, sous peine de mort, aux soldats, de toucher, à quoi que ce fût, de ce qui restait de biens aux habitants. Les ruines de la ville furent complétement évacuées, et alors on vit sortir de dessous les décombres, du fond des caves et même du milieu des cadavres, une quantité de malheureux affamés et criant miséricorde. Tilly, qui, pour assurer l'exécution de ses ordres, s'était rendu à Magdebourg, leur fit donner des vivres, et leur assura toute liberté de s'établir où bon leur semblerait. Nombre d'habitants accoururent du voisinage pour remuer les ruines de leurs maisons, rechercher, qui les restes des leurs parents, qui les débris de leur fortune. Des détachements de soldats furent commandés pour les aider, et surtout pour dégager tous les cadavres d'hommes et d'animaux, dont les émanations commençaient à corrompre l'air.

Le 25 mai, la cathédrale suffisamment nettoyée, fut consacrée de nouveau au culte catholique, au grand scandale des Magdebourgeois, dont le fanatisme survivait à leur misère. Un *Te Deum* solennel y fut chanté, en pré-

sence des officiers de tous les corps de l'armée, au bruit du canon des remparts. Dans l'après-midi, un funeste événement arriva au camp impérial de Farmersleben. Un violent incendie, allumé par des prisonniers Magdebourgeois, ravagea ce camp, et détruisit une grande partie des approvisionnements, déjà tirés de Magdebourg. Plusieurs soldats y perdirent la vie, tous leur butin, et une foule de captifs profitèrent de la confusion pour s'échapper.

Tel fut le siége de Magdebourg. On comprend que nous nous y arrêtions longuement. Il est pour ainsi dire le point capital de la vie de Tilly, puisque c'est à son occasion que l'esprit de parti s'est plu à accumuler la montagne de calomnies, qui a si longtemps obscurci la gloire du grand capitaine. Déjà, la vérité a commencé à se faire jour. Des écrivains distingués, étudiant l'histoire dans ses sources, et les faits dans toutes leurs circonstances, ont rendu, sans acception de parti, à Tilly la justice qui lui était due. A leur tour, ils ont accumulé les preuves ; nous n'avons fait que suivre leurs traces, sans autre travail que de vérifier l'exactitude et le fondement de leurs assertions. Depuis quelques années, en effet, une réaction sensible se fait remarquer dans les appréciations historiques sur Tilly. Menzel et Gfroerer, sans se prononcer sur le véritable auteur de la destruction de Magdebourg, en justifient du moins Tilly. Depuis lors Heising (*Magdeburg nicht durch Tilly zestoert*), et après lui, Bensen (*Das verhoengniss Magdeburg's*) ont, par leurs savantes publications, jeté une si vive lumière sur la question, qu'il n'appartient plus qu'à la plus ignare passion de parti d'accuser Tilly. Les dissertations de ces auteurs, d'ailleurs parfaitement concluantes, et appuyées sur des monceaux de preuves, sont trop longues pour que nous les reproduisions. Nous nous contenterons d'insérer ici les différents rapports envoyés à l'Empereur, à l'électeur de Bavière et à l'infante Isabelle, par Tilly et ses généraux. Nous appelons toute l'attention du

lecteur sur la lettre de Tilly à l'Infante. Cette pièce importante, jusqu'alors inédite, est plus explicite que toutes celles connues jusqu'à ce jour, sur les causes de l'incendie.

Si, après avoir lu ces relations, on reporte sa pensée sur ces différentes scènes du même genre, si fréquentes, dans cette longue et cruelle guerre, si l'on parcourt, entre autres, la relation du sac de Francfort sur l'Oder, et du massacre de ses habitants *inoffensifs* par les Suédois, fait qui précéda de peu la prise de Magdebourg, si on jette un coup d'œil sur les épouvantables cruautés, pilleries et rapines, commises en Allemagne, principalement dans les évêchés du Mein et du Rhin, par les soldats de Gustave-Adolphe, on pourra plus difficilement que jamais s'expliquer l'acharnement calomnieux déployé contre Tilly, par des écrivains qui pardonnent tout à Gustave-Adolphe, même la ruine de l'unité et de la puissance de l'Allemagne. Le mot de l'énigme est que Tilly était catholique.

LETTRE DU COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Comme je ne doubte que votre Altesse Sérénissime attendra avec désir les nouvelles du succès qu'aurons eu devant cette ville de Magdenbourg, je n'ai voulu manquer de l'en advertir incontinent, et de dire à icelle, qu'estant nostre soldatesque venue avec ses approches jusques dans le fossé, et ayant advis que le roy de Suéde estoit ja arrivé à 12 lieues d'ici avecq 11 régiments d'infanterie et 12 de cavalerie, pour donner le secours, j'ay, le 20 du courant, fait tenter la place par ung assault général, lequel Dieu, par sa sainte grâce, a secondé, en sorte que la ville a esté emportée de force nonobstant une contestation, et résistance fort opiniâtre de ceux de dedans, parmy laquelle,



et la furie de la soldatesque, le feu ayant été mis en aucunes maisons par les bourgeois mesmes il a causé un tel embrasement que hormis le Domb, et quelque peu de maisons, tout est allé en cendres, et a esté un spectacle autant pitoyable, qu'exemplaire de veoir une si belle et renomée cité, réduite, en peu d'heures, à une extrême désolation. Il y a eu un grand nombre de tués, entre lesquels est le maréchal de camp M. Falckenberg, qui commandait, dans la ville, de la part du roi de Suède, mais on tient bien encore plus grand le nombre de ceux qui sont esté accablez par le feu et estouffez dans les caves et voutes. L'administrateur est blessé et prisonnier avecq encore aucuns aultres officiers ; de drappeaux on en at eu quelque 40, cornettes 5, et 70 pièces de bronze. De nostre costé, la faction ne s'est ainsi passé sans quelque perte de gens, entre lesquels est un lieutenant coronel et deux capitaines.

Je me conjouis très-humblement avecq vostre Altesse Sérénissime de ceste victoire, laquelle ne peut espérer que tourner à l'avantage de nos affaires, apportera du changement en celles de l'ennemy, et donnera à penser a aulcuns, qui s'estoient imprimez toute autre chose que ce succès, et je demeure etc.[1]

Du camp, devant Magdenbourg, 22 mai 1631.

RAPPORT DE TILLY A L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE, EN DATE DU 21 MAI 1631.

J'ai eu l'honneur d'exposer antérieurement à Votre Altesse, les raisons graves et importantes, les pressantes nécessités qui m'ont déterminé à entreprendre l'expédition de Magdebourg, et à employer tous mes efforts pour réduire

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

cette ville à l'obéissance. Et attendu qu'elle a persisté, jusqu'à présent, dans son endurcissement et dans sa rébellion, sans égard pour les avertissements répétés que je lui ai adressés, ainsi qu'au margrave Christian-Guillaume de Brandebourg, au nom de l'Empereur, de rentrer dans le devoir, et malgré mes démarches pressantes près des électeurs de Saxe et de Brandebourg, pour prier ces princes d'interposer leur puissante autorité, dans le but de les décider à faire leur soumission, démarches qui sont restées infructueuses, je n'ai pu faire autrement que de recourir aux mesures de rigueur. J'ai successivement poussé mes approches contre la ville, non sans de grandes peines et rudes travaux, jusqu'à ce que j'aie pu me loger dans le pied des remparts de l'ennemi. Et à ce moment, il a été décidé, à l'unanimité, de tenir les régiments sur pied et de donner l'assaut sur différents points, ce qui a eu effectivement lieu hier, 20 de ce mois. Et là-dessus, la ville a été prise d'assaut par nos soldats, avec l'aide de Dieu, en très-peu de temps et sans perte importante de notre côté, sur quoi est arrivée une déplorable catastrophe, à savoir que pendant l'assaut a éclaté un immense incendie, méchamment et expressément allumé par l'ennemi, au moyen de paquets de poudre répandus sur différents points, dans l'espoir, ainsi qu'il résulte du dire général des prisonniers, de nous faire perdre les fruits de notre conquête. L'intensité de la chaleur et l'effroyable confusion n'ont pas permis d'arrêter le feu qui, gagnant de proche en proche, a réduit en cendres la ville entière, à l'exception de la cathédrale et de quelques maisons.

Le susdit margrave, Christian-Guillaume de Brandebourg, a été blessé d'un coup de feu et fait prisonnier; mais le maréchal de cour Suédois, Diétrich de Falckenberg, qui a occupé divers commandements et postes de confiance près du roi, est demeuré mort : d'autres colonels, capitaines de cavalerie ou d'infanterie et d'autres officiers, tant

Suédois que des troupes de la ville, ont été tués ou faits prisonniers.

Et bien que ma conviction profonde fût que le roi de Suède eût cherché à dégager la ville, comme aussi il a avancé et tenu quelque temps son armée dans la marche de Brandebourg, entre Sarmundt et Vieux-Brandebourg, laquelle dernière j'ai occupée un certain temps, puis abandonnée pour certaines raisons d'importance, toutefois mes craintes ne se sont pas réalisées, et nous avons pu agir contre la ville avec toutes nos forces.

Mais si la divine providence nous a octroyé ce succès, le bien public n'y a rien gagné, le danger n'a pas cessé, et comme, sans aucun doute, les protestants en redoubleront leurs armements, la nécessité pressante exige que la Ligue catholique redouble aussi ses efforts. Aussi, oserai-je supplier instamment et humblement Votre Altesse, d'aviser à ce que l'on presse le plus possible les recrutements, et à ce que l'on prenne les salutaires dispositions commandées par les circonstances[1].

Sur quoi, etc.

2e RAPPORT (ORIGINAL) DE TILLY A MAXIMILIEN Ier, EN DATE DE MAGDEBOURG, le 26 MAI 1631[2].

. . . . Et en présence des circonstances qui ont accompagné cette conquête, dont j'ai rendu compte à Votre Altesse, dans mon rapport du 21 de ce mois, j'ai cru nécessaire de prendre, sous ma responsabilité, quelques mesures d'urgence. *Mais par cela même il n'est en rien remédié à l'état périclitant des catholiques et de l'Empire, et il n'est pas hors de propos de craindre que les protestants n'en soient que plus animés et ne redoublent leurs armements.*

[1] Hormayr's Taschenbucht 1852-53, p. 298.
[2] Ibid., p. 304. Les mots en chiffres sont en italique.

Aussi ma très-humble opinion est-elle que Votre Altesse *et les Etats ligués avec elle se doivent d'autant plus empresser de se mettre en état de défense, sauf à licencier le surcroît de nouvelles levées, au cas où les choses viendraient à changer et le péril à cesser.* Entretemps, *il convient, et je me permets de le recommander instamment à Votre Altesse, qu'en vue de la nécessité présente et des grands dangers qui nous menacent de la part des protestants, l'arrière-ban des campagnes soit convoqué et mis sur pied. Si, de leur côté, l'électeur de Mayence et les deux évêques de Bamberg et de Wurzbourg prenaient les mêmes précautions, les pays de Votre Altesse seraient d'autant mieux couverts et assurés, d'où il me parait prudent et nécessaire que Votre Altesse veuille bien faire près d'eux des démarches en ce sens. J'apprends qu'on fait aussi des levées en Bohème, et qu'il y a, en Silésie, dans les 5,000 hommes de pied et les 2,000 chevaux, des troupes qui se trouvaient naguère à Francfort sur l'Oder et à Landsberg, le tout sans compter les adjonctions de nouvelles recrues qui ont été levées et se lèvent encore iltéc. Beaucoup d'autres levées ont été ordonnées par Sa Majesté Impériale, à ce qu'on me mande de la cour. C'est ainsi que j'ai reçu personnellement de Sa Majesté Impériale, à différentes reprises, un grand nombre de patentes à distribuer, à quelle fin j'en ai remis à l'ancien lieutenant-colonel du régiment de Wahl, Rassfeldt, et au colonel Fahrensbach, pour 2 régiments d'infanterie de 3,000 hommes chacun, aux colonels Eckstedt et Broda, pour 500 chevaux chacun, leur assignant, à tous, leur place de monstre, dans les pays de Juliers et contrées environnantes, ainsi que dans le Palatinat de Deux-Ponts et les comtés ou seigneuries du voisinage. J'ignore si monseigneur le comte palatin de Neubourg autorisera ces levées dans ses domaines. De plus, Sa Majesté Impériale m'a encore envoyé le comte*

de Rittberg, à qui j'ai remis également des patentes pour un régiment d'infanterie de 3,000 hommes; mais je suis encore indécis sur le choix de sa place de monstre; parce que Sa Majesté Impériale m'ayant proposé, à cette fin, monseigneur le grand-maître de l'ordre Teutonique, j'ai dû lui écrire en faveur dudit comte et lui demander où, à son avis, l'on pourrait prendre la place de monstre. Enfin, les troupes d'Italie, dont Votre Altesse fait mention dans sa lettre, sont en marche et sont déjà arrivées à Lindau. Relativement aux levées des Etats de la Ligue, j'ai compris comme quoi Votre Altesse daigne m'ordonner de mettre sur pied 2 régiments d'infanterie et 2,000 chevaux. Or, comme Son Altesse l'Electeur de Cologne a daigné se charger de lever, dans ses domaines, autant d'infanterie et de cavalerie, à savoir, 2 régiments de pied et 2,000 chevaux, en fournissant l'argent nécessaire et les places de monstre, l'intention de Votre Altesse se trouve réalisée, et il ne sera sans doute plus question de ces levées; j'ai écrit, en conséquence, à Son Altesse de Cologne, que *j'accepte respectueusement les levées qu'elle propose, ainsi que les colonels qu'elle a mis en avant, à quelle fin elle a désigné et nommé le lieutenant-colonel du comte d'Isenburg, Adolphe d'Eynaten, pour 1 régiment de 3,000 hommes. Adolphe de Moullye, ancien gouverneur du fort Saint-Etienne, pour les Espagnols, pour 1 régiment de 2,000 hommes d'infanterie, le colonel d'Eynaten pour 1 régiment de 800 chevaux, les sieurs de Mérode et Gehoy, ainsi que le lieutenant-colonel de Blankenhardt, pour 500 chevaux chacun, et enfin le colonel Blocquerie pour une compagnie franche de 200 cavaliers,* sur quoi j'ai cru n'avoir autre chose à faire que de supplier humblement Votre Altesse *de presser le plus possible lesdites levées, dans l'espoir que s'il ne convient pas à Votre Altesse de supporter seule* ces frais, *ou s'ils deviennent trop lourds, les Etats de la Ligue consentiront volontiers à en prendre chacun leur quote-part.*

Quant à ce que Votre Altesse m'ordonne *de lui envoyer 1,500 hommes de pied et 5 compagnies de cavalerie de Lindeloo, je n'hésite pas, vu l'occupation de Magdebourg*, à les acheminer et à leur adjoindre un commissaire, mais *comme les passages sont maintenant fermés, et que le landgrave Guillaume de Hesse doit avoir déjà réuni 7 à 8,000 hommes dans ses États, je crains que cette poignée de gens (sans compter que les frais devront peser sur la caisse et coûteront gros) ne puisse passer sans péril et incommodité, malgré qu'elle paie toutes ses fournitures, c'est pourquoi il sera bon de faire avancer un nombre plus considérable de troupes vers la Thuringe et la Hesse, afin de rouvrir et d'assurer les passages, de manière à ce que l'argent et les autres objets nécessaires à l'armée en disette puissent être amenés ici en sécurité, d'autant que ne pouvant rien obtenir per modum crediti ou Cambij, ce que je n'ai jamais d'ailleurs pratiqué jusqu'ici, n'ayant aucune connaissance de la manière dont cela se fait, je n'aurais aucun moyen de faire arriver ledit argent dans les caisses de l'armée*. Du reste, je ne néglige pas, comme je l'ai écrit plusieurs fois à Votre Altesse, et bien au contraire, je ne perds aucune occasion de remontrer continuellement, avec toute l'instance et l'importunité possibles, à Sa Majesté Impériale, à ses conseillers intimes, et partout où je crois la chose utile, le *déplorable état de l'armée impériale, les dangers qui la menacent et les moyens qu'il serait urgent d'employer pour parer à tous ces maux*. Par là-dessus, j'ai mûrement examiné en quel triste état se trouve l'Empire depuis longues années, et comment sa décadence se manifeste de plus en plus, et comme il est particulièrement à remarquer avec quelle ardeur l'électeur de Saxe pousse ses levées et ses armements, j'ai jugé convenable de lui adresser, en mon nom propre, un avertissement bienveillant, selon la copie ci-jointe et dont j'attends la réponse, et dans le cas où cette réponse serait de nature

à donner l'espoir de parvenir à une paix honorable, mon humble opinion serait de ne pas négliger cette occasion, avant qu'un plus grand incendie n'ait été allumé dans l'empire. Et bien qu'après la prise de cette ville (dont sans aucun doute, le roi ne soupçonnait l'extrême péril, sans quoi il n'aurait probablement pas tant tardé à essayer de la dégager), j'eusse bien désiré pousser ma pointe contre les Suédois, il me faut cependant encore rester ici avec mon armée, jusqu'à ce que je sache de quel côté il tournera la tête, comme aussi il me faut auparavant prendre toutes les mesures nécessaires pour l'approvisionnement de cette ville et de sa garnison, pour la démolition des remparts, le comblement des fossés, etc. Et quand même je voudrais marcher immédiatement contre l'ennemi, j'aurais beaucoup de peine à l'atteindre, attendu qu'il s'est emparé de tous les fleuves et principaux passages de l'électorat de Brandebourg, à telle enseigne que la forteresse de Spandau, la principale du pays vient, à ce que j'apprends, de lui être remise par l'Electeur. En outre, les campagnes du Brandebourg sont épuisées, au point qu'il n'y aurait pas moyen d'y entretenir l'armée en ce moment, et avant cinq à six semaines où l'on pourra se procurer quelque chose dans les champs. De même, il faut considérer comment ledit roi a essayé dernièrement de faire diversion au siége de Magdebourg, par la prise de Francfort sur l'Oder, pensant me faire accroire qu'il pénètrerait ensuite dans la Silésie, dans l'espoir que j'abandonnerais Magdebourg pour le suivre, et que mon armée serait dissoute par la disette qui sévit en Brandebourg, et que, dans l'intervalle, rien d'important ne serait entrepris contre Magdebourg. D'autre part, les choses sont ici à ce point qu'il m'est impossible de me maintenir ici, à cause du manque de subsistances, et qu'ainsi la nécessité la plus impérieuse exige que je conduise l'armée là où elle pourra se refaire. C'est pourquoi je ne puis laisser de solliciter Votre Altesse de me donner,

sans retard, son avis et ordre (comme aussi j'ai réclamé même chose de Sa Majesté Impériale), sur la question de savoir si je ne devais pas (vu qu'il faut ménager l'électorat de Saxe), mener mon armée contre les protestants, du côté de la Hesse et de la Thuringe, afin de donner, aux gens de guerre, les rafraichissements dont ils ont si grand besoin, de rouvrir, en même temps, les passages, de jeter la terreur parmi les protestants, d'empêcher ainsi, autant que possible, leurs armements, et, les passages étant une fois sûrs, de faire arriver l'argent et les autres objets nécessaires à l'armée, ce que je n'ai absolument pu obtenir, comme je l'ai déjà dit, au moyen des lettres de change.

En outre, j'ai recueilli humblement ce que Votre Altesse m'écrit à propos de l'archevêché de Brême. Mon intention n'était pas, en admettant même que j'eusse été contraint de battre en retraite, d'abandonner cet archevêché, mais bien de m'y maintenir énergiquement et de garnir, de mon mieux, les principaux postes du Weser, tant dans ledit archevêché que dans le Brunswick; afin de détourner plus efficacement l'ennemi, de le tenir en haleine et de l'affaiblir.

RAPPORT DE TILLY A L'EMPEREUR, EN DATE DU 27 MAI 1631[1] (TITUL).

Votre Majesté Impériale aura sans doute entendu, par mon dernier rapport, comment la ville de Magdebourg a été resoumise à son obéissance, avec l'aide de Dieu, le 20 de ce mois; comme il s'agit maintenant, avant tout, de déterminer où l'armée de Votre Majesté Impériale doit être conduite, attendu qu'elle ne peut plus s'entretenir en ces lieux, et qu'il n'y a plus rien dans la caisse pour payer

[1] Hormeyr's Taschenbuch, 1852-53, p. 327.

des fournitures et les soldats, je supplie Votre Majesté Impériale de me donner ses instructions, et surtout d'ordonner que l'on me procure, sans délai, les subsistances nécessaires, car jusque-là on ne peut plus rien faire d'utile, et que tout doit nécessairement demeurer arrêté, perdant l'occasion et l'opportunité de marcher contre le roi de Suède, empêché que je suis par le manque de subsistances. Il me faudrait, en effet, le suivre en tels lieux, où cette armée ne pourrait pas vivre, attendu qu'il s'est posté aux environs de Berlin et que la forteresse de Spandau lui a été livrée par Son Altesse l'Electeur de Brandebourg. Je prie aussi Votre Majesté Impériale de me tracer la ligne de conduite que je dois tenir vis-à-vis de l'Electeur de Saxe et autres princes protestants, qui font actuellement des levées et de forts préparatifs de guerre, ne permettent ni quartiers ni passages aux troupes impériales, et refusent de payer désormais les contributions, et ce que je dois faire à l'encontre de ces levées et rassemblements de gens de guerre, avant qu'ils ne soient parvenus en une *conjoncture* et en un *corps*.

Mon humble opinion serait que Votre Majesté Impériale crut devoir exiger desdits Etats protestants, une déclaration catégorique sur le point de savoir s'ils tiennent avec elle, et s'ils veulent être amis ou ennemis, en y ajoutant l'ordre formel de casser immédiatement leurs réunions de gens de guerre et de s'abstenir complètement de nouvelles levées. Car, tant qu'on laissera lesdits Etats s'armer comme ils le font, ils seront libres de choisir leur occasion, de se joindre soit au roi, soit à d'autres, ce qui amènera une telle perturbation dans l'Empire, qu'on y pourra ensuite difficilement remédier; il est donc nécessaire d'y pourveoir à temps et de prévenir le mal. Comme je tiens pour certain qu'à cause de la prise de Magdebourg beaucoup d'Etats sont en voie de changer leur *consilia et intentiones* et sont disposés à rentrer dans le devoir, je laisse à la haute

sagesse de Votre Majesté Impériale, à juger s'il n'y aurait, dans ces circonstances, un *modus* à trouver, une occasion à saisir, pour arriver à une paix honorable et durable, et rendre le repos à Votre Majesté Impériale et au saint Empire Romain. C'est pourquoi le conseiller intime et envoyé à la cour de Saxe, le sieur Hans Ruprecht Hegenmuller, à qui j'ai écrit les lettres dont copie est ci-jointe, pourrait maintenant faire de bons *preparatoria,* si Votre Majesté Impériale daignait lui donner des instructions dans ce sens et me tracer un plan de conduite, de quoi j'ai voulu respectueusement entretenir Votre Majesté Impériale, parce que je vois et je sens, que, de tous côtés, les choses sont grosses de grands troubles et de déplorables extrémités, et qu'en terme final, il n'y a rien de plus certain à attendre qu'une effroyable confusion dans tout l'Empire.

Or, bien qu'on ait ici une assez forte armée sur pied, sans compter les troupes qui viennent d'Italie et les levées journalières, et qu'ainsi on puisse concevoir bon espoir et d'être en mesure de force vis-à-vis du parti opposé, cependant comme les subsistances qui sont le nerf de la guerre vont diminuant par la quantité de gens de guerre, ladite armée ne pourra se conserver longtemps ni les gens de guerre se maintenir en bonne volonté, qu'ainsi à cause de l'altération à craindre pour d'autres motifs, le danger ne sera pas moindre pour nous que pour l'ennemi, le meilleur et le plus sûr chemin serait de pacifier l'Empire, pour autant, comme je l'ai dit, qu'on pourrait conclure une paix durable et honorable pour Votre Majesté Impériale.

J'ai écrit, il y a quelques jours, au dit sieur Hegenmuller, et je lui écris encore aujourd'hui, le priant de me communiquer, pour ma gouverne, si et en quels termes on négocie ou on a déjà traité avec la Saxe, afin que, conformément aux ordres de Votre Majesté Impériale, je corresponde exactement avec lui et puisse lui donner à l'occasion mon modeste avis. Il serait bon et nécessaire, si cela con-

vient toutefois à Votre Majesté Impériale, que ledit Hegenmuller demeurât pendant quelque temps à la cour de Saxe, mais que dans l'intervalle un autre des conseillers de Votre Majesté Impériale me fût envoyé afin de délibérer *communicato consilio* sur toutes les nécessités, y pourvoir et rendre chaque fois à Votre Majesté Impériale un compte exact et circonstancié de ce qui se passe.

PREMIER RAPPORT DU COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE RUEPP A MAXIMILIEN Ier DATÉ DE WESTERHAUSEN, PRÈS MAGDEBOURG LE 21 MAI 1631 (MINUTE[1].)

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse, en toute hâte, parce que le courrier va partir, que le Tout-Puissant nous a accordé la grâce de prendre la ville de Magdebourg, ce qui a eu lieu par un assaut général, à la face du roi de Suède (qui s'est avancé depuis quelques jours entre Sarmundt et Vieux-Brandebourg, avec son armée, forte, au dire des rapports, de 24,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, et se trouve encore au même endroit.) Nous avons pris dans l'attaque 24 drapeaux et 6 étendards. Les morts sont le commandant Suédois de Falckenberg, avec plusieurs lieutenants-colonels, capitaines et autres officiers, soldats et bourgeois, dont j'ignore encore les noms, le reste a été blessé (entre autres le soi-disant Administrateur) et fait prisonnier. Des armées impériale et catholique sont morts, le lieutenant colonel du régiment de Savelli, le capitaine de Rabenstein, du régiment de Reinach, le capitaine Copp, du régiment de Gleen, et un petit nombre d'autres. Pendant l'assaut a éclaté un si terrible incendie, que toute cette belle ville a été dévorée, à l'exception de la cathédrale et de quelques maisons, et cet incendie, au

[1] Hormeyr's Taschenbuch, 1852-53. p. 361.

rapport des bourgeois qui ont échappé, est dû à ce que Falckenberg les a souvent excités à réduire la ville en cendres, dans le cas où contre toute attente l'ennemi y pénétrerait, afin que ledit ennemi ne puisse jouir du fruit de ses efforts et de ses ardentes aspirations, et ne les entraine pas sous le joug papiste. Mais moi je tiens dans ma simplicité, que Dieu a voulu perdre et anéantir ces orgueilleux rebelles, non-seulement par l'épée, mais encore par le feu, afin qu'ils servent d'exemple aux autres. Toutefois, c'est ce que seul sait le Seigneur, à qui nous devons rendre grâces de cette grande faveur.

DEUXIÈME RAPPORT DU COMMISSAIRE DE RUEPP, A MAXIMILIEN Ier DATÉ DE MAGDEBOURG, LE 27 MAI 1631[1].

(Titul) J'ai reçu la dépêche de Votre Altesse du 3, de ce mois, et les deux dépêches du 5, ensemble les duplicata et la dernière du 12, et entendu respectueusement les ordres de Votre Altesse y contenus; entretemps, Votre Altesse aura été informée par ma dépêche du 21, que la ville de Magdebourg (après avoir repoussé les instantes propositions d'accommodement, pour l'acceptation desquelles Son Excellence a été jusqu'à invoquer l'interposition de leurs Altesses les électeurs de Saxe et de Brandebourg, lesdites Altesses n'ayant du reste voulu non plus rien faire), a été prise d'assaut le 20 de ce mois, avec l'aide et assistance de Dieu. Cette fois j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse, le temps m'ayant manqué précédemment, que, prévoyant que le roi viendrait dégager la ville, opinion d'autant mieux fondée qu'il s'était avancé avec toutes ses forces entre Sarmundt et Vieux-Brandebourg, (et sans aucun doute le roi n'a pas cru que la ville fût réduite à telle extrémité), on a dû se

[1] Hormeyr's Taschenbuch, 1852-53, p. 317.



presser ici d'autant plus et se résoudre à un assaut général, avant le moment réellement favorable, et ledit assaut, grâces en soient rendues à Dieu, a commencé si heureusement entre 7 et 8 heures du matin, et a été poussé avec tant de vaillance, qu'on n'a vu autre chose que courage et grande valeur parmi les officiers et les soldats. M. le Feld-maréchal de Pappenheim ainsi que le sieur de Schœnbourg se sont acquittés de leur charge avec honneur et gloire. Le lieutenant colonel de Grotta s'est aussi admirablement conduit et a reçu une balle dans le bras; je ne sais personne, je n'ai vu personne, je n'ai ouï de personne, qui ait été là, tant officiers que soldats de l'armée de Votre Altesse, qui n'ait fait son devoir. Il en est de même de l'armée de Sa Majesté Impériale, et au premier rang le colonel Wangler, son lieutenant colonel, le Duc de Holstein, le lieutenant colonel Quint(?) du régiment de Savelli, lequel a été tué, ont donné avec la plus brillante valeur. Il faut attribuer néanmoins le succès au Tout-Puissant et après Dieu, à la haute expérience de guerre, direction et commandement de Son Excellence le général. Ceux de la ville, soldats comme bourgeois, se sont bien défendus jusqu'à ce que Dieu a si bien assisté les nôtres, que l'ennemi a été contraint d'abandonner les remparts. Beaucoup ont été tués et parmi eux, le commandant suédois de Falckenberg, qui est demeuré mort sur la place. La veille, il avait promis à la ville par serment que le secours suédois arriverait avant 2 jours écoulés. Le margrave de Brandebourg, blessé d'un coup de feu au pied et de coups de sabres à la tête, a été fait prisonnier, avec le colonel d'Usslar, et beaucoup d'autres lieutenants colonels, capitaines, lieutenants, enseignes, bas officiers et soldats. Ce margrave dit qu'il s'est battu pour sa foi et son peuple; ce sont les bourgeois qui nous ont fait le plus de mal, en tirant de leurs maisons; et puis, pendant l'assaut, a éclaté, en deux endroits, un incendie, qui s'est si rapidement propagé, qu'il a été impossible, au

milieu de la confusion, de l'éteindre, en sorte que cette belle ville a été complètement réduite en cendres, à l'exception de la cathédrale et d'environ cent vingt maisons. On ne peut savoir le nombre des morts, mais on peut présumer, du petit nombre des survivants, qu'il faut compter par milliers les soldats, bourgeois, femmes et enfants, qui ont péri, écrasés ou brûlés. Votre Altesse recevra la désignation des pièces d'artillerie et du peu de munitions qui existent encore dans la place, et quoique j'aie fait mention dernièrement de 24 drapeaux, il s'en est trouvé jusque dans les 40, avec 6 étendards. Les officiers et les soldats ont fait, à la vérité, un peu de butin, mais la plus grande et la plus riche partie, ensemble les munitions et les provisions de bouche, ont été incendiés ou abimés sous les ruines; on pourra peut-être en retrouver, plus tard, quelque chose. Il n'y a pas grandes subsistances pour les troupes qui doivent rester ici au nombre de 4 à 5,000, car la place est grande, il reste peu de bourgeois et encore ne peut-on s'y fier. Et, en songeant à ce qu'était naguère cette belle ville, on pourrait comparer sa destruction à celle de Troie. Du reste, il n'y a rien de brûlé ou de sauté sur les remparts; l'ennemi, dont on s'était beaucoup inquiété, n'y avait pas fait de mines, mais ce qui a donné de l'aliment au feu, c'est qu'il y avait des munitions dans presque toutes les maisons. Dans l'armée de Votre Altesse et dans celle de Sa Majesté Impériale, il n'y a, en tout, qu'une centaine de morts, mais 7 à 800 blessés. Daigne aussi Votre Altesse, considérer ce qu'il y avait de troupes devant Magdebourg, ce que l'on a employé de pièces de l'artillerie de la Ligue, sans compter ce que les Impériaux avaient; or, pendant toutes ces marches ou conjonctures, on n'a perdu ni poudre, ni mèche, on n'a rien laissé en arrière sinon quelques chevaux, incapables de service et que j'ai fait remplacer sans toucher à la caisse. Maintenant, on comble les tranchées, on répare les ponts sur l'Elbe, on ramasse tout ce

qui reste de provisions et de munitions dans la ville, on calcule ce qui doit rester de troupes ici (Son Excellence a fait brûler le pont de Dessau, parce qu'il aurait fallu beaucoup de monde pour le garder, et que l'ennemi avait l'œil ouvert sur ce pont, qui est devenu, d'ailleurs, inutile depuis que nous avons le pont de Magdebourg sur l'Elbe). Jusqu'à ce que tout cela soit en ordre, Son Excellence ne peut bouger d'ici; elle aimerait aussi d'attendre jusqu'à ce qu'elle sache de quel côté l'ennemi se tournera; et du reste, quant aux motifs qui l'ont empêché jusqu'ici de marcher à l'ennemi, Votre Altesse les apprendra par la dépêche du général; cependant on ne peut, à la longue, rester ici, à cause du complet épuisement du pays; l'armée a besoin de se refaire un peu, et le général est occupé à examiner s'il n'en fera pas marcher une partie en Thuringe, une partie en Hesse, s'il n'occupera pas ses anciens quartiers, pour empêcher les protestants de continuer leurs armements et couvrir d'autant mieux les états des princes de la Ligue. Et de plus, si la Hesse ferme les passages, l'armée sera exposée à toutes sortes de souffrances, parce qu'on ne pourra faire arriver l'argent dont on a le plus extrême besoin. On épargnera, tant qu'on pourra, l'électorat de Saxe. Si, sur ces entrefaites, le roi entrait en Silésie, on ne serait pas éloigné de le poursuivre, et les Impériaux de Silésie pourraient arrêter sa marche jusqu'à l'arrivée d'un secours; en attendant, on pourra toujours vivre un peu de la campagne, et il faut espérer, avant tout, que les protestants, voyant l'intention qu'on a de paralyser leurs armements, on pourrait, avec l'aide de Dieu, obtenir ce que je considère, dans mon humble simplicité, le meilleur des remèdes : la paix, et c'est à quoi la prise de Magdebourg contribuera beaucoup. Relativement aux nouvelles levées, Votre Altesse entendra que Son Excellence le général pense laisser les choses telles que son Altesse, l'électeur de Cologne, les a arrangées. On enverra aussi, selon

l'ordre de Votre Altesse, un commissaire aussi bon et aussi qualifié qu'on pourra l'avoir. D'autre part, sur mes instances, Son Excellence a chargé M. le Feld-maréchal, le comte de Gronsfeldt, Reinach et Camargo, de lever chacun 2 compagnies, et de les assembler dans leurs quartiers, ce qui achèvera, à la vérité, de ruiner lesdits quartiers, déjà fort mauvais, outre que la caisse devra fournir les fonds. Son Excellence veut encore adjoindre à son régiment 2 compagnies, et les rassembler dans les terres que Sa Majesté Impériale lui a données dans le Brunswick, bien que ces terres continuent toujours à payer leurs contributions. Du reste, Son Excellence n'a nullement l'intention d'abandonner l'archevêché de Brême, le Brunswick et le fleuve du Weser, quand même il devrait remonter dans l'empire, avec son armée, mais il laisserait, dans l'archevêché de Brême, à Stade, à Buxtehude, et à Brenwaerde, des garnisons approvisionnées de vivres et de munitions pour plusieurs mois, de même à Wolfenbuttel, Calenberg, Nienbourg, Münden, sur le Weser, et Hameln, afin de pouvoir d'autant mieux arrêter l'ennemi, de lui faire diversion et d'affaiblir ses forces, dans le cas où il attaquerait l'une ou l'autre de ces places.

Quant à l'ingénieur, je m'en suis entretenu avec M. le général, mais il y a dans son armée un si grand vide de ces officiers, qu'on a dû rappeler ici Clément César, de Stade, dont il a été question. L'armée impériale n'a pas un seul ingénieur passable, et il serait impossible de se priver, en telles conjonctures, du dit Clément. Je supplie donc humblement Votre Altesse, de ne pas prendre en mauvaise part, que nous ne lui envoyons pas de suite un ingénieur, mais je ferai des recherches actives, et je m'empresserai de rendre compte à Votre Altesse du résultat.

Relativement au colonel Fahrensbach, il assure avoir quitté le service du roi de Suède, uniquement pour la religion catholique. Il est occupé, en ce moment, à lever un

régiment d'infanterie de 3,000 hommes, pour le service de Sa Majesté Impériale. Son Excellence a mandé à Votre Altesse les noms des colonels auxquels elle a délivré des patentes, et quelles places de monstre elle leur a assignées; à cette nomenclature, il faut ajouter le cousin du Feld-maréchal, comte de Pappenheim, qui a eu une compagnie sous lui et est maintenant chargé de faire un régiment d'infanterie. Il se pourrait que ces nouvelles levées impériales fissent tort à l'armée de Votre Altesse, j'ai donc recommandé aux commissaires, la plus sévère surveillance, et averti les colonels d'y veiller également; j'espère que l'inconvénient pourra être évité, et, en tout cas, il sera de peu d'importance, puisque les deux armées doivent être réunies.

Son Excellence et moi, nous n'avons rien connu du courrier que le sieur Feld-maréchal a dépêché dernièrement à Votre Altesse, et qui a reçu de l'argent; je n'aurais autrement pu manquer à mon devoir, de rendre compte, par cette occasion, de ce qui se passait ici. Mais, comme je l'ai dit, cela a été fait à notre insu ou en dehors de nous, bien que Son Excellence et moi nous fussions sur les lieux.

J'ai joint, pour Votre Altesse, la copie des lettres que Son Excellence a dépêchées à cette fin à Sa Majesté Impériale.

Suivent, comme annexes, les tableaux des pièces d'artillerie, trouvées sur les remparts, lors de la prise de la ville, des munitions, dont le détail commence par : 5 *tonneaux de poudre, enterrés dans l'ouvrage neuf,* des toupes employées au siége, etc., etc.

Ruepp termine par l'observation suivante :

Pour le reste des projectiles, pièces d'artifices, grenades à la main, boulets, cartouches, outillage de tranchée, épars dans les tours et dans l'arsenal, on les rassemblera, dès que la fumée permettra de travailler à leur évacuation, et j'en transmettrai la nomenclature.

RAPPORT DU COMTE DE PAPPENHEIM, A L'EMPEREUR, EN DATE DE TANGERMUNDE, LE 15 AOUT 1631[1].

J'ai toujours cherché la gloire par des actes, et je vois que d'autres la trouvent au moyen de fausses nouvelles et d'articles de gazettes. A la vérité, je laisse les nouvellistes pour ce qu'ils valent, d'autant qu'ils écrivent rarement la vérité, quand elle peut servir à Votre Majesté Impériale, mais comme je dois prendre souci que ceux qui, à défaut d'actes, recourent à de pareils moyens, ne représentent à Votre Majesté Impériale la prise de Magdebourg, telle qu'elle est racontée dans les journaux, faussement et en contrepied de la vérité, ce qui pourrait induire Votre Majesté Impériale à mal apprécier les services des braves officiers et soldats qui ont été sous mes ordres,

Je n'ai pu négliger de soumettre humblement à Votre Majesté Impériale les saines bases de la vérité, afin qu'elle puisse savoir envers qui juger des mérites, punir le mal, récompenser la bonne conduite.

Que Votre Majesté Impériale sache donc que sous le commandement et la direction Son Excellence Monseigneur le général, comte de Tilly, moi ainsi que mes colonels, officiers et soldats, tels que le général de l'artillerie, baron de Schœnbourg, Sa Grâce Princière le duc de Holstein, le colonel Wangler, le lieutenant colonel baron de Grotta, le lieutenant colonel Quintsen et autres, nous avons d'abord enlevé successivement tous les ouvrages extérieurs, le fort de la Douane et les iles; en approchant ensuite de la ville, nous l'avons attaquée par des galeries en sept endroits, percé et traversé les fossés et attendu mon camarade[2] trois jours et trois nuits (ayant taillé dans le rempart de l'ennemi, à l'effet de pouvoir donner l'assaut à tout instant, au milieu

[1] Förster's, Wallenstein, t. II, p. 91. [2] Le comte Wolf de Mansfeldt.

de combats incessants) et celui-ci n'ayant pu parvenir à être prêt, nous avons commencé seuls à escalader les murailles du côté de la Neustadt, et seuls encore, nous avons, avec l'aide de Dieu, soutenu une sanglante lutte de deux heures, jusqu'à ce qu'enfin la cavalerie descendant dans les fossés profonds d'une longueur de pique et s'élevant sur les hauts remparts de la ville au moyen de degrés et chemins taillés dans l'escarpement, nous avons été assurés d'icelle. Et à la tête de cette cavalerie étaient d'abord le capitaine Schœfferitz, avec une compagnie de Croates, puis le colonel Cornini, avec son régiment de cuirassiers, et enfin les régiments de cuirassiers don Balthazar et baron de Bongars. Là dessus, mon camarade a aussi commencé l'attaque et a escaladé les remparts, par un seul petit trou (alors que depuis deux heures au moins la ville était au pouvoir de Votre Majesté Impériale) ce dont Monsieur le général, monsieur l'administrateur de Metternich, messieurs les commissaires-généraux de Walmerode et Ruepp, qui tous se sont trouvés auprès de Son Excellence aux mêmes endroits, ont été les véridiques témoins : de sorte qu'il n'a manqué à moi et à mes braves compagnons, dans cette victoire si miraculeusement donnée de Dieu, que de n'avoir pas pour spectateurs Votre Majesté Impériale et Sa Majesté l'Impératrice, afin que personne ne puisse se vanter faussement de cette victoire mais que le prix et la récompense en reviennent à ceux qui les ont mérités avec tant de gloire et de périls.

Je supplie donc Votre Majesté Impériale de croire que nul n'a pris part à cet assaut, aussi par la grâce de Dieu et sous le commandement de monsieur le général, que les susnommés, et que si le maintien et le salut de l'Empire ont été pendant deux heures en péril, avec perte de milliers de mes plus braves soldats, la faute en est à ceux qui, contrairement aux ordres de Son Excellence et aux promesses si chaleureusement faites, n'ont pas attaqué en même temps au signal donné et nous ont laissé, avec tout le poids de

l'ennemi, l'honneur d'un triomphe chèrement acheté. Car je n'ai pas perdu cinq hommes dans l'assaut, mais la résistance a été ensuite très-longue, ce qui ne serait pas arrivé, si l'on ne nous avait honteusement laissés dans l'embarras. C'est ce que je suis en mesure de prouver régulièrement à Votre Majesté Impériale, et prêt à soutenir contre tout contradicteur quelconque, au sujet de quoi j'ai réclamé de suite justice auprès de Son Excellence, mais je n'ai pu obtenir encore le procès.

Je supplie donc humblement Votre Majesté Impériale de donner des ordres à son lieutenant-général et à M. le président de la consulte de guerre, afin de faire instruire le procès et rendre justice, et je demeure, etc.

EXTRAIT DU RAPPORT DU COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE WALMERODE, A L'EMPEREUR[1].

. . . Nos soldats ont pris tous les ouvrages extérieurs et se sont même logés dans les fossés, du côté de la Neustadt, à quelle occasion le colonel impérial Jean Wangler et le duc de Holstein se sont comportés avec tant de valeur que le général a cru devoir leur en témoigner sa pleine satisfaction. L'assaut commença sur tous les points à la fois, entre 6 et 7 heures; nos soldats en étaient impatients et ont déployé un héroïsme sans égal; la lutte a duré presque deux heures. Le commandant suédois, Diètrich de Falckenberg a été tué dès le commencement, les principaux officiers pris ou massacrés, sur quoi nos gens ont pénétré dans la ville avec une force irrésistible, ont culbuté l'ennemi qui était encore en armes, et tué tout ce qui leur est tombé sous la main. Le prétendu administrateur, margrave Christian Guillaume de Brandebourg a été blessé

[1] Mailath's Geschichte der europaeischen Staaten. t. III. p. 246.



très-grièvement et fait prisonnier : Le comte Pappenheim l'a fait panser, et comme il n'y avait pas de voiture sur les lieux et que partout les portes étaient encombrées, il l'a fait transporter hors de la ville sur une civière improvisée avec des lances. La ville a ensuite été mise au pillage, et comme il y avait de grandes provisions de poudre dans presque toutes les maisons bourgeoises, il a éclaté soudainement en différents endroits un tel incendie, qu'il a été impossible de l'arrêter, et que la ville entière a été réduite en cendres avec beaucoup de belles églises. De toutes les églises, la cathédrale seule est restée debout. Plus de deux mille boisseaux de blé, et une énorme quantité d'autres provisions ont, assure-t-on, été brûlés ; et l'on tient même que beaucoup d'hommes ont péri dans les flammes. C'est un rude châtiment de Dieu sur ces rebelles qui ont misérablement ruiné tout ce pays et brûlé avec tant de méchanceté les superbes faubourgs de Magdebourg. »

EXTRAIT DU RAPPORT DU COMTE WOLF DE MANSFELDT, A L'EMPEREUR[1].

. . « Et à ce sujet, l'ennemi a donné la déplorable mesure de son aveugle opiniâtreté. Car voyant qu'il ne pouvait plus tenir la ville, il a fait çà et là dans les maisons des amas de poudre, et y a mis le feu. Et bien que dans le principe, on eût probablement pu se rendre maître de l'incendie, les bras ont manqué parce que les soldats étaient occupés à piller et que ceux des bourgeois, qui n'avaient pas été tués sur les remparts, s'étaient cachés dans les caves, en sorte que la ville tout entière a été réduite en cendres et en ruines, à l'exception de la cathédrale et de quelques maisons environnantes. »

[1] Mailath's Geschichte der europœischen Staaten. T. III, p. 245.

EXTRAIT DE LA RELATION DE OTTO GERICKE.

Als nun der Rath dieze abschlagige antwort (Tilly's) bekommen undt zugleich gesehen in was gefœhrlichkeiten die stadt gestanden, hat er den trompeter verharren, den folgenden tag (war der 9/19 mai) die ganze burgerschafft in ihrer vierthels hernn hauser zusammen fordern undt dieselbe samplich befragen lassen, ob man nahmlich gegen general Tilli gesanten schicken, und sich mit ihme in tractaten einlassen solte oder nicht. Worauf sie dann in theilsvierteln (durch die mehrsten stimmen) geschlossen dass man schicken und traktiren wolle, theils viertel haben alles zu des Raths willen und gutachten gestellt, theils aber und vornemlich die persohnen so von anfang zu diesem werke gerathen und befærderung dazu geleistet, ganz keinen tractaten eingehen, sondern noch alle stunden und augenblick des K. in Schw. succurs erwarten wollen, also dass auch theils unter jehnen stadviertel begriffene burger (weil sie an dieser sache ihre viertelsherrn verdachtig gehalten) etliche ihres mittels zum Proesidirenden Burgermeister, noch desselbigen abends abgefertiget, undt ihm durch dieselbe (sofern etwa ihr votum der viertelherr nicht aufrichtig dem Rathe vorgetragen) diese resolution, dass sie mit dem Tilly ganz nicht tractiren, sondern sich lieber bis auf den letzten mann wehren wolten berichten lassen. So waren auch dieser tage kurz zuvor abermals die Prediger der altenstadt zum rathause gewesen (darunter Dr Christianus Gilbertus, prediger zù St-Ulrich das worth und directorium gefurt) den Rath als ihre liebe beicht (?) und Pfarre kindere zur grossmuthigkeit und bestoendigkeit ermahnende mit verstræstung das Gott der Allmachtige die stadt in so gewisser sache, die allein, zu erhaltung dessen ehre and lehre gemeinet, gewisslich schutzen wurde, sofern man nur bestoendig bleiben, und sich mit den

catholischen in keine tractaten oder bündnissen einlassen wurdt, und wass dergleichen worth mehr zu vorgelauffen, damit der Rath vom accordiren abgemahnet worden ist. Ob aber die prediger ingesampt alle einerley meinung sein gewesen, oder ob nicht etliche auch die gedanken dabey gehabt, (weil gleichwol auch der kayser, noch auch der general Tilli die reformation in der religion bey der stadt niemals gesuchet, sondern nur die allerunterthenigste devotion und submission begehret) dass man die stadt und so viel tausend menschen auf sogar augenblickliche extrœmiteten nicht setzen, die religion lieber beim accord vorbehalten, und also Gott der durch seine allmechtigkeit auch ohne so grausamer ruin bey sein wort und lehre behalten kunne, trauen solle, zumahlen ja auf den fall solcher œussersten trengniss und darauff erfolgenden uberwindung an sich umb so viel mehr mitt der religion werde gethan und verlohren zein, sollches ist aus allerhand umbstanden wol vermutlich. Es hat aber ohne zweiffel gleich wie auch bei anderen stoenden geschehen, einer dem andern folgen undt (damitt er nicht als ein ungetrauer hirte, der in zeit der anfechtung abtrünnig werden wolte, angesehen wurde) mitt in die rige (?) tretten mussen.

Der Rath ist den angeregten 9/19 mai zu nachmittag (wiewol in geringer anzahl) abermals wiederumb zusammen kommen, da dan unter anderen vom autore berichtet worden dass nunmehro die sturmpfele aus dem Bollwerke bey der Neustadt entlangs der face ganz ausgegraben, und also die in der fausse braie liegende besatzung alle stunde undt augenblicke vom feinde uberfallen werden konte, derowegen man eine resolution fassen musse, damit es nachmals nicht zu spœth falle. Darauf der syndicus Dr Johann Denhardt geantwortet: er were nicht allein des Rathes, zondern der ganzen stadt syndicus und müste nach seinen besten verstandt und wegen so vieler tausend hierunter periclitirenden reden. Was dan

gleichwol die stadt machen wolte, wan sie kein pulver mehr hatte, und sonst dem gegentheil nicht widerstehen konte, also dass man sie biss uff den wall kommen lassen mussen? Der Rath solle es bedenken, und so viel menschen nicht in die eusserste ruin und gefahr sturzen, etc. Also ist von denen beysammen gewesenen rathspersohnen wiederumb votirt und dass man zu Tilli schicken und tractiren wolle geschlossen, auch amstwegen Autori solcher aller, nebst dem, was er wegen des feinden avantagii gesehen, an den Falckenberg zu hinterbringen anbefohlen worden.

Hierauff hat herr Falckenberg anordnung gemacht, dass noch gegen der nacht ein aussfall geschehen, und die kayserlichen des orthes vom walle und auss dem graben getrieben werden sollten, welcher aber ganz verblieben und zu keinem effect gekommen. Die ursachen zwar sein unbewust; jedoch so dieser aussfall zu werke gerichtet worden were, hatten dadurch die kaisrlichen in ihrem vorhaben (weil sie wie man auch nach der eroberung von ihnen vernommen, desselben abends die sturmleiter angelegt, und alles zum anlauf fertig gemacht gehabt) ohne allen zweiffel grosse confusion und erhinderniss bekommen. Sonst hatt auch des gedachten abends der von Falckenberg den regierenden burgermeister ersuchen lassen, das in der sache (die vorhabende tractation und accord betreffend) ohne sein wissen nichts vorgenohmen, sondern gegen den kunftigen morgen, sich zu 4 Uhren der Rath zusammen gefordert werden mochte, alsdan wolle eine conjunction zu dem tractaten schreiten und sich darin vereinbaren. Wie dan auch zu dem ende der Rath aufsass, und viertelherrn an einer, der hofmarschalck Falckenberg, ambassador Stallman, und des administrators rathe anderseits des folgenden tags, als den 10/20 may zu bestimmten fruhe zeitt uffm rathause erschienen und zusammen gekommen seind. Der rath hat auss ihrem mittel den

D. Georg Kuhlewein, den syndicum, item herrn Conrad Gerhold und auctorem zu dem von Falckenberg (so nebst den Stallmann und herrn administrators rahten in einer besonderen stuben gewesen) diesen tractaten zu vollenschreiben, und also fort mit dem trompeter gesanten an den general Tilli zu schicken deputiret und abgeordnet. Als man sich nun hierin unter einander bereden wollen, hatt herr Falckenberg angefangen alle des kœnigs in Schweden hochtbeheuerte zusag und versprechungen des so lang vetræsteten entsatzes wegen, beweglich zu erzehlen, und denen selben nochmals festiglich inhœriret und vertraget, mit fernerer anzeigung, dass ja die gefahr, wie etliche vermeinten, noch nicht so gross und weil man sich nunmehro des entsatzes stundlich, ja augenblicklich vermuttete, wehre keine stunde die man sich lenger hielte, mitt keiner tonne goldes zu bezahlen. Indem er aber also von diesen und dergleichen wol aber eine stunde lang geredet, ward indeme der secretarius aus dem Rathe geschicket, welcher berichtet, dass durch die bede kerle (so auff dem Dom und St-Jacobus thurm wacht zu halten bestellet) vorm Rathe angezeiget were, wie die kayserlichen auss allen wegen sehr starck in die bede vorstœdte Neustadt und Sudenburg ankommen, und sich hinter die approchen, alte mauer und keller begeben hetten. Gleich darauf kam ein bürger vom walle mit anzeigung, dass es im felde hinten allen hügeln und gründen voller reuter hielte, sa hatte man auch sehr viel volck in die vorstœdte marschieren gesehen. Hierauf der von Falckenberg geantwortet: Er wolle dass sich die kaiserlichen unterstehen und sturmen machten, sie sollten gewiss also empfangen werden, dass ihnen übel gefallen würde, hatt ferner in seinem gespræch und voto fortgefahren, biss der waitter ûff St-Johannis thurm sturm geblasen und die weisse kriegsfahne aufgestreckt. Da dan autor nicht langer sitzen sondern hingehen und sehen wolte wass passirte, und als er

in die fischergasse gekommen, hat er gesehen dass die Croaten (so umb dass Rondthail bey dem kleinen wasser aufgeritten waren, wie darnach besser wird gesagt werden) schon der fischer haüser stürmeten und plünderten. Darauf autor sich eilends zu rathhause verfüget, und mit kurzen worthen dem Rath angedeutet, dass es unvonnæthen da zu sitzen, den der feind schon in der stadt, welches allen gar unglaublich vorkommen.

Und als indessen auch des Falckenbergs eigene pagian zu Rathaus kommen und berichteten, das die kayserlichen schon ûff dem walle bey der Neustadt sein sollten, ist er aufgestanden, zu pferde gesessen undt hin des obersten lieutenants Trosten regiment volk vom Marsch abzufordern, geritten. Da er aber mit dem volcke naher der hohen pforte ankommen, und die kayserlichen allbereits daherumb in den gassen der stadt angetroffen, hat er hefftig in sie gesetzet, und anfangs ziemlich zûrückgetrieben, weil sie aber je mehr und mehr volck zû hulff bekommen, auch allbereits mit reutterey in die stadt gewesen, ist der von Falckenberg nebst dem oberst lieutenant Trosten allda todt geblieben, und ihr volck zerstreuet und geschlagen worden. Und ob wohl der oberste Usslar mit seiner reutterey undt wass sonst noch zur reserve vorhanden gewesen, undt zusammen kommen, den Falkenbergen entsetzen wollen, ist es doch viel zu spœth und vergebens gewesen. Der Rath ist mehrerentheils ûff den marckt in einen oder andern ordre zu ertheilen (wie dan alsofort etliche trommelschlager um einen accord anzuhalten, an die ærther da die kayserlichen herein gekommen, zwar ausgeschicket, aber mitt solcher antwort, dass keiner davon wieder zurück kommen, versehen worden) gewesen blieben, biss endlich alss die feinde immer mehr herein gedrungen ein jeder gewesen, wohin er sein refugium nehmen und sich ûffs beste salviren mægen.

Es ist aber, was die eigentliche besturm : und erober-

rung der stadt anlanget, damitt in folgender gestalt daher gegangen. Als, wie obgemelt, der graff Pappenheim sich der fausse braie des bollwerkes vor der Neustadt derogestalt bemechtiget gehabt, dass er 1° durch die gallerie, 2° durch die biss ûff die spitzen des Bollwerkes gemachte fünf approches, nicht allein an den wall kommen, die sturmpfehle entlangs der gantzen face aussgraben, und seine sturmleittern in grosser anzahl den abend zuvor nach allen belieben anschlagen, und also im hùi mit etlich hundert zugleich über die brustwehr der faussebraie herüber, denen Falckenbergischen knechten einfallen koennen, sondern auch, 3° am Ronthail bey der Elbe eine opereille oder uffgeführten Erddamm (auf welchen man zû gleich in diese fausse braye steigen und auch hierumb nach den Ronthail biss unter den fischerufer gehen moegen) uffwerfen und verfertigen lassen. Dess gleichen als der Graf von Mansfeldt ûff seiner post bey der Sudenburg, sonderlich aber vor dem Heideck mit aufstummerung der wassergraben und schiessing der straitmauer daselbst, auch fertig gewesen, demnach hat der general Tilli (wie selbst die relationen von diesem sonst besagen) mit seinen generalen und obersten rath gehalten, wie man die sachen angreiffen solte, dabey er sehr zweifelhaft, ob ein sturm zu versuchen währe (sintemahl ihm nicht mag̃ unwissend gewesen sein, wass entlich den Heydeck belangt, solcher ein sehr festes böllwerck und wan gleich die streitmauer erstiegen und eingenommen, man doch noch nicht ûff bollwerck ware. Vor anders ob schon an dem bollwercke bey der Neustadt der von Pappenheimb sich der fausse braye wol bemæechtigen konte, so waren umb den fuss des walles pallissaten gesetzt, dass man ûff den Bollwerck und den wall (ohne durch ein enges pfòrtlein, welcher durch den Thürm zûm eingang in der fausse brayegemacht) nicht kommen kænnen. Jedoch als ein kaiserlicher oberster starck dazu gerathen, und das exempel mit Maestricht hervor gerückt, da die wacht in der

morgenstunde geschlaffen, hatt man geschlossen, dass 1° der graff von Pappenheimb nebst seinem eigenen und dann den Gronsfeldischen, Wanglerischen, Savellischen regimentern, dass bollwerck bey der Neustadt. 2° herzog Adolf von Holstein dass hornwerck vor dem krackauthor, graf Wolf von Mansfeldt mit seinen regimentern das heydeck und ravelin bey der Sudenburg (welcher ravelin damals noch keine graben hatte, sondern allein ûff der brustwehr der fausse braye mit palissaten besetzet war) sambt anderen werken allda, 4° die Liguistischen das cronenwerck oder durchschnitte ûff dem Marsche und dan, 5° zwey kaiserliche regimenter die beden halbe monde vor dem Ulrichs und schrottenthor anfallen solten, und solte der sturm also zugleich, van eine losung mit dem geschütz gegeben, geschehen. Aber der general Tilly hatt den selbigen morgen noch einmahl kriegsrath gehalten, wie wol den vorigen abendt beschlossen und abgeredet gewesen gleich mit dem tag anzûfallen, so går hatt man an gûtem effect gezweiffelt, darauf es sich dan mitt dem anfall biss um 6 uhren verzœgert. Es hatt der von Pappenheimb den anfang gemacht, ist in grosser furi (durch hilf der obbeschriebenen bequemlichkeiten) von allen enden deses bollwercks zugleich heruber die brustwehr, in die fausse braye, zu denen darin ligenden falckenb. soldaten gefallen. Undt weil denen selbigen von der kays. starcken vergatterung in die laufgraben, weniger von jenem vorhabenden sturm keine advertisement und wissenschaft geschehen, dahero auch die schildwachen allein ihre lunten (weil bey der stadt zû so langewierigen krieg ein solcher vorrath, dass so viel volck ihre lunten brennent haben kœnnen, nicht gewesen) entzundet gehabt, welche aber einen solchen mechtigen und plœtzlichen einfal der feindten zû resistiren viel zu ohnmechtig gewesen, undt was etwan von den anderen zûm gewehr greifen undt seine lunte zünden wollen, darauf ist stracks chargiret und geschossen worden, also dass die

falkenberg. officierer und knechte baldt in confusion gerathen, und sich mit grosser unordnung durch dass obgemelte enge pfoertlein retiriren und zuruckweichen kœnnen.

Ob nun wol diejenige 700 falckenb. knechten sambt ihren drei obristen wachtmeistern, fehndrich, etc. (als denen das bollwerck und fausse braye zu besetzen zugeordnet) und dan die bürger, so den rondtheil und das werck bey der hohen pforte bewachten solten, damals nicht zur stelle gewesen : dan theils in bereitschaft üff St-Jacobus kirchhof und den œrtern ligen müssen, theils einigen auch meist speize zù kauffen versuztigelt sein worden, so hält autor (als der alle tage sonst an diesen orth, indem er bey der stadt gewesen, gekommen und gesehen wass etwa vorgelauffen und wie starck der ort bezetzet worden) nicht davon, dass uff seitten der stadt der mangel und weinigen wacht, wie etliche vermainet, gewesen, und desswegen die kayserl. so leicht mitt verlust geringen volcks die stadt in diesen ort erstiegen und genommen hatten, es ist auch nicht vermutlich dass der Falckenberg unter seinen eigenen soldaten, (welche ohne dass wegen mangel an unterhalt nicht herunter gehen dürfften, sintemahl jeder knecht vom 24 aprilis an, ohne wass die bürger an victualien zugeschossen, alle tage drey gy. empfangen,) so schlecht ordre solle gehalten, und die mehersten uff einmahl herunter gehen lassen; besondern es mussen nachfolgende umbstœnde, und wie weitt die belagerer in ihren vortheil gedihen, vornemlich behauptet worden : 1° das obgleich dem von Falckenberg dieser bericht uffm Rathhause zùkommen, wie nehmlich der feind aus allen lagern in die vorstadte und approchen zùsammen zoege, etc., er dennoch denen officieren und knechten uff den wallen kein avertissement geschehen, noch auch keine piquen oder morgensterne und dergleichen in der fausse braye beyhanden gewesen, dass also dahero wegen des unversehenen und starcken einfalles der kayserl. denen in der fausse braye ligenden falckenb. soldaten

zùm gewehr zù greifen, die lunten anzùzünden, und zugleich zù wiederstehen unmœglich gewesen. 2° Als sich diese durch das enge pfœrtlein retiriren müssen, ist freund und feind zugleich mit einander eingegangen, und haben die uff dem bollwerck und rontheil liegende soldaten und bürger nicht gewust oder wissen kœnnen, was dabey zù schaffen sey, den sie denen falckenberg. die retirade nicht wehren durfen. 3° Ist auch wol etwan die bethstunde, so aber damals ein margrœflicher feldprediger uff dem bollwerck alhie gehalten, dem feind zu statten kommen, und dan 4° das retranchement oder der abschnitt (welchen der Falckenberg kurz zuvor ûff dieses bollwerck, weil er sich einer mine und untergrabung besorgt machen lassen) denen durch das offt gemelte pfærtlein herauf kommenden kayserl. als eine gute brustwehr zùm vortheil gediehen, dahinter sie sich schilen und desto besser auf die falckenb., so das bollwerck besetzt und daselbst predigt gehalten, feuer geben kœnnen. 5° Seind durch die obgedachte operејlle viel kaiserl. volck herauf gestiegen, die nicht allein in der fausse braye, sondern zugleich umb den rontheil sicher den streitmauer herumb gelauffen und unter den fischerufer gekommen, wozù 6° der Pappenheimb zwo compagnien reutter umb dieses bollwerck durch wasser (welches aber zù der zeit sehr klein wahr) zu reiten gecommandirt, die dan sobald durch das thor (welches die fischer vorher nicht zumachen lassen, sondern selbst verwahren wollen) unter dem fischerufer einkommen, alles derogestalt von bürgerey und soldaten in confusion gebracht, dass ehe und zuvor Falckenberg mit dem succurs angelanget, die werhand gebricht, und also die stadt in diesem orth mit wenigen verlust ihrer volcker erobert und genommen hatten.

Der Graf von Mansfeld aber, so auch zur zelbigen zeit den an dem heydeck (allwo den graben ausgedammet und die streitmauer hernieder geschossen gewesen) ravelin

der sudenbürger thor bitter anwerfen und stürmen lassen, hat damit wenig aufrichten koennen, da die seinigen solchen vortheil nicht gehabt, derowegen sie dieser œrther viel volck einbüssen und den kürzern ziehen müssen. Betreffend das hornwerck der krakauthor, und bede halbe monde vor dem ulrichs und schrottenthor, die sein zwar auch fast bestürmet, aber von aussenhero nicht genommen, noch ubermeistert worden, sondern als die kayserl. sich des ganzen walles von der haupstadt und Elbe bis hieher bemechtiget, ist alle ihr gegenwehr onmüglich gewesen, also dass sie umb gnad und umb quartier bitten müssen. Dass kronenwerck üff den marsch undt ravelin vor der langen brucken, soll der herr Administrator under wehrenden sturm ganz zu verlassen, und von einem joch dieser brucke die bohlen und brücken abzuwerfen befohlen, und wie wol an so eilfertiger retirade die balken mehrentheils beiligend bliben, sahen dennoch sich die kayzerlichen wegen der im bruckthor und müllenhofe bestelten burgerwacht hinüber zu gehen nicht unterstehen dürffen, biss endlich die stadt ohne dass ganz überwaltiget gewesen, da dan auch viel reutter, als sie auf jenser seitte der Elbe solches geschen, aus begirde zur beuthe durch die Elbe geritten und theils im wasser ersoffen sind.

Als nun gedachter massen durch den general Pappenheimb eine ziemliche anzahl volcks uff den wall bey der Neustadt und daherum in die gassen der stadt gebracht, und der von Falckenberg erschossen, und das feuer an allen orten eingelegt worden, so ist es mit der stadt geschehen, und alle resistentz zu spœtt und vergebens gewesen. Dan ob sich gleich von bürgern und soldaten an etlichen orten etwas wiedergesetzet und zur wehr gestellet, haben sich die kayserl. indessen immer mehr und mehr volcker und reutterey (weil der graben uff der spitze dieser bollwercker noch nicht ausgearbeitet und

der obere wall sehr flach, also dass sie auch darüber in die stadt reiten koennen) zu hilfen gekriegt, endlich das krakauthor eroeffnet, croaten, polacken, heyducken, hispanier, Frantzosen, wallonen, nieder und oberteutschen all hierein gelassen. Da ist es geschehen dass die stadt mit allen ihren einwohnern in die hande und gewaltsamkheit ihrer feinde gerathen (die dan alle heftig und grausamb, theils auss gemeinen hass gegen die-auspurgischer confessions verwandte, theils das man mit drathkugeln geschossen, und sonst etwa von den wallen, wie es zu gehen pflegt, geschmalet, erzürndt und erbittert gewesen) so ist nichts als morden, brennen, plundern, peinigen, prügeln gewesen. Insonderheit hat ein jeder von den feinden nach mehrer und grosser beuthe gefraget... *suit une courte description des horreurs de la prise d'assaut et des excès commis dans la ville.*

Es hat aber diese trübselige zeit nicht viel über zwo stunden lang in der stadt gemehret, indem durch den unverschens zustossenden wind das feuer (so zwar anfangs der Graf von Pappenheimb denen burgern und einwohnern zur perturbation und schrecken einzulegen solle befohlen, nachmals aber die soldatesque hierin keine discretion und aufhœren gewust haben) derogestalt uberhandt kommen, dass umb 10 uhr vormittags alles in feuer gestanden und umb 10 uhr gegen die nacht die ganze stadt, zusambst den schoenen ambthause und allen kirchen und kloestern, voellig in aschen und steinhauffen gelegen. Dahero dan dass kayserl. kriegsvolck da sie nicht selbst verbrennen wollen, wiederumb auss der stadt entweichen, and in ihre feldlœger retiriren müssen.

Mitt den weibern, hausfrauen, toechtern und mœdchen aber die keine mœnner, eltern und verwandte gehabt so ihrenthalben rançon erlagen, noch bey den hohen officieren hulfe suchen koennen, ist es mitt vielen übel abgelaufen, seind theils gantz züchtiget und geschandet, theils

zu concubinen erhalten worden, wiewol dennoch auch viele die dergleichen freunde und schützer nicht gehabt, wonderlich bey ehren sind verhalten und von theils ehrliebenden soldaten durch erhlichkheit deren die sie gefangen bekommen ehrlich loss gelassen, oder wol gar geheurathet worden. Die andern aber sonderlich die zuvorher sich schon leichtfertigen handels gebrauchet (wie dan hierin die feinde damahls sehr fleissige umforschung gehalten) sind auch in solchen ungunstigen hande gerathen, und haben sich im lande herumb fuhren lassen.

Der Falckenberg ist, nachdem er geschossen und in einem burgerhaus in St-Jacob getragen worden, in der feuerbrunst nebst anderen erschlagenen unbekannten geblieben. Dem ambassador Stallman aber hat es geschicket, das er etliche tage hernach im lager bey Farmersleben durch hulffe eines ihm volbekantes jüden die eisern bände an henden und füssen entzwey fielen, undt bey der (wie man sagt) ausgebrochen anzündung dieses lagers auss weisen und zum kon. in Sch. kommen. Aus dem Rathe sind der Burgermeister Braun, und die Ratherrn Dietrich Brewitz, Steinbach und Martin Baurmeister umbkommen, die andern drey Burgermeister Georg Schmidt, Georg Kuhlewein, und Johann Westphal, nebst den Rathsheer Otto Gericke and vielen anderen leutten haben sich mit den ihrigen in hernn Joh. Alemans haus begeben, alda sie endlich nach viel selbiger ausplündern, leib und lebensgefahr durch den Kays. general kriegs commissarium herrn von Walmerodt (welcher aber der Johann Alemans hausfrau zù salviren dahin gekommen) errettet und hinach nachher Schoenebeck in sicherung gebracht worden.

Herr C. Gerhold und andere mehr die so uff die schwedische seite gewesen, haben gesehen dass sie sich stracks bey den kayserl. soldaten geranzioniret und seindt durch

und zûm koen. in Schv. gegangen. Dr Christ. Gilbertus, Hrmann Cummius und Heinrich Poepping aber (als welcher auch vorher gedacht worden) einige zeit von den kais. wegen dessen dass sie mit unter den schwedischen gesterckt haben sollen, gefœnglich gehalten, und allererst als die kayserl. die stadt wiederum verlassen müssten liberiret worden. Wie wol Poepping kurz vorhero an dem rothenfluss mit grosser wehklagung und beteuerung dessen dass er die stadt Magdebourg verfuhren helfen solle gestorben sein, wie solcher der commiss. und die waiter, so ihn in der kranckheit gewartet berichtet haben.

In denm Dombinsen sind wol in die 4,000 menschen gewesen die sich darin retiriret, und obwol anfangs etwas von kayserlichen volcke hierin kommen, die etliche leute niedergemacht und zwey weibenpersohnen darin sollen geschendet haben, so ist es bald schildwacht vor denm thûrm gesetzet, und ferner gewalt verhûttet worden. Der Domprediger Doct. Reinhardus Bake hatt sich auch in diser Kirche salviret, welchen zwar anfangs die Jesuiten und andere Geistl. Catholische hart zugesetzet und angefahren, jedoch soll er seine gegen antwort der zugestalt gethan dass sie ihn als einen lutherischen prediger passiren und gewahren lassen.

CHAPITRE XIX.

Conséquences de la prise de Magdebourg. Manifeste du roi de Suède. Situation morale de l'armée impériale. Jalousie de Pappenheim contre Tilly. Sombres pressentiments de Tilly. Difficultés et périls. Position fausse des catholiques. Assemblée de la Ligue à Dinkelsbuhl. Expédition du comte Egon de Furstenberg dans la Haute-Allemagne. Négociation de l'Empereur avec l'Electeur de Saxe. Opérations de Tilly contre l'archevêque de Brême et la Hesse. Sa lenteur. Miltitz et Wolfersdorf au camp de Tilly. Pénétration politique de Tilly. Gustave Adolphe contre l'Electeur de Brandebourg. Camp retranché de Werben. Attaques infructueuses de Tilly, sa retraite. Traité entre le roi de Suède et le Landgrave Maurice de Hesse-Cassel. Disette dans l'armée impériale. Mission du grand Prévôt de Metternich et du baron de Schœnbourg. Tilly envahit la Saxe. L'Electeur de Saxe se jette dans les bras du roi de Suède. Bataille de Breitenfeld. Défaite de Tilly. Ses conséquences.

La nouvelle de la prise de Magdebourg jeta la terreur et la consternation dans les états protestants de l'Allemagne et provoqua une tempête de reproches contre le roi de Suède. Pour calmer l'indignation de ses coreligionnaires, le roi se vit contraint de publier un manifeste justificatif dans lequel il s'efforça de rejeter la responsabilité de son inaction, sur les hésitations de l'électeur de Brandebourg et sur le refus de concours de l'électeur de Saxe. Il ménagea peu les Magdebourgeois eux-mêmes et chercha à dissimuler le côté faible de sa conduite sous un nuage de récriminations.

En réalité, Gustave Adolphe n'avait pas voulu délivrer Magdebourg. Ses encouragements, ses promesses solennelles à cette malheureuse ville, ses serments de venir à son aide « aussi vrai qu'il était un roi d'honneur, » tout cela avait simplement pour but de prolonger la résistance des



habitants. Magdebourg absorbait les forces de Tilly et était l'objet des plus vives préoccupations de l'électeur de Saxe. Le roi pouvait espérer, sans présomption, que le danger couru par Magdebourg déterminerait enfin l'Electeur à se prononcer, et sa correspondance montre qu'il faisait de la délivrance de cette ville un leurre, pour tenter les adhésions explicites des intéressés.

La prudence lui commandait d'ailleurs de ne pas s'avancer sans s'être assuré de ses moyens de retraite. Il arracha à la faiblesse de son allié, l'électeur de Brandebourg, la possession des forteresses de Custrin et de Spandau, jusqu'à la délivrance de Magdebourg. Au lieu de marcher directement sur cette dernière place, il perdit le temps en manœuvres sans portée, uniquement occupé de négocier avec la Saxe.

Magdebourg n'était encore une fois, pour lui qu'un moyen de peser sur les résolutions du prince Saxon, et son unique intérêt était de ne pas la laisser tomber intacte aux mains de ses adversaires. Jusqu'alors, il avait évité avec soin toute rencontre décisive avec Tilly; il ne se sentait encore ni assez affermi, ni assez sûr de ses alliés, pour livrer toute ses espérances au sort d'une bataille dont la perte eût été irréparable. On peut donc affirmer qu'il n'eut pas un seul moment la pensée sérieuse de marcher au secours de Magdebourg, tant que la Saxe persisterait dans sa neutralité. Profondément égoïste et ambitieux, il démêlait sans peine les calculs tout aussi égoïstes et ambitieux de ceux qu'il se vantait de venir délivrer, et qu'en réalité, il venait asservir; et ceux-ci, à leur tour, peu sensibles aux manifestes libérateurs du roi, cherchaient à en exprimer, sans se compromettre, tous les services possibles, sauf à le rejeter ensuite dans ses neiges, comme une écorce désormais sans valeur.

Magdebourg tomba victime de ce manége d'ambitions croisant leurs lacs, et sa ruine fut plus utile à la cause suédoise que ne l'eût été sa délivrance.



Cette cité splendide, l'orgueil de ses habitants, l'envie de ses voisins, dont la possession avait coûté à Tilly tant de veilles et de sanglants sacrifices, cette cité, dont le plus grand charme, aux yeux de son vainqueur, était dans ses greniers d'abondance et ses magasins, n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes. La main sacrilége de quelques fanatiques avait anéanti, en peu d'heures, avec le trophée promis au triomphe du soldat, les ressources convoitées par la sagesse du général. L'espoir trompé de l'abondance succédant aux privations, du butin récompensant de cruelles fatigues démoralisa les troupes. L'affluence des prisonniers, qu'on fut obligé d'évacuer sur le camp, faute de pouvoir les loger dans la ville, donna lieu à de graves désordres et augmenta la difficulté des subsistances. Enfin l'inégalité de participation au pillage, dans les premiers moments de la conquête, avait occasionné des jalousies, des haines et des querelles particulières.

La désunion n'était pas moins grande dans le brillant entourage de Tilly. Une inimitié profonde divisait Pappenheim et les généraux impériaux, comte Wolf de Mansfeldt et duc Adolphe de Holstein. Contenue un moment par l'influence de Tilly et les exigences de la lutte, cette inimitié éclata dans toute sa violence, après la prise de Magdebourg. Pappenheim fier de la grande part qu'il avait prise au succès, en prétendit monopoliser les honneurs et les profits. Il convoitait ardemment le gouvernement de la ville, que lui disputait Wolf de Mansfeldt. Il croyait pouvoir l'espérer d'autant plus que l'intention de l'électeur de Bavière avait été dans le principe de ne confier Magdebourg qu'à une garnison de la Ligue; mais Tilly fit observer à Maximilien que l'archevêché de Magdebourg appartenant à l'Empereur, il paraissait tout au moins convenable de remettre le chef-lieu aux troupes de Impériales. Cette considération fut accueillie de l'Electeur et Wolf de Mansfeldt déjà gouverneur du pays pour l'Empereur, prit aussi le commandement de la place.

L'amour-propre de Pappenheim fut cruellement blessé de ce qu'il appela un passe-droit. Sa colère fit éclat, il cria bien haut qu'il avait été sacrifié, trahi, abandonné, lors de l'assaut, et qu'après Dieu, il ne devait son salut qu'au courage de ses soldats, il affirma qu'on voulait à toute force sa perte et sa ruine, réclama des juges, écrivit à l'Empereur et remplit les cours catholiques du bruit de ses griefs. Au fond, le plus réel et le plus sensible de ses froissements était sa position subalterne. Depuis longtemps, il supportait avec peine la supériorité de Tilly et saisissait toutes les occasions de le dénigrer. D'une part, il n'avait oublié ni les magnifiques perspectives que lui avait fait entrevoir Wallenstein, ni les obstacles créés sur le chemin de ces grandeurs par le sévère désintéressement du général catholique. D'autre côté, les sages lenteurs, la prudente circonspection de Tilly n'étaient à ses yeux que l'effet de la faiblesse et des infirmités de l'âge. Il se regardait comme le vainqueur exclusif de Magdebourg et son orgueil échauffé par l'ambition le rendait impatient de toute subordination. Brave jusqu'à l'héroïsme, dévoué à la cause de l'Eglise et de l'Empereur, ardent à la lutte, plus habitué à forcer les obstacles qu'à les tourner, il ne faisait aucune part à la sagesse prévoyante qui lui avait préparé les voies, et se croyait grand capitaine parce qu'il avait été heureux lieutenant.

Tilly n'ignorait pas l'animosité de Pappenheim contre lui; au lieu de s'en offenser, il s'efforça de calmer, par ses prévenances et par les marques les plus honorables de confiance, les susceptibilités blessées de l'irritable maréchal. Il lui refusa des juges, mais il ne négligea rien pour le mettre en relief, pour faire ressortir et récompenser ses services. Malheureusement, tous ces efforts furent inutiles. Pappenheim, toujours disposé à critiquer les mesures de son chef, diligent à le dénigrer jusqu'auprès de l'électeur de Bavière, indocile à ses ordres, fut la cause efficiente de la ruine de Tilly.

Au milieu des rivalités d'amour-propre qui se débattaient autour de lui, Tilly, loin de tirer gloire de sa victoire, se sentait plutôt porté à s'attrister du prix qu'elle lui coûtait et considérait l'avenir avec le coup d'œil calme et profond du véritable homme d'Etat. Depuis treize ans qu'il marchait de triomphes en triomphes, à travers des difficultés sans cesse renaissantes, l'inséparable cause de l'autorité et de l'union se trouvait moins avancée encore qu'au lendemain de la bataille de Prague. A chacun de ses ennemis abattus en avait succédé un autre plus puissant et plus dangereux ; à chacun des succès du pouvoir impérial, la rébellion avait répondu par de nouveaux soulèvements. La guerre enfantant la guerre s'était propagée de la Bohême sur la surface entière de l'Allemagne, déchirée en tous sens par la main parricide de ses enfants. D'incurables méfiances alimentées par d'inflexibles haines dressaient des obstacles à toutes les tentatives de paix, anéantissaient les résultats de chaque victoire, semaient sur tous les points du sol ensanglanté la haine, la soif de la vengeance, les dévorantes convoitises de la cupidité, les insatiables appétits de l'ambition, les sauvages ardeurs des concupiscences de toute nature. Il ressentait l'insuffisance de son bras à soutenir le cadavre de l'Empire, où ne circulait plus le sang vivificateur de l'unité, l'impuissance de son épée à le défendre contre l'attaque de vautours étrangers.

Parvenu au faîte de la gloire, ses regards ne rencontraient dans les horizons de l'avenir qu'un sombre amas de nuages, sinistre précurseur de la chute prochaine du grand principe auquel il avait voué sa vie. Il voyait le désordre des idées, fruit amer de la réforme, envahir de plus en plus les esprits, la fatigue et l'épuisement tarir les forces du droit victorieux, l'égoïsme des princes armés s'allier avec l'étranger pour partager les dépouilles de l'Eglise déjà mutilée et les épaves du pouvoir suprême. Dans sa pensée, se déroulaient les longues et cruelles calamités, de la

guerre civile, la série des luttes fratricides où devaient s'abimer pour longtemps la richesse et la puissance de l'Allemagne. Trop sage et trop expérimenté pour ne pas prévoir la catastrophe, il avait perdu la foi dans son œuvre, et son ame agitée de doutes funèbres ne retenait qu'avec peine le courage qui s'échappait avec la confiance.

Le présent d'ailleurs n'offrait guère matière aux illusions et il ne se dissimulait aucun des dangers qui l'environnaient. Devant lui, le roi de Suède appuyé sur d'importantes forteresses, maître des principaux passages, recevant de continuels renforts, abondamment approvisionné de vivres et de munitions. Derrière lui des princes plus ou moins ouvertement ennemis, coupant ses communications avec les états de la Ligue. A ses côtés, un pays complètement épuisé, des populations hostiles, sourdement irritées. Sous sa main une armée composée d'éléments hétérogènes et jaloux, mal nourris, mal payés, affaiblis par les longues fatigues d'un siége pénible, réclamant avec murmures du pain et de l'argent.

Il signalait avec force ces périls de sa position à l'Empereur et à l'Electeur, leur représentant l'impérieuse nécessité de nouveaux sacrifices et de nouveaux armements, insistant avec un redoublement de force sur l'urgence de prévenir par la paix « de grands troubles, de déplorables extrémités et une effroyable confusion dans l'Empire. »

« J'eusse bien désiré, écrivait-il le 26 mai à l'Electeur, pousser ma pointe contre les Suédois, mais il me faut encore rester ici avec mon armée jusqu'à ce que je sache de quel côté il tournera la tête, comme aussi il me faut auparavant prendre toutes les mesures nécessaires pour l'approvisionnement de cette ville et de sa garnison, pour la démolition des remparts, le comblement des fossés, etc... Et quand même je voudrais marcher immédiatement contre le roi, j'aurais beaucoup de peine à l'atteindre, attendu qu'il s'est emparé de tous les fleuves et principaux passages

de l'électorat de Brandebourg, à telles enseignes que la forteresse de Spandau, la principale du pays, vient de lui être remise par l'Electeur. En outre, les campagnes du Brandebourg sont tellement épuisées qu'il n'y aurait pas moyen d'y entretenir l'armée en ce moment et avant cinq ou six semaines que l'on pourra se procurer quelque chose dans les champs... D'autres parts, les choses sont ici à ce point qu'il m'est impossible de m'y maintenir à cause du manque de subsistances, et qu'ainsi la nécessité la plus impérieuse exige que je conduise l'armée là où elle pourra se refaire. C'est pourquoi je ne puis laisser de solliciter Votre Altesse de me donner sans retard son avis et ordre sur la question de savoir si je ne devrais pas (vu qu'il faut ménager l'électorat de Saxe) mener mon armée contre les protestants de la Hesse et de la Thuringe, afin de lui donner les rafraichissements dont elle a si grand besoin, de rouvrir le passage et de jeter la terreur parmi les protestants, d'empêcher ainsi autant que possible leurs armements, et les passages étant une fois sûrs, de faire arriver l'argent et les autres objets nécessaires à l'armée. »

Le lendemain, dans une lettre à l'Empereur pleine de sages conseils et de vues élevées, il se plaignit encore que le manque de subsistances l'empêchât de marcher contre le roi de Suède et sollicita des ordres sur ses opérations ultérieures.

Le second rapport du commissaire-général Ruepp fait entrevoir que Tilly, préoccupé surtout de rétablir ses communications avec le Sud de l'Allemagne, de refaire son armée et de peser sur les protestants, pour les forcer à désarmer, inclinait à diriger ses opérations du côté de la Thuringe et de la Hesse. Pappenheim, d'ordinaire si prompt à critiquer Tilly, partageait cette fois l'avis de son chef. Dans une lettre à l'électeur de Bavière, il déduit clairement les motifs qui le guidaient.

« Après la prise de Magdebourg, deux partis s'offraient

à nous : marcher droit au roi de Suède ou disperser les levées des protestants.

» Pour chercher le roi, il nous fallait opérer à travers un pays vide et complètement dépouillé, risquer d'affaiblir et de perdre cette bonne armée. Le roi ne nous eût pas tenu tête, selon son usage, il nous aurait harcelé, fatigué de marches et de contre-marches à sa poursuite et eût atteint ainsi son but principal, celui de faire respirer ses partisans, d'attirer cette armée loin de son point d'appui et du pays de la haute Allemagne.

» Disperser les nouvelles levées et marcher droit sur la Hesse et la Thuringe paraît avoir l'inconvénient d'abandonner le Mecklembourg à l'ennemi. Cependant, il faut considérer que nos forces ne peuvent être divisées maintenant sans grave danger, qu'il est impossible d'entreprendre en ce moment plusieurs choses à la fois et qu'il faut conséquemment s'attacher plus à la conservation de l'Empire qu'à celle du Mecklembourg. D'ailleurs toutes ces rébellions intérieures sont plus dangereuses pour nous que les Suédois, et il nous est plus facile d'y remédier que de courir aux Suédois; car, soit qu'elles nous opposent de la résistance, soit qu'elles se laissent disperser, nous affermirons la sécurité de l'Empire, nous assurerons l'entretien de notre armée, nous donnerons du repos et des rafraichissements à nos troupes fatiguées, toutes choses faciles à accomplir en peu de temps et sans péril, et là où les Suédois voudraient tenter quelque chose contre le Mecklembourg, nous pourrions encore intervenir à temps. Dans l'intervalle les troupes d'Italie arriveraient et nous pourrions nous fortifier par nos nouveaux recrutements assez pour tenir une armée défensive dans l'Empire, mener une armée offensive contre les Suédois, recouvrer le Mecklembourg et éloigner le Suédois de nos entrailles.

» Il n'est pas probable que le Suédois laisse ses amis, fondement de ses espérances, dans l'embarras; on peut donc



compter qu'il se déterminera à s'avancer et à quitter ses tanières et que nous pourrons le contraindre à accepter une bataille rangée. Si pendant que nous assiégeons Magdebourg il n'a cessé de nous observer, il sera d'autant moins disposé à nous perdre de vue quand nous toucherons à ses principales espérances. Je pense donc, pour tous ces motifs que Son Excellence le général prendra le parti le plus sûr et le plus utile que je viens d'indiquer.

En dehors des motifs d'ordre purement militaire, qui le faisaient pencher pour le parti ci-dessus indiqué par Pappenheim, ce qui dominait évidemment dans la pensée de Tilly, c'était le sentiment de l'impérieuse urgence de la paix. Désarmer les membres de la confédération de Leipzick, leur faire ensuite des conditions telles qu'ils fussent heureux de les accepter, telle était la politique de cet esprit élevé et généreux qu'on s'est tant plu à dénigrer. Mais pour appliquer cette politique, il fallait de l'énergie, de la promptitude dans l'action et surtout une complète unité de vues chez les princes catholiques. Or, cette unité n'existait pas et c'est le lieu de faire ressortir, à cause des suites funestes qui en résultèrent pour Tilly, ce que la situation des catholiques avait de faux et d'embarrassé.

Lorsque se forma la Ligue catholique, ses membres s'appuyèrent, pour justifier cette création anormale, sur les précédents posés par les protestants de l'Union et sur la nécessité de pourvoir à leur sûreté, en l'absence d'un pouvoir supérieur assez fort pour les protéger. Mais par le fait même, ils confirmèrent ces précédents et élargirent la voie aux confédérations protestantes. A la vérité, ils alléguaient que la Ligue avait pour but la défense de l'Empire et de l'autorité suprême, mais les confédérés de Leipzick prétendaient avoir le même but. Il y avait de l'hypocrisie, il y avait même fausseté complète chez ces derniers, comme l'évènement le prouva, mais tant que les faits n'avaient pas parlé, les protestants pouvaient affirmer la loyauté de leurs intentions au même titre que les catholiques.

La Ligue objectait qu'elle avait reçu l'assentiment de l'Empereur, tandis qu'au contraire les confédérés de Leipzick avaient agi contrairement aux défenses formelles de l'autorité impériale. Les confédérés répondaient avec raison que cet assentiment dont se targuait la Ligue n'avait rien d'officiel et ils citaient des ordonnances impériales qui, au contraire, avaient formellement déclaré la Ligue illégale. La désobéissance des uns, si tant est qu'il y eut désobéissance au point de vue des constitutions de l'Empire, ne justifiait-elle pas celle des autres?

On ne peut se dissimuler que les catholiques de la Ligue devaient se trouver fort empêchés de réfuter l'argumentation des protestants de Leipzick. Eussent-ils eu le droit de leur côté et en main la force de le faire respecter, la politique leur défendait de s'aliéner sans retour un prince avec lequel ils avaient, sur certains points essentiels, communauté de vues et d'intérêts, ainsi que l'avait surabondamment prouvé la diète de Ratisbonne. Les relations des cours de Vienne et de Munich n'étaient pas demeurées pures d'altération, et bien que les concessions importantes de l'Empereur, lors de cette même diète, eussent fait disparaître les plus graves sujets de dissentiment, l'accord n'était pas complet. La Bavière avait prêté un moment l'oreille aux propositions faites par la France de négocier un traité de neutralité entre la Suède et la Ligue. L'ordre envoyé à Tilly, le 8 juillet 1631, de donner passage et escorte, avec les honneurs convenables, aux envoyés français qui pourraient passer par ses quartiers, montre que l'électeur Maximilien se flattait encore d'obtenir quelque effet de la médiation de la France[1].

Ces dispositions n'étaient sans doute pas ignorées de la cour de Vienne. En tous cas, Maximilien avait quelque raison de se croire tant soit peu suspect au cabinet impé-

[1] Westenrieder 's Beytrage, t. VIII, p. 180.



rial, car en deux circonstances remarquables où il désirait agir sur l'Empereur, il s'efface avec soin derrière Tilly.

Le 9 avril il lui écrit :

« Qu'on a nouvelle que certains italiens et étrangers se démènent à la cour impériale pour être employés dans les nouvelles levées et préférés aux colonels allemands, qu'ils ont déjà reçu à cet égard des assurances satisfaisantes de leurs protecteurs, que partant le bien de l'Empire et l'impérieuse nécessité exigent qu'il s'adresse à Sa Majesté Impériale (*mais sans faire mention de Son Altesse Electorale*) et lui représente qu'il ne peut placer aucune confiance dans des officiers si peu expérimentés contre l'ennemi, et que son devoir l'oblige de prier Sa Majesté Impériale de distribuer des grâces à d'autres sujets loyaux, expérimentés et vaillants, dont, Dieu merci, on ne manque pas, etc...

Quelques mois plus tard, le 4 septembre, une dépêche informe Tilly, « que l'Empereur penche à se mettre en guerre avec la France et se propose d'envoyer à cette fin quelques troupes en Alsace. Mais, continue l'Electeur, comme il n'est pas probable que cette puissance fasse rien contre l'Empire, sans cause suffisante, et qu'il serait beaucoup plus utile d'envoyer ces troupes à lui, Tilly, il serait absolument nécessaire qu'il intervînt avec instance auprès de Sa Majesté Impériale (*mais sans faire mention de Son Altesse Electorale et comme s'il l'avait appris d'ailleurs*) et lui remontrât quels dangers, dommages et tort résultaient de cette guerre, alors que l'Empire est déjà plein d'ennemis, contre lesquels on ne peut suffire, rappelant l'exemple récent de la guerre d'Italie qui a attiré tant de préjudices et de maux à Sa Majesté Impériale au saint Empire et à la cause catholique. » Sans tirer de ces documents les conséquences forcées que d'autres historiens ont mises au service d'idées préconçues, ils constatent que l'influence bavaroise se sentait très-faible à Vienne, mais aussi

ils mettent en lumière la haute confiance que Tilly, le moins courtisan des hommes, avait su inspirer à l'Empereur.

Cependant tout en partant de points de vues qui n'étaient pas les mêmes, la Ligue et l'Empereur arrivaient aux mêmes déterminations vis-à-vis de l'électeur de Saxe. La position de l'Empereur était, il est vrai, moins délicate à l'endroit de la confédération de Leipzick, que celle des princes catholiques, mais elle avait aussi ses difficultés. Tout forcé que fut son assentiment de fait à la Ligue, il affaiblissait singulièrement l'autorité de ses mandats contre les confédérés protestants. Néanmoins les mesures énergiques prises contre le duc de Wurtemberg et d'autres signataires de la convention démontrent que sa modération à l'égard de la Saxe prenait sa source dans des motifs tout particuliers. Aux jours de sa détresse, il avait trouvé un allié fidèle dans l'électeur de Saxe, et malgré le haut prix dont il avait payé ce prince, il ne se croyait pas encore dégagé de toute reconnaissance envers lui. Sincèrement attaché à Jean-Georges, plein de confiance dans son dévouement, il se croyait sûr de le ramener à temps et de trouver même en lui un appui solide, soit contre les entreprises ultérieures du roi de Suède, soit contre les prétentions à craindre de la Ligue, car la Saxe jouait alors dans l'Empire le rôle de ce centre oscillant que, dans les Etats constitutionnels de nos jours, chaque parti se flatte et tâche d'entrainer. Rien ne prouve mieux la puissance de ces sentiments et de ces considérations sur l'esprit de Ferdinand II que la défense faite au comte de Tiefenbach[1] d'opérer une diversion agressive en Saxe, alors que l'armée saxonne envahissait elle-même la Bohême.

Tout se réunissait donc pour commander à l'Empereur et à la Ligue d'extrêmes ménagements envers la Saxe, et ce qu'on savait des intrigues de Gustave Adolphe près de

[1] Khevenhuller. 2. II. p. 1701.

l'Electeur, était une raison de plus pour les puissances catholiques d'éviter avec soin tout ce qui pouvait blesser le prince Saxon et le jeter dans les bras du Suédois.

Les plans de Tilly furent cependant acceptés en partie. Les membres de la Ligue réunis à Dinkelsbuhl consentirent à de nouveaux sacrifices, ordonnèrent la levée de 9,000 hommes de pied et de 2,000 cavaliers. L'Empereur recruta de son côté de nouvelles troupes, renforça le corps d'armée commandé par le comte de Tiefenbach en Silésie et réclama à l'Infante les régiments de Rouveroy, de Wittenhorst, de Breuner et Coronini qui servaient aux Pays-Bas[1]. La fin de la guerre de Mantoue rendait disponibles des forces imposantes qui étaient déjà en marche pour rentrer en Allemagne. Elles se montaient à 25,000 hommes. Une partie, 8,000 hommes environ, commandée par le général Aldringen fut dirigée sur le Nord où elle devait rejoindre Tilly. Le reste, sous les ordres du comte Egon de Furstenberg, reçut mission de désarmer les signataires de la convention de Leipzick dans la Haute Allemagne et d'aller ensuite donner la main à Tilly. Les villes de Memmingen et de Kempten expièrent par des amendes de 30,000 et de 80,000 florins la part qu'elles avaient prise à la confédération protestante, et reçurent garnison impériale. Ulm n'échappa qu'avec peine à un coup de main. Sans s'arrêter à l'attaquer, Furstenberg poussa droit au duc de Wurtemberg et l'obligea de licencier ses troupes. Le cercle de Souabe se soumit tout entier. Ulm se voyant isolée, accepta garnison impériale et paya une forte amende. Le cercle de Franconie effrayé n'attendit pas l'arrivée des Impériaux pour renoncer à la convention. Les instructions du général impérial lui prescrivaient de se diriger ensuite sur la Hesse, où il devait retrouver Tilly. Mais le bruit courait que les

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande, Correspondance de Ferdinand II.

Hollandais s'apprêtaient à secourir le Landgrave Maurice, et qu'ils avaient déjà massé sur la frontière 5,000 hommes d'infanterie et 1,500 cavaliers. Furstenberg s'assura que cette intervention inopportune serait paralysée par les Espagnols[1], et continua sa pointe sur la Hesse.

Si au même moment ou plus tôt encore, Tilly était entré en Saxe, avant que l'armée électorale ne fût organisée, ou le roi de Suède assez près pour la secourir, nul doute qu'il n'eût eu le même succès que Furstemberg dans la Haute-Allemagne. C'était alors son désir, car il ne faisait plus doute de la trahison de l'Electeur[2] et il voyait avec impatience échapper l'occasion d'agir, mais des ordres précis de Vienne et de Munich lui lièrent les mains au temps favorable.

A Vienne et à Munich, on se berçait toujours, comme nous l'avons dit, de l'espoir de ramener l'Electeur de Saxe sans faire de sacrifice. L'édit de restitution était le grand obstacle au rapprochement. Il eût suffi très-probablement, pour contenter l'Electeur, d'en supprimer les effets quant aux trois évêchés saxons, Meissen, Mersebourg et Naumbourg, et de faire une concession quant à l'archevêché de Magdebourg, dont le prince Auguste de Saxe avait la survivance.

Jean Georges fort égoïste de sa nature se fut peu inquiété qu'on appliquât les mesures de restitution dans le reste de l'Allemagne; mais d'une part les princes de la Ligue avaient déclaré à Dinkelsbühl qu'ils ne feraient aucune concession relativement à l'édit, et de l'autre l'Empereur avait fait élire son fils Léopold par une partie du chapitre de Magdebourg. Bien que les divergences eussent éclaté entre les deux cours catholiques, sur la disposition à prendre à l'égard des biens ecclésiastiques restitués — car la Ligue visant surtout à l'extension de l'influence catholique en

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat de la guerre. Carton 192. Lettre du comte de Furstenberg à l'Infante.

[2] Westenrieder. Beytrege, t. VIII, p. 185.

Allemagne, voulait qu'on rétablit autant que possible les anciennes destinations et que le reste fût appliqué à de nouvelles fondations religieuses, tandis qu'à Vienne prédominait l'opinion que l'Empereur pouvait disposer de ces biens, soit en faveur de l'Eglise, soit pour récompenser ses ministres, — toutes deux étaient d'accord sur le maintien de l'édit. L'anéantir pour la Saxe et l'exécuter vigoureusement pour le reste de l'Allemagne eût d'ailleurs été criant. De plus, on croyait pouvoir persuader avec de simples ménagements Jean Georges, sans trop de sacrifices. De là, des demi-mesures impuissantes à atteindre le but, et propres à favoriser les intrigues du roi de Suède et des mécontents. L'Empereur convoqua pour le 3 août, à Francfort, une assemblée dite de composition, où se devaient débattre les bases de la paix. Dans l'intervalle, les chancelleries se mirent à l'œuvre et échangèrent vaillamment d'interminables factums, où les docteurs *utriusque juris* développèrent lourdement leur science et leur subtile faconde, sous les formes les plus fastidieusement prolixes. Le conseiller intime Hegenmuller partit de Vienne pour Dresde chargé, non pas de propositions claires et précises, terrain limité de discussions fructueuses, mais d'une véritable plaidoirie *in causa imperatoris*. Il en revint peu après avec un contre plaidoyer saxon plein de protestations ordinaires de dévouement, mais parfaitement vide de germes propres à faire fleurir la paix. Les envoyés se croisèrent ainsi pendant plusieurs mois, en tous sens, de Vienne, de Munich, de Dresde, sans qu'un seul pas fût fait pour la pacification.

Tilly ne se laissa pas longtemps abuser par cet appareil de négociations. Il redoubla d'instances pour obtenir toute liberté d'action, représentant que les choses allaient s'empirant chaque jour et qu'il n'y aurait bientôt plus de remède au mal. Ses efforts furent inutiles.

En attendant ses instructions, il demeura à Magdebourg, organisant, avec une peine indicible le service des

subsistances de son armée, relevant les fortifications, déblayant les ruines, tâchant de repeupler la ville. Vers la fin de mai, apprenant que l'archevêque protestant de Brême, membre du congrès de Leipzick, levait des troupes, il détacha vers Brême le colonel Reinach, qui força le belliqueux prélat à licencier ses recrues et à renoncer à la convention de Leipzick. La lettre que Tilly écrivit à l'archevêque mérite d'être citée pour montrer une fois de plus à quel point il appréciait sainement la situation de l'Allemagne et avec quelle sûreté de coup d'œil il pénétrait les dangers de l'avenir.

« On sait assez quels graves soulèvements quelques esprits séditieux et ennemis de S. M. I. ont excités dans l'Empire, et en quelles misères et calamités des communes, villes, contrées et cercles entiers ont été entraînés par là, avec tant d'innocents; pareillement en quel état de confusion se trouve encore le Saint-Empire. Cette situation est déplorable, mais plus déplorable est-il encore qu'elle ne semble pas devoir finir, que tous les jours se nouent des intrigues de plus en plus funestes, ainsi que des ligues illégales, fécondes en guerres et en rébellions, qu'ainsi des potentats étrangers sont attirés dans l'Empire, lesquels savent d'abord s'insinuer sous le spécieux prétexte d'assister tel ou tel de leurs coreligionnaires, et dans le fait ne cherchent autre chose que leur propre dominat, leur intérêt particulier et dès qu'ils ont pris pied et atteint leur but, imposent aux villes et communes le joug de la servitude, ainsi que cela se peut voir clairement par les procédés du Roi de Suède, qui non-seulement détient de fait ce qu'il occupe, sans égard pour personne, même pour ses alliés, et le proclame sien, mais encore s'est emparé en Poméranie et ailleurs des villes maritimes et ne s'y fortifie pour d'autre fin, sinon celle de couper le commerce aux villes d'Allemagne qui y puisaient leur bien-être et leur opulence, de le transférer à sa volonté, et enfin de char-

ger les dites villes maritimes d'une contribution permanente et d'une pression intolérable. »

Enfin, le 3 juin, il se mit en mouvement à la tête de 25,000 hommes[1], dans la direction de la Thuringe, laissant à Magdebourg le comte Wolf de Mansfeldt, avec une faible garnison. Il se proposait de réduire par la force les princes de Saxe Weimar et le Landgrave de Hesse-Cassel, ennemis acharnés de l'Empereur, qui, après s'être fait remarquer par la violence de leurs déclamations à Leipzick, avaient couru vendre leur épée au roi de Suède et placer

[1] Force et distribution de l'armée du comte de Tilly le 3 juin 1631.
Jean comte de Tilly, lieutenant-général de l'Empereur et du duc de Bavière.
Le comte de Pappenheim, feld-maréchal.

ARMÉE BAVAROISE.		ARMÉE IMPÉRIALE.	
Infanterie.		*Infanterie.*	
Major-général, le comte de Gronsfeld.		Major-général, le comte Cratz de Scharfenstein.	
Tilly	2,200	Duc de Holstein.	1,200
Pappenheim	2,500	Wangler	800
Reinach et Camargo	2,000	Savelli.	1,000
Gleen	2,700	Goetz	1,000
Wahl	2,700	Cratz, ancien Holck.	800
Blanckaert	300	Furstenberg	1,000
	14,100		5,800
A Magdebourg restèrent	500		400
Restés à Halberstadt, blessés et malades.	600		800
Restent.	13,000		4,600

Effectif de l'infanterie : 17,600.

ARMÉE BAVAROISE.		ARMÉE IMPÉRIALE.	
Cavalerie.		*Cavalerie.*	
Major-général d'Erwitte.		Major-général Holck.	
Schœnbourg	900	Saxe ancien.	300
Cronenbourg	850	Bernstein	400
Erwitte	500	Colloredo	400
Bongars	500	Holck.	400
	2,750	Harowrath	300
		Corononi	400
		Don Balthazar de Marradas.	300

« la liberté allemande » sous la protection du despotisme étranger.

Avec la rapidité de marche qui lui était ordinaire, Tilly eût écrasé la Hesse, avant qu'elle eût pu se mettre en défense. Mais les temps et les choses étaient bien changés. Traînant après lui, à travers un pays désolé et hostile, ses troupes alourdies par le butin de Magdebourg, mal unies, démoralisées par la faim, et dont sa sévérité ne pouvait contenir l'indiscipline, il n'avança qu'avec une extrême lenteur. Khevenhiller raconta qu'un parti de Hessois, ayant tué sept cavaliers impériaux, dont deux enseignes, trouva sur leurs cadavres, 24,000 rixdalers en or et une foule de bijoux. Des soldats riches ne valent rien, remarque judicieusement Gfrœrer, à ce propos. Le passage des gorges du Harz fut particulièrement difficile. Les paysans, soulevés par leurs seigneurs protestants, attaquèrent les détachements isolés, massacrèrent tous les traînards. Un régiment que Tilly avait fait rétrograder pour escorter un convoi de vivres, envoyé de Wolfenbuttel, trouva la route jonchée d'un si grand nombre de cadavres, qu'on eût dit qu'une bataille venait d'être livrée dans les défilés.

Le 15 juin, l'armée impériale n'était encore qu'à Oldis-

Cavalerie.	*Cavalerie.*	
	Montecuculli	300
	Colalto (croates)	250
	Isolani	600
		4,150

Effectif 6,900.

ARMÉE BAVAROISE.	ARMÉE IMPÉRIALE.
Artillerie.	*Artillerie.*

Général de l'artillerie, le baron de Schœnbourg.

6 Pièces de 24.	4 Pièces de 24.
4 Couleuvrines.	3 Couleuvrines.
3 Fauconneaux.	3 Fauconneaux.
3 Obusiers.	10 pièces.
2 Petits mortiers.	
18 Pièces.	

leben. Presque en même temps que Tilly, y arrivèrent les sieurs de Miltitz et de Wolfersdorf, chargés par l'électeur de Saxe de lui proposer la médiation de ce prince, pour obtenir un armistice du roi de Suède, jusqu'après la journée de composition de Francfort, et de plaider la cause des signataires de la convention de Leipzick. Tilly les reçut mal; informé des relations suspectes que l'Electeur entretenait avec le roi de Suède, par l'intermédiaire d'un des anciens généraux de Wallenstein, Arnim, devenu depuis peu feld-maréchal de l'armée saxonne, il attribuait aux démarches de ce dernier la ténacité du roi de Suède à poursuivre la guerre et la défection de l'électeur de Brandebourg. Aussi ne voyait-il plus, dans l'électeur de Saxe, qu'un hypocrite ennemi, lui tendant des piéges. Son langage se ressentit de ces dispositions d'esprit. D'accord avec les commissaires impériaux, Jean Reinhard de Metternich, et Reinhard de Walmerode, il repoussa nettement les propositions des deux envoyés saxons et déclara, qu'avant toute négociation, il fallait que l'Electeur renonçât à la convention de Leipzick et licenciât son armée : « Le palatin, lui aussi, dit-il aux envoyés saxons, a fait ses armements sous divers autres prétextes, avant de jeter le masque. A Francfort, les docteurs disputeront et entasseront les subtilités, mais ils n'amèneront pas de paix. Il faut que l'Electeur prenne des engagements formels envers l'Empereur. Autrefois, c'étaient les protestants qui commandaient aux catholiques, aujourd'hui les rôles sont renversés, et c'est aux catholiques à user de leurs avantages. La paix de religion ne les lie pas, ce n'était qu'un intérim imposé par la force. L'Electeur fera bien de restituer ses bénéfices, de bonne grâce. Ce sont biens mal acquis et funestes, qui ne lui profiteront pas, et sur lesquels, d'ailleurs, l'Empereur ne cèdera pas[1]. »

[1] Helbig. Gustave-Adolphe, p. 80. Les paroles attribués à Tilly sont extraites

Miltitz et Wolfersdorf interdits se retirèrent. Plein d'égards, du reste, pour leurs personnes, Tilly les fit traiter splendidement par ses généraux. Ceux-ci paraissent n'avoir mis que trop de chaleur dans leur hospitalité, car Miltitz se plaignit amèrement, dans son rapport, qu'on les eût fait trop boire, ce qui était cause qu'en sortant de table, Wolfersdorf avait roulé sur les escaliers et s'était grièvement blessé.

A Oldisleben, Tilly reçut la nouvelle de quelques démonstrations des Suédois sur la rive gauche de l'Elbe. Il détacha immédiatement Pappenheim avec 7,000 hommes, pour observer les mouvements du roi et gêner, autant que possible, l'exécution de ses projets.

En même temps, il communiqua à l'Empereur la démarche de l'électeur de Saxe, en faisant observer : « que le point essentiel était de déterminer ce prince à désarmer, attendu que ses amis suivraient son exemple, et que la position du roi de Suède en serait profondément altérée : que, dans aucun cas, cependant, il ne fallait admettre ni médiation de la Saxe entre l'Empereur et le Roi, ni armistice, parce qu'il n'en résulterait que du préjudice pour l'Empereur. » Peu après, il écrivit encore : « Que l'intention de la Saxe était de traîner les choses en longueur, que les armements des protestants prenaient de plus en plus d'extension, et qu'il était de la dernière nécessité d'attaquer la Saxe, parce que, autrement, la confusion et le feu de la guerre envahiraient l'Empire, sans que, de longtemps, on y pût porter remède[1]. »

Pappenheim s'exprimait dans le même sens, à l'électeur de Bavière : « Il conste, disait-il, dans une de ses dépêches, que Arnim a été envoyé à Spandau, près du Roi, par l'électeur de Saxe. Sur quoi le Roi a donné contre-ordre

du rapport de Mitttiz. Elles nous semblent avoir été exagérées ou mal rendues sur certains points.

[1] Mailath, t. III, p. 256.

aux troupes qu'il avait déjà retirées de ces contrées, et les y a fait rentrer, d'où la conclusion est facile à tirer. En attendant, on croit tout ce qu'ils disent, on néglige ce qui nous serait commode et utile, *sed post hæc, occasio calva*[1]. »

Ces pressantes observations ne purent encore vaincre les hésitations de la cour de Vienne. Obligé encore de temporiser vis-à-vis de la Saxe électorale, Tilly répandit ses troupes sur les duchés de la Haute-Saxe, mit des garnisons dans les villes de Frankenhausen, Gotha, Weimar, Arnstadt, etc., et leva, sur tout le pays, de fortes contributions. Erfurth n'échappa à un siége, qu'en livrant des approvisionnements considérables et une somme de dix mille écus.

A la suite de ces dispositions, Tilly porta son quartier-général à Mulhausen, et fit sommer le landgrave de Hesse-Cassel :

1° De loger cinq régiments impériaux dans la principauté;

2° De licencier ses levées ;

3° De recevoir garnison Impériale dans sa résidence de Cassel, et dans la forteresse de Ziegenhain ;

4° De déclarer catégoriquement s'il était ami ou ennemi;

5° De payer des contributions de guerre.

Le landgrave, enorgueilli de ses forces, qu'il avait eu le temps d'organiser et d'exercer, comptant sur l'appui de l'électeur de Saxe, et surtout sur celui de Gustave-Adolphe, répondit avec hauteur. « Je ne suis ni ami ni ennemi, dit-il aux officiers de Tilly, et je ne suis nullement disposé à admettre des troupes étrangères dans mes Etats, encore moins dans ma résidence de Cassel. J'ai besoin de mon armée, et je n'entends point la licencier ; d'ailleurs, mes soldats ne sont que des recrues et ceux du comte de Tilly sont des vétérans. Ils s'accommoderaient mal ensem-

[1] Du Jarry de la Roche, t. II, p. 88.

ble, et ils ne sauraient conséquemment pas tenir garnison aux mêmes endroits. Si l'on commet des hostilités contre moi, je me défendrai de mon mieux. Quant à la demande d'entretien et de contributions que m'adresse le comte de Tilly, je ne puis lui répondre que par un bon conseil, celui de marcher sur Munich; il y trouvera des magasins considérables, remplis de longue main. »

Le landgrave appuya cette réponse de mesures énergiques. Il retira ses troupes derrière la Werra, en massa la plus grande partie autour de Cassel et de Ziegenhain, et força les paysans d'abandonner tous les villages de la frontière, à six milles à la ronde, en emportant toutes les subsistances.

Malgré le refus d'obéissance et les dispositions hostiles du landgrave, Tilly se borna à lancer quelques partis sur le territoire Hessois. On s'est perdu en conjectures sur les motifs de sa longue inaction. La plus plausible est qu'il espérait recevoir, à tout moment, l'autorisation d'agir contre la Saxe. Il regardait la soumission de la Hesse comme une conséquence forcée du désarmement de la Saxe, et les yeux toujours fixés sur le point principal, il ne voulait pas courir le risque d'engager ses forces dans une entreprise secondaire, afin de les tenir sous sa main, prêtes à frapper, sans retard, le coup décisif. Le 26 juin, il écrivit à l'Empereur :

« L'Electeur (de Saxe) continue ses armements; il faut absolument que nous en finissions. De deux choses l'une, il faut céder tout à fait, ou il faut attaquer la Saxe, sans perdre un instant, disperser et désarmer les nouvelles levées. Nous étoufferons ainsi le mal dans son germe, et les autres états seront réduits par l'épouvante. Je suis convaincu qu'on n'obtiendra rien de la Saxe par la voie amiable. En tout cas, il faut se décider promptement, car chaque jour de délai apporte un obstacle de plus[1]. »

[1] Du Jarry, t. II, p. 88.

Tilly libre, combien autre eût été l'issue de la lutte. L'histoire est pleine de ces *si* à l'aide desquels Dieu se plait à confondre les calculs humains. Nous en retrouverons encore beaucoup sur notre route, tous s'accumulent pour grandir le piédestal du héros catholique, et rendent témoignage à la profonde sagesse de ses conceptions, à la prophétique sagacité de son esprit.[1]

Après de longs jours d'infructueuse attente, Tilly se mit en devoir de presser ses opérations contre la Hesse, et il se disposait à attaquer Cassel, lorsque des courriers, dépêchés en toute hate par Pappenheim, lui apportèrent de graves nouvelles du roi de Suède.

La chute de Magdebourg avait mis Gustave-Adolphe dans une position difficile. Il s'était engagé à rendre la forteresse de Spandau à l'électeur de Brandebourg, aussitôt après la délivrance de Magdebourg. Cette ville prise, il fallait donc rendre Spandau. Or, Spandau était indispensable au Roi pour ses opérations ultérieures, et il résolut de la conserver à tout prix. Il eut d'abord recours à la

[1] Lebzelter, agent de l'électeur de Saxe, à Prague, rapporte en ces termes, l'opinion de Wallenstein sur la situation (Helbig, Gustave-Adolphe, p. 53).

« Je voudrais bien survivre à la fin de cette guerre, et j'ai grand'peur, qu'avec la manière de procéder du cabinet impérial, elle ne finisse mal. Mon avis a toujours été que, puisque cette guerre avait commencé avec désordre, il fallait la continuer de même, si Sa Majesté Impériale voulait sérieusement arriver à son but, qui est d'affermir son autorité, de relever sa réputation déchue et de contraindre les Etats de l'Empire à rentrer dans l'obéissance. Car, à quoi sert-il de faire tant d'assemblées, de lever des contributions d'après les registres matricules de l'Empire et d'observer d'autres règles surannées, lorsque tout est en dissolution et qu'il n'est plus possible de rien obtenir en aucun lieu, de bonne grâce? Il fallait donc persévérer dans l'irrégularité primitive, imposer de force des contributions, et par là épuiser complètement les Etats, ce qui aurait facilité d'autant plus leur réduction à l'obéissance. Le roi de Suède est un si puissant ennemi, comme Sa Majesté Impériale n'en a pas encore eu, il faut lui opposer de grandes forces, l'écraser, ou conclure avec lui une paix durable, sinon il donnera fort à faire à Sa Majesté Impériale. »

Wallenstein était logique avec lui-même, car on sait comment il appliquait ses maximes. Il paraît seulement étrange qu'il ait reconnu, si tard, le péril de la guerre avec le roi de Suède et la force réelle de ce monarque.

ruse. Il feignit de vouloir retirer ses troupes, afin de fermer la bouche aux malveillants, qui osaient soutenir qu'en se faisant céder Spandau, il avait vu une autre chose que la « sûreté de sa personne et le bien de la cause protestante. » L'électeur craignait que cette brusque retraite ne le livrât sans défense aux vengeances des Impériaux ; il fit prier le Roi d'attendre quelque temps. Gustave n'y consentit que sous la condition, que l'électeur contracterait envers lui des engagements formels, et exigea une réponse prompte et nette.

Ainsi mis en demeure, l'électeur qui craignait avant tout de se prononcer, tergiversa. Des négociations, où la bonne foi était absente des deux côtés, se nouèrent, jusqu'à ce qu'enfin Georges Guillaume se décida à réclamer du Roi l'exécution pure et simple de ses premières promesses. Gustave n'hésita plus à jeter le masque, et à demander à la force ce que l'astuce n'avait pu lui donner. Il quitta Spandau, mena son armée droit sur Berlin, et menaça de mettre la ville à feu et à sang, si l'électeur ne se courbait sous ses fourches caudines.

La résistance était impossible. L'électeur, contraint d'accepter la loi de cet étrange allié, signa, le 21 juin, un traité, par lequel il cédait au roi les forteresses de Spandau et de Custrin, lui livrait la petite armée Brandebourgeoise, et s'engageait à payer 30,000 rixdalers par mois, pour l'entretien des troupes royales.

Gustave devenu, par ce traité léonin, le véritable maitre du Brandebourg, en fit prendre possession des forteresses par ses généraux et partit, de sa personne, pour Stettin, dans l'intention d'aller presser le siége de Greifswald. En route, il apprit que cette importante place, dernier refuge des Impériaux en Poméranie, avait succombé. Ce succès rendait disponibles toutes les forces suédoises employées en Poméranie. Gustave en détacha une partie, pour une expédition dans le Mecklembourg, sous les ordres du général

Tott, et ramena le reste à Brandebourg, où était le gros de son armée.

Maître de la rive droite de l'Elbe, jusqu'à Magdebourg, il songea à prendre pied sur la rive gauche. Laissant une partie de son armée à Brandebourg, avec ordre d'y achever les ouvrages de défense commencés, il remonta, le 28 juin, le cours de l'Elbe, avec 2,000 mousquetaires d'élite et presque toute sa cavalerie. Dans la soirée du 29, il atteignit la petite ville de Jerichow. Afin de tromper l'ennemi sur le véritable point de son passage, il fit faire de fausses démonstrations par sa cavalerie, dans la direction de Magdebourg. Pappenheim donna dans le piége et couvrit Magdebourg. Pendant ce temps-là le roi faisait rassembler en toute hâte tous les bateaux du voisinage, à Jerichow. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, quelques compagnies d'infanterie surprirent, à la faveur des ténèbres, la faible garnison de Tangermunde, sur la rive gauche de l'Elbe, la taillèrent en pièces, et s'emparèrent de la place. Un pont de bateaux fut immédiatement construit, et, dès le 13 juillet, Gustave put franchir le fleuve avec toute sa cavalerie et son artillerie. Il établit son quartier-général à Tangermünde, fit des courses dans tout le pays environnant, et força les garnisons impériales de se retirer sur Magdebourg. Le 19 juillet, Banner attaqua Havelberg et s'en empara de vive force[1].

[1] Voici le rapport de Pappenheim à l'électeur de Bavière, daté de Wolmirstadt, le 9 juillet 1631.

« Votre Altesse Electorale a pu voir, par mes dernières lettres, comment j'ai été envoyé dans ces contrées, avec 40 compagnies de cavalerie et 4 régiments d'infanterie, pour observer les mouvements du roi de Suède et l'empêcher de jeter un pont sur l'Elbe. Je suis, Dieu merci, arrivé à temps : car le colonel Baudissin avait déjà passé l'Elbe à Werben, qu'il a surpris par suite de l'inexcusable incurie du lieutenant-colonel du régiment de Lichtenstein, nommé Schulter, lequel est demeuré prisonnier. De là, il est tombé sur Seehausen, où il a trouvé le major du régiment de Beninghausen et toute sa compagnie de cavalerie à table et les a emmenés prisonniers de l'autre côté de l'Elbe. Il a été ensuite sommer Havelberg, et la garnison allait lâchement capituler, lorsque mon avant-garde, commandée par Erwitte, est tombée sur un

On s'attendait à ce que le roi marchât droit à Magdebourg, et c'est dans cette prévision que Pappenheim réclama la prompte assistance de Tilly. Mais Gustave prit un parti plus prudent. La nécessité de laisser de nombreuses garnisons derrière lui, avait affaibli ses forces; des renforts lui étaient annoncés, mais il fallait leur donner le temps d'arriver. De plus, de tous les princes protestants qui applaudissaient à ses succès, le landgrave de Hesse-Cassel et le duc de Saxe-Weimar s'étaient encore seuls prononcés ouvertement pour lui. L'électeur de Saxe, toujours vacillant, et jaloux de prendre lui-même la direction d'un tiers-parti, continuait à esquiver, par des échappatoires, les pressantes instances du Roi. Gustave était trop habile pour être la dupe de tergiversations dont il pénétrait, sans peine, le mobile. Il connaissait le déplorable état de l'Empire, les tristes conditions dans lesquelles se trouvait l'ar-

de leurs quartiers, près de Havelberg, a tué dans les 40 Suédois, pris 12 et enlevé beaucoup de chevaux et deux petits canons. Là-dessus, l'ennemi s'est retiré et m'a laissé le temps de garnir ledit Havelberg d'hommes et de munitions en quantité suffisante. Mais il n'est plus possible, dans ce pays, de tenir encore un passage comme tel, car les cours d'eau et les marais sont tellement desséchés qu'on peut passer l'Elbe presque partout à cheval, ce qui n'était pas arrivé de mémoire d'homme. Comme j'ai remarqué que l'ennemi concentre ses troupes vers Brandebourg et Zerbst, et que je ne fais aucun doute qu'il n'ait traité avec les princes protestants et qu'il n'ait le projet de se joindre à l'électeur de Saxe, pour tomber à l'improviste sur son Excellence, mon intention est de me retirer sur Magdebourg et d'aviser à me maintenir jusqu'à ce que j'aie approfondi les desseins du roi ou reçu d'autres ordres de son Excellence. J'ai beaucoup de peine à vivre ici, car j'ai trop ou trop peu de troupes. Trop peu pour faire face à l'ennemi, trop pour les entretenir. Car les seigneurs de ce pays veulent jouir pleinement des bénéfices nouvellement gagnés; cela ne peut être, tant que nous sommes ici, et je me trouve entre deux difficultés, ne pouvant donner raison à l'un sans irriter l'autre. Ceci a spécialement rapport aux gouverneurs et administrateurs qui, malgré qu'ils voient clairement que dès que nous aurons quitté le pays, l'ennemi y entrera, ne nous fournissent pas les subsistances nécessaires, pour nous permettre de vivre en bon ordre et de ménager d'autant plus le pays.

Nous sommes étonnés, par ici, que l'armée de Silésie ne fasse rien et laisse faire l'ennemi. Elle pouvait cependant bien facilement agir, car l'ennemi est loin d'elle, et il n'est pas d'endroit d'où on puisse l'incommoder et le gêner davantage.



mée de Tilly, et plutôt que de risquer sa fortune dans le sort d'une bataille, au profit d'alliés honteux, il se résolut à attendre, l'œil au guet, l'arme au bras, que le temps et l'occasion lui ouvrissent une trouée jusqu'au cœur de l'Empire. Au moment où on croyait le voir paraître devant les murs de Magdebourg, il établit un camp retranché à Werben.

Voici la description qu'un auteur militaire donne de ce camp célèbre dans les fastes de la guerre de trente ans :

Werben est à un quart de mille, tout au plus, de l'Elbe, à la pointe d'un triangle formé par le fleuve et la Havel. Entre le fleuve et la ville, se trouvaient des prairies, où l'on avait élevé de fortes digues pour arrêter le débordement des eaux. Gustave, arrivant dans une saison où les prairies étaient à sec, prit son camp derrière ces digues, qu'il transforma en véritable rempart, muni de meurtrières, et percé d'ouvertures pour faciliter les sorties. A quelque distance en avant, le Roi profita d'une saignée qui lui tint lieu de fossé sec, et qu'il fit garnir de mousqueterie. Ce fossé avait son aile droite alignée à Werben, dont les fortifications, soigneusement réparées, lui servaient de bastion, et sa gauche appuyée à l'Elbe, ayant devant elle un petit bois, appelé le Thiergarten, qui s'étendait jusqu'à l'Elbe. Dans cette disposition, Gustave avait le dos et les deux flancs appuyés à l'Elbe, et son front couvert par les digues et la ville. Le camp servait de tête de pont à celui que Gustave avait fait jeter sur l'Elbe, et qui était également bien défendu, à l'autre bout. Car les Suédois profitèrent habilement de l'angle que fait la Havel, en se jetant dans l'Elbe, et construisirent sur le terrain de la Priegnitz, un fort qui rasait les deux eaux. Enfin, pour plus de sûreté, Havelberg, sur la Havel, de l'autre côté de l'Elbe, à l'est, était gardé par une nombreuse garnison.[1]

[1] Francheville. Remarques militaires, p. 350.

Ajoutons que les vivres arrivaient en abondance au camp, tant par l'Elbe que par la Havel et ses affluents, et que l'espace compris entre les retranchements était assez vaste pour permettre à l'armée suédoise de manœuvrer à l'aise.

Aux premiers avis de Pappenheim, Tilly avait dépêché vers lui le major général comte Cratz avec quelques milliers d'hommes. Trois jours après, il leva lui-même son camp et reprit la route de Magdebourg par Mansfeldt et Aschersleben. Il supposait le comte de Furstenberg, qui s'avançait à grands pas, assez fort pour achever l'œuvre de réduction de la Hesse et espérait forcer le roi à accepter la bataille. Il entra à Magdebourg le 25 juillet, et dès le 27 s'avança jusqu'à Wolmirstadt. Il fit camper son infanterie autour de la ville, mais la difficulté de se procurer des fourrages le força de cantonner sa cavalerie jusque dans des villages éloignés.

A l'approche de Tilly, Gustave Adolphe s'était hâté de rassembler toutes ses forces dans le camp de Werben ; mais il observait son ennemi avec une vigilance inquiète, cherchant à faire quelque heureux coup de main, capable de le démoraliser. Ses coureurs lui apprirent l'éparpillement de la cavalerie de Tilly. Il résolut d'en profiter. Le 26 juillet, il quitta son camp avec 3,000 chevanx et quelques centaines de mousquetaires et se rendit à Arnebourg ; vers 9 heures du soir il se remit en marche et passant au dessous de Tangermunde poussa jusqu'au village de Beldingen, deux lieues au delà de cette dernière ville. Dans la matinée, des gens du pays lui annoncèrent que l'avant-garde de Tilly n'était qu'à quatre milles de là. Aussitôt, il envoya en reconnaissance le major du régiment d'Ortenbourg avec deux escadrons. Le soir, le major revint avec cinq prisonniers et des renseignements positifs.

A Burgstall, village situé à deux lieues seulement de Beldingen se trouvaient les régiments de Pappenheim et de Montecuculli.



Tout près de là, à Reindorf, était cantonné le régiment de Bernstein.

Enfin à une lieue derrière Burgstall, mais plus du côté de l'Elbe, logeaient les régiments de Holck et de Coronini.

Les rapports s'accordaient à représenter ses troupes comme très-fatiguées et se reposant en toute sécurité.

Le roi prit ses dispositions en conséquence de ces renseignements. Il envoya l'ordre à ses généraux de faire avancer 6,000 hommes en toute hâte jusqu'à Beldingen, afin d'assurer sa retraite en cas d'échec, et partagea les troupes qu'il avait sous la main en trois détachements. Il se mit à la tète du plus faible et donna le commandement des deux autres au Rhingrave Otto Louis et au général Baudissin. Celui-ci ayant l'aile droite devait attaquer Burgstall; le Rhingrave, à l'aile gauche, Angern, et le roi, prenant le milieu, Reindorf.

Baudissin, qui avait le moins de chemin à faire, surprit complétement les régiments de Pappenheim et de Montecuculli. Les impériaux n'eurent pas même le temps de monter à cheval pour s'enfuir. La plupart furent tués ou faits prisonniers. Tous leurs chevaux et leurs bagages tombèrent entre les mains des Suédois.

Si prompte qu'eut été cette attaque, elle n'avait pu être silencieuse. Le bruit de la mousqueterie donna l'éveil au régiment de Bernstein. Le colonel fit donner le boute-celle et il venait de ranger ses cavaliers à l'entrée du village, lorsque Gustave parut. Le roi n'avait que 400 hommes avec lui, néanmoins il n'hésita pas à charger. Les impériaux le laissèrent approcher à portée de pistolet, puis le premier rang le saluant d'une décharge, se mit à galoper obliquement à droite et à gauche, selon la manœuvre ordinaire du temps, pour laisser tirer le second rang. Mais cette caracole (sic) mal exécutée au milieu de la nuit, leur fut funeste. Gustave tomba sur eux comme la foudre au moment où ils se reformaient, et la mort de Bernstein, qui fut tué dès le

début de l'action, acheva de les mettre en désordre. Ils s'enfuirent à toute bride et s'échappèrent à la faveur de la nuit.

Le Rhingrave n'eut pas moins de succès. Arrivé près d'Angern, il envoya quelques dragons reconnaitre la localité, et apprit que Holck, sans doute prévenu, avait formé ses deux régiments en bataille derrière le village. Il les attaqua hardiment, et après une lutte acharnée, les culbuta. Mais sa victoire coûta la vie au jeune comte Palatin de Lauterek, qui servait comme volontaire, sous ses ordres.

Satisfait de cet exploit, qui coûtait mille hommes environ aux impériaux, et lui avait donné un butin immense, Gustave se retira lentement sur son camp.

Il y trouva la nouvelle de l'arrivée de la reine à Wolgast avec 8,000 hommes. Il en fit diriger la moitié sur le Mecklembourg et rappela le reste à Werben, ainsi que le corps de 9,000 hommes que commandait le maréchal Horn sur les frontières de la Silésie. Rassuré par ces renforts, il attendit l'attaque probable de Tilly.

Le lieutenant-général de l'Empereur avait été fort sensible à l'échec de sa cavalerie, mais il espérait une revanche éclatante. Le 30 juillet, il passa une grande revue de son armée, et s'avança en bon ordre de bataille sur Werben, afin d'éviter toute nouvelle surprise. Après six jours d'une marche fatigante, constamment harcelée par la cavalerie légère des Suédois, il arriva en vue du camp. Pendant quarante-huit heures, il essaya vainement d'attirer le roi hors de ses retranchements. Enfin, s'étant ménagé des intelligences dans la ville de Werben, il résolut d'y donner l'assaut. Dans la soirée du 7 août, à un signal donné de la ville, les impériaux, pleins de confiance, s'avancèrent en silence vers les remparts de Werben. Mais ils avaient été eux-mêmes trahis. Au moment où leurs masses profondes s'approchaient des fossés, un feu écrasant les accueillit, et mit le désordre dans leurs rangs. Au même instant, la cavalerie suédoise les chargea et ils

eussent été taillés en pièces, si Tilly n'eût par précaution disposé un corps de réserve, qui vint couvrir la retraite et arrêter la cavalerie royale.

Le lendemain le général Baudissin sortit du camp avec quelques milliers de chevaux, attaqua les Croates, les sabra, et les poursuivit jusque sous le canon de Tilly. Cette imprudence lui coûta cher : chargé à son tour par les cuirassiers impériaux, il fut rejeté sur le camp avec perte de plusieurs centaines d'hommes et eut à subir les plus vifs reproches de la part du roi.

Tilly avait à lutter contre des ennemis plus terribles encore que les Suédois. La disette sévissait dans son armée. Les partis suédois, favorisés par les basses eaux, franchissaient le fleuve sur tous les points, se montraient jusque sur les derrières des impériaux, enlevaient les convois venant de Magdebourg et d'Halberstadt, pillaient le pays et brûlaient ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Les communications de Tangermunde à l'armée impériale devinrent si peu sûres, qu'un jour les préposés aux vivres laissèrent gâter 20,000 pains de munitions, parce qu'ils n'osèrent les faire transporter à temps. Les fourrages étaient introuvables, les cavaliers impériaux devaient courir jusqu'à seize lieues de distance pour chercher la nourriture de leurs chevaux épuisés. La chaleur brûlait l'herbe sur pied. L'eau elle-même manquait et se vendait dans le camp de Tilly, parce qu'on devait aller la puiser dans l'Elbe à travers mille périls[1].

Vaincu par les privations, Tilly se retira le 9 août sur Tangermunde. Il y fit jeter un pont sur l'Elbe, sans doute dans l'intention de franchir le fleuve, et d'attaquer les Suédois sur la rive droite. Mais il renonça bientôt à ce projet. Il eût rencontré sur la rive droite un pays plus dévasté encore, et couru le risque d'être coupé de ses communica-

[1] Gfœrer. Gustave-Adolphe, p. 717.

tions avec Magdebourg. Ses forces étaient insuffisantes pour tenir les deux rives à la fois et cerner complètement le camp suédois. Il resta ainsi dans l'indécision jusqu'au 21 août. La disette l'avait suivi à Tangermunde, et enlevait chaque jour quantité d'hommes et de chevaux. La désertion se mit parmi ses troupes, des bandes entières passèrent aux Suédois, et des symptômes menaçants de mutinerie se manifestèrent. Le 21 août, après avoir rappelé les garnisons de quelques petites villes de la vieille Marche, il quitta pour toujours cette province, où pendant six ans il avait agi en maître, et arriva le 22 au soir à Wolmirstadt.

Sur ces entrefaites le landgrave de Hesse Cassel était arrivé au camp de Werben, où se trouvait déjà le duc Bernard de Saxe-Weimar. Un traité fut conclu dans lequel le landgrave accepta du roi de Suède une vassalité mille fois plus humiliante que celle qui le rattachait à l'Empereur. Mais en revanche, il obtint l'assurance de conserver pour lui-même toutes les conquêtes qu'il pouvait faire sur les princes ecclésiastiques, livrant ainsi le véritable secret de son amour de la liberté allemande. Le duc Bernard de Saxe-Weimar se fit promettre de son côté les évêchés de Bamberg et de Wurzbourg, sous le titre de duché de Franconie, et reçut l'argent nécessaire pour l'équipement de trois régiments, qu'il se hâta d'aller lever à Weimar. Son empressement, stimulé par les cupides appétits que le roi avait su éveiller en lui, fut très-utile au landgrave. En apprenant le voyage et les actes du prince Hessois, Tilly avait adressé une proclamation fulminante aux Etats de la Hesse et donné l'ordre au comte Fugger, commandant un corps de 10,000 hommes récemment levés par la Ligue, d'attaquer sans ménagement les domaines du landgrave. Fugger obéit ; mais le duc Bernard accourut en Hesse avec ses recrues, les réunit à l'armée Hessoise et repoussa toutes les attaques des impériaux. Puis il s'empara de Fritzlar, ville appartenant à l'électeur de Mayence, qu'il traita avec

la dernière cruauté, mit à rançon les abbayes de Hirschfeld et de Fulda et après avoir ravagé impitoyablement les possessions des princes ecclésiastiques, il alla camper près de Rotenbourg, où il attendit les suites de la jonction des armées saxonne et suédoise.

Tilly se trouvait à Wolmirstadt dans une position des plus critiques. Le roi lui coupait toute communication avec le Mecklembourg et le Bas-Elbe. A sa droite, vers l'Est, était la marche de Brandebourg, pays complètement ruiné, dont toutes les places fortes étaient aux mains des Suédois. A gauche, la Hesse soulevée menaçait de le couper de la Franconie et de la Westphalie. En arrière, la Saxe électorale, s'appuyant sur sa neutralité, refusait de lui donner la moindre assistance en vivres. Pour lui, ce n'était plus de vaincre qu'il s'agissait, mais de vivre, et pour vivre, il n'avait à choisir qu'entre deux ressources, se jeter sur la Saxe ou battre en retraite sur la Franconie, en abandonnant au roi de Suède le reste de l'Allemagne. A la vérité, il avait enfin obtenu de l'Empereur l'autorisation d'agir contre l'électeur de Saxe, mais les ordres les plus formels en sens contraire lui arrivaient coup sur coup de Munich et de Mayence[1]. Jusqu'au 31 août, l'armée saxonne demeura campée auprès de Leipzick et rien n'eût été plus facile pour Tilly que de la disperser, avant qu'elle pût être secourue par les Suédois. C'était l'avis de Pappenheim, et certes Tilly comprenait mieux que personne la nécessité d'une prompte décision et surtout d'une prompte action. Malheureusement les instructions positives de l'électeur de Bavière ne le laissaient pas libre; esclave de ses devoirs, il se crut obligé de pousser l'obéissance jusqu'au bout. Le 24 août, il dépêcha à Mersebourg le chanoine Jean Reinardt de Metternich, administrateur de l'archevêché de Halberstadt pour l'archiduc Léopold, et le général de l'ar-

[1] Mailath, t. 3, p. 257. Archives du Royaume. Sécretairerie d'Etat allemande. Corresp. de l'Electeur du Royaume.

tillerie, baron de Schœnbourg, avec ordre de sommer l'Electeur de joindre son armée à celle de l'Empereur et de fournir des vivres à celle-ci sous peine d'être traité en ennemi.

Jean Georges fit le meilleur accueil aux envoyés de Tilly et les invita à sa table. Au dessert, il leur dit en riant : « Je vois bien qu'on songe enfin à goûter de ces bonnes confitures saxonnes, si longtemps ménagées. Mais prenez garde, messieurs, de vous casser les dents, car il y a dans ces confitures des noyaux qui pourraient bien être durs à mordre. » Le lendemain, il congédia les sieurs de Schœnbourg et de Metternich avec une réponse écrite portant l'assurance de sa fidélité, la justification de la confédération de Leipzick et la prière de n'être pas traité en ennemi, mais en prince fidèle et affectionné à l'Empereur.

Tout en continuant ainsi ses protestations de dévouement au chef de l'Empire, l'Electeur se liait de plus en plus avec le roi de Suède, et ramenait ses troupes à Torgau, mouvement à bon droit suspect et qui dut renouveler cruellement les regrets de Tilly de n'avoir pas été libre d'agir à temps.

Tilly chassé de Wolmirstadt, comme de Tangermunde, par la faim, marcha le 28 août sur Eisleben où le comte Egon de Furstenberg l'attendait depuis quelques jours avec son corps d'armée, fort d'environ 20,000 hommes. Cette jonction portait les forces de Tilly à environ 40,000 hommes. Sous peu de jours, il devait être rejoint par Aldringen, avec 7,000 hommes, et il avait à sa portée les 10,000 soldats du comte Fugger. Le 4 septembre, après avoir reçu la réponse de l'électeur de Saxe, il se dirigea vers Halle. La disette ne permettait plus la longanimité, et il ne pouvait plus persister à obéir à Maximilien, qu'en laissant son armée se fondre sous ses yeux. Il dépècha au comte de Tiefenbach, qui commandait en Silésie, un corps de 11,000 hommes, l'ordre d'opérer contre la Saxe par la

Lusace et ouvrit lui-même les hostilités en faisant sommer Mersebourg de lui livrer des vivres. Le magistrat ayant refusé, Pappenheim fut détaché contre la place avec 6,000 hommes et 8 pièces d'artillerie.

L'incendie des faubourgs suffit pour déterminer le commandant à capituler. Naumbourg, Weissenfels, Jena, Pegau et quantité de localités de la Saxe électorale furent mises à rançon, ou pillées par Pappenheim. Le 8 septembre, Tilly fit sommer aussi Leipzick de lui fournir des vivres et menaça en cas d'hésitation de venir en personne. Le magistrat répondit qu'il ne pouvait rien faire sans en avoir référé à l'Electeur. Tilly insista et réclama de plus l'entrée de troupes impériales dans la ville. Sur de nouveaux refus, il partit de Halle le 12 septembre, avec toute son armée et parut le 13, de bonne heure, devant Leipzick. Les magistrats accoururent au devant de lui pour implorer sa clémence. Il les reçut avec bienveillance et leur accorda quelque temps de répit, tout en ordonnant les préparatifs nécessaires pour l'assaut. Les bourgeois effrayés auraient voulu capituler, mais le commandant saxon s'y opposa. Il ouvrit un feu violent d'artillerie, et ses boulets renversèrent un officier impérial auprès de Tilly. Le 14, il mit le feu aux faubourgs; Tilly essaya de faire éteindre l'incendie, mais sans pouvoir y réussir, à cause du vent et des volées de mitraille de l'ennemi. Il fit dresser aussitôt des batteries et pendant la nuit du 14 au 15 septembre lança quelques bombes dans la ville. Le souvenir du sort de Magdebourg épouvanta les habitants de Leipzick, et le 15, sur leurs instances, le commandant saxon capitula. Tilly traita la ville avec la plus grande douceur, et se contenta d'y faire entrer 1,000 hommes sous le colonel Wangler.

La nouvelle des hostilités commises par Tilly contre la Saxe, mécontenta profondément l'électeur Maximilien. « J'aurais désiré vivement, lui avait-il écrit le 20 août, que vous eussiez reçu plutôt l'avis de l'électeur de Mayence.

Mais puisque cela n'a pas eu lieu, vous auriez dû cependant comprendre, d'après mes instructions antérieures, quels graves motifs vous défendaient d'agir contre l'électeur de Saxe; tant qu'il ne commençait pas lui-même la rupture ou ne se joignait pas aux Suédois. Car ainsi que vous l'a mandé l'électeur de Mayence, c'est affaire de telle importance que s'il en résulte une guerre déclarée, nous n'aurons pas seulement à dos un ennemi, mais tous ceux des protestants qui jusqu'ici s'étaient tenus tranquilles. Vous m'eussiez fait plaisir de ne pas rompre les négociations avec l'électeur Jean Georges et d'employer des moyens conciliants pour le ramener. »

Le 13 septembre, il manifesta avec encore plus d'énergie à Tilly son déplaisir de la rupture avec l'Electeur de Saxe et lui ordonna de rétablir à tout prix les bonnes relations avec ce prince. L'Electeur de Mayence Anselme Casimir fit exprimer les mêmes sentiments. Mais, il était trop tard. Dès le 11 septembre, Jean-Georges avait traité avec le roi de Suède.

Après le départ des sieurs de Metternich et de Schœnbourg, Arnim lui avait fait remarquer le danger de la position de l'armée saxonne à Leipzick, et le 1er septembre il fit déloger ses troupes et les envoya occuper un camp retranché à Torgau. Déterminé à se jeter dans les bras des Suédois, il envoya Arnim au roi, avec ordre de réclamer son appui, quelles qu'en pussent être les conditions. Gustave était à Alt-Brandebourg, depuis dix jours; prévoyant les événements, il avait quitté son camp de Werben avec une partie de son armée, pour se rapprocher de la Saxe. Sûr désormais de sa proie, il affecta de la froideur, énonça d'abord les prétentions les plus dures, puis au bout de quelques jours, il parut se radoucir et enfin conclut avec l'Electeur un traité dont les principales bases portaient :

1° Que les deux armées se réuniraient et combattraient ensemble, comme un seul homme, les ennemis du roi et de



l'Electeur. Que l'armée Saxonne serait placée sous les ordres du roi et ne se séparerait sous aucun prétexte, des Suédois, sans leur consentement.

2° Que l'Electeur ne conclurait aucun traité de paix sans l'assentiment du roi.

3° Que toutes les places fortes de la Saxe sur l'Elbe seraient ouvertes au roi.

4° Que l'Electeur pourvoirait à l'entretien des deux armées tant qu'elles seraient sur le territoire saxon.

Aucun auteur ne parle d'articles secrets. Mais les précédents du roi vis-à-vis du landgrave de Hesse-Cassel et du duc de Saxe Weimar, sa conduite postérieure et enfin cette stipulation dans le traité avec le landgrave, relative aux conquêtes à faire et à garder, qui n'admettait au même bénéfice que les princes qui s'allieraient au roi avant trois mois, autorisent à croire que l'Electeur reçut aussi de brillantes promesses. Peut-être, dit Gfrœrer, le roi lui fit-il entrevoir la couronne de Bohême.

Sur ces entrefaites, Gustave s'était avancé jusqu'à Coswig; le 13 septembre, il franchit l'Elbe à Wittenberg, et le 15 effectua à Duben sa jonction avec l'armée saxonne.

On a reproché à Tilly de n'avoir pas empêché cette jonction en se jetant entre les deux armées. Ce reproche qui a été formulé par un écrivain militaire moderne, et qui ne se retrouve pas chez les auteurs antérieurs, nous parait peu fondé en présence du plan primitif adopté par Tilly, plan que les hommes de l'art se sont accordés à approuver et dont il ne se départit que malgré lui et par la faute de Pappenheim. On ne doit pas oublier non plus que, d'après les ordres qu'il avait envoyés à Tiefenbach, il devait supposer que ce général occuperait au moins une partie des forces de l'Electeur ou du roi. Malheureusement, Tiefenbach, qui haïssait Tilly et qui avait des ordres secrets de l'Empereur, refusa d'obéir sous prétexte d'insuffisance de

forces et se borna à faire quelques incursions peu importantes dans la Lusace.

Deux jours après le traité avec la Suède, Jean-Georges, qui n'avait cessé de correspondre avec Tilly, eut l'inqualifiable hypocrisie de lui écrire une lettre remplie de protestations de sa fidélité envers l'Empereur, fidélité, disait-il, non de paroles menteuses, mais de faits clairs et patents. J'en avais attendu, continuait-il, d'autres remerciments que ceux que j'ai reçus. Il ne me reste qu'à offrir à Dieu les injustices dont je suis victime... Mes efforts ont toujours tendu à remplir ponctuellement mes devoirs envers le chef de l'Empire, et je conserve encore l'espoir que *mon bien-aimé Empereur* n'exigera pas de moi plus que je ne lui dois, etc. »

Jean-Georges avait-il la simplicité de croire qu'il tromperait le vétéran catholique, ou se préparait-il une excuse pour le cas d'une défaite? La question est peu importante, mais le fait prouve une grande duplicité chez l'Électeur. Tandis que ce prince s'épuisait en fausses démonstrations vis-à-vis de Tilly, il témoignait à Gustave la plus grande ardeur de combattre. L'engagement qu'il avait pris d'entretenir les deux armées lui paraissait bien lourd, il sentait que cette obligation serait d'autant plus ruineuse pour ses états que la temporisation serait plus longue et que quinze jours de pareil entretien épuiseraient toutes ses ressources.

Dans un grand conseil de guerre, auquel assistait l'électeur de Brandebourg, les avis furent partagés. D'après Chemnitz, le roi aurait voulu éviter une bataille, faire un mouvement sur la droite, prendre Halle, attaquer Mersebourg, et resserrer de plus en plus l'ennemi dans un cercle de fer, jusqu'à ce que, pressé par la disette, il quittât son inexpugnable position de Leipzick et vint s'offrir lui-même aux coups de ses adversaires, si mieux il n'aimait opérer une retraite qu'on pouvait rendre désastreuse. « Il ne faut

pas oublier, dit Gustave, que l'enjeu de la bataille est une couronne et deux chapeaux d'Electeur. Les vicissitudes de la fortune sont communes dans la vie humaine, mais principalement dans la guerre, et dans les grandes batailles. Nous pouvons être vaincus. Certes mon royaume souffrirait de ma défaite ; mais enfin, il est éloigné, il a la mer pour rempart, une flotte considérable pour défense, et une armée toute prête à remplacer celle que je perdrais. Pour vous, au contraire, vous avez l'ennemi sur le dos, et si nous perdions la bataille, vos bonnets d'Electeur pourraient bien osciller sur vos têtes ou même tomber tout à fait par terre.» Ces sages raisonnements ne firent aucune impression sur l'électeur de Saxe, que préoccupait avant tout la perspective de sa ruide totale, pour peu que le séjour de tant d'armées sur son territoire se prolongeât, et il déclara que si le roi ne voulait pas livrer bataille, il marcherait seul contre Tilly.

Gustave céda, le conseil se sépara, et l'électeur de Brandebourg qui, dit Gfrœrer, n'aimait probablement pas la poudre, retourna à Berlin.

L'aspect des armées saxonne et suédoise offrait un contraste frappant. Les Saxons étaient bien nourris, forts, parfaitement équipés ; leurs officiers, magnifiquement vêtus et armés, portaient des chapeaux couverts de plumes. A côté d'eux, les Suédois au front bronzé, aux traits fatigués, aux habits déchirés ou pleins de la poussière des bivouacs, ne brillaient que par leurs allures martiales. Le 16 septembre, les armées réunies traversèrent Duben et s'avancèrent vers les plaines de Leipzick, en ordre de bataille, les Saxons à gauche, les Suédois à droite. Le soir, elles s'établirent à Klein-Wolcka, à trois lieues de Leipzick. Chemnitz rapporte que Gustave convoqua ses officiers autour de lui, et après leur avoir donné les instructions les plus détaillées pour la journée du lendemain, s'entretint longuement avec eux. « Je ne veux pas, disait-il entre autres choses, rabais-

ser nos ennemis, ni vous faire les choses plus faciles qu'elles ne sont; ce serait vous faire tort, car je vous crois incapables de vous laisser effrayer par les dangers. Je vous connais et je vous ai vus assez à l'œuvre, pour savoir qu'il n'y a pas de lutte si critique, de péril si grand, que vous ne puissiez en sortir à votre honneur, sous mes ordres. Mais, disons-le franchement, nous avons devant nous un ennemi fort et puissant, plein d'expérience, qui n'a jamais eu, durant sa longue carrière militaire, que des triomphes. Mais, plus cet ennemi est glorieux, plus grande sera notre gloire de le vaincre. Tout l'honneur, la réputation, la gloire qu'il s'est acquis, après tant d'années, peuvent, avec l'aide de Dieu, devenir nôtres en vingt-quatre heures. Nous sommes certainement égaux en nombre à nos adversaires, si pas supérieurs, et je ne fais pas le plus petit doute, que tous, du premier au dernier, vous ne remplirez votre devoir de bons soldats : j'espère aussi que les Saxons, malgré leur inexpérience, feront ce qu'ils pourront dans cette occasion, d'où dépend le salut de leur patrie... Vous et vos soldats, vous avez souvent dit en plaisantant, que vous pourriez bien gagner le ciel, sous ma conduite, mais rien des richesses de la terre. J'avoue que jusqu'à présent vous avez pu avoir raison. Nous ne pouvions guère songer à nous enrichir dans des pays dévastés et déserts, et d'ailleurs amis, que nous avons traversés, jusqu'à présent. Mais à l'avenir, si vous savez vous battre comme à l'ordinaire, vous gagnerez, non-seulement les richesses éternelles, mais encore celles du temps, car outre que devant nous, est un camp plein des plus précieux trésors, vous pouvez, d'un seul coup heureux, vous ouvrir « la route des prêtres, » dans laquelle vous trouverez d'abondantes compensations à vos travaux, à vos peines, à vos misères. »

Gustave entendait à merveille l'art de stimuler les courages, en surexcitant les concupiscences. Lorsqu'il vit ses officiers suffisamment encouragés, il sortit et parcourut ses

bivouacs, en causant familièrement avec les soldats. Il s'arrêta particulièrement dans les quartiers de cavalerie, et considérant les chevaux petits et faibles de ses dragons, il leur donna cette instruction : « Les cavaliers Impériaux sont généralement montés sur de forts étalons, lorsque vous aurez à faire à eux, et que vous ne pourrez, à cause de la cuirasse, piquer dans les côtes de l'homme, visez aux chevaux, enfoncez-leur votre épée tout droit, élargissez la blessure, par un mouvement du poignet, et vous aurez bientôt culbuté homme et bête ensemble. »

Gustave passa le reste de la nuit dans sa voiture, avec les généraux Horn, Banner et Teufel, et pendant un moment d'assoupissement, il rêva qu'il luttait contre Tilly, et que, l'ayant enfin jeté à terre, il en avait été cruellement mordu au sein gauche.[1]

[1] Khevenhuller qui ne laisse passer aucun présage inaperçu, raconte le fait suivant :

Vers ce temps, des ecclésiastiques de Hildesheim organisèrent une comédie, dans laquelle le roi de Suède et le comte de Tilly paraissaient en scène, à cheval, se livrant un combat singulier. Naturellement, Tilly devait être vainqueur. Mais il arriva qu'au moment où Tilly, après avoir harangué, en vers terribles, le roi débarquant sur le sol allemand, mettait l'épée à la main, celui-ci, dans un mouvement précipité, lui lâcha un coup de pistolet dans la figure et le renversa grièvement blessé. Là-dessus s'éleva un grand tumulte, et la comédie se trouva changée en tragédie. Nombre de gens, ajoute Khevenhuller, ont tenu ceci pour un *omen* remarquable des futurs insuccès du comte de Tilly contre le roi de Suède.

L'auteur du *Theatrum europæum*, qui copie l'anecdote, y ajoute celle-ci :

« Le 20 juin, dans la nuit se manifesta un étrange *omen* à Wittenberg, présageant les futurs malheurs du comte de Tilly. Dans ladite nuit éclata un fort orage, pendant lequel, entre onze heures et minuit, les sentinelles du rempart virent venir à elles, un cavalier, suivi d'un chien noir et de deux soldats, mèches allumées. Au qui-vive du factionnaire, fut répondu : Ronde. Sur quoi le soldat reprit : avancez à l'ordre. Le cavalier se mit à rire. Bientôt après, il reparut sur le rempart, et les sentinelles s'aperçurent que c'était un spectre : et la garde étant accourue, quelques soldats qui avaient servi sous le comte de Tilly, dirent que ce spectre avait la figure dudit comte. Le spectre se montra encore une fois, mais sans tête, puis tout rentra dans le silence.

Le lendemain, l'aventure du rempart s'étant ébruitée, les hommes de garde furent mandés à l'hôtel-de-ville avec leur capitaine et soumis à un interrogatoire. Ceux qui avaient servi sous le comte de Tilly affirmèrent, par serment, que ce devait être lui ou le diable en personne.

La légende, qui ne pouvait manquer de rattacher mille détails extraordinaires à cette bataille célèbre, laquelle décida du sort de l'Allemagne, veut que Tilly ait passé la nuit du 16 au 17 septembre, dans la maison du fossoyeur, à l'entrée du cimetière de Leipzick. C'est là, dit-on, que tenant aussi un conseil de guerre, il se laissa entrainer, malgré lui, à courir les chances d'une bataille.

Le premier projet de Tilly avait été d'attendre l'ennemi dans sa forte position, jusqu'à ce que fut arrivé le corps du général Aldringen que l'on savait approcher. Appuyé sur la ville de Leipzick, ses ailes, assurées par la Pleisse et la Parde, il pouvait braver, avec avantage, tous les efforts du Roi. Dans cette intention, il fit commencer les retranchements du camp, et élever de nombreuses batteries. Les travaux furent poussés avec une telle activité, que le 17, dans la matinée, ils étaient presque terminés. Mais ce parti de prudence irritait le comte de Pappenheim qui, jaloux de son chef et espérant le voir remplacer par Wallenstein, ne cessait, depuis longtemps, de le décrier à Vienne et à Munich, le traitant de vieillard affaibli par l'âge, épuisé, et désormais incapable de quoi que ce fût de vigoureux. A son exemple, les anciens généraux de Wallenstein, qui regrettaient les prodigalités de l'ex-généralissime, et qui supportaient, avec impatience, le joug de la sévère discipline de Tilly, s'emportaient jusqu'à traiter la circonspection du vétéran de lâcheté, sa temporisation, de trahison. Ces sentiments se firent jour dans le conseil de guerre. La séance fut orageuse. Pappenheim se livra à toute sa fougue, et dans sa présomption, s'écria : « que l'armée impériale, bien aguerrie, fraiche et accoutumée à vaincre, n'avait pas besoin de renfort pour battre les nouvelles milices de Saxe, et les Suédois fatigués de longues guerres. » Ces paroles furent chaleureusement applaudies. Tilly résista cependant à l'entrainement général et aux accusations à peine voilées qu'articulèrent contre lui les impa-

tients de combattre. Insensible à tout autre mobile qu'à celui de son devoir, il était encore résolu, le matin du 17 septembre, à éviter la bataille et à attendre Aldringen.

Vers 9 heures, le bruit s'étant répandu que l'ennemi approchait, le comte de Pappenheim vint demander à Tilly l'autorisation de prendre 2,000 chevaux, afin de pousser une reconnaissance et de tâcher d'enlever quelques prisonniers. Tilly hésita d'abord, mais, sur les instances du feld-maréchal, il consentit enfin à le laisser partir, sous la recommandation expresse de ne pas s'engager trop avant avec l'ennemi. Pappenheim promit tout ce qu'on voulut, mais il ne tint pas sa parole. En effet, ayant rencontré quelques coureurs Saxons, il leur donna la chasse, et envoya courrier sur courrier à Tilly, pour lui dire : « Que l'armée Saxonne arrivait seule, et qu'il se hatât de s'avancer afin de l'écraser. » Pour toute réponse, le lieutenant-général réitéra à Pappenheim l'ordre de rallier le camp. Au lieu d'obéir, Pappenheim fit dire de nouveau à Tilly : « Que les Saxons étaient seuls, et que lui, Tilly, aurait à répondre devant Dieu, l'Empereur et l'électeur de Bavière, d'avoir négligé une si magnifique occasion. » Cette étrange mise en demeure de la part d'un subalterne n'ébranla point encore Tilly. Mais ce que n'avaient pu obtenir ni les menaces, ni les paroles insultantes, l'impulsion du dévouement et de l'abnégation le lui arracha. Trompé par ses faux renseignements, Pappenheim s'avança trop et se trouva aux prises avec toute l'armée des alliés. Il fit demander à Tilly un secours de 2,000 chevaux pour le dégager. L'occasion de la vengeance était d'autant plus séduisante, qu'elle pouvait se déguiser sous le voile de l'intérêt de l'armée entière. Mais Tilly était inaccessible à de semblables tentations. Cependant, il soupçonna sans doute et non sans raison, que la désobéissance du maréchal n'avait d'autre cause que le désir de le forcer à une bataille, car, levant, dit-on, les bras au ciel, il s'écria : « Ce malheu-

reux me perdra d'honneur et de réputation ; il causera la ruine de l'Empereur. » Il n'en expédia pas moins 2,000 cuirassiers, avec l'injonction expresse à Pappenheim de battre en retraite, sous peine de mort. Ce secours ne suffit pas. Alors, le désespoir dans le cœur, mais mu par le désir de sauver un homme, dans lequel il admirait de grandes qualités militaires, et avec cet homme, l'élite de la cavalerie, il quitta ses retranchements, et s'avança dans la plaine en ordre de bataille. Son armée s'étendait sur une seule ligne, de Breitenfeld à Seehausen, sur une plaine unie, nouvellement labourée, et où se montraient à peine quelques ondulations de terrain. Le comte de Furstenberg commandait l'aile droite, ayant sous ses ordres six régiments de cavalerie de 500 Croates; Pappenheim se trouvait à l'aile gauche avec 7 régiments de cavalerie. L'infanterie entière, divisée en 13 carrés, formait le centre, sous les ordres directs de Tilly, assisté des généraux de Schaumbourg et Officutz. Quelques régiments de cavalerie couvraient ses flancs. Il avait derrière lui un petit bois, et sur son front, 20 pièces d'artillerie, 6 autres pièces étaient à l'aile droite.

Ses forces se montaient à 21,000 hommes d'infanterie et 11,000 chevaux[1]...

De son côté, le roi de Suède fit sonner le départ, dès l'aube du 17, et comme il n'avait devant lui que de grandes plaines sans bois, il fit marcher son armée, sur deux grandes colonnes.

Le roi comptait avec lui 13,000 hommes d'infanterie et 8,850 chevaux. L'Electeur de Saxe 11,000 hommes de

[1] Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'ordre de bataille des Impériaux. Le système ordinaire de Tilly était de former deux lignes et une réserve. Gualdo Priorato a donné le plan de bataille de Breitenfeld dans ce sens. Mais il résulte des recherches faites par les écrivains militaires modernes, qu'à Breitenfeld, Tilly ne forma réellement qu'une seule ligne. L'annotateur militaire de Gualdo attribue même, en partie, la défaite de Tilly à l'absence de réserve.



pied et 4,000 cavaliers. L'artillerie se composait d'environ 60 pièces de tout calibre.

Au bout d'une heure l'avant-garde suédoise aperçut la cavalerie de Pappenheim. Un combat assez vif s'engagea sur les bords du Lober, ruisseau que les alliés devaient nécessairement traverser. Pappenheim, accablé par des forces supérieures, fut culbuté avec perte, en se retirant il mit le feu au village de Podelwitz, qui se trouvait sur la route des Suédois, pour qu'ils n'en tirassent pas avantage. Bien que le passage du ruisseau fût devenu libre, les difficultés du terrain arrêtèrent quelque temps les alliés. Bientôt cependant l'obstacle fut franchi et les alliés se formèrent en bataille entre les villages de Podelwitz et de Gœpschelwitz.

Cet ordre de bataille se composait de deux lignes et d'une réserve.

L'aile droite de la première ligne s'appuyait au village de Podelwitz. Elle se composait de cinq régiments de cavalerie suédois, disposés deux en avant et un en arrière, sans cependant faire deux divisions séparées. Dans les intervalles des pelotons étaient rangés, des détachements de 180 mousquetaires. Cette disposition ingénieuse et toute nouvelle avait été imaginée par Gustave pour reprendre ses avantages contre la grosse cavalerie de Tilly, et elle contribua pour beaucoup au gain de la journée. Sur la cavalerie s'appuyait l'infanterie suédoise divisée en quatre brigades, et soutenue par le régiment de la garde à cheval du roi. Venaient ensuite deux régiments de cavalerie, en cinq pelotons, disposés et mêlés de mousquetaires, comme ceux de droite.

Le roi commandait en personne l'aile droite de cette première ligne; le général Teufel, le centre; le maréchal Horn, la gauche.

La droite de la seconde ligne aux ordres de Baner se composait de deux régiments de cavalerie en sept pelotons,

dont quatre au premier rang et trois au second. Trois brigades d'infanterie sous le général Hepburn formaient le centre, et avaient pour appui les régiments de cavalerie du colonel Coochtitzki et Schaffman. L'aile gauche consistait en deux régiments de cavalerie, soutenus de deux compagnies de dragons. Elle était commandée par le général Hall.

Les Saxons étaient rangés à gauche des Suédois et séparés d'eux par un certain intervalle. Ils ne formaient qu'une ligne. Près des Suédois était massée la cavalerie, sous les ordres d'Arnim, en trois divisions sur dix rangs ; puis se présentaient six régiments d'infanterie en six carrés sur 104 hommes de profondeur. Cette infanterie était commandée par le duc de Saxe Altenbourg. L'Electeur se trouvait à l'extrême gauche avec 24 escadrons de cavalerie et son régiment des gardes du corps. Toute la grosse artillerie fut établie en batterie devant le front de l'armée. En outre, chaque brigade d'infanterie suédoise avait cinq pièces volantes. Le mot d'ordre des Suédois fut : ***Dieu avec nous;*** celui des Impériaux : ***Jésus! Maria!***

Le roi portait un collet de buffle, un chapeau gris orné d'une plume verte, et montait un cheval blanc. La chaleur était extrême, car l'été de 1631 fut remarquable sous ce rapport ; la poussière fine, soulevée par les pas de tant d'hommes et de chevaux, et chassée par un vent du Sud-Ouest, formait à certains moments de véritables nuages. Tilly, en général habile, avait pris l'avantage du vent et s'était posté de manière à ne pas en être incommodé. Vers midi, avant que le roi eût complété son ordre de bataille, Tilly ouvrit le feu de sa grosse artillerie. Elle ne fit qu'un effet médiocre, les Suédois répondirent bientôt et un de leurs premiers boulets vint frapper mortellement le colonel Baumgarten, ce qui impressionna son régiment, comme d'un mauvais présage.

A deux heures environ, le roi voyant ses soldats

gênés par la poussière, ordonna un mouvement de l'aile droite pour éviter l'inconvénient. Pappenheim crut l'instant favorable, obliqua à gauche, dans le but de déborder les Suédois, et lança sur eux sa cavalerie sans avoir la patience d'attendre qu'il fût soutenu par l'infanterie. S'il eût réussi à faire brèche, et la furie de son attaque lui en donnait les plus grandes chances, l'ordre de bataille des Suédois était renversé et leur défaite certaine. Mais Baner se hâta d'amener quelques régiments de la seconde ligne, avec du canon, au secours de l'aile droite, et les plaça à angle droit avec celle-ci. C'est alors que l'artillerie volante et la disposition des mousquetaires dans les rangs de la cavalerie royale firent merveille. Les cuirassiers impériaux, accueillis à bout portant par un feu aussi violent qu'inattendu, se mirent en désordre. Hommes et chevaux, étourdis de ce nouveau mode de combat, se rejetèrent vivement en arrière, poursuivis et sabrés par la cavalerie suédoise. Sept fois, Pappenheim ramena ses cuirassiers à l'assaut des colonnes ennemies, sept fois, ses hommes de fer reculèrent devant la barrière de feu, qui se formait devant eux. Dans l'ardeur de l'action, il appuyait insensiblement de plus en plus sur la gauche, sans s'apercevoir qu'il s'éloignait de ses points d'appui. De son côté, Baner, appelant de nouvelles troupes, étendait sa ligne pour achever de couper Pappenheim du reste de l'armée Impériale. Au bout de deux heures de lutte héroïque, le feld-maréchal blessé fut entrainé définitivement dans la fuite de ses gens découragés. Il parvint à les rallier au delà de Breitenfeld, mais il ne put obtenir d'eux autre chose que d'assister de loin au reste de la bataille et de battre en retraite, avec un certain ordre.

Le régiment d'infanterie de Holstein, cédant à un excès d'ardeur, s'était imprudemment détaché du gros de l'armée pour suivre les cuirassiers de Pappenheim. Il se trouva tout à coup isolé et enveloppé par les suédois. Se

formant aussitôt en carré, il repoussa avec une admirable énergie toutes les attaques d'un ennemi dix fois supérieur en nombre. Il fallut amener de l'artillerie contre lui. Mais les sanglantes trouée faites par les boulets suédois se remplissaient aussitôt. Pas un soldat n'abandonna son poste. Quand le canon eut enfin réduit cette intrépide phalange à une poignée d'hommes, la plupart blessés, les cavaliers finlandais purent achever l'œuvre de destruction. Sous un monceau de cadavres, ils trouvèrent respirant encore, mais criblé de blessures mortelles le vaillant colonel de ce glorieux régiment, le duc Adolphe de Holstein.

Pendant que ceci se passait à sa gauche, Tilly descendant des légères hauteurs sur lesquelles il s'était posté, chargea vigoureusement le centre des Suédois. Mais dans ce mouvement, il masqua sa propre artillerie qui fut réduite à l'impuissance. Exposé par contre au feu des Suédois, il éprouva des pertes sensibles et regagna ses premières positions, après un court engagement. Sur sa droite, les Croates, soutenus par les cuirassiers de Furstenberg, avaient attaqué les Saxons. Ceux-ci, après s'être d'abord courageusement défendus, commençaient à plier, lorsque Tilly, tournant ses forces sur ce point, vint achever leur défaite. Les Saxons furent mis en déroute complète. L'Electeur lui-même se sauva à toute bride, suivi d'Arnim et de ses gardes du corps; il ne s'arrêta qu'à Eultenbourg. Quatre régiments maintinrent seuls l'honneur du nom Saxon, et, abandonnés de leurs généraux, vinrent se ranger sous les ordres du maréchal Horn.

Le centre des Suédois, découvert, se trouvait fortement compromis, et le moment était critique pour eux. Malheureusement, Tilly n'en put profiter. Ses soldats trop ardents à la poursuite des Saxons s'étaient laissés entraîner au loin, et une partie d'entre eux rencontrant les bagages des alliés, se livrait au pillage. Horn eut donc le temps de prendre ses mesures. Imitant la manœuvre qui avait si bien réussi à



Baner, il porta rapidement sa seconde ligne en avant, et la rangea en potence devant les troupes victorieuses de Tilly. Par une coïncidence heureuse pour lui, Baner, qui venait de culbuter définitivement la cavalerie de Pappenheim, put détacher quelques régiments au secours du centre.

Comme si le ciel se fût déclaré subitement en faveur des Suédois, le vent, qui jusque là leur avait été contraire, changea brusquement, et aveugla les Impériaux de fumée et de poussière. Néanmoins, ceux-ci marchèrent bravement au combat. Mais là aussi, la tactique de Gustave produisit des effets foudroyants. On raconte que, pour la première fois, les Ecossais au service du roi tirèrent en feu de peloton, et que les Impériaux furent tellement stupéfaits de cette nouveauté, qu'ils en perdirent contenance. Ce fut bien pis encore, lorsqu'à trente pas, l'infanterie suédoise, ouvrant ses rangs, démasqua ses pièces de régiment et cribla de mitraille les masses profondes des Impériaux. Les soldats de Tilly furent ébranlés; les officiers firent des prodiges de valeur pour les enlever et quantité d'entre eux furent tués en donnant à leurs gens l'exemple de l'audace. La lutte devint acharnée, et malgré la supériorité que donnait aux Suédois leur artillerie volante, la victoire balançait encore, lorsque la cavalerie de Furstenberg, rebutée par le feu des mousquetaires royaux, tourna bride et prit honteusement la fuite.

L'aile gauche de l'armée impériale n'existait plus. Le mouvement oblique à droite de Tilly, combiné avec le mouvement en sens inverse de Pappenheim, avait mis entre eux une trop grande distance, pour que celui-ci pût ramener à son chef les débris de ses cuirassiers. La lacune avait d'ailleurs été habilement remplie par Baner, dont toute l'attention s'était portée à couper à Pappenheim la retraite sur le gros des Impériaux. La fuite de la cavalerie de Furstenberg avait achevé de dégarnir entièrement l'infanterie de Tilly. L'artillerie, qui, au début de la journée

était placée au centre, étant demeurée immobile, pendant que Tilly portait ses forces sur la droite, se trouvait, en ce moment, à l'extrême gauche de la ligne impériale, et dangereusement isolée.

Le roi saisit d'un coup d'œil les avantages que lui offrait cette fâcheuse situation des Impériaux. Maître de disposer de toutes ses forces, il fit faire à son aile droite et à son corps de bataille une manœuvre semblable à un quart de conversion à gauche. Après avoir ainsi formé une ligne droite, débordant les Impériaux sur les deux extrémités, il ordonna une attaque générale, la cavalerie des deux ailes en avant. Les troupes qui gardaient les batteries de Tilly furent culbutées, et les pièces tournées immédiatement sur les Impériaux, qui eurent à la fois à soutenir le feu des Suédois en front et en flanc, le choc des colonnes en tête, et les charges de la cavalerie en flanc et en queue.

Accablés de tous côtés, enveloppés sur tous les points, labourés en tous sens par une pluie croisée de projectiles, les carrés impériaux cèdent enfin la victoire. Les régiments mutilés se débandent successivement et se dispersent dans la campagne.

Il était déjà tard. La nuit approchait. Du milieu des Suédois vainqueurs se dégagent, comme une tour mouvante et hérissée de piques, cinq régiments wallons, dont le nom mérite de passer à la postérité. Ce sont les régiments Balderon, Blanckaert, Gœtz, Dietrichstein et Chiesa, la fleur des vétérans de la Ligue, les héros des glorieuses expéditions de Tilly, les compagnons de ses misères et de ses triomphes. Ils enserrent au milieu d'eux leur général, blessé au bras, mais frémissant de douleur et impatient de mourir. Là sont Furstenberg, Cronenberg, le duc Rodolphe de Saxe Lauenbourg et toute une phalange de vaillants officiers, prêts à faire à leur chef vénéré un rempart de leurs corps. Tous les efforts de l'ennemi n'ont pu les entamer. Ils gagnent, en combattant, la bordure d'un bois, s'y

arrêtent, et tournent tête, car ils veulent mourir en soldats, pour sauver l'honneur de leurs drapeaux. La cavalerie suédoise les charge avec fureur, l'infanterie les aborde de ses masses puissantes, l'artillerie les couvre de feu « et fait voler en l'air bras et jambes. » Ils résistent, blessés tombent à genoux, se battent encore et se font tuer sur place. Tilly a son cheval éventré sous lui par un boulet; il s'en fait donner un autre, et veut se jeter, tête baissée, dans les rangs suédois. Un capitaine du régiment royal, Rhingrave, nommé le long Fritz, à cause de sa taille colossale, l'aperçoit, se fait jour jusqu'à lui, le frappe à coups redoublés de la crosse de son pistolet, en lui criant de se rendre. Il va périr, car ses bras mutilés ne peuvent manier une arme, lorsque le duc Rodolphe de Saxe Lauenbourg s'élance sur le Suédois et lui brûle la cervelle.

La nuit seule mit fin au combat. Des cinq régiments wallons, il ne restait que 600 hommes, debout encore derrière les cadavres de leurs héroïques camarades. Ils passèrent la nuit non loin du champ de bataille, respectés des Suédois qui, admirant leur valeur, renoncèrent à les poursuivre. Le lendemain matin, ils entraient tristes et silencieux sous les portes de Halle, ramenant sur une civière formée de piques « leur vieux père » épuisé de sang et hors de connaissance. 9,000 morts couvraient la plaine de Breitenfeld. La plupart appartenaient à l'armée impériale, car la perte des Suédois se montait seulement à 700 hommes et celle des Saxons à 2,000. Parmi eux étaient, outre le duc Adolphe de Holstein, qui mourut dans la nuit, à Eulenbourg, le baron de Schoenbourg, général de l'artillerie impériale, le major-général Erwitte, les colonels Baumgarten, Blanckaert, Grotta, 10 lieutenants-colonels et 12 capitaines, les colonels suédois Teufel, Callenbach et Hal. Un quatrième officier supérieur, le colonel Courville, tomba blessé, dès le commencement de la bataille, aux mains des Impériaux. Les Saxons eurent à

regretter le général major Bindthauf, le colonel Lœser, deux frères Starchoedel, etc.

Les trophées de la journée furent immenses. En dehors du prodigieux butin fait par les officiers et les soldats, le roi recueillit toute l'artillerie de Tilly et plus de cent drapeaux ou étendards. Presque tous les prisonniers, au nombre de plusieurs milliers, consentirent à se laisser fondre dans les régiments suédois, ce qui implique qu'ils avaient dû se battre, avec une médiocre énergie, pour l'Empereur.

Jamais, dit un auteur militaire[1], général vaincu n'a été plus amèrement et plus inconsidérément critiqué que Tilly. Le premier reproche qu'on lui adresse est d'avoir accepté la bataille. Le simple récit des faits démontre à l'évidence que ce reproche est sans fondement. En second lieu, on l'a blâmé de n'avoir pas attaqué les Suédois au passage du Lober. Mais en admettant que malgré le peu de mobilité de ses masses épaisses, Tilly se fût porté sur le Lober, tout ce qui pouvait arriver, c'est que le roi aurait fait un détour d'un demi mille sur la gauche, pour ne pas exposer ses troupes dans ce passage. Et alors, Tilly était obligé d'abandonner le poste près de Podelwitz pour se replier sur Seehausen et Breitenfeld. Il pouvait même craindre que les Saxons qui n'étaient pas loin de là ne profitassent de ce moment pour tomber sur son flanc droit[2].

En rapprochant les diverses circonstances, on voit aisément celles qui décidèrent du gain de la bataille. D'abord, l'ordonnance des Suédois était fort supérieure à celle des Impériaux. Les différentes espèces de troupes y étaient placées de manière à ce qu'elles se défendaient mutuellement. Ce qui est inattendu, est ordinairement ce qui réussit le mieux en guerre, et rien ne fait tant de mal à la cavalerie qu'un feu masqué. Ainsi, la première manœuvre

[1] Francheville. 414. Discours sur la bataille de Breitenfeld, par un officier prussien. [2] Ibid. p. 420 et suiv. Tableau militaire 295.



que doit faire un général de cavalerie qui a une artillerie à cheval à sa disposition, c'est de la faire avancer et de la masquer jusqu'à portée du feu à mitraille. Sa cavalerie sait qu'elle doit s'ouvrir, et la décharge faite, cette cavalerie entrera le sabre à la main dans les vides causés par le feu. Cette manœuvre que Gustave exécuta avec ses canons de cuir et les mousquetaires placés derrière la cavalerie, réussit parfaitement. Les gros bataillons de Tilly et ses masses de cuirassiers avaient perdu toute leur supériorité contre l'ingénieuse ordonnance de Gustave, dont toutes les parties s'entr'aidaient avec facilité. Si cette ordonnance des brigades n'avait pas été d'un si grand avantage pour les Suédois, jamais leur aile gauche dégarnie par la retraite précipitée des Saxons, n'aurait pu résister à Tilly[1].

Enfin on critique vivement l'ordre de bataille de Tilly. Cela peut être une erreur venant de ce que la plupart des plans que nous avons, ont été faits par des Suédois qui ne furent pas à portée de juger de la position des Impériaux pendant l'action : l'habitude de Tilly était de former deux lignes, en laissant de granes intervalles entre les bataillons de la première, qui étaient soutenus par ceux de la seconde en forme d'échiquier. Il est à croire que Tilly voulant tourner les Saxons, fit avancer sa seconde ligne dans les intervalles de la première, et que les Suédois qui virent l'armée impériale dans cette position, crurent que Tilly n'avait formé qu'une seule ligne.

Mais même en ce moment, on remarque que Tilly reste un peu en arrière avec le centre, formant alors comme une seconde ligne, et qu'il laisse le combat s'engager aux deux ailes, ménageant ses forces en attendant le moment de se jeter du côté où la victoire était en balance : il obligeait, par un coup de force, l'ennemi déjà ébranlé à prendre la fuite. Or, voyant que le succès était incertain du côté de

[1] Francheville. Tableau militaire, p. 295 et suiv.

Pappenheim, et que les Saxons à l'aile gauche, attaqués par Furstenberg, commençaient à perdre du terrain, il suivit son plan, en cherchant à poursuivre ses avantages : mais en quoi il fit mal, c'est qu'il porta toutes ses forces contre les Saxons. Quatre brigades d'infanterie suffisaient pour achever ce que Furstenberg avait si bien commencé. Au lieu qu'en s'éloignant du champ de bataille avec le gros de son armée, il cédait du terrain, sans savoir si Pappenheim était assez fort pour tenir le roi en échec.

On a prétendu que la cavalerie légère qui s'était jetée sur le bagage des Saxons, fut en partie cause de la perte de la bataille. En conséquence, on en rejette la faute sur Tilly, qui, dit-on, n'aurait pas dû lâcher la bride à ces pillards. Mais on peut répondre à cela que cette faute, si c'en est une, est ordinaire partout avec ces sortes de gens trouvant à piller, et qu'elle ne décide de rien. En tout cas, ce fut un obstacle pour Tilly, mais ne provenant pas de son fait.

Pappenheim commit la double faute d'attaquer l'aile gauche des Suédois sans soutien d'infanterie et de s'écarter trop du gros de l'armée. Il est sûr que le demi-quart de conversion que le Roi fit faire à son aile droite décida de la victoire. Le mouvement dérobé à Tilly rendit les Suédois maitres du poste de l'artillerie impériale et les porta dans le flanc des Impériaux, mais ce mouvement décisif ne se serait pas fait, si Tilly n'y avait donné lieu en se portant trop sur sa droite et en poursuivant trop vivement ses avantages sur les Saxons, seule faute qu'on puisse lui reprocher avec raison.

Tout en reconnaissant les avantages que donnait à Gustave son ordonnance, on ne voit pas que l'ordre profond et massif des Impériaux leur ait fait obstacle. Les épais carrés d'infanterie et les gros escadrons répondaient aux vues du général[1].

[1] Remarques sur la bataille de Breitenfeld par un officier prussien, 122 et suiv.



Evidemment, le fait saillant dans tout le cours de la bataille, du côté des Impériaux, est le défaut d'unité. Pappenheim attaque sans ordre et ne se préoccupe que de sa propre lutte, comme s'il était seul à se battre; le régiment de Holstein se jette au fort du combat, sans s'inquiéter de savoir s'il sera soutenu; la cavalerie de Furstenberg semble croire sa tâche finie après la fuite des Saxons; elle perd un temps précieux à les poursuivre et lâche pied devant les Suédois. Ce sont là des efforts isolés qui manquent d'ensemble et pèchent ainsi par la base. Le lendemain de la bataille, des milliers d'Impériaux se rangent sous les bannières suédoises avec une facilité qui démontre qu'ils ont dû déployer fort peu d'ardeur la veille à les combattre. Tout concourait donc à rendre à Tilly la victoire impossible, la défaite infaillible. Il sut, du reste, supporter cette tardive et d'autant plus douloureuse infidélité de la fortune avec la mâle et modeste dignité du chrétien. Il n'accuse personne, n'a que des éloges pour Pappenheim, il ne cherche ni fausses excuses ni circonstances atténuantes, il ne dit pas un mot de ses blessures, il accepte franchement le revers dans sa plénitude, comme une épreuve de la miséricorde divine. Son ame généreuse s'incline, sans murmure comme sans respect humain, sous la main du Dieu qui le frappe.

On connait son rapport à l'Empereur[1]. Voici celui qu'il adressa à l'Infante.

« LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

« Madame,

» Sachant Votre Alteze Sérénissime intéressée en nos disgrâces aussi bien qu'en nos prospéritez, je n'ay deu manquer de l'advertir, que le 17 de ce mois, comme je

[1] Annexe, n° 183.



m'estois impatroné de la ville et chateau de Leipsich pour conforme l'ordre que j'en avois, constraindre l'électeur de Saxe à obéir au mandat de Sa Majesté Impériale, et à renoncer et casser le traicté du dict Leipsich, le roi de Suède, accreu tant des forces du dict électeur de Saxe, que de celuy de Brandebourg, nous est venu sur les bras, et nous at obligé à une bataille, en laquelle, après un long et bien furieux combat, le malheur a voulu que nos trouppes qui estoyent beaucoup moindres en nombre et fort incommodées tant de la poussière que du canon que l'ennemy avoit en très grande quantité, sont enfin allées en désordre, et ont quitté la campagne. Je suis bien marry, qu'à la suite de tant de bonnes nouvelles que j'ay cy devant mandé à Vostre Altéze Serenissime, il faut que maintenant je l'importune de la mauvaise de cet accident, qui est autant au desavantage de nos affaires comme il m'est sensible. Vray est que la perte n'a aussy esté petite du còsté de l'ennemy, mais telle qu'il n'a sceu sitost nous poursuivre, qu'une bonne partie des troupes est sauvée que je vay ralliant le mieux que m'est possible. Je supplie Votre Altéze Serenissime de concourir par son assistance au danger des présentes occurrences, et de vouloir donner incontinent ordre que les deux régiments de Sa Majesté Impériale qui sont encore là-bas, marchent en toute diligence en deçà et vers le pays de Hessen, où je pense m'aller joindre aux trouppes que le baron d'Aldringen et le comte Fugger y ont assemblées pour empescher autant que faire se pourra, les progrès des ennemis, espérant que Dieu qui nous a voulu visiter par ce contraire succès, n'abandonnera la juste cause de Sa Majesté Impériale à laquelle j'ay voué ma vie et ce qui me reste de sang de cette dernière occasion, et je demeure à jamais,

» Madame,

» Vtre, etc.

» Jean, comte Tserclaes de Tilly.

» De Halberstatt, le 24 septembre 1631. »



La réponse de l'Infante[1], qui respire d'ailleurs les plus admirables sentiments de piété, ne contient pas un mot personnel à Tilly. Cette absence complète de témoignages de sympathies a lieu de surprendre et s'explique difficilement. L'insistance mise plus tard par l'Infante à lier les mains à Tilly et à lui défendre de risquer une seconde bataille, porte cependant à croire que les anciens ressentiments des généraux espagnols contre le général de la Ligue, réveillés par cette occasion de se satisfaire, étaient parvenus à ébranler la confiance de la princesse dans les talents, dans la fortune du vétéran belge. Les accusateurs ne manquent jamais au malheur, et il se trouve peu de juges qui n'aient besoin d'un effort pour l'acquitter.

Dans ce petit nombre néanmoins se trouva l'électeur de Bavière. Il parut moins sensible au coup qui le frappait personnellement qu'à ce qui touchait l'homme, dont il avait reçu tant de signalés services. Il s'empressa de lui écrire, dès le 29 septembre, de la manière la plus affectueuse et prit à tâche de lui prodiguer les plus délicates consolations.

« J'ai été informé de la malheureuse rencontre qui a eu lieu entre vous et l'ennemi, et j'ai été tout particulièrement heureux d'apprendre, que, malgré que vous vous soyez si fort exposé, vous vous trouvez pour notre personne en bonne disposition : par contre, j'ai vu avec peine que vous avez été blessé au bras gauche. Il est donc juste de remercier Dieu Tout-Puissant d'avoir daigné vous protéger et vous sauver, et je fais des vœux pour que vous soyez bientôt en bonne santé et en mesure de prendre votre revanche. La guerre comporte nécessairement des accidents tels que ceux que vous avez éprouvés ; et les mêmes sont arrivés à de grands potentats, à de vaillants généraux que Dieu a ensuite gratifiés de brillantes victoires et de triomphes définitifs. Nous devons donc tous les deux mettre en lui notre

[1] Annexe, n° 185.

pleine et entière confiance, qu'il n'abandonnera pas sa sainte Eglise, mais qu'il dirigera et disposera toutes choses pour le mieux. »

Une pareille lettre honore autant le prince qui la dicte que le général qui a su mériter de semblables égards.

L'Empereur qui avait appris la fatale nouvelle avec la fermeté d'une ame sincèrement chrétienne, ne parut ému que du chagrin dont il supposait naturellement Tilly affligé. Il chargea Aldringen de « réconforter en son nom le vieux général et de lui exprimer toute sa cordiale et douloureuse sympathie. »

Mais si tels étaient les nobles sentiments qui prédominaient chez les deux princes les plus directement frappés dans leurs intérêts par la défaite de Breitenfeld, des dispositions d'une tout autre nature régnaient dans les rangs inférieurs, et paralysaient d'avance les revanches éventuelles.

L'humiliation de Tilly, loin d'être un objet de remords pour ceux qui par leur jalousie et leur insubordination y avaient tant contribué, était une occasion, saisie avec empressement, de se débarrasser d'un chef dont la sévérité militaire et l'austère désintéressement leur étaient odieux. Tous, l'accablant sous le poids de leur dénigrement, réclamaient avec impatience la réintégration de Wallenstein, l'homme aux faciles et magnifiques libéralités.

A la tête de ces ambitieux mécontents, se trouvait naturellement le comte de Pappenheim. L'intraitable orgueil de l'intrépide maréchal, en lui dissimulant ses fautes, ne lui laissait voir que celles de son supérieur, et il se complaisait dans une naïve admiration de lui-même. L'histoire aurait droit d'être sévère à son égard, si sa mort glorieuse sur le champ de bataille de Lutzen ne la forçait de l'absoudre. Peu de jours après la sanglante rencontre de Breitenfeld, il écrivait à Wallenstein.

« Votre Grâce Princière aura appris par ma dernière lettre la malheureuse bataille, et réellement depuis le départ de Votre Grâce Princière, nous n'avons guères pu parler de succès. Plaise à Dieu de le changer! La Providence m'a miraculeusement protégé dans cette occasion; car je suis resté sur le champ de bataille le dernier des soldats et officiers; la même nuit j'ai rallié un bon nombre de cavalerie et d'infanterie, et bien que je n'aie pu les déterminer à se battre, les cavaliers surtout, j'ai opéré ma retraite avec eux en plein soleil, à la face de l'ennemi et je les ramenés sains et saufs, grâce à Dieu, au général.

» En ce qui me concerne, je pense avoir fait, pendant comme après la bataille, ce qui convient à un brave soldat, et je le ferai encore, s'il plaît à Dieu, pour mon Empereur, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines. Il m'est dur de porter seul tout le poids de cette confusion, car Son Excellence est très-malade, Schœnbourg et Erwitte sont perdus et je n'ai d'autre aide que Furstenberg.

» Mais pour rétablir les choses, je ne vois d'autre moyen, sinon que Votre Grâce Princière se dévouant à Dieu, à la religion, à l'Empereur et à la patrie, consente à s'occuper de cette guerre et reprenne l'œuvre avec vigueur. Je le répète, il n'y a pas d'autre remède, et nul autre n'a comme Votre Grâce Princière la force et la puissance de le faire. Dieu en récompensera Votre Grâce Princière, et le monde entier le glorifiera. »

Et dans une autre lettre : « Plût à Dieu que Votre Grâce Princière voulut se charger de nos affaires comme auparavant. *Fama et opinio* changeront l'état des choses, et il y aurait assez de moyens de ramener bientôt tout, avec l'aide de Dieu, dans l'heureuse position où Votre Grâce Princière l'a laissé; mais personne n'est capable d'user de ces moyens, bien qu'ils soient à la main. Car il faut pour cela des conditions d'autorité et de crédit, de

dispositions et d'intentions, de capacité et d'énergie, telles que Votre Grâce Princière seule les remplit. »

A l'exemple de Pappenheim, Tiefenbach, Piccolomini, Questenberg et bien d'autres exprimaient sans détour leurs ressentiments contre Tilly et se plaisaient à lui opposer, comme contraste écrasant, la figure presque divinisée du duc de Friedlandt.

L'histoire du lion vaincu et blessé est vieille comme le monde, elle se répètera tant que le monde existera. Il n'en faut pas accuser exclusivement les misères morales de l'homme; la courtesse de sa vue y est pour une bonne part. De tout temps, le succès a été, pour le vulgaire, la pierre de touche du génie. Il le couronne, mais en même temps, il sème autour de lui la redoutable ivraie de l'envie, qui mûrissant dans l'ombre, surgit luxuriante, au moment du revers, et cache de ses épis pressés, à l'œil de la foule, les lauriers désormais flétris du passé. Soixante ans de victoires n'ont pu peser autant pour Tilly, dans la balance de ses contemporains, que la seule défaite de Breitenfeld. C'est par cette brèche à sa gloire, que les ennemis de l'Eglise, frappant dans le guerrier le catholique abhorré, ont fait pénétrer les calomnies dont ils ont chargé sa mémoire. Mais c'est aussi à cette dure épreuve des vicissitudes humaines que la postérité reconnaîtra l'indélébile caractère du véritable héros chrétien.

CHAPITRE XX.

Expédition du roi de Suède dans le sud de l'Allemagne. Prise de Wurzbourg. Tilly réorganise son armée. Causes du peu de fruit de ses opérations. Siége de Nuremberg. Combat de Bamberg. Défaite de Horn. Le roi de Suède marche contre Tilly. Siége et prise de Donauwerth. Contradictions historiques. Passage du Lech. Blessure de Tilly. Retraite sur Ingolstadt. Mort de Tilly. Son testament.

On pourrait considérer la carrière de Tilly comme terminée avec la bataille de Breitenfeld. Depuis cette fatale journée, il n'occupe dans les pensées du public qu'une place secondaire. Gustave Adolphe attire tous les regards, concentre toutes les attentions, et les espérances de ses adversaires consternés se tournent exclusivement vers Wallenstein, qui semble tenir désormais, dans ses mystérieuses mains, les destinées de l'Empire. La gloire de Tilly s'est évanouie comme un songe; un seul échec a suffi pour faire oublier à la plupart des princes catholiques et ses services et ses mérites passés. Ils ont cessé d'avoir confiance dans ses talents, dans l'expérience de leur vieux général, ils s'empressent de lui lier les mains, ils lui ôtent toute possibilité de revanche. Effacé par son vainqueur et par son ambitieux rival, cloué dans l'ombre, par le devoir, il sort, pour ainsi dire, de la mémoire des hommes, et un grave historien, Don Calmet, peut avancer avec assurance, en parlant de l'expédition du duc de Lorraine en Allemagne, « que le prince électeur de Bavière, après avoir formé une armée de 20,000 hommes à Donauwerth, permit à Tilly de se retirer dans un cloitre, comme il le désirait depuis

longtemps, et donna le commandement de ses troupes au duc Charles de Lorraine, son neveu. »

D'ailleurs, à dater de la bataille de Breitenfeld, l'histoire de la guerre de 30 ans entre dans une phase toute nouvelle, dont Tilly voit à peine les éclatants débuts, et dont il n'est plus qu'un épisode. Il faut, pour le mettre en relief, rétrécir le cadre immense des événements sur lesquels il a cessé d'influer, et détacher autant que possible sa figure du vaste tableau où dominent désormais, brillants mais éphémères météores, ses émules de gloire.

On a vu que, dans la nuit qui suivit sa défaite, Tilly était entré à Halle, sous l'escorte de ses vétérans Wallons. Les chirurgiens, accourus autour de lui, constatèrent qu'il avait été atteint de trois balles, dont aucune n'avait pénétré profondément, ce qui confirma la rumeur déjà répandue qu'il était charmé contre les coups de feu. Le lendemain matin, à 9 heures, malgré ses souffrances et sa faiblesse, il se fit transporter à Halberstadt, où Pappenheim lui ramena 40 cornettes de cavalerie.

La confusion était grande parmi ces débris de tous les corps, encore sous le coup du terrible revers qui les avait frappés. L'artillerie n'existait plus, l'administration était désorganisée, la caisse militaire vide, les magasins épuisés, les communications coupées en tous sens par des partis de Suédois et par des bandes de paysans insurgés. Pendant plusieurs jours, il fut impossible à Tilly de se mettre en rapport avec Aldringen, qui, à la première nouvelle de la défaite de l'armée impériale, s'était prudemment abrité dans les gorges du Harz. Tous leurs courriers étaient enlevés ou forcés de rebrousser chemin. Le sixième jour seulement, un officier parvint à porter à Aldringen l'ordre d'aller rejoindre en Hesse le corps du comte Othon Henri Fugger, et d'y attendre le lieutenant-général. A Vienne, l'absence d'informations directes se prolongea beaucoup plus longtemps ; le 8 octobre, l'Empereur n'avait

pas encore reçu le rapport de Tilly, et, à la date du 30, il écrivait à l'Infante qu'il « ne sçavait pour assuré en quelle part se trouvait son lieutenant-général le comte de Tilly avec son armée[1]. »

Cependant Tilly, surmontant sa douleur et son chagrin, s'occupait activement de réunir les éléments d'une nouvelle armée. D'Halberstadt, il transporta son quartier général à Ahlefeld et y rassembla un corps de 8,000 hommes d'infanterie et de 5,000 chevaux, avec 12 pièces d'artillerie qu'il fit venir de Wolfenbuttel. A Hœxter, où il passa le Weser, le 2 octobre, il trouva trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie levés par l'électeur de Cologne. Hameln lui fournit de nouveaux canons. Il laissa sur le Weser le comte de Gronsfeld, avec quelques mille hommes, dispersés dans les places les plus importantes, pour tenir le pays en bride, et le 12 octobre, il joignit à Fritzlar les corps d'Aldringen, de Fugger et de Mérode, forts d'environ 12,000 hommes.

Il espérait recevoir quelques renforts de l'Infante Isabelle, à laquelle l'Empereur adressa les plus pressantes sollicitations de secours[2]. Mais, bien que la princesse comprît pleinement les grands périls que couraient le catholicisme et l'Empire, ses ressources disponibles n'étaient pas à la hauteur de sa bonne volonté. Elle se borna à envoyer en toute hâte à Tilly deux régiments impériaux, qui se trouvaient aux Pays-Bas, en les renforçant de quelques compagnies des régiments belges de Salm et de Barbançon[3]. En revanche, elle fit de nombreuses démarches auprès du Pape, afin d'en obtenir des subsides en faveur de l'Empereur et de la Ligue. Forte de l'appui moral et

[1] Archives du royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Corresp. de Ferdinand II. Lettre du 30 octobre 1631.

[2] Archives du royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de l'Empereur Ferdinand II. Lettres du 30 octobre et 25 novembre 1631.

[3] Id. Lettre du 16 novembre 1631.

matériel qu'elle donnait ainsi à la cause impériale, elle se crut en droit de tracer des limites à l'action de Tilly et le requit de ne pas hasarder de bataille, « d'autant, lui écrivit-elle, que si votre armée venait à succomber après la perte passée, ce serait comme perdre le tout et mettre toute la chrétienté en contingence d'une extrème ruine et désolation, ce qu'il convient donc que de prévenir[1]. »

Cette « requête » que vint appuyer un ordre identique de l'électeur de Mayence[2], et que confirma, assure-t-on, une instruction expresse de l'Empereur, affligea sensiblement Tilly. Il exprima ses objections à l'Infante, avec une fermeté respectueuse, mais sans pouvoir l'ébranler. Il ne fut pas plus heureux à Vienne, où, il demanda qu'au moins, vu son grand âge, on lui adjoignit un « général assistant[3]. »

Ses chagrins étaient d'autant plus vifs qu'il pesait mieux ses forces et les occasions de venger sa défaite. Avec les corps d'Aldringen et de Fugger, il comptait sous ses ordres 40,000 hommes, auxquels il allait bientôt unir de nouvelles troupes.

L'Empereur et la Ligue s'étaient en effet créé un nouvel allié dans la personne du duc Charles de Lorraine, prince léger et aventureux, en quête de coups d'épée, de gloire et de conquêtes. Dom Calmet affirme, ce qui est cependant difficile à croire, qu'entre autres promesses brillantes, l'Empereur et l'électeur de Bavière avaient fait au duc celle de lui donner l'investiture du landgraviat de Hesse et du Palatinat, avec la dignité d'Electeur dont Maximilien se serait déporté en sa faveur. On lui aurait assuré en outre « ce qui serait le plus à sa bienséance dans ce qui restait à l'Empire de l'Evèché de Metz et de l'Alsace. »

Il n'en fallait pas autant pour décider Charles de Lor-

[1] Archives du royaume. Corresp. de Tilly. Lettre du 25 octobre 1631.
[2] Correspondance de l'Electeur de Mayence. Lettre du 21 novembre 1631.
[3] Mailath. t. III. p. 269.

raine à se mettre en campagne. Toutefois, il fit demander préalablement l'agrément du roi Louis XIII, dont la réponse fut « qu'il était bien aise qu'une si belle occasion se présentât au duc pour signaler son courage, et qu'en son absence il aurait soin de ses Etats[1]. »

Charles de Lorraine se prépara aussitôt à une expédition, dont il se promettait autant de bénéfices que de lauriers. Il mit garnison dans les villes de Saverne et de Haguenau, que l'Empereur lui avait données, comme places de sûreté, et laissa le marquis de Ville pour commander dans la première, et le comte de Salm dans l'autre. Ces mesures prises, il passa le Rhin à Worms, sur un pont de bateaux, et prit la direction de la Hesse, avec 15,000 hommes environ.

C'était malgré le nombre des soldats un pauvre secours pour Tilly. Le duc avait plus de présomption que d'expérience. Plein de confiance dans ses propres talents et fier de son rang, il était peu disposé à faire de la subordination envers Tilly, et se flattait de le remplacer bientôt dans le commandement des forces impériales[2]. Son armée composée exclusivement de nouvelles recrues, n'offrait aucune solidité. Avant d'atteindre les bords du Mein, elle avait déjà perdu un grand nombre d'hommes, tués par les paysans, ou restés en arrière pour marauder et battre l'estrade.

Tandis que le duc de Lorraine se rapprochait de Tilly, celui-ci s'avançait vers Fulda, dans l'espoir d'arriver à temps pour délivrer Wurzbourg, assiégé par les Suédois. Cet espoir devait être déçu.

Dès le 18 septembre, Gustave Adolphe avait marché sur Leipzick, où s'étaient réfugiés de nombreuses bandes de fuyards. Le colonel Wangler, qui commandait la place,

[1] Dom Calmet. Histoire de Lorraine t. VI. p. 64.

[2] Dom Calmet avance qu'il reçut de l'Empereur un brévet de généralissime, pour commander les troupes impériales, aux mêmes conditions qu'avait fait le général Récalestein (sic) avant sa destitution.

repoussa les sommations des Suédois, malgré le mauvais état des fortifications. Le roi pressé de poursuivre les avantages de sa victoire, laissa à l'Electeur le soin d'assiéger Leipzick et s'avança sur Mersebourg. En route, il rencontra un groupe de 3,000 Impériaux qui cherchaient à regagner Halle. Il les attaqua, en tua un millier et fit 1,500 prisonniers, dont la majeure partie passa à son service. Mersebourg se rendit le 19, et le 22 la citadelle de Halle capitula. Halle appartenait à l'archevêché de Magdebourg. Gustave crut pouvoir profiter de cette circonstance pour se faire prêter serment de fidélité par les habitants, faisant ainsi un pas de plus dans la carrière d'ambition et de conquêtes personnelles, qu'il avait abordée sous le prétexte décevant du zèle pour la liberté allemande.

L'Electeur de Saxe se rendit maître de Leipzick, le 22 septembre, par une capitulation qui lui livra les colonels Wangler, Coronini, Blanckaert, et le commissaire général Walmerode, comme prisonniers de guerre. Il alla immédiatement rejoindre le roi à Halle, où commençaient déjà à affluer les princes protestants, avides de recueillir les premiers rayons de munificence du nouveau soleil levant. Les plans de campagne furent longuement agités. L'Electeur eût désiré que le roi marchât directement sur Vienne et lui laissât le soin de promener la guerre et ses pillages dans les riches domaines des princes ecclésiastiques. Gustave Adolphe feignit d'abord de pencher pour ce projet ; mais le duc Guillaume de Saxe-Weimar et d'autres princes insistèrent pour que les termes de la proposition fussent changés. Leur intérêt les stimulait vivement en ce sens, car le roi prodigue de promesses, au point d'engager la même province, ou la même ville à deux ou trois princes différents, s'était montré particulièrement généreux, sous ce rapport, envers les premiers courtisans de sa fortune. Au fond, il était bien décidé à prendre lui-même « la route

des prêtres » et à ne pas laisser à son timide allié les dépouilles opimes que ses regards dévoraient déjà depuis longtemps et au fond desquelles il entrevoyait un nouvel empire suédo-allemand. La cause défendue par le duc Guillaume de Saxe-Weimar était donc gagnée d'avance, et la discussion était une simple comédie de circonstance. Il fut résolu que Gustave s'avancerait par la Thuringe vers les évêchés du Mein et du Rhin, tandis que les Saxons opéreraient contre la Bohême et l'Autriche.

Afin de bien préparer les voies à son expédition, Gustave envoya Martin Chemnitz et le capitaine Relinger parcourir la plupart des villes impériales, et fit jouer près d'elles avec succès les ressorts de la phraséologie démagogique. Caressant les prédicants, caste fort influente dans les villes libres, flattant la vanité des conseillers et des bourgeois, soulevant les passions populaires, procédant enfin par la menace, là où se produisait quelque résistance, il vint facilement à bout de ses desseins. Ses envoyés conclurent des traités avec Nuremberg, Ulm, Strasbourg, et d'autres cités de moindre importance, devenues ainsi de précieux jalons sur la route que s'était tracée le roi[1].

Le 27 septembre, Gustave quitta Halle, et, cinq jours après il fit son entrée à Erfurt, où déjà le duc Guillaume de Saxe-Weimar s'était introduit par ruse. Il fit de cette ville une de ses principales places d'armes, et y laissa une nombreuse garnison. Le 6 octobre, il reprit sa marche, mit trois jours à traverser la forêt de Thuringe, enleva Kœnigshofen, clef de l'évêché de Wurzbourg et l'un des plus riches magasins de l'armée catholique, trouva ouvertes les portes de la ville impériale de Schweinfurt et se présenta le 13 devant Wurzbourg.

En mettant le pied sur les terres de l'évêché, le roi avait fait porter à l'évêque des propositions d'accommodement.

[1] Gfrœrer. Gustave Adolphe, 753 et s.

Mais le prélat, peu confiant dans ces avances, n'eut pas plutôt eu vent de l'approche des Suédois, que saisi de frayeur, il s'échappa à cheval, au milieu de la nuit, avec un petit nombre de personnes.[1]

La ville de Wurzbourg offrait peu de ressources pour une résistance durable. Mais il n'en était pas de même de Marienberg, forte citadelle, située sur la rive gauche du Mein, et reliée par un pont à la ville qu'elle commandait. Le clergé et la noblesse du pays y avaient réfugié tous les trésors des églises et leurs plus précieuses richesses. Ses cours regorgeaient de bestiaux, ses écuries de chevaux de prix et ses caves de milliers de tonneaux des vins les plus rares. 1,500 hommes la défendaient, garnison plus que suffisante, semblait-il, pour permettre d'attendre du secours. Mais la cupidité des Suédois, enflammée par l'appât habilement présenté de trésors fabuleux, redoubla leur courage. Wurzbourg s'était rendu sans opposition; à peine entrés dans la ville, les Suédois commencèrent l'attaque de la citadelle, et, apres quatre jours de lutte acharnée, ils y pénétrèrent de vive force. Tout ce qui tomba sous leur main, soldats, prêtres, bourgeois, fut impitoyablement massacré, et alors seulement que l'œuvre de sang eut été accomplie, le pillage commença. Le butin en or, argent, pierreries, vaisselles, objets de prix fut immense. Le roi l'abandonna tout entier à ses soldats, ne se réservant que l'artillerie (30 bouches à feu), les magnifiques chevaux de l'évêque et les vins de prix. Aussi, n'y eut-il bientôt plus un Suédois qui ne fut habillé de neuf et l'armée royale se trouva en telle abondance de biens qu'une vache s'y vendait un écu, un mouton quelques sous.

Le roi demeura tout un mois à Wurzbourg occupé à

[1] Archives du royaume. Corresp. de l'évêque de Wurzbourg. Lettre du 28 octobre 1631.



organiser un gouvernement pour la Franconie, qu'il comptait bien s'approprier, en dépit de ses engagements envers le duc de Saxe-Weimar, et à former de nouveaux régiments avec les soldats que le bruit de ses exploits faisait affluer dans son camp. L'approche de Tilly avec des forces supérieures aux siennes ne laissa pas de l'inquiéter, et ce fut avec une joie sincère qu'après avoir été longtemps sur le qui-vive, il le vit s'éloigner sans coup férir.

L'inaction de Tilly irrita les catholiques, autant qu'elle charma le roi. Il s'éleva parmi les princes ecclésiastiques un concert de reproches contre le duc de Bavière qu'on accusa ouvertement d'avoir sacrifié Wurzbourg et les états de ses alliés aux soins de sa propre sûreté et aux préoccupations d'une politique perfidement égoïste. Maximilien se défendit avec vivacité et n'eut pas de peine à se justifier.

Voici en effet ce qui s'était passé.

Le jour même de son arrivée à Fulda, Tilly tint un conseil de guerre dans lequel il appela le feld-maréchal comte de Pappenheim, les trois majors généraux Aldringen, comte Egon de Furstenberg, et comte Othon Fugger, le commissaire général Ruepp et le grand prévôt de Mayence, Reinhardt de Metternich. La question posée fut celle de savoir par quels moyens on pourrait secourir ou sauver le château de Wurzbourg dont on ignorait encore la prise. La discussion fit éclater de profondes dissidences. Metternich, Pappenheim et Furstenberg voulaient qu'on abandonnât Wurzbourg à son sort, qu'on marchât droit sur Aschaffenbourg, où se trouvait l'armée du duc de Lorraine, en ralliant, chemin faisant, les 4,000 hommes que le comte de Sulz commandait à Salzmunster, et qu'avec toutes ces forces on présentât le front à l'ennemi, pour arrêter ses progrès le long du Mein. Aldringen, Fugger et Ruepp proposaient au contraire de secourir, avant tout, Wurzbourg.

Cette divergence d'opinions jeta Tilly dans la plus

grande perplexité. D'un côté, il ne pouvait se faire à l'idée de laisser le roi achever tranquillement la conquête d'une place aussi importante que Wurzbourg, dépôt des richesses du pays entier, et appartenant à l'un des plus fidèles membres de la Ligue. De l'autre, il avait les bras liés, et le sentiment de la lourde responsabilité, qu'on faisait peser sur lui, gênait son esprit habitué aux décisions promptes et hardies. Ses forces étaient à la vérité supérieures à celles du roi de Suède, mais quelle différence dans les éléments qui composaient les deux armées! Les Suédois, enflammés par la victoire, ivres de leurs succès, accueillis partout en libérateurs, largement payés par un immense butin, parfaitement disciplinés, vivant dans l'abondance, prêts à tout oser sous la conduite du roi, leur chef unique. Les Impériaux démoralisés, divisés entre eux, mal vus, mal payés, en proie à la disette et aux privations les plus cruelles, traînant derrière eux une foule de bouches inutiles et de bêtes de somme d'un entretien exorbitant, murmurant toujours, prêts à se mutiner, menés par des généraux peu unis entre eux et critiquant sans cesse leur chef.

Néanmoins Tilly, libre d'agir, eût préféré brusquer une bataille que de laisser ses troupes se morfondre en inutiles manœuvres. Il savait par expérience que l'action est un puissant moyen de remonter le moral du soldat et que, la veille de la bataille, beaucoup de dissentiments disparaissent devant l'impérieuse nécessité d'obéir. Ne valait-il pas mieux d'ailleurs succomber glorieusement les armes à la main que de périr sous les fiévreuses atteintes de la faim et du froid? — Ainsi se parlait Tilly, tiraillé entre les ordres qui lui interdisaient de combattre et les puissantes séductions de l'occasion favorable d'agir. La nouvelle de la prise de Wurzbourg le tira d'embarras. Il n'avait plus qu'un parti à prendre, et il le prit résolument. Il se dirigea donc sur Aschaffenbourg et remonta jusqu'à Mittenberg,

où il trouva le duc de Lorraine. Il avait espéré rafraîchir son armée, dans ces contrées remplies de magasins, et obtenir de l'argent soit directement des Electeurs ecclésiastiques, soit par voie d'emprunt des marchands de Cologne, conformément à l'autorisation que lui en avait donnée Maximilien. Il ne rencontra que déceptions. Son armée s'était accrue, sans qu'il eût moyen de ramasser des vivres en proportion. Le froid survint avec grande abondance de neige. Des épidémies se déclarèrent et firent de nombreuses victimes parmi ces soldats, mourant de faim et dénués d'habillements. La désertion acheva d'éclaircir les rangs des Impériaux et leur effectif fut bientôt réduit d'une manière effrayante.

Mais laissons Tilly exposer lui-même la situation de son armée, à l'électeur de Bavière :

« . . . Depuis trois jours, je suis ici avec mes gens et ceux de Son Altesse Monseigneur le duc de Lorraine, écrit-il de Hohenhausen-sur-la-Tauber, le 3 novembre 1631, ne pouvant bouger, parce que mes pauvres soldats sont nus, et à moitié mourants de faim ; en outre, le mauvais temps est survenu et a sévi avec une telle force que les régiments fondent comme la neige. L'armée a si grandement diminué, qu'il n'est plus possible de résister plus longtemps ; c'est pourquoi j'ai tenu conseil avec les généraux de Monseigneur le duc de Lorraine, ceux de Sa Majesté Impériale et de Votre Altesse, et reconnu la nécessité de ramener toutes mes troupes dans le haut pays, afin de les mettre un peu à couvert, de les habiller, approvisionner et refaire, et de les sauver ainsi d'une ruine complète. Je ne puis cependant pas annoncer encore à Votre Altesse ce que je ferai, car je dois surveiller les opérations de l'ennemi, et me résoudre, en conséquence, soit à prendre la route du Haut-Palatinat, soit à me diriger vers Dunkesbuhl et Donauwerth. »

Les circonstances ne lui permirent pas, en effet, de

donner, à son armée, les quartiers d'hiver, dont elle avait tant besoin. Les réclamations des princes ecclésiastiques, et surtout celles de l'électeur de Mayence qui, tout en oubliant de lui fournir des vivres, se plaignaient qu'il voulut les abandonner, l'obligèrent de demeurer quelque temps en observation devant le roi de Suède. La négligence de ses officiers et le mécontentement de ses soldsts lui attirèrent, dans l'intervalle, quelques échecs. Le régiment de cavalerie de Piccolomini, surpris pendant la nuit, fut taillé en pièces par les Suédois, qui s'emparèrent immédiatement de Wertheim ; la garnison de Rotenbourg, forte de 600 hommes, se souleva, ouvrit les portes de la ville aux Suédois, et passa au service du Roi. Près de Rotenbourg, campait un détachement de Lorrains. Le même jour, Les Suédois tombèrent sur eux à l'improviste, et les dispersèrent en leur enlevant deux étendards. Tilly reprit à la vérité Wertheim et Rotenbourg; il s'empara même d'Ochsenfurt, mais il ne put pousser sa vengeance plus loin. Des ordres supérieurs l'empêchaient de prendre une offensive hardie, et la disette, toujours croissante, ne lui permettait plus de garder encore longtemps une défensive ruineuse. Ses forces, déjà considérablement diminuées par la famine et les maladies, s'étaient encore affaiblies par le départ de la majeure partie des troupes lorraines que le duc Charles avait emmenées précipitamment, à la nouvelle de l'attitude menaçante, prise sur ses frontières, par le roi de France. Bientôt, il ne lui resta plus d'autre ressource que de gagner quelque contrée moins épuisée, et au commencement de novembre, il abandonna enfin les passages de la Bergstrasse, pour se diriger sur Anspach. Il arriva, dans cette dernière ville, le 20 novembre, et y trouva de grands amas d'armes et une quantité considérable de chevaux, qui lui vinrent fort à point. Il s'avança ensuite jusqu'à Günzenhausen, où il demeura jusqu'au 28 novembre.

Là, il reçut la nouvelle de la prise de Prague par les Saxons, avec l'ordre impératif d'envoyer en toute hâte, en Bohème, 12,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux. C'était, à peu de chose près, la totalité des troupes impériales, sous ses ordres, car il avait été obligé d'envoyer le commissaire-général Ossa, avec quelques milliers d'hommes, en Alsace, pour tenir le pays en bride, et de laisser à l'électeur de Mayence le colonel Eynatten, avec les régiments envoyés des Pays-Bas par l'Infante. Il ne put qu'obéir; du reste, la situation qui lui était faite par les princes catholiques et la grande difficulté d'entretenir des masses considérables de troupes ne devaient guère le porter à regretter la dislocation de son armée. Il ne dut pas éprouver plus de regrets du départ de Pappenheim, qui obtint enfin, vers le même temps, la faveur, depuis longtemps sollicitée, d'avoir un commandement séparé, et qui reçut la mission d'aller opérer sur les derrières du Roi, avec un corps d'armée, dont les garnisons des places fortes du Weser, et le détachement aux ordres du comte de Gronsfeld, étaient destinés à former le noyau.

Bien que n'ayant plus qu'une armée fort réduite, Tilly entreprit de soumettre Nuremberg. L'inaction lui pesait, et il brûlait de relever la gloire altérée de ses armes, par quelque succès éclatant. Il se croyait plus fort, avec une poignée d'hommes, unis, pleins de confiance en lui, habitués à le suivre aveuglément, qu'avec des troupes nombreuses, mais indisciplinées, guidées par des officiers impatients d'insubordination, et humiliés d'obéir au général de la Ligue. Si on lui avait interdit la bataille contre le roi de Suède, du moins on ne lui avait pas défendu absolument toute conquête. Peut-être aussi s'était-il laissé piquer d'amour-propre par les présomptueux propos de Pappenheim qui, oubliant les rudes leçons de Magdebourg, s'était vanté de venir à bout de Nuremberg, avec 5,000 hommes de pied et 2,000 chevaux? Nuremberg s'était d'ailleurs

prononcé pour le roi de Suède, avec plus d'enthousiasme que toute autre ville impériale, elle avait reçu garnison suédoise, et violé tous ses devoirs envers l'Empereur. Son châtiment devait servir d'exemple aux autres villes, décrier le roi de Suède, intimider les chancelants, effrayer les défectionnaires, et rendre aux catholiques leur prestige perdu.

Le 28 novembre, Tilly quitta donc Günzenhausen, et se présenta devant Nuremberg. Dès son arrivée, il somma la ville de renvoyer la garnison suédoise, de rentrer dans l'obéissance à l'Empereur et de lui fournir des vivres. Sur la réponse négative du magistrat, il fit ses dispositions d'attaque. Les Nurembourgeois ne se laissèrent pas épouvanter. Animés par le comte de Solms, gouverneur de la place pour le roi de Suède, ils s'organisèrent militairement, fournirent des milliers de travailleurs aux retranchements et se montrèrent prêts à tous les sacrifices pour se défendre. L'artillerie des remparts, incessamment servie par des volontaires, tonna jour et nuit contre les assaillants, troubla leurs travaux, culbuta leurs ouvrages. Des sorties, pour la plupart heureuses, firent aussi éprouver des pertes notables à l'armée catholique. Néanmoins, Tilly, résolu à tout risquer pour triompher, avait fortement avancé ses préparatifs pour un assaut général, lorsqu'un incident imprévu vint déjouer tous ses plans. Parmi ses artilleurs, était un soldat, qui avait servi autrefois à Ulm, et que le comte de Furstenberg avait incorporé de force dans un régiment de la Ligue. Cet homme songeait, depuis longtemps, à déserter, et il en guettait l'occasion. Il la trouva le 3 décembre, et la mit à profit. Mais, soit qu'il eût été gagné par l'or suédois, soit qu'il cédât spontanément à un sentiment de haine et de vengeance, il glissa, avant de partir, une mèche allumée sous les caissons de poudre dont il avait la garde. L'explosion fut effroyable; 125 quintaux de poudre, la provision entière de Tilly, sautèrent à la fois, tuant ou

blessant quantité de monde, brisant les affûts, renversant les canons, jetant une confusion indicible dans toute l'armée. A la vue de ce désastre, Tilly ne put contenir sa douleur : « Je vois bien, s'écria-t-il, que je n'ai plus rien à espérer de la fortune. » Il leva son camp, le désespoir dans l'ame, et se retira, avec une telle précipitation, que beaucoup de bagages restèrent en arrière.

Renonçant à poursuivre inutilement de nouvelles entreprises, Tilly renvoya ce qui lui restait de soldats lorrains, dirigea sur la Bohème le peu de troupes impériales qu'il avait conservées, et répandit les régiments catholiques, réduits au chiffre minime de 5,000 hommes, dans les environs de Gunzenhausen et de Nordlingen.

Pendant ces dernières opérations, le roi de Suède n'avait pas perdu son temps. Tandis que le général de la Ligue remontait vers Anspach, Gustave-Adolphe sortait de Wurzbourg, pour reprendre sa course triomphale vers le Rhin. En peu de jours, il prit Hanau, Aschaffenbourg et Francfort. A Hœchst, il fut rejoint par le langrave de Hesse-Cassel, qui lui amena 14,000 hommes. Au moment où il se disposait à passer le Rhin, il apprit l'expédition de Tilly contre Nuremberg, et eut la velléité de retourner sur ses pas, pour sauver cette ville importante. « Le vieux diable, écrivit-il alors au comte palatin, est devant Nuremberg, avec tous ses diablotins, Lorraine, Pappenheim, Furstenberg, Gallas et Ossa. Je macrherai demain, s'il plait à Dieu, au secours de la ville. L'ennemi est fort, mais Dieu m'a donné des ressources passables, et j'espère pouvoir emmener, avec les gens du landgrave et du duc de Weymar, 17,000 hommes d'infanterie et 9,000 chevaux. » Mais le même jour, 9 décembre, il apprit que Tilly avait levé le siége. Délivré de tout souci derrière lui, il passa le Rhin à Oppenheim, s'empara de Mayence, où il fit un immense butin, se rendit maitre, par ses généraux, de Franckenthal, Gemersheim, Spire, Manheim et Worms.

Presque nulle part, il ne trouva de résistance. Cette éclatante série de glorieux succès l'éblouit, au point de lui faire oublier la réserve sous laquelle il dissimulait d'ordinaire ses véritables plans. Il fit venir, à Mayence, la reine Eléonore, sa femme, qui y tint une cour brillante, et il prit toutes les manières d'un souverain. Il obligea les Etats de Franconie de lui prêter serment de fidélité, et de le reconnaître comme leur duc; il imposa la même condition à d'autres villes, ainsi qu'il fit plus tard à Augsbourg. Il commença à traiter les princes allemands en vassaux, et on doit, à la vérité, reconnaître qu'ils s'y prêtèrent d'assez bonne grâce, tant qu'ils purent espérer l'accomplissement des magnifiques promesses dont il les avait bercés. Tous accouraient autour de lui solliciter ses faveurs et protester de leur dévouement. Au nombre de ses courtisans les plus assidus, était le malheureux comte Palatin, ce triste promoteur de la guerre qui désola si longtemps l'Allemagne; il était venu plein d'espoir et de crédulité dans le généreux manifeste du roi de Suède, protecteur des opprimés et vengeur de la liberté allemande. Le Roi, qui était décidé à garder pour lui le Palatinat, le combla d'égards, et l'étourdit des plus belles perspectives, mais lorsque l'envoyé anglais osa parler de restitution, ses ouvertures furent si mal accueillies, qu'il jugea inutile de les renouveler et l'ex-roi de Bohême mourut avant d'avoir reçu un simple commencement de satisfaction.

L'orgueil de Gustave-Adolphe éclatait avec moins de réserve encore vis-à-vis des catholiques. La cour de France s'était entremise en faveur de l'Electeur de Bavière et des princes ecclésiastiques; mue par le désir et d'empêcher la ruine totale du catholicisme en Allemagne et de diriger contre l'Empereur toutes les forces d'un conquérant, dont le voisinage commençait à l'inquiéter, elle demandait pour les membres de la Ligue, un traité de neutralité; Gustave n'osa pas rompre en visière à son puissant allié,

mais il posa des conditions qui eussent été inacceptables même d'un ennemi vaincu et terrassé. Cependant Maximilien était peu disposé à se montrer difficile; effrayé des dangers que couraient ses états, ne pouvant plus compter sur l'appui des membres de la Ligue, les uns dépossédés, les autres tremblants, il avait prêté l'oreille aux propositions de médiation de la France. Loin de pouvoir prêter secours à l'Empereur, il aurait eu grand besoin d'en être aidé, et la réapparition de son ennemi mortel, Walenstein, à la tête des armées impériales, ne pouvait qu'augmenter ses inquiétudes et ses alarmes. La paix la plus dure, pourvu qu'elle fût honorable, lui aurait paru un coup de fortune; il recula avec raison devant les outrageantes prétentions de Gustave-Adolphe et préfera sacrifier sa couronne que sa dignité.

Il ne pouvait douter que tout l'effort des premières opérations du roi, en 1632, ne fût dirigé contre lui, et aussi ne négligea-t-il aucune mesure de défense. Il leva dans tous ses états un homme sur dix pour renforcer l'armée de Tilly. Il forma un corps de 12,000 miliciens spécialement destinés à défendre ses frontières, approvisionna toutes les places fortes de six mois de vivres, activa avec énergie le travail de ses arsenaux et épuisa ses finances pour faire face aux arriérés de solde de ses soldats et aux besoins du matériel de guerre. Obligé à ne plus faire de fonds que sur lui-même, il montra dans cette critique situation une fécondité de ressources, une énergie de caractère et une sagacité de vues véritablement admirables.

La campagne de 1632 fut ouverte par le maréchal Horn, que le roi avait laissé à Wurzbourg avec 12,000 hommes, et, nommé gouverneur de la Franconie. A vrai dire, Horn n'avait pas cessé un instant de guerroyer. Dans le courant de décembre, il enleva Mergentheim, résidence du grand maître de l'ordre Teutonique, et en fit un de ses plus importants magasins. Il prit ensuite Windsheim et

attaqua Heilbronn, où était en garnison le régiment Lorrain, prince de Pfalzbourg, fort de 700 hommes. Il éprouva d'abord une résistance vigoureuse qui prolongée quelques jours, eût permis à Tilly d'intervenir à temps. Mais le courage des assiégés faillit rapidement et au bout de deux jours, ils demandèrent à capituler. Le secret de leur peu de fermeté se révéla par le fait que la moitié de la garnison s'empressa de prendre service sous les drapeaux du roi. Horn, en entrant dans la ville, alla se loger dans le palais du commandeur de l'ordre Teutonique, et aux réclamations de ce dignitaire, il répondit par ces paroles significatives : « Le roi est maître de Mergentheim, le chef-lieu de l'ordre; partant, l'ordre et toutes ses possessions appartiennent au roi. »

Tilly avait commencé quelques dispositions pour secourir Heilbronn; il les interrompit lorsqu'il apprit la prompte reddition de cette place. Horn, qui, dans la crainte d'être attaqué à son tour, avait fait immédiatement travailler aux fortifications, retourna à Wurzbourg, dès qu'il eut été rassuré. Peu après, il reçut du roi l'ordre de châtier l'évêque de Bamberg, coupable d'avoir cherché à se soustraire au joug écrasant de la neutralité suédoise. En conséquence, vers la fin de janvier, le maréchal se présenta devant la petite ville de Hochstœdt que gardait une garnison de la Ligue. Cette garnison ne put tenir malgré un secours de 500 hommes que lui envoya le commandant de Forchheim, et se rendit. De là, Horn envoya un fort détachement dans le but de prendre possession de Bamberg, que les gens de la Ligue avaient abandonné pour se retirer sur Forchheim, de sorte que tandis que les Suédois descendaient la rive gauche de la Renitz, les catholiques remontaient la rive droite. L'Evêque s'était enfui avec sa cour et la plupart des dignitaires ecclésiastiques, car la ville n'était pas susceptible de défense. Les bourgeois envoyèrent demander une capitulation, et les conditions s'en débat-

taient, lorsqu'un groupe de 500 hommes de la Landwehr, se glissant dans la ville, vint réveiller l'humeur guerrière de la jeunesse bourgeoise. Les Suédois, en s'approchant, furent accueillis à coups de mousquets. Ils s'élancèrent aussitôt sur les remparts, firent sauter la porte principale et entrèrent en furie dans la ville. Les habitants se défendirent avec courage; chassés des rues, ils se retirèrent dans l'hôtel de ville, d'où ils s'échappèrent isolément, à la faveur de la nuit, et se cachèrent dans leurs maisons, tremblant de crainte d'y être assaillis et massacrés. Mais les chefs suédois continrent leurs troupes et les firent bivouaquer sur les places publiques, jusqu'au jour. Alors seulement, le pillage fut organisé. Toutefois on ne l'autorisa qu'aux dépens des principaux bourgeois, des chanoines et des jésuites, objet de la haine particulière du roi de Suède. Les habitants de Bamberg s'estimèrent fort heureux d'expier à si peu de frais leur manque de foi; mais ils comprirent le mobile de cette modération, lorsque le jour suivant, le maréchal Horn, les ayant assemblés à l'hôtel de ville, les força de prêter serment à Gustave-Adolphe et de reconnaître ses droits de souveraineté sur eux.

Horn avait l'intention d'attaquer ensuite Forchheim. Mais des pluies abondantes paralysèrent ses projets et il se borna à réprimer autant que possible les incursions de la garnison de cette ville. Pendant qu'il perdait forcément le temps en escarmouches sans portée, l'évêque de Bamberg était accouru à Munich, implorer le secours de l'Electeur. Maximilien qui n'avait pas oublié les injustes accusations dont il avait été l'objet de la part des électeurs ecclésiastiques, s'empressa d'envoyer à Tilly l'ordre de s'entendre avec le prélat et de lui donner toute l'assistance nécessaire. Le général de la Ligue avait alors accru ses forces jusqu'à 18 à 20,000 hommes en y comprenant 8,000 miliciens Bavarois récemment mobilisés; son artillerie, renouvelée par les soins de l'Electeur, se montait déjà à 22 pièces de

canons de différents calibres. C'était plus qu'il n'en fallait pour lui permettre de prendre l'offensive contre Horn.

Dans les derniers jours de février, il commença à concentrer ses troupes à Neumarkt; ce mouvement se fit avec une certaine lenteur, à cause de l'éparpillement des cantonnements bavarois. Dans l'intervalle, Tilly vint à Amberg, où il eut de longues conférences avec l'évêque de Bamberg. De retour à son quartier général, il se mit en marche sur Forchheim, laissant le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe Lauenbourg en observation sur le bord du Danube, avec quelques régiments. Le dimanche 7 mai, il entra dans Forchheim, où le colonel comte Cratz de Scharfenstein lui amena un petit corps de troupes impériales, encore tout animé d'un récent succès sur des détachements suédois, qu'il avait surpris à Holfeldt. Le 9, l'armée catholique se dirigea vers Bamberg, et arriva dans l'après-midi à une lieue de cette ville.

Horn se trouvait à Bamberg; l'annonce de l'approche de Tilly ne le surprit que médiocrement. Il assembla ses officiers en conseil de guerre et leur posa la question de savoir s'il fallait défendre la place, malgré le mauvais état de ses fortifications, ou se retirer. Le conseil se divisa. Le plus petit nombre remontra que Bamberg ne présentait pas les conditions d'une défense sérieuse et qu'il serait imprudent d'attendre l'ennemi en si mauvaise position. Mais la majorité, enivrée des succès jusqu'alors non interrompus des armes suédoises, déclara que ce serait une honte ineffaçable de battre en retraite devant un ennemi tant de fois vaincu. Elle rappela que le duc Guillaume de Saxe-Weimar, qui opérait en Thuringe avec 10,000 hommes, avait reçu du roi l'ordre exprès de renforcer le corps de Horn, et qu'il ne pouvait manquer d'arriver d'un instant à l'autre. L'assertion était exacte, le mouvement du Duc plus que facile, mais on avait compté sans son orgueil qui ne put tolérer la pensée de servir sous les ordres d'un

simple gentilhomme suédois. L'attente fut donc vaine. Mais Horn, qui partageait à cet égard les illusions de la plupart de ses officiers, adopta le parti de rester à Bamberg, et fit réparer à la hâte les fortifications. Comme le temps pressait, il mit ses gens de pied à l'œuvre, et partagea les tâches entre les divers régiments. Toutes furent terminées le 9, à l'exception de celle confiée au régiment de Solms, corps de formation récente, composé de recrues peu exercées, non encore disciplinées et plus avides de butin que de travail. Une lacune importante existait donc encore, lorsque Horn fut averti que l'avant-garde bavaroise défilait par le bois d'Amerstadt, au midi de Bamberg. Il envoya aussitôt l'ordre à ses grand'gardes, de se replier sans combat, à mesure que l'ennemi avancerait. Il inspecta les postes, fit mettre toutes les troupes sous les armes, et dépêcha un officier au lieutenant colonel Bulow, commandant le régiment de cavalerie de Baudissin, pour lui ordonner d'aller couvrir l'endroit qui restait à fermer et où les soldats de Solms continuaient à travailler. L'aide de camp n'ayant pas rencontré Bulow, dans ses quartiers, donna la commission à un cavalier, qui la transmit à son tour, plus ou moins altérée, au lieutenant colonel. Bulow crut qu'il devait pointer droit à l'ennemi et sortit de la ville au grand trot, en animant ses gens du geste et de la voix. Il rencontra dans les jardins maraichers du faubourg quelques compagnies de dragons et de croates du régiment de Fugger, et engagea le combat. Sa troupe maltraitée, dès le début, se mit en désordre, et l'arrivée de 300 mousquetaires du régiment de Fahrensbach, amenés à propos par les comtes Cratz et Fahrensbach, acheva sa défaite. Elle se retira précipitamment par la trouée qu'elle aurait dû couvrir, porta la confusion parmi les travailleurs du régiment de Solms et les entraina dans sa fuite.

Cratz et Fahrensbach les suivirent de si près qu'ils entrèrent derrière eux dans la ville et s'avancèrent jusqu'à la

place. C'en était fait des Suédois, si Horn, se mettant à la tête du régiment de Thurn, n'eût, par une charge vigoureuse, rejeté hors les ponts les assaillants, encore peu nombreux. Il paya si bravement de sa personne, qu'il faillit être pris. Deux Croates le tenaient déjà et s'efforçaient de l'entraîner, quand 17 des cavaliers de Thurn accoururent, tuèrent l'un des Croates et mirent l'autre en fuite. La nuit étant venue, Horn en profita pour faire embarquer sa grosse artillerie et la plus grande partie de ses bagages sur le Mein. Entre une heure et deux heures, il quitta silencieusement la ville, ne laissant sur les murailles qu'un petit nombre de soldats pour tromper l'ennemi.

Tilly, survenu, sur ces entrefaites, avec des forces considérables, avait fait planter immédiatement deux pièces de canon contre la porte donnant sur le pont. Le ralentissement du feu des Suédois lui donna soupçon de ce qui se passait dans la ville. Quelques soldats déterminés, se chargèrent de vérifier le fait. Ils passèrent sur le pont qui fut trouvé simplement barricadé avec des tonneaux pleins de terre, escaladèrent les remparts et ouvrirent la porte. Tilly pénétra aussitôt dans la place, s'assura de la direction prise par les Suédois et lança contre eux sa cavalerie. Mais déjà le gros des troupes de Horn avait franchi le Mein à Ebtman. Les Bavarois ramassèrent un assez grand nombre de fuyards, et surprirent les bagages du comte de Solms, qui, blessé d'une balle au genou, eut la plus grande peine à s'échapper. La perte de Horn, diversement estimée, paraît n'avoir pas été au-dessous de 700 morts, parmi lesquels figuraient le colonel de Wildenstein et le lieutenant colonel Linbach. Celle des Bavarois fut beaucoup moindre en nombre, mais non moins sensible sous d'autres rapports, car ils eurent à regretter deux excellents officiers, le comte Albig de Sulz et le lieutenant colonel du régiment de Fahrensbach, tués dans la première attaque. Ils firent un butin considérable en pièces d'artillerie de

tout calibre, munitions, mousquets, armes blanches, salpêtre, soufre, bagages, etc. Toutefois le grand avantage de ce succès fut de briser enfin la réputation d'invincibles, acquise en Allemagne par les Suédois. C'est ainsi qu'en jugea le roi.

Ce monarque venait de commencer ses opérations par la prise de Kreutznach, et se disposait à envahir l'électorat de Trèves, lorsqu'il apprit l'échec de Horn, à Bamberg. Il changea aussitôt ses plans, laissa des instructions détaillées au comte Palatin Christian de Birkenfeld et au duc Bernard de Saxe-Weymar, qu'il plaça, à leur grande mortification, sous la haute direction du chancelier Oxenstiern, et prit, le 18 mars, le chemin de la Franconie. A Aschaffenbourg, il passa, le 16, une grande revue de ses forces, qui s'élevaient à 12 régiments d'infanterie et à 6,000 chevaux, avec 24 pièces d'artillerie. Le 19, il se dirigea sur Geldersheim, par Lohr, Werling et Arnstein. Le 22, il fit à Kitzingen, sa jonction avec Horn.

Après sa défaite, le maréchal Suédois avait rallié ses fuyards, à Hasfurth, et reformé ses régiments. Poursuivi de près par Tilly, il recula jusqu'à Schweinfurt. Tilly ne jugea pas à propos de pousser plus loin que Hasfurt ; le manque de vivres dans un pays, « mangez et dépouillez de l'ennemi, » et la nouvelle de la marche du roi de Suède le déterminèrent à revenir sur ses pas. Horn, délivré de cet incommode ennemi, put sortir de Schweinfurt, et amener au roi la plus grande partie de sa division. Bientôt le duc Guillaume de Saxe-Weymar et le maréchal Baner, arrivèrent avec de nouvelles troupes, en sorte que le chiffre total des forces du roi se trouva porté à 40,000 hommes.

Au bout de quelques jours de repos accordés au soldat, Gustave se remit de nouveau en mouvement. Le 28 mars, son avant-garde, commandée par Horn, entra dans Windsheim, où le gros de l'armée arriva le lendemain. Le 30, le Roi logea à Furth. Il y reçut les offres de service des



deux jeunes margraves d'Anspach, et une députation des bourgeois de Nuremberg qui l'invitait à honorer la ville d'une visite. Gustave accepta l'invitation. Il vint, en effet, le lendemain, à Nuremberg, accompagné d'un brillant état-major de princes allemands. L'accueil fut magnifique, des discours enthousiastes furent échangés, et un splendide banquet termina la somptueuse fête donnée par les Nurembourgeois au monarque Suédois. Le même jour, l'armée marchait sur Schabach, et le 1er avril, le Roi y transporta son quartier-général.

Tilly avait manœuvré de manière à surveiller de près les mouvements du roi de Suède. De Bamberg, il s'était porté à Forcheim, où il trouva un petit corps d'Impériaux, que lui amenait de Bohême, le général Gallas. A mesure que les Suédois avançaient, il se retira successivement sur Erlangen et sur Neumarkt, et enfin sur Ingolstadt, point qu'il croyait être l'objet des vues du Roi. Sa pénétration se trouva en défaut, car, au lieu de le suivre, Gustave-Adolphe prit la direction de Donauwerth. Tilly eut cependant le temps d'envoyer, dans cette place, le duc Rodolphe-Maximilien de Saxe-Lauenbourg, avec 8 compagnies d'infanterie, la moitié du régiment de cavalerie de Cronberg, et un détachement de miliciens. Il jeta une forte garnison dans Ingoldstadt, y mit, pour gouverneur, son neveu, le comte Werner de Tilly, et alla prendre position, avec le reste de ses forces, derrière le Lech, près de Rain.

Le 5 avril, Gustave parut devant l'ancienne cité impériale de Donauwerth, devenue, depuis vingt-cinq ans, simple ville Bavaroise. A ses premières sommations, le duc de Lauenbourg répondit qu'il n'avait, au service du roi, que de la poudre, des balles et la pointe de son épée. Il appuya cette réponse d'une sortie vigoureuse, dans laquelle les dragons de Cronberg se distinguèrent particulièrement. De son côté, Gustave fit donner l'assaut au Schellenberg, position élevée, qui domine la ville, et que les assiégés

avaient fortifiée de quelques ouvrages en terre. L'attaque réussit. Maître de ce poste important, le Roi y fit établir une batterie de 20 canons. Remarquant ensuite que cette artillerie était insuffisante pour battre le pont sur le Danube, il fit dresser une seconde batterie dans l'angle formé par l'embouchure de la Wernitz dans le Danube, et y ajouta des logements pour des mousquetaires. La garnison opposa une vive résistance; ses canons, bien servis, occasionnèrent de grandes pertes aux assiégeants, mais ils ne purent lutter longtemps contre le feu supérieur des Suédois. Les sorties que tenta le duc de Lauenbourg furent constamment repoussées. Les murailles, écrasées de boulets, menaçaient ruine, et la bourgeoisie, fort inclinée pour le Roi, en prit occasion de presser tumultueusement le gouverneur de capituler. Celui-ci, déjà ébranlé par le sentiment de sa position critique, allait céder, lorsque, vers le soir, les sentinelles aperçurent, dans la campagne, des cavaliers bavarois, qu'elles signalèrent pour l'avant-garde de l'armée de la Ligue. Cet incident releva le courage du duc, et le porta à prolonger sa défense. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur, en voyant la prétendue avant-garde de Tilly disparaître devant quelques escadrons Suédois, qui lui donnèrent la chasse. Il se décida alors à profiter des ombres de la nuit, pour essayer de s'échapper par le pont du Danube. Malheureusement pour lui, les Suédois se doutaient de son dessein, et avaient pris leurs précautions pour le déjouer. Vers dix heures, les sentinelles Suédoises entendirent, en effet, un bruit sourd de chevaux et de voitures sur le pont; elles sonnèrent l'alarme, et tout à coup, une pluie de boulets, vomie par des canons soigneusement pointés d'avance, vint porter la confusion et la mort parmi les fuyards. Au même instant, l'infanterie royale se jeta sur les portes de la ville, les brisa à coups de haches, ou au moyen de pétards, et se répandit dans la ville, pillant les maisons, massacrant tout ce qu'elle rencontrait. La

cavalerie arriva à son tour, mais tardivement, et ne put opérer de poursuite fructueuse. Le lendemain, on trouva, tant dans la ville que sur le pont, plus de 500 cadavres Bavarois.

Pendant ce siége qui dura 8 à 10 jours, Horn avait fait des incursions dans tous le pays environnant, qu'il trouva complètement dégarni de troupes. Il prit donc sans peine possession d'une quantité de petites villes, ravagea les villages et ramassa une si grande quantité de butin, qu'au témoignage d'auteurs contemporains, les chevaux et les bestiaux, les ustensiles de ménage, la toile, les literies, le cuivre, l'étain, la vaisselle, se vendaient au plus vil prix.

Le passage du Danube était donc forcé; l'électeur de Bavière n'avait plus d'autre rempart naturel que le Lech, rivière torrentielle, dont les eaux, gonflées par les fontes de neiges, étaient alors profondes et rapides. Toutes les mesures possibles pour en défendre les abords avaient été prises, tous les ponts rompus jusqu'au delà d'Augsbourg, les places fortes munies de nombreuses garnisons. La ville d'Augsbourg elle-même n'avait pu se soustraire à cette dernière précaution, et Tilly, de connivence avec le Bourgmestre, y avait fait introduire, sans le consentement des habitants, 12 compagnies d'infanterie et deux de cavalerie. Les bourgeois suspects furent désarmés et soumis à une stricte surveillance, les maisons de campagnes situées hors des postes furent rasées, les arbres abattus, et partout de nouveaux ouvrages de défenses construits; Tilly vint lui-même inspecter les travaux et leur donner une vive impulsion.

Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière avait quitté sa capitale, pour rejoindre son armée, avec tout ce qui lui restait de forces disponibles. Considérables par le nombre, les milices qu'il amenait ne méritaient guère le nom de renforts. Elles étaient composées d'hommes très-jeunes, encore imberbes, sans expérience, neufs aux fatigues de la guerre

comme au maniment des armes, pleins encore du regret de quitter leurs champs et leurs familles[1]. L'armée ainsi complétée, si tant est que les nouveaux arrivés ne fussent pas un obstacle plutôt qu'un complément, posa son camp entre Rain et Thierhaupten, sur la rive droite du Lech. Voici comment un auteur militaire décrit sa position. La rive du côté du Bavarois offrait un bout de terrain assez ferme, qui aboutissait en pente à un marais, où l'on entrait dans la vase jusqu'aux genoux. Au-delà du marais, le terrain s'élevait par degrés jusqu'aux retranchements du camp, lequel était sur la hauteur, hors de portée du canon de la rive gauche, dans l'ordre suivant. A mi-chemin de la colline, dont le pied était garni de quelques bouquets de bois, il y avait un retranchement occupé par deux corps d'infanterie. Plus bas, coulait un petit ruisseau, dont les sinuosités traçaient un demi-cercle vers le Lech. La grosse artillerie était dans cet arc et battait la rive opposée. Six gros bataillons d'infanterie, de mille hommes chacun, étaient disposés en première ligne, pour soutenir l'artillerie. Le reste était échelonné derrière les retranchements, avec beaucoup d'intelligence, et la cavalerie gardait les ailes à l'abri du canon[2].

Malgré l'emploi de la ressource désespérée des levées en masse, les forces bavaroises étaient encore inférieures en nombre à celles du roi. Mais leurs dispositions morales inquiétaient Tilly, plus encore que leur insuffisance numérique. Le 9 avril, il expédia à Vienne le colonel François-Guillaume Mohr de Waldt, gentilhomme luxembourgeois, chevalier de l'ordre Teutonique, avec mission de rendre compte à l'Empereur de la situation critique des affaires en Bavière et de presser l'envoi de secours par tous les moyens possibles.

« Ce n'est pas seulement la Bavière qui est en péril,

[1] Adlzreitter, p. 263. [2] Francheville. Tableau militaire, p. 374.

écrit-il dans sa lettre de créance qu'il donna à Mohr de Waldt, mais le Saint Empire tout entier. Et si on n'oppose pas immédiatement aux progrès et aux machinations de l'ennemi une résistance suffisamment prompte et énergique, de la part de Votre Majesté Impériale et de tous les états catholiques, c'en est fait infailliblement de tous, et nous comme irrémédiablement perdus. Je supplie donc instamment Votre Majesté Impériale de daigner accueillir avec bienveillance le dit colonel Mohr de Waldt, et d'accorder toute confiance à ses rapports, comme si c'était moi-même, mais surtout d'ébranler et faire marcher, sans retard, ni délai désastreux, l'armée que Votre Majesté Impériale vient de mettre sur pied, et en considération de ce qu'exigent les urgentes nécessités des circonstances. »

Tout en cherchant de l'aide et un surcroit de ressources au dehors, il ne négligeait rien pour donner aux forces qu'il avait sous la main toute leur valeur, et mettre de son côté le plus de chances possibles de succès. Il faisait exercer continuellement ses miliciens, se mêlait à eux, les encourageait, surveillait lui-même les travaux de retranchements, trouvait une parole bienveillante pour chaque soldat, stimulait les officiers, prenait le plus grand soin du bien-être matériel et moral de tous, et maintenait avec rigueur la régularité du service des subsistances. Sa cavalerie, constamment en haleine, battait l'estrade jusqu'à Augsbourg, et surveillait avec une extrême vigilance la rive gauche du Lech.

Mais avant de passer à la relation du passage du Lech par les Suédois, il importe de faire remarquer qu'il est peu de faits d'armes, qui aient été plus diversement racontés.

La plupart des historiens ont adopté une version, qui a le mérite d'être très-pittoresque, et de faire briller avec éclat les talents militaires, ainsi que le fertile génie du roi de Suède. Les détails dont ils ornent l'action sont emprun-

tés tantôt à une source, tantôt à une autre et se contredisent parfois entre eux; leur imagination supplée à ce qui leur manque pour embellir le récit. A défaut de rapports et de documents officiels, il nous a paru que le plus sûr parti était de se rattacher étroitement à celui des écrivains contemporains qui a pu être le mieux à même de connaitre la vérité des faits. Sans nous égarer dans une discussion sur le mérite relatif des différents chroniqueurs qu'on s'est habitué à considérer comme des guides à peu près sûrs, dans l'histoire de la guerre de trente ans, nous nous contenterons d'exposer les motifs qui ont entraîné notre choix en faveur de la relation d'Adlzreitter. Les *Annales Boicæ gentis* commencées par le jésuite Brunner, continuées par le chancelier du conseil privé Adlzreitter, sont un des monuments les plus solides et les plus estimés de l'histoire d'Allemagne. L'auteur, né en 1596, avait assisté à toutes les péripéties de la grande guerre; sa position le mettait à la source des renseignements, et nul n'a plus le droit d'être écouté, quand il parle d'évènements touchant de près à son pays et à son prince. Le récit qu'il fait des derniers moments de Tilly autorise à croire qu'il avait vu et suivi de près tous les incidents qui précédèrent et accompagnèrent la mort de ce grand homme; les critiques, dont il poursuit les relations généralement reçues, confirment cette opinion, et, si nous nous trompons avec un tel guide, on conviendra du moins, que nous avions le droit de le suivre en pleine confiance.

Nous revenons maintenant à notre récit.

Après la prise de Donauwerth, Gustave-Adolphe avait été vivement sollicité par ses généraux et principalement par Horn, de se jeter sur la Bohême. Mais sa résolution était prise, et il demeura inébranlable. Son adversaire le plus redoutable à ses yeux, était l'Electeur de Bavière, la conquête la plus désirable celle des états de ce prince. Il avait d'ailleurs grand intérêt à ne pas laisser à Tilly le temps

de donner la main aux troupes que Wallenstein rassemblait dans les états de l'Empereur. L'occasion d'anéantir la puissance de l'Electeur, d'abattre un ennemi affaibli, mais capable de se relever à tout instant, lui paraissait propice. Il n'eut garde de la manquer et marcha directement vers le dernier obstacle qui le séparât encore de l'armée bavaroise[1]. Bientôt il se présenta avec toutes ses forces sur la rive gauche du Lech, en face du camp de Tilly.

A l'endroit où les deux armées se trouvaient en présence, le Lech, inclinant à gauche, décrit une courbe à très-court rayon, étroite de la gorge, et forme une véritable presqu'île.

[1] Les relations, généralement adoptées, décrivent le terrain occupé par les Bavarois, comme fort boisé, contrairement aux assertions formelles d'Adlzreitter. D'après ces relations, auprès des batteries de gros calibre de Tilly, était un bois qui s'élevait jusqu'au sommet de la colline. On avait éclairci les broussailles de distance en distance, et coupé beaucoup d'arbres, dont on avait fait des abattis tout autour du camp, sauf à l'arrière. L'infanterie était échelonnée dans le bois et occupait encore quelques bosquets, plus rapprochés de la rive. Lorsque les 72 pièces de Gustave-Adolphe commencèrent à tonner, cette infanterie foudroyée par les feux croisés des Suédois, fouettée en tous sens par les éclats de bois que les boulets arrachaient aux arbres et aux abattis, souffrit cruellement. Non-seulement les abords de la rive droite du Lech devinrent inaccessibles, mais, grâce au vent, d'épais tourbillons de fumée chassés, après chaque décharge, du côté des Bavarois, leur cachèrent les mouvements de l'ennemi. Gustave en augmenta l'effet, au moyen de paille humide, de bois vert et résineux, qu'il fit allumer et pousser en avant de ses travailleurs, activement occupés à poser des chevalets dans la rivière. Le 15 avril, le pont étant assez avancé pour n'avoir plus qu'à être relié à la rive droite, 300 finlandais, l'élite de leur corps, furent chargés de compléter l'œuvre et de construire à la hâte une tête de pont, sous promesse de recevoir chacun six écus, s'ils faisaient vaillamment leur devoir. Ces hommes, saisissant un moment, où les salves répétées de l'artillerie et le redoublement des nuages de fumée dérobaient le mieux leur passage aux Bavarois, s'élancèrent intrépidement dans l'eau, le mousquet d'une main, la pioche en bandoulière, et moitié nageant, moitié à gué, atteignirent la rive droite, où ils se mirent aussitôt à l'ouvrage. Leur travail s'achevait, quand une éclaircie subite les découvrit. Aussitôt les Bavarois sortent de leur camp et se précipitent sur cette poignée de braves. La résistance acharnée des Finlandais, secondée par le feu écrasant de l'artillerie Suédoise, donna au roi le temps de traverser le pont avec son infanterie, tandis que la cavalerie du duc de Saxe Weimar franchit la rivière, au moyen d'un gué découvert un peu en aval (?). Les conditions de la lutte s'égalisent et elle s'engage avec fureur. La cavalerie de la Ligue commandée par Aldringen, charge vigoureusement les Suédois, pour les empêcher de se former. Elle est

La rive gauche est beaucoup plus élevée que la rive droite, et par conséquent, au lieu d'en être commandée, la domine[1]. Le Roi comprit à l'instant tout le parti qu'il pouvait tirer de ce fortuit accident de terrain. Tandis que ses ingénieurs rassemblaient, à Obendorf, tous les matériaux nécessaires pour la construction d'un pont de chevalets, il fit dresser trois batteries de 24 pièces chacune, dont les feux concentriques devaient balayer la rive opposée, et les relia entre elles par des tranchées munies de parapets. Le 13 avril, ces batteries commencèrent à jouer, et le Roi tira lui-même, dit-on, soixante coups de canon. L'artillerie bavaroise, quoique fort inférieure, répondit avec vivacité. La canonnade dura environ deux jours, sans grande perte des deux côtés. Cependant, les Suédois avançaient dans leurs travaux et l'armée bavaroise se disposait à leur livrer un combat décisif, lorsqu'un double malheur vint jeter le découragement dans ses rangs.

Tilly, dont l'infatigable activité était stimulée par la grandeur de l'objet de la lutte, voulait tout voir de ses propres yeux, et bravait sans cesse le terrible feu des

repoussée. Une seconde attaque, conduite par Aldringen, avec un irrésistible élan, est d'abord plus heureuse. Mais dans la mêlée l'intrépide général est renversé par une balle dans le visage. Ses cavaliers se déconcertent. Tilly accourt à leur aide avec ses Wallons, et les soutient avec énergie. Vains efforts. Les Suédois combattent avec non moins de courage et leur nombre grossissant, sans cesse devient de beaucoup supérieur à celui des Bavarois. Tilly sent avec désespoir la victoire lui échapper; il cherche la mort et se jette partout où le péril est le plus grand. Il voit un de ses régiments ébranlé. Il saisit le drapeau, et enlève à l'attaque ses soldats ranimés par son exemple. Au même instant, un biscaïen lui fracasse la cuisse droite. Il tombe, sa chute jette le trouble et la consternation parmi ses troupes. Elles ne se battent plus que pour sauver leur « vieux père » ; elles l'enlèvent enfin, au prix de sanglants sacrifices, et le ramènent à l'Electeur. Maximilien, abattu de chagrin, renonce aussi à vaincre. Il fait sonner la retraite, qui s'exécute en bon ordre, et rentre dans son camp, emportant fièrement ses morts et ses blessés au nombre de 600.

[1] « Le Lech, rivière d'Allemagne, sort de la forêt de Bregentz en Tyrol, entre en Bavière, et grossit le Danube au-dessous de Rain, après un cours de 250 kilomètres. » (Bouillet.)



Suédois pour surveiller par lui-même leurs progrès. Maximilien, effrayé de le voir ainsi s'exposer, l'avait supplié, sans succès, de confier ces dangereuses reconnaissances à des officiers de moindre importance. Dans la matinée du 15 avril, Aldringen, froissé au visage par un boulet, fut rapporté au camp, aveugle et sans connaissance. Ce grave accident ne servit pas plus d'obstacle au zèle de Tilly, que les instances de l'Électeur. Il galopait encore une fois le long du Lech, pour se rendre compte des travaux suédois, lorsqu'un biscaïen lui fracassa la cuisse droite un peu au-dessus du genou. Il tomba de cheval, et les gens de son escorte le rapportèrent évanoui dans sa tente. Le bruit de sa blessure, rapidement propagé parmi les soldats, ébranla profondément leur confiance. Maximilien, navré de douleur, et désolé de se voir privé, dans ce moment suprême, de ses deux meilleurs généraux, conserva cependant une grande fermeté. Ses chances de victoire étaient, certes, singulièrement diminuées ; mais il les croyait encore assez nombreuses pour ne pas abandonner la partie. Les positions qu'il occupait étaient formidables, et lorsque, le 16 avril, le Roi les parcourut, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Si j'avais été le Bavarois, jamais je n'aurais quitté un poste comme celui-ci et ouvert mes états à mon ennemi. »

L'Electeur pensait de même. Au conseil de guerre qu'il réunit dans l'après-midi du 15, il exposa avec chaleur la nécessité, et, en même temps, la facilité de défendre le passage de la rivière contre les Suédois. Quoique le désavantage du nombre fût de son côté, il fit remarquer que l'obstacle devait être sérieux pour le Roi, puisque celui-ci n'avait pas encore osé aventurer le passage, et pousser l'effort plus loin qu'une stérile canonnade. Il termina en exprimant la crainte que sa retraite n'inspirât la présomption à l'ennemi, et ne devînt désastreuse si l'on était poursuivi. De quelques solides fondements que Maximilien

cherchât à étayer son opinion, elle ne rencontra pas d'écho parmi les généraux appelés au conseil. Tous déclarèrent unanimement que la retraite était indispensable, qu'il serait imprudent de courir les risques d'une bataille avec des troupes démoralisées; que repousser le Roi sur un point n'aboutirait qu'à le forcer d'aller chercher un autre point de passage, et à sacrifier du monde inutilement. C'était parler le langage du découragement, et l'Electeur en fut vivement impressionné. Sur ces entrefaites, Tilly, revenu à lui, oublia ses souffrances pour s'occuper de l'importante question agitée dans le conseil de guerre. Il fit venir les chefs de corps, qui ne purent lui cacher qu'il fallait faire peu de fonds sur leurs gens, et il conclut en conséquence à la retraite. Maximilien céda, quoique à regret, à l'opinion de ses généraux. Il donna l'ordre de diriger les bagages sur Neubourg, et prit un peu plus tard la route d'Ingolstadt.

Tilly fut transporté dans une litière; sa blessure lui causait de si cruelles douleurs, qu'il éprouva plusieurs faiblesses. A diverses reprises, ses porteurs furent obligés de s'arrêter pour lui donner des soins; car on craignait qu'il ne trépassât dans une de ces syncopes. Pendant la marche, Maximilien l'entretint fréquemment, et le noble mourant, s'oubliant lui-même, recueillit ses forces pour donner à son Prince les derniers conseils de son expérience. La retraite s'effectua, d'ailleurs, en très-bon ordre, sans qu'un seul ennemi osât la troubler.

«C'est ici, dit Adlzreitter, le lieu d'admirer la vanité de quelques écrivains qui, pour exalter Gustave-Adolphe, ont imaginé une défaite de Maximilien, alors qu'il est constant qu'il n'y a pas même eu de combat. Ils ne se sont pas contentés de décrire, ils ont peint, ils ont gravé je ne sais quel engagement de ce jour tandis qu'il est certain que les deux armées, séparées par le Lech, n'en vinrent pas même aux mains. Ils représentent l'armée bavaroise écrasée et en fuite, alors qu'il est avéré que les Bavarois ne

perdirent pas trente hommes par le feu des Suédois, et que ces derniers en perdirent au moins autant. Il en est qui font expirer Tilly, pendant la retraite. Ils disent que, pour cacher la construction de leur pont, les Suédois firent de la fumée en brûlant de la paille humide et du bois vert, et cachèrent aux Bavarois la vue de leurs travaux. Qu'est-ce donc, sinon vendre de la fumée? Mais cela même eût signalé le but au feu de l'ennemi et trahi ce qu'on voulait cacher. Ils écrivent que les éclats de bois et les branches d'arbres brisées par les boulets des Suédois, firent beaucoup de mal aux soldats de l'Electeur. Mais à l'endroit où étaient ces derniers, il n'y avait que quelques bouquets de broussailles, qui ne furent ni hachées, ni mortelles à personne. Ils ajoutent, enfin, que la cavalerie de Gustave trouva un gué et le passa à la nage; d'abord, elle n'en a pas trouvé, et si elle en avait trouvé un, elle n'aurait pas eu besoin de le passer à la nage. »

Le 18 avril, l'armée bavaroise entra dans Ingolstadt, morne et silencieuse, ramenant au milieu d'elle son héroïque chef, auquel le docteur Arnold Rath se fit un honneur d'ouvrir sa maison. Les médecins, appelés immédiatement auprès de l'illustre malade, déclarèrent la blessure mortelle. L'os principal de la cuisse était broyé, et l'on tira de la plaie un nombre prodigieux d'esquilles. Chrétien et résigné dans ses indicibles souffrances, le vétéran ne poussa pas un cri, n'articula pas une plainte. Heureux de souffrir comme avait souffert son Rédempteur, ce fort entre les forts; ce simple et humble de cœur n'eut plus d'autre désir que de remplir son devoir jusqu'au bout, et de se préparer à paraître devant son Dieu.

A peine eut-il pris quelques instants de repos, qu'il recommença à s'occuper de ses fonctions de général, avec une assiduité qui ne se démentit pas jusqu'à son dernier moment. Il exigea que les chefs de corps et les généraux lui remissent journellement leurs rapports; il établit ses

secrétaires en permanence dans son appartement, et, l'esprit toujours présent, il distribua, avec sa précision ordinaire, ses ordres et ses instructions. Son grand cœur semblait s'épanouir et se dilater, à mesure que s'affaiblissaient les liens du corps et qu'approchait le moment de l'heureuse délivrance. Sa main, autrefois si ferme, maintenant tremblante de fièvre, n'apposait plus qu'une signature presque indéchiffrable aux pièces qu'il se faisait présenter. Mais la vigueur de ses pensées brillait d'un nouvel éclat, et la douleur, en maîtrisant son corps, ornait d'une imposante et sereine majesté cette ame marquée du sceau des plus éminentes vertus. La défaillance de la nature faisait ressortir, par un contraste saisissant, l'admirable expansion des grandeurs morales du moribond. Déjà la terre se dérobait sous ses pas; mais la force divine éclatait dans ce serviteur de Jésus-Christ, et son âme, en remontant à sa source sacrée, y puisait une surabondance d'énergie. Après avoir vécu en héros, Tilly allait mourir en saint.

Après Dieu, une pensée unique le préoccupait, le salut de l'empire et de son pays. Frappé de l'insuffisance des ressources de l'Electeur pour résister au victorieux Gustave, il n'hésita pas à adresser une demande de secours à Wallenstein, que l'Empereur venait de replacer à la tête de ses armées, et le 20 avril, il dicta la lettre suivante.

«Votre Grâce Princière aura suffisamment été informée comment le roi de Suède s'est avancé, avec toute son armée, dans les Etats de Son Altesse Electorale de Bavière et en quels dangers se trouvent avec ces provinces, non-seulement les Etats de Sa Majesté Impériale, mais encore le Saint Empire Romain tout entier. Et comme tout le poids de la guerre est tombé sur ces pays-ci, qu'il faut donc chercher sans relâche les moyens de remédier au plus vite à de telles calamités, d'autant que les Etats de Sa Majesté Impériale sont les plus menacés, d'empêcher que l'ennemi se fortifie par ici et nous accable sous ce

poids de la guerre, de le battre, à l'occasion, avec l'aide d'une bonne assistance, je prie Votre Grâce Princière de vouloir bien consentir à presser jour et nuit l'envoi des secours (qu'il avait précédemment sollicités de l'Empereur) et de nous envoyer sans délai, et au plus tôt le feldzeugmeistre Baron de Gallas (qui était retourné en Bohême), car je ne puis me remuer et le feldzeugmeistre Baron d'Aldringen n'est pas encore rétabli. Je laisse à la haute sagesse de Votre Grâce Princière de considérer en quelles misères, calamités et ruines les Etats de Sa Majesté Impériale et l'Empire tout entier seraient précipités, si l'on donnait à l'ennemi le temps de prendre toutes ses dispositions à son aise et de poursuivre ses progrès. Ceci est de la dernière importance, et on ne peut assez dire ce qui en résultera de gloire et de reconnaissance publique pour Votre Grâce Princière, si, grâce à son assistance et à son activité, l'ennemi est arrêté sans retard, et l'Empire sauvé de la ruine qui le menace. C'est donc avec une pleine confiance que je m'adresse instamment à Votre Grâce Princière, la priant de trouver bon de faire presser avec toute hâte, jour et nuit, le secours sauveur que je lui demande et de m'envoyer en même temps par avance le feldzeugmeistre Gallas. Priant Votre Grâce Princière etc.

» Datum Ingolstadt, le 20 avril 1632. »

Wallenstein avait reçu de l'Empereur l'ordre d'envoyer en toute hâte des renforts considérables à l'électeur de Bavière. Mais le vindicatif général était fermement résolu à laisser ruiner et humilier le prince à qui il attribuait sa disgrâce précédente, et qu'il considérait comme son mortel ennemi. Fidèle à ses habitudes de dissimulation, loin de trahir ses implacables ressentiments par un refus d'obéissance, il feignit au contraire de se conformer aux ordres impériaux, dépêcha des courriers, et multiplia des démonstrations, dont aucune ne devait avoir de résultat.

Un de ces courriers, porteurs de mensongères promesses,

arriva à Ingolstadt, le 20 avril, peu d'instants après le départ de la lettre de Tilly, et remit à Aldringen une dépêche du généralissime impérial, annonçant l'arrivée prochaine de Wallenstein lui-même, avec de nombreuses troupes. La sincérité de Tilly se laissa tromper à cette perfide annonce. Plein de joie et de reconnaissance, il ne voulut pas remettre au lendemain le soin de remercier son ancien rival, et fit partir un second courrier avec une lettre conçue en ces termes :

« Par la lettre écrite par Votre Grâce Princière au feldzeugmeistre Baron d'Aldringen, en date de Znaïm, du 16 de ce mois, j'ai appris avec le plus vif plaisir, comme quoi Votre Grâce Princière s'est résolue effectivement, conformément à son admirable zèle bien connu, de venir ici en personne avec le secours demandé. C'est ce que réclame en ce moment la plus extrême nécessité, ainsi que Votre Grâce Princière l'aura vu par la dépêche que je lui ai adressée aujourd'hui, et à laquelle je me réfère pour être plus court, ne doutant pas que Votre Grâce Princière, pour grandir son nom et sa renommée immortelle ne fera tout ce qui est en son pouvoir et ne perdra pas une minute pour hâter sa marche. Je remercie de cœur Votre Grâce Princière de sa glorieuse marque de souvenir à mon égard, et de mon côté j'ai le plus vif désir de lui être agréable. Du reste, en ce qui concerne les approvisionnements, les mesures seront prises pour que rien ne manque. Priant, etc.

» Datum Ingolstadt, 20 avril 1632. »

Il est singulièrement remarquable que, dans ces deux lettres, Tilly ne dit pas un seul mot de lui-même. Le soin de la chose publique, le danger de l'Empire l'absorbent exclusivement, et le moi a cessé d'exister en lui. Rare exemple d'abnégation et de dévouement, dont était seul capable un caractère de cette trempe et de cette foi !

Ce même jour, 20 avril, Wallenstein apprit la blessure

de Tilly, que la correspondance du héros catholique ne lui aurait certainement pas laissé soupçonner. Il expédia aussitôt son chambellan, le colonel Philippe-Frédéric de Breuner, à Ingolstadt, avec une mission verbale de condoléance et d'affaires pour le général de la Ligue. Avant que Breuner fût arrivé, Tilly, de plus en plus inquiet de la situation, adressa, le 23 avril, une troisième dépêche à Wallenstein.

» J'ai à informer de nouveau Votre Grâce Princière de l'urgente nécessité qui nous presse et de la dangereuse situation que nous créent les continuels progrès de l'ennemi. Déjà il s'est emparé d'Augsbourg, et comme le danger s'augmente tous les jours, qu'il en est au point de ne pouvoir presque plus s'aggraver, il n'y a pas de doute que l'Empire entier sera complètement ruiné et désolé, si le secours n'arrive pas dans le plus bref délai possible. Je viens donc prier instamment Votre Grâce Princière de se hâter le plus qu'il sera humainement possible et de ne se laisser arrêter par aucune considération.

» Datum Ingolstadt, le 23 avril 1632. »

En effet Gustave-Adolphe s'était rendu maître d'Augsbourg, où il fit peser sur les catholiques tout le poids de son intolérance[1]. La garnison bavaroise avait capitulé. Tilly apprit que les clauses de la capitulation avaient été violées par le vainqueur. Il fit aussitôt de vives réclamations près du maréchal Horn, et ce fut probablement la dernière dépêche qu'il signa. Sa lettre, prise avec la personne et les papiers de Horn, à la bataille de Nordlingen, est un témoignage de sa vigilante sollicitude à l'égard du moindre de ses soldats, sentiment qui ne le quitta qu'avec la vie.

« Votre Seigneurie a sans doute la mémoire encore fraiche de l'accord conclu récemment avec les soldats de mon armée, qui se trouvaient à Augsbourg, et dont un des arti-

[1] Histoire des évêques d'Augsbourg.

cles portait qu'ils sortiraient, selon les usages de la guerre, avec sac et bagages, etc., et sous escorte sûre. Néanmoins, le jeune Margrave de Bade Durlach s'est permis, contrairement au dit accord, non-seulement d'enrôler de force les dits soldats, mais encore d'enlever au major du régiment de Breda ses chevaux de main et d'autres objets, conduite certainement que bien n'approuveront ni Sa Majesté Royale, ni votre Seigneurie, ni personne autre. Je ne doute point que Sa Majesté Royale n'hésitera pas à faire justice de ce fait. Et bien que la soldatesque sortant du dit Augsbourg ait exécuté ses engagements, un parti impérial a attaqué l'escorte suédoise et l'a emmenée, laquelle je retiendrai jusqu'à ce que justice ait été faite, les chevaux et les objets du major restitués, et les soldats impériaux qu'on a enrôlés de force, remis en liberté, m'offrant, aussitôt l'accomplissement de ces conditions, à relâcher le Rittmeister et ses cavaliers ; et comme ce sont choses d'intérêt pour les deux parties, et que je serais obligé, avec l'aide de Dieu, d'exercer des représailles, j'ai jugé nécessaire de prier votre Seigneurie de prendre toutes les mesures en son pouvoir, pour que ces faits ne se représentent plus. Et je prie, etc.

» Datum Ingolstadt, le 25 avril 1632. »

Le jour où Tilly dictait ce message, Gustave se présentait devant Ingolstadt et ouvrait la tranchée. Sans doute, le monarque Suédois, enflé de ses succès, comptait enlever la ville et achever l'anéantissement de ses plus redoutables ennemis ; mais le vétéran catholique veillait sur son lit de mort, et son neveu Werner, digne héritier de son intrépide valeur, enflammait, par le plus noble exemple, le courage des soldats. La dernière nuit que Tilly passa sur la terre, deux assauts successifs furent donnés par les Suédois. Durant ces heures d'alarmes, le mourant ne cessa d'encourager les officiers qui se pressaient autour de lui, à faire leur devoir, les envoya jusqu'au dernier sur les remparts, et parut revivre pour aller lui-même au combat. Ses paroles

et ses exhortations, rapportées aux soldats, les électrisèrent. Les Suédois furent repoussés avec des pertes énormes, et la victoire eut un retour pour le grand homme qu'elle avait si longtemps comblé de ses faveurs.

L'Electeur ne le pouvait aborder qu'en larmes et sortait pénétré d'admiration pour cette mâle et généreuse vertu. Dans les longs entretiens qu'il eut avec son général mourant, celui-ci insista particulièrement sur la nécessité absolue de s'assurer de Ratisbonne, nœud essentiel de communication entre la Bavière et l'Autriche. « Car, disait-il, la perte de Ratisbonne met la couronne impériale et celle de Votre Altesse Electorale sur le bord de l'abîme. Maîtresse d'Ingolstadt et de Ratisbonne, Votre Altesse peut, à un moment donné, récupérer promptement tout ce qu'elle a perdu. » Le jour même de sa mort, s'échappa à plusieurs reprises, de ses lèvres glacées, le mot : « Ratisbonne ! Ratisbonne ! »

Un seul instant, il parut affecté d'un pénible retour sur lui-même. « L'excellent, pieux et vigilant héros, dit Khevenhiller, s'est plaint sur son lit de mort, qu'après la bataille de Leipzick, on lui eût lié les mains, et mis obstacle à ce qu'il attaquât l'ennemi avec les troupes qu'il avait réunies et celles venant d'Italie, parce qu'il avait alors les moyens, la force et l'occasion de prendre, avec l'aide de Dieu, une éclatante revanche. » Mais ces fugitifs regrets s'effacèrent sans peine, pour ne laisser place qu'aux graves pensées du devoir et de l'éternité. Les yeux fixés sur un crucifix, qu'il avait fait placer au pied de son lit, il passait en prières ferventes le temps que lui laissaient les devoirs de sa charge et ses conférences avec l'Electeur. Les plus douloureuses opérations ne lui arrachèrent pas un gémissement; sa patience frappait d'étonnement ses chirurgiens, et sa présence d'esprit ne fut pas troublée un moment par ses terribles souffrances. Dès son arrivée à Ingolstadt, il avait fait venir près de lui son confesseur, un jésuite, probable-

ment le P. André Brunner[1], et il s'était fortifié par les secours de la religion. Nourri tous les jours du Pain des Forts, il aimait à épancher dans le sein du ministre de Dieu les sublimes aspirations de sa pieuse et belle ame. Dans l'un de ces intimes entretiens, il fit promettre au dévoué religieux de prononcer à ses oreilles, lorsque sonnerait l'heure de la délivrance, ces paroles du Roi-prophète, à l'aide desquelles il avait coutume de ranimer son courage contre les dures épreuves de la vie :

« ***In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*** C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance ; jamais je ne serai confondu. »

Le 30 avril, sa faiblesse augmenta sensiblement, et ceux qui l'entouraient, dans le silence de la douleur et de la vénération, pensèrent qu'il entrait en agonie. Vers six heures du soir, indiquant du geste le crucifix, il fit signe qu'il se préparait à la mort. En cet instant solennel, il fit approcher de son lit son neveu Werner, lui tendit une dernière fois la main, et le bénit. Ses vieux amis, Witzleben et Ruepp, fondant en larmes, tombèrent à genoux et lui demandèrent aussi sa bénédiction. Il la leur donna, recommanda à Ruepp ses domestiques, et se remit en prières. Une heure plus tard, son confesseur, qui priait agenouillé près du héros, s'aperçut qu'il tournait les yeux de son côté, avec une certaine expression d'anxiété. Aussitôt le religieux s'écria : ***In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*** A ces paroles, Tilly parut fortifié et vainqueur de l'ennemi du salut, et son visage s'illumina d'allégresse. Jetant un dernier regard d'amour sur l'image

[1] Le P. Brunner ne nomme pas le confesseur de Tilly. Il l'eût probablement fait, si c'eût été quelque autre que lui-même. En parlant de la manière dont Tilly se préparait à la mort, il dit : *Compertissima memoro*, et plus loin sans nommer le Père qui assistait le héros, il se sert du terme général : *Sacerdos Jesuita*. (*Annal. Boïc.*, p III, l. XVII, n. XXXVI, c. 265).

du Christ souffrant, il rendit à Dieu son ame bienheureuse[1].

Les larmes de ses soldats, l'émouvante douleur de ses officiers, la désolation de l'électeur de Bavière, lui servirent d'oraison funèbre. Pendant trois jours et trois nuits, ses restes mortels furent exposés au milieu d'une chapelle ardente. L'armée entière vint rendre un dernier hommage à son chef vénéré, et la foule qui ne cessa de remplir, silencieuse et fervente, l'étroite enceinte, se partageait, comme reliques, des morceaux de ses vêtements. Pour le reste de l'univers, la mort de cet homme, qui avait rempli le monde du bruit de son nom, passa presque inaperçue. Parmi ceux qu'il avait si longtemps et si glorieusement servis, les uns tenaient leurs regards attachés sur Wallenstein, et épiaient le moment de saluer le retour de cet astre de salut; les autres, préoccupés de leurs propres malheurs, songeaient à se sauver isolément, soit par une humble soumission au roi de Suède, soit par la médiation, chèrement vendue, de la France. L'ingratitude s'étala, sans pudeur, sur son tombeau, et la calomnie n'avait pas même attendu sa mort pour commencer l'œuvre de dénigrement. Exemple mémorable de l'inanité des créances de l'homme sur le cœur de ses semblables!

Pénétré d'une dévotion tendre à la Vierge Immaculée, dont il avait fait peindre l'image sur tous ses drapeaux, il avait toujours désiré reposer à l'ombre protectrice de ses autels. Dans ce but, lors de son dernier pèlerinage à Altenœtting, il s'était choisi un tombeau, près du sanctuaire

[1] Joannis Adlzreitter, a Tetenweis. Arcani Consilii Concellarii, *Annalium Boicæ gentis partes III*, quibus Historia a prima Bojorum origine usque ad a MDCLI, quo Maximilianus Elector Bavariæ decessit, continetur. Accessere Andreæ Brunneri, e Soc. Jes. *Annalium Boicorum*, a primis initiis ad annum MCCCXI, partes III. Editio nova, ad Monachicas accurate recusa, novoque indice locupletissimo instructa; cum præfatione Godefridi Guilielmi Leibnitii. Francofurti ad Mænum, Impensis Jo. Frederici Gleditsch, et filii. Anno. M DCC. X. Voir p. III, l. XVII, n. XXXVI, c. 265.



dédié à la Mère de Dieu. Il y avait fondé, en même temps, moyennant 6,000 florins, une prébende, dont le titulaire devait dire trois messes par semaine, à son intention. Ce fut à la même occasion qu'il offrit, à Notre-Dame d'Altenœtting, un grand crucifix de lapis lazuli, enrichi de diamants, d'un travail extrêmement précieux, et une chaine magnifique, ornée de brillants de haute valeur, dons de l'infante Isabelle, et qu'on peut voir encore dans le trésor de cette église. En recevant ce dernier présent, il aurait dit, à ceux qui l'entouraient : « Dès maintenant, je consacre cette chaine aux délices de mon cœur, à ma Dame et Souveraine. » Ses auditeurs crurent qu'il la destinait à sa nièce, la comtesse Werner de Tilly, qu'il affectionnait particulièrement; et ils ne reconnurent leur erreur, que lorsqu'ils le virent donner ce gage de sa tendresse, à Notre-Dame d'Altenœtting, avec le crucifix, et 1,000 nobles à la rose, monnaie d'or, qu'il avait reçus de la ville de Hambourg[1].

Son cœur, enfermé dans un vase d'argent, fut porté, immédiatement après son décès, à Altenœtting. Son corps, embaumé avec soin, fut d'abord déposé dans la crypte de l'église de Sainte-Croix, à Ingolstadt, appartenant aux Jésuites. Il y resta, jusqu'au 21 octobre 1653, jour de sa translation à Altenœtting, dans la *Chapelle de Tilly*. Le cercueil de plomb, dont le couvercle en verre laisse voir les traits du héros catholique, a été ouvert dans les derniers temps[2]. Le vase d'argent, qui renferme son cœur, porte l'inscription suivante :

Cor illustrissimi et excellentissimi Comitis D. D. Joannis Tillii, cujus vita, militia, mors, triumphus, et cor nunc est, ubi thesaurus fuit. Humilis ancillæ humilitatem; castus matrem castitatis coluit; miles certamen Dei certavit; fidem servavit; cursum consummavit. Ideò

[1] Adlzreitter, § XXXVII. [2] Goethals, *Généalogie de T'Serclaes*, p. 146.

repositam justitiæ coronam reddidit Tillio Dominus justus judex, ultimâ die aprilis anno Christi M. DC. XXXII[1].

Ferdinand II réclama la glorieuse épée du grand capitaine. Cette épée, placée d'abord au trésor de la Maison impériale, se trouve maintenant au château de Stolzenfels, sur le Rhin[2]. La famille des barons de Gumppenberg, en Bavière, conserve religieusement, comme une précieuse relique, les vêtements portés par Tilly le jour qu'il reçut sa blessure, et le boulet qui lui fracassa la cuisse[3].

En apprenant sa mort, Wallenstein manifesta une vive émotion, et ne put s'empêcher de s'écrier : « Cet homme n'avait pas son pareil. » Mais Gustave-Adolphe n'eut pas même ce rapide mouvement de générosité. « Le vieux caporal, » ainsi qu'il affectait d'appeler Tilly, avait blessé sa susceptibilité, en repoussant ses avances avec une froideur hautaine. Après la prise de Munich, le vainqueur de Breitenfeldt, passant, avec son état-major de princes allemands, devant l'église des Jésuites, eut la fantaisie d'y entrer. Il s'avança, la tête découverte, jusqu'au chœur, examinant tout avec attention. Il fut reçu par le Recteur des Jésuites, prévenu en toute hâte. Après plusieurs questions relatives à l'édifice sacré, Gustave-Adolphe entama, en latin, une discussion sur le rit catholique, et, sautant brusquement à un autre ordre d'idées, il s'écria : « Dites-vous des messes pour Tilly ? Où croyez-vous qu'il soit maintenant ? — Au ciel, j'espère, » répondit le Recteur. Sur quoi le Roi, frappant le sol avec colère, répliqua vivement : « *Erat barbarus! erat tyrannus!* C'était un barbare ! c'était un tyran ! » Reproche bien étrange dans cette bouche, mais qui fut le signal du déchaînement de calomnies qui a si longtemps comprimé le cri de la justice.

Deux siècles se sont écoulés, deux siècles de conspira-

[1] Goethals, p. 144. [2] Idem. [3] Idem. [4] Idem.

tion historique organisée par les passions irritées, par l'ignorance la plus opiniâtre, et une voix royale, celle de Louis Ier de Bavière, rompant en visière au mensonge classique, avec un courage devenu rare chez les têtes couronnées, a proclamé, à son tour, les droits de la vérité. Lors de l'inauguration de la statue de bronze élevée, par ses soins, à Tilly, en 1844, le descendant de Maximilien Ier a prononcé ces nobles paroles :

« Cette statue est une preuve que nous n'oublions pas les services de Tilly. Il a été grossièrement calomnié pendant deux cents ans; mais les rayons de la vérité ont fini par dissiper les nuages accumulés par les préjugés, autour de cette grande figure. »

Ce premier hommage public n'est pas resté isolé. Louis Ier a donné place à Jean T'Serclaes de Tilly, dans sa magnifique création de la Walhalla.

Mais la Bavière a érigé, à Tilly, un monument d'un caractère plus militaire et plus expressif encore. Lorsque le voyageur qui descend le Danube, arrive à Ingolstadt, il aperçoit, à sa droite, d'imposantes constructions, faites avec ce luxe de soins que recherche l'architecture militaire de notre époque, et qui s'allie parfaitement avec la mâle simplicité des lignes. Au-dessous des créneaux qui les couronnent, est placée cette inscription en lettres colossales : *Fort Tilly*. Que de nobles et douloureux sentiments n'ont déjà pas réveillés ces deux seuls mots, dans l'ame du catholique, ou de l'Allemand, sincèrement patriote, qui les a lus !

Jacques de Tilly, mort le 11 octobre 1624, avait chargé son frère du partage de ses biens, entre ses enfants. Jean de Tilly opéra ce partage, par acte du 8 mars 1625, daté de l'abbaye de Hirschfeld. Par un second acte, il fit donation authentique, à son neveu, Jean T'Serclaes de Tilly, fils aîné du comte Jacques, de la terre et baronie de Marbais, ainsi que des seigneuries de Tilly, Balastre et Monti-

gny, sous condition que, dans le cas où Jean de Tilly ne laisserait pas d'enfants, ces terres passeraient héréditairement à Werner de Tilly, son frère puiné. Un octroi confirmatif de S. M. C. fut obtenu, à ce sujet, à Bruxelles, le 11 août 1625.

A la même date, 8 mars 1625, il fit son testament, dans lequel il disposa de la terre de Breiteneck et des sommes que lui avaient données l'Empereur et la Ligue, en faveur de Werner de Tilly, sous condition de réversion à Jean de Tilly, en cas de décès, sans postérité, du légataire, et à charge éventuelle de legs en faveur des deux filles, non religieuses, du feu comte Jacques de Tilly.

L'ainée de ces deux dames, Dorothée, chanoinesse de Maubeuge, « qu'il gratifia d'une somme de vingt-quatre mille florins, monnoye coursable de Brabant, pour l'entretenir tant plus honorablement et pour son advancement à un bon mariage » épousa en 1626, Antoine de Bourgogne, seigneur de Fromont.

La seconde, Marguerite, en faveur de laquelle « il retenait de disposer, selon et autant que par ses comportements, elle lui en donnerait subject et occasion, » parait être morte dans le célibat.

Le testament précité fut notifié et enregistré à Bruxelles, à la cour féodale de Brabant, le 19 mai 1634, à la requête du comte Werner de Tilly. Il n'est fait, dans cette requête, aucune mention d'un codicille quelconque. Il est généralement admis par les historiens, que Tilly a légué, en mourant, 60,000 thalers aux débris des régiments Wallons, qui l'avaient si héroïquement défendu à Breitenfeld. Le fait est possible, et ce témoignage public a une valeur réelle. Toutefois, le respect dû à la vérité nous oblige à dire que nous n'avons pu trouver aucune base authentique à cette assertion.

Le nom de Tilly est un de ceux que chaque progrès de l'histoire, dans la voie de la vérité, est destiné à faire



rayonner d'une lueur d'autant plus large et sereine. Les jugements des hommes participent de leur nature : ils sont précipités, pleins d'erreurs et varient sans cesse. La popularité que donne si légèrement l'aveugle enthousiasme des passions, n'a rien de commun avec le mérite. Les jugements de Dieu seul sont justes et droits, solides et durables. Le temps est son grand justicier : par le temps, il dissipe les vaines renommées de parti ; par le temps, il redresse les iniques arrêts des préjugés humains ; par le temps, il réforme les téméraires proscriptions de l'ignorance, distribue graduellement les lumières de la vérité, et fait éclater, dès ici-bas, l'invincible force de son indéfectible justice.

IN MEMORIA ÆTERNA ERIT JUSTUS, AB AUDITIONE MALA NON TIMEBIT.

FIN.

CORRESPONDANCE DE TILLY.

ANNEXES.

CORRESPONDANCE DE TILLY.

ANNEXES.

N° 1[1].

Monseigneur.

Je n'ay vollu fallyr au plustost advertir V. A. S[e] de ce que lycentié du service du ducq de Loreyne j'ay lessé au ban de Loignon les soldatz que j'ay ramesné au nombre de deux cent encore bien montez mays en équyppage de soldatz cacez et asse malle en conche. Je n'ay peu obmettre pour mon debvoyr les représenter à V. A. S[e]. premyer que les remercier à cette occasion je la va trouver et feray plus come le danger du chemin me permettrat de m'advancer. Néanmoins là où V. A. S. ne sereyst servye desdits gens de guerre pour le présent qû'il luy plaise le mander au plus tost affin syl le treuve bon soulager ses subjects du d[t]ban de Loignon et que par mesme moyen je puys en estre deschargé vers V. A. S. a laquelle je prie Dieu luy donner, etc.

Signé, J. T'SERCLAES.

De Namur le 12 de décembre 1590.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 2[1].

RECOMMENDATION AN DIE K. M. FUR MONS[r] VON TILLY, DASS IR M. INE IN DERO KRIEGSDIENSTEN GEBRAUCHEN SOLLTEN.

Allerdurchleuchtigister, etc. E. K. M. werden sich genedigist zu erindern wissen, was Deroselben ich unlengst bei irem aigenen Currier wegen behandlung des von Thylli inn E. M. Khriegsdienste zugeschriben habe. Wann ich dann seithero mit ime noch weiter soviel gehandlet dass er sich an jetzo alsbalden, und ohne allen lengern Verzug, hinauss bei E. K. M. zu weiterer seiner behandlung einstellen solle, und er darauff gleich an jetzo hinauss zeuche, so habe ich nicht unterlassen wollen ine mit diesem schreiben an E. M. zue beglaitten gehorsamb bruederlich bittendt, E. K. M. wöllen ermellten Thylli als ainen wolversuechten, khriegsverstendigen und in diesen Landen wol angesessenen Mann, inn genedigisten bevelh haben und ine zue solchen Diensten bestellen und ruefen darbei er seinem Standt und Condition nach verbleiben khönne, wie wir daran nicht zweiffeln, er werde E. M. und dem Khriegswesen daraussen neben anderen nicht übel anstehen. Und ich thue E. K M. und L. mich zue genaden und brûderlichen hulden bevelhen. Datum Brûssel, den 26[en] december, a° 94.

N° 3[2].

ABSCHRIFT DES OBERSTEN PATENTES FUR DEN KAISERLICHEN HEERFUHRER GENERALEN FREYHERRN VON TILLY, PRAG 7 MAI AN° 1602.

Wir Rudolph

Bekennen œffentlich mit diesem brief und thun kund mænniglich als unser und unserer kœnigreich und Landen, allgemeiner auch Christenheit unvermeindliche Nothdurfft erfordert, uns bey jetzigen offenen krieg wider den Erbfeind den Türken zu Erhalt-und Defendirung unserer Landen, Granitzen und getreuen Unterthanen, mit einer mehreren anzahl Kriegsvolck zu bestœrken, undt gefasst zu machen, dass Wir

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Rodolphe II. [2] Archives Impériales de Vienne.



demnach unseren gewesenen Obristen Wachtmeister über das Fussvolck und lieben getreuen Johann Tserclaes von Tilly und Marbais in Erwœgung und Betrachtung seiner uns beruhmten Geschicklichkeit kriegs erfahrenheit bewilligt haben, ein vœlliges regiment Wallonen von 3,000 mann starck, zu errichten und strachs auf den Fuss zu bringen.

Davon solle auch hiemit gedachten von Tilli als Obersten uber dieselbe angenohmene und auf 3 monath lang, die nœchsten nacheinander und auch hernach so lange wie des regimentes solcher gestalt bedürfen werden, ohne einigen ferneren neuen Behandlung, so er obrister oder seine unterhabende Haupt-Befehls und gemeine Kriegs-leute alsdann nach Ausgang beruhrer drei monat prætendiren mœchten, bestellt sein. Thuen dass auch wissentlich, in kraft dieses Briefes, also das gedachter von Tilly, von stund an so viel mœglich, sich um solche obbemeldte anzahl der 3000 Wallonen bewerben, dieselben aufbringen, bestellen, und dann damit Uns wider beruhrten Erbfeind zu Beschütz-und Beschirmung unserer Lande und Leute auch unseres heiligen Christlichen Namens und glaubens, und sonsten gegen allen Unseren widerwœrtigen dienen, und solche Musterplatz der ihm hiernach wird bewilligt und benennt sein, bescheiden solle, und sölle daselbst ihnen ihr monat auf den tag der musterung angehen, und sie folgends auf unser oder unseres Feld General Obristen, auch dessen Obristen Feld General lieutenant Verordnung und Befehl, es sei zu Wasser oder Land, in Besatzungen mit ganzen oder halben regimente, auch ganzen oder halben Fœhnlein, auch rottweise, wie es die Gelegenhait und Nothdurft jeder zeit erfordern wird, sich gebrauchen und zu dienen, auch anzuordnen und führen zu lassen schuldig sein, wie solches in dem Fall einem aufrichtigen Obersten und ehrlichen kriegsleuten zu thun zusteht und gebühret. Und gebiethen darauf allen und jeden Hauptleuten, hohen Æmtern, Fœhnrichen, Befeblshahern, und den anderen gemeinen knechten so und ernennten von Tilli regiment sein werden, gnædigst, ernstlich und wœllen, dass sie nach Uns, Unseren General Feld Obristen, und dessen Feld general lieutenant ihr Aufsehn und Gehorsam auf vorgemelten ihren vorgesetzten Obristen haben, Unseren : utzen und frommen fœrdern und entgegen allen nachtheil und schaden warnen und fürkommen, wie solches ehrlichen kriegsleuten gegen Uns als ihren kriegsherrn gebührt und wol ansteht.

Dabei ist ihnen bewilligt, dass sie ihrer verdienten Besoldung, wie die ihnen in der musterung wird gemacht und passirt werden, so viel mœglich monatlich der Gebühr nach bezahlt werden sollen. Dagegen



sollen die 30 tag für ein monat zu dienen schuldig sein, und wo sach wœre, dass solche Bezahlung der Feindt oder anderer ursachen halber nach ende eines jeden monats nicht gleich vorhanden sein würde, so solle bemeltes unser kriegsvolck etwas geduld tragen, und dadurch willen zug, wacht und was endlichen kriegsleuten zu thun gebuhrt und zusteht, gegen oder wider den feind nicht abschlagen oder unterlassen.

Im Falle aber Wir sie weiter in Unseren Diensten zu erhalten, nicht nothdurftig sein würden, so müssen Wir auch alsdann dieselben Unserer Gelegenheit nach verlauben und ihnen abdancken lassen, jedoch wann und sobald solches beschieht, so soll ihnen ein halber monat sold sammt der verdienten Besolduug auf vorgehente Musterung gegeben und bezahlt werden.

Wie dann diess und das ubrige Unser beinebens gefertigter kriegsgebrauchlicher artickelsbrief mehrerer Inhalts ausweiset und vermag gnoediglicher und ohne Gefœhrde mit Urkund dieses Bestallbriefes mit Unserem Kayserlichen Insiegel verfertigt.

Fur die Richtigkeit der Abschrift Wien am 6 Juni 1854.

Signé Herzog
Exp. Director.

N° 41.

Monsieur, mon cousin[1], j'ay receu les vostres lesquelles me sont esté délivrée plus tard que ne debvait, pour mon absence de ceste ville. Je suis esté bien ayse d'entendre par icelle vostre bonne disposition en laquelle je prie Dieu de vous maintenir. Je vous eu envoyé les lettres de Sa Majesté que désirés, n'estait que en la conjoncture où sa dite Majesté et son Altesse se trouve à présent, je doubte qu'elles ne vous serviroit de rien ou que plustôt elles vous nuyroient, côme aussy celles de l'archiducqz Mathias, quant à celles de l'archiducqz Maximilien l'on espère qu'il viendrât icy dans quelques jours, où je ne fauldray de m'employer affin qu'il en escrive en la meilleure forme que désirés, vous priant de croire que je m'employeray pour vous avecqz toutte l'afection que scauriez désirer d'ung votre parent. Je bayse

[1] Archives du château de Norderwyk. Invent. Litt. C. N° 66. *Autographe.*



bien affectueusement les mains à ma cousine vostre compaigne et à vous. Je demeure.

Monsieur mon cousin,

Vostre bien affectionné cousin pour vous servir

T'SERCLAES DE TILLY.

De Prague le 27 Janvier 1607.

A Monsieur Monsieur Anthoine T'Serclaes, Sr de Horn et de Bacht à Bruxelles.

N° 5.[1]

Monsieur mon cousin, je vous envoie icy joincte la lettre que l'archiducqz Maximilien escript à son Alteze en vostre faveur, faict en la meillieure forme qu'il at esté possible. Sy bien j'estime qu'elle vous servyrat, en tant que vous aurez de bons amis qui la scauront représ nter par delà. S'il y at quelqu'aultre occasion par deça en laquelle je vous puis servir, je m'employeray de très bonne volonté, me recomandant très affectueusement en vostre bone grâce, come aussy en celles de ma cousine vostre compaigne. Demeurant

Monsieur mon cousin

Votre très-affectionné cousin pour vous faire service,

T'SERCLAES.

De Prague le 24 de Mars 1607.

Monsieur Anthoine T'Serclaes, seigneur de Horens et de Bachten à Bruxelles.

N° 6[1].

COPIE DE LA LETTRE JOINTE A CELLE CI-DESSUS.

Durchlauchtiger Fuerst, Eur Liebd. seint unser Bruederliche freundtwillige Dienst allzeit zuvor. Freundtlicher gelichter Brueder, unss hat der Kon. Kays. May. und Ld, gewester obrister Veldtmarschalk in Hungarien der Edle Johann von Tserclaes von wegen seines Vetteren Anthony von Tserclaes fleissigest angelangt denselben E. L. zue fuer-

[1] Archives du château de Norderwyck. Invent. Litt. C. N° 66. *Autographe.*
[2] Ibid.



fallenden occasionen freundtl-bruederlich zu recommandiren, damit er uns nun umb seine beruembten kriegs erfahrenhait willen, ihme in seinen begehren willfahrig zuffuren habe, so bitten wir E. Ld. bruederlich sie ihn bemelten Anthonium von Tserclaes, von unnsertwegen zu begebender gelegenhait, in gnaden bevohlen seyn lassen wollen. Sie unns in gleichen und annderen zu bruederlichen angenehmen gefallen ganz willig und geneigt wissen. Gegeben zu Prag den 17 Martii A. 1607.

MAXIMILIAN.

A l'archiduc Albert.

N° 7[1].

Monsieur mon cousin[1], je suis esté quelques jours absent de ceste court, qui est cause que je ne vous ay pas plus tôt envoyez les lettres que vous avez demandé de Sa Majesté Impériale et de l'archiducqz Mathias. Je ne scay sy elles vous serviront, vous pourez les présenter selon le tems et l'occasion que jugerés convenir. J'écry aussi ung mot au secrétaire Fleckenstein (sic) sur ce mesme subject, de sur que je n'ay nulle cognoissance de luy, s'il est home que jugés qui vous puisse servir, je pourray luy faire escrire par quelques aultre que scaurés estre de ses amis par deçà. Je bayse les mains à ma cousine votre compaigne. demeurant

Monsieur mon cousin

Votre très-affectionné cousin pour vous servir,

T'SERCLAES.

De Prague le 20 juillet 1607.

A Monsieur Anthoine T'Serclaes seigneur de Horens et de Bachte à Bruxelles.

N° 8[2].

Edler mannhafter sonnders freundlich lieber Herr Haubtmann, euer sey mein freundtlich gruess zuvor. Bericht euch hiermit das mir jungest von der Khays. Majtt. anbevohlen worden dass ich alles kriegs-

[1] Archives de Norderwyck. Invent. Litt. C. N° 66. *Autographe.*

[2] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Walleustein et de Tilly, tom. II.

volck die sich in Jr. Khays. Maj. diensten zu Ross und Fuess befinden, mit ehesten zusamben bringen soll, denn Jr. Maj. sye in dero diensten weiter zugebrauchen willens und bisshero nit abdankhen lassen wollen.

Verseche mich also zue euch, weil ir der Khays. Maj. allein und khainem andern gehooren, ir werdt sollichen genuegsamb wissen nachzukomen. Bevele euch also in namen Jr. Khays. Maj. ir wollet euch alspahlt bey verlierung eur Ehre und Redlickhait mit sambt eur undergebenen Fahne auf gœstritz in mœhren zue mir und dem Khays. krigsvolckh stossen und mich alles herichten. Ich bet die knechte verstrœsten dass sie ires alten verdienst bezalt und auf das neue versichert werden, hiermit gott bevohlen. Datum schloss Jostlwitz den 10 martii 1608.

Eur Guet freund

Tserclaes von Tilly
Veldtmarschalkh.

Senden abschreiben Abschrifft an dem Edlenun I vesten Herrn Georg Sicherdten, Rœm. Khay. Maj. Hauptmann uber ain Fahnen deutsh khriegsvolckh zue Fuess.

No 9.

Edler bester besonders freundlicher lieber Herr hauptmann derer sey mein gruss zuvor, bericht euch hiermit das mir jungst von Ir. May. anbevohlen worden, dass ich alles kriegsvolckh die sich in Ir. May. diensten zue Ross und Fuess befinden, mit ehisten zusamben bringen soll, den Ir. Maj. sye in dero diensten weiterzugebrauchen willens, und bishero khaine nit abdankhen lassen wollen. Versehe mich also zue euch weil ir Rœmis. Khays. Majtt. allein und khainen anderen gehooren, ir werdt sollichen genugsamb nachckommen. Beveld auch also in namen Ir. Rœm. khays. Majtt. ir wollet euch alspalt bey verlierung Eur Ehr und Redlichkhait mit sambt eur undergegebenen Fahn auf Gœstritz in Mœhren zu mir und dem khays. kryegsvolckh verfuegen und euch alles berichten lassen Jch bet die knecht vertrœsten dass sie irer alten verdienste bezalt und das

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, tom. II.



neue versichert worden. Gott mit uns. Datum Jostlwitz den 10 martii 1608.

Eur Guet freund

TSERCLAES VON TILLY
Veldtmarschalckh.

Senden abschreiben abschrift an dem edlen und vesten Herrn Georg Sicherdten Rœm. khays. Máj. Haubtmann uber ain Fahnen deutsch kriegsvolckh zû fuess.

N° 101.

LETTRE DE TILLY, A L'ARCHIDUC MATHIAS.

Durchleuchtige.

Gnedigister Fuerst und Herr, Eur Durchl. sey mein underthenigiste Dienst zuvor. Derogenedigisten schreiben hab ich wol empfangen, und desselben inhalt vernomen, verhoffends das Eur. Fuerst. Durchl. mir zue khainer Ungnad versehen werden, das Jch Jr. Khays. May. Bevelch nachkomme welchen zue pariren ich gehorsambist schuldig und ernstlich bin. Was belannget das bey Eur. Fuerstl. Durchl. Jch mich unverlangt anmelden solle, will Jr. Khays. May. ich anstaedt berichten was sy mir darauf allergenedigist anbevohlen werden, will ich demselben gehorsambist nachkomen. Verbleibe Eur. Furstl. Durchl. unterthenigister und geringster Diener. Datum Mœstritz den 16 martii 1608.

Eur. fuerstl. Durchl. Underthenigister

ZERCLAES VON TILLY.

Der Fuerstl. Durch. Herrn Mathiasen Erzherzogen zur Œsterreich, meinen genedigisten Fuersten und Herrn.

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, t. II.

N° 11[1].

KURZE UND WARHAFFTE VERANTWORTTUNG DER ROEM. KAY. MAY. HOFKRIEGS RATHS UND OBRISTEN VELDTMARSCHALCHS HERN. H. JOHAN TSERCLAES FREYHERRN VON MARBAIS UNND TILLY HERRN ZU BALASTRE UNND MONTIGNY, ETC.[2]

Demnach mir vor wenig tagen ein getruckte *copia,* eines an alle Chur : und Fursten dess Heiligen Rœm. Reichs (wie man furgibt) auss gefertigten, meinem wolherbrachten guten Namen und Ehren, Gantz nachthailigen, nunmehr allenthalben hin und wider in allen Landen zweiffels ohne *Spargierten,* und aussgesprengten schreibens; zuhanden kommen. Auss welcher ich mit hœchster verwunderung verstanden, das under andern, in deroselben begriffnen puncten, Jch ungrundtlich beschuldiget werde, Samb Jch, mit meinen *adhærenten,* das von Jr. Kay. May. mir undergebnes kriegsvolck auff den Mœhrerischen Grœnitzen versamblet, und daselbst mit Brennen, Rauben, und andern den umbligenden Lændern grossen schaden zugefugt, auch anderer seltzamen Practicken, die *Nobilitet* ausszurotten mich understanden haben solte.

Als bin Jch zu meiner Warhafften, bestendigen und mit einigem grundt unwidersprechlichen entschuldigung, Auch zu unumbgenglicher meiner Ehrennotturfft unnd *Defension,* so wol meniglichs bessern Wissenschafft, unnd *information* diese meine verantwortung gleicher gestalt an tag zu geben, Mich auch zuvorderst bey allen Chur : und Fursten des H. Rœ. Reichs oberwendter unerfindtlichen Aufflag im grundt der Warheit zu *purgieren,* gleichsam getrungen worden, Jnn

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance diplomatique. Pierre de Vischer. Carton, n° 63.

[2] Auff unnd wider eine gedruckte in diesen Landen alhereit so wol im h. Römischen Reich aussgrengte *copiam* eines schreibens so (wie furgeben wierdt an alle chur : und fursten dess Reichs abgangen sein sol) in welches under andern diese *formalia* zu befinden.

Dass der Obriste Tilly Jr Kay. May. Veldtmarschalch sambt seinen *adærenten* das kriegsvolck auff den Mœhrerischen Grœnitzen versamblet unnd daselbst mit Brennen, Rauben und andern den umbligenden Laendern grossen schaden zugefugt. Auch anderer seltzamen Practiken die *nobilitet* ausszurotten sich understanden habe, etc. Menigliechen zu grundt : unndt besserer wissenschaft unnd *information.* Mit verwilligung der Hohen Obrigkeit. Gedruckt zu Prag bey Paul Sesser, 1608.



nit unzeitiger betrachtung das viele Hohen und Nidern stands Personen gœntzlichen glauben als ob Jch ein so angegebner Rauber, Mœrder, oder so mehr unnd ærger, ein *Assassino* und heimblicher Aussrotter der Lœblichen *Nobilitet* were, und inen ein anders einzubilden keines wegs *persuadirn* lassen wœllen. Derowegen Jch dann meniglichen, was Hohen unnd Nidern stands, *dignitet*, oder *condition* der seye, geburlichen hiemit bitten unnd ersuchen thue, diese meine kurtze, und ohne einige gesuchte scheinende Bementlung verfasste, warhaffte entschuldigung in gutem unparteyischen Hertzen, *omni affectu semoto* zu *ponderirn*, es wirdt verhoffentlich Sonnenklar befunden werden, das bey der gantzen Christenheit ich zur hœchsten ungebuhr ungrundtlich verunglumpft worden bin.

Dann was fur ains, das von hœchstgedachter Jr. May. mir anvertrautes auff den Mœhrerischen Grœnitzen versamblete Kriegsvolck, unnd das durch dasselbe den anrainenden Lændern, mit Rauben und brennen, so angebner schaden, zugefugt worden sein solle, anlanget, Waiss ich mich nicht zuerjnnern, das jemanden der geringste schaden durch Rauben beschehen, oder diss orts einige klage mir von jemands weder den grossestem noch kleinestem Landtsassen zur selbigen zeit, vorkommen were : Da es aber beschuldigter massen sich verhielte, so wolte Jch solchen ubel mit geburblicher bestraffung wie zu begegnen, wol gewust. Weilaber wie oberwent. niemand der zeit geklagt, so weiss ich nicht, welcher gestalt ich nunmehr Raubens halber also bey meniglich mit grundt angegeben werden kœnne, weiss auch gar wol, das solches in der warheit sich nit befinden wirdt. Was aber das Brennen anreichen thut, sage Jch offentlich, und will mich hiemit gegen menniglichen *offerirt* und beynebens verbunden huben, das dafern in grundt der Warheit durch unverdechtigen genugsamen beweiss beygebracht werden solte, das von erwentem kriegsvolck zur selbigen zeit das geringste Gebau, mit meinem wissen, verbrunnen oder angezundet worden seye, so will Jch dasselbe mit meinen kopf, Leib unnd Leben bezahlen. Bin auch erbœtig, mich auff allergnedigste zulass : und verwilligung Jr. Kay. May. auff allen Reichs. Craiss. und Landtagen vor Chur. und Fursten, oder wohin Jch dess wegen erfordert werden, und von nœthen sein mœchte freywillig selbst in der Person einzustellen) und diessfalss meine bestendige verantwortung zuthun. Das Jch aber das kriegsvolck auff zutragenden nothfal, zumal in diesen widerwertigen empœrungen, zuvorderst zu Jr Kay. May, Person. und Leibs versicherung, und dann zuverhuttung der abtrinnigen Haiduggen im gantzen Land aussgeschriebenen besorglichen Landsverderblichen einfals zu mir erferdert, ist zwar

nit ohne, solches ober ist auff sonderbaren Jr. Kay. May. Allergnedigsten bevelch, so alle stund genugsam zuerweisen, geschehen. Wellichem in allem underthenigstem gehorsam unnd treuen zu *parirn* mir, als Jr. May. verpflichten treuen Diener und Veldmarschalchen, ohne meniglichs ainred und massgeben in allweg obligen und geburen wœllen. Und wuste diss orths meinen verleumbdern und angebern wol mit bestendigerm grundt und anderst, wann es die notturfft erfordern solte, zu begegnen, Will aber solches mir in allweg auff kunfftigen erforderten beweiss *protestierlichen* vorbehalten haben. Das ich aber furs ander in den verdacht bey meniglichen gezogen worden, als ob Jch zu aussrottung der *Nobilitet* seltzamer Practicken mich underfangen hette, Antworte Jch kurtzlichen, das Jch, sofern es je geschehen were, solches eintweder fur mein Person selbst, oder auss gewissem bevelch vorgenommen haben muste. Was nun meine Person anlanget, so wirdt mir ein Jedweder, der mich jemals erkennet, gewisslich gern zeugnuss geben, das ich der *Nobilitet* gedegliche wolfarth, auffnemen, und frommen Je und allzeit nit allein befœrdern helffen, sondern mit und neben Jhnen, als einem Ehrlichen Cavalier wol anstehet, selbst mein Leib, Leben und alles vermoegen gern zugesetzt hab, zu dem so weiss Jch weder im Erzherzogthumb Œsterreich noch Margrafthumb Mœheren kein einige, weder Hohen noch Nidern stands Person, welche ich die zeit meines Lebens wissentlich *offendiert*, deren Jch feind were, oder mir feind zu sein verursacht haben mœchte. Derowegen Jch nit wissen kœnde, warumb Jch fur mich selbs etwas thœtliches, auch wider den geringsten Landtsassen furnemben, viel weniger deren so ansehenlich Landschafften herzliche und furtreffliche *Nobilitet* ausszurotten, mich eigenmœchtig underfangen, und zu solchen Jr. May. vereidetes wenigs kriegsvolck gebrauchen solte, welches dann zwar alles vernunfft und verstand zu wider lauffen thœte.

Das Jch aber dieses bezuchtigten vornembens kainen bevelch gehabt, bezeuge ich mitt Gott, meinen guten gewissen und der gantzen welt, Wuste auch niemanden, so mir der zeit, und noch anjetzo etwas zubevelhen gehabt, oder bevehlen kœndte, als einig und allein die Rœ. Kay. May. meinen allergnedigsten Kayser, Kœnig und Herren. Welche mit dergleichen *Assassinamenten,* wider Jhre selbst Erbunderthanen, oder diener, niemal, zuverfahrn pflegen. Es ist auch solcher Process, Gottlob, bis dahero von dem hochlœblichen Hauss Œsterreich nimmermehr erhœrt oder erfahren werden, sondern es ist viel mehr und besser Jr. May. angeborne gute und kayserliche Miltigkeit der gantzen weiten welt bekandt, gestalt, das dergleichen zu *præsumirn* oder Jr May. zuverdencken, und zubeschuldigen, ja solches von

derselben jemanden einzubilden, denen welche es etwa thun mœchten, vor Gott und der Welt schwerlich zu verantwortten fallen wirdt. In massen ich dan auch solches alles an seinem orth verbleiben lasse, und es zu irer Kay. May. ferneren allergnedigsten *consideration* und *defension* meiner geringen Person anheimb gestelt haben will.

Und gesetzt das mir etwa dergleichen hette bevohlen werden wollen, so bin ich doch gegen menniglichen der gantzen zuversicht und hoffnung, es werde mein, Gott lob, ohne einigen unzimblichen rhum zu melden, guter vohlhergebrachter Name, so weit bekandt sein, das ich mich je und alle zeit, die tag meines Lebens auffrichtiger thaten, mit Leib, Gut und Blut wider den Erbfeind christlichen namens, niemals aber dergleichen *assassinien*, unnd haimblicher Practiken oder hinrichtungen beflissen, wiel veniger mich zue solchen jemals bestellen oder gebrauchen lassen, Jnmassen ich auch auff jetzerwenten gesetzten ungestandenen fal gewisslich keines wegs gethan haben wurde.

Derowegen ist an jedermeniglichen was Wurden oder Stands der sein mag, mein gantz fleissige bitt mich in dergleichen erdichten unerweisslichen auflagen in keine weiss noch weg zu verdencken, Sondern auss diesen jetzt angezogenen kurtzen und warhafften *motiven* dissfals allerdings fur entschuldiget, und es gœntzlichen und gewiss darfur zuhalten, das all das jehnige, so etwan an Chur : und Fursten dess Reichs von mir geschrieben sein mœchte allein auff bœser und friedhœssiger Leuth, ungleiches angeben, zu bementlung Jrer vorhabenden *intention* beschehen seye. Erbiete mich also nochmals, wie oberwent, auff hœchstgedachter Jr. Kay. May. allergnedigisten bevelch und verwilligung, wo es deroselben gefellig, vor dem gantzen Heiligen Rœ: Reich oder wo es von nœthen sein wirdt, mich dieser unwarhafften beschuldigung ferner zuverantworten, und klarlichen darzuthun, das nit allein gegen Jr. Kay. May. Sondern auch das H. Rœ. Reich und das Hochlœbliche Hauss OEsterreich ich mit meinen langwirigen treuesten kriegsdiensten ein anders, alss solches ungutliches zumessen und *diffamation* verdienet habe. Und will hierauff der ungezweiffelten zuversicht leben, es werde ein jedweder vernunfftiger ohne einige *Passion* biss der rechte grundt sich offenbaren wirdt, denn durch solch *publiciertes* schreiben so auff *perniciosè narrata* abgangen, einem oder mehreren vielleicht von mir eingebildten Argwon fallen lassen. Verdiene solches umb ein Jeden der gebur und nach eusserstem und bestem meinem vermœgen.

N° 12[1].

MÉMOIRE JUSTIFICATIF DE TILLY, EN DATE DU 10 MAI 1608, ADRESSÉ A L'ARCHIDUC ALBERT, GOUVERNEUR DES PAYS-BAS.

Durchleigtigster Erzherzog.

Gnedigister Fuerst und herr! Demnach ich nunmehr in gewisse Erfarung khumben, dass die furstl. Durchl. herr, Herr Mathias Erherzog zu Œsterreich., u. s. w. mein gnedigister fuerst und herr, ohnne zweifel, auf bœse friedhæssiger Leuth angeben, und ungleiche information einen ungnedigen Willen, argwohn und verdacht, auf mich geworffen, Samb Ich mit meinen Adhœrenten das vonn Ir. Kh. Maj. u. s. w., mir nndergebenes khriegsvolckh auf dem mahrerischen Granitz versamblet, und daselbst mit Brennen, Rauben und annderen denn umbligenden Laendtern, grossen schaden zuegefuegt, auch andere seltzamen Practikhen die Nobilitet ausszurotten, mich understanndten haben sollte : In massen dan Hochgedachte Ir Furstl Durchl. dieses alles nit allain ann alle Chur. und Fursten des Heiligen Rœmischen Reichs de dato Znaimb denn 26 Jungst verflossenen monats Aprilis fur sich und in namen dero zu Pressburg unirten kœnigreich und Laenden vonn mir ausgeschrieben, sondern auch solches in œffentlichen truckt zumeniglichs wissenschafft aussfertigen publicieren und hierinnen mich ungnedigelich beschulden lassen.

Als hab Ich zu meiner warhafftigen grundtlichen und in ewigkhait mit ainichen Bestannd unwidersprechlichen enndtschuldigung, auch zue unumbgengleiher mainer Ehrennottuerft, diess mein gehorsambst schreiben an Eur. Hochfl. Durchl. zu ehren nit underlassen khoennen noch sollen, mit diser gehorsamber bitt, Eur. Hochfl. Durchl. geruehen dasselbe inn hochfl. hulden gnedigist zue ponderirn, sie werden ohnne zweifel sonnenklarge nedigist befinden dass ich bey Hochgedachter Ir. Durchl. zu hechsten ungebuer verunglimpflt und anngeben worden.

Dann was furauss dass vonn Hochgedachter Iro May. ahn mir annvertrautes auf den mehrischen granitzen versambeltes kriegsvolckh, und das durch dasselbe, denin anrainendten Lændern mit

[1] Archives du royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly. t. II. Secrétairerie d'Etat allemande.



Rauben und Brennen so angegebene schade zugefügt worden seyn soll anlanget, sage ich offentlich und will hiemit gegen menigelich offerirt und benebenss verbundten haben, das dafern im grundt der Warheit durch unverdechtigen, genugsamben beweiss baygebracht werden solte, das vonn ernendten kriegsvolckh zu derselbigen zeit dass geringste *gesseue* (gehaus) mit mainem Wissen verbrennet oder angezundet worden seye, so will Ich dasselbe mit meinem khopff, Leib und Leben bezallen. Bin auch erbuettig auf allegenedigsten zuelass und verwilligung Ir. Khay May. nit allain in hochgedachter Ir. Durchl. und der unirten stendtemacht und gewalt, sondern auch auf allen Reichs — Kraiss — und Landtagen, vor Chur — und Fuersten oder wohin ich deswegen erfordert werden, und von nethen sein mechte, freiwillig selbst in der Person einzustellen und diesfalls meine bestendtige verandwortung zue thun : das ich aber das khriegsvolckh auf zuetragenndten nottfaal, zumalen disen widerwœrtigen empœrungen zuvordrist zu Ir. Khais. Maj. Personn und Leibsversicherung, und dann zu verhuetung der abtrunigen Heyduggen, in gangzen Lanndt aussgeschienen besorglichen Landtverderblichen einfalls zu mir erfordert ist zwar nit ohnne, solches aber auf sonderbaren Ir. Khais. Maj. allergenedigsten Bevelch, welches, alle stundt genueg-samb zue erweisen, ist geschehen. Welchem in aller undertheni-gister gehorsamb und threue zue pariren mir ohnne meniglicher einredt und massgeben in allweeg obligen und gebueren wollen. Wusste auch diss orthen meinen Verleumdern und angebern wohl mit bestendtigen grundt und anderst zue begegnen, Da auch der schuldti-giste gehorsambiste respeckt, welchen ich die tag meines Lebens gegen Ir. Furstl. Durchl. und das ganze hochlœbliche Hauss von Œsterreich getragen vor dem und diessmal nit abhielte, will aber solches mir in Allwege auf khunfftigen notfall und beweiss protester-lichen vorbehalten haben.

Das Ich aber fuerss ander in dem verdacht bey allen Chur — und Fuerssten gezogen worden, alls ob Ich zue aussrottung der Nobilitet selzamer Pratikhen mich unterfangen, andwordte Ich khuerzlichen dass Ich solches dafern es geschehen wehre, aintweder fuer mein person selbst oder auf gewissen Bevelch vorgenumben haben müsste. Was nun meine person anlangen thuet, so wierdt mir meniglich der mich jemalss erkhennet, gewisslichen gehen zeugniss geben dass Ich der Nobilitet gedegliche Wolfarth aufnemen und frumben, je und alle zeit nit allein gehen befœrdern helfen, sonndern mit und neben Innen alls ainen Erlichen cavallier woll ansteht, selbst mein leib, leben und alles vermügen gehrn zugesetzt habe, zudeme so waiss Ich weder im

Erzherzogthumb OEsterreich, noch im Marggraffthumb Mœhren khain ainiche weder hochen noch niedern standts Person, welche Ich die zeit meines Lebens offendirt, deren ich feindt wehre, oder mir feindt zu sein verursacht haben mechte, Derowegen Ich nitwissen khundte warumb Ich fuer mich selbst etwas feindtlicher auch wider denn geringsten Landsessen fuernemben, villweniger deren so ansenhlichen Landtschafften Nobilitet ausszurotten mich aigenmechtig underfangen, und zue solchem Ir. May. weniges kriegsvolckh gebrauchen sollte, welches dann zwar aller vernunfft und verstandt zuwiderlauffeu thuet.

Das Ich aber dises bezichtigten vo nembens khainen Bevelch gehabt, Bezeuge Ich mit Gott, meinem guetten gewissen und der ganzen weltt. Wusste auch Nimandten, so mir derzeit, und noch etwass zubevelchen gehabt oder bevelchen khœndte, alls ainig und allain die Rœm. Khais. Maj. meinen allergenedigsten Khayser, Khœnig und Herrn, welche mit dergleichen aasassinamenten wider sie selbst Erbunderthanen oder diener niemall zuverfahren pflegen Ess ist auch solcher process gottlob, biss dahero vonn dem Hochlœblichen Hauss OEsterreich niemmermehr erhœrdt oder erfahren worden. Sondern es ist villmehr Ir. Khays. Maj. angeborne guette und khayserliche multigkhait der ganzen welt bekhanndt, gestalt das dergleichen, zû presumirn oder Ir. Maj. zu verdennkhen oder zu beschuldtigen, ja solches vonn derselben Ir. Durchl. selbsten einzubilden denen welche es etwa thuen mechten vor Gott und der Welt schwerlich zuveranntwordten fallen wuerdt, inmassen dann Ich auch solches alles ann seinen orth verbleiben lasse, und es zu Ir. Khays. May. vernern consideration und defension meiner geringer Person anheimb gestellt haben will, u. s. w.

Und gesetzt das mir etwo dergleichen hette bevolchen werden wollen, so bin doch Euer Hochfurstl. Durchl. wie auch alle anndere chur-und fuersten der heylligen Rœmischen Reichs Ich der genzlichen und gehorsambsten zuversicht und Hoffnung, ess werde mein. Gottlob, ohnne ainiche unzimblichen ruehm zu melden, guetten vollherbrachten namben, so weith bekhanndt sein, dass Ich mich je und alle zeit, die tag meines lebenss auffrichten (*Lücke*) ttlicher, rutterlicher thaten, mit leib, guett und bluedt wider den Erbfeindt christliches namens niemals aber dergleichen assassinys und haimblicher Practiken oder hindterrichtungen beflissen, villweniger mich zu solchem jemalls bestellen oder gebrauchen lassen. In massen Ich auch auf jetzterwenndten gesetzten ungestandten faal, gewisslichen, kheines weges gethann haben wierdte. Derowegen ist ann Eur Hochfurst



Durchl mein ganz gehorsambste bitte, sy wollen mich in dergleichen erdichten unerweisslichen auflagen genedigist nit verdenncken, sondern auss diesen jetzt angezogenen warhafftigen motiven mich diesfalls genedigist fuer endtschuldigt uend es gennzlichen uend *gewiss* darfuer haldten Das Hochgedachte Ir. fuerst. Durchl. Je und allweeg mir mit allen gnaden wolgewogen gewest, und hinfuero verhoffenntlich nach befindtenner meiner hegsten unschuldt noch sein und verbleiben werden und was dieselbe anjetzo vonn mir ann alle chur-und fuerssten dess Reichs geschrieben, solches alles allein auf beser fridthessiger Leuth unngleiches anngeben, zu bementlung irer unverandtwordtlichen Vorhabens erdichte persuasiones und ungueltliche information gethan haben, Erbuette mich allso nochmall, wie oberwendt, nit allein vor mehrhochgedachter Ir. Durchl. derselben gefellig, sonndern auch vor dem ganzen Rœmischen Reich, wo es vonn nethen sein wierdt, mich diser unwarhafften Beschuldigung zu purgiren und klœrlichen darzuethuen, Dan ich nit allein gegen Ir. M: y. sonndern auch das Heilige Rœmische Reich und ganze Hochberuembte Hauss Œsterreich mit meinen Landwierigen th euesten kriegsdiensten ain annders alls solche ungrundtliche Auflag, und (*Lücke*) ation verdient habe, und will hierauf gehorsambist nit zweifel Eur. Hochfuerstl. Durchl. werden biss der rechte grundt sich offenbaren werdt, durch hochgedachter Ir. Durchl. schreiben, so dieselbe auf perniciose narrata abgehen lassen, solchen Ir vielleicht eingebildten argwohn vonn mir genedigst abwenndten, verdiene solches umb Eur. Hochf. Durchl. weill Ich lebe gehorsamblich und thue in deroselben genedigisten schutz und protection mich underthenigist Eur. Hochf. Durchl. aber zuderoselben glucklichen, u. d la: gwierigen r. gierung in dess Allerhegsten almacht threulichen empfehlen. Datum Praag dem 10ten May a° 1608.

Eur Hocfu rstlichen, Durchlaucht.

Underthenigister gehorsambister.

T'Serclaes von Tilly.



N° 13.[1]

Durchleichtigster Ertzherzog, u. s. w.

Genedigster Fuerst und Herr. Eur hochf. Durchl. seind meine underthenigste gehorsamwilligste Dienst, neben wunschung von Gott dem almechtigen einer glucklichen langwierigen regirung, jeder zeit zuvor. Demnach die Kœnig. Khays. May. mein aller genedigster herr mich auf mein aller anderthenigst begeren meines wurcklichen dienens in khays. gnade erlassen, und benebens mir allergenedigist erlaubt haben, dass ich mich in Ir. Furstl. Durchl. zue Bayern kriegsdienste auf deroselben genedigist begeren und erfordern begeben mœchte, in massen ich mich dann fœrderlich bei deroselben einzustellen entschlossen und vorhabens bin, alss hab Eur Hoch furstl. Durchl. ich dieses in gehorsamb anzudeutten nit umbgehen sollen, der gehorsambisten hoffnung Eur. Hochfurstl. Durchl. werden diese meine gehorsamblichste wolmeinende ansetzung in hochfurstl. Hulden vermerkhen, in genedigster betrachtung das ich bei solcher gelegenhaid verhoffentlich dem hochlœbl. Hauss zue OEsterreich und dem gemeinen christlichen wesen sowol als ob ich in desselben wurcklichen diensten verbliebe, dienen werde khœnnen. Wie ich denn nit allein die zeit meines Lebens. in hochlœbl. Hausses OEsterreich underthenigisten treuesten devotion verharren, sondern auch wann es die gelegenhait geben wierdt, jederzeit mit darsetzung guets und bluets zue dienen bereith erfunden werden will. Bitte demnach Eur. hochfurst. Durchl. gehorsambist sy wollen wie bissher allezeit, also auch hinfuro mein genedigister fuerst und herr sein und bleiben, dero mich dann zu beharrlichen furstlichen angeborenen gnaden underthenigist und dieselbe gœttliche protection treueliche empfehlen thue. Geben praag, den 1ben may a° 1610.

Eur hocfurstlichchen Durchlaucht.

Underthenigister, gehorsamister

JOHANN T'SERCLAES VON TILLY.

A l'Archiduc Albert.

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, t. II. Pièce détachée.



N° 14[1].

Edler, gestrenger, besonders geliebtter herr demselben angenehmen freundschafften zue erzeugen bin ich jederzeit willig, und berichte den Herrn dass ich nunmehr von der Kœnigl. Khays. Majtt. meines dienens erlassen, und mitt allergenedigister bewilligung deroselben mich bei der furstl. Durchl. zue Bayern des ehisten einzustellen entschlossen bin, wann ich dann dits falls wie der her: beyligend zue sehen, an Ir Hochfurst. Durchl. geschrieben', uend deroselben meine underthenigiste intention in gehorsamb zue wissen gemacht, alss ist an den Herrn als meinen besonderen lieben freundt, mein fleissiges begeren, er wolle dasselbe unbeschwerdt hœchst gnedigist Ire Hochfurstl Durchl. bei bester gelegenhait furtragen, solch schreiben uberantwordten, und dabei meiner in meliori gedenckhen, auch Ire hochfurstl. Durchl. anstatt meiner versichern dass ich alss deroselben gehorsambister Vasal, einen weg alss den anderen ir Durchl. underthenigister truester diener jederzeit sein und bleiben will, solches bin ich umbden herrn hinwiderumb freundlich zueverschulden guetwillig, uns sambtlich Gottes schuz empfehlende. Geben Praag den 1ben may 1610.

Des herrn freundtwilliger Jederzeit

JOHANN T'SERCLAES VON TILLY.

Dem edlen gestrengen herrn Hans Jacob Fleckheimer hochtfursbl. Durchl. Erzherzogs Alberti zue Osterreich Rath und gehaimben secretario etc. Meinem besonders lieben Herrn und Freundt. Brussel.

N° 15[2].

ACCORD ENTRE LES DEUX ARMÉES PRÉSENTEMENT AU PALATINAT POUR LE FAICT DES QUARTIERS. 31 OCTOBRE 1620.

Les soldats à pied sont mis en rançon à 3 1/2 Reichsdt.
Les arquebusiers à cheval, 6.

[1] Archives du royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, t. 2. Pièce détachée.
[2] Archives du Royaume. Collection de Routard, n° 2, p. 31.



Les cuirasiers 7 reichsdt.

Les corporals se tiennent et comptent pour soldats communs tant à pied qu'à cheval, comme aussy les officiers communs de l'infanterie (à la mode d'Allemagne) à sçavoir les deux gemaine Webel, Fhurer et Furierer.

Les secrétaires des compagnies, chirurgiens soit parmy la cavalerie ou infanterie seront tenus en leur rançon pour soldats ordinaires.

Les officiers réformés de cavallerie et infanterie payeront pour rançon leurs gages qu'ils tirent et cela avec attestation de coronels ou générauls.

Les capitaines et le commissaire de l'artillerie, comme aussy touts gentilshommes et officiers d'Icelle (excepté le général et son lieutenant) seront taxés à deux mois de gages pour leur rançon.

Touts les officiers et ministres des vivres (hormis le général) payeront pour leur ranson deux mois de leurs gages.

Touts les serviteurs et touts hommes de plume, commissaires et aultres donneront deux mois de gages pour ranson et ce avec attestation, comme dict est cy dessus, des générauls.

Touts adjoustants de cavalerie et infanterie sortiront pour un mois de gages.

Les lieutenants des quartiermaistres générauls et du prevost général comprins.

Les fourriers mayeurs, les prévosts de chasque régiment, l'auditeur, le ministre, chapelan, prestre, de mesme les serviteurs de l'auditeur et prévost, quartiermre et wachtmre des régiments payeront chascun un mois de leur solde comme il se trouve en la rolle en quoy est à noter.

Qu'au cas que quelqu'un aye l'estat de capitaine et quartiermre ensemble, qu'alors un tel payera tant la ranson d'un capitaine que d'un adjustants et pour adjoustants seront tenus les sergents mayeurs et quartriermaistres.

Les enseignes de régiments particuliers, alferez, lieutenants, sergents tant à cheval qu'a pied seront chascun ransonné pour la paye d'un moiss selon que la rolle montrera.

Les capitaines, ritmaistres, lieutenants de l'artillerie, lieutenants colonelz, sergeants mayeurs de touts les régiments espagnols, bourguignons, italiens et Wallons (lesquels se servent point de lieutenants coronelz) coronels, conseillers de guerre, général quartiermaistre, vicaire général, général auditeur, maistre général de vivres, trésorier général, général prevost payeront pour ranson quattre mois de gages ainsy que le registre dira.



Les serviteurs tant de haut que de bas officiers payeront la solde d'un mois.

Que touts aultres personnages, qu'auront plus haut estat en charge que d'un capitaine de cavallerie, sans excepter personne (hormis les deux généraulx qui commandant les deux armées lesquels ne s'entendent pas estre comprins dans cet accord des quartiers) paieront six mois de leur solde.

Et si tels eussent aultres charges, estats, offices, pensions ou grâces ailleurs e hors des deux armées n'en payera chose quelconque.

Quant aux seigneurs tiltrés et leurs fils advanturiers, gentilshommes et aultres cavalliers advanturiers. Les premiers payeront pour ranson chascun mille reichsdhaler, les aultres cinq cents reichsd.

Touts les serviteurs et domestiques à qui ils pourront estre passeront pour trois thalers et demy.

Les vivandiers, bouchers, marchants (excepté les vivandiers lesquels sont en solde ordinaire auprès des compagnies) ainsi que la coustume des Allemands le porte payeront dix thalers de rançon.

Ceux qui pour certains gages seront enregistrés, seront tenus comme aultres soldats ordinaires.

Cet accord des quartiers s'entend pour touts ceux qui sont présentement aux deux armées, ou qui s'y pourront joindre à l'advenir, sans aulcune aultre interpétation excepté seulement les deux généraulx.

Les mariniers, charpentiers, leurs chiefs et officiers payeront de ranson un mois de leurs gages.

Pour le droit du prévost ou celuy quy aura les prisonniers en garde se payera pour chascun prisonnier trente Creutzers. Et pour confirmation de ce que dessus chascun général en droict de soy a promis et promect de faire ponctuellement remplir et observer le prnt accord en touts ses points soubs leurs signatures réciproquemment données.

Faict au camp à Neuhausen, ce 31 d'octobre l'an 1620.

10 de novembre.

N° 161.

Madame.

Il y at desja grand espace que je suis en procès contre feu le seigneur de la Haye et maintenant contre ses héritiers pour la seigneurie

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. 409. 2°.



de Marbais, auquel si avant est procédé que la cause est conclue en droict et pend passé quelque temps indeciz par devant ceulx de vostre conseil à Namur, sans que je puisse attendre à solliciter la Vuydange, obstant la charge que j'ay pour le service de la union catholique et signament de la mayson d'Austrice, laquelle ne permet à présent de me beaucoup empescher avecq mes affaires particulières, par delà cause que je me rethire vers Votre Altesse Serenissime suppliant humblement qu'Icelle soit servie de sa vertu et bonté accoustumée patrociner en mon dict procès et donner à mon frère (à qui jay commis la totalle poursuilte) son assistence affin que par moyen de sa justice mon bon droict soit enthièrement conservé non obstant mon absence. Et seray de plus en plus obligé de prier continuellement le Créateur vouloir garder Votre Altesse Serenissime avecq santé et prospérité en longue et heureuse vie, démeurant à jamais de Votre Altesse Serenissime,

Très humble et obéissant serviteur

T'SERCLAES, BARON DE TILLY.

Du camp de la union catholique à Boshaupt, le 16 de septembre 1621.

N° 17[1].

ISABELLE A TILLY (MINUTE.)

Très cher et bien amé, le chevalier Weston, ambassad^{r} du roy de la grande Bretagne nous a reporté qu'il a lres du baron de Chichester aussy ambassad^{r} dudit Sieur roy au Palatinat, que vous tenez assiégée et fort pressée la ville de Heydelbergh, avec réquisition bien sérieuse de vous escrire de ne point passer oultre à la prendre, jusques à ce qu'il auroit receu une responce dudit Sieur roy son mre, la réputation duquel (il dit) consiste en ce que l'on ne se saisisse pas de la d^{e} place, ny des deux aultres qui restent encore à prendre, durant les conférences qui se tiennent en cette ville. Cause que nous désirons gratifier le d^{t} ambassad^{r} nous n'avons pu laisser de vous faire part de ces debvoirs conjoinctement vous requérir de faire en cecy ce qu'aulcunement sera possible, vous asseurant que nous l'estimerions particulièrement. D'ailleurs comme le d^{t} ambassad^{r} s'est aussi plainct à nous, de ce que vous tenez par de là enserré le baron de Chiches-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. 409. 2°.



ter, sans lui permertre de sortir, nous n'avons pu croire ce que nous en a esté rapporte, pr ne nous sembler chose raisonnable, ni correspondre aux traictements qu'on est accoustumé de faire aux ambassad[rs] et où néantmoins il seroit ainsy, nous serons bien ayse qu'y pourvoyez au plus tost en lui ostant subject de toute ultérieure plaincte, et Dieu vous ait, très cher et bien amé, en sa sainte et digne garde. A Bruxelles, le 6 septembre 1622.

N° 18[1].

ISABEL CLARA EUGENIA, PAR LA GRACE DE DIEU INFANTE D'ESPAGNE, etc.

Très cher et bien amé, le chevalier Weston, ambassadeur du roy de la Grande Bretagne, m'a représenté que depuis quelques jours en ça vous tenez assiégée la ville de Heydelberg, avecq réquisition de vous escrire de vouloir suspendre le progrès du dit siége, et de laisser le tout en l'état ou il se trouve, jusques à ce qu'il aura receu une response qu'il dit qu'il est attendant du dit S[r] Roy son maistre; et comme le dit ambassadeur m'en a faict grandissime instance, joinct aussy le désir que j'ay de le gratifier, je n'ay peu obmettre de faire cet office, tant envers mon bon cousin l'Archiducq Léopold, que vous. C'est pourquoy je vous requiers bien sérieusement de faire en cecy ce que pourrez, vous asseurant que je l'estimeray comme de raison; D'ailleurs, comme le dit ambassadeur s'est aussy plainct à moy de ce que vous tenez par de là enserré le baron de Chichester, sans luy permettre de sortir, je n'ay peu croire ce qu'il m'en a rapporté, pour ne me sembler chose raisonnable, oultre ce qu'on n'est pas accoustumé de traicter les ambassadeurs de cette sorte. Et ou néanmoins il seroit ainsy, je seray bien ayse qu'y pourvoyez en lui ostant subject de toute ultérieure plainte. Et Dieu vous ait, très cher et bien amé, en sa sainte et digne garde. A Bruxelles, le 9 de septembre 1622.

DELLAFAILLE.

Superscription.

A nostre très cher et bien amé le conte de T'Serclaes, baron de Tilly.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. 409. 2°.



N° 19.[1]

ABSCHRIFFT SCHREIBENS SO AN DIE FURSTL. DURCHL. IN BEYERN VON HERRN GENERAL LEUTENANT GRAFEN VAN TILLY ABG.

Genedigster herr,

Eur Frl. Dhl. solle und kann jch unangefuegt nit lassen, was massen durch dess gerechten und allmechtigen Gott gnediger Providentz, gewalt und Beystandt, nechst verwichenen Freytag, den 16tem diess, von dero mir anvertrautten soldatesca, welche sich dann also dapfer und mannlich verhalten, daran unzweiflich Eur. Frl. Dhl. da sey zugegen gewesen ein genedigst wolgefallen getragen haben wurden, alss selbigen tags von morgen ein biss gegen abendt, ich auf den Trutz Beyern und trutz khaiser, streng mit grossen stucken spillen lassen, durch den anlauff beede ortter, und bald darauf alle die auf ebenen plan, an der vorstadt begriffene, ganz wol verwahrte schantzen, darin sich der feindt durch den abtrieb von beeden thürmen retiriret gehabt, durch geschwinden nachtruckh sambt der vorstadt, wie auch gar der stadt allhie und fast alles in anderthalb stunde durch gewalt erobert und alles was von des feindts soldaten ergriffen, und sich nit in das schloss salviret erlegt und niedergehauet worden, deren angefœhr in die 400 mit gar wenigen verlust meiner knechten auf dem Platz und todt geblieben sein mœchten, undt weiln sich der feindt in dem Residenzschloss versamblet, habe ich selbiges verrer nit attackirt sondern durch abgeordnete den anwesenden gubernator Heinrichen von der Merven des anderen tags ersuechen lassen wes gemueths und ob er das schloss aufzugeben gesinnt sey, darauf er sich dann also angelassen, dass es zum Accordo gelangt, dess copyas ich lieber geschlossen derentwegen er mit seinen officiern und knechten an gestert den 20ten hujus, vermœg beruerthen und geschlossenen accords abgezogen, und ich also nunmehr vermittelst gœttlicher gnaden dass schloss und stadt Heydelberg in der Khays. May. Devotion und gehorsamb vœllig gebracht. Datum Heydelberg den 21 september 1622.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière, tom. III, folios 172 et 173.



N° 20[1].

EXTRAIT DU PROTOCOLE ORIGINAL TROUVÉ AUX ARCHIVES DE HEYDELBERGH.

Pourquoi le Roy de Danemarck ne peut estre admis pour Roy de Bohème.

1° Parce qu'il n'est pas aymé de la commune et est totalement porté au command[t] absolut, par où il ne fera estat des privilèges signalez des Bohémois.

2° Il est homme de fort mauvaise vie, adultère et addonné à la lubricité, ayant esté souvent en péril et danger de sa vie pour ce subject.

3° Les Estats ne lui permecteront pas de demeurer hors du Danemarck comme l'on at veu à la guerre de Brunswick.

4° Il touche de parentage aux principales maisons de l'Empire, sy comme Saxe, etc.

5° Et encore que par le parentage susd[t] il puisse avoir du crédit en Allemagne, si est ce que cela ne sert nulement au gouvernement, ains sera tant plus porté à faire toutes choses à son plaisir et volonté, se fiant à l'assistance de ses d[s] parents.

6° Encore qu'il soit riche, il emploiera ses richesses au profit de ses enfants.

7° Comme il est bon et courageux soldat, il commencerat la guerre, et il faudra que les Etats en portent le fardeau, estant en outre ce trop éloigné de Bohème.

Pourquoy le Duc de Savoye ne peut être admis, etc.

1° Encore qu'il soit de la maison de Saxe, sy est ce que tous ceux qui se servent, des longues estrangères sont aussy quante et quant tenuz pour estrangers et ne peuvent estre admis au collége des Electeurs.

2° Il est de la Religion catholique, apost. et romaine, son fils est Cardinal, par où il redoubtera l'excommunication du Pape et n'advourât aucunement la réformation introduite à l'égard des personnes ecclé-

[1] Archives du Royaume. Collection de Routard, n° 2, p. 179.



siastiques et leurs biens sy comme des Jésuites, capucins et autres et par conséquent de leur Eglise.

3° Encore que Mansfeld veuille donner espoir du changement de la Religion, ce ne sont que des discours en l'air, car comme il n'est fondé en la vraie religion orthodoxe, ains il ne s'y faut entièrement asseurer.

4° Savoye est entré souvent en accordance avec la ville de Genève, mais ne l'a jamais observé.

5° Ce n'est assez que six lieues de loing il permette la religion réformée ès pays de son obéyssance.

6° Sy Savoie vient à estre Roy et avoir la puissance, il correspondra avec les autres archiducs et parmy bonne recompense de l'Espaignol attenterat contre la Bohème en ce qu'il pourrat, mettant les évangélistes en grandissime danger.

7° Comme il est déjà d'âge et pourveu d'enfants, il tâchera de les faire succéder à la couronne au préjudice de l'élection libre.

8° Savoye at entretenu un demy an de long et assisté les Bohémois d'un régiment entier et avecq iceluy occupé la ville de Pilsen et si on ne luy donne quelqu'espoir il rappellerat le d^t régiment.

9° Sy Anhalt est accepté pour cap^{ne} g^l, il obtiendrat de Savoye que les gens de guerre demeureront plus longtemps.

Pourquoy le Duc de Saxe ne peut être admis pour Roy.

1° Il est puissant en possession de terres, gens et argent par où il cherchera toutes sortes de pratticques pour obtenir en propriété la Bohème et la posséder héréditairement, comme ses autres pays pouvant faire beaucoup par sa puissance.

2° Il est naturellement ennemy des privilèges de la noblesse, comme l'on reconnait par ses comportements et incorporerat les moyens et subsistances des Bohémois.

3° Tant plus puissant qu'il est, tant plus tost pourrat-il supprimer les Bohémois.

4° S'il assiste les Bohémois à payer leurs debtes ; ils seront contraints de lui engager leurs biens par où il se rendra propriétaire d'une bonne partie du pays et comme les subjectz d'iceluy sont totalement ruynez il aurat les d^{ts} biens à vil prix et n'oubliera rien de ce qui est de la succession de ses enfants.

6° Il n'at nullement obligé les Bohémois, ains il est seul cause que la ville de Budtweiss n'est maintenant en leur pouvoir et que le comte de Bucquoy leur a donné toutes sortes d'incommoditez.



7° Il se laisse gouverner par trois personnes à savoir par mess. de Lessenberg et de Schœnberg qui luy servent de conseil et par son ministre de Hoy, par lesquels il voudroit aussy gouverner la Bohème et réformera peu le gouvernement d'Aútrische.

8° Il supporte fort les Ecclésiastiques, ne permettrat l'aliénation des monastères, maintiendra la restauration d'iceulx comme la restitution des biens en provenant pour équitables.

9° Il est ennemy des Réformez comme sont tous ceux de s^n conseil nommément le s^r Hoy, lequel escrit présentem^t contr'eulx par où l'union de ceulx de la religion réformée pouroit aller à néant, et iceulx seroient plus oppressez que soubs le joug et commandem^t du pape.

10° Il n'admet autre religion que la sienne et contraint les gentilshommes de luy vendre leurs biens, quant iceulx lui agréent et n'oseseront tuer un lièvre ou renard en leurs propres bois.

11° Le gouvernement de Saxe est plus rigoureux de grief que celuy d'Austriche, c'est pourquoi il se doibt nécessairement joindre et servir de l'appuy d'Austriche.

12° Augmente les impôts tant sur la bière qu'aultres denrées.

13° Il faut que ceulx de la noblesse se trouvent à chasque heure prestz avec leurs chevaulx et armes et ceulx quy par indisposition n'y peuvent satisfaire doibvent entretenir à cet effect un aultre gentilhomme.

14° Il y at longtemps qu'il n'at tenu assemblée de ses Estatz ains faict tout par luy mesme, combien que les Estatz s'assemblent volontiers.

15° Il n'estime ceulx de la noblesse et empesche leurs assemblées, comme l'on a veu cy devant, il gouverne par gens simples au grand préjudice de la noblesse.

16° Schlick dit que l'on n'entend aultre chose en sa court que mein gnedigster herr, mein gnedigster her, mein gnedigster her ist heute auf die jagd, hat heute ein hirschen geschossen. Nous n'avons jamais veu prince plus lâche de couraige ; il seroit mal propre en Bohème.

17° Hoy s'at déclaré au comte Schlick de ne pouvoir conseiller à son maistre d'entreprendre le gouvernement d'un pays où il y a diversité de religion.

18° Il ne tient nul ordre en sa court, est tous les jours yvre, il faut que ses conseillers pour le complaire boivent contre leur volonté, se facent malades, et crèvent de boire, disne à douze, une et deux heures après minuict, fait lever les dames de table et luy demeure assis.

19° Il est sy avaricieux que pour cincq^{te} florins il donne audience à sa très-grande incommodité, laquelle cessant son intérêt, il donne difficilement.



20° Schlick dit qu'il ne faut avoir peur de luy en ceste affaire, et serat respondant que le d[t] Ducq ne mettrat la main ou prétendrat à la d[te] couronne, qu'il n'est généreux et désire nullement vivre en repos et sans soucy.

21° N'a soing du publicq, ne l'entend et n'y prend aucun plaisir.

22° Le Roy Ferdinand ne peut attendre en Bohème aucune assistance de sa personne, ny la condition du Roy de Bohème estre rendue meilleure par le Saxon.

23° Parce qu'il est plus contraire aux Réformez que les Papistes, et que les ecclésiastiques le gouvernent.

N° 21[1].

L'INFANTE A TILLY (MINUTE).

Très-cher et bien amé Come le pnt porteur Guillaume Cool courrier ord[e] du Roy de la Grande Bretaigne va despéché celle part avecq lres du d[t] s[r] Roy au colonel de Vere, son gén[l], nous aurons pr agréable que le laissiez passer et entrer en la ville de Manheim avecq les d[tes] Lres, et en retourner avecq la response, sans permettre que Luy soit mis aulcun destourbier ou empeschement à ce faire et nous asseurant que n'y manquerez, nous prierons Dieu, Très-cher et bien amé, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. A Bruxelles, le 5 d'octobre 1622.

N° 22[2].

CITATION DE CEUX QUI ONT ÉTÉ CONSTRAINCTS DE QUITTER LEUR DOMICILE A HEYDELBERGH A CAUSE DE LA GUERRE.

Jean comte de Tilly, baron de Marbais, seig[r] de Balastre et Montigny, conseiller de sa Maj[te] Imp[le] et général de l'armée de Bavière, etc. Comme ainsy soit que le palatinat Inférieur et particulièrement la ville capitale de Heydelbergh ont esté réduits naguère à l'obéissance de sad[te] Maj[te] et qu'icelle auroit prinse en sa protection touts les officiers, bourgeois et subjectz qui s'y sont trouvez à l'occupation de

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. 409. 2°.

[2] Archives du Royaume. Collection de Routard, fol. 1, p. 165. Translat. d'allemand en français.



lad^te^ ville, et qu'aucuns d'iceulx à raison des injures et périls de la guerre ont quittez leurs Estatz, offices, domiciles, biens et héritages et se sont transportez pour la pluspart es pays et villes circonvoisins, et attendu que la nécessité requiert que bonne police soit instituée et que les maisons et héritages susditz soyent et demeurent entretenus, comme aussy que les rentes et revenus ne se diminuent, ains que le tout soit remis en son Estat, aussy bien pour le profit du domaine que des subjets particuliers, ce que difficilement se peut faire n'est que lesdits officiers et principalement les comptables retournent à leur demeure ordinaire pour rendre compte et reliqua, Pour ce est-il que nous leur mandons et commandons d'y retourner endéans six sepmaines dans la date de ceste, déclarant que ceux qui enaprès s'en vouldront retirer, ce leur sera permis moyennant qu'après avoir rendu leurs comptes et deument disposez de leurs biens, ils ayent nre consentement, accordant de la part de sad^te^ Maj^te^ à tous ceux qui selon leurs debvoirs obéyront à ce que dessus, et retourneront dans leurs domiciles endéans le terme susd^t^ pardon, grâce et seureté et en cas de désobéysance sera procédé contre eux selon droict et les constitutions de l'Empire, suyvant quoy ils s'auront à régler. Daté à Steinheim, le 12 de Décembre 1622.

N° 23[1].

AUTRE DÉCRET DU D^t^ GÉNÉRAL TILLY, TOUCHANT QUE LES MINISTRES ET PRÉDICANTS AYANT A SE RETIRER DE LA VILLE DE HEYDELBERGH.

Scavoir faisons à tous ministres et prédicans calvinistes se trouvant présentement dans ceste ville de Heydelbergh, que plainctes nous ont esté faites de plusieurs conventicules qui se font présentement dans la susd^e^ ville, es quels on tient divers discours et pratiques deffendus contre et au mépris de l'authorité de sa Maj^te^ Imp^le^, commandons et ordonnons partant à tous les ministres et prédicans susd^ts^, qu'ils ayent à se retirer au plus tost hors de la dite ville, et chercher autre demeure là où et ainsy qu'ils trouveront convenir. Et au cas ils désobéyssent à cestuy nre commandement nous serons constraincts d'user en ce des moyens convenables, selon quoy, ils s'auront à régler. Daté à Heydelbergh, le 28 de Février 1623.

[1] Collection du secrétaire Routard, n° 1, p. 195.

Sur ce décret la dite ville a envoyé deux personnages de l'armée vers le d^{t} général, lequel ayant entendu la proposition des dits envoyez leur at accordé de pouvoir retenir deux desd^{ts} prédicants jusques à autre ordre, ce que touteffois at esté révocqué par le décret du Président aud^{t} Heydelbergh dans la forme que s'ensuit.

Combien que son Ex^{ce} le gnal de Tilly m'aye ces jours passez ordonné de permettre que ceux de ceste ville puissent retenir deux prédicants jusques à autre ordre, si est ce que pour en avoir eu reproche, il at révocqué le d^{t} ordre et commandé de mettre à exécution le décret antérieur du 28 Febvrier 1623. C'est pourquoy, nous ordonnons par cestes, que lesd^{ts} prédicans ayent à obéyr et satisffaire aud^{t} décret sur peine portée en Jceluy, et s'abstenir des exercices qui leur ont esté permis jusques à pnt.

Sur quoy lad^{te} ville at dereschef escrit aud^{t} général, et prié de vouloir modérer ceste rigueur, n'ayant cependant rien pu effectuer, de façon que lesdt prédicans ont esté contrainc le 22 may 1623, Stilo Veteri, de se retirer de lad^{e} ville et chercher leur demeure ailleurs.

Henry de Metternich est président et comme directeur des affaires à Heydelbergh soubz le commandement néantmoins et ratifiaction du seig^{r} de Tilly, général de l'armée de Bavière.

Les expéditions et dépesches se font parfois au nom de sa Maj^{te} Imp^{le} et bien souvent au nom du duc de Bavière.

Outre le Président susdit n'y at personne aud^{t} Heydelbergh qu'un certain Wilhelm Wurling de Ladenburg qui sert de secrétaire de l'Administration de la justice ordinaire seulement, n'y ayant aucuns assesseurs ny conseillers, et la chancellerie at esté fermée jusques à présent, le bruit court qu'en brief un de Walmerode de l'ordre teuthonique y doibt venir pour présider au faict de lad^{e} justice.

Il y a si peu d'ordre et tant de mescontentement audit quartier que tous les subjects désirent grandement d'estre soubs les armes et obeyssance du Roy et sont les affaires venues si avant qu'un prédicateur catholic en at presché publiquement audit Heydelbergh par forme de reproches.

N° 24[1].

LE COMTE T'SERCLAES DE TILLY A L'INFANTE ISABELLE.

Madame,

Tous ces jours passez me sont venuz divers advis des menées et desseins de noz ennemis, et tout fraischement je viens d'en recevoir de l'Evesque de Fulda, qui portent que le Prince Chrestien de Brunswyck à desja en pied grandes forces avec intention de tenter autrefois la fortune et se jetter à l'impourveue sur les Pays de l'Electeur de Mayence et de l'Evesque de Wurtzburch et delà passer en Bohême, menaçant de destruire entièrement les Catholiques et de mettre tout à fer et flamme.

Le bruit est aussy que le dict Brunswyck auroit remis entre les mains du Roy de Danemarck son evesché d'Alberstadt. Ce qu'il n'aura faict sans condition, et comme il faict à croire, desavantageuses à nos affaires, de quoy je n'ai voulu manquer de donner part à vostre Alteze Serenissime, la priant que comme ces advis ne sont hors d'apparence, il luy plaise ordonner à Don Gonzalvo de Cordua, qu'en cas de besoing et les occasions le requérans, il aye à joindre ses trouppes avecque les miennes et celles du Comte d'Anholt, pour par ensemble faire teste audict Brunswyck et autres qui voudront intenter choses tant pernicieuses a nostre sainte religion et au service de sa Majesté impériale.

D'ailleurs, comme il me convient laisser grosses garnisons au palatinat inférieur pour la conservation et asseurance de Heydelbergh, Manheim et autres places et que la pauvreté du plat pays est telle qu'il ne peut désormais contribuer que fort peu de choses pour leur entretien, je me trouve obligé de supplier votre Alteze Serenissime comme je fais très humblement par cette, d'y faire bénigne réflexion et m'accorder les lieux de Starchenberg et aultres qu'elle occupe de deçà le Rhin, pour le meilleur accomodement desdites garnisons, lesquelles (comme bien nécessaires audict quartier pour tout ce que s'y pourroit présenter), je serais marry de veoir partir, il y sera pourveu ensemble à la confusion que pourroit naistre des garnisons demeurans entremeslées, s'il plaist à vostre Alteze Serenissime se laisser porter favora-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

blement à cette mienne demande. L'effect de laquelle je me prometz de sa débonnaire inclination et royale bénignité de tant plus que le pays de delà le Rhin est assez entier et semble pouvoir aysément entretenir les garnisons de sa Majesté Catholique, je baise sur ce avec toute deue submission les mains de vostre Alteze Serenissime priant le créateur de la conserver,

Madame, en santé et prospérité à longues années.

A Assenheim le 20 de may 1623.

D. V. Al. Séren.

Très humble et très obéissant serviteur,

JAN CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

N° 25[1].

ISABELLE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Très cher et bon amy,

J'ai receu la vostre du 20 de ce mois et veu les advis y mentionnés dont je vous scais bon gré, et comme ils ne sont sans grande apparence nous trouvons que pour éviter tous inconvénients il sera bien que vous approchiez de plus près de ces quartiers ensuite de ce que les électeurs de Mayence, de Cologne vous auront ja fait entendre et nous donnerons ordre que Don Gonsalve vous y seconde et assiste aux occurences qui se pourront présenter selon que scaurez plus particulièrement du dict électeur de Cologne, et quant à ce que vous requèrez que pour accomoder les garnisons de delà le Rhin, je voulusse accorder les lieux de Sterquenberch et aultres, et me semble au contraire que comme par là vous diminueriez vos forces, qu'il sera mieulz de les laisser à Don Guilleaume de Verdugo qui at ordre de soigner qu'ils soyent pourveus selon qu'il commandera. Priant sur ce Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

A Breuxelles le 31 may 1623.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 26[1].

LE COMTE T'SERCLAES DE TILLY A M. DE LA FAILLE, SECRÉTAIRE PARTICULIER DE L'INFANTE.

Monsieur,

Je vous envoye lettres de mon frère pour la Serenissime infante que je ne vous ay peu envoyer plustot à cause que nostre agent Jean Delydre estoit party pour affayres envoyé en Flandre de la part de Monsieur de Comgy, je vous prie estre excusé puisque les lettres me sont rendues de Bruxelles à Tilly pas plus tost qu'à l'instant le penuetieme de May à douze heures ce midy, je vous prie fayre qu'au plus tost, mon frère puisse avoyr résolution de la bonne intention de la Serenissime infante de ses Commandemens.

Je suis infailliblement,

Monseigneur,

Votre très affectionné,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Tilly le 30 May 1623.

N° 27[2].

M. DELAFAILLE SECRÉTAIRE PARTICULIER DE L'INFANTE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Monsieur,

Je vous envoye ci joinct la réponse de son Alteze Serenissime à la lettre de Mr Vostre frère afin qu'il vous plaise la luy faire tenir et s'offrant par deça chose de vostre service ou du sien, m'employez avec toute franchise et vous asseurez que me trouverez toujours, etc.,

Monsieur, etc.

Le dernier de may 1623.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid., n° 27.

N° 28[1].

LE COMTE T'SERCLAES DE TILLY A Mr DE LA FAILLE.

Monsieur,

Je me retrouve icy à Tilly malle asseurré pour le danger de l'ennemy, tant à cause que je suis au millyeux des chemyns de passage des armées que signatment parce que l'ennemi m'en veut davantage pour respect de mon frère. Les menasses et les advis que j'ay icy sont d'estre sur ma garde me font vous supplier me feyre tant de bien que de volloyre supplyer la Serenissime infante qu'il lui plaise commander pour ma maison de Tilly dix soldats de garde de ceux de la garnison de Namur ou de ceux de celle de Philippevylle quy ne sçaurat empescher la garde des places pour sy peu d'hommes, attendu qu'au besoing je les renverrez et les renforcerez des miens. En quoy, Monsyeur, je vous prie, me témoigner l'affection que je suis tousjours promys de vostre bonne volonté, laquelle m'obligera tousjours tant que je vivray à la continuation du debvoyr que je vous doy, ce que je vous debvray tant plus de Continuer.

Votre plus affectionné serviteur,

JACQUES, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Monsieur, etc.

A Tilly le 10 juing 1623.

N° 29[2].

M. DE LA FAILLE AU COMTE TSERCLAES DE TILLY.

Monsieur,

Aussitost que j'ay reçeu vostre lettre du 10 de ce mois, j'ay représenté à son Altèze vostre désir d'avoir quelques dix soldats pour la garde de vostre maison de Tilly. Mais elle a esté quelque temps sans me déclarer son intention et qu'elle m'a dit estre arriérée parce que le

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.

papier qui contenoist sa résolution estoit demeuré entre aultres sans s'en estre apperceu : lequel m'ayant esté remis ce matin, j'ay, en même instant, bien voulu advertir votre seigneurie de la réponse de sa dite Altèze, qui porte que de Namur ou Philippevylle on pourra mal tirer ces 10 hommes pour y avoir peu de garnison, mais qu'elle a donné ordre que l'on les envoyera de Maestricht, au moyen de quoy votre seigneurie se verra en asseurance avec plus de repos, je me tiens obligé de ce qu'elle me fait l'honneur de m'employer en choses de son service et la supplie d'y continuer et de me tenir,

Monsieur, etc.

A Bruxelles, 22 juin 1623.

N° 301.

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Le travail que le Prince Christian de Brunswich a donné à ceste armée, par ses remuements, depuis qu'elle est sortie en campagne prévenir les dégatz dont il menaçait l'Eichstett, et dont il avoit desja tant de fois affligé les Etatz des princes catholiques et les fidelz serviteurs de sa majesté impériale a, le jour d'hier, esté couronné par l'heureux succès d'une victoire qu'il a pleu à Dieu nous donner sur luy, les particularitez de la quelle et de tout ce qui s'est passé depuis que je suis à sa suite, j'ai estimé devoir faire entendre à vostre Altèze Serenissime, afin qu'elle en fut fidèlement informée : il est donq que m'estant approché de l'armée du dit prince Christian, qu'il avait logée sur une colline proche de Gottingen, j'ay, le 10 du mois passé, fait battre, à la vue de ses trouppes le château de Friedlandt, lequel tant s'en fault qu'il aye secourru, comme il semblait le vouloir faire, qu'au contraire quatre ou cinq jours après, il a de nuict levé son camp (que toutes fois, il avoit commencé de retrancher) et comme s'il eust désespéré de pouvoir effectuer quelque chose de ce costé, il a tourné ses desseins ailleurs et a prins la route de la rivière de Weser. Incontinent que j'en suis esté adverty, et que j'ai eu nouvelles asseurées du chemin qu'il tenoit, je me suis mis à le suivre, mais il avait desja cet avan-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

tage, que deux jours auparavant que sceu arriver au dit Weser, il l'avait passé à Hamel et la difficuleté que ceulx de Hipen faisoient de me donner passage par leur ville m'a encore retardé un jour à dresser un pont sur lequel mon armée a passé le 30 de juillet, poursuyvant l'ennemy avec toutte diligence possible, par le pays de Paderborn, les comtés de la Lippe et Ravesberch et l'évesché de Munster. Le 4 de ce mois, vers le soir, je suis arrivé à Grève sur la rivière d'Ems, où il avait passé le matin. Jcy mes avant courreurs on commencé à descouvrir son arrière garde, avecq quelque escarmouche : le lendemain s'estant joinct à moy le comte d'Anholt, mes trouppes passèrent l'eau de bon matin, et comme je reçeuz nouvelles qus l'ennemy paraissoit de rechef, et tiroit vers Steenvoorde, j'ay hasté de m'advancer, et sur le soir ay découvert quelques trouppes de sa cavallerie, en une bruyère au delà du dict Steenvoorde, où cependant que mon armée arrivoit, l'on fit quelques légères escarmouches, avec lesquelles en entretint l'ennemy jusques à la nuict que je me logeai en la dite bruyère. Jcy j'eus advis que son dessein n'étoit pas tel qu'on l'avoit bien jugé auparavant, je veulx dire de se joindre au Mansfeldt, ains plus tost d'aller passer le Rhin à Rees ou Schenctrischoms et donner dans les Pays-Pas à l'assistance des Etatz rebelles, qui, à ce qu'on dit, avoient desja avancé de leurs trouppes pour faciliter son passage. Le lendemain matin qui estoit celluy d'hier, j'ay faict de rechef marcher mes trouppes dès la poincte du jour, et sur les huict heures, la cavallerie de mon avant-garde ayant attainct celle de l'ennemy, on a commencé l'escarmouche, mais comme le gros de mon armée parut, il se retira au travers d'un petit bois, en une aultre plaine, où il fit halte et rangea en bataille plusieurs escadrons : pendant que pour la difficulté du passage ma cavallerie entra en campagne avec plus de courage que d'ordre, le comte de Stirm est venu à la charge avec un desdits escadrons, mais il a esté soutenu en sorte par deux de mes compagnies qui s'éstoient desja mis par ensemble que le dict comte de Stirm y est demeuré mort avec un capitaine et le jeune conte de Latour, blessé de deux arquebusades, à ce que j'entends incurables, l'une au travers de la gorge et l'aultre au travers du corps. Incontinent après l'ennemy s'est de rechef retiré, et comme tout le chemin de ceste journée a été en campagne rase entre couppée de petits bois et de passages estroitz, il a faict sembler retraicte jusques à trois ou quatre fois secondant toujours son canon et bagage avec mine de vouloir combattre. Enfin je l'ay faict suyvre de si près, qu'ayant tourné teste tout a faict, il a mis en bataille quatre régiments d'infanterie et quelque cavallerie, et a tiré sur mes trouppes cinq ou six vollées de canon, mais comme je les



envoyois attaquer par deux de mes régiments et que je les saluai pareillement avecq quelques canonnades, ils se sont autrefois retirez en une bruyère plus avant proche de Stadtloon ou estoit le surplus de leur infanterie et cavallerie avec six pièces d'artillerie, celui-ci leur donnant encore cet avantage qu'un marais leur couvroit une bonne partie du flancq. Je les aiy quant et quant faict suivre par une eslite de mousquetaires, lesquels secondez par quelques trouppes de cavallerie de mon avant-garde, les ont agressé avecq telle résolution qu'ils les ont rompu et entièrement mis en déroute. Les tués du costé de l'ennemy montent à six mille ou environ et entre iceulx un ducq de Saxe-Weymar et plusieurs capitaines et officiers; nous avons gaigné toute l'artillerie qui estoit de 16 grosses pièces et quatre mortiers, grande quantité de munitions et de bagage, et quelque soixante drappeaux et huict cornettes. Les prisonniers de marque sont : un aultre ducq de Saxe Weymar, frère aisné du susdict qui est griefvement blessé, un ducq de Saxe-Altenborch qui est celluy qui l'année passée avoit levé un régiment pour le service de Sa Majesté catholique, un comte de Lieuwenstein, un comte de Wittquenstein, et un Rhingrave coronel, un jeune comte de Schlicq, le comte d'Isenborg général de l'artillerie, le commissaire général Frenq, les colonels Spée, May et Sidon, la pluspart des lieutenants-coronelz, capitaines et officiers de l'infanterie, et par dessus iceulx plus de quatre mille soldatz. Le ducq Christian s'est retiré vers Vrevoort avecq quelques trouppes de cavallerie que les miennes fatiguées du chemin des journées passées n'ont sceu atteindre. Des nostres y sont demeurez quatre capitaines de cavallerie et un d'infanterie et peu de soldatz. A Dieu soit la gloire de cette victoire qu'il a voulu opérer par nos mains; à la confusion de cest esprit tant fécond en desseins pernicieux desquels les Pays-Bas, et signament le Brabant ont esté le théâtre, à ce que j'ai appris des principaux des dicts prisonniers. J'espère qu'ils seront interrompus par cette route et que votre Altèze Serenissime me continuant l'honneur de ses bonnes grâces, recevra bénignement ces petits advis par la main du comte, mon frère, comme un effet de la volonté que j'ay et auray tousjours au service de Votre Altèze Serenissime et de Sa Majesté, lesquelles je prie le Créateur de conserver, Madame, en parfaite santé à longues années.

Au dit Stadtloon, le 7 d'août 1623.

De S. A. S.

Très-humble et obéissant serviteur.

JAN, CONTE T'SERGLAES DE TILLY.



N° 31.

BATAILLE DE STADTLOO.

Extrait du rapport du Comte de Tilly, présenté à l'Electeur de Bavière par le Comte de Gronsfeldt. (Imprimé à Ausbourg, d'après l'édition de Cologne, en 1623).

Rapport et *spécification* de ce qui s'est passé dans la bataille livrée par le généralissime impérial, Feld Maréchal Sieur Comte de Tilly, avec la liste des seigneurs tués et faits prisonniers.

Duc Guillaume de Saxe Weymar, Colonel, blessé et prisonnier.

Duc Frédéric de Saxe-Altenbourg, Colonel, prisonnier.

Comte Wolf Henri d'Isenbourg Budingen, général de l'artillerie et Colonel, prisonnier.

Un Comte de Lœwenstein, prisonnier.

Un Comte de Schlick, prisonnier.

Un Comte de Wittgenstein
Rhingrave Jean Philippe
Henri Frenck, Commissaire général et colonel
Colonel Spée
Colonel Mey
Colonel Sidon
Cinquantes Capitaines

Tous prisonniers.

Soixante-treize drapeaux ont été remis au général, un plus grand nombre a été déchiré.

Huit étendards.

7,000 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers dont la liste serait trop longue.

4,000 morts, parmi lesquels le lieutenant Colonel Pithan.

Le Comte de Thurn a été blessé de deux balles, dont il est mort.

Le Capitaine de cavalerie Quect de Wickrecht, tué.

On a conquis 16 canons neufs, et trois mortiers, 300 voitures d'artillerie, avec toutes les munitions et les équipages de guerre, tous les chariots de bagage, entre autres deux caissons d'argent et quantité de provisions.

On pense qu'Halberstadt ne s'est échappé qu'avec 33 escadrons, et



qu'il s'est réfugié en Hollande. Kniphausen et d'autres Colonels qui n'étaient pas avec lui ont été arrêtés. Il leur impute la perte de la bataille et veut faire retomber toute la honte sur eux.[1]

Etat des forces d'infanterie et de Cavalerie du Prince Christian d'Halberstadt, lesquelles ont été écrasées et dispersées.

S. G. P. Le prince Christian	6	escadrons.
Le Comte de Styrum	5	
Capit^e Gaspard Greyff de Wesphalen	4	
Duc Frédéric d'Altenbourg	10	
Duc Jean Frédéric de Saxe-Weymar	5	
Comte de Thurn, le jeune	10	
Comte d'Isenbourg	10	
Capitaine Toll	4	
	54	escadrons.

S. G. P. Le Prince Christian	3,000	hommes.
Duc Guillaume de Saxe-Weymar	4,000	
Duc Léonard de Saxe-Weymar	1,000	
Colonel Knyphausen	3,000	
Colonel Schenck	3,000	
Colonel Toll	3,000	
Colonel Spée	2,000	
Colonel Mey	2,000	
Lieut^t Colonel Plow (Dragons)	600	
En tout	21,600	h^s d'infanterie.

N° 32.

COURTE RELATION DE LA VICTOIRE RÉCEMMENT REMPORTÉE CONTRE LE PRINCE CHRISTIAN DE BRUNSWICK, ÉVÊQUE D'HALBERSTADT.

Une autre relation fut également imprimée à Ingolstadt en 1623, avec cette épigraphe.

Les impies ont tiré le glaive, et bandé leurs arcs pour opprimer les

[1] Kniphausen fut arrêté, en effet, par les ordres de Christian, qui voulait le faire décapiter. Mais il fut relâché peu après, sur les instances du prince d'Orange, qui parvint à le réconcilier avec l'administrateur.



pauvres et les indigens, pour mettre à mort les hommes au cœur droit. Mais leur glaive se retournera contre eux-mêmes, et leur arc se brisera. Ps. 36. v. 14 et 15.

Ces jours derniers, des bruits inquiétans s'étaient répandus dans les Pays-Bas et rhénans, à propos de nouvelles annonçant que l'ennemi se renforçait, que Halberstadt se disposait à se joindre au plus tôt à Mansfeld avec sa nombreuse armée, que par suite ces deux chefs réuniraient sous leurs ordres 12,000 chevaux, et une innombrable infanterie. Néanmoins, il a plu à la miséricorde divine de détourner ces calamités et de briser la puissance d'un ennemi orgueilleux par une défaite prodigieuse.

Car le Comte de Tilly ayant fait sa jonction avec le Sr d'Anholt et appris que Halberstadt campait avec 54 escadrons et 21,600 hommes de pied, dans la grande plaine entre Stadloo et Steinwoorde, dans l'Evêché de Munster, il s'avança aussitôt avec son armée, atteignit l'arrière-garde de l'ennemi avec un fort détachement d'infanterie et de Cavalerie (les lettres de Bruxelles parlent de 5,000 chevaux et de 6,000 fantassins) dispersa ladite arrière-garde, tomba avec tout son monde sur les bandes de l'ennemi, et défit ou fit prisonnier toute l'infanterie de Christian. La bataille a eu lieu le 6 Août, le même jour que le Cardinal Barberini a été élu pape, sous le nom de Urbain VIII.

Une autre lettre annonce que le combat a commencé par des escarmouches qui ont duré depuis le matin jusqu'à 3 heures de relevée. Entre temps le Comte de Tilly a fait tirer quelques volées de gros canons sur les troupes ennemis, ce qui leur a causé de grandes pertes, puis il a fait son attaque avec toutes ses forces rangées en merveilleux ordre et parfaitement commandées. Halberstadt a commencé à céder du terrain; mais le Comte de Tilly l'a si fort pressé que le dit Halberstadt s'est trouvé dans l'impossibilité de faire usage de son artillerie. Le combat a duré jusqu'à 9 heures du soir.

Suit la liste des princes et seigneurs faits prisonniers; elle ne diffère de la précédente que par la mention du Lieutt Colonel Terzy, de l'armée Brunswickoise, blessé mortellement.

L'infanterie est, partie détruite, partie prisonnière, de sorte que sur neufs régimens, il ne s'est pas échappé 100 hommes.

Une bonne partie de la Cavalerie a été aussi tuée ou faite prisonnière.

73 drapeaux ont été remis au général. Les lettres de Bruxelles parlent de 130 tant drapeaux qu'étendards.

On a pris 16 canons (les lettres de Bruxelles disent 18) et trois mortiers, etc.

Halberstadt s'est enfui honteusement à Brevoorde avec 33, d'autres



disent 41 escadrons, mais fort éclaircis. Don Cordova a déjà marché sur Brevoorde et y assiége Halberstadt ; mais la place est, dit-on, très forte.

Il arrive journellement à Cologne des fuyards qui maugréent contre Halberstadt et disent qu'il a conduit les pauvres soldats à la boucherie au lieu de les payer.

Enfin, deux jours après la bataille, 2,000 Hollandais destinés à renforcer Halberstadt, ont paru sur les frontières. Tilly les a empêchés d'avancer plus loin.

Des gens du comte de Tilly sont restés morts, 3 capitaines de cavalerie, deux cornettes, 600 soldats. D'autres parlent de moins encore.

N° 33[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Très cher et bon amy,

Nous avons reçeu la vostre du 7 de ce mois par l'addresse de vostre frère de Tilly qui nous a esté fort bien venu avecque les advis et particularitez de la victoire que Dieu vous a donné contre le ducq Christian de Brunswick dont nous le louons infiniment et luy rendons très humbles graces d'un si heureux succès pour le bien qui en est reussy à nostre sainte religion et à tout l'empire. Et comme sa divine bonté l'a octroyé soubs vostre conduite et commandement, nous ne pouvons laisser de nous en Conjouir avecq vous, ni de vous en dire à la bonne heure. Estimant beaucoup vostre mérite et valeur, et le soing, diligence et célérité dont vous avez usé à le poursuivre. Ce que nous debvrions bien plus de vous tesmoigner par effect que par lettre avecq asseurance que l'occasion s'en présentant nous serons tousjours fort portée à vous gratifier et Complaire. Et Dieu voue aye.

A Bruxelles, le 16 Aoust 1623.

ó Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 34[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE T'SERCLAES DE TILLY.

Très cher et bien amé,

La présente vous sera délivrée par le S[r] de la Mothry du Conseil de guerre du Roy, mon seigneur et nepveu, gouverneur et superintendant de la Ville de Maestricht, lequel nous envoyons vers vous pour le subject qu'il vous déclarera; c'est pourquoy nous vous requerrons de luy donner en ce qu'il vous dira de nostre part entière foy et crédance.

De Bruxelles, le 17 d'Aoust 1623.

N° 35[2].

TILLY AU M[s] DE SPINOLA.

Monsieur,

La justice de nre cause qui nous donne les espérances de bon sucès, nous a faict encore veoir par l'issue qu'elles ne sont trompeuses, come l'ont été celles de Halberstadt, de la défaite duquel il a pleu à Vre Ex[ce] me donner le parabien avecq tant de démonstration de sa bienveillance et affection en mon endroict, j'en baise mille fois les mains à Vre Ex[ce], et la prie de croire qu'après des rencontres tant heureux, ce que je souhaite le plus, est d'avoir subject de luy témoigner l'entière volonté que j'ay voué à son service.

C'est au bon Dieu que l'auguste maison d'Austrice, et les princes catholiques doibvent l'obligation de ceste victoire et moy celle de la grâce qu'il m'a faict de l'octroyer à une armée qui estoit soubz ma conduite, l'honneur que Vre Ex[ce] m'en attribue, je le reçois comme un excès de sa volonté vers moy, delaquelle je luy seray tousj[rs] redevable.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. Routard, 10, p. 102.

en attendant celluy de ses commandements pour montrer tout a faict que je suis.

Son très humble et très affectionné serviteur,

JEAN, COMTE DE TILLY.

Au camp, près de Cloppenborg, le 26 d'Aoust 1623.

A Monsieur le marquis de Los Balbaces.

N° 36.[1]

ISABELLE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Très cher et bien amé,

Le ducq de Bavière nous a envoyé prier que joindant les gens de guerre du Roy, monseigneur et nepveu à celle que vous avez soubs vostre charge, nous fassions que l'on aille contre Mansfeldt et Halberstadt, ennemys de l'Empire et du repos public, les suyvant par tout où ils se retireront et faire se pourra, et comme nous sommes de la mesme volonté; considérant combien il convient au service de Dieu et au bien Commun de la chrétienneté, de ce faire, nous avons bien voulu vous faire la présente pour vous dire, attendu que le dict Mansfeldt est entré en la Frise occidentalle, qu'il sera bien que vous vous rendiez en diligence avec vos gens vers le Rhin où est le général Don Fernando de Cordua en laissant néanmoins en lieux du pays d'Emden que faire se pourra, et en villes du pays de Munster, voisins du dict pays d'Emben, jusques à cincq mille hommes de pied et mille chevaux, pour au moyen d'iceulx pouvoir faire ce que vous diront Jehan Tanuer, Conseiller et trésorier du dit et le sergent major de Maisière, porteur de ceste que nous nous envoyons.

Cependant quand le Sr de la Mothry sera de retour avec la responce que vous luy aurez donnée, nous vous advertirons de ce qu'il nous offrira que vous puissiez faire, ensemble les gens de ceste armée.

A tant, etc.

De Bruxelles, ce premier jour de Septembre 1623.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 37[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

J'ai entendu tant par la lettre qu'il a pleu a Vostre Alteze Serenissime, m'escrire le premier de ce mois que par la relation du Sergent Major De Maizière et du Sr Jean Tanver, conseillier et trésorier de son Alteze l'électeur de Bavière, le désir du dict Seigneur Electeur de faire joindre les gens de guerre de Sa Majesté Catholique, à ceulx de ceste armée, et la volonté de vostre Alteze Serenissime, qu'attendu que le Mansfeldt seroit entré en la Frise occidentale, j'aye a me rendre en diligence avecq mes gens vers le Rhin, sur quoy je diray à Vostre Alteze Serenissime, qu'avecq toute prompte obéissance, je me porteray tousjours à l'exécution tant de ses Commandemens que de ceulx du dict Seigneur Electeur, mais comme la présupposition de la retraite du dict Mansfeldt s'est trouvée du tout abusive, je ne puis laisser d'advertir Vostre Alteze Serenissime que les affaires sont ici en bien aultres termes que l'on le croit par delà. Car tant s'en faut que le dict Mansfeldt se soit retiré, qu'au Contraire, il s'est logé bien avantageusement à Greete, ayant laissé Stichausen et les autres passages et places frontières bien fortifiées munies de bonnes garnisons; aussy ceulx de la ville d'Emden que l'on présupposait avoir chassé la garnison des Hollandais, l'ont non seulement retenue, mais encore reçeu renforcement de deux compagnies avecq la personne du Comte Ernest de Nassau, et est à croire, que pour le beaucoup que leur importe la dite place, ils ne l'abandonneront que par l'extrême force. Sur occasions de quoy, et du peu d'apparence qu'il y a d'exécuter ce que j'avois désigné, tant pour estre les lieux sus dicts presque inaccessibles en cette saison pluvieuse, qu'à cause du manquement de vivres et de fourrage, qui nous est asseuré, si je passe plus avant. Je me suis arresté en ce lieu de Wardenborch, proche de la ville d'Oldenborch, ou passez quatre jours me sont venu trouver certains députez du Roy de Danemarck, avec commission de traicter avec le dict Mansfeldt, et de procurer qu'il sorte de la Frise orientale, j'y ay consenty, puisque les incommoditez de ceste armée ne me permettent de l'y obliger par

[1] Archives du Royaume, Liasses de l'audience.

la force, ny mesme de m'arrester icy longtemps parce que les Vivres que ceulz de Bremen et aultres avoyent promis de me furnir, Commenceat desjà à diminuer. Je suis attendant ce que les dicts députez me manderont de l'apparence de leur négociation, laquelle je voudrois tascher de restraindre à cette condition que le dict Mansfeldt quictera promptement les places qu'il tient, et les mettra entre les mains du Comte d'Emden, mais je ne sçaurois bien espérer d'un qui nous a desja si souvent trompé. Au contraire je crains qu'ayant ouverture de ce traicté et sachant, comme il faict, noz manquement il taschera de nous amuser par paroles pour nous attenuer davantage. Cependant l'arrière saison nous vat entièrement tombant sur les bras et les fatigues que mes gens ont supportés en cette campagne, les ont desja beaucoup affaibliz. Si néant moins Vostre Alteze Serenissime continue en sa résolution, que je retourne vers le Rhin, je la supplie de donner quand et quand ordre pour le faict des Vivres dont j'apréhende le manquement parce que nous en avons desja tant paty et ceulx du pays de Munster n'ayant sceu fournir du pain à souffisance lorsque jy suis passé le pourront encore moins lorsque je repasserai. Je remetz le tout à la très pourveu prudence et considération de vostre Alteze Serenissime laquelle sera servye d'entendre le surplus par le rapport du dict Sr Demaizière, lequel avec le S^r De la Mothry que vostre Alteze Serenissime aura desja veu de retour, sera tesmoing de l'estat de ces quartiers, et de cette armée, et que je ne puis faire ce que je voudrois bien pour le repos public et le service de l'auguste maison d'Austrice. Je baisse sur ce, en toute humilité, les mains de Vostre Alteze Serenissime, en attendant l'honneur de ses ultérieurs commandemens et prie le Créateur de la conserver, -

Madame, en parfaite santé à longues années.

A Wardenborch, le 9 de Septembre 1623.

De V. Al. Ser^me

Très humble et très obéissant serviteur,

JEAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.



N° 38[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Très-cher et bien-amé,

Nous avons veu par les advis que vous avez envoyé à don Gonzalo Fernand de Cordua comme l'ennemy a avec Mansfeldt assiégé la ville d'Embden et que vous estiez sur vostre partement pour la secourir ; nous sommes attendant en bonne devotion les nouvelles que vous l'aurez effectué et à ce moyen donné à toute la chrétienté une aultre victoire qui ne sera moindre que celle que vous avez ces jours passéz en deffaisant l'armée d'Halberstadt. Cependant nous vous dirons que pour ensuyte de ce que vous appoinctez donner par deçà de l'ouvrage à l'ennemy, afin de le divertir d'envoyer par delà toutes ses forces ou du moins son infanterie, tant le dit don Gonzalo que le comte Henry de Berg ont ordre de faire tout ce qu'ils pourront, et sur ce espérant d'entendre bientôt que vous soit réussy vostre entreprinse comme nous le désirons uniquement, nous attendons que vous veniez le plustot que possible avec vos gens vers le Rhin, selon que nous vous avons escript par le sergent-major Demaizière. Nous prions Dieu qu'il vous ait, très-cher et bien-amé, en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 10 de septembre 1623.

N° 39[2].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très-cher et bien-amé,

Nous avons reçeu vostre lettre du 9 de ce mois, et tant par icelle que parce que nous a dict le sergent-major de Maizière de votre part entendu que ce que l'on avoit dict que Mansfeldt seroit entré en la Frise occidentalle n'est poinct, ains qu'il s'est logé avantageusement aux environs de Greete après avoir laissé Stichhausen et aultres

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.

places frontières bien fortifiées comme aussi qu'il ne seroit esté trouvé véritable que ceulx d'Emden auroyent chassés leurs garnisons, lesquels ils auroyent non-seullement retenu mais encore reçeu renforcement de deux compaignies avec la personne du comte Ernest, aussi avons pourveu à ce que vous dictes de certains députez du roy de Danemarck qui vous sont venuz trouver, ayant charge de traicter avec le dict Mansfeldt afin qu'il sorte de la Frise orientale, laquelle négociation vous dictes vouloir restreindre à condition que le dict Mansfeldt mette les places qu'il tient ès mains du comte d'Emden, ce que nous ne pouvons trouver fort à propos. De plus nous avons veu ce que vous dictes pour plusieurs raisons qu'il y at peu d'apparence d'exécution par dela ce que vous aviez dessein et que pour les incommodités et manquements de vivres qui arriveroient en l'armée qui est à vostre charge, vous ne vous pouvez arrester longtemps où vous estes. Ainsi nous espérons que vous viendrez bientost vers le Rhin comme nous vous en avons requis et nous entendons convenir, et sachant que vous vous y êtes encheminé nous vous adviserons de ce que se nous offrira, entretant nous vous dirons que pour les vivres en chemin, il fault que vous vous addressiez aux officiers du Prince Electeur de Coulogne pour que ayant à passer par son pays, ce sont ceux là que vous prendrez ayde à cela plus que ne se peut faire d'icy.

De Bruxelles, le 11 septembre 1623.

N° 40[1].

Isabel, etc.

Très cher et bien-amé. Le sieur de Stabroeck et le capitaine Locano vous auront requis de nostre part de vouloir faire ce qu'ils ont eu charge de vous communiquer en vertu de la lettre de crédence que nous leur avons donnée, et pour estre chose de l'importance qu'elle est au bien commun de tous, nous avons bien voulu vous faire encore ce mot par ce courrier exprès pour vous en requérir, comme nous faisons le plus instamment que nous pouvons, et à tout nous prions Dieu qu'il vous ait, très-cher et bien-amé en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 18 de septembre 1623.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 41[1].

Isabel,

Très cher et bien-amé. Nous vous faisons la présente vous requérant de vouloir procurer d'encheminer ce que don Gonzalo Fernandez de Cordova vous communiquera, en donnant au dict Gonzalo entière foy et créance, et à tout, etc.

De Bruxelles, le 19 septembre 1623.

N° 42[2].

A MONSIEUR DE TILLY (JACQUES).

Monsieur, je vous envoye cy joinct une lettre du roy pour monsieur vostre frère, afin qu'il vous plaise la lui faire tenir et eusse fort volontiers faict le mesme au regard de la déspesche d'une pension viagère de deux mille cinq cent florins, qu'à son intercession Sa Majesté a été servie de vous accorder et de quoy je ne puis que je ne vous donne la bonne heure pour le particulier contentement que j'en ay reçeu. Mais comme j'ai charge d'en advertir préalablement vostre frère, il vous plaisra n'en faire aulcun semblant, jusques à ce que vous ayez eu de ses nouvelles et cependant je feray la garde qu'il convient de la despesche et à son temps ne manqueray de la délivrer à celui que vous trouverez bon de m'ordonner, et n'estant ceste à aultre fin, je vous baise bien humblement les mains et demeure, etc.

Monsieur,

LAFAILLE.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.

N° 43[1].

LE ROY D'ESPAGNE A TILLY.

Mon cousin,

Nous avons reçeu vos lettres du 7 Aoust qui nous ont été aussi chères, qu'importantes les nouvelles qu'elles contiennent de l'heureux succès et victoire, que Dieu vous avait donné le jour précédent, ayant rompu et mis en déroute avecq l'armée que vous aviez à vostre charge celle que le Prince Christian de Brunswyck, dict Halberstadt, conduisait vers nos provinces rebelles. Ça esté un grand coup pour nostre sainte religion, pour l'authorité des armes catholiques de l'Empire et pour le soulagement et bénéfice de nos provinces obéissantes et ainsi outre l'éloge et louanges qui vous sont deues généralement, nous ne pouvons laisser de nous en réjouir avecq vous particulièrement et remercier du soucy, fatigue et valeur avec laquelle vous avez suyvi, combattu et vaincu les dicts ennemys, vous priant aussy de remercier de nostre part tous les chefs, colonels, capitaines, officiers et soldats de la dicte armée catholique de l'Empire, et à vous et à eux de vouloir continuer avec le mesme zèle et courage aux occasions qui se présenteront à l'advenir, comme nous promectons réciproquement d'en avoir agréable souvenance en celles de votre bien et advancement et de ceulx de vostre maison en particulier. A tant, mon Cousin, nostre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

De Madrid, le 20 de septembre 1623.

PHILIPPE.

Et plus bas : BRUNEAU.

N° 44[2].

A MONS[r], VERREYKEN DU CONSEIL DE SA MAJESTÉ.

Monsieur,

Son Alteze m'a commandé vous dire que vous escriviez une lettre de sa part à M[r] le Comte de Tilly, disant comme elle envoye le S[r]

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



Destabroeck et le Capitaine Lozano par de la pour traicter avecq quelques affaires touchant le service commun, elle le prie leur vouloir donner toutte créance en ce qu'ilz le feront entendre de sa part, comme aussy de s'y vouloir porter pour le bien qui en viendrat à résulter, je vous prie la vouloir envoyer demain matin à signer à S. A. et ce sur ce, je me dis

Monsieur,

Votre bien affectionné à vous faire service.

Du palais, le 23 de septembre 1623.

N° 45[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé,

Estant advertis que vous auriez logé quelques trouppes de Vostre charge au Comté et pays de Ravensberg, nous avons bien voulu vous faire la présente pour vous requérir, ains nous faisons bien sérieusement de les retirer du dict comté; puisque je viens dire la vérité nostre intention a tousjours esté et est de faire occuper le dict Comté, qui est du duc de Neubourg et y faire loger partie de ceste armée attendu que comme nous ne le povons faire en pays neutral, nous ne sçaurions décider le mettre; la quelle à déffault deu, ne pourra si convenablement estre logée comme il convient au service du Roy monseigneur et nepveu. Pardessus laquelle considération nous le tiendrons à plaisir bien aggréable.

De Bruxelles, le 2 d'octobre 1623.

N° 46[2].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Nous ayant le Comte Jean de Nassau, Colonel d'un régiment d'Allemans pour le service de sa Majesté, supplié de vous escrire en faveur

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



du comte Jean, son père, et des comtes Georges Casimir et Jean Louis ses oncles à ce que leurs terres soyent par vous affranchies de passages et logemens de gens de guerre, en considération de ce qu'ils ont volontairement payé leur quote aux contributions pour le Palatinat et secourru et assisté les garnisons frontières de nostre armée de fourrages et aultres choses nécessaires ; nous sommes occasionné de vous dire que vous ferez chose fort agréable de le gratifier en sa demande, et de donner ordre que leurs biens et terres soyent ontre gardées autant que possible sera.

De Bruxelles, le 14 d'octobre 1623.

N° 47[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé,

Le comte Jehan de Nassau, Coronel d'un régiment d'infanterie hault allemande au service du Roy, monseigneur et nepveu, s'en allant presentement chez luy pour prendre la possession des biens à luy succédez par le trespas de son père, astant, nous vous faisons la présente, vous requérant de lui vouloir à l'effect susdict, donner et faire donner toute ayde et assistance qu'il aura de besoing et vous demandera.

De Bruxelles, le 16 d'octobre 1623.

N° 48[2].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé,

L'Empereur nous a escrit avoir mandé vers la haulte Allemaigne, ses trouppes que je crois sont à la charge du comte de Colalto, et comme la saison est desjà si advancée que les dictes trouppes ne pourront arriver en temps de faire quelque service, nous vous faisons

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



la présente pour vous dire que nous désirions bien que vous les entretinssiez par decà jusques à ce que la ville de Lipstadt se rende, après quoy elles pourront partir, faisant quand et quand repartir et mettre bon nombre de vos gens es endroits par ou l'ennemi debvroit passer pour secourir la dite Ville, afin de l'empescher, comme vous envoyera dire plus particulièrement de nostre part Don Gonzalo Fernandez de Cordua.

De Bruxelles, le 24 d'octobre 1623.

N° 49[1].

Wir Johann graff T'serclaes von Tilly, Freiherr von Marbais, herr zu Balastre und Montigny etc, der Rœm. Khays. Auch zu Ungarn und Beheim kœnigl. maj[tt] und der Churfurstl. Durchl. Herzogs Maximiliani in Bayern generall leutenant, rath und respective Cammerer, fügen hiermit zu wissen:

Demnach der hochwolgeborne Simon Grave und edler herr zue Lippe zu vernehmen geben lassen, wass gestalten Er eine anzahl eisene stuck geschutz uff die Weser fahren zu lassen vorhabens; also ist hierauff an alle und jede unserer underhabende, hoch und niedere kriegs officiere, wie auch ins gemein alle soldaten, zu ross und fuess, unser ernstliche Befelch, bei vermeidung unausbleibender straff, andere aber, wass standes, würden und Cualitaten sie seind, geburelich ansinnend unnd ersuechende ermelten eisene stuck geschutz uendt kugl so wolh zu wasser als lande, sampt Ross, wagen, geschir schiff und Persohnen, jeder aller orthen frei, sicher und ohnangefochten passiren und repassiren zu lassen. Hieran vollen ziehen die unserige ob angeregten unseren ernstlichen Bevelch. Umb andere aber seindt es wir stan les beschaffenheit nach zu beschulden unnd zu erwidern willig und erbietig. Gegeben zu Herssfelde den 24 octobris, anno 1623.

TILLY. (L. S.)

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly. Tome II. F° 112.



N° 50[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE ISABELLE.

Madame,

En un mesme temps, me sont esté délivrées deux lettres de vostre Altèze Sérénissime l'une du 14 passé, en faveur des biens et terres de comtes de Nassau, et l'autre du 24 par laquelle vostre Altèze Sérénissime me mande qu'elle désiroit que j'entretinsse par deçà les trouppes de sa Majeste impériale, jusques à ce que la ville de Liepstadt fut rendue, comme elle l'estoit déjà lorsque j'ai reçeu les dictes lettres, et ainsi les dictes trouppes pour la conduite desquelles sa dicte Majesté at icy envoyé un commissaire exprès, sont déjà parties et seront bientôt suyvies d'autres 2,000 chevaux que son Altèze de Bavière m'a commandé d'envoyer des siens. Quant au particulier des dicts comtes de Nassau, le comte Jean, coronel au service de Sa Majesté catholique sçaït combien j'ay tousjours supporté les biens de feu son père, ce que je continuerai volontiers au regard des successions qui luy sont eschues, les exemptant mesme de logement comme je luy l'ay mandé les jours passez, mais je ne voy que je puisse faire le mesme au regard des terres de ses oncles pour les grandes trouppes que j'ay à accommoder, trop bien comme vostre Altèze Sérénissime me le mande, j'auray particulier soin de faire contregarder leurs possessions autant qu'il sera possible, et ramentevant, sur ce, mon très-humble et dévotionné service à Vostre Altèze Serenissime, je prie le Créateur de la conserver,

Madame, en parfaite santé à longues et heureuses années.

A Herdtzfeldt, le 10 de novembre 1623.

De V. A. S.,

Très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

[1] Archives du Royaume. Liasse de l'audience.



N° 51[1].

A MONSIEUR DE LA FAILLE.

Monsieur,

Ce n'est pas la première obligation que je vous ay que celle de l'addresse des lettres de Sa Majesté, que j'aie reçu avecq la vostre du 2 de ce mois, je vous en ay piéçia des austres de la bonne volonté qu'en toute occasion vous tesmoignez au bien de mes affaires et ceux de ma maison. Je vous en remercie très-affectueusement et seray bien aise de rencontrer subject où par quelque effect signalé je vous puisse esclaircir du désir que j'ay de m'employer en quoique ce soit de vostre service et contentement. Quant à la despesche de la pension viagère accordée au comte mon frère sur les finances des Pays-Bas, je luy ay écrit de la retirer de vos mains, je vous prie de luy la délivrer et prendre encore la peine de présenter mes très-humbles hommages à Son Altesse, et luy rendre les deues grâces pour l'honneur qu'elle me faict de me départir si libéralement sa royale bienveillance, je demeure sur ce,

Monsieur,

Votre très-affectionné serviteur,

JEAN CONTE T'SERCLAES TILLY.

Hirschfeldt, 21 novembre 1628.

N° 52[2].

Madame,

Le baron de Virmont, seigneur Van Neerssen, coronel de 600 chevaulx en cette armée, a servy depuis le cômencement de ces guerres d'Allemagne avec beaucoup de valeur et de zèle, et en diverses charges, si come de capitaine, de lieutenant coronel en chef et de coronel absolut, s'estant courageusement comporté en toutes occasions

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly. Tome II. F° 110.



auxquelles il s'est trouvé en Bohême, Hongrie, Austrice et au Palatinat, aussy en Brabant et au siége de Berghes, et en cette dernière campagne aux pays de Paderborn et Munster, partout avec une réputation digne d'un cavalier d'honneur et un ponctuel soing des devoirs de sa charge et de l'entretien de ses trouppes, que jusques à trois fois en changeant de charge il a levées non sans frayer notables somes du sien. Sa compagne est une des filles du baron de Lendt, piéçà défunct, laquelle lui ayant apporté en mariage certains biens situez au pays de Gueldres, desquels il n'a sceu liquider le partage pendant qu'il s'est trouvé occupé en ces guerres, ils auroient esté saisiz à son grand intérest avecq aultres possessions de la maison de Lendt (sur lesquelles il at encore des actions que plus particulièrement il remonstrera à V. A. S^me^) come confiscables, à raison que du temps de feu le prince de Parme, le dict baron de Lendt auroit suivi le parti du prince d'Orange. Il m'a instamment requis d'escrire à V. A. S^me^ en sa faveur ce que ne luy ayant sceu refuser, j'ay estimé ne le pouvoir faire avec plus d'efficace qu'en proposant à V. A. S^me^ ses mérites et les services qu'il a renduz et continue de rendre, qui sont tels que je ne doubte où ils pourront mouvoir V. A. S. à y faire favorable réflexion. Je supplie V. A. S. de permettre que je recomande à icelle, come je fay très-humblement et de toute mon affection, le bien des affaires du dict baron de Virmont et que je représente à la bénignité de V. A. S. l'innocence de la fille et la passionnée volonté que le beau-fils a toujours tesmoigné au service de l'auguste maison d'Autriche pour (en cas que la dite confiscation doibve avoir lieu au bout de tant d'années) induire V. A. S. à dispenser de grâce de la rigueur d'icelle la partie de biens que sera trouvée leur compter. Ce sera un effect de la grandeur de V. A. S. pour lequel ayant pris la hardiesse d'importuner V. A. S., je ne manqueray aussy à mon humble debvoir d'en recognoitre à icelle une infinité d'obligations et de prier Dieu qu'il la conserve,

Madame, en parfaite santé, longues et heureuses années.

De V. A. S.

Très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hersfeldt, le 10 de décembre 1623.



N° 53[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

La Cognoissance que j'ay de ce que Monsieur le Comte de la Lippe a paty tant par les passages et repassages de cette armée, et de celle du Ducq Christyan par ses terres que par les garnisons qui sont esté logées et que j'y tiens encore présentement, m'a fait condescendre à l'instance qu'il m'a fait d'accompagner par cette ses justes plaintes auprès de Vostre Altèze Serenissime et remonstrer à icelle, comme je fais avec toute submission, le pauvre estat auquel se retrouvent les désolez subjectz, depuis que (sans avoir égard à leurs afflictions passées, et que ce comté est le quartier d'une partie des trouppes de cette armée), monsieur le Comte de Ritbergh y a encore envoyé bon nombre de celles qui sont à sa charge et a tellement onéré les dicts subjectz qu'il est impossible qu'ils puissent fournir à tant de trouppes sans leur totale désolation. Je supplie Vostre Altèze Serenissime d'y faire bénigne esgard et ne considérer point seulement l'insupportable surcharge de ceulx du dict Comté, mais encore les inconvénients, confusion et désordres qui proviendront de la meslée des soldatz qui sont soubs divers chefs tant au dict Comté de Lippe, qu'ès eveschés d'Osnabrugh et Minden, où une partie des gens du dict Comte de Ritbergh ont semblablement invahy nos quartiers et se sont logés pesle-mesle avec les nostres, outre l'évident déservice qui en redondera aux affaires de sa majesté impériale, en ce que sous prétexte de les avancer les dictes trouppes joinctes aux nostres (qui estoyent souffisantes avecq celles que l'on peut entretenir au Comté de Ravespergh pour empescher l'ennemy de sortir), ruyneront tellement les dicts quartiers, que n'y pourront bientost demeurer ni les ungs ni les autres, nous serons forcez de nous retirer et abandonner par disette les passages à l'ennemy, qu'autrement il auroit bien de peine de s'ouvrir par force, j'espère que ces raisons tant urgentes pourront mouvoir Vostre Altèze Serenissime à soulager non seulement les subjectz du dict Comte de la Lippe, mais encore à faire accomoder ailleurs les trouppes susdictes qui ne se pourront loger au dict Comté de Raves-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

pergh, en quoy Vostre Altèze Serenissime préviendra aussi les plaintes et ressentiment qu'en feront indubitablement tant le Ducq de Lunenbourg que le Roy de Danemarck et aultres qui sont intéressez en la nouvelle charge des logements des dictes trouppes, lesquelz toutefois en cette conjonction il conviendroit davantage de conserver en nostre dévotion, que non pas désobliger. Sur ce, je baisse en toute humilité les mains de Vostre Altèze Serenissime et prie le Créateur de la conserver,

Madame,

En parfaite santé, à longues et heureuses années.

De Vostre Al. Ser.,

Très humble et très obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirsfeldt, le 6 janvier 1624.

N° 54[1].

Sme Princesse,

M'ayant le mauvais temps ce convoys retardé par chemin, n'ay seu arriver que hier sur le tard en ceste ville où le Comte d'Anholt se tient présentement, lequel m'a reçu avecq toute courtoysie et après lui avoir livré les lettres de créance de V. A. m'a informé particulièrement aujourd'huy de tout ce que V. A. m'a enchargé touch[t] le Duc Christian de Brunswick, Mansfeldt, Dennemarque et le cercle de la Saxonie Inf[e].

A scavoir qu'après la dernière déffaite des gens de Mansfeldt, led[t] Ducq de Brunswick auroit demandé par un sien gentilhome nomé Vertphole passage au C[te] A. G. d'Oldenburg pour mener ses gens en trouppes par son pays, afin de les licencier en son pays de Brunswick, ce que le C[te] d'Odenburg (après avoir demandé l'advis du C[te] d'Anholt) luy a refusé, surquoy led[t] Ducq a recherché et requis le C[te] d'Oldenburg de luy voulloir donner en prest quelque bonne somme d'argent, pour donner quelque contentement à sa soldatesque, affin de la pouvoir licencier en Ostfrise mesme, luy promettant asseurance suffisante pour la restitution, disant qu'il se vouloit séparer de Mansfeldt

[1] Archives du Royaume. Correspondance diplomatique. Carton 196.

auquel il donnoit mille malédictions, se retirer chez soy et rechercher de procurer par l'assistance et intercession de ses parens et alliez sa réconciliation avec l'Empereur, ce qu'a induit le Comte à luy fournir environ $\frac{m}{10}$ Ryxdalers, lesquels ayant reçu led[t] Duc les a incontinent distribuez entre ses soldatz, qu'il a licentié en Ostfrise, ne leur laissant que l'espée au costé, dont les Hollandais ont prins aulcuns en leur service, et les autres sont passez par le païs d'Oldenburg en petites troupes, ne scachant aucune certitude si le Duc Christian se soit retiré vers le Roy de Dennemarque ou en son pays.

Quant à Mansfeldt, ayant les François qu'il at eus soubs sa charge laissé son service et en passage par Frise et Hollande, il a traicté et accordé avec les Etats de Hollande de leur livrer les places qu'il tenoit en Ostfrise, moyennant la somme de $\frac{m}{300}$ florins qu'ils luy furniront, quand ses gens auront totalement wydé le païs d'Ostfrize et eulx reçeu de lui lesd[tes] places. Sur ce at-il aussy incontinent licentié ses gens et demandé passage aux Comtes d'Oldenburg et d'Anholt lesquels le luy ont tout plat refusé, disant qu'ils ne le pouvoient ny vouloient faire sans ordre exprès de l'Empereur: partant ont les Etats généraux prins la plus part de 3 ou 4000 qui luy restoient en leur service et laissé aller les autres avec l'espée seule la part qu'ils vouldront, et ayant reçeu de Mansfeldt les places qu'il tenoit, luy ont fait payer les susdits $\frac{m}{300}$ florins. Depuis se seroit Mansfeldt retiré sur la forteresse de Lierohn, et par après en compagnie du Comte Ernest de Nassau vers Groningue. Lesdits Etats avoient entr'aultres points de leur accord, demandé restitution des pièces et munitions que ceux d'Embden avoient prins par cy devant sur luy et ses gens, mais nonobstant que les députez des Etats et le C[te] Ernest de Nassau en ayent fait très grande instance, ne les luy ont voulu laisser suivre.

Le Roy de Dennemarque n'a plus que quelques peu des gents qu'il vouloit avoir, sans apparence qu'il fera quelqu'aultres levées, Come non seulement led[t] Comte, mais divers autres m'ont déclairé, dont je m'enquesteray avecq toute la diligence et dextérité possibles pour en scavoir des particularitez plus asseurées. Ceulx du Cercle Saxonique Inférieur ont cassé et licencié touts leurs gents, se déclairant voulloir demeurer en l'obéissance de S. M. ce que le Comte m'affirme pour chose asseurée.

A Embden me dit on qu'il n'y a que 2 C[ies] des gents des Estats dans la ville. Que la Commune n'aspire ny désire aultre chose que d'estre quitte des dicts gents des Estatz et se remectre totalement sous l'obéissance de S. M. I., si par quelque bon moyen y pouvoient arriver; mais il est bien à craindre puysque les Estats occupent à présent par



la tradiction de Mansfeldt toutes les places fortes du païs, qu'il y aura plus grande difficulté pour y parvenir, que par cy devant. C'est tout ce qu'à présent ay sçeu apprendre.

Et comme le Comte Jean de Rittberghe ne se treuve à cest heure en son chasteau de Rittberghe, ains dans la comté de Ravensburg, m'a semblé bon, (pour ne perdre de temps) de me transporter au plustost vers Linghen pour y mectre en œuvre le principal point de ma commission.

Le Comte d'Anholt ayant faict jurer aux simples soldatz prisonniers des 4 Régiments de Mansfeldt rompuz à Oldenveyle de ne porter armes contre S. M. I. les a laissé aller chascun son chemyn, et faict mener icy touts les officiers entre lesquels se trouve un jeune Comte de Solms fils du feu grand Maistre d'Hostel du Palatin Fridrich. Led[t] Comte m'a cest aprez disner monstré 15 drappeaux gaignez sur les dicts prisonniers, lesquels avaient laissé le reste, d'aultant que leurs Régiments estoient si faibles, sur le chasteau de Rickusen en Ostfrize, présantement aussi en la puissance des Estats. En ce moment reçoit le Comte d'Anholt lettres du Seig[r] de Tilly par lesquelles il l'avise qu'il pense dans trois jours estre à Villshusen, place frontière du païs d'Oldenburg, où il désire que le Comte d'Anholt le suive incontinent pour s'abboucher illecq ensemble avecq le Comte Anthoine Gunther d'Oldenburg et consulter des choses qui concernent le service de S. M. I. dont le Comte me rendra cy après participant et ne manqueray venant à Linghen (où j'espère d'arriver la veille de la Chandeleur) d'en advertir très humblement V. A. comme aussy de tout ce qu'ultérieurement j'apprendray.

De Warrendorp, le 29 janvier 1624.

P. DE VISCHERE.

N° 55[1].

LETTRE DU C[te] DE TILLY, ENVOYE PAR P[e] DE VISCHERE A L'INFANTE SOUS LE N° 10.

Monsieur,

Sur occasion de ma venue en ces quartiers et la vre à Linghen, je désirerois grandement que nous nous puissions aboucher par ensemble,

[1] Carton 196. 4 février 1624.



pour vous communiquer aulcunes affaires qui ne se peuvent bonnement explicquer par la plume. Je partiray d'ici mardi 6 de ce mois, en intention de me rendre en Linghen jeudy soir ou vendredy sur le midy, je seray bien ayse que nous nous y puissions entreveoir. En attendant de quoy je demeure,

Monsieur,

Votre très affectionné serviteur,

JEAN, COMTE DE TILLY.

A Wilshusen, le 4e de febvrier 1624.

No 56[1].

Titul...

S. Ex. pleibt hiebey unterth. unverhalten wie S. G. herr Graf von Oltenburg mich unterschiedliche mahle zue sich gnd. berueffen lassen, gehalt mir wegen hertzogh Christians Armada zue cœssiren etwas gewisses in erfaharung zu pringen, so hab der 16 Januarii mich zu hochg. S. Gn. unterth. erhoben; haben damalss ihr Gn. bereits mit herzog Christian geschlossen undt derselben eine summa von 9,000 Reichsth. zu abdankung dessen Reuterei vorgestreckt, womit herzogh Christian jedem Reuter 1 monath sold su zahlen vermeinet.

No 57[2].

COPIA HERRN GRAFEN VON TILLY RECOMMENDETION SCHREIBENS AN DIE ROEM. KAY. MAY. PRO HERRN GRAFF ANTHON GUNTHER ZU OLDENBURG.

(Do 15 Sept. ao. 3624.)

Titul et ingressus...

E. K. M. berichte Ich in aller unterthœnigster observanz, dass beneben deroselben untergebenen kriegs armee ich numehr bis uf den 12 tagh mich alhier In undt umb Wardenburgh in der grafschaft

[1] Pièce envoyée par P. de Vischere sous le no 9, carton 196.
[2] Ibid. no 11. Carton 196.



Oldenburg ein meill wegs von deroselben stadt gelegen ufgehalten, dahin zielendt undt trachtendt wie dehren mir ufgetragenen commission zue beziemender schuldiger folge, E. K. M. undt des Reichs Æchter von Mansfeldt zu quithir : und raumung der Grafschaft ostfriesslandt undt also von des Reichs grundt undt Boden gebracht werden kœnne, gestalt dan auch der Kœnig in Dennemarckh desgleichen Graff Anthon Gunther zue Oldenburgh an ihrem orth durch schreiben undt ansehnliche schickungen dieses werck zue befürdern, undt die bemelte grafschaft Ostfriesslandt des schweren mansfeldischen lastes würcklich zue entheben, sich gantz Preiswürdig bemuehen, undt der erwünschte success daruf ohnverlangt zue gewarten.

Hierzwischen hat erstwolgedachter Graff zue Oldenburgh E. K. M. zue aller unterthœnigster Ehren undt Darthueung gegen deroselben tragenden aufrichtigen bestendigen undt ohngeferbten Devotion der gantzen armee undt meiner wenigen Persohn mit zufuehrung Proviandt undt victualien, auch in andere mehr wege also viel undt grosse wolthaten, courtoisie undt sublevation die zeit hero wir uns in seinem landt befunden, tœglich erwiesen undt bezaigt, das Ich nichtes mehr in derogleichen begebenheit von Ihm zu erfordern mich unterstehe, undt Er zue allem genugen an tagh geben, das seine voreltern, beneben anderen rühmlichen qualitaten, auch die in jeden occasionen verspuerte neigung undt affection zue E. K. M. hœchstgedachtem Erzhauss undt deroselben hochlœblichsten in Gott ruhenden vorfahren auf Ihnen ohnwandelbar diviviert undt verstammet. — Derohalben wollgedachter Graff meines ermessens gantz wol würdig das E. K. M. ihme hinwider mit besonderen kays. hulden undt gunsten beharrlich complectire, undt itziger seiner in gegenwürdiger gelegenhait undt fast offenen angesicht der feinde Demonstrierten allerunterthœnigsten Neuherzigkeit empfindlich geniessen lassen, in massen E. K. M. Ich darumb allergehorsambst hiemit bitte undt anlange, undt deroselben Ihnen Grafen sambt angehœrigen Landt. und herrschafften zue kays. schultz nochmals ufs fleissigste undt eifrigste in allen gebuerenden respect recommendieren.

. Den Allmachtigen mœglich anrufendt das E. K. M. bey gluckseligem kay. Regiment, krœftigen leibsgesundheid unndt anderen hochgesegensten Wolstandt zu fristen geruehe, undt E. K. M. mich zue continuirenden gnaden allerunterthenigst befehlende. Datum Wardenburgh den 16 Junii a° 1624.



N° 58[1].

COPIA GRÆFLICHEN OLDENBURGISCHEN SCHREIBENS AN KAY. GENERAL H. GRAVEN VON TILLY.

Titul et ingressus...

Jch zweiffle nicht E L. etwas befremden werde, dass der Graff von Mansfeld sich mit seiner Armee biss in gegenwartt in Ostfriesslandt aufgehalten, da doch derselben, Ich bevorab zu meinen von ihr letzgenommenen Abschied fast andere hoffnung gemacht. Nun kan E. D. Jch in warheit berichten, dass die Ursach sogethaner verzœgerung an mir nicht gehafftet, Dann Jch nicht allein mit beharrlicher Cestbarer besetz. und Verwahrung meines Landes ferneren Einbruch verwehret, und viel bœse anschlœge. wordurch mehr Unglucks gestifftet werden konnen, zuruckgehalten, sondern auch alle andere mensch. und mügliche wege versucht, damit die Graffschaft Ostfrislandt die langwierig trangsale eines mahls befreyet, und in vorigen gueten zustandt gesetzt werden mœchte;

Wie ich dann auch auf den eussersten fall dasjenige so mit E. L. Jch zu Huntlosen verabschiedet, und die handt würde genommen haben, darzu auch beneben andere allbereit gute prœparatoria gemacht, wofern der Mansfeldt so wol die kœn. May. zu Dennemarck alss mich auf forderlichste abfueh. und licentyrung seines volckes nicht von einem tag zum andern stets wehrend verstrœstet, Welche meine embsige bemuhung und gute intention durch Gottes gnedigen Beystand auch allerdings sonder frucht nicht abgangen , sintemahl herzog Christian zu Braunschweig durch main zuthun und darstreckung einer ziemlich summ gelldes, sich nicht allein von dem zu Mansfeldt abgesondert, und alle seine noch beysammen habende Reutter und knechte (Worzu S. Ld. albereit gestrigen tags einen anfang gemacht) abzudancken, und nicht wider zu versamblen, sondern auch der R. K. M. unserm Allergnedigstem Herrn, sich gehorsambst zu submittiren, und dero gnad und huld mit wurklicher dienstleystung wieder zu erwerben, unter dero handt und sigill vestiglich versprochen und zugesagt, und es vollgendts mit dem von Mannsfeldt dahin

[1] Pièce envoyée par Pierre de Vischer, sous le n° 8 Carton 166. Copia. 17 janvier 1624.



gerathen, dass er die noch ubrige soldatesca, so sich gleichwol über 4,000 zu ross und fuess nicht viel erstrecken kann, ebenermassen zu licentyren gemüssiget und gestern unseres wissens gleichfalls abzudancken angefangen. Ob wol die Staten general der Unyrten Niederlande ihm $\frac{m}{300}$ fl. brabandisch aussgezahlt, und dahingegen (kan noch zur zeit nicht wissen, ob es mit oder ohne consens des Grafen und seiner stœnd geschehen) die Ostfriesische vornemste haüser wieder besetzt, und in verwahrung genommen, So kann doch, wie Jch zue Gott hoffe, auch dieser difficultœt mit allerseits satisfaction und versicherung durch dienliche gute mittel gar wol remedyert and abgeholffen werden, und wille Jch das meinige darbey gern prœstiren.

Wann dann die ding erzehlter massen verlauffen und sich nunmehr in solchen zustand befinden, dass der schwœrste steyn gehoben, und in übrigen noch mehr besserung zu verhoffen, So lebe Jch der unfehlbaren zuversicht, E. Ld. wegen oberwehnter verweyllung mich nicht allein für ihre person in keinem ungueten verdencken, sondern auch bey allerhœchstermelter Rœm. Kay. Ma meine in diessem werckh verspührte allergehorsambste Devotion bester massen zu recommandiren unbeschwert seyn werden.

Welches zu E. Ld. Jch mich freund. vetterlich versehe und thue sie der gnedigen bewahrung Gottes zu gesundem langen leben, und aller hochgedeghlich wolfahrt treulich empfehlen.

Datum Oldenburg am 17 janaary a° 1624.

N° 591[1].

Le papier marqué du nombre 4me est un traicté faict en langue flamande entre les Estats généraulx des provinces unies des Pays bas, et Mansfeldt, touchant le départ et deslogement de son armée hors de la comté d'Otfrise, contenant le dict traicté cinq points que s'en suivent :

I.

Que le Prince de Mansfeldt debverat sincerement et en bonne foy, incontinent après la conclusion de ce traicté se retirer avec bon ordre, et quiter quant et son armée le terme de dix jours, plus ou moins, sans aulcune exception ou dilay le comté d'Ostfrise, semblablement la seigneurie d'Esenstedesdorf, Witmond, et les autres maisons et forts

[1] Carton 196.



avec tous leurs appendances et dépendances, sans piller, brusler, exiger, rançonner et amener les gens prisonniers, besteaulx ou aultres biens, n'y pouvoir plus retourner au dit comté, ains de s'absenter si loing d'iceluy que l'on ne puisse plus craindre aulcun logement ou incommodité de ce costé, et avant tout demeurer hors les provinces unies de leur district et places frontières.

II.

Et serat au dit Prince avant cestuy son départ compté par les puissants Srs Estats generaulx ou leur commis, la somme de $\frac{m}{300}$ florins assavoir la moitié incontinent après avoir quitté et délibvré ès mains des dits Estats ou de leur commis les places de Gretziel, Stickhausen, Fredenbourg et toutes les aultres places et forts d'Ostfrise appendances et dépendances sans exception, et se retirer avec le bon ordre susdit, et l'aultre moitié lorsqu'il aura de tout vuydé le dit comté de sa gendarmerie : le tout en bonne et coursable monnoye, selon le présent cours d'Ostfrise.

III.

Ce que touche la restitution de l'artillerie, munitions de guerreet aultres bagages du prince et de ses officiers arrestez auprès de la ville d'Embden, que tels biens soient incontinent après la conclusion et subscription de cestuy accord restituez, et que l'artillerie et munitions de guerre avec toutes les appartenances, harnischures et atteilles soyent livrez au dit prince en Lieroth, le tout en conformité de l'inventaire lors fait par le magistrat d'illecq, parmi toutes fois que l'on face restitution aux juges curiales ou asseurs d'Ostfrise ou à leurs commis tous les prothocols, livres, actes, papiers et pièces de la dite cour.

IV.

Et les dits commis d'Ostfrise admonesteront sérieusement et tiendront la bonne main que le prince de Mansfeldt ne reçoit aulcun tourbier ou empeschement en sa dite sortie, ains tout ayde et assistence, affin qu'il puisse paisiblement marcher et sortir du pays, de mesme que l'on subministre aultant des vivres pour leur argent, que la dite armée aura de besoing et que les subjects pouront en ce temps et conjuncture fournir, parmy que le prince donne ordre que les marchands des dits vivres ne soyent spoliez, forcez, ou aulcunement endommagez.

V.

Finalement concernant les soldats et Bootsgesellen gardes de la dite



artillerie du prince qui sont retirez en la ville d'Embden et aultres places de ce comté, les dits députez d'Hollande employeront tout leur mieux affin d'avec le magistrat d'Embden et les aultres Estats de ce comté obtenir le pardon du dit prince qu'il les veuille tous licentier sur eau et sur terre, ou publier que tels se pouront de rechef mettre au service du dit prince et que cy en après l'on ne donnerat aulcun passage à personne par la ville d'Embden. Fait, etc.

N° 60[1].

Le duc Christian de Brunswig et Lunenbourg s'at grandement plaind par un ambassadeur expres, aupres d'un S^r de qualité, et serviteur voué de sa Majesté Impériale, tant des Estats generaulx d'Hollande, à cause de leur grande ingratitude, que du comte de Mansfeldt, pour les vaines espérances d'un soulde et gages estrangeres, avec lesquelles il a entretenu sa grace principale ; il s'at partant séparé du dit Mansfeldt et requis le dit s^r de vouloir avancer à sa grace principale une notable somme d'argent affin de pouvoir licentier sa cavallerie et infanterie qu'il at encore en pied, avec offre de se retirer en certain lieu jusques a ce qu'il soit reconcilié à sa Majesté Impériale, sur quoy at entre sa grace principale et le dit s^r esté accordé et conclus ce que s'en suit :

1° Que le dit seigneur compteroit à sa grace principale sur deue obligation 9,000 Richstalers.

2° Qu'il tascherait d'induire et disposer Madame la mère et les seigneurs frères de sa grace principale d'encor fournir les deux mois de gages pour ses officiers.

3° De procurer aux soldats licentiez, libre et franque passage,

Le duc s'at allencontre obligé.

1. D'après la réception des 9,000 Richstalers incontinent congédier et licentier ses soldats avec petites troupes et tellement qu'ils se pourront nulle part rassembler.

2. Qu'il se soubmeterat en toute obeissance à sa Majesté Impériale et tascherat d'avec ses effectuels services gaigner la faveur et grace de sa dite Majesté.

3. Et qu'en attendant ceste reconciliation, il se retireroit chez sa Majesté Royale de Dennemarck ou aultre part, en un lieu propre.

Quoy suivante on denommé le 16 at jour de janvier pour faire commencement au licentiement susdit, et l'on at usé de telle prevoyance

[1] Carton 196.



et garde que la cavallerie et infanterie recepvrat la dite paye de 9,000. en un tel endroict et lieu, qu'ils ne pouront plus retourner vers le dit duc, ains seront contraincts d'en toute diligence marcher et se retirer hors du pays. Cecy at esté couché par escrit, et envoyé au duc, et l'on espère qu'il aurat desormais de son costé mis cecy en effect.

Mansfeldt doibt semblablement licentier ceste sepmaine toute sa cavallerie et infanterie à Lieroth incontinent que le duc Christian s'aura retiré avec sa gendarmerie de là, et l'on tient pour asseuré que les Estats d'Hollande recepveront toute la cavallerie et infanterie du dit Mansfeldt en leur soulde et service. Les dits Estats ont compté et delibvré à Mansfeldt $\frac{m}{300}$ florins, et allencontre occupé tous les maisons comtales, èsquelles ils mettent de la garnison des vieulx soldats, et sont desja depuis peu arrivez à Stickhausen trois compagnies, desquelles une demeurerat au dit Stickhausen, les aultres deux seront mises à Gretzil et Fridebourg, estant encor incertain si cecy se faict avec consentement du comte d'Ostfrise et de ses Estats, mais bien sçait-on que le comte Ernest Casimir de Nassau avec les députez des Estats d'Hollande et Mansfeldt ont tenu une assemblée à Gretzil avec les Ostfrise.

N° 61[1].

PIERRE DE VISCHER A L'INFANTE.

Ser^me Princesse,

J'espère que V. A. S. aura receu celle que très humblement ay escrit le 29e du passé à Icelle de Munster. Depuys suis arrivé, grâce à Dieu, le 1er de Febvrier icy. Et n'ay deu laisser d'envoyer à V. A. par le porteur de ceste les pièces que le Comte d'Anholt m'a communiquez à Worrendorp, si peult estre V. A. n'eut reçeu les autres qu'il dit avoir envoyé par voie de Cologne. Et sont en tout neuf pièces dont la 1ere contient l'instance que font les Estats d'Ostfrize près des députés des Estats gaulx, affin qu'ils se veuillent haster pour accorder avec Mansfeldt et vuider le païs de ses gents. 2° disent les Estats d'Ostfrize puysque les députez des Estats tardent tant, ils ont pris résolution de se défendre et chasser Mansfeldt hors le païs 3° Est l'accord fait entre le duc Christian de Brunswick et le Comte d'Oldenbourg touchant 9,000 impériaulx et le passage des gents de Brunswick. 4° est le traicté ou

[1] Carton 196.

accord fait entre les députez des Estats gnaulx et Mansfeldt. 5° est l'obligation des administrateurs des consumptions et contributions en lesquelles ils mettent au nom des estats d'Ostfrize pour hypothecque aux estats gnaulx lesdits moyens de consumptions et contributions pour plus grande asseurance du remboursement des $\frac{m}{500}$ floryns payez à Mansfeldt. — 6 et 7, copies de ce que le Comte Ernest de Nassau, les députez des estats gnaulx et les estats d'Ostfrize asseurent touchant le passage des gents de Mansfeldt au comte d'Oldenbourg. 8° le comte d'Oldenbourg avise à M. de Tilly tout ce qu'est passé avec le duc Christian, Mansfeldt et les députez des estats. 9° le colonel Erwitt avise au comte d'Anholt comment les gents du duc Christian ont esté licenciez aussi ce qu'on luy a escrit touchant le passage d'iceulx par le pays de Munster. Et sont cecy les pièces desquelles ay escrit à V. A. en ma dernière du 29° passé. Le 3° de ce mois ay escrit au comte Anboine Gunther d'Oldenbourg affin qu'il voulusse mander un de ses plus confidents conseillers vers moy pour lui comuniquer et faire ouverture de ce dont V. A. m'a enchargé, et ay trouvé bon de ne faire aulcun semblant de ma commission au comte d'Ostfrize ni ceulx d'Embden, devant que de scavoir de ceulx d'Oldenbourg en quels termes les affaires d'Oldenbourg et d'Ostfrize se trouvent présentement.

Le Cte ay escrit au secrétaire de V. A. Huart ce que jusques lors estoit passé icy, lequel, comme j'espère, aura fait de tout ce humble rapport à V. A. le 7° m'est venu une lettre de monsr de Tilly datée le 4e dans Wilshusen, dont j'envoie à V. A. très humblement la copie cy jointe sous le n° 10, et luy ay respondu le mesme jour par messager exprès qu'ay envoyé vers Lemegow que si tost que j'auray parlé avec celui que le comte d'Oldenbourg envoyroit vers moy et que je scauray où il s'arresteroit, le viendray trouver pour entendre ce qu'il me diroit.

Le 9° est arrivé ici Christophe Plueg député de monsr le comte d'Oldenbourg pour entendre ce que désiroy faire scavoir à monsr son maistre, et m'ayant présenté les lettres de créance d'iceluy luy ay tout un long proposé l'affaire de la réduction de la ville et pays d'Embden à l'obéissance de S. M. I. et y ajouté les raisons, à ces duisibles, aussy demandé son avis par quels moyens on pourroit rembourser aux estats des provinces unies les $\frac{m}{500}$ fl. qu'ils ont déboursés à ceulx d'Ostfrize pour contenter Mansfeldt et lui faire vider le pays. Sur quoy il m'a respondu que d'induire ceulx de la ville d'Embden à se réconcilier avec S. M. et séparer des estats d'Hollande, il estimoit cela en ceste conjoincture et come les affaires se trouvent présentement en Ostfrize chose impossible et non faisable, si par vive force ou le respect



qu'ils doibvent à S. M. I. et aux estats de l'Empire ils n'y soient contrainets et les estats des provinces Unies avec eulx, et que ce ne seroit que peine perdue de penser par leurs parolles persuader et induire la vil led'Embden à cela, ains prendroient plus tost plus forte guarnison dans la ville. Et quant au comte Enno leur seigneur, il s'estoit rondement desclairé à eulx que son maistre le comte d'Oldenbourg avoit envoyé vers luy pour veoir si on pourroit accommoder la ville avec luy. qu'il laisserat faire à S. M. I. et aux estats de l'Empire comme ils treuveroient convenir et que entretant il ne se mesleroy de rien en cette conjoincture Que sur cela le comte d'Oldenbourg avoit, il y a environ cincq sepmaines, escrit à S. M. I. et conseillé d'envoyer l'Archevesque ou Administrateur de Magdebourg et le duc Christian de Lunebourg come directeur et chef du cercle Saxonique Inférieur et joindre à iceulx le duc Jean Albrecht de Mekelnbourg et une des villes Anséantiques Hambourg ou Lubeck. et qu'oultre cela seroit bon que du cercle de Wesphale l'élect[r] de Cologne comme évesque de Munster et Paderborn y fusse joinct, pour induire les estats d'Hollande de se retirer et séparer de ceulx d'Ostfrize moyennant le remboursement des $\frac{m}{300}$ florins lesquels l'Empereur induyroit lesdicts directeurs du cercle Saxonique Inférieur de persuader les estats dudit cercle de voulloir condescendre au remboursement desdits $\frac{m}{300}$ floryns, ce qu'au dire dudit Pflueg ils pourront aisément faire et en attendre le remboursement aux mesmes conditions que les estats ont accordé. Et pense que par tel moyen on feroit retirer la guarnison hollandoise de hors de toute ceste province. Et que toutefoys en cas de refus l'armée de S. M. I. fusse preste sur les frontières pour y entrer et faire par force ce que de bonne volonté refuseroient de faire et qu'à cet effect seroit bon que les impérialistes fissent des magasins dans les villes frontières du païs de Munster ; et pour divertir les forces hollandoises le roy d'Espagne les attaquasse au mesme temps autre part. Et est fermement son opinion que par cest et nul autre moyen (puisque les affaires d'Ostfrize sont venues si avant) on remettra l'estat d'Osfrize au vieulx pied come il souloit et doibt estre. Et me conseille de ne faire ultérieure instance devant que la susdite ambassade soit résoluement mise en œuvre, que lors ne pourra estre que bon et nécessaire que V. A. y joigne aulcun des siens pour asseurer ceulx d'Embden et le païs d'Ostfrize du bénéfice de la neutralité et de la liberté de leur commerce sur l'Espagne et ailleurs.

Par ainsy suivant son conseil et craignant de faire tort à la réputation de V. A. S. suis résoleu d'aller trouver mons[r] de Tilly si tost que mon messagier sera de retour et à cela me transporter sur Cologne,

pour ainsy avancer mon chemyn vers Bruxelles, si entretant V. A. ne me commandera aultre chose.

Ledit Pflueg m'a aussy communiqué copie d'une lettre que mons[r] de Tilly at escritte à S. M. I. qui est cy joincte soubs le n° 11, en laquelle il fait rapport des services et secours du comte d'Oldenbourg au temps qu'il se treuvoit avec l'armée Impériale en son pays.

Ledit Pflueg me dit aussy que le duc Christian de Brunswick se treuve présent[1] à la Haye pour se licentier du Palatin Frédrich, de la Palatine et autres, et que la mère d'iceluy luy a envoyé un gentilhomme nomé Jean Egbrecht Wesphalien pour l'induire de ne se destenir longtemps illecq ains de se haster vers le roy de Dannemarq affin que delà ledit roy, son frère Fredrich Ulrich et elle sa mère envoyent vers l'Empereur pour avoir son pardon et réconciliation.

Il m'a dit aussy que non seulemt le cercle Saxonique Inférieur, mais aussy le roy de Dannemarque ayt licentié tous ses gents, tant ceulx qu'il avait en son païs, que ceulx qu'il tenoit au païs d'Oldenbourg. Il m'asseure que ledit roy est fort affectionné à S. M. I. et porte grand respect à celle d'Espagne et à V. A. S.

De Linghen, le 12e de febvrier 1624.

P[e] DE VISCHERE.

N° 62[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Retournant du voyage que j'ay faict en ces quartiers, j'ay trouvé à Lubeke, au Pays de Minden, des ambassadeurs de la part du prince évesque de Magdenbourg, et des ducqz Frédérick Urich et Christian de Brunswich et Lunenbourg, lesquels de commune main m'ont requis d'informer Vostre Altèze Serenissime (comme je fais trèshumblement), du pauvre estat auquel se trouvent les possessions de leurs seigneurs et maîtres dans lesquelles l'on prétend, commence de loger une bonne partie de l'armée qui est soubs la conduicte du seigneur don Gonzalo. Ce que j'en puis dire à Votre Altèze Serenissime avecq vérité, est que toute cette contrée est desja bien affligée, et réduite à une grande pauvreté, laquelle n'ayant bonnement sçeu croire par relation, je l'ay apprinse par les yeux en ce dernier voyage, et

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



veu l'apparente désolation qui suivra cette nouvelle charge, et achevra ce que peut rester après les ravages des trouppes de Mansfeldt et du prince d'Halberstadt et les passages, repassages et logements de cette armée, aussy ne puis-je laisser de représenter à Vostre Altèze Serenissime les inconvénients qui peuvent naistre du mécontentement de ces princes et de l'ombrage qu'ils ont de se veoir venir tant de gendarmerie sur les bras, autant que par le desbranlement de celles du dict Mansfeldt et d'Halberstadt (qui ont entièrement defaict leurs trouppes). Ils espéroient en estre totalement deschargéz et pouvoir respirer des calamitez passées. Je supplie vostre Altèze Sérénissime d'y faire la réflexion, que selon la prudence accoutumée, elle jugera nécessaire pour le plus grand bien et repos de l'Empire et du publicq, et de vouloir bénignement entendre ce que le porteur d'icelle, député des dicts princes, en dira plus particulièrement à Vostre Altèze Serenissime à la quelle baisant avecq toute submission les mains, Je prie le Créateur qu'il la conserve,

Madame, en parfaite santé à longues années.

De V. A. S.,

Très-humble et très-obéissant serviteur,

Jean, conte T'Serclaes de Tilly.

A Lubeke, le 3 de février 1624.

N° 63[1].

ISABELLE A TILLY.

Très-cher et bien-amé, nous avons receu vostre lettre du 26 passé, et veu ce que par icelle vous nous exposez touschant le logement des gens de guerre qui sont au comté de la Lippe, pour à quoy respondre, nous dirons que nous avons donné ordre qu'on s'y accommode à tout ce qui sera possible au regard du dict logement, mais je vous prie que de vostre costé vous fassiez le mesme, vous correspondant de ce avecq le comte de Rittberg qui est par delà.

Et a tant, etc.

Bruxelles, le 18 de février 1624.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 64[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, Jehan de Serclaes après avoir icy servy deux ans à sa Majesté avec toute satisfaction et ponctualité nous a supplié de lui permettre de pouveoir servir sous vostre conduicte et commandement en Allemagne, ce que luy avons non-seulement accordé, mais encore en considération des services de ses prédescesseurs, bien voulu l'accompagner de ce mot pour vous requérir de l'avoir en favorable considération aux occasions qui se pourront présenter de son accroissement. Ce que nous retournera à particulier plaisir et estimerons comme de raison.

Priant sur ce Dieu de vous avoir, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

A Bruxelles, le 6 mars 1624.

N° 65[2].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé, nous avons reçeu votre lettre du 8 du passé, et pour respondre à icelle et à ce que le député y mentionné nous a représenté de la part de ses maistres, vous dirons que le comte de Rittberg, qui est celuy qui a la charge des gens de guerre qui sont logés au pays de Ravensberg et aux environs, a ordre de ne les loger de l'autre costé du Weser, mesme de sur le logement d'icelles de ce costé du dict Weser s'entendre avecq vous, ce que nous ne doubtons il aura faict, en tout cas nous le luy ordonnerons de nouveau afin qu'il ne laisse de le faire.

De Bruxelles, le 27 de mars 1624.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



N° 66[1].

LE COMTE DE TILLY (JACQUES) A L'INFANTE.

A son Altesse Sérénissime,

Remonstre très-humblement le comte Tserclaes de Tilly que du temps de feu l'Empereur Charles, de haulte mémoire, trois des meilleurs pièces et chasteaux de sa maison ont esté bruslées par les ennemys de Sa Majesté, à sçavoir Tilly, Balastre et Montigny, lorsque Bins et Mariemont coururent pareille fortune, et ce en haisne de ce que le père du remonstrant avoit pour lors l'honneur d'estre domestique de la reyne Marie, lesquels chasteaux l'incommodité des temps n'a permis jusques oser les redresser et comme depuis peu il a pleu à Dieu faire entrer en sa maison le château d'Hesswyck en Campigne par la succession du feu comte d'Ostfrise, dévolue au comte Jean, fils aisné du dict suppliant et nepveu du dict feu comte d'Ostfrise, lequel château avecq ses appendices est un beau bastiment de remarque, enrichy de plusieurs beaux édifices, galeries et basse court magnifiques, de grande valeur et estime, prévoyant que la garnison y establie depuis l'expiration de la trefve, attirera sans doubte une ruyne inévitable et bruslement de la dicte basse-cour, édifices et du chasteau mesme, afin que le malheur qui a ruiné tant d'aultres maisons pour le service de Sa Majesté, puisse estre diverty de celle-ci, il employe ceste sienne requeste à Vostre Altesse Serenissime, lui remonstrant qu'au jugement de tous entendus au faict de la guerre, la dicte basse-cour et chasteau ne seront trouvez auculnement tenables contre un effort que l'ennemy y vouldra faire, et qu'avecq 1,500 ou 2,000 hommes, qu'il at le moyen en mains d'assembler des garnisons voisines, il peut s'en emparer et la brusler et razer pour empescher qu'elle ne serve de retraite à ceulx qui font des courses sur les pays de leur parti, et comme ceste petite commodité qui favorise la retraicte de semblables courreurs est de peu d'importance pour le service de Sa Majesté, pour estre, comme dict est, subjecte à estre enlevée par l'ennemy lorsque l'incommodité qu'il en recepvra l'y fera résoudre, il supplie Vostre Altèze Sérénissime de porter l'œil bening à l'intérest du dict remonstrant et à la conservation de ce château qui seul luy reste entier, afin

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

qu'il ne courre pareille fortune que ses aultres et luy accorder comme elle a faict à tant d'aultres, plus importantes en pareil cas lettres de neutralité pour le dict château et retirant d'icelluy la garnison posée par le gouverneur de Bois-le-Ducq, à condition que l'ennemy passe aussy déclaration de pareille neutralité. Que si Vostre Altesse pense estre du service de Sa Majesté de conserver la dicte place en son pouvoir, le dict suppliant pour le zèle qu'il at à l'advancement du dict service, s'y conformera à toujours d'une très-prompte volonté, pourveu qu'il plaise à Vostre Altesse de donner tel ordre à la fortification du dict château, basse-court et appendices que la place estant mise en défense puisse estre conservée tant au service du roi qu'à l'indemnité du remonstrant, qui ne la peut perdre sans estre intéressé de cent mille escus et davantaige.

Quoy faisant, etc.

N° 67[1].

M. VERREIKEN, MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ A L'INFANTE.

Madame,

Le sieur de Tilly à présenté à Vostre Altesse la requeste cy-jointe, tendant afin que par les raisons y contenues, Vostre Altesse soit servye d'accorder lettres de neutralité pour le chasteau de Heeswyck, en retirant la garnison y posée par le gouverneur de Bois-le-Duc, ou bien de donner tel ordre à la fortification du dict chasteau qu'il puisse estre conservé au service de Sa Majesté. Le marquis Spinola m'ayant faict ouyr sur la dicte requeste le dict gouverneur de Bois-le-Duc, icelluy est d'advis qu'il ne convient aulcunement retirer la garnison du dict chasteau, pour ce qu'il est entièrement nécessaire qu'il en ayt l'assurance des convoyz, mais que au lieu de cent hommes qu'il y at, il suffiroit d'y en laisser cinquante seulement et que l'on pourra donner ordre que la dicte garnison ne face aulcun dommaige au dict chasteau, auquel advis le dict marquis Spinola se conforme et m'a enchargé de le représenter à Vostre Altesse Sérénissime; et qu'il lui semble que Vostre Altesse pourroit en ceste conformité faire escrire au dict Tilly, sur quoy j'attendray le commandement de Vostre Altesse Sérénissime.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 68[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY (JACQUES).

Très cher et bien amé,

Ayant faict veoir et examiner la requête que vous nous avez faicte touchant la garnison du chasteau d'Heswyck, nous ne trouvons qu'elle s'en puisse retirer pour plusieurs considérations importantes au service du roy, mon seigneur et nepveu, et tout ce que je peux faire est de la diminuer jusques à moictié, parce le dict chasteau sera moins occupé et embarrassé, et cependant nous donnons ordre que les gens qui y demeureront se logent et se conduisent en sorte qu'il n'en resorte que le bien du dict chasteau.

Bruxelles, le 20 may 1624.

N° 69[2].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé. Nous envoyons vers vous le sieur de Stabroeck, porteur de ceste pour vous dire et proposer de nostre part ce que vous entendrez de luy. C'est pourquoy nous vous requerrons de luy non-seulement donner entière foy et créance mais aussi faire qu'il nous puisse apporter response que nous attendons de vostre zèle et affection au service du roy mon seigneur et nepveu.

A Bruxelles, le 16 de septembre 1624.

N° 70[3].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Vostre Altèse Serenissime sera sans doute esbahie de l'impourveu retour de Mr le baron de Samogy et davantage encore que son voyage

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid. [3] Ibid.

a esté inutile; c'estoit à la vérité aussy ma moindre pensée et j'avois bien espéré, que Vostre Altèze eust peu estre servie, si non pas du régiment entier du coronel Truchses, du moins d'une bonne partie d'iceluy, laquelle joincte à quelques compagnies que l'on pouvoit tirer d'ailleurs, feroit l'effect de sa demande, comme je l'ay advisé à Votre Altèze par mes précédentes; mais tout à coup Monseigneur l'Electeur de Bavière m'a fait entendre par courrier exprès qu'il a des avis asseurez de divers endroictz, que les affaires de par deça ne sont tant asseurées que l'on croyoit, et que nos ennemis, notamment Mansfeldt et ses complices trament de recheř quelques nouveaux desseins contre l'Empire et les princes catholiques et que partant il est nécessaire de retenir le dict régiment de Truchses et encore quelques uns de la cavallerie qui estoient sur le point d'estre licenciez. Je supplie Vostre Altèze Serenissime de ne prendre en mauvaise part si pour obéir à cest ordre, le dict s^r Baron de Samogy ne lui rapportera que les témoignages de ma bonne volonté et le grand désir que j'avois de l'accompagner des effectz, si elle ne fust esté interompue par l'apparence de ce nouveau danger: duquel je ne doute aussy ou Vostre Altèze Sérénissime aura esté advertie et par sa très pourveue prudence, sçaura considérer que la retinsion du dict régiment se fait pour le bien du publicq en général et de l'auguste maison d'Autriche en particulier, laquelle en sera autant utilement servie par deça, qu'en nul autre endroict et ceste armée demeurant en estre et en sa vigueur apportera cest avantage aux affaires de sa majesté catholique, que ses ennemis en auront tous de l'ombrage, et en seront divertis de plusieurs choses qu'ils pourroient entreprendre lorsquelle seroit afoiblie, et qu'ils n'auroient à craindre de ce costé. La confiance que j'ay de pouvoir rendre un jour quelque plus grand service à Vostre Altèze Serenissime me faict espérer qu'elle recevra bénignement mes excuses et permettra que je luy baise très humblement les mains en qualité,

Madame de

Son très humble et très obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirschfeld, le 3 de novembre 1624.



N° 71[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé, nous avons reçeu la lettre que vous nous avez escript en response de celle que vous a délivré don Martin de Samogy traittant de recevoir à la solde et service du Roy Monseigneur et nepveu, le régiment du coronel Truchses, et vous en sçavons bon gré de la bonne volonté que vous témoignez par icelle, nous remettant quant au dict régiment à ce que vous entendrez du dict don Martin de Samogy auquel nous envoyons ordre de vous communiquer nostre intention et dessein, espérant que par vostre bon moyen se consuyvra la venue du dict régiment. Cependant nous escripvons pour le passage d'icelluy par les pays de l'archevêque Electeur de Cologne, la lettre allant cy jointe au dict archevêque, le priant par icelle que de sa part, il veuille donner toute assistance afin que le dict régiment soit rempli jusques au nombre que l'on désire, à quoy nous vous requerrons de même de vouloir apporter tout le bon debvoir que vous pourrez, facilitant les difficuletez qui s'y pourroient rencontrer et vous nous y obligerez comme tousjours. A tant très chier et bien amé, nostre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 8e de novembre 1624.

N° 72[2].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé, nous avons receu vostre lettre du 3 de ce mois par les mains de don Martin de Samogy et entendu l'ordre que vous a donné mon cousin le prince électeur de Bavière de ne licencier le régiment du coronel Truchses pour les apparences de nouveaux remuements qu'il y a en Allemagne, nous eussions estez bien ayse que le dict régiment se fut licencié pour entrer au service du Roy monseigneur et nepveu, selon que l'on avoit traicté et le dict prince électeur ja donné les ordres, ainsy que raporta icy le comte Godfroid de Bergh et en conformité de quoy, nous avons envoyé le dict don Martin de

[1] Archives Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



Samogy pour le recevoir à la solde de Sa Majesté, mais cela ne s'estant peu consuyvre à cause de l'ordre que vous avez eu et pour les raisons que vous alléguez, Nous avons trouvé expédient de requérir nostre bon cousin l'archevêque électeur de Coloigne, de permettre, mesme donner toute assistance afin que du régiment du coronel Blancart, que l'on licencie se reçoivent à la solde de sa majesté six compagnies qui seront libres et hors de régiment, et les accroissant les capitaines au plus grand nombre qu'ils pourront et sur l'asseurance que nous prenons que le dict archevéque électeur ne le nous refusera, nous remettons à lui d'en nommer les capitaines que bon luy semblera, luy envoyant à cest effect six patentes les noms en blancq, c'est pourquoy et pour la confiance que nous faisons de vostre bon zèle et volonté à tout ce que concerne sa dicte majesté et de ce que vous nous en tesmoignez par la dicte lettre, nous avons bien voulu vous faire la présente, vous requérant bien instamment de tenir la main de vostre costé que les dictes six compagnies se recepvoivent à la dicte solde et qu'elles viennent servir en ceste armée avec asseurance que nous nous tiendrons pour bien obligez à vous de ce que vous aurez apporté de votre part à l'effect susdit. Pour vous gratifier en toutes choses qui vous pourront concerner particulièrement, nous vous remercions du portrait de sainte Elisabeth que vous nous avez envoyé que nous estimons grandement.

De Bruxelles, 16 novembre 1624.

N° 73[1].

Isabelle, etc.

Très cher et bien amé, Nous avons advis certains d'Angleterre que le roy du dit Angleterre et ceulx de son conseil d'Estat ont envoyé ordres aux lieutenans des provinces d'icelluy royaulme, afin que chascun d'eulx en son district procurast de lever incontinent les gens qu'on luy a ordonné, dont le nombre tout ensemble sera de douze mille hommes, selon que vous verrez par les copies des ordres du dit roy et de son conseil allans cy-joinctes, et qu'Ernest de Mansfeldt formera de la dite trouppe et quelques aultres françoises et allemandes une armée et la mettra sur pied dedans peu de jours (dont le dit roy l'a déclaré général) pour avec icelle tacher de récupérer les

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, t. 5, fol. 94.



estatz du Palatin, et combien qu'il y a eu bruit, lequel l'on tenoit pour asseuré, que le dit Mansfeldt s'estoit noyé à son retour de Zelande avec un batteau du dit roy, si est-il neantmoins certain qu'encore que le dit batteau soit péry avec plusieurs personnes, le dit Mansfeldt s'est sauvé dedans une petite barque, et arrivé le xv[e] de ce mois en Angleterre, où il est maintenant, et qu'ainsi il procurera d'effectuer incontinent ce que dessus. Dont il nous a semblé vous advertir par la présente afin que vous sceussiez comme se passe, et quant et quant vous mettre en considération combien il sera préjudiciable à l'Empereur et aux princes catholicques de l'Empire, que cest ennemy forme une armée et se maintienne avec icelle sur le prétexte et fundement susdit, et avec l'assistance de tant de costelz, et qu'il en pourra suyvre plusieurs grands dommages, attendu mesmes que plus longtemps il se maintiendra avec armée en pied, plus elle yra croissant, c'est pourquoy, convenant de penser en temps aux moyens de prévenir tout inconvénient, nous vous exhortons et enchargeons bien à certes de considérer les expédiens qui vous sembleront propres à ce faire, et nous en adsvertir, mesmes de suivre ou faire suyvre le dit Mansfeldt avec les gens de vostre charge, dez incontinent que vous entendrez qu'il ait quelques gens ou armée ensemble, pour tâcher de le rompre et deffaire comme rebelle, et ennemy déclaré de l'Empire et sur quoy nous désirons d'avoir incontinent votre response. A tant, etc. De Bruxelles, le 22 de novembre 1624.

Au comte T'Serclaes, seigneur de Tilly.

N° 74[1].

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE COMTE D'ANHOLT A SON EXCELLENCE DU 7 DE DÉCEMBRE 1624, DE WARENDORF.

Depuis ce temps, les Hollandois et ceulx de Brandenbourg ont passé la Lippe à Dorsten, avec un nombre de cavallerie et infanterie, six pièces de canon et cinq cents charriots, mais le nombre des gens de guerre m'est rapporté diversement, encores que messieurs de Munster m'avisent de six ou sept mille hommes, ce que malaisément je puis croire. Je supplie Vostre Excellence très-humblement qu'il luy plaise m'envoyer ce que cy devant j'ai requis à icelle.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



Je suis aussy adverty que les Hollandois auroient entrepris sur la ville de Dortmund, lesquels j'ay semoncé de leur debvoir sérieusement. Enfin il faut bien qu'ils ayent quelque entreprinse de considération à la main, car pour les places qu'il y at au conté de la Marche, ils n'ont nullement besoing de l'attirail qu'ils meinent.

N° 75[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Les lettres de vostre Altèze Sérénissime, du 16 et 22 du passé, me sont esté délivrées tout en un mesme temps, et un peu tard à cause qu'elles ne m'ont rencontré au quartier, j'ay veu ce qu'il a pleu à Vostre Altèze Serenissime, me mander par le contenu d'icelles et particulièrement ce qui touche les desseins de Mansfeldt, et l'armée qu'il doibt former, et mettre sur pied dans peu de jours, pour tascher de récupérer les Estats du Palatin. Sur quoy comme vostre Altèze m'exhorte et encharge non-seulement de l'advertir de expédiens qui me sembleront propres pour prévenir tout inconvénient, mais aussy de suivre et faire suivre le dict Mansfeldt avec les gens qui sont à ma charge dez incontinent que j'entendray qu'il ait quelques gens ou armée ensemble, je diray à Vostre Altèze que j'ay bien ordre des princes mes maitres de m'opposer au dict Mansfeldt et l'attaquer et poursuivre là et ainsy que les occasions s'en présenteront, auquel effect, je tiens ceste armée allerte et apperceue, mais comme il est incertain où il dressera la sienne, et désembarquera ses trouppes angloises et que les lieux qui lui sont plus propres à cest effet, sont tant esloignez que devant que j'y pourrois accourir, il aura faict les premiers exploits que l'on apprèhende : aussy qu'à cest instant me vient l'advis dont extraict va ci-joinct, que les Hollandois avec bon nombre de cavallerie et d'infanterie, six pièces d'artillerie et cinq cents chariots ont passé la Lippe à Dorsten et marchent en ça sans que l'on sache leurs desseings, lesquels avecq apparence pourroient estre de venir droict à moy ou de se fortifier au comté de la Marche ou bien d'aller passer le Rhin à S[t] Gervan et se jeter au Palatinat, je ne voy que je puisse bien asseurer Vostre Altèze de ce que je pourray faire jusques à ce que j'aie receu plus particulièrement ordre de monseigneur l'Electeur de Bavière, lequel j'ay amplement informé de tout.

[1] Archives du Royaume Liasses de l'audience.



Cependant je ne faudray de m'apprester et disposer, pour avec toute promptitude satisfaire à quelconque commandement qui me pourroit venir et supplie Vostre Altèze que comme je ne manqueray de faire entendre à icelle ce qui se passera en ces quartiers, je puisse aussy estre adverti de temps à aultre des occurences de pardeçà. Monseigneur l'Electeur de Coloigne aura sans doute donné part à vostre Altèze Serenissime des grandes raisons qui ont meu les princes de l'union de ne licencier le regiment du coronel Blanckart, non plus que les aultres, s'augmentant toujours de plus en plus les apparences de nouveaux troubles et remuements qui me tiennent comme en suspens, et ne me permettent de m'eslargir à tout ce que bien je désirerois pour le contentement de Vostre Altèze Serenissime. Je baise très-humblement les mains d'icelle et prie le Créateur de la conserver,

Madame,

en parfaite santé et prospérité à longues années.

De V. A. S.

Très-humble et très-obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirsfeldt, le 12 de décembre 1624.

N° 76[1].

Madame,

Monseigneur l'électeur de Bavière m'a faict scavoir qu'il a traicté et convenu avec l'ambassadeur de V. A. S. touchant la conjonction des trouppes de Sa Majesté Catholique avecq celles de cette armée, et le reciproque secours qu'elles doivent s'entredonner pour poursuyvre Mansfeldt, et empescher ses desseins et entreprinses, m'ordonnant de me correspondre avecq Vre Alse Serme sur ce subject et de l'assister tout ce que je pourray, au cas qu'elle fut attaquée par ledit Mansfeldt. Je n'ay voulu manquer d'en advertir incontinent Vre Alse Serme et de l'asseurer de ma promptitude, et comme pour venir au bien que l'on peult espérer de cette société d'armes, il est nécessaire d'en concerter au plus tost les expédiens, et ce que nous debvons mutuellement attendre les uns des autres, je supplie bien humblement Vre Alse Serme

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome 5. fol. 121.

de me faire entendre avecq l'honneur de ses commandemens, ce qu'elle juge des desseins dudit Mansfeldt, les moyens de les interrompre et empescher, la quantité des trouppes qu'elle pourra joindre à cest effect, et quel chemin je debvray tenir, où passer le Rhin, d'où tirer les vivres pour celles que je meneray, qui pourront monter à quelques dix mille fantassins et environ trois mille cincq cens chevaux, et s'il faudra passer bien avant aux Pays-bas, Vte Al^se Ser^me sera servie de m'esclaircir de bonne heure de sa royale volonté, et de ce que j'auray à faire, considérant que j'auray besoing d'un mois de temps pour assembler mes trouppes, signament celles qui sont devers Basle, et d'un autre, pour en cette incommode saison faire un si long voyage. Au reste, je ne suis sans arrière pensée de quelque intelligence des Hollandois avecq le Lantgrave Maurice de Hessen, et des progrès que lors que je m'esloigneray, ilz pourront faire au comté de la Marcq, car bien que le gros de leurs gens s'en est retiré, ilz ont laissé bonnes garnisons dans Vnna, Camen et Lunen, et fortifient lesdites places, mais soubz le nom de l'électeur de Brandebourg; ce qui m'empesche de m'y entre mettre avecq le remède, qu'autrement, moyennant le consentement de mes maîtres, il me seroit facile d'y apporter. J'attendray ce qu'il plaira à V^rf Al^se Ser^me de me commander. Priant le Créateur,

Madame,

De la conserver en parfaite santé, et de combler ses zélées intentions d'une heureuse issue.

De V^re Al^se

Très-humble et très-obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirsfeldt, le 21 de Décembre 1624.

N° 77[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé,

Nous avons receu vostre lettre du 12e de ce mois et pour response vous remercions beaucoup de fois de ce que vous nous dictes par

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



icelles, nous asseurant que vous recepvant ordre du duc de Bavière d'envoyer des gens par deça ou d'y venir avecq celles de vostre charge, que vous le ferez tout aussitost ce dont nous vous prions bien instamment, vous advertissant que les nouvelles que nous avons d'Angleterre sont, que l'on y donne fort grande haste à la levée des gens de guerre, que pour le quatrième du mois prochain, l'on les prendra à monstre et que l'on tient qu'elles passeront incontinent après vers Calais ou Bouloigne en nombre de quinze mille hommes de pied avecq une compagnie de cinq cents chevaulx que le roy dudict Angleterre faict aussy lever avecq lesdictes gens.

Bruxelles, le 30 de décembre 1624.

N° 78[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Nous avons receu vostre lettre du 27 du passé : nous doubtons vous aurez depuis eu ordre du prince électeur, ducq de Bavière d'envoyer une bonne trouppe d'infanterie et cavalerie de l'armée estant à votre charge vers le Pays de Liége pour conjoinctement avec les gens que nous faisons joindre (desquelles nous ne pourrons encore sçavoir le nombre) et celles que l'Empereur fait marcher en deçà, tascher de deffaire et rompre Ernest de Mansfeldt, lequel selon les advis que nous recevons se va donnant grande haste et entrera de bref en ces pays, pour passer vers l'Allemagne, c'est pourquoy nous avons résolu d'envoyer par deça le comte Ottavio Sforza Visconti, porteur de ceste, pour haster le venue des dictes gens, lesquelles si vous n'avez desja envoyé, nous vous requerrons et n'enchargeons bien instament de les envoyer incontinent et sans perdre une heure de temps, leur ordonnant de marcher avec toute la diligence qu'il se pourra faire humainement puisqu'il importe tant à tous de tascher de rompre Mansfeldt avant qu'il entre sur l'Empire où ses forces s'augmenteroient comme se peult considérablement, et quant à l'assistance réciproque qu'il nous fauldra donner pour secourir l'Empire, l'on peut estre asseuré que nous donnerons toute celle qui sera possible comme nous l'avons plus particuliè-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. 12 janvier 1625.



rement déclaré au dict ducq de Bavière, ce que vous entendrez du dict comte Sforza. Au demeurant, nous estimons beaucoup la bonne volonté que témoignez avoir aux affaires de par deça, et aurons toujours favorable souvenance pour vous donner toute satisfaction.

De Bruxelles, 12e de janvier 1625.

N° 79[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très cher et bien amé,

Nous avons reçeu vostre lettre et vous remercions bien fort de la bonne volonté que vous tesmoignez par icelle et de l'ordre plus précis que vous dictes avoir donné et que vous donneriez encore au comte d'Anholt afin de venir par deçà en toute diligence avec les gens qu'il a à sa charge. Nous estimons en ce grandement vostre bonne volonté et en ce que de plus en contient vostre dicte lettre pour en avoir tousjours en ce qui vous concernera la favorable souvenance que de raison.

Depuis que nous vous avons adverty de la lettre que nous avons reçeu d'Ernest de Mansfeldt et vous fait part du contenu d'icelle et qu'il demande passage par ces pays vers Allemaigne, ce que nous ne luy accorderons jamais pour quelle raison que ce soit, et signament pour ce qu'il dict que c'est pour aller faire la guerre à l'Empire. Nous avons eu advis que l'on tient estre certain que le dict Mansfeldt a embarqué toutes les gens de sa charge et qu'il débarquera de bref, si ja, il ne l'a faict aux environs de Calais où l'attend la cavallerie française pour se joindre avec luy, et qu'il entrera en ce pays pour passer vers Allemaigne et comme importe tant que l'on procure de le rompre icy avant qu'il se joigne avec plusieurs aultres qu'ils sont attendans en Allemaigne, ce qui me seroit sinon de très grand préjudice, comme vous pouvez bien considérer, nous vous requerrons derechef le plus instamment et sérieusement que nous pouvons, où il y va si largement de l'intérest d'ung chacun en donnant non-seulement ordre que sans aultre délay et en toute diligence le dict comte d'Anholt s'achemine par deçà, mais en vous approchant aussy vous-même

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

des pays de par deçà et frontière d'iceulx avec le reste de l'armée estant à vostre charge pour pouvoir poursuyvre cet ennemy commun avec plus de forces s'il estoit de besoing. en quoy, par dessus le bien qui en résultera à tout l'Empire, nous estimons grandement que vous y donniez la chasse que le cas le requiert, nous vous enchargeons itérativement de faire. Cependant nous vous advertirons particulièrement de tout ce qui se passera, et à cest effect, il sera bien que vous nous alliez aussi advertissant des lieux où vous vous trouverez et de ce qui vous occurrera et semblera afin que tant mieulx et plus unanimement que l'on puisse accourir à ce qui sera de besoing.

De Bruxelles, le 1er de février 1625.

N° 80[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

J'ai hier soir reçeu celle de Vostre Altèze Serenissime du premier de ce mois, par laquelle il luy a pleu me donner part des ultérieurs advis qu'elle a de Mansfeldt et que l'on tient pour certain qu'il auroit embarqué toutes ses gens, et qu'il desbarqueroit de bref, si jà, il ne la faict aux environs de Calais. Sur quoy le louable soing que Votre Altèze Serenissime porte pour le bien publicq lui faict désirer que non-seulement le comte d'Anholt (lequel comme je tiens sera desja bien avancé avant l'arrivée de ceste) mais aussy moy, avec le surplus de l'armée, m'approche en toute diligence des Pays-Bas et frontière d'iceulx. J'ay désormais tout mon attirail et mes trouppes prestes et apperçeues à cest effect et ne faudray de partir au plustôt, ne voyant qu'il y ait chose qui me puisse empescher d'y accourir avec la promptitude qu'il convient, que le manquement du pont dont j'ay desjà escrit à Vostre Altèze Serenissime, ou que la continuation de la gelée, laquelle commence icy asprement, nous oste tout à faict le moyen de nous en servir, je supplie autrefois Vostre Altèze d'ordonner qu'on le face descendre jusques à Coblentz où je voudrois passer le Rhin, et de croire que partout possible debvoir, je tascherai de seconder ses

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

bonnes intentions, ne souhaittant rien plus que de contribuer mes services au bien commun et de l'empire et de demeurer à jamais

Vostre

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirsfeldt, 9 février 1625.

Nº 81[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Nous avons reçu vostre lettre du 9 de ce mois ayant esté fort ayse de veoir que vous dictes que tout vostre attirail de trouppes sont prestes et que vous ne manquerez de partir au plus tost pour vous approcher en toute diligence des pays de par deçà sans qu'il y ait chose qui vous empesche de le faire avec la promptitude qu'il convient. Pour le manquement du pont, ce à quoy ayant donné l'ordre que nous vous avons mandé, nous vous asseurons que ceste ne sera cause d'aulcun retard à vostre passage, nous vous aurons fort grand gré du zèle et affection que vous tesmoignez au bien de la cause commune et à toutes occasions nous tascherons de vous faire paroistre combien est grande l'estime que nous en faisons. Ce que jusques ores, nous avons sceu de Mansfeldt est qu'il avoit ammenè des trouppes devers Zendulinsgen sans qu'on puisse encore connoître quel est son desseing. Les advis que nous avons reçu du comte d'Anholt sont que le 17 de ce mois ils seront logéz au village de Hungsen entre Juliers et Maestricht. Les régiments du comte Colalto, Cratz et Strozzi suyvant les advis que nous avons reçeu du gouverneur de Maestricht du 18 de ce mois estoyent lors encore à deux ou trois jours du dict Maestricht.

De Bruxelles, le 20e de février 1625.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

N° 82[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Par aultre lettre nostre du 12 de ce mois sur les advis y mentionnez, nous vous avons mandé que nous avons trouvé convenir que vous vous acheminiez incontinent avec toutes vos gens vers Bracht et environs entre Ruremonde et Venlo et comme depuis lors nous n'avons eu nouvelles que vous vous y soyez achesminé, nous vous faisons ceste itérative vous requierant et enchargeant de ne vouloir laisser de vous rendre au plustot vers le dict Bracht. D'où mesme que de la vous pourrez en tout cas accourir et empescher le passage au dict Mansfeldt vers le Palatinat, puisque au moyen du pont sur le Rhin à Rhimberg (que nous faisons faire) quand le dict Mansfeldt vouldra monter en hault, vous pourrez vous opposer incontinent et y arriver à temps avec vos gens, en quoy vous serez aussy assisté de l'armée qui est sur Breda de tout ce qui sera possible, et pour estre le dict poste de Bracht sur la Meuze vous y aurez tousjours grande commodité de vivres.

De Bruxelles, 28 mars 1625.

N° 83[2].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Nous avons receu vostre lettre et pour response vous dirons, que estant la gendarmerie du Roy d'Angleterre et partie de celle du Roy de France par deça, il n'y a aulcune sorte d'apparence que le dict Roy de France commencera seul la guerre au palatinat, et quant à ce que vous dictes de ce que vous traitez avec les Estats de Hessen, comme nous n'en savons aultre particularité, nous n'y saurions aussi respondre particulièrement, mais en tout cas, nous vous requerrons

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



très instamment que si vous poùvez vaincre cette difficuleté, vous veniez vers la Meuze, comme nous vous avons escript, tenant y aller en ce grandement du service de l'Empire et de la Ligue catholique. Au cas qu'il vous semble ne le pouvoir faire, nous vous requerrons d'y envoyer au moins quelques gens, pour, et si vous trouvez bon, au lieu de les faire aller vers la Meuse, les envoyer vers Wesel où elles pourront couvrir le pays de la Marche, nous remettant à vous de ce faire ce que vous jugerez pour le mieulx.

A Bruxelles, le 4e d'avril 1625.

N° 84[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Nous avons receu vostre lettre et ce que nous vous pouvons dire pour responce, est qu'on ne vous a bien informé de Mansfeldt, d'aultant qu'il n'est devers le Rhin, ains engagé avec les Hollandois à une grande heure de siége de Bréda et que vous pouvez vous tenir asseuré que s'il s'achemine vers l'Empire, l'on envoyera derrière luy plus grand nombre de gens sans comparaison qu'il n'aura avec luy, c'est pourquoy nous vous requerrons de vous mettre en repos et de vous conformer à ce que vous aurez entendu du coronel Laurent Delmaestro.

Vous advertissant que nous avons donné ordre au gouverneur Jehan Gonzalez qu'il tienne prestes toutes choses nécessaires pour faire le pont à Rhimberg ou à Wesel, toutes les fois que besoing sera.

Bruxelles, le 9e de may 1625.

N° 85[2].

TILLY A ERNEST DE LYNDEN, FILS D'HERMAN DE LYNDEN, BARON DE REEKHEIM.

Monsieur,

Le blâme d'ingrât que par la vôtre du dixième du passé vous avez voulu témoigner être incompatible avec votre courtoisie naturelle, me

[1] Arch. du Royaume. Liasses de l'aud. [2] Butkens. Trophées du Brabant.



seroit naturellement deu, si je manquois de rendre à la mémoire de feu M. votre père, les louanges qu'il s'est acquises par sa valeur et de publier les signalés services qu'il a rendus à ses princes, notamment avec son régiment Liégeois, au recouvrement du pays de Cologne ; en laquelle occasion ayant eu l'honneur de porter son drapeau colonel, je puis attester avec vérité, comme témoin oculaire, que par sa bonne conduite, le dit régiment a presque seul recouvré tout le dit pays, et fait teste et repoussé le prince Casimir Palatin. Ce témoignage est bien le moindre des reconnaissances que je dois à sa dite mémoire pour l'apprentissage que j'ai fait soubz ses commandements de la profession d'armes, en laquelle vous croyez que je tiens présentement quelque rang. S'il est ainsy, j'en rapporte l'honneur à celui qui m'y à fait ouverture, et si je n'ay sceu faire paroitre dignement ma gratitude pendant sa vie, j'en transfère l'obligation à ses héritiers et à vous principalement qui l'allez, etc.

Votre très-affectionné serviteur,

JEAN, CONTE DE TILLY.

A Hirsveldt, le 17e de may 1625.

N° 86[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Je n'ay deu manquer de communiquer à Vostre Altèze sérénissime la suicte des divers advis qui me viennent des appretz de guerre, et de l'armée du roi de Denemarck, laquelle est désormais si avancée, que l'on n'attend plus que la sortie en campagne pour esclaircir l'opinion que l'on a communément que ses desseins sont d'entreprendre contre l'Empire, ou les princes et Estats d'icelluy. Ce qui m'oblige de me renforcer le plus que je puis et signament des régiments des coronels Schmidt et Cortenbach, qui se trouvent présentement de l'aultre costé du Rhin, afin que je puisse lui faire teste, et m'opposer à ses entreprinses, lesquelles me sont tant plus suspectes que l'on n'en a jusques maintenant sceu pénétrer le secret, et pour en juger des rences, l'intelligence qu'il a avecq le coronel Ghendt et ceux qui se

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



réclament du party de l'Electeur de Brandenbourg aux comtez de la Marcq et de Ravenspergh, me fait présumer que son intention pourroit estre de se venir placer aux dicts comtez, et au Stift d'Osnabrugh où Mansfeldt le pourra quant et quand aller joindre sans empeschement; ou bien comme ceux de Breda s'opiniastrent contre tant d'incommoditez, vraysemblablement sur l'espérance des secours, il pourroit estre que le dict roy de Denemarck, qui a desja par diverses fois envoyé des gens aux Hollandois, et affectionné comme l'on sçait leurs intérêts, entreprist de les assister en cette occasion tant considérable, mandant son infanterie par eau, et passant avec la cavallerie par la Twente au secours de la dicte ville.

Toute fois le premier dessein est plus apparent, et quelconque soit celhuy qu'il s'est proposé, je m'asseure que Vostre Altèze Sérénissime trouvera tant plus raisonnable que je me serve des deux régiments susdicts, qu'il importe de rompre sy faire se pourra, les premiers efforts du dict roy de Denemarck, de quoy dépend une grande partie des ultérieurs succès des affaires de l'Empire; aussy s'estant la chaleur du François de beaucoup refroidie, comme on me le mande, et leurs troupes tellement diminuées, que celles qui se trouvent à présent sur la frontière, semblent estre plus tost pour défendre que pour attaquer, le palatinat n'est apparent de recevoir aucun inconvénient du partement des dicts deux régiments, et sy d'aventure il y survenoit quelque danger, le nombre d'infanterie et de cavallerie que l'on pourra joindre en tel cas, ensuite de la proposition de Monseigneur l'Electeur de Bavière, pourra entretenir l'ennemy jusqu'à autre secours, lequel j'y donneray toujours avecq le plus de diligence et de forces que faire se pourra. Je supplie aussy très humblement Vostre Altèze Sérénissime d'avoir l'esgard qu'il convient, à ce que mon dict seigneur l'Electeur luy escrit touchant les trouppes impériales, afin que ne soyons frustrez de cette assistance qui nous est tant nécessaire et à laquelle nous nous attendons confidemment en conformité de l'asseurance qu'il a pleu à Vostre Altèze Sérénissime nous donner que les dictes trouppes avecq celles du comte d'Anholt et le secours qu'elle y joindra, iront à la suite de Mansfeldt, lorsqu'il voudra passer en l'Empire.

Je baise en toute humilité les mains de votre Altèze Sérénissime, demeurant à jamais,

Madame, Vostre très-humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Hirsfeldt, le 29e de may 1625.



N° 87[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Je ne doibs manquer de contribuer mes ressentiments particuliers à l'alégresse commune de l'heureuse issue du siége de Bréda, de laquelle je donne à Vostre Altèze Sérénissime le parabien, en toute deue submission, avecq souhait que la gloire des armes de sa majesté catholique s'accroisse de plus en plus par une suite de semblables succès; et comme par cette occasion Mansfeldt s'est séparé des Hollandois et selon les advis que j'ay, se trouve desja au passage du Rhin pour infester l'Empire, lequel d'autre costé n'est de rien moins asseuré que des desseins du Roy de Danemarck qui, à ce qu'on m'a mandé, est sur le point de sortir en campagne, j'oseray ramentevoir à Vostre Altèze Sérénissime, les asseurances qu'il luy a pleu nous donner, de nous assister non seulement par le renvoy des trouppes impériales ou du comte d'Anholt, mais aussy par son secours, lequel je supplie Vostre Altèze Sérénissime, de nous départir avec la promptitude qu'elle jugera convenir au bien des affaires de sa majesté impériale et du publicq et à la conservation des princes et Estats devots et affectionnez à son service, priant le créateur,

Madame,

De conserver Vostre Altesse Sérénissime en parfaite santé à longues années,

De Vostre Altesse Sérénissime,

Très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Warburg, le 15e de juin 1625.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 88[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

A la suite de tant d'instances faictes auprès de Vostre Altèze Sérénissime de bouche et par lettre de la part des princes mes maîtres, touchant le renvoi des troupes impériales et le secours promis, j'envoie encore vers icelle le présent porteur Louis van Jsertich, conseiller de monseigneur l'Electeur de Bavière et auditeur général de cette armée, pour luy représenter l'estat de nos affaires, et solliciter autrefois l'accélération du dict secours. Suppliant Vostre Altèze Sérénissime de l'entendre bénignement, et de donner entière foy et créance à ce qu'il luy rapportera et d'y avoir l'esgard qu'il convient au bien de toute l'Empire en général et de l'auguste maison de Vostre Altèze Sérénissime en particulier. Je baise en toute humilité les mains de Vostre Altèze serenissime et prie le créateur,

Madame,

De la conserver en santé longuement et heureusement,

De V. A. Ser.

Très-humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

De Bitevelt, le 16 de juin 1625.

N° 89[2].

Isabel Clara, etc.

Très chier et bien amé. Nous avons receu la lettre que vous nous avez escript le 29 du mois passé, touchant les régiments de Schmidt et de Cortenbach, à quoy nous ne ferons aultre response, ains nous dirons que comme les gens du marquis de Brandenbourg ont occupé

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.

quelques places du pays de la Marck et de Ravensbergh, que par occasion que vous êtes par delà avec vos trouppes, que vous veuilliez procurer de prendre les dictes places, et les remectre soubs l'obeyssance du ducq de Neubourg, comme vous dira plus particulièrement le comte Sforza, porteur de ceste, et les importantes raisons qu'il y a de ce faire, sur lequel partant nous nous remectons, vous requérant de lui donner en tout ce qu'il vous dira, entière foy et crédence. Et tant, très chier, etc.

Breda, 25 juing 1625.

N° 90[1].

AU S^r DE TILLY.

Isabel, etc.

Très chier, nous avons receu la lettre que vous vous avez escripte et veu tout ce qu'elle contient, à quoy nous ne ferons aultre responce, seulement nous vous prierons d'envoyer de vos gents au Palatinat Inférieur, en lieu desquelles Don Guilhermo Verdugo a ordre de vous envoyer des siens desquels vous vous pourrez servir comme des vostres et mesme pourront procurer de recouvrer les dictes places, comme vous dira plus particulièrement le comte Octavio Sforza Visconti, porteur de ceste, à qui vous pourrez donner entière foy et créance, en tout ce qu'il vous dira de nostre part, etc.

Breda, le 26 juing 1625.

N° 91[2].

AU S^r DE TILLY.

Isabel Clara Eug^e par la grâce, etc.

Très chier et bien amé. Nous avons reçeu vostre lettre du 15 de ce mois et veu par icelle combien vous vous estes resjouy de la prinse de Breda. Nous vous remercions beaucoup de fois de ceste signification

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



de bonne volonté en nostre endroict et au bien de la cause commune. Et quand à ce que vous dictes des trouppes impériales et de la Ligue catholique, aussi de quelque secours, comme le Ducq de Bavière nous a escript sur le mesme subject, nous vous envoyons cy joincte la response que nous luy avons faict, afin que vous voyez le conteneu, auquel nous nous remectons. Priant Dieu de vous avoir, très chier et bien amé, en sa s[te] garde.

De Breda, le 29 de juing 1625.

N° 92.[1]

SUBSTANCE DE LA LETTRE DU COMTE DE TILLY AU ROY DE DENNEMARQ DATÉE A BILLEFELD LE 30 DE JUING 1625.

Qu'il seroit manifeste et cogneus à un chacun, les grandes préparations et levées des gens de guerre, que le dit roy faict d'une part et d'aultre; et s'apprest à une guerre publique.

Ores combien que le d[t] comte se ressouviendroit bonnement de la déclaration, offre, et protestations tant dudit roy que du Cercle de la Saxonie inférieure, faicte et donnée à Sa Ma[te] Imp[le] de ne voulloir tremper ès troubles de Bohême et aultres guerres de là ensuyvyes quoy que provocquez et incitez; ce que donne espoir audit comte que ce roy et cercle continueront en ceste louable intention, devotion et obeyssance envers l'Empereur et le s[t] Empire.

Mais comme ces préparatifs, levées, monstres, assemblées et aultres apprests continuels, visants bien loing, n'ont aucune fin; et se ressouvenant ledit comte parmy cecy, du serment faict et presté à Sa Ma[te] Imp[le] et aux estats obeyssants, de vouloir surveiller sur ces et semblables levées et préparations, et prévenir au possible à icelles, Par ainsy auroit ledit comte voullu en toute humilité ressouvenir ce roy, de ceste dévotion et loyauté envers l'Empire, ne voulant doubter qu'icelly comme potentat haultement renommé et membre principal de l'Empire preposerat tousiours le bien et salut de l'Empire de la nation germanique à peultestre quelques passions privées et sinistres impressions.

Et encor que ledit comte ne veult prefiger aulcune mesure aux actions dudit roy, ne luy estant cela aussy jamais venus à la pensée; scachant de même que les accordats du s[t] Empire portent, que les

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, tom. II. N° 116.



cercles se mettent (le cas requerant) en deus préparatifs : si est-il que ces très grandes levées, metteroyent Sa Ma^{té} Im^{le} et les estatz obeyssants, si comme en une mesfiance ; veu que l'on ne scauroit à parler d'aulcun attentat hostil, ou emprise ennemye et que par ainsy l'on ne scauroit imaginer à quoy ces grands apprets butteroyent. Car pour ce qui concerne Sa Ma^{té} Imp^{le} et les estats obéyssants, ledit roy en seroit encor nouvellement esté suffisamment asseuré, qu'on le laisseroit, deffendroit et maintiendroit en la paix profane et de la religion.

De Mansfeldt ne debvroit ledit roy et cercle craindre aulcune hostilité, puisque Sa Ma^{té} Im^{le} se treuve assez puissante de moyenante la grace divine resister à cest ennemy.

Que peult estre les gens turbulents vouldroyent causer quelque ombrage audit roy à raison des cosaques (sic) qui sont arrivez aux frontiers de la Silésie.

Sur quoy il asseure ledit roy, que si l'on ne donne occasion à Sa Ma^{té} Imp^{le} de servir de ses forces croatiques, que luy le roy et le cercle en seroyent totalement affranchys de ce costé.

Ce pourquoi, n'y ayant aulcune offension, ni occasion de se mettre en tels apprests de guerre, Sa Ma^{té} Im^{le} auroit juste occasion, à diverses pensées, que seroyent d'autant augmentées, puisque l'on mesteroit le cercle de la Saxonie inférieure a si grands despends pour le sujet de ces appareilles et singulièrement parce que l'on vouldroit obliger les estats dudit cercle de contribuer contre leur volunté aux fraiz de ces préparations de guerre encore qu'il n'y auroit nouvelles d'aulcun ennemy ou offension, qu'il ne se pouroit aussy alléguer que ces levées se feroyent contre les cosaques, veu que l'on avoit desja distribué les patentes tant pour la cavalerie qu'infanterie longtemps avant que les cosaques eussent apparus.

Ledit roy et cercle estant par ainsy, non-seulement à suffisance asseuré de la part de Sa Ma^{té} Imp^{le} et des obéyssants estats, et de l'armée dudit comte de Tilly contre toute hostilité ; ains aussy qu'en cas que quelcuns vouldroyent molester ou emprendre sur iceulx en leurs pays contre la paix profane et de la religion, que ne leur manquerat de ce costé en bonne assistance et secours nécessaire.

Par ainsy ledit comte de Tilly prie ledit roy de voulloir diriger ses conseils au mieulx, affin que l'on puisse une fois en toute sincérité recouvrer la vraye paix.

De mesme que ledit roy ne vouldroit prendre de mauvaise parte si ledit comte, parmy ceste incertitude demande au nom de Sa Ma^{té} Imp^{le} et des estats obeyssants, dudit roy, une déclaration precise, ronde ouverte et germaine à celle fin que Sa Ma^{té} Imp^{le} et les obéyssants



estats puissent sravoir de quoy s'asseurer de ce costé, dudit roy, et s'icelluy seroit intentioné d'assister avec ses préparations de la guerre le Palatin et ses adhérents, le priant en oultre de luy voulloir envoyer ceste resolution, par l'exprès à luy envoyé, le commisaire Alexander Massenius et ce en bonne foy d'Allemand et sans couleur.

Le reste de ceste lettre ne sont que compliments dont le dict comte de Tilly use en sa lettre au dict roy.

Sur quoy le roy de Dennemarque fist la response dont la substance s'ensuyte.

Que tout ainsy que son intention et celle du Cercle de la Saxonie inférieure seroit tous jours esté et seroit encor, de persévérer en la bonne et confidente intelligente dévotion, et submission respectueusement deue et promise à Sa Majesté Impériale, Tout mesme souhaiteroit-il que le temps et ces courses présentes seroyent tellement disposées que l'on pourroit parvenir à la paix tant souhaitée sans qu'il fust besoing d'aulcunes armes.

Mais le dict roy et tout le Cercle ayant non-seulement d'un temps à aultre, veu les diverses armées s'approchants aux frontières du Cercle, ains aussy ressentys et expérimentés en effect les oppressions et charges imposez au dit Cercle, (sans faire mention des menaces faictes), Partant n'auroit le dit roy sceu faire moings, de quant et ce Cercle se mettre en ces préparations de guerre conforme les constitutions du dit Cercle, desquelles préparations le dict roy en seroit directeur si comme general du Cercle. Le tout quoy seroit deuement esté représenté à l'Empereur, a quoy il renvoye le dit comte, puisque personne aultre seroit intéressé en cecy que Sa Majesté Impériale.

Touchant ce que le dit comte avait escrit que les Estats dudit Cercle seroyent esté chargez contre leur volonté, de contribuer aux fraiz de ces levées, ledit roy dict, que le comte de Tilly en seroit mal esté informé, se reférant à la lettre que sur ce sujet l'on auroit escrit à sa Majesté Impériale par où il apparoisteroit aussy que ceste procédure dudict roy seroit suffisamment responsable et équitable, et que luy le roy en seroit grandement esté occasioné de se servir cy en après de ces préparatifs de guerre faicts pour la deffence de ses royaume et subjects, A son prouffict et en faveur de ses alliez et apparentez, qui l'en auroyent pour ce grandement requis, etc.

Sustancia de la carta del conde de Tilly al Rey. de Dinamarca, y de la respuesta deldho Rey.



N° 93[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Très chier et bien amé,

Le roy monseigneur et nepveu nous a escript par lettre du 13 du mois passé avoir accordés au conte Jehan de T'Serclaes vostre nepveu, les mille écus de pension qu'avoit son père tant pour le désir que vous avez témoigné avoir que Sa Majesté luy fit cette mercède, qu'en considération des bons services que vostre dict nepveu a rendu, de quoy nous vous advisons par ceste, vous voulant quant et quant bien asseurer de la grande satisfaction que nous sçavons Sa Majesté a de vous et l'estime qu'elle faict de vostre personne, services et mérites, à tant, etc.

De Breda, le 5 de juillet 1625.

N° 94[2].

AU SÉNAT DE HAMBOURG.

Meinen freundlichen gruess in gunstig geneigtem gueten willen zuvor. Wolehrwürdige, woledle, auch... und hochgelehrte besonders liebe Herrn und freunde.

Hiemit bleibt denselben unverhalten, dass ich die von der Churfurstl. Durchl. Chur Cœlln, unserm genedigsten Herrn, sowol als vom Herrn Veldtmarsckalkhen Grafen von Anholt ubermachte schreiben, neben beigefugten advisen woleingeliefert empfangen. Dass sy nun solche schreiben vor diessmal zur nachricht erœffnet, ist mit unrecht geschehen. Sage im ubrigen den Herrn vor die gethane communication fleissigen Danck, freundtlich gesinnende, so ihnen was weiteres zukommt mit gleichmessiger communication zu continuiren.

Beikommende schreiben an Hochermelten Churf. Dl. und Grafen von Anhohlt haltend geruhen sie ohnschweer mit ehisten fortzuschicken.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du château de Norderwyck.



Und ich bleibe damit den Herrn eu freunds behaglicher willfahrung stets wolgeneigt.

der Herrn

Freundtwilliger

JOHANN GRAF VON TILLY.

Datum Billfeldt den 15ten Juli a° 1625.

N° 95[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ai reçeu la lettre que vous m'avez escript le 26 de ce mois et veu tout ce qu'elle contient, nommement des gens que vous demandez que j'envoye vers le Rhin. Pour à quoy respondre vous diray, que j'ay présentement fait marcher celle part les régiments de cavallerie du ducq de Saxe et celuy de Cratz, mesme différentes compagnies de cavallerie de cette armée, aussi les régiments d'infanterie du duc de Neubourg, prince de Chimay et comte de Collalto, pour s'opposer et empescher les desseins de Mansfeldt, mesme ay donné ordre au comte Henry de Berg, le cas échéant, vous assister de quelques gens, etc.

Le 17 juillet, 1625.

N° 96[2].

L'INFANTE, AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay reçeu la lettre que vous m'avez escript, et entendu ce que ma relaté de vostre part, le conseiller T'Serclaes porteur de ceste, en date du 16 de ce mois, — pour à quoy respondre, me mettray à ce que qu'il vous dira de ma part sur le subject que vous lui avez enchargé

De Bruxelles, le 27 de juillet 1625.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton. 190.



Nº 97[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Comme j'envoye vers Denemark le porteur de ceste Jehan Charles de Schomberg des conseils de leur majesté impériale et catholique, je luy ai enchargé de communiquer ce que vous entendrez de luy, c'est pourquoy je vous requiers dans ce qu'il vous dira, luy donner entière foy et crédence. A tant, mon cousin, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 6e du mois d'aoust 1625.

Au sr de Tilly, en crédence de Jehan Charles de Schomberg.

Nº 98[2].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin. Pour les bons et aggréables services que m'a rendus et rend encore présentement la dame de Pallant, je ne puis sinon grandement désirer son bien et contentement et celluy de ses enfants. Cause qu'estant advertie de la recherche que faict le vicomte d'Alpe son fils à la demoiselle de Tilly vostre niepce, chanoinesse de Maubeuge, je vous ay bien voullu faire ceste pour vous dire le particulier contentement que ce me fera qu'apportiez à ce mariage vostre consentement, comme j'espère que ferez, et en attente de quoy je prieray Dieu, mon cousin, vous avoir en sa ste et digne garde.

De Donquerque, le 16 de septembre 1625.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



N° 99[1].

AU COMTE DE TILLY.

Monsieur,

J'ay reçeu la lettre qu'il vous à pleu m'escrire le 16 du mois passé, avec l'adjoincte pour monseigneur le marquis que je luy ai incontinent délivré, et ayant du contenu, faict rapport à son Alteze, elle m'a commandé de vous respondre qu'elle feroit volontiers tenir exempte de logement des gens de guerre qui sont au pays de Namur, la terre de Marbais, si pour avoir l'ordre du logement d'icelles sur les dicts pays esté général, ce n'estoit ouvrir la porte à plusieurs autres qui viendroient prétendre la mesme exemption, de sorte que je vois, qu'il faudra avoir patience pour ce coup.

Et touchant l'ordre que vous demandez par la dicte vostre, pour le gouverneur du dict pays de Namur, où son lieutenant de descharger la dicte terre de Marbais à proportion des tailles qu'elle paye au roy, son Alteze lui en escrit la lettre cy joincte dont je vous envoye copie, afin que vous en puissiez veoir le contenu, et sur ce, je vous baise les mains et demeure,

Monsieur, etc.

De Dunkerque, le 18e de septembre 1625.

N° 100[2].

Copia schreibens was seine Excell. der Herr general Graf von Tilly etc. an den Niedersaechsischen Craeyss et *mutatis mutandis* an die zween ausschreibende Fuersten, wie auch an andere particular staende geschrieben, de dato Mahlehrden den 22 Octobr. anno 1625 — und copia vom Pfaltzgraff Friederichen an grafen von Thurn abgangnes schreiben. — Gedruckt im Jahr Christi MDCXXV[3].

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Archives du royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly. t. II. Pièce détachée. Placard imprimé.

Cette lettre ne se trouve ni dans Khevenhiller ni dans le *TheatrumEurop*, mais elle est citée dans l'*OEsterreichischer Lorberkranz*, l. IX, p. 919.

[3] Huit pages in-4°, feuille à la main, sans lieu d'impression.

Durchleuchtige, hochgeborne Fuersten und Herrn, Wolgeborne, Edle Gestrenge, Ehrnveste, Fuersichtige und Weise, besonders liebe Herrn und Freundt. u. s. w.

Es haben die juengst nach Braunschweig beschriebenen, dess Loeblichen nieder Sachsischen Crayses staende damals anwesende Raehte, Bottschaffter und gesandten, meinen dahin abgeordneten, underm dato den $\frac{30}{20}$ Augusti nechst eine schrifftliche Erklaerung zugestellet, darinnen, wie auch hiebevor zu underschiedlichen mahlen einkommen, unnd mit erforderten hohen Teutschen versprechen bestaettiget worden, dass dieses Loeblichen Craeyss Fuersten unnd staende, in Jhrer Kays. May. gehorsamben *Devotion*, solang seye Athem verblieben, kein wiedrige *intention* haben, viel weniger bey Ihrer angestelten *Defensions* verfassung, eine wiedrige *resolution* genommen, Ihrer Kays. May. feinden sich nicht anhaengig gemacht, bey widrigen *consiliis* sich nicht finden lassen, der Crayss nie kein andere *intention* gehabt und noch als, *intra terminos* dess Crayses, und *in terminis defensionis* eingesessene zu versicheren, niemandt zu *offendiren*, viel weniger den Pfaltzgraffen *per fortza* zu *restituiren*, in allerwenigsten sich mit dero widerwertigen zu *coniungiren*. Dessgleichen dass sie keine offentliche oder heimliche Werbung wissentlich oder vorsehentliche wider Jhre May. gesamblet, dass auch alles das jenige, was Jhre Kays. May. zum einzug in diesen Crayss bewegt, nur *praesumptiones* seyn, auch man darzu nicht ursach gehabt, mit andern mehr Umbstaenden unnd *justification* der Kœnigl. Dennenmarckischen, und dess Crayss armirung, wie auch inculpirung, was durch mich geschehen, und Weil E. F. F. G. G, die Herrn und Ihr derselben gehorsambste bestendige *devotion*, und ihrer Kays. May. mit etlichen begehren und erbieten bestendig *assecurirt*, und mir ohn vorwissen in einem oder anderm etwas schliesslich zu handeln nicht gebuehret. Als hab ich *in continenti* ein solches hoeçhstermeldter Kays. May. allerunterthœnigst berichtet, darauff ich ehest ein *resolution* gewertig : Ob nun wol ihre Kays. May. die Ursachen warumben sie die Dissarmirung begehrt, und desswegen den einzug anbefohlen, zu seiner zeit, noch mehr an tag angeben wuerde, auch ich die Umbstaendt in den Kays. schreiben, unnd meinen getrew gemeinten noch newlich vom 13 dieses vom Herrn Hertzogen in Friedlandt, und mir in einem gesambten an beyden ausschreibenden F. F. G. G. abgangenen schreiben widerholten erinnerungen, wann mans recht erwegen will, nicht auff blossen weiten præsumptiones, sondern vielmehr also bewendt zu seyn erachte, dass sie bey dergleichen gefaehrlich, sich baldt aenderenien laeufften in acht zu nehmen, und



dannenhero wie alle unparteyische, also auch die ChurF. Durch. in Sachsen solche nicht improbirten, noch Ihre Kays. May. in ihrem desswegen angestelten verfassungen verdencken koennen oder woellen ja nit unlauter zu erkennen geben, wie der anzug zu verhueten, und friedliche Mittel zu ergreiffen weren.

So wil ich auch nit widersprechen und zugeben, dass dieser Loebl. Creyss *in genere,* also gegen Jhre Kays. May. wie oben angemeldt, gesinnet, sie auch nicht anderst wissen, und von andern uberredt werden, als wann diese Daennische Creyss verfassung nur ein *defension* dess Creyses : niemaидt zur *Offension* vielweniger den Pfaltzgrafen *per fortza* zu restituiren, oder mit Jhrer Kays. May. widerwertigen und Feinden sich zu *coniungiren.* auch dannenhero die weniger Creyss Staendt, erstlich zu einem schluss der armirung, erwaehlung dess newen Creyss obristen, und was darauff unter solchem schein allenthalben erfolget, bewegt, und etwan theils die andern staenden, welche sich anfangs darzu, als einen gefaehrlichen Werck nicht verstehen wollen, endtlich mit dergleichen *persuasionen* einbilder sorg unnd gefahr gewonnen, und der feindtliche *process* wider mich angestellt worden.

Wann aber die Loebliche staende es nochmahl recht bedencken, hoffe ich, sie werden ein andere *resolution* fassen, unnd sehen, dass die wol *intentionirte* wider ihren willen unnd meynung weyt, unnd zwar eben in dass jenige verleytet, was ihrer Kay. May. und mein guthertzige Erinnerung mit sich bringen : Die *demonstrationen* werden sich selbst je laenger, je mehr an Tag geben, unnd darmit dieser Lobliche Creyss augenscheinlich greiffe, das weder Ihre Kays. May. Jch oder andere nicht auff blosse *praesumptiones* gehen, sondern wichtige Ursachen vorhanden seyen : so uberschicke ich ihnen Copey, was Ihre Kays. May *principal* Haubt : und noch Wehrender Feindt unlangst abermahl selbst mit eygenen Handen bekendt, geschrieben, und durch so wunderbarliche schickung Gottes der gantzen Welt offenbahr worden : nemblich dass die könige, welche leichtlich zu verstehen, *commissarios*, zu dess Mansfelders *armée* (die sich zum konig in Dennemarck wölten *conjungiren*) zur ausstheilung dess Geldts sollen schicken, die *armée* zu conserviren, sonst sey nichts fruchtbarliches zu hoffen, Er Pfaltzgraff erfreuet sich, dass es sich in *Italia* zur besserung anlass, der Friedt mit den Religiones-verwandten geschlossen, dess Bapstlichen Legats *tractation* sich zerschlagen, dem *connestabile* ein ansehliches Volck zugeschickt werde, dann auch (so sonderlich zu notiren) der konig in Dennenmarck ist, Gott lob, wol auff, verbleibt noch bestandig in

seinem guten vorhaben, starckt sich taglich, hat auff so viel volcks Patenten aussgeben : Darauss warlich gnug erscheinet, dass diese *actiones* unnd verfassungen fast zu einem gemeinen vorhaben gehen, derowegen die andern den konig in Dennenmarck under die arm mussen greiffen, die Venediger ihr geldt, den konig auff den Beinen zu erhalten, herschiessen, Unnd ob wol der vermeynte konig in Ungarn dem Pfaltzgraffen nicht schreibe : so verrichte und berichte es der *scultetus* von Perlin auss, durch andere weg hoffe strassb. angelangt seyn : Russdorff hab befelch, noch erinnerung zu thun dieses und anders, so dem Pfaltzischen schreiben nach, sich wol anlast, hat den Bethlem Gabor ohne zweiffel bewegt, dass er abermal wider so hohes versprechen die Waffen wider Ihre Kays. May. ergreiffen, der meynung bey solchen umbstanden und underschiedlichen Verfassungen, Ihre Kays. May. Hauptfeinds, und deren so mit demselben interessirt seyn, gemeine Intent noch mehr erscheine, setzt Pfaltzgraff Friedrich zu endt, was das endtliche rechte ziel seye : nemblich, darmit er und andere wider zusammen, und zu dem ihrigen kommen, welches nicht allein die verlohrene Pfaltzische landt, leuth und *dignitet,* sondern das konigreich Boheimb, und das ubrig anhangendt, alles fur das seine, auff diese stundt behauptet, sich einem Konig in Boheimb helt, *tractirt* und *tractiren* last, und wie man mehr dergleichen warharffte anzeig hat, den graven von Thurn und andere in kurtzem gar nach Prag eingeladen, beyliegendt Pfaltzgravische *copia* hab ich aus seiner eignen handtschrifft *de verbo abcopieren* lassen, und das *Original* bey meinen Handen, und da jemandt dasselb zu sehen begert, ichs ihm alle stundt woll auffweisen. Jetzt angezogenes *Original* hat mir Gott in diesen Landen unversehener wunderbarlicher weiss in die handt kommen lassen. Gestalt ich auch nicht unterlasse, so wol der Rom. Kays. May. als den Churf. Durchl. Durchl. in Bayern und Sachs. *copias* einzuschicken.

Weil dann der könig in Dennemarck in seinem guten vorhaben (so mit den Pfaltzischen und dessen *interessenten* eins ist, unnd derowegen alles in einen *content* kombt) noch bestendig verbleibt, ihme Engellandt, Venedig und andere under die Arm greiffen Geldt zu underhaltung der armada herschiessen solten, so kan dasselb allein zu blosser *defension* dess Crayss, durchauss nicht angefangen oder gemeynt seyn, sondern dass es noch weiter zu einem gemeinen der *specifirter interessirten* ziel unnd *intent* gerichtet, unnd Ihre Kays. May[t]. eben dieses aus den umbstenden leichtlich abgenommen, verhoffe ich die Lob. Stande werden jetzt mit henden greiffen, dass sie in diesen *Laberinth* verleitet, und dass mein einrücken in den



Crayss solche gefahrliche heimbliche pracktiken zu verhindern, und den Craiss darvon zu erledigen fortgehen mussen; dass auch nicht ich, sondern diese heimblich Anschlag. und weit aussehende Vorhaben in allen Ubelstandt und *excessen* in diesem Crayss ursach, und denn dass den Sachen zu *remediren* unnd weiters unheil abzuwenden kein anders mittel, als dass der Crayss mit würcklicher *disarmirung* und vollziehung an der Kays. Vatterlichen begeren, ihren bestendigen gehorsamb. würcklich erweisen, den konig in Dennemarck gleicher gestalt zu der *Disarmirung* umb der stande eighen frommen willen vermögen, sich gegen mir als einem freunde mit abwendung aller friedtseligkeit, und befurderung des jenigen, so meiner Armada furtreglich erzeigen. auch durch wiederige *impressiones* oder *interpretation* dess Pfaltzischen schreibens, die nit mangeln wirdt, sich nicht abwenden lassen, das gantze schreiben. oder *context* der *sensus* unnd das Ziel redet selbst, entgegen haben sich die Lobl. Stande dessen von mir zuversehen, warzu ich mich offters erbotten.

So ich in eyl Eur F. F. Furstl. G. G. Gn. den herzen unnd Euch zu dero nachricht auss getrewer meynung nit verhalten sollen, die ich damit u. s. w.

Datum in quartier Mahlehrden 22. Octob. anno 1625.

Copia vom Pfaltzgraf Friedrichen an Graven von Thurn abgangenen schreibens aussm Hage von $\frac{4}{14}$ septemb. anno 1625.

Lieber grave von Thurn, Ewer zwey schreiben vom 15 und 17 augusti hab ich gestern empfangen, erfrewe mich darauss Ewern beharrlich guten zustandt zuvernehmen, dann es euch nit so wol ergehen kan, als ich euch von hertzen wunsche, und were mir sehr leydt dass ihr das ellendt bey der Manssfeldischen armee hetten sehen sollen, es ist ein gross geldt unnutzlich verspielt worden, ich bin wol ewer meinung, dass wenn die konige nicht werden *commissarios* zu aussthheilung dess geldts verordnen, und mit der Bezahluug besser inhalten, dass nichts fruchtbarlichs zu hoffen, dann nicht genueg ein Armee auff die Beine zu bringen, sondern sie muss auch *conservirt* werden; ich erfrewe mich dass es sich in Italien zu besserung anlest. Auss Franckreich schreibt man, dass der Friedt mit den *religions-verwandten* geschlossen, und die *tractaten* mit dem pabstlichen *legat* gantzlich zerschlagen, dass ein ansehenlich Volck dem *connestable* zugeschickt wirdt, der konig aus Dennemarck ist, Gott lob, wol auff, verbleibt noch bestendig in seinem guten vornehmen,



starckt sich taglich, wie er dann noch uff zehen tausendt zu Fuess *patenta* aussgegeben, aber man muss ihm under die Arm greiffen, ich zweifle nicht, Engellandt werde das seinige thuen, die *Sere. Republica* kondt ihr Geldt nicht fruchtbarlicher aussgeben, als diesen konig uff den Beinen zu erhalten, Tilly hausiert übel im hertzogthumb Braunschweig, unnd seyndt die Fursten im Nieder-Sachsischen Crayss kleinmutig, weilen sie so ein starcken Nachbarn haben, unnd in keiner verfassung sich befinden. Der Obrist von Oberntraut ist *general* Leutenandt von der *cavalleria*, in des konigs *armada*, die Engellandische flotha ist zur See, was ihr vornehmen, weiss ich nicht, Gott geb, dass sie was guts aussrichten, ob die *Baya de todos los Santos* eingenommen oder nit eingenommen, ist noch zweiflich, unnd hat man noch nichts, als was die Spannische ausprengen, Tenchena ist wol langs underwegs gewesen, seine Landsleuth haben ihn drey wochen zu Paris uffgehalten, do er die zeit mit pickhet spielen zugebracht, es thut mir wol sehr leydt, an ewer guten gesellschafft beraubt zu seyn, kunfftige Wochen werdt ich mit meiner Gemahlin nach Core verreisen, und ein tag oder acht die zeit mit Jagen zubringen, der konig aus Ungarn hat gantz keine schreiben von euch empfangen, wie *Scultetus* so zu Berlin, bericht, aber wol von mir durch andere weg, hoffe Strassb. wirdt nunmehr angelangt seyn, ich wil Russdorff befehlen, nochmals erinnerung seines Underhalts zu thun. Jch bitt Gott, dass er Euch lange zeit bey guter Gesundtheit wolle erhalten, unnd uns einmahl wieder in das unserige verhelffen. Ich verbleib allezeit

Ewer gantz getrewer Freundt

FRIEDERICH.

A Monsieur,

Monsieur le comte de la Tour à Venise.

N° 101[1].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin. M'ayant de la part du sieur Wolfgang, noble de Ploto esté représenté les services rendus tant par les colonels Otton et Gaspar, nobles da Ploto ses oncles et par quelques autres de ceste

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



famille, avecq supplication de luy accorder nos lettres de recommandation afin que les maisons et terres qu'il possède en l'archevesché de Magdenbourg soient par vous pris en la protection et sauvegarde de Sa Majesté Impériale, selon que verrez plus amplement par le contenu du mémoire qu'il m'a faict délivrer à cest effect, je suis esté de tant plus inclinée de donner au dit Wolfgang ce consentement que les dicts services me semblent dignes de considération, comme aussy la bonne volonté qu'il témoigne à les vouloir continuer. C'est pourquoy j'auray à particulier plaisir que procuriez de le favoriser, autant que faire se peult, que par vostre moyen il puisse recevoir pour ses maisons et terres l'affranchissement et soulagement qu'il se promect de ceste nostre intercession. Et Dieu vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De Gand, le 9 de décembre 1625.

N° 102[1].

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE TILLY AU DUC DE BAVIÈRE.

Zum fahl sich die praunschweigische handlung zerschlagen sollte, hat man aufs wenigste zur gegenverfassung $\frac{m}{25}$ zu fuss und 7,000 zu pferde vonnöthen, von welchen 6,000 zu fuss undt 1,000 Pferde müssen in den guarnizonen bleiben undt gebraucht werden.

Einkhomen avisen nach hat der Mansfelder yber die Elb gesetzt; khombt ihm tæglich mehr volckh zu, so wol nieder als schottlender, undt wie er in den hamburg undt Lubeckischen ohnverhindt sich sterckhen kan und würdt, weile ihme von Franckhreich 4 monath und soviel auch von Engellandt bezahlt worden, als soll er sich ins khonftig entweder mit Dennemarckh und Hallberstadt zu conjungirn oder eine diversion nach Bœheimb oder Schlesien anzustellen, und sich mit dem Belthlen zu conjungiern vorhabens sein.

Von der Ser^me Infantae succurs ist mir nichts zukhomen, hab auch biss annoch ainige nachrichtung nit, und thuet der khoenig aus Dennemarckh nit weniger Halberstadt und Mansfelder ihre Werbungen tœglich continuiren.

Die quartier seyn also beschaffen, dass es lauter offene und solche oerther die kleine gewalt mœgen ausstehn, wie solches assenbur-

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière.



gischen Regiments Obrister Leutenant Planckhart beraits erfahren, welcher vom feindt im quartier Eldayen ohnversehens yberfallen, die compagnia zerstreut, etliche niedergehauet und er neben andern mit verlust des cornets gefang hinweg gefuhrt worden.

Man hat sich auch gegen den hertzog zu friedlandt weder quartier oder proviants zugetrœsten, gestalt solches auch auf bewegliches anhalten also erfolgt, und die petita abgeschlagen worden, und ob er gleich wollte, so were doch sein quartier also ausgezehrt dass es auch eine unmœglichheit seie.

So hat auch das Plarrisch regiment also abgenommen das es notwendig widerumb durch zuwerbung muss gesterckht werden. Ingleichen ist die artegliera in solchen abgang gerathen, dass man sie mit $\frac{m}{50}$ thaller nit reparirn wurde, man auch desfalls auf mitl zugedenken.

P. S. Gleich wie nechstens dem Oberst leutenant Planckhardt also ist den 28 diess dem Obristen von der Nerssen begangen, deme ruckwœrts im quartier eingefallen, drey compagnien aufgeschlagen und zertrennt, 3 cornet weckggefuhrt und der Obriste Wachtmeister Hacksturs mit drey schusse vor tod liegen gelassen worden, ist sich auch dergleichen weilen die quartier in eussersten posten und gantz offen noch mehreres zubestehn.

N° 103[1].

EXTRACT SGHREIBENS VON HERRN GENERAL TILLY, SUB DATO JANUARY 1626.

Was nun erstlich von der Braunschweigischen Tractation fur frieden zuhoffen, ist leichtlich abzuenemen, weile die kreisstende auss mangl anderer Exculpationen auss disem ihrer kœnigl. May. und der Lœbl. Cathol. Bundts verfassung ein Religionskrieg erzwingen wollen, und sehe ich bey conservirung der armee wenig vortail oder Raths, weil meine soldaten sowol vom feindt als von dem pauersman vervolgt und aufgeschlagen werden, sondlich weile sie so weitleuffig quartiert, solten sie nun was engers zusamm-ngezogen werden, ist alsdann mit dem Underhalt noch ubler aufzukhomen, sintemahl der immer mœgliche Pauersman entloffen und *hœhlerre* (?) steckht, der reiche aber mit den seinigen sich in die statt retiriert, und daselbst noch aufhalten thuet.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière.

Das der Mansfelder nacher Schlesien sich zuwenden vorhabens sein solle, ist mir von hernn herzog zu Fridlandt gleichfalls zukhommen, und hat des obristen Gallas aufkhundschaffter soviel auch reportiert, dass der Dennemarckher mich, der Mansfelder aber neben dem halberstatter den herzog zu Fridlandt angreiffen und persequirn wollen, und weile so viel Ortt so lauter pœss sein, notwendig besetzt halten muss, und under dem Paur soviel feindselig thail als dem Feindt selbst zugewarten habe, wirdt ich mit Dennemarchk genugsam zuschaffen haben. Es hat auch mit diesem landt wie in nechsten schreiben gemelt die beschaffenhait, dass ich solches gantz ödt und lehr befunde; dann was den getraid betrf., ist gar khain vorrath, weile die frücht nechst erschienen jahrs also übel gerathen, dass 246 garben durchgehendt nit wohl 6 himbden, das ist ein malter gesteubert traidt ausgeben, zugeschweigen, was dem Paure nun mœglich gewest sich bey der nacht daran gethan und was sie nur khondt alles hinweg gefürt.

So ist auch wol zuvernemen dass der kœnig in Dennemarckh bey angehenden Veldzug die statt Braunschweig, Wolfenbittl und Hildeshaimb, wohin alles getraidt hauffen weiss verfürt worden in seiner contribution Obedienz und devotion halten, und lassen sich auch die quartier nit weiters extendirn aus der in nechsten schreiben angedeite gefahre, inmassen der Feindt mit 2,000 Pferdten jedweders quartier ohne maine khindung leichtlich aufschlagen khan, dann wegen der guarnisonen und weit entlegenhait der quartiere, Jch dem feindt nit wohl 1,000 Pferdt under augen stellen, er hingegen mit 3,000 Pferdte jeder weil aufziehen khan, auch zwischen Braunschweig und Wolfenbittl sich an solchen passen aufhalt, dass es mir an gelegenhait ihm beyzukhommen ermangelt, ihm aber meine quartier zu attaquirn nichts abgehet, auf den herzog von Lunenburg habe ich wenig hilf oder beistandt zu hoffen, weile er seiner selbst nit wol mœchtig und seine rathe mehr dem gegent hail gewogen.

Postscriptum. 7 *january.*

Weile mir vom feindt so starckh zugesetzt worden, hab jch mich notwendig in etwas retirirn müssen, jedoch die besatzungen annoch verbleiben lassen, und weile des herrn herzogs zu Friedlandt volckh das ganze furstenbhumb Hessen occupirt, daselbsten verbleiben, und mir selbiger ortten oder in Westphalen und dem stifft Paderborn die quartier ganz abgeschlagen werden sollten, wirdt Ich letzlich mit hœchster Ungelegenhait nit allain die beraitheinhabende ortt abandoniern sondern mich mit der ganzen Armada retiriern müssen.



Aliud Postcriptum.

Den 2 january ist auch das Nersische Reiterregiment im quartier, ohngeacht ain ganze compagnia wacht gehalten, von 36 cornet reiter darzu auch 1,000 Paure gestossen haben sollen, abermahls überfallen worden, thails niedergehaut, Pferdt und pagagen weggenomen worden. Es sein auch des Feindts aigene compagnien underainander ihrre worden, auf eine andere im fleckhen getroffen und sich selbst underainander verschossen.

Die von den Unserigen zur Seccurrs khommen haben zween von dem feindt gefangen, des obristen Bruder oder Vetter und noch andere wolbekante. Nachdem wir die nersische reiter durchpassirn lassen haben von den 605 reitern so disses regiment starckh gewest 200 manglhafft befunden. Wasgestalt aber und wie waith bisdahero mit Braunschweigischen handlung *hinc inde* verfahren worden, geben die beykhomende underschiedliche beylage mehrerer zuerckhennen.

N° 104[1].

Madame,

Votre Alteze Serenissime sera sans doute informée, comme les princes électeurs de Saxe et de Brandenbourg, se sont interposez pour moyenner l'accomodement des affaires du cercle de la Saxonie inférieure; auquel effect ilz ont dez le mois de novembre dernier passé, envoyé leurs députez en la ville de Brunswick, où se continue encore pour l'heure, la journée dez lors encommencée, laquelle à ce que j'en puis juger jusques maintenant, n'est apparente d'avoir le succès que les bien intentionnez espèrent, pour le restablissement de la tranquillité en l'Empire, puisque ceulx de la partie adverse, débattans les moyens tant raysonnables et avantageux qu'on leur a pieça proposez, tirent le tout en longueurs.

Cependant le roy de Denemarcq continue ses levées, et traicte des nouvelles confédérations. Il a ces jours passez faict entendre par ambassadeur exprès au ducq Christian de Lunenbourg, qu'il en avoit concerté une avecq le roy d'Angleterre et les estats de Hollande, à laquelle il espéroit que bientost se joindroyent divers autres Potentatz,

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique. tom. VI, fol. 56.



exhortant ledit ducq de s'y ranger pareillement, comme Votre Altese Sérénissime sera servie de le veoir plus au long par les adjoinctes copies qni sont de lettres dudit ducq mesme à un sien conseiller, lequel se détient icy expressement auprès de moy pour la correspondance. J'entends aussy que ledit roy de Denemarcq practique le coronel Ghendt, et aucuns veuillent dire qu'il seroit desjà retenu pour déservir la charge de lieutenant général de la cavalerie, en la place du defunct Obentraut.

De tout quoy j'ay estimé devoir donner part à Votre Altese Sérénissime, la suppliant très humblement, que comme ledit roy de Denemarcq semble s'attendre, et fier grandement aux trouppes estrangères qui luy doibvent venir de Hollande, Angleterre et aultres endroictz, je puisse à son temps estre adverti de ce qu'en viendra à la cognoissance de Vostre Altese Sérénissime, de laquelle baisant en toute humilité les mains, je reste à jamais,

Madame,

De Vre Alse Sérme très humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

N° 105[1].

Monsieur,

Il semble que l'Allemagne faict quelque fatal partage avecq vous, de vos plus chers gages ; vous y aviez envoyé de deux de vos filz, elle vous renvoye l'un pour vous consoler de ce qu'elle, au plus tost, le ciel retient l'autre, qui a payé le tribut auquel sa naissance l'obligeait, prématurément à la vérité, puis qu'il a laissé interrompues tant de belles espérances qu'il donnoit de pouvoir attaindre de plus hault, mais humainement puisque l'aviez engendré mortel. C'est cette consideraon qu'il fault opposer aux rudes secousses que vous donnera une si sensible perte, par laquelle ayant pleu à Dieu de vous visiter, vous debvez avec une patience chrestienne vous conformer à sa sainte volonté et chercher vre consolaon dans sa divine providence et infinie bonté. Les bons comportemens du défunct et la valeur qu'il promettoit m'avoyent obligé a luy vouloir du bien, et puisque la briefveté de ses jours ne m'a permis de luy faire, vous vous pouvez tenir asseuré de ceste

[1] Archives de Norderwyck. Invent. Litt. C. N° 66.



mienne bonne volonté et inclinaon envers vous et les vres et qu'aux occasions vous me trouverez toujours,

Manu propria : Votre bien affectionné serviteur et parent,

JAN, COMTE DE TILLY.

A Monsieur,

Monsieur T'Serclaes, chevalier, seigneur de Hornse, écuyer d'escurie de S. A. I. à Bruxelles.

A Bockeln, le 12 febvrier 1626.

N° 106[1].

AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Mon cousin, j'ay receu la lettre que vous m'avez escript avec la copie y mentionnée, et veu ce que veulent l'un et l'aultre, et pour respondre à la dite votre, vous diray que je porteray soing de vous faire advertir de temps à aultre de ce que viendra à nostre cognoissance des quartiers d'Hollande, Angleterre et France, vous requerant de faire le mesme de ce que vous apprendrez des quartiers de delà. Et suyvant ce, vous diray qu'il y a icy des advis que le roy tres chrestien se seroit accordé avec les deputez de la Rochelle, et en attendant la ratification de leurs principaulx, lesquelz s'ilz le confirment, l'on dict que ledict roy tres chrestien assistera avec plus de forces le Palatin, soit à l'armée du roy de Dennemarke ou attaquant le mesme palatinat. A tant, etc. De Bruxelles, le dernier de febvrier 1626.

N° 107[2].

LETTRE DE TILLY A L'INFANTE, DU 2 MARS 1626.

Madame,

Je ne puis omettre d'advertir Vre Al^{ze} Ser^{me} que noz ennemiz se renforzent de tous costez, et se rendent désormais si puissans qu'ilz nous donnent bien à quoy entendre, non seulement du costé de deça, où le roy de Danemarcq, Mansfeldt, le ducq Christian et autres leurs

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tom. VI, fol. 58.
[2] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton 190.



adhérens sont présentement empeschez à mettre leurs forces ensemble, non sans apparence d'avoir quelque grand dessein, mais aussy du costé des eveschez de Munster, Coloigne et Paderborn où le comte de Stirm se trouve avecq quelques trouppes, faict des dégastz et ravage le Pais, et avecq l'assistence que les Hollandois lui donneront, se pourra facilement saisir de quelques places et tenir lesdits éveschez en subjection, au grand détriment de ceste armée, laquelle entre une infinité d'autres incomoditez, qui sont apparentes d'en résulter, ressentira surtout le manquement de vivres, lequel nous est infaillible, en perdant la comodité desdits éveschez, qui presque seulz nous ont entretenu jusques maintenent; Vre Ale Serme sera servie de pondérer par sa prudence ces inconvéniens, et que par l'affliction de ceste armée, ilz seront aussy largement communiquez à la cause commune, et comme il est en ses mains d'y obvier en envoyant promptement une partie des trouppes de Sa Mté Catholique au comté de la Marcq et ces environs, pour donner de l'ombrage auxdits Hollandois et tenir ledit comte de Stirm en bride, je n'ay deu manquer d'en supplier Vre Ale Serme, come je fais très humblement par ceste, estant chose qui concerne de si près le bien publicq, duquel elle s'est toujours monstrée si zélée, je demeure éternellement, Madame,

De Vre Altze Serme Très humble et obéissant serviteur,

JEAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Bockeln, le 2 ars 1626.

N° 108[1].

COPIE D'UN AVIS RÉSERVÉ A S. A. I., PAR LE BARON DE SCHONBERG, CONCERNANT LE PROJET DE QQUES ARTICLES, AU MOYEN DESQUELS S. M. C. POURROIT ACCÉDER A L'ALLIANCE DÉFENSIVE D'ENTRE L'EMPEREUR ET LES ÉTATS DE L'UNION CATHOLICQUE. (1626).

L'Empr et l'électr de Bavière ont eu leur ambassadr en ceste court pour traicter et establir une ligne défensive avecq la Ser. Infante, come ayant pouvoir du roy ne Sire.

Pendt ce traicté lesdits ambassadeurs ont demandé un prompt secours de S. M. C. conte le roy de Danemarck, ce que (quoy qu'accordé) n'a sceu estre affectué, à cause qu'il at fallu employer contre les Hollandois les trouppes destinées à ce secours.

Entretems le roy de D. ayant esté rompu, lesdits ambas. n'ont plus demandé de secours et sont esté bien ayse de laisser ce traicté et

[1] Archives du Royaume. Collection de Routard, p. 135.



négociation de la Ligue pour ne poinct entrer en l'obligation des conditions posées par S. M. C.

Donnant à entendre qu'il seroit en vain de traicter ligue avec Espagne, puisque l'on ne se pouvoit assurer de son assistence, pour estre les forces du roy toujours subjectes à diversions pour les guerres que sad[te] M. at en ses pays.

Par où ce traicté est venu à estre rompu. La puissance du roy nostre sire pouldroit estre désaccréditée.

Et ses intentions suspectées à cause des conditions posées par S. M. C., sans qu'icelle puisse tirer aulcun prouffict particulier du bon succès des armées de l'Empire, mais bien recepvoir des dommages des succès contraires.

Car la conjunction est nécessaire pour participer aux fruits des victoires obtenues.

Raison pourquoy il convient pour le service de sadite M. de reprendre les avis dudit traicté.

Et semble que la conclusion s'en pouldroit faire aux conditions cy devant proposées si S. M. se voulait résouldre d'assister les estats de ladite Ligue de certaine modérée somme d'argent par mois au lieu des gens de guerre, de l'artillerie et des munitions cy devant offerts[1].

Mais en cas qu'ès conditions cy devant proposées se trouvat encore de la difficulté, signamm[t] en ce qui est de rompre avec les Hollandois, le tout pourvoit estre modéré en la façon que s'ensuit.

Scavoir :

Que quand l'Emp. et les estats de l'Union Cath. par ensemble auront sur pied une armée de $\frac{m}{35}$ h[es] tant en cav[e] qu'inf[e], qu'à mesure de ce et en ceste proportion S. M. C contribuerat en argent pour l'entretien de ladite armée, la somme de . . . . . par chascun mois.

Sans qu'aulcune diversion ou nécessité particulière puisse excuser leur Maj. ny les estats de l'Union de la contribution de leur quote à la proportion sudite[2].

Que ces forces ainsy joinctes feront les exécutions au nom de S. M. I. et recepvront ses ordres[2] ; en tous cas difficultueux que sesdits majestés et tous les estatz de l'Union Cath. seront obligez conjoinctement et en mesme debvoir à la défense de l'authorité Imp. et signament au maintien des bans et exécutions faictes en vertu d'icelle

[1] Il est très asseuré que l'Electeur de Bavière pour recepvoir assistence en argent affin de pouvoir maintenir son armée, fera ce que se peult des princes ecclésiastiques ne voulant plus contribuer et demandant la paix à quelque prix que ce soit. [2] Cecy est pour limiter le pouvoir et authorité du uc de Bavière,

et à la conservation particulière du pays, estatz et dignitez de chascun d'eux contre les ennemys rebelles et proscripts de l'Empire et leurs confédérez.

Que si quelqu'un desdits contraires venoit attaquer les estats de S. M. C au cercle de la Basse-Bourgogne (qui seuls s'entendent estre comprins audit traicté) S. M. et la Ligue seront obligez à l'assister.

Et quant aux rebelles de S. M. aux provinces dudit cercle, ceste ligue touschera lesdits rebelles en tant qu'ils sont en alliance avec les proscripts de l'Empire.

. . . .

Cas où lesdits rebelles s'estant faict partie contre les armées de S. M. I. et de l'union cath., S. M. I. ne permectra que lesdits rebelles... puissent faire aulcunes levées, prendre place d'arme ou de garnison.

Et commandera... que lesdits rebelles aient incontinent à retirer leur garnison de la ville d'Embden, ainsy que toutes autres terres de l'Empire[1].

Que si lesdits rebelles refusent de se soubmettre, S. M. I. les déclarera au ban de l'Empire. Et les estats de l'Union Cath. assisteront à l'exécution dudit ban.

Que ceste alliance étant convenue, ils seront obligés de la maintenir pend[t] le terme de... ans, jusqu'à ce qu'on aye obtenu la paix[2].

Tout cecy accordé, S. M. C. a trouvé qu'il sera fort à propos d'en faire part à l'électeur de Saxe, aux aultres princes bien intentionnés de l'Empire, au roy de Pologne et aux princes d'Italie et de leur proposer la nécessité de cette alliance pou les induire à s'y joindre.

N° 109[3].

LETTRE ESCRITE PAR LE COMTE DE TILLY A S. A., EN DATE DU 16 MARS 1626.

Madame,

Ia que les forces de nos ennemys croissent de jour à aultre, que at. que le traité de Brunswick est tout a fait rompu, et que pendant que

[1] Les Hollandois debvront aussy retirer leurs garnisons des terres du pays de Juliers et celles du Roy y seront au nom de l'Empereur, de même qu'au Palatinat. Ce que l'Electeur de Saxe désireroit bien fort.

[2] Le Roy ne doibt pas assister les Estats de l'Empire, tant qu'ils laisseront des avantages à ses ennemys dans l'Empire.

[3] Arch. du Royaume. Corresp. de Max. de Bavière, tome IV, folio 327.



le roy me reste ici en teste, le ducq de Weymar, général de sa cavallerie, ayant passé le Weser avec 6 régiments et huict pièces d'artillerie a comme assiégé la ville d'Osnabrug, non sans grandissime apparenceque les Hollandois ensuite de leur nouvelle confédération luy joindront davantage de forces pour passer oultre et infester les aultres éveschez de pardelà, et d'ailleurs le ducq de Friedlandt non-seulement me sollicit ede l'aller joindre, mais aussy donne assez à entendre que si je ne le fais, il se retirera et me laissera icy seul avecq un si puissant ennemy sur les bras Il me sera loisible d'importuner aultre fois V. A. S. et d'adjouster encor ceste à mes antérieures pour la supplier très-humblement que considérant l'avantage que l'ennemy retenroit en occupant les dits éveschez et le dommage qui en résulteroit à ceste armée, à tout l'Empire et encore aux Estatz de Sa Majesté catholique, comme aussy il m'est impossible de l'empescher, et qu'ayant à maintenir par force d'hommes les places et passages que je tiens tant sur le Weser, que dans ce pays, je ne puis tirer en campagne toutes les troupes que je voudrois bien, et que seroient nécessaires en la présente occasion, V. A. S., soit servie de faire avancer aulcun régiment vers le comté de la Marcq, ou du moings jusques à Wesel pour divertir l'assistance des Hollandois, et les progrès du dict ducq de Weymar, tandis qu'en assistant le mieulx que je pourrai le ducq de Friedlandt, nous procurerons de faire teste aux trois corps d'armée que le roy et le ducq Christian et Mansfeldt ont icy en campagne contre nous.

Sur ce, je baise en toute humilité les mains de Vostre Altesse Sérénissime et prie Dieu,

Madame,

De la conserver en parfaite santé à longues et heureuses années.

De V. A. S.

Très-humble et très obéissant serviteur.

Jean, conte T'Serclaes de Tilly.

Bockelen, le 16 mars 1626.



N° 110.

LETTRE ESCRITE PAR S. A. AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ay receu la lettre que vous m'avez escrit le 16 du mois passé, et au mesme temps envoyé par le comte Sforza Visconti ordre au comte Henry de Bergh, affin d'assembler quelques troupes pour divertir les desseings du ducq de Saxe Weymar qui estoit au pays d'Osnabrugge. Et comme il s'est depuis entendu qu'il s'en est retiré, ayant seullement laissé des gens en quelques places dudit pays, il a semblé n'estre de besoing de faire ladite assemblée, mais si vous vous résolvez de tascher d'en déchasser les dites gens, et que pardessus vos gens, vous ayez besoing de quelques gens nres, mesmes de quelque artillerie, me l'advissant, je les vous envoyerai. A tant, etc.

De Bruxelles, le 10 d'avril 1626.

N° 111[1].

EXTRACT AUSS. S. EX. HERRN GRAFENS VON TILLY, ETC., ALHERGEBENEN SCHREIBEN DE DATO CLAUSENTHALL, 15 APRILIS 1626.

Und weillen nunmehr herr Landtgraff Moriz in Hessen abermals mit gefæhrlickhen Practickhen umbgehet, in dem er sein Landtvolckh wider uns aufgebotten, und darauf ervolget, das dem Oberst. N. die vorgehabte werbung mit gewalthætiger feindselliger *opposition* verweigert, und abgeschlagen worden, beiligende *original* schreiben mit A. B. bezeichnet geben mit mehreren zu erkhennen, wie betrolich sich hocghm. Herr gegen den Obristen von Schoenberg vernemben lassen, und was er obrister hieruber an mich berichtlich gelangen lassen.

Hierumb so wurdet die unumgenkliche Notdurft erfordern, weillen sichs in Hessen alberaith so gefehrlich anlass, der kœnig in Dennemarckh auch darauf umbgehet, etliche regimenter in Hessen einzubringen, gestalten auch Herr Landtgraff Moriz, seinen sohn Landtgraff Wilhelm in Frankreich verschickht, auss was *devotion* od. *intention*

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Maximilien de Bavière, tome IV, folio 325.



ist vernufftig zuerrathen, dass hierunder Ir. Khays. May. fir.lerlichist avisirt und ermahnt werden dem herrn Hertzogen zu Friedlandt anzubevelchen dass obengeregten beeden den Holstain. und saxischen Regimentern uneingestelt gelt und gewehr gegeben werden, und alsdann zuverordnen dass selbige unvertheilt zwischen Cassel und Munden an der Werra gelegt, und auff Gœtting allerdings zu benemen, etc.

Traduction de la secrétairerie d'Etat.

Puisque le Landgrave Maurice se démonstre si contraire ennesmy à l'armée Impériale par le refus qu'il a fait de la levée du régiment du coronel N. s'y estant opposé par force, par le moyen de ses esleus qu'il tient tous en pied et les menaces dont il a usé envers le coronel de Schœnbergh, coe est à voir par la copie cy joincte, et d'aultre costel le roy de Dennemarcq tasche de mettre quelques régiments au pays de Hessen, mesme le Landgrave Maurice a envoyé son fils le Landtgraff Wilhelm en France à l'effect que l'on peult facilement considérer, qu'il est désormais très nécessaire que S. M. I. en soit advertye et requise de vouloir faire donner argent et armes aux régiments de Holstain et de Saxen, avecq ordre de les mener et loger entre Cassel et Munden aux endroits de la rivière de Werra et jusques à Gœttingen.

N° 112[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, Le viscomte d'Alpen, venu par deçà, m'ayant dict que vous lui auriez accordé un régiment d'infanterie à lever de nouveau sans que touteffois l'effect en soit en suivy jusques ores, et comme je désire grandement de le veoir advancé à la dicte charge, et que je ne vois qu'il y ait subject qui puisse empescher l'effect de la bonne volonté que en ce vous luy avez tesmoignée, je vous ay bien voulu faire la présente, vous requérant de le vouloir pourveoir dudict régiment, m'asseurant qu'il s'en acquictera aussi bien et louablement, que aultre qui soit, à tant mon cousin, nostre seigneur vous ait en sa sainte garde.

De Bruxelles, le septième de may 1626.

ISABELLE.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 113[1].

Madame,

Celle qu'il a pleu à V^re Al^se Ser^me m'escrire le 10 du mois passé, a esté de moy receue avecq tout deu respect, et j'ay avecq une singulière joye entendu par le contenu en icelle, la continuation du zèle de V^re Al^se Ser^me au bien des affaires publiques, et l'assistance qu'elle est résolue de donner au redressement et seureté d'icelles, dont l'Empire et tout l'estat catholique luy restera obligé et redebvable.

Ce que V^re Al^se Ser^me par sa tres pourveue prudence propose de deschasser l'ennemy des places par luy occupées au pays d'Osnabrugh, est chose que je trouve bien nécessaire et fort à propos, aussy auroit elle pieça esté mise en exécution, ne fust esté que le manquement des gens me l'at empesché, estant plus que la moictié de mon infanterie engagée aux places que je tiens tant sur, que d'un costé et d'autre du Weser, lesquelles je ne puis desfurnir sans un tres grand desavantage et incommodité; et avecq ce que j'ay peu tirer en campagne, je me suis avancé vers l'Eichsfelt, à la suite du ducq Christian, lequel y a bruslé plusieurs bourgs et villages, et faict des grandz degastz. Le Landgrave Maurice de Hessen l'assiste tout ce qu'il peult, et de devot qu'il s'est tousjours réclamé au service de Sa Majesté Impériale, est enfin devenu nostre ouvert ennemy; il a tout fraischement furny 3,000 hommes de pied audit ducq Christian, et quelque artillerie, oultre 4,000 qu'un comte de Solms at par son adresse levez, en bien peu de jours, lesquelz ont tous passé monstre dans la ville de Cassel, où l'on dit que ledit ducq Christian se trouve présentement, tramant sans doute quelque nouveau dessein. D'ailleurs, comme le roy de Denemarcq tient de l'autre costé aussy toutes ses forces amassées, je ne me puis tant esloigner, que le ducq de Fridlandt et moy, ne nous puissions entresecourrir, et accourrir là où sera le plus de besoing; et partant, pour mettre en œuvre la proposition susmentionnée de V^re Al^se Ser^me, il seroit nécessaire, et je l'en supplie très humblement, que son secours soit de quelques six mille hommes de pied, et mille chevaulx avec l'assistence d'artillerie en cas de besoing; et le comte d'Anholt se tiendra sur la frontière, et joindra à l'arrivée dudit secours, ce qui se pourra de noz

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 109.



trouppes qui sont de ce costé là, pour entreprendre l'exécution. Je prie sur ce Dieu,

Madame,

De combler Vre Alte Serme de toute sorte d'heur et de prospérité.

Tres humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Nidergeys, proche de Gottingen, le 11 de may 1626.

N° 114[1].

TRADUCTION D'UNE LETTRE DE WALLENSTEIN ET DE TILLY A L'EMPEREUR ET AU DUC DE BAVIÈRE, EN DATE DU 2 JUILLET 1626.

Le ducq de Fridlandt et le comte de Tilly remonstrent et font entendre en toute humilité par ceste leur lettre à Sa Maj. Imp. et au ducq et électeur de Bavière comment qu'ayant recogneu que la prolongation de la guerre et les desseings de l'ennemy ne butent qu'à gaigner temps à son advantage et de faire perdre à l'estat du bien publicq, ils ont trouvé convenir de s'entreveoir et entreparler par ensemble comment qu'ils puissent faire teste à l'ennemy et lui oter tout moyen de faire quelqu'ultérieur progrès et comme le gouverneur de S. M. à Maestricht, M. de la Motterie, a esté expressement envoyé et député vers eux et leur a faict offre de 6,000 hes d'infane et 1.800 chevaulx avecq 6 pièces d'artillerie en sorte toutefois qu'ils auront à exécuter leur entreprinse par le moyen de leur armée et l'assistence de ce secours, suivant que se traicte par les ambassadeurs de S. Mat. Imp. et du ducq et électeur de Bavière présentement en cour de Bruxelles et mesme ledict gouverneur a ordre et commission de s'entreparler avecq eulx sur ce point; qu'ils se sont accordez par ensemble de s'assembler et s'entrevoir à la ville de Duderstadt, et enfin selon l'exigence de la nécessité des affaires auront résolu et conclu estre convenable de faire advancer leurs armées avecq ces trouppes du secours d'Espaigne vers la rivière d'Elbe et de s'en servir avecq l'ayde de Dieu en toutes les occasions selon les occurences du temps et aultres événements le mieulx qu'ils pourront et trouveront convenir. Mais comme cependant il seroit à craindre que la Hollande ou le roy de Denemarcq voyant

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Maximilien de Bavière.



ceste leur entreprinse pourront entretems envoyer et jeter quelques trouppes de leurs armées, dans les pays et eveschez de Munster, Osnabrugh, Paderhorn et contrées voisines de la rivière de Weser et tascher de les ravager et de s'en rendre maistres, qu'ils ont de mesme trouvé estre nécessaire que pour éviter semblables hostiles invasions et ravagements, S. M. C. face au plus tost joindre un aultre gros de gens de guerre tant de l'infanterie que de la cavalerie et les face mectre et tenir pretz à l'entour de Wesel auprès du Rhin pour tenir teste à l'ennemy.

Au reste qu'ils se sont aussy accordez et ont concleu par ensemble que le susdit secours de S. M. C. d'Espaigne de 6,000 h[es] d'infanterie et 1,800 de cavallerie se joindront avecq l'armée du comte de Tilly, et le ducq de Fridlandt y enverra et fera joindre les deux régiments d'infanterie de Holstein et Lunenburg, avecq encore les 1,000 chevaulx du régiment de cavallerie de Lunenburg et qu'ensuyte de ce ils tascheront, avec l'ayde de Dieu, d'employer toute leur extrême valleur et pouvoir pour s'empatronner et rendre maistres des rivières de l'Elbe et du Weser au désavantage de l'ennemy, dont partant ils n'auroient voullu laisser d'en donner part à Sa Maj. Imp. et au ducq et électeur de Bavière.

N° 114[1].

TILLY A SPINOLA.

Monsieur,

Je suis esté quelque temps sans vous escrire, à cause de l'absence et indisposition de mon secrétaire. J'ay cependant receu aulcunes vostres et les dernières du 2 et 7 de May et 8 de Juin. Il m'a despleu de veoir les algarades que le viscomte d'Alpen vous a faict, et qu'il a si peu discrétement usé de l'advis qu'en confidence et à bonne intention je luy avois donné pour divertir ce malheur, qui eut esté capable de ruiner sa fortune, et celle de ses aultres frères, sans que toutefois je luy aie descouvert mon autheur ny monstré vos lettres. Monsieur de la Mottry est parti de retour d'icy, hier matin, vous entendrez tant de luy que des ambassadeurs de S. A. l'Electeur mon maître, ce qu'est de la présente constitution des affaires de par deçà, et à quoy l'on y est. Les trouppes du defunct ducq Christian et quelques aultres du roi

[1] Archives du Royaume. Collection de Routard, n° 10, p. 717.



de Dennemarck, en nombre de 50 cornettes de caval[ie] et 7 ou 8,000 d'infanterie, ont passé le Weser et semblent en vouloir à l'évesché d'Osnabrug. J'écris la cy-joincte à la Sérénissime Infante, la suppliant d'ordonner au comte d'Isembourg de se joindre au conte d'Anholt qui a fort peu de gens pour faire teste à l'ennemy et je recommande aussi la poursuite de ceste affaire, aux ambassadeurs susditz de Sa dite Altèze, je vous prie de tenir la diligente main à tout, pendant que je demeure,

Monsieur,

Votre fidèle ami et serviteur,

JEAN, COMTE DE TILLY.

A Liunden (ou Kinndenn), le 4 juillet 1626.

N° 115[1].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ay reçeu la lettre que vous m'avez escript le 4 de ce mois, et veu ce qu'elle contient, que les trouppes du défunct duc Christian d'Hallberstadt ont passé le Weser et semblent vouloir tirer vers l'Evesché d'Osenbrug, afin que j'ordonne au comte d'Isenbourg qu'il se joigne incontinent au comte d'Anholt et ayde à s'opposer aux entreprinses que l'ennemy pourroit avoir sur le dit Evesché et lieux voysins. En response de quoy je vous diray que j'ay ordonné au dit comte d'Isenbourg de se joindre incontinent au dit comte d'Anholt avec les trouppes qu'il a avecq soy et sont celles destinées à l'exécution a faire sur l'Albis, ayant de plus ordonné que le reste des gens destinés au dit effect qui se trouve astheure en Wetterauw marche incontinent et aille se joindre au dit comte d'Isenbourg, afin de faire retirer le dit ennemy, et après marchent tous joinctz vers Hamelen ou aultre chemin que vous adviserez, en tenant ordre du marquis d'Aytona qui a sollicité pour cela certaines dispenses de l'Empereur. M'ayant le sieur de la Mottry faict rapport de ce que vous avez traicté avec luy que j'ay esté fort ayse d'entendre et vous scaiz grand gré du soing que vous tesmoignez en tout d'avoir au bon encheminement des affaires communes. A tant.

De Bruxelles, le 20 de juillet 1626.

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 158.



N° 116[1].

Madame,

Depuis ma dernière du 10 de ce mois, je me suis rendu au camp devant Gottingen, attendant avec un très-grand désir, la résolution qui se prendra sur le négocié du sieur de la Mottry, concernant le secours ; mais comme elle tarde, et que la saison s'avance grandement, aussy que les trouppes ennemies qui se trouvoient au pays d'Osnabrugh se sont retirées, et une partie d'icelles passée vers Tangremunden et l'Elbe, j'ay estimé que Vostre Altèze Serenissime ne recevra pour importunité cet iteré devoir que je rends au publicq, en luy ramentevant, commé je fais avecq tout humble respect, que le bien commun est interessé en la moindre perte du temps qui se faict en cette conjoincture, et que tant promptement ne scauroit estre la susdite résolution, qu'elle n'aura donné que trop d'avantage à l'ennemy, lequel va croissant de gens et de crédit, et jusques à tel degré, selon les advis que j'ay de bonne part, que le roy de Swede amène en personne à celluy de Dennemarcq, un renfort de seize ou dix-sept mille hommes; je supplie votre Altèze Serenissime de pondérer par sa prudence que les occasions, desquelles dépend le bon succès des entreprinses, s'écoulent avecq le temps, et d'en prendre subject, de faire accélérer le plus que sera possible la susdite résolution, et l'effet que l'on en espère. Je suis,

Madame,

De S. A. S.,

Très humble et obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Au dit camp proche de Gottingen, le 21 juillet 1626.

P. S. sur les nouvelles que le ducq de Friedlandt a que Mansfeldt se bouge et semble tourner la teste vers la Silésie, il a résolu pour gaigner temps d'aller passer l'Elbe, et de s'esloigner de moy, qui diffère de le suivre et de m'avancer pareillement, en attendant la susdite résolution. Cependant je viens de recevoir des advis uniformes de divers endroitz, que le roy de Dennemarcq seroit intentionné de secourir ceste place, et qu'à cet effect il met ses forces ensemble, mesme qu'une partie d'icelles s'est desja rendue à l'entour de Hildes-

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 159.



heim, et at assiégé les chateaux de Steurwalt et Marienbourg appartenant au chapitre du dit lieu. Ce qui me faict réiterer mes susdites supplications envers Vostre Altèze Serenissime avec tant plus d'instance que je trouve les trouppes que j'ay en campagne assez faibles et harassées, et seules peu bastantes pour faire teste à l'ennemy.

N° 117[1].

Madame,

Scachant le sentiment que V^re^ Alt^e^ Ser^me^ à de quelzconcques succès qui arrivent à cette armée, je n'ay deu omettre de luy donner part de celluy, que soubz la conduite du comte de Furstenberg, général de l'artillerie, une partie de nostre cavallerie at eu contre les trouppes de feu le ducq Christian, lesquelles au nombre de quarante sept compagnies de chevaulx bien fortes, et trois régiments d'infanterie, s'estoient avancées du costé de Hildesheim, et après s'estre saisy du chateau de Steurwalt, avoient assiégé et serré de bien prés celluy de Calenberg. Il est doncq que le dit comte, lequel j'avois envoyé vers là, pour observer les mouvements de l'ennemy, empescher ses progrès, et lever, si faire se pouvoit, le dit siége, a le 27 de ce mois, devant le village de Rossing, proche du dit Calenberg, rencontré les dites 47 compagnies de l'ennemy, rangées en bataille, lesquelles il a chargé si vifvement avec 32 compagnies qu'il menoit, qu'il les a enfin mis en desroute, et quant et quant l'infanterie s'est aussy levée, et tous se sont retirez avec grande confusion jusques par de là Hanover, où ils ont faict halte. De la part de l'ennemi sont demeurez morts sur la place en ce rencontre, le coronel Freitagh, deux lieutenants coronelz, six capitaines, plusieurs autres officiers et de deux à trois cens soldatz, pardessus ceulx qui sont esté tuez deçà et delà en la poursuite. On doute du coronel Conrard Nell, le comte Rhingraeff s'est sauvé à pied; les nostres ont gaigné six cornettes, prins plusieurs prisonniers entre lesquels sont deux capitaines, et l'un d'iceulx un comte de Stolberg. En la fuite l'ennemy a désarboré plusieurs de ses cornettes, les bois desquelles, bien jusques au nombre de quinze, on a trouvé par les chemins. Ce sont les particularitez que le dit comte de Furstenberg m'en a mandé; mais d'ailleurs, je ne doibs céler à Vostre Alt^e^ Ser^me^ ce qu'il y adjouste de plus, scavoir que l'on tient pour asseuré, que non

[1] Archives du royaume. Correspondance historique, tome VI, fol. 164.



seulement le coronel Fuchx, mais aussy le roi de Denemarcq mesme, avecq toutes ses forces se vient rendre auprès des dites trouppes, battues plus tost que défaictes, et que son dessein seroit de faire un effort contre moy, je me trouve encore engagé en ce siége, bien foible de gens, et sans espoir de secours du costé du ducq de Fridlandt, qui est passé vers l'Elbe, et ne m'a presque laissé autre assistance que les deux régiments que le ducq George de Lunebourg a levé, lesquelz à peine seront en estat dans un mois C'est ce qui m'oblige d'importuner autre fois Ve Alte Serme et de la supplier très humblement, qu'au moins elle soit servie de me faire assister des deux regiments du coronel Cratz, en attendant la finale résolution du secours proposé par le sieur de la Mottry, l'accélération de laquelle je recommande de rechef avec le plus d'instance que je puis à Ve Alte Serme, priant le créateur de la conserver,

Madame,

En parfaite santé, à longues années,

De Vre Alte Serme,

Tres humble et obéissant serviteur.

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Au camp devant Gottingen, le 30 juillet 1626.

N° 118[1].

ISABELLE AU GÉNÉRAL TILLY. MINUTE.

Mon cousin, nous avons reçeu ce jourd'huy la vostre du 21 de ce mois et entendus les advis que nous donnez, et comme vous nous priez de vous envoyer quelques trouppes par delà, sur quoy nous vous dirons que l'ennemy de par deçà at assiégé la ville d'Oldenseel, et comme nous ne savons point encore quel aultre desseing il pouldroit avoir, nous ne povons asteur séparer nos gens, ains il fault les joyndre jusques veoir comment les afaires s'acheminent à et si elles se disposent de façon que nous le puissions essayer, Je vous peuis asseurer que le feray.

De Bruxelles, 31 juillet 1626.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 119[1].

Madame,

J'ay receu celle qu'il a pleu à votre Altesse serenissime m'escrire le 20 et 31 du mois passé, et veu par la dernière les raisons pour lesquelles elle ne peut à présent séparer ses trouppes, ny nous en assister par deça, comme par la première elle s'estoit montrée toute intentionnée de faire; je suis bien marry que cette bonne résolution a esté si soudainement interrompue, et comme il est apparent que de toute cette saison elle ne pourra consuivre son effect, il nous faudra faire de mieux que pourrons, sans nous y attendre davantage. Cependant je n'ai deu laisser d'advertir Votre Altesse serenissime que je suis venu à bout avec ce siége de Gottingen, l'issue duquel a esté telle, que dimanche passé 9 de ce mois, (après que par un long travail, et avec des tres grandes difficuletés, j'avois faict tirer l'eau d'une partie des fossez de la ville), j'áy, dez le matin, faict jouer mes batteries, avec tel effect, que vers le soir, brèche a esté faicte en deux endroitz, et bien que mes soldats se montroient très résolus de bien faire, néanmoins auparavant que de hasarder l'assault qui ne se pouvoit donner sans grande perte de gens, tant à cause de l'animosité de ceulx de dedans, que de leur grand nombre, lequel comprins ensemble les soldats, bourgeois et paysans estoit bien de six mille combattants, j'ay trouvé à propos de les faire sommer encore une fois de se rendre, sur quoy s'en est suivy qu'ils ont commencé de parlementer, et enfin la capitulation concertée, la ville s'est rendue mardy l'onziesme; c'est une bien bonne place, et laquelle nous est de très grande importance. Les soldatz en sont sortiz avec les armes et le bagage en nombre de cinq compagnies d'infanterie et deux de cavalerie et ont prins leur chemin ver Hanovre. Les advis que j'ay du roy de Danemarq, qui sont très asseurez, porte qu'il a mis toutes ses forces ensemble entre Wolfenbuttel et Gosselaer et que le coronel Fucx s'est joinct à luy avec les trouppes qui estoient devers l'Elbe et ainsy le plus fort de la besoigne me vient maintenant sur les bras; je bouge mon camp et tire vers Northeim et verray si les trouppes que le ducq de Fridlandt a laissé au deçà de l'Elbe, ou partie d'icelles, me pourront joindre, car l'ennemy est accreu en sorte qu'avecq les miennes seules, je ne le pourray pas seulement entretenir. Qu'est ce qu'à présent je

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

sçaurois dire à Vostre Altesse serenissime des occurrences de par deça, priant le créateur,

Madame.

De conserver votre Altesse Sérénissime en parfaite santé à longues années,

De Votre Altesse Sérénissime,

Très-humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Au dict Gottingen, le 14 d'aoust 1626

N° 120[1].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay receu la lettre que vous m'avez escript le 30 du mois passé, extrêmement rejouye du bon succès que soubz la conduyte du comte de Furstenberghe, a eu partie de la cavallerie de l'armée de vostre charge, espérant qu'il s'est suyvy de plusieurs aultres, comme se doibt confier de la justice de la cause et de vostre valeur et sage conduyte. Et quant au secours que vous demandez, vous pouvez croyre que je le vous envoyerois très volontiers. Mais je vous laisse à considérer, si se trouvant les Hollandois en campaigne, après avoir prins la ville d'Oldenzeel et menacans journellement d'assiéger aultres places, le danger qu'il y auroit de les perdre, si la gendarmerie du roy monseigneur et nepveu s'esloingnoit, et le dommage que recepvroit la cause commune si Linghen ou Grol se venoyent à perdre; si les affaires se changeoyent de l'estat en quoy elles sont présentement, je vous assisterois de tout ce que je pourrois, cependant j'ay escript à Don Gonzale de Cordua gouverneur de l'estat de Milan, afin qu'il veuille donner à l'Empereur deux des régimens qu'il a par delà, à ce qu'il les puisse employer en ce qu'il sera servy. A tant.

De Bruxelles, le 17 d'aoust 1626.

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 178.



N° 121[1].

Madame,

C'est une très manifeste preuve de la divine équité que les bons succès accompagnent d'une si heureuse entre suite, la juste cause et les armes de Sa Maj. Imp^le et de l'union catholique, et l'intérest que vostre Altesse Sérénissime y a, non seulement par proximité de sang, mais aussi par le zèle qu'elle a toujours porté au bien commun de l'Empire, m'oblige à lui donner tant plus promptement part de la victoire, que ce jourd'huy, 27 de ce mois, il a pleu a Dieu nous donner contre le roy de Denemarq. Les particularitez d'icelle et de ce qui s'est passé depuis la dernière que j'ay escrit à Votre Altesse Sérénissime le 14 de ce dernier mois, sont qu'ayant esté retardé un jour ou deux après la prinse de Gottingen par quelqu'indisposition mienne, et certaines incommoditez des trouppes, je me suis le 15, rendu aux environs de la ville de Northeim avecq intention de l'assiéger, mais ledict roy qui avoit assemblé toute son armée pour secourrir Gottingen, voyant son dessein failly, et se doutant du mien, m'est le lendemain venu sur les bras si subitement, et avec tant de forces que je n'ai sceu l'empescher de mettre des gens et des vivres dans ladicte ville de Northeim, devant laquelle je n'avois encore prins aucun poste, ny quartier, et comme je vis l'ennemy si accreu notament de cavallerie que la mienne estoit moindre de beaucoup plus de la moitié, j'ay trouvé convenable de prendre l'avantage de certain poste qui estoit à une demie lieue de là et ainsy après avoir soustenu l'ennemy jusques à la nuict, au passage de certaine petite rivière qui passe proche de ladicte ville, je me suis, sans aucune perte retiré audict poste afin d'y entretenir l'ennemy, en attendant l'arrivée d'une partie des trouppes que le ducq de Fridlandt avoit laissées devers l'Elbe et les Eveschez de Halberstat et Magdenbourg; cependant l'ennemi se bougea le 22, et selon que je sceus juger de son dessein par la route qu'il prist, il s'allait jeter sur les pays des princes catholiques, et de faict il avoit déja mis pied dans l'Eichstedt appartenant à l'électeur de Mayence, et s'estoit proposé d'attaquer la ville de Dudenstadt, dequoi ayant eu advis, je me suis avancé avec toute diligence pour le prévenir, et m'estant renforcé des trouppes du ducq de Fridlandt, qui estoient arrivées proche de Gottingen, en nombre de deux régiments d'infanterie et quatre de cavallerie, soubs la conduite du baron des

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

Fours, je me suis mis à l'accoster de si près, qu'au lieu de pousser son dessein il a commencé de se retirer, ce qui m'a faict résoudre de le suivre plus vif-vement, et en sorte que le 25 vers le soir, j'ay découvert son arrière garde avec laquelle mes avant courreurs ont faict quelques légères escarmouches jusques à ce que la nuist est survenue le lendemain 26, l'ennemy a mis le feu en divers villages pour favoriser sa retraite, nonobstant quoy ceulx de mon avant garde l'ont talonné de si près qu'après avoir taillé en pièces quelques six cents mousquetaires et dragons qu'il avoit derrière, il a esté constraint de faire tourner teste à toute son armée, avec laquelle marchant en pleine bataille, il s'est retiré sur une grande montagne qu'il avoit à dos avant que toutes mes trouppes ont sceu arriver, et après nous estre entre saluez d'aucunes canonades, je me suis logé vis-à-vis de luy; la nuict suivante, l'ennemy a continué sa retraite et moy de le suivre dès la poincte du jour; la contrée estoit estroite et entre couppée de divers passages, par lesquels ayant poussé l'ennemy, nous sommes venuz à des plaines ouvertes entre Bockenem et Goslaer proche d'un chateau nommé Lutter, où l'ennemy s'est autre fois trouvé obligé de tourner teste comme il a faict avec toute son armée, se prévalant de l'avantage de la campagne, laquelle estoit plus haulte de son costé, et faisoit un vallon marescageux de l'autre ou j'estois. Icy nostre avant garde a faict halte attendant l'arrivée de toutes nos trouppes, et entre temps le canon a joué de part et d'autre, et vers le midy les deux armées se sont trouvées rangées en bataille. Estant doncq question de s'approcher et voyant que l'ennemy ne faisoit mine de bouger le premier, j'ay commencé à faire avancer et descendre l'infanterie bien avecq incommodité dans le dict vallon et la cavalerie aux aisles par deux passages estroitz. C'estoit à ce second avantage que l'ennemy nous attendoit, car prennant le temps il nous vint charger avec une grande résolution, mais un régiment d'infanterie le soustint avec beaucoup de courage, et après quelque balancement, elle eust enfin le dessus, et le repoussant le mit en désordre. Toute l'infanterie de l'ennemy a esté défaicte et taillée en pièces et presque tous les principaux officiers d'icelle tués ou prisonniers. On a recognu parmy les dicts tués Le lant Grave Phil[e] de Hessen, le colonel Fuchs, général de l'artillerie, le commissaire général Pobitzky, le coronel Marcq Pinz et les lieutenans coronelz Bersabé et Ongewiggt; on doute du comte de Solms, parce qu'aucuns croates ont apportez son cachet, et affirment d'avoir tué celluy qui le portait; entre les prisonniers sont le coronel et commissaire général Lohausen, les coronels Linstorf, Frenckin, Gurtygen, Geest et Courville. Le commissaire général Rantsow, le lieutenant coronel Krip, le major

Ginterot et le commissaire général de la proviande, outre un très grand nombre de capitaines et aultres moindres officiers qui sont esté tuez et faictz prisonniers, desquels on n'a sitost sceu dresser liste. L'artillerie que l'on a gaignée monte au nombre de 22 pièces et les drapeaux qui sont desjà remis entre mes mains passent les 60, avec 6 cornettes. Il y a eu fort peu de soldats prisonniers, hormis quelques deux mille qui s'estoient retirés au dict chateau de Lutter avec 29 drappeaux, lesquels se sont aussitost renduz à discrétion, et on en a faict aucunes compagnies qui sont esté reparties parmy nos régimentz. Nous avons perdu 4 ou 5 capitaines, mais nul autre plus grand officier et entre iceulx qui se sont bien comportez en ceste occasion, le comte d'Anholt, mareschal du camp général, s'est dignement acquité du devoir de sa charge, la gloire de cette victoire appartient à ce grand Dieu des armées qui nous a faict la grace de l'avoir obtenue. Et m'en réjouissant très humblement avecq Votre Altesse Sérénissime je la supplie de la conserver,

Madame,

En parfaite santé à longues années,

De Votre Altesse Serenissime,

Très humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE DE TILLY.

Au camp proche du dict Lutter le 28 d'aoust 1626.

N° 122[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, nous avons volontiers entendu, par votre lettre du quatorzième de ce mois, l'heureux succès du siége de la ville de Gottinghen et que cette place pour estre de l'importance que nous mandez soit réduite soubs l'obéyssance de sa majesté impériale, nous en rendons grâces à Dieu et vous en disons à la bonne heure, vous souhaittant toute prospérité en vos ultérieurs desseins, et quant au surplus de vostre dicte lettre concernant le renfort qui vous seroit nécessaire, nous vous remectons à ce que nous vous manderons par le premier. Cependant nous prions Dieu de vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde et protection.

Bruxelles, 29 aoust 1626.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 123[1].

Madame,

Ce m'a esté une grande consolation d'entendre par celle que Vostre Altèze Sérénissime a esté servie de m'escrire le 17 du passé qu'elle se soit tant resjouye du bon succès qu'une partie de nostre cavallerie avait eu, proche de Calenberg, et je ne veux douter qu'elle l'aura esté bien davantage de la bonne nouvelle que je luy ay mandée le 28 de la Victoire dont il a pleu à Dieu confirmer la justice de la cause de sa majesté impérialle contre le roy de Denemarcq. Si j'ay eu raison de tant presser le secours, ayant à faire avec un si puissant ennemy, il n'y en a moins aux considérations qui ont empesché Vostre Altesse Sérénissime de l'envoyer, mais cette providence divine qui passe par dessus la prudence des hommes a disposé le tout mieux que ne pouvions espérer. Je me suis, ja passez trois jours, rendu en ce lieu qui n'est qu'à une heure de chemin de Wolffenbuttel d'où non seulement j'ay escrit aux Estatz et villes de ce pays et les admonesté de leur devoir, mais aussy j'ay envoyé presque toute ma cavallerie avec 1,500 dragons que j'ay faict esquipper, soubs la conduite du comte d'Anholt pour suivre le dict Roy de Denemarcq qui s'est retiré de vers Hambourg et se fait entendre de vouloir retourner bientost avec nouvelles forces pour tenter la revange, j'ay aussy mandé quelques trouppes vers le château de Liebenbourg et à cet instant me vient advis qu'il se seroit rendu. Dieu soit loué de ses grâces, et veille bienheurer les armes de sa Majesté catholique, conservant vostre Altesse Sérénissime,

Madame,

En parfaite santé longues années.

De Vostre Altesse Sérénissime,

Très humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

P. S. Le commissaire que j'ay envoyé à Brunswich acheve de m'advertir que le ducq régent y est arrivé, que les Estats du pays donnent espérance de se vouloir accommoder et qu'à cette fin leurs députez me viendront trouver aujourd'huy 3 de septembre.

Au camp proche de Leinen, le 3 de septembre 1626.

Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 124[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay reçeu la lestre que vous m'avez escript le 3 de ce mois et veu tout ce qu'elle contient, espèrant que parmy l'ordre que vous avez donné au comte d'Anholt de suyvre le roy de Dennemarcke avec la plus part de la cavallerie et les dragons (1,500) se ensuyvra encore quelque bon effect, aussi suis-je esté fort ayse de veoir l'espoir que vous dictes y avoir que les estats de Braunswyck s'accomoderont à la raison et dont j'attendraye en bonne dévotion les nouvelles. Et comme je vous ay ces jours passez en réponse de vostre lettre du 28 du passé, escript ce que se m'offroit touchant l'estat des affaires de delà je vous envoye cy joincte copie de ma lettre si par aventure elle ne fust arrivée à vos mains.

De Bruxelles, le 13 de septembre 1626.

N° 125[2].

Le duc et él[r] de Bavière écrit à l'Infante le 15 de septembre 1626 que depuis les instances qu'il a faites pour qu'elle envoie des secours au comte de Tilly, « il a plue au bon Dieu d'octroyer au comte de Tilly une victoire si signalée contre le roy de Dennemarcq, que nous avons faict entendre à V. Al. par noz susdits ambassadeurs, il n'est désormais nullement besoing que V. A. envoye ledit secours au comte de Tilly, ains elle s'en pourra servir ès aultres desseins. »

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du Royaume. Correspondance de Maximilien de Bavière, tome V, page 24.

N° 126[1].

AU S[r] DE TILLY.

Mon cousin,

Comme nous sommes advertis se rendre grande quantité de munitions de guerre par le Weser, qui se mène vers les Provinces-Unies, croyant que par adventure vous ne vouldrez vous mectre à les arrêter, j'ay bien voulu vous faire la présente pour vous requérir que vous vouliez bien tirer du château de (Holoni?) les gens qui y sont afin que nous y en puissions envoyer par le comte Henry de Berg de celles de ceste armée et laisser d'empescher la descente des dictes munitions de guerre.

De Bruxelles, le 24 de septembre 1626.

N° 127[2].

JOHANN GRAVE VON TILLY FREYHERR VON MARBAIS, HERR ZUE BALASTRE MONTIGNY UND BREITENEGG.

Unseren gruss zuvor Ehrenveste Vorsichtige und Volweise liebe besondere. Auss Eurem schreiben haben wir gern vernommen dass Ir euch uf hiervoriges Ansinnen, bey deme uf dem haus Neuwaldt ligenden kœnigl. dennemarkischen Capitain, des Abzugs und prœoccupation halber zu interponiren gefallen lassen.

Alldieweile sich aber uf des Khœnigs resolution. alss welche etwan gar spœth fallen; oder aber vol gar ausspleiben mœchte nicht zue verlassen, sich auch meiner unterhabenden Armaden angehœriger General Zeugmaister herr Grafe von Furstenberg, immittelst selbiger endts angenaihert haben würdt, von welches beyhabenden soldaten, da er eine zeitlang allda ufgehalten würde, vill ungelegenheiten, die wür gleichwol auch volermelter herr Grave, wanns nur eine mœglichkeit sein solte, villieber verhutet sehen mœchten, causiren dürffen, so wollen wir Euch hirmit nochmals freundlich und gunstig ersucht und angesonnen haben, dass ir beruhte uf euch genomene Interposition Euch und den umbligenden Unterthanen zue

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



selbsten gereichenden gunsten, alsbey befurdlichst prosequiren und vortreyben, auch hierzue veil wie obverstanden, uf des khœnigs resolution nit zue fussen, an den bequemben und gedeihlichen Mitteln erkhisen und an handt nemen wollen. Gottlich obacht uns damit allseits verbunden.

Gutwilliger

JOHANN GRAVE VON TILLY.

Datum Seitsdorff den 26 septembris 1626.

Herrn Ehrenvesten, Vorsichtigen und Wolweisen unseren lieben und besonderen Burgermeister undt Rath der stadt Hildesheimb.

N° 128[1].

Madame,

J'envoye par ces lignes aux pieds de V^re^ Al^se^ Ser^me^ mes très humbles remerciemens pour la Congratulation qu'il luy a pleu me faire par sa lettre du 9 de ce mois, de la victoire que la divine bonté a voulu opérer par cette armée contre le roy de Denemarcq, et je me sens tant plus obligé à la royale debonnaireté de V^re^ Al^se^ Ser^me^ d'une faveur si signalée, que le peu que pour ma part j'ay sceu contribuer à l'heureux succès de cette journée n'est autre qu'un acquit de mon debvoir, l'honneur et la gloire y acquise appartenant à celluy qui nous a si libéralement departy l'assistance de ses saintes grâces.

J'advoue avecq V^re^ Al^se^ Ser^me^ que ce qui importe à l'acçomplissement de cette victoire, et au bien publicq est de ne donner le loisir à l'ennemy de se rallier ains de le poursuyvre, comme j'ay aussy tasché de faire, ayant à cest effect envoyé incontinent après luy presque toute ma cavallerie et une quantité de dragons que j'avois fait esquipper expressément, mais soit que la peur ait donné des ailes à l'ennemy, soit que la lassitude et la défatigation ait retardé les nostres, ilz ne l'ont jamais sceu attaindre ny l'empescher de gaigner l'Elbe; surquoy, ne trouvant en aucune raison de guerre que je debvois passer oultre, et laisser à dos tant de places, que l'ennemy avoit partout laissé garnies en ces quartiers, je me suis jeté sur icelles, et ay réduict Liebenbourg, Sladen, Wila, Horenburg et les fortz de Hessendam, tout postes et passages de considération qui estoyent entre nous et les eveschez de

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 202.

Halberstadt et Magdenbourg. J'ay aussi traicté en sorte avecq le ducq regent et les estats de ce pays, qu'ilz se sont accomodez et par un solennel revers ont renoncez à la faction du roy de Denemarcq, et se sont remis à la dévotion de Sa Majesté Impériale avecq promesse de procurer par tous possibles moyens de faire sortir dudit pays les garnisons ennemies, comme il s'est faict à Hannover et Northeim. Ceulx qui sont dans Wolffenbuttel se trouvant au double plus forts que les bourgeois, et bien pourveuz de vivres et de munitions, se sont résoluz de s'y vouloir maintenir. Le mesme avoient faict ceulx qui estoient dans Steinbrugh, et Neustat, places fortes et d'importance, l'une sur le passage entre Hildesheim, Braunswich et ledit Wolffenbuttel, et l'autre sur la rivière de Leine, qui est comme la clef du pays, mais après avoir soustenu quelques jours le siége, et le canon, ilz se sont renduz par accord. Qu'est tout ce que j'ay sceu faire jusques maintenant, neantmoins avecq une armée tout à faict harassée et notablement diminuée par le travail continuel de tant de mois, et les maladies qui s'y sont glissées, mal payée, et qui n'a touché argent depuis l'hiver passé, et d'ailleurs tellement incommodée de necessité et principalement de celle de vivres, que l'infanterie a desja esté plus qu'une fois huict jours entiers sans recevoir du pain. Ledit ducq regent de Brunswich, le ducq Christian de Lunenbourg, evesque de Minden, et les villes voysines s'excusant sur l'impossibilité et la ruyne et désolation du plat pays, causée depuis deux ans en ça par les trouppes tant dudit roy de Denemarcq que du prince Christian dit Halberstat. Et ainsy les ultérieurs progrès que je pourrois faire, vont interrompuz par les manquemens susdits. Cependant les advis que j'ay, portent que le dit roy avecq l'assistence de l'administrateur de Hal et d'autres ses adhérens et confféderez se va grandement renforçant, et qu'il a mis un pont sur l'Elbe proche de Bleckede; ainsy que le passage de Mansfeldt en Hongrie, pourroit bien causer des nouveaux mouvemens là hault. et retarder le fruict que l'on eust peu espérer des bons succès qu'avons eu par deça. Je supplie V^re Al^se Ser^me de croire de la servitude aussy dévote que perpétuelle que je luy ay vouée, et à toute sa Sérénissime maison que je souhaitte avecq passion, d'avoir plus de moyen et de commodité de m'employer à son contentement, en l'exécution de ce que s'a traicté et que le gouverneur de Maestricht m'a déclaré. Demeurant, sur ce, à jamais, Madame,

De V. A. S.,

Très-humble et obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Au camp proche dudit Neustat, le 28 de septembre 1626.



N° 129[1].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, je vous ay faict la présente pour vous dire et vous requérir que vous veuilliez favoriser le bon acheminement de la personne de François de Messchede de Pryleu, aussy le bon passage des pièces d'artillerie de fer fondu qu'il doit mener de la conté de Minden et environs vers ces pays, pour le service du Roy mon seigneur et nepveu, et je le tiendray de vous à plaisir fort agréable.

De Bruxelles, le 8 octobre 1626.

N° 130[2].

L'ÉLECTEUR DE SAXE A TILLY.

Von Gottes gnaden Johann Georg hertzog zue Sachsen und Churfürst.

Unseren gruess zuvor, hochgeborner lieber besonder, Wir haben euer den 19t. undt 29t. hujus datirtes schreiben von Euerem trompeter empfangen, unndt auss demselben gern vernohmen dass Jhr unser der interposition halber ahn Euch gethanes schreiben der Rœm. K. M. unserm allergnœdigsten fürsten undt Herrn, und dan dem Durchlauchtigsten hochgebornen fürsten und Herrn unserem freundtlichen lieben Vettern und Brudern herrn Maximiliano Pfaltzgraven bey Rhein, des heyl. Rœm. Reichs Erztruchsœssen und Churfürsten zugeschicket, Jhrer Ld. erclœhrungh uns communicirt und dieselbe Jhr solches werckh auch freundlich gefallen lassen, so woll auch der Accommodirungh halber, nochmal willfahrig erpiethen, allein umb befœrderungh der sach pitten und wass Jhr sonsten suchen thuet.

Nuhn zweiffeln wir nicht, Jrh werdet hinzwischen unser den 15t hujus datirter schreiben von unserm trompeter bekommen, und darauss wie Eyferigh wir uns diess Werckh angelegen sein lassen, dass auch keine werzœgerungh darunter gesucht werdte, sovern allbereit unsere geheime und kriegsrathe dergestalt nach Braunschweigh abgeordnet, dass sie heuth oder morgen daselbst einkommen und zur Interposition schreitten sollen, verstanden haben, so woll dass wir Euch ersucht

[1] Archives du Royaume. Secrét. d'Etat allemande. Carton 189. [2] Ibid.

die Eurige auff solche zeitt auch abzuesenden, unndt den hertzogh zue Friedlandt, der zwar von Uns hierunder glaicher gestalt angelangt hierzu ebenmassen zue disponiern, dess versehens Jhr werdet Euerr thaills nichts, so zue befürderungh dieser handtlungh thienlich Eurem Erpiethen nach erwinden lassen, der Allerhœchste wolle zue solchen tractaten gluckh und heyll auch sovill gnadt verlegen, dass der vorgesetzte zweckh erreicht, friedt und ruhe diesem Crayss wiederpracht, undt dadurch alles Unheylls vorkommen werdte.

Wie Euch auch in Ermelten unseren schreiben angedeutet, dass fursten und stœnde zum stillstandt undt liefferungh der Proviandt vor die Armeen erinnert und von uns ersucht, also seindt wir der hoffnungh es werde voran kein mangell erscheinen, undt mann alles dasjehnige auss dem wegh raumen so dem Interposition werckh hinderlich sein mochte.

Thuen uns auch gegen Euch der Uberschikten Avisen bedancken, und erpieten uns nochmahls nichts zue underlassen, so zue befürderungh bevorstehender handtlungh gereichen magh, damitt zu verspiehren wir an verzœgerungh kein belieben tragen.

Woltens Euch in antworth hinwieder vermelden, undt seyn Euch in Gnd^e wohl gewogen.

JOHANN GEORG. CHURFUST.

Datum Dressden den 24 octobris 1626.

N° 1311.

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, le capitaine François Lannyn, dit Prévost, nous a faict représenter que luy seroit escheve une succession de la part de son nepveu, feu Charles Lannyn, dict Prévost, de son vivant sergent major du comte Adam J,   gouverneur de Linz et décédé passé deux ans environ. Et comme il est plus que raisonnable que à un chacun soit donné contentement ce qui luy compète, et mesme à ceulx qui par leurs services et leurs comportemens se rendent dignes de faveur et support, comme nous sommes informez que faict le dict capitaine, estant en actuel service de sa Majesté, nous sommes meuz de vous faire ceste, affin de vouloir escrire sur ce subject au dict comte et procurer par vostre crédit et autorité que le dit capitaine puisse recueillir le fruit de la dicte succession, soit en argent, chevaulx

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



et aultres meubles, selon que seura trouvé convenir, ensemble luy faire payer ce qui se treuvera deu au défunct, lorsque se feront les descomptes de la compagnie, au surplus donnant ordre que le tout soit addressé à la maison du baron Don Martin de Samogy, lieutenant de nostre garde des hallehardiers, et j'estimeray particulièrement ce que vous ferez pour luy à ceste mon intercession. A tant, etc.

De Bruxelles, le 2 novembre 1626.

N° 132[1].

TILLY AUX DÉPUTÉS DE L'ÉLECTEUR DE SAXE.

Mein freundtlichen gruess, besondere geliebte herrn unndt freundt

Auss der Herrn freundtlich schreiben vom 5 dieser, darin in nahmen Churf. Durchl. zue Sachsen, Burggraven zue Magdeburgh unserers allerseits gnedigsten Herrn uff die ubernommene Interposition sie mir zum stilstandt undt gantzlicher abhandtlungh der sachen vierzehn tage, von tag der einliefferungh ermeltes dero schreibens, bestimmen undt ansetzen, mag Ich Ihnen hier wieder freundtlich nicht bergen, wass gestalt deroselhen trompeter mit beruertem notification schreiben gestern den 18 dieser neuen Calenders, spœt bey mir ankommen undt daselbige zue meinen handen überlieffert, so ich gepührlich erprochen, undt angedeuts inhalts lesend vernohmen, erclœre mich darauff dass Ich die beraumpte zeit uber den stillstandt an meinen orth halten berait undt willigh.

Damit Ich aber die zeit der abhandlungh nit vergeblich undt hiengegen auch wissen mœchte, wessen sich die kœn. May. zue Dennemarckh undt Norwegen, so dann der gantze nidersœchsische Crayss uff der herrn gleichmessige notification des stilstandts undt anders halben gegen sie erclœrt, so ist an dieselbe mein freundtliches geeinnen, sie wollen mir dissfalls die kœnigliche undt niedersœchsische erclaerungh zue meiner nachrichtung in abschrifft ohnbeschwehrt communiciren, dan von hergezogenen salvum conductum vilfertigh mitt uberschicken undt zugleich bey hochwollgedachtem Niedersœchsischen Crayss verfuegungh thuen, damit immittels wehrenden friedens handtlung Ich mitt quœstirn der notturft nach versehen werden mœge.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton 189.



Wollte den Herrn Ich hinwieder zue meiner resolution freundtlich nit verhalten, denen Ich zue behaglicher freundtlicher diensterwayssung.

JOHANN GRAVE ZUE TILLY.

Ahn die Chur Sœchsische nacher Braunschweigh verordnete commissarien.

Datum Im quartier Rosswege den 19 november 1626.

N° 133[1].

Hochwollgeborner Graff.

Euer Exc. schreiben haben wir von dero trompetter woll empfangen, unndt dessen inhalt ablesendt vernohmen, wass nun Churf. Durchl. zu Sachsen, Burggraf zue Magdeburgh unser gnedigster herr, wegen der Uff fursten unndt stendt der lœbl. Nid. sœchsischen krayss beschehenen freundliche unndt underthœnigste suchen, ubernommen unndt Euer Excell. allberait entdeckten interposition sich weiter resolviert würdt E. Ex. auss unserer an dieselbe sub dato den 5[ten] hujus gethanen aussfuhrlichen Notification, welche durch einen aignen Trompeter E. Ex wir zugefertiget, umbstendig vernehmen.

Unndt dieweill es in diesen Terminis beruhet, als werden E. Exc. auss dero hohen discretion selbst erwaisen undt bey solchem gestandt die notturft unndt demnach ferner also undt desmassen bequemen, damit dero zu ressurirungh des werthen friedens unndt gedeglichen ruhe, continuirliche naigungh desto mehr zu verspühren.

So baldt von fursten unndt standen unns der salvus conductus vor E. Exc. gesandt zukommet, soll solcher ohne ainiche saimnuss E. Ex. eylendt nachgeschickt werden.

Unndt E. Exc. underwillige unndt wollgefœllige dienste nach vermœgen zu erzeigen seidt wir jederzeit bereit undt stehen gevlissen.

Churf. Durchl. zu Sachsen anhero verordnete gesandte.

GEORG VON WERTHEIM. CRAFT VON BODENHAUSEN, OBRISTER.
CARL BOLSTEIN. JOHANN BOLSTEIN.

Ahn Herrn Graven zu Tilly.

Datum Branschweig den 7[ten] novembris 1528.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton 189.



P. S. Als eben dieser Currier ablaufen wollen schicken die Churf. sœchsische gesandte dem herrn general den begerten Pass vor ihre abgesandte zue, so nicht allain vom Kœnig zue Dennemarkh, hertzogh Fridrich Ulrich zue Braunschweigh, sondern auch von des Creysses anwesenden gesandten gesiegelt undt underschrieben, waruff die Gesandte ferner wie die Copey ihres schreibens Lit. T. hirbey ausswevsen ahn herrn General begehrt, zue schleuniger befurderungh der sachen ihre abgesandte erstes auch abzufertigen, vermeine herr Generalwerde morgenden tags den herrn Grafen von Furstenbergh undt commissarium Ruppen nacher Braunschweigh abordnen, wass sie vor instruction mittnehmen, undt sonsten aussgerichten werden wirdt, davon will Ich mitt nechstem Copey uberschicken, Unser Herr Gott gebe das etwas nutzliches aussgerichtet werden moge.

Datum im quartier zue Schulenburgh den $\frac{22}{12}$ Novembir aº 1626.

Nº 134[1].

COPIE ENVOYÉE A TILLY PAR LES DÉPUTÉS DE CHUR-SACHSEN. VOIR LA LETTRE 133.

Christian der Vierdte, etc., etc.

Unsern gnœdigsten wohlgeneigten Willen zuvohr, Würdige, Edle, Ehrenfeste, Erbare hoch und Wohlgelœrthe liebe besondere. Auss euerem vom 29 des abgewichenen monath datirten, aber heut dato allererst hirr insinuirten schreiben, ist Uns referirt worden, wass Jhr an Uns wegen ertheilung eines Gelayts uff die Deputirte so der general Tilly, zu der anjetzo in Braunschweig angestelten Versamblung abzuordnen, sich erbotten haben soll, begehret und gesuchet, wan wir dan an Unseren Ortt an beforderung dessen, so zu wiederbringung des friedens befœrderlich sein kann, keinen mangel erscheinen lassen wollen, so überschicken wir euch nebengefügt solch Glaydts, gndg[t] gesinnendt Jhr erwehnten General avisiren wollet, dass er an die anzahl der Personen damit die deputirte ankommen werden, unserm general über die Reutterey des herzogs von Sachsen Weymar Ld. vorher, ehe dan sie aufziehen, gebührlich Notificire. Und wir bleiben Euch mit kœn. gn. wolhlbeygethan.

CHRISTIAN.

Datum Neyburg den 8[ten] Nov. 1626.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton 189.



An der fursten und stœnde dess Lœblich Niedersœchsischen Crays-
ses an Jtzo. zu Braunschweig anwessende Rœthe und Gesandte.

N° 135[1].

LES ENVOYÉS DE L'ÉLECTEUR DE SAXE A TILLY.

Hochwohlgeborner Grave, E. Exc. seind unsere u. s. w.

Gnœdiger herr, E. Exc. andworts schreiben ist Uns wohl eingeliefert. Dass nun Jhre Churf. Durchl. zue Sachsen, Burggrafens zue Magtburgh unseres gnadigsten Hernn, gueter meinung nach, sich E. Exc. anerklœret die zum stillstandt und gœntzlicher abhandlung der sachen bestimmte vierzehn tage, von zeitt der einlieferung, so E. Exc. den 18/8 tag hujus geschehen, anzurechnen, solchen stillstandt an ihrem Ort zu halten; solches alles wird hœchbg. Jhrer Churf. Durchl. zu sonderbarer gnedigster wohlgefelligkeit gereichen, E Exc. thun auch hierdurch dero hoch rühmlich nahmen je mehr und mehr vernehmen. Hochgem. Jhrer Churf. Durchl. treu und wolhlmeinende resolution haben wir fürsten und stœnden anwœssenden Rœthen, Bottschaffter und gesandte alsbald ebenmessig (wie E. Exc. wir albereit im vorigen schreiben vermeldet,) schrifftlich intimiret und erœffnet, befinden auch das Jhnen solches gantz angelegen und dahero an die Kœn. May. zue Dennemarckh, Norwegen, als Crayss Obristen mitt gantz beweglicher errinderung eylend gebracht, und seindt ersten Jhrer Kœn. May. einwilligung und consension gewertig. so bald nun Uns solche zukommet, so soll E. Exc. dero begehr nach, wahre abschrifft davon gantz unsaumblichen zugesandt werden.

Den Salvum conductum (so erst Uns heut spaeth' eingehandiget) empfahen E. Exc. hierneben originaliter, und zwar nicht allein von der Kœn. May, zu Dennemark, Norwegen, als Crayss obristen, sondern auch hertzog. Fridrich Ulrich zu Braunsweigh Fl. Gn.; dann der fürsten und stœnd anwessend Rœthen, bottschafftern, und gesandten.

Und dieweil hœchstged. Jre Kœn. May. in Jhrem an fürsten und stœnde allhier sich befindende Rœthe und Gesandte gethanen gedges schreiben (wie E. Exc. auss beyliegender copie, so Uns vom Crayss communiciert ersehen) suchen, dass E. Exc. gesandte auff zug und

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Carton 189.



anzahl dero Persohnen, Jhr. Kœn. May. besteltem General über die Reuterey des herzogs zu Weimar Ld. F. Gn. notificirt werden mœchte, so werden E. Exc. hirinnen Jhrem hohen Verstandt nach, der sachen auch zu thun wissen, und nummehr dero lobwürdigen erbietten zuvolg Jhre Gesandte desto schleuniger anhero abzuordnen geruhen, und den gedaülichen Gott wohlgefelligen friede und ruhsamen wohlstandt an Jhren hohen ort zubefordern, nachmahlig jederseits wohlgeneigt verbleiben.

Wass dan endlich E. Exc. wegen Verschaffung der quartiere anderweit erinnern, desswegen wird verhoffentlich E. Exc. Unser an dieselbe unter dato den 17/7 diesses gethane beantwortung wohl zugebracht sein, und E. Exc. wegen angeführter Motiv, auch ihren von Gott sonderbahren gegebenen hohen Juditz ermessen, wass nummehr weil die sach in diessen Terminis des stillstandts und gutlichen accordts auff so gantz kurtzer zeitt versirt und beruhet, die notturft und demnach auch hirinnen dero zufriede, ruh und aller billigkeit hochrühmlich intentionirtes gemüth erweissen.

Welches E. Exc. wir in diesser eil vermelden sollen undt sein E. Exc. wir interwillige.

Churf. Dhlht zu Sachsen anhero verordnete Gesandte.

CRAFFT VON BODENHAUSEN. GEORG. VON WERTHEIM.
JOHANN BOLSTEIN. CARL. BOLSTEIN.

Datum Braunschweig den 10e novembre A° 1626.

N° 136[1].

ISABELLE AU COMTE WERNER T'SERCLAES DE TILLY.

Très chier et bien amé, nous avons receu la lettre que vous nous avez escrit le 21 du mois passé, ayant esté bien ayse de veoir tout ce qu'elle contient : aussy pouvez-vous bien croyre que nous recevrons toujours grand contentement de ce que sera de vostre bien et des vostres, en suyte de quoy nous avons fort volontiers escrit les lettres de recommandation, allant cy joinctes, que vous nous avez demandé pour l'Empereur et le ducq de Lichtensteyn que nous soubhaistons grandement que vous soyent si utiles et fructueuses comme vous les pouvez désirer.

De Bruxelles, le 4 de décembre 1626.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 137[1].

SON ALTESSE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, par la Vostre du 28e du mois passé, nous avons entendu la signalée victoire que Dieu vous at donné sur le Roy de Dennemarque, de laquelle nous en rendons louange et graces à sa divine bonté qui at confié la défense de sa cause à vostre valeur et à la sage conduite de vostre armée, quoique sans assistence et beaucoup inférieure au nombre d'un si puissant ennemy. C'est en quoy Dieu vous a voulu tant plus donner d'honneur, afin que de voz mains ce bien arrivat à tout l'empire et signament à nostre serénissime maison et à la maison électorale de Bavière, partant nous vous en donnons la bonne heure, et vous vous pouvez asseurer que toute nostre séréniszime maison le recoignoistra envers vous comme il convient. Ce qui importe présentement à l'accomplissement de ceste victoire et au bien publicq, est de ne donner le loisir à l'ennemy de se rallyer, ains de le poursuivre et de l'obliger à se retirer des confins de l'Empire, et si Dieu nous faict cette grâce, exécuter ce qui s'at traicté, et que le gouverneur de Maestricht vous at déclaré, en quoy vous accroistrez infiniment noz obligations. Et comme le ducq de Fridlandt est à la poursuite de Mansfeldt et de Weymar, nous luy avons escript que si Dieu luy donne les bons succès que nous espérons de sa main, que nous trouverions très nécessaire qu'il taschat de s'asseurer de quelque port de mer en la coste de Pomeranie, pour empescher les invasions du Suédois et de tout autre ennemy par là. Et sur ce nous prions Dieu, mon cousin, nous conserver en ses saintes graces.

De Bruxelles, le 9e septembre 1626.

N° 138[2].

Mon cousin, je vous fays la présente pour vous requérir de faire retirer les gens de guerre que vous avez à Hornvoorden, au comté de Ravensberg, pour y loger ceulx que le comte Henri de Berg y envoiera.

De Bruxelles, le 2 de septembre 1626.

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique, tome VI, folio 190.
[2] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 139[1].

Très chier et bien amé, nous avons reçeu la lettre que vous nous avez escrite, le 21 du mois passé, ayant esté aise de veoir tout ce qu'elle contient; aussy pouvez-vous bien croire que nous recepvrons toujours grand contentement de ce que se fera de vostre bien et des vostres. En suyte de quoy nous avons fort volontiers escrit les lettres, que vous nous avez demandées pour l'Empereur et le prince de Lichtenstein, que nous souhaitons grandement que vous soient utiles et fructueuses, comme vous pouvez le désirer. A tant, etc.

De Bruxelles, le 4 de décembre 1629.

N° 141[2].

LETTRE QUE S. A. S. POURROIT ESTRE SERVYE D'ESCRIPRE A S. M. I. EN FAVEUR DU NEPVEU DU CONTE DE TILLY. DESPESCHÉ LE 5 DE DÉCEMBRE 1626.

Le comte Werner de Tilly m'a donné à entendre comment que le conte Jean de Tilly, lieutenant général de l'armée de l'Union catholique l'ayant faict son héritier universel de ses biens acquis en l'Empire, il désireroit bien qu'il y establisse sa demeure ès pays héréditaires de notre ser^{me} maison, affin qu'il la puisse de tant mieulx servir, et que par ainsy, iceluy se recognoissant obligé de donner ce contentement à son dict oncle, il s'auroit résolu de faire traister un mariage avecq la fille du prince Charles de Lichtenstain pour avecq tant plus d'appuy pouvoir par delà establir sa demeure et satisfaire au désir de son dict oncle, en me priant partant qu'estant iceluy vassal du roy monseigneur et neveu, de le vouloir favoriser de mes recommandations envers V. M. et Dilection Impériale à cette fin qu'elle veuille estre seroye, non seulement de le faire jouyr des promesses et mercèdes faictes à son dict oncle pour le regard et en récompense de ses bons services renduz comme il est notoire, ains aussy de le favoriser et l'honorer de sa protection au faict de sa prétention du dict mariage.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Ibid.



Ores les services du dit lieutenant général conte de Tilly son oncle renduz au bien de l'Estat publicq et à V. M. et Dn Imp. et à toute nostre maison estant tels qu'à juste raison ils doibvent estre recogneuz envers luy et les siens par l'advancement de leur bien, je me trouve par là conviée, comme aussy par les services que le dit conte Werner de Tilly a jusques icy tasché de rendre en la dite armée et la vollonté qu'il tesmoigne de les voulloir continuer, de luy gratifier en ceste sienne demande, priant partant très-affectueusement V. M. et D. I. qu'elle veuille estre servye de lui faire en ses susdites prétensions, la grâce et mercède qu'il espère de la clémence Impériale et au reste de l'honorer de sa protection Impériale en toutes les occasions et particulièrement et ceste de son dict mariage, en sorte qu'il en puisse consuyvre l'effect qu'il se promect moyennant ladite clémente interposition de l'autorité de V. M. et D. I.

N° 142[1].

Madame,

J'ai avecq tout humble respect reçeu le commandement qu'il a pleu à Vostre Altèze Sérénissime, me faire par sa lettre du 2 de décembre passé, de retirer les gens de guerre que j'ay à Hervorden et au comté de Ravensperg pour y loger celles que le comte Henry de Bergh y envoyera. Je suis bien marry que je n'ay la volonté assez libre en ce regard pour pouvoir excuser par une prompte obéissance, toute autre response que je viens à faire à Votre Altesse Sérénissime, laquelle je supplie d'entendre, que les gens de guerre que j'ay à Hervorden, ne sont que quelques cinquante soldats que ceulx de la dicte ville entretiennent par forme de sauve-garde sur ce que Sa Majesté Impérialle a esté servie de la leur accorder par escrit, en considération de la fidélité et affection qu'en toutes ces occasions ils ont tesmoigné au service d'icelle, aussi fault-il que je leur donne ce témoignage, qu'ils ne se sont laissé esbranler par les pratiques de nos ennemis, lesquels n'ont manqué de le solliciter, nommément le ducq de Weymar au printemps passé, qui leur fit des grandes promesses pour les desbaucher de la dévotion de sa dicte Majesté Impériale en laquelle néanmoins ils se sont conservés au notable bien et avantage des affaires publiques, sur les asseurances que je leur ay donné de la part de sa dicte Majesté de

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



les maintenir en sa protection. De façon que je ne puis les abandonner sans le sceu et commandement exprès de sa dicte Majesté, n'y d'ailleurs aussy retirer les dicts 50 soldatz, sans un évident danger de causer quelque grande altération parmi ceulx de la dicte ville, laquelle seroit autant préjudiciable au bien commun pour les inconvénients qu'en pourroient résulter, qu'inutile pour le service de Vostre Altesse Sérénissime parce que le petit nombre de mes dicts soldatz n'a aucun pouvoir en la dicte ville, et n'est bastant pour y faire intromettre ceulx que Votre Altesse Sérénissime y envoyeroit contre le gré des bourgeois. Quant au comté de Ravenspergh, l'extrême nécessité m'a constraint d'y loger quelque nombre de cavalerie laquelle ayant enduré les fatigues d'une si longue et fatigeuse campaigne, et ne sachant où la pouvoir accomoder ailleurs, j'espère que Vostre Altesse Sérénissime la voudra laissez jouyr de ce peu de repos, et qu'elle prendra en bonne part mes susdictes raisons en attendant que sur l'advertence que je donne à sa dicte Majesté Impériale et à monseigneur l'Electeur de Bavière du désir de Vostre Altesse Sérénissime je puisse recevoir leurs ordres, sur quoy je prie le Créateur,

Madame,

De conserver VostreAltesse Sérénissi me en parfaite santé, à longues et heureuses années,

De V. A. S.,

Très humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Peyre, le 5 janvier 1627.

N° 143[1].

TILLY A SPINOLA.

Monsieur,

Je debvois bien excuser d'importuner si souvent Votre Excellence par mes intercessions, mais sa courtoisie lui at acquis une telle réputation, que ce seroit luy faire tort, et une espèce d'envie de lui vouloir oster ces moyens de la pousser plus avant. J'ay, passé environ un an, recomandé à Votre Excellence certaines prétensions que monsieur le

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



baron de Lendt, lieutenant coronel de mille chevaux en cette armée, at en icelle cour, et les effects qu'il a pleu à Votre Excellence luy en faire ressentir, (desquels je la remercie très-humblement) l'ont meu de recourrir vers moy et de me requérir d'en escrire autrefois à Votre Excellence. Ses bons et fidèles services et l'assiduité qu'il apporte aux fonctions de sa charge ne veuillent que je luy refuse cest office, principalement en un afaire qui luy importe tant, et à la poursuite duquel il ne peult aller en personne. Je supplie doncq Votre Excellence de toute mon affection, de luy continuer ses faveurs, et de les vouloir contribuer au bon succès des susdites prétensions, come à chose mienne; réveillant favorablement la mémoire de ses dits services, que depuis nombre d'années il rend à l'auguste maison d'Austrice, pour les faire valoir à son avantage, conjoinctement avecq cette mienne itérée intercession, laquelle j'addresse à Votre Excellence avecq cette asseurance que je luy en resteray éternellement obligé, pour demeurer à jamais,

Monsieur,

De Votre Excellence,

Le très humble serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

A Peyne, le 23 janvier 1627.

A Monsieur le marquis Spinola.

N° 144[1].

COPIE D'UNE LETTRE DU COMTE DE TILLY A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME, EN DATE DU 17 MARS 1627 DE PEYNE.

Madame,

Je ne doibs manquer de donner part à Vostre Altesse Sérénissime, des asseurez avis que j'ay que le roy de Dennemarcq eschappé du naufrage qu'il a faict, se trouve de retour à Staden, qu'il at de grosses trouppes ensemble, non seulement de cavallerie, mais aussy d'infanterie, laquelle outre les vieux régiments, et les gens de l'administrateur de Halle, est accrue de nouvelles forces de Suédois. Lappo-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



nois, Anglois, Ecossois et d'autres nations amassées, dont une grande partie est dejà passée en deçà de l'Elbe et que son desseing seroit de sortir au plus tost avec nous en campagne, de mettre un pont sur le Weser entre Bremen et Verden, pour par ce moyen incommoder les duchez de par delà et faire voye au secours qu'il est encore attendant de là bas, estant à craindre que par mesme occasion il se pourra aussy saisir de la ville d'Osnabrugh et d'autres places point moins importantes au bien des affaires de sa Majesté catholique qu'à l'Empire, ce que je supplie très-humblement Vostre Altesse Sérénissime de pondérer par sa très-pourveue prudence et s'il ne sera à propos qu'elle envoye promptement quelque bon corps de gens par forme de secours sur les frontières des Eveschez pour esbranler les desseings de l'ennemy, et en cas de besoing se pouvoir joindre aux trouppes de cette armée tant au deçà qu'au delà du Weser, ainsy que les occasions le requêrront, mais il conviendroit d'user de grande célérité parce que les advis disent uniformément que les entreprinses du roy seront soudaines, et qu'il a déjà de longue main faict ses apprêts. Je prieray Dieu,

Madame, etc.

N° 145[1].

COPIE D'UNE LETTRE DU COMTE DE TILLY A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME DE AUFFELT, DU 22e MARS 1627.

Madame,

Votre Altesse Sérénissime sera servie de veoir des copies cy jointes la suite des advis que je reçois des desseings du roy de Dennemarcq et comme mes trouppes sont tellement dispersées, et celles que j'ay à la main si peu refaictes, tant à cause de la pauvreté des quartiers que du travail qu'elles ont eues tout l'hyver que je ne pourray empescher cette saillye du dict roy, sans l'assistence et secours de Votre Altesse Sérénissime, je viens ramentevoir autrefois à icelle l'importance de l'affaire et les communs intérets que Sa Majesté Catholique aussy bien que l'Empire auront aux progrès que le roy est apparent de faire au delà de Weser, où tout luy sera ouvert et abandonné principalemant l'evesché d'Osnabrug et le comté d'Oldenbourg, suppliant de rechef très humblement que Votre Altesse Sérénissime les veuille prévenir par la

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



célérité de ses résolutions et faire avancer en toute diligence le dict secours, lequel accroistra la réputation des armes de sa dicte Majesté Catholique, donnera terreur à ses ennemis et à ses amys une preuve évidente de ce que l'on peut espérer de ses alliances. Je prie, sur ce, Dieu,

Madame, etc.

N° 146[1]

Madame,

Monseigneur l'électeur de Bavière m'a faict communiquer ce que l'agent Morœus luy at escrit le 17 et 24 d'apvril, touchant le secours et la déclaration faicte de la part de Votre Altesse Sérénissime, sur ce subject, la quelle porte, que par forme d'eschange contre quelque nombre d'infanterie que je debvois envoyer là bas, on m'adjoindroit de la part de Votre Altesse Sérénissime, les deux régiments de cavalerie et d'infanterie du coronel Cratz. Sur quoy j'ay à représenter à Votre Altesse Sérénissime que je remarque que la présente constitution de nos affaires, n'est pas bien entendue par delà, en ce que l'on croit que pour estre par aventure plus fort d'infanterie que le roy de Denemarcq je m'en puisse défaire; qu'est une erreur, car quand bien j'en aurois encor beaucoup davantage, il y a icy à quoy l'employer, ayant point seulement l'ennemy en teste, mais aussi au dos, et au milieu de mes trouppes dans les villes de Northeim Wolffenbuttel et Nienbourg, lesquelles il me fault tenir serrées, et d'ailleurs aussy maintenant que les bois commencent à se vestir, les mauvais garnements du pays s'y mettent ensemble en tel nombre qu'ils osent attaquer des compagnies entières, ce qui m'oblige d'avoir des gens partout, et le grand nombre qu'au dehors de cela, est engagée dans trente ou environ de places et passages que j'ay à conserver à force d'hommes, tant du coté de deçà que de delà le Weser, faict que je me trouve faible d'infanterie, aussy bien que de cavallerie en campagne et que j'ay besoing d'estre secourru de l'une ou de l'aultre, tant s'en faut que j'en puisse envoyer dehors. Cependant le roy continue à se fortifier et a désormais tout-à-fait serré les deux rivières de l'Elbe et de Weser; mesme le comte d'Anholt achève de me mander qu'il marche avecq ses trouppes de l'aultre costé du dict Weser, et voudra apparement de rechef proviander et secourir

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



Nienbourg, s'il n'a quelque dessein plus important, comme de donner sur les éveschez, de s'impatronner du pays d'Oldenbourgh ou d'attaquer le comte Furstembergh dans les fortifications qu'il a faict sur la rivière à Hoya. J'ay creu estre de mon debvoir de notifier le tout à vostre Altesse Sérénissime, à la suite de mes précédentes et de la supplier encore une fois très humblement qu'y prennant l'esgard qu'il convient et une prompte et favorable résolution sur le faict du dict secours, elle veuille ordonner, que du moins les dicts deux régiments de Cratz me viennent joindre en toute diligence affin que je puisse bientôt mettre en effect, l'intention que j'ay de faire un essay sur l'ennemy et de l'aller chercher dans ses fortz devant qu'il se fortifie davantage ; et si Dieu nous y donnera le désiré succès, les dicts deux régiments pourront quant et quant retourner, et estre employez là où le service de Vostre Altesse Serénissime le requierra à laquelle je fais très humble révérence en qualité, Madame,

De son très-humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

De Peyne, le 24 may 1627.

N° 147[1].

TRANSLATION D'UNE LETTRE DU ROI DE DENEMARCQ ESCRIPTE AU COMTE DE TILLY.

Christian, etc.

Illustre cher et spécial,

Ayant trouvé convenir d'escripre une lettre à Sa Majesté et Dil. Impérialle selon la copie cy joincte, à cause du bruict qui court d'une diète de députation qui se doibt tenir, comme aussy d'envoyer une aultre au prince élect[r] de Saxen, et avecq icelles dépesches le porteur de ceste, nous vous requerons bien gratieusement que pour le bien publicq vous luy veuillez donner un billet pour l'asseurance de son libre passage et repassage. Ce que nous recognoistrons envers vous avecq toute faveur et grément en semblables occasions, etc.

Bokenbourg en date du 6 juing 1627.

Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly. Tome II, n° 124.



N° 148[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, je respondray par ceste à ce que par une lettre vostre précédente vous m'avez escript, me demandant du secours et ainsi je vous dirai que je vous envoyeray les régiments d'infanterie hault allemande du comte d'Isembourg et de Cratz, mesme le régiment de cavalerie du dict qu'est avecq aultres trois compagnies hors de régiment, le tout soubz la charge du dict comte d'Isembourg, qui est personnage de valeur et de telle conduyte que je m'asseure qu'il rendra du bon service et que vous en aurez toute satisfaction, aussy luy donneray-je ordre de faire tout ce que vous luy commanderez. Le delay qui est entrevenu à l'envoy de ce secours est procédé de ce qu'il a falu faire faire des recrutes pour les dicts régiments lesquelles sont achepvées maintenant.

Restera seullement que vous m'advissiez où vous désirez que toute la dicte trouppe se rende et quel chemin elle prenne, sur quoy j'attendray de vos nouvelles. Priant Dieu, etc.

Le 11 de juing 1627.

N° 149[2].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay receu les lettres que vous m'avez escript le 21 de may et 4 de ce mois de juing, et veu tout ce qu'elles contiennent surquoi je ne vous diray aultre chose sinon que suyvant ma précédente, je feray partir les trouppes mentionnées en icelle, sçavoir, les deux régiments de Cratz l'un de cavallerie et l'autre d'infanterie avec encore un d'infanterie hault allemande et trois compagnies hors de régiment ; ils prendront leur chemin vers le Weser, et donneray charge à icelluy et leur

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



commanderay de vous envoyer quelqu'un devant pour recepvoir l'ordre que vous luy voudrez donner.

D'Ain, le 24 juing 1627.

N° 150[1].

TRANSLATION D'UNE LETTRE DU COMTE DE TILLY ESCRIPTE AU ROY DE DENEMARCQ, EN DATE LE 1er DE JUILLET 1627.

Ce jourdhuy est arrivé auprès de moy un trompette de Vre dignité Royalle, lequel m'at délivré trois lettres closes d'icelle, l'une à Sa Majesté Impériale, l'aultre au ducq et prince eslecteur de Saxen, et la troisième à moy. Et quand bien par la superscription de celle qui s'adresse à moy est à redire, qu'au ducq et prince eslecteur de Bavière mon très bénigne seigr ne se donne le tiltre ny le prédicat qui lui est deu et donné tant de Sa Majesté Impériale que de tout le collège électoralle et de la plus grande partie des princes de l'Empire, n'y a moy celui que je possède depuis beaucoup d'années en çà, et par ainsy votre dignité royalle peult bien considérer et juger selon sa très grande prudence que cela redondant au préjudice et mespris de la dignité et reputaon de mon très bénigne seigr et mre si dignement et louablemt acquise coe il est notoire par tout l'Empire, il ne m'est pas bien séant ny permis d'accepter ladite lre, ains que pour les raisons mentionnées, j'aurois bien juste subject de la renvoyer conditionné en la mesme sorte coe elle m'a esté délivrée; ce néantmoings puisque le maréchal de camp de ceste armée Impériale le comte d'Anholt l'a ouvert suyvant la coustume de guerre observée en semblables occasions, pour luy avoir esté délivrée avant qu'à moy, je l'ay accepté et retenu avecq protestaon néantmoings et réservaon du tittre deu à mon seigr et mre le prince électeur Palatin de Bavière pour ma décharge, suppliant bien humblement que si votre dignité royalle désire d'icy en avant pour ceste et aultres affaires changer davantage des lres avecq moy, elle veuille faire remédier à la faulte susdite et alors ne fauldray aussy de faire ce qui sera de mon debvoir. Cependant come aussy il est arrivé icy auprès de moy un trompette du prince électeur de Saxen pour quelques aultres affaires et par ainsy suis résolu d'envoyer un courrier exprès en court vers sadite Majesté Impériale pour ceste cause et puisque par la

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, t. II, folio 126.



copie à moy envoyée de la lre de vre dignité royalle escriqte à sadite majesté se veoit qu'elle importe à l'estat publicq et je tiens que celle pour l'électeur de Saxen en sera du mesme teneur, je les ay pour le respect de vre dignité royalle envoyé à sadite Majesté Impériale et au dict prince électeur de Saxen, coe j'ay encore diverses fois faict le mesme et ne fauldray de lui faire tenir et envoyer par un mien trompette les réponses qui suyvant l'une et l'aultre se pourront ensuyvre.

Par ainsy je n'ay voullu laisser de faire entendre à vre dignité royalle en response à la sienne.

N° 151[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Celle qu'il a pleu à vostre Altèze Sérénissime m'escrire l'onziesme et 24 du passé me sont esté délivrées presque en ung mesme temps, comme je venois de visiter les quartiers sur l'Elbe, où l'ennemy se va fortifiant de plus en plus. Je me suis grandement réjouy d'entendre la bonne résolution de Vostre Altèze Sérénissime, et me confie qu'elle aura esté infailliblement suivie de l'encheminement du secours, lequel venant en diligence, soubs la conduicte d'un si brave chef, et avec l'ordre que Vostre Altèze Sérénissime me mande, il m'en faut espérer sinon d'un bon service. Je supplie Vostre Altèze Sérénissime si les trouppes du dict secours ne seront desjà trop avancées, de leur faire une recharge, afin qu'elles se donnent le plus de haste que faire se pourra, et prennent le droict chemin sur Hoya pour se joindre au comte d'Anholt; et comme il convient que je retourne au plustost avec une partie de ceste armée, vers l'Elbe, pour assister les trouppes impériales et faire teste à l'ennemy, Vostre Altèze Sérénissime sera aussy servie de toucher un mot au comte d'Isembourg, afin qu'en mon absence, il ne veuille faire difficulté de recevoir les ordres du dict comte d'Anholt, lequel restera au Weser et l'envoyera rencontrer lorsqu'il sçaura qu'il s'approche.

La ville de Northeim s'est enfin rendue le 27 du passé, sans aucune particulière capitulation. Je suis esté hier à l'entour de Wolffenbuttel et y ayt ordonné aucuns quartiers pour serrer de plus près la dicte

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



place, maintenant je pars vers Giffhorn et me vay disposant pour passer plus oultre vers l'Elbe. Priant sur ce le Créateur,

Madame,

Qu'il conserve Votre Altèze Sérénissime en parfaite santé à longues années.

Très humble et obéissant serviteur,

JEAN, COMTE TSERCLAES DE TILLY.

De Peyne, le 7 de juillet 1627.

N° 152[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Les services que mon nepveu d'alliance le seigneur de Froymont a rendus depuis 17 ans en çà aux armées de Sa Majesté catholique se rencontrans avec l'affection à laquelle l'affinité m'oblige en son endroict, me donnent subject de demander en toute humble permission à Vostre Altèze Sérénissime de luy adresser ce mot de recommandation en sa faveur pour la supplier comme je fais d'une instance particulière qu'il luy plaise en considération de ses dicts services et de ma prière l'avanzer aux premières occurences à quelque rang ou charge sortable en sa qualité. Le contentement et l'obligation que j'en recevray me furniront nouveau subject de me dévouer de plus en plus au service de Vostre Altèze Sérénissime, à laquelle faisant une très humble révérence, Je demeure,

Madame,

De V. A. S.,

Très humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE TSERCLAES DE TILLY.

De Giffhorn, le 9 juillet 1627.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

N° 153[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Les favorables démonstrations, que Vostre Altèze Sérénissime a tant de fois daigné de me témoigner par ses lettres et offres réitérées de sa grace qui me sont journellement confirmées par des traictz singuliers de sa bénignité en mon endroict, et par les advis que m'en donnent ses principaux ministres, lesquels me font entendre que vostre Altèze Sérénissime, désire que je me porte à la prétention de quelque mercède, enchérissent tellement l'obligation que j'ay à recognoistre l'honneur que j'en reçois, que ne l'en pouvant remercier comme je doibz, je ne puis au moins que je ne l'estime infiniment, et qu'en preuve de l'estat que j'en fais je ne m'en prévaille pour recevoir les effects de sa royale faveur. Ce sera donc soubz l'adveu et permission de Vostre Altèze Sérénissime, que je la supplieray en deue révérence d'avoir pour aggréable la requête que je luy fais par la présente pour obtenir de sa grâce et de son intercession envers Sa Majesté catholique quelque terre de la bienséance de ma maison au Pays-Bas, qui me reste et après moy à ma postérité en la personne de mes nepveux pour gage perpétuel de cette tant signalée bienveillance, dont il luy plaist m'honorer; et comme feu mon frère, que Dieu absolve, a autrefois eu part à la terre de Durbuy du chef du comte Maximilien d'Ostfrize, son beau père, qui la tenoit à titre de gagère pour raison de quoy il y a encore procès pendant au grand conseil de Malines, entre le procureur général de sadicte Majesté et mes dicts nepveux, je prie Vostre Altèze Sérénissime qu'il me soit loysible de dresser ma prétention à la dicte terre, et que par l'entremise et aulthorité de Vostre Altesse Sérénissime, elle me soit accordée tant en récompense de mes services, que sa bonté tesmoigne d'agréer, qu'en mémoire de ceulx qu'à rendu autrefois mon dict frère, dont il plaira à Vostre Altèze Sérénissime se ressouvenir, et si quelque difficulté particulière se présentoit pour l'octroy de la dicte terre de Durbuy, qu'il me soit permis de faire demande à quelque autre qui approche sa value et qui soit de la bienséance et de la commodité de la maison de Tilly ; laquelle succédant à l'obligation que j'en

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

auray, héritera quant et quant moyennant la grâce de Dieu la dévotion et fidélité que j'ay au service de sa majesté Catholique et de Vostre Altèze Sérénissime, de la grace de laquelle je prends l'entière confiance d'un favorable appoinctement sur cette mienne requête, et qu'elle agréera les devoirs qui luy seront faitz de ma part, pour l'acheminement et effect d'icelle, me disant pour jamais,

Madame,

De Vostre Altèze Sérénissime,

Très-humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

De Giffhorn, le 10 juillet 1627.

N° 154[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay reçeu la lettre que vous m'avez escripte le 7 de ce mois, en réponse à laquelle vous diray que le prince d'Orange s'estant présentement jecté avec une puissante armée sur la ville de Grol, j'ay donné ordre au comte Henry de Bergh de l'aller secourir, et comme entre les gens qu'il aura soubs sa charge, y a aussy le comte d'Isembourg avec celles qu'il debvoit mener droict à vostre secours, si Dieu nous faict la grâce que la chose réussit selon que je l'espère en sa divine miséricorde et que aydes se puissent envoyer, comme c'est quasi le chemin du Weser, il se pourra rendre devers vous et luy diray ce que vous désirez, afin qu'il recoipve les ordres du comte d'Anholt.

Bruxelles, le 27 de juillet 1627.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

N° 155[1].

AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Le présent porteur est un nommé Domp Albert Buisseret religieux de l'abbaye D'Aulne, lequel allant par delà afin de pouvoir obtenir au quartier d'Allemagne quelques reliques pour embellir aulcunes églises de par deça, suyvant la permission et ordre qu'il en a de ses supérieurs, je l'ay bien voullu accompagner de ce mot, afin qu'il vous plaise l'assister de vostre crédit et authorité pour l'accomplissement de ceste sa commission, comme de vostre zèle et affection aux œuvres de semblable mérite. Je me veulx promettre que ne manquerez del faire, et mesme à ceste mon intercession que je seray bien aise d'entendre lui avoir esté fructueuse. Et Dieu vous ait, etc.

Ce dernier de juillet 1627.

N° 156[2].

LETTRE DU ROI DE DANEMARCK AU COMTE DE TILLY.

Christian der Vierte, von Gottes gnaden zu Dennemarck, Norwegen, etc.

Unserenn gnedigsten gruess, gunstigen unnd wollgeneigten willen zuvor. Wollgeborner, besonder lieber, weil wir anjetzo wegenn dess dem gemeinen geschrey nach bevorstehenden *Deputations*- Tags ahn die Rom. Kays. May. unnd L. schreibenn, laut beigelegter Copie, wie auch ahnn den Churfursten zu Sachsen abgehenn zu lassenn, unnd desswegen unsern gegenwerttigenn Trompetern damit abzuferttigen nottig erachtet, so ersuchenn wir Euch hiemit gunstig unnd gnedigist, Ihr gemeinem wesenn zum besten, demselben mit einem Pass-

[1] Archives du Royaume. Correspondance diplomatique. Carton 187. D'après une copie jointe à la lettre de l'électeur de Cologne, au licencié Moreus, son agent à Bruxelles, le 9 août 1627. [2] Ibid. D'après une copie, etc.



zettel hinn unnd wieder zuruck versehenn wollet; solche seint wir in dergleichen vorfahlen in konig- gunsten unnd gnaden, etc.

CHRISTIAN.

Vonn Kon. Ma. in Dennemarck etc. ahn Graven von Tylli.

Botzenborg, den 6 Junii 1627.

N° 157[1].

LETTRE DU ROI DE DANEMARCK A L'EMPEREUR.

Durchleuchtigster, etc., nachdem jetzo abermahlen nichts allein innersonder auch ausserhalb dess Rom. Reichs erschollen, ob solten E Kays. May. und L., zu hinlegung deren in Teutschlandt nunmehr eine geraume Zeit hero in schwang gehenden schweren unnd bluetigen kriegssverfassungen unnd wiederpringung dess hayllvertigen friedens, einen deputationstag zu halten entschlossen sein, so hat unns unsers Ohaimen unnd Brudern dess Konnigs in Britanien, wie auch dess Churfurst Pfaltzgraven LL. ersuecht, dass wir denselben Tag durch unsere Gesandten, welche neben anderen doch selbst anwesenden Fursten unnd Potschafftern die mittell zum Friede uberlegen, unnd durch gottliche verleihung, wie zu wunschen, mogten beschliessen helffen, mit besuechen wolten.

Weiln wir nun hochstgedachten S. S. LL. sowoll wegen der nahern verwandtnuss als vieler andern respecten halber nichts zu versagen wissen, und uberdass wir unnd dieser Craiss von anfang die wapffen ungern ergreiffen, ungern gegen E. Kays. May. unnd L. gepraucht, ess auch niemahls darzu hetten kommen lassen, da wir nicht durch unveruhrsachten gantz feindtsehligen uberfall, wieder unsere unnd des Craiss gefaste intention darzu weren getrungen unnd genothigt worden, unnd derowegen nochmahls mehr beliebens zu einem bestendigen, aufrichtigen, sicheren friede, alss den landverderblichen kriegswesenn tragenn, unnd alles was zu dessen beforder-unnd wiederpringung dienlich, an unserm ort gern zu werck richtenn wollen: so seint wir nicht ungeneigt auf vorerwenhtenn Tag, wan er seinen vortzug erreicht, unsere Pottschafft abzuordnenn, dafern wir gesi-

[1] Archives du Royaume. Carton 187. D'après une copie, jointe à la lettre de l'électeur de Cologne, au licencié Moreus, son agent à Bruxelles, du 9 août 1627.



chert dass dieselbe *vigore juris gentium* sambt bey sich habendem Comitat unnd dienern frey, sicher unnd fehlig allerseits passiren und repassiren mag. Ersuechen demnach E. Kays. May. und L. hiemit freundtlichst, sie desswegenn ihre ercierung unnd sichere geleitsbriefe in rechter zeit unns unbeschwert zuschicken wolle, wie versicherung sie hinwiederumb, dass wir durch die unsrigen nichts unbillichs oder ungezimmendes, sondern allein solche friedensmittll, die den hergeprachten unnd gewohnlichen kayserlichen Capitulationen, Reichsverfassungen unnd Constitutionibus gemess, und auss denselben mit guetem grunde konnen behandlet werden, wollen proponiren, suechen unnd treiben lassen. E. Kays. May. unnd L. hiemit neben præsentirung unser freundtlichen dienste, unnd womit gefallen geschehen konne, Gottes dess Almechtigen vatterlichen schutz vleissig empfelendt.

CHRISTIAN.

Datum Bootzenburg, den 6en Junii 1627.

P. S. Auch, durchleuchtigster, grossmechtigster Keysser, haben wir von vorhochstgedachten Konigs in Britanien L. alhie anwesenden gesandten herrn Robert Anstruttern Rittern verstanden, dass er commission hette, den deputations Tag ebener massen zu besuchen, unnd wurde auch des Chursfurst Pfaltzgraven L. die ihrigen dahin schicken, wan sie nur des geleits halber beiderseits gesichert werden. Dafern nun E. Kays May. unnd L. zugleich eineu *salvum conductum* auf dieselben unss zufertigen wolte, wurde verhoffentlich, durch ihre anwesenheit dass werck mercklichen facilitirt, unnd desto eher zum gewunschten endt gepracht werden, welches wir derselben freundtlicher wollmainung vermelden wollen. *Datum ut in literis.*

N° 158[1].

LETTRE DU COMTE DE TILLY AU ROI DE DANEMARCK.

Durchlenchtiger, etc., von E. Kon W. ist heut ein Trompeter bey mir ankummen, welcher drey verschlossene underscheidliche Schreiben von Deroselbenn mir behendigt, nemblich eins ahn die Rom. Keys. auch zu Hungarenn unnd Boheim Kon May.; ander ahn Chur-

[1] Archives du Royaume. Correspondance diplomatique Carton 187. D'après une copie, jointe à la lettre de l'électeur de Cologne, au licencié Moreus, son agent à Bruxelles, du 9 août 1628. Voir les Annexes, nos 147 et 150.



furstliche Durchlaucht zu Sachsenn, und dass dritte an mich haltent. Ob nun woll auss der *inscription* beruften ahn mich gerichtenn Schreibens erscheint, dass der Churf. Durchl. in Beyern, meinem gnedigstenn hernn unnd mir dass *predicat* nicht gegeben wurde, so vonn Allerhochstgedachten Jrer Keys. May. dem gantzen lobl. Churfurstl. collegio unnd mehrentheils Fursten unnd Standen des heil. Rom. Reichs hochtsgedachten seiner Churfursll. Durchl. unnd ich nun eine geraume Zeit unnd etzliche viel Jahr herbracht haben, unnd dahero E. Kön. W. ihrer beiwohnenden hocherleuchten Vernunfft nach bey sich selbstenn gnedigist wol ermessen und abnemen konnen dass, zu *prejuditz* unnd abbruchiger schmelerung hochsternantes meins gnedigsten Churfursten und Herrn so loblich erlengter und reichskundig herprachter hocheit und reputation, offtberurtes Dero Schreibenn anzunemmen mir nicht wol geburen wolle, sondern angedeuteter sachen und *motiven* wol der erheblicheit whern, dasselb E. Kon. W. in der beschafftenheit wie ess mir angehendigt worden, wieder zuruck zu schicken. Dieweil ess aber ahnn deme dass dieser Keys. *Armaden* der Veltmarschalck der Graff von Bronckhorst zu Anholt meherberurtes ann mich gerichtes Kon. Schreiben, weil solches ihme vor mir zu handen kommen, demo in dergleichen pfällen herkommenen Kriegsgebrauch gemess albereit erprochenn gehabt, so hab ich solches, jedoch mit Vorbehalt vorhochstermelts meines gnedigsten Churfurstenn und Hern Pfaltz-Beyerenn geburlichenn Eherentituls, diessfals mich zum zierlichsten betzeugent angenommen, und bey mir behalten, underthenigst bittent, da E. Kon. W dieser und anderer sachen halbenn mit mir hinkunfftig meher brieff zu wechselen gnedigist gefalle möchte, angeregtenn Mangel darin zu ersetzen, ire mitbelieben zu lassen, gestalt alsdann beschaffenen dinge, noch ahn meiner underthenigster willfahrung auch nichts abgehen noch ermangeln solle. Unnd sintemahl eben auch einn Chursechsischer eigner ander sachen halber geschickter Trompeter bey mir angelangt, unnd ich im werck begriffenn zu Allerhœhstgedachter Jrer Keys. May., nottwendiger sachenn halber, ebenmassig einen Currier abzuordtnenn : hierumb, unnd weil auss deren mir *communicirten* abschrift dessen ahn Allerhochstgedachte Jre Kays. May. *intitulirten* Schreibens abzunemmen gewessen, dass dem gemeinenn wesen, so ich meher zu befurdern alss zu hindern geneigt, ahn beedenn solchenn Schreiben, so meines underthenigstenn erachtens eines gleichen Inhalts seinn mögen, wol etwas gelegenn :

Alss ist E. Kön. W. zu underthenigstenn ehren solche Schreibenn, wie fur diesem in dergleichen pfallen uf begern von mir mehermahl

beschehen, meherallerhochtsgedachter Jrer Kays. May. unnd Churfurstl. Durchl. zu Sachssen durch obverstandene underscheidtliche gelegenheit allergehorsambst unnd gehorsamblich uberschickt worden, unnd binn hiebei dess unterthenigsten erbietens die antwort, so von einem unnd andern ort erfolgen mochte, E. Kön. W. ohnverlengt bey eignem meinem Trompeter hinwieder zukommen zu lassen.

Hab's E. Kön. W. beantwortlich in underthenigkeit.

E Kön. W.

Ahn die Kön. W. zu Dennemarck. UNDERTHENIGSTER E.

Datum Görleben, den 1en julii 1627.

N° 159[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Les doyens et chapitre de l'églize collégiale de sainte Gudule en nostre ville de Bruxelles, m'ayant faict remonstrer que les hérétiques et rebelles auroient au commencement des troubles ès ce pais, prins la seconde cloche de la dicte église et la vendu à ceulx de Hamborch et comme ils entendent que vous estes en termes et bons accordz avecq ceulx de la dicte ville pour l'Empereur, ils m'ont supplié que je voulusse tant faire par vous que la dicte cloche soit restituée à la dicte église. C'est pourquoy je vous fais la présente; vous requérant que si par occasion du dict accord, vous pouviez moyenner la dicte restitution que vous voulliez tenir la bonne main qu'elle se face, et pardessus la bonne œuvre que vous y ferez, je la tiendray à très agréable.

De Bruxelles, le dernier aoust 1627.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

N° 160[1].

COPIA SCHREIBENS AHN IR. KHAYS. MAY. VOM H. GRAVEN VON TILLY.

Allerdurchleuchtigster grossmechtigster!

E. Röm. Khays. Maj. mag in aller underthenigkeit ich nit verhalten das der durchleuchtige hochgeborne Fuerst und Herr Hertzog Adolph Friederich, Herzog zur Mekelnburg, etc. mich durch abgefertigte Gesandtschafft, unlengst hie angelanget, untersuchen lassen, gestalt E. Khays. Maj. allergehorsambst zu berichten das hochgedachter Hertzog sich zue deroselben allerunderthenigsten treue und Devotion nit allein bei mir nochmals offerirt und anerpotten, sondern beneben auch willig und bereit were selbige seine Devotion auf alle fernere begebenheit desgestalt realiter zue demonstriren das solche E. Khais. Maj. zu allergenedigisten satisfaction verhoffentlich gereichen sollte.

Wie wol nu n E. Khays. Maj. die vorgangene Beschaffenheit zu guetem genugen bekant, ich auch dahero ganz unnœtig erachte, deswegen einigen ferrern bericht beizupringen, so ist es gleichwol an deme, das damals, als ich durch Gottes hulf mit kriegsmacht uber die Elbe kommen, mich dieser Orter bemechtiget, alsbaldt deshalb Hochg. Herzog seine gesandten nacher der Lauenburg zu mir geschicket und sich E. Khays. Maj. zue bezeugung irer berurter seiner schuldigkeit alstdan allergehorsambst offerirt und anerpotten, nachdem ich nun entgegen durch vorgemeldte gesandten bei ihme Herr Herzogen geburlich unterhalten, das sie zu real demonstration sothaner offerirten gehorsambsten Devotion die verfügung ergehen mœchte, damit die statt Domitz zu E. Kh. Maj. Dienste in meine gewalt gebracht, und mit khayserlichen guarnison belegt werden mœchte, so ist nicht ohne das Eurer Kays. Maj. dem Herrn Hertzogen zu Friedland anvertrauten Armada immittelst der Ende angelangt und sich berurter Domitz impatronirt habe, immassen dann die statt Wismar der gesandten andeuten nach nun mehr gleichfalls E. Kh. Maj. kriegsvolckh auf und eingenommen haben solle, wie deroselben ob denen allen Hochgedachten Hertzog zu Fridlandt die eigentliche beschlossenheit ohne allen zweifels allbereits gehorsambst wurdet notificieren

[1] Archives du Royaume. Correspondance de Wallenstein et de Tilly, t. II, folio 436.



haben und weile sich mehr hochgedachter Herr Herzog von Meckelnburg, nach wie vor in seiner schuldigkeit verharren und selbige wahrlich darzuthuen anerbitig macht, so zweifelt mir nich S. F. G. werden sich hierunter der gestalt gehorsamblich bezeigen, das solches E. Kh. Maj. zuforderst zu allergenedigisten contentement S. F. G. und dero Landen und Undertanen aber zu erspriesslichen besten gedeyn und ausschlagen solle, welches E. Kh. Maj. ich in aller undertenigisten gehorsambst hiermit als zu berichten nit unterlassen sollen, dieselbe E. K. Maj. u. s. w.

Datum Lauenburg den 7ten novembris, a°, 1627.

N° 161[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

J'ay reçeu vostre lestre du dernier de janvier en response de celle que je vous avois escrit, afin que en cas que les hollandois attentassent quelque chose sur la ville de Lingen, procurassiez de la défendre avecq les armes de la Ligue catholique et pour y respondre vous remercie beaucoup de fois de l'offre que vous faites en ce regard, comme aussy de ce que vous dictes de la ville de Meppen, vous requérant de nouveau puisque les gens de vostre charge sont plus à la main que les aultres, que si les hollandois mettent siége devant le dict Lingen, que vous procuriez en tous cas de le secourir, attendu mesme la grande utilité qui en resultera au bien commun et particulièrement à l'Empereur, ses armées et celles de la Ligue catholique, pour la situation de la dicte ville estant dedans l'Allemaigne, et vous m'y obligerez singulièrement et ferez grand service au roy monseigneur et nepveu et à l'Empire.

De Bruxelles, le 2 mars 1628.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 162[1].

Madame,

Celle qu'il a pleu à Vostre Altesse Sérénissime m'escrire le 2 du courant, m'est venu le jour d'hier soubs couverte de l'agent Morœus, lequel m'advertit que copies d'icelles sont esté quand et quant envoyées à messeigneurs les électeurs de Cologne et de Bavière, ce qu'à esté très bien avisé pour gaigner temps et Vostre Altesse Sérénissime aura sans doute considéré que sur ce qu'il luy playt me proposer, je ne la puis servir de pertinente response, sans leur préalable communication et ordre. Je seray doncq attendant ce qu'ils me commanderont en ce regard, et cependant ne manqueray de leur escrire aussy encor par cet ordinaire.

Le tout puissant veuille conserver Vostre Altesse Sérénissime pour le bien de la chrétienneté.

Madame,

A longues et heureuses années;

De V. A. S.

Très-humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

De Boxtehude, le 21 mars 1628.

N° 163[2].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Je vous fais la présente, pour vous dire et requérir qu'en considération du grand membre de gens de l'armée du roy monseigneur et nepveu que je doibs faire loger au pays de Lamarck, vous veuilliez excuser de faire hyverner au dict pays les compagnies de l'armée qui

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.



est soubs votre charge, que l'on m'a informé vous prétendez y envoyer.

De Bruxelles, le 3 d'avril 1628.

N° 164[1].

Madame,

Je ne puis laisser d'advertir V^re^ Al^ze^ Sér^me^ que ce siége de Staden est enfin venu si avant que le Gnal Morgan a capitulé la rendition de la ville parmi les conditions ci joinctes par copie, entre lesquelles se trouvant une qui touche en tant à V^re^ Al^ze^ Sér^me^, que le passage dud^t^ Gnal Morgan avecq ses trouppes sorties dudit Staden debvra s'addonner au voisinage d'aucunes garnisons de sa Maj. cathol. devers la Frise, je me suis tant confié de l'inclination de Votre Al^te^ Sér^me^ au bien de l'Empire (lequel n'a voulu que je donnasse ailleurs retraicte audit Morgan et à ses trouppes qu'en Hollande d'où il est venu, ou bien en Angleterre) que j'ay creu qu'elle ne voudra refuser de luy donner en ce regard l'asseurance qu'il convient et aux dites garnisons les ordres que besoing sera pour l'indemnité de ma parolle. C'est de quoy je la supplie très humblement, avecq cette asseurance réciproque, qu'en ce passage rien ne sera attenté contre le service de sadite Maj. catholique, et qu'il se fera avecq le moins d'incommodité que sera possible, et je demeureray sur ce, à jamais,

Madame,

De V. A. Ser.,

Très-humble et obéissant serviteur,

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Au camp devant ledit Staden, le 6 de may 1628.

[1] Archives du Royaume. Correspondance historique.



N° 165[1].

ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Sur la relation qui m'a esté faicte du capitaine Maurice Maxuny de Feneit qu'estant marié en ces pays, il seroit autrefois marié en Allemaigne avecq une fille Luthérienne, je vous ay escript par autre lettre mienne que vous ne consentiez qu'il serviroit en l'armée qui est soubs vostre charge, et comme il s'est rendu ici pour se purger de ce cy dessus et pour montrer que c'est une calomnie, j'ay bien voulu vous faire la présente pour vous dire qu'en cas qu'il se trouve qu'il n'ait fait le dict mariage, que vous le veuillez avoir en favorable recommandation aux occassions de son avancement, qui se pourront par delà présenter, à tant, mon cousin, Nostre Seigneur vous ait en sa sainte garde.

De Bruxelles, le 9e d'aoust 1628.

N° 166[2].

PHILIPPE, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE CASTILLE, DE LÉON, D'ARRAGON, ETC.

A tous ceux qui ces présentes verront ou lire ouiront, salut.

Scavoir faisons qu'en considaon et récompense des bons remarquables et agréables services etc. de notre cousin le comte de Tilly, Bn de Marbais, général de l'armée Impériale, etc., avons iceluy ses successeurs, chefs et ainés de la famille de Tilly successivement gratifié, cédons transportons les baillages et seigies de Bossières, et Viefville et village de et Temploux, y comprenant respectivement les hameaux de Bossières, Hermoye, Madin, Delvaux, Golzinne, Beuset et Malmaison, ple des villages de Hemerée et Boneffe, la Vouerie de Rossignies, partie du village de Dampremy suivent certaines restrictions de bois et de droits,

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Archiv. du Roy. Chamb. des Comptes, n° 1013. Pièce sommaire.

— lesquelz le dict comte de Tilly commencera à jouir en la même forme et manière nous avons faict jusques ores, — jusqu'à ce que nous nos hoirs et successeurs en ferons le rachat, lequel nous pourrons faire toutes et quantes fois à nous eulx plaira ou, moyennant la somme de 150,000 livres du prix de 40 gros, notre monnayge de Flandre, bien entendu que ledit rachat se devra faire en fournissant une fois la dicte somme de $\frac{m}{150}$ — pour estre les dites parties réunies à notre domaine, — mais ledit rachat ne se fera du vivant du dit comte de Tilly, ny comtes Jean et Werner ses neveux, et les deniers du dit rachat debvront être employez en achats de biens immeubles pour successivement venir par héritance au chef et ainé de la maison de Tilly, — et à charge de payer la rente de 1,937 l. dudit prix deubz au prince de Chimay et celle de cent livres, deubz aux enfans de Simon Froissart, receveur à Fleurus.

Et à condition que ledict comte, ses hoirs et successeurs ou ayant cause ne pourront céder n'y transporter lesdites seigneuries, jurisdictions, droits, permissions et pouvoirs à ceux qui tiennent parti contraire à nous, ou aux ecclésiastiques, monastères, églises, hopitaux, chapitres, communautez et autres gens de main-morte.

Donné à Bruxelles, le 11 aoust 1628.

Retiré au profit de S. M, le 1er juillet 1752.

N° 167[1].

INVENTAIRE ET DOCUMENTS CONCERNANT LES DOMAINES DÉGAGÉS EN 1752 DE VIEUVILLE ET BOSSIERES.

Comme S. M. par ses lettres écrites de Madrid le cinquiesme de juillet dernier en considération des bons notables remarquables et aggréables services, mesme des signalées victoires obtenues en faveur de notre sainte religion par le comte de Tilly, baron de Marbaix, général de l'armée impériale et lieutenant de celle de la Ligue catholique en Allemaigne et de la satisfaction que S. M. at de la personne du dit comte, at à icelluy fait don et mercède des bailliages et seigneuries, etc.

Faict à Bruxelles le XIme d'aoust 1628; parapté Hrn signé A. Isabel.; plus bas C. L. d'Ongnyes, F. V. Kinschot. J. Hesseler, J- V. Beken; soubsigné Croonendael.

[1] Chambre des Comptes, n° 1013, pièce n° 33.



PHILIPPE PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE CASTILLE, DE LÉON, D'ARRAGON[1].

A tous ceux qui ces présentes verront ou lire ouiront salut! Sçavoir faisons qu'en considération et récompense des bons remarquables et agréables services mesme des signalées victoires obtenues en faveur de notre sainte religion par notre cousin le comte de Tilly, baron de Marbaix général de l'armée impériale et lieutenant de celle de la ligue catholique en Allemaigne, et de la satisfaction qu'avons de la personne du dit comte, eu sur ce les avis tant de nos chers et féaulx les conseillers procureurs et recepveurs-généraux de Namur, que du conseiller commis aux causes fiscales de notre conseil-privé et consécutivement de nos très chers et féaulx les chefs, trésorier-général et commis de nos domaines et finances, avons icelluy, ses successeurs cheffs et aisnez de la maison de Tilly successivement, de notre certaine science authorité et puissance absolue, pour nous, nos hoirs et successeurs, comtes et comtesses de Namur, par la délibération de notre très chère et très aimée bonne tante, madame Isabelle Clara Eugenia par la grâce de Dieu, Infante d'Espaigne, été donné cédé et transporté, donnons, cédons et transportons de grâce spéciale par ces présentes les bailliages et seigneuries de Bossières et Viefville et village de Temploux, y comprennant respectivement les hamaulx de Bossiers, Hermoye, Moulin Delvaux, Golsinne, Beuzet et Malmaison, deux Jines, Vieux maison, partie des villages de Hemerée et Beneffe, les trois partes de huict de Longrennelle, les villages de Temploux et Viefville, vouerie de Rossignies, partie du village de Dampremy avec tel droit qu'avons ès lieux de Thuméon et Obays avec la jurisdiction, amende, confiscation, droits seigneuriaux, pescheries et aultres semblables, ensemble les revenus des dicts lieux, y comprenant les cens, rentes et rendages des censes, moulins, mortemains, tailles de Saint-Remy, comme aussy les petits cens à nous deubz au lieu de mont desseur Sombreffe où le comte de Beaurepaire a toutte jurisdiction, sans y comprendre toutefois les bois de haulte fustaye et raspe y enclavez, que nous réservons à nous, ensemble les deux bénéfices l'un dict des vifs et l'aultre des morts, des touttes lesquelles parties, exceptez les dits bois et bénéfices, le dit comte de Tilly commencera à jouir en la mesme forme et manière qu'avons faict jusque ores et avons peuz et deubz user, et ce à tiltre d'engagère dès ce jourd'hui datte de ces dittes présentes, et avant tant et jusques à ce que nous, nos hoirs et succes-

[1] Chambre des Comptes, pièce n° 1.



seurs, comtes et comtesses de Namur en ferons le rachapt, lequel nous pourrons faire touttes et quantes fois qu'à nous et à eux plairat, moyennant la somme de cent cinquantes mil livres du prix de quarante groz notre monnoye de Flandre la livre, bien entendu que le dit rachapt se debvera faire en fournissant une fois la ditte somme de cent cinquante mille livres du dit prix en telle monoye qu'au tems du dit rachapt aura cours selon les placcarts, pour lors être lesdites parties réunies à notre domaine, mais le dit rachapt ne se fera du vivant du dit comte de Tilly ny comtes Jean et Warnert ses nepveus, et les deniers du dit rachapt debveront être employez en achapt de biens immeubles pour successivement venir par héritance au chef et aisné de la maison T'Serclaes de Tilly, pour marque perpétuelle de leurs fidels et agréables services renduz à notre royale et archimaison d'Austriche et à charge qu'ils seront tenus de payer la rente de mille noeuffs centz trentes sept livres du dit prix deubz au prince de Chimay et celle de cent livres deubz aux enffans de Simon Froissart receveur de Fleuru, réservant aussy à nous l'authorité qu'avoit le Bailly de Viefville au village du dit Viefville, en envoyants les placcarts, soldasts et aultres cas semblables et l'attribuons à notre officier du dit Fleuru pour les arriérés departis et distribuez aux seigneurs haultains compris au dit baillage de Viefville, bien entendu aussy qu'aucune chose ne pourrat être innovée en droits desdits bois, et lesdits bénéfices expressément réservez à nous ainssi qu'iceux seront et demeureront gouvernez en la forme accoustumée, sy luy donnons pouvoir de commettre et establir tous officiers desdits baillage seigneuries et villages avec restriction néantmoins que ceux qui y seront présentement y demeureront leurs vies durantes ou jusques à ce qu'ils soient désapointés par justice, ou que le dit comte leur ayt donné satisfaction par aultre voye, aussy la justice haulte moyenne et basse sur touttes lesdittes parties et tous autres droicts, prérogatives, prééminences et authoritez en dépendantes sans rien réserver saulve la souveraineté, ressort, son de cloche, aydes, octroys, légitimations, rémissions, abolitions, confiscations à cause de guerre ou troubles, et tous autres régales et autres en dépendants, lorsque le cas écheoira comme tous aultres fieffs du dit comté de Namur, et suivant ce avons esclissé, séparé et démembré, esclissons, séparons et démembrons les susdits bailliages, villages et seigneuries par ces présentes des aultres membres et parties de notre dit pays et comté de Namur, pour en laisser doresnavant la jouissance au dit comte de Tilly, ses hoirs, successeurs, ou ayants cause, à tiltre d'engagère, comme dict est, sauff qu'il sera obligé de tenir les dittes parties jurisdictions, droicts, permissions et pouvoir de nous en plain fieff et le



relever de nous et de nos successeurs, et ce ès mains de notre gouverneur de notre comté du dit Namur tant pour ceste que les aultres fois qu'elles changeront de mains et que relief y écheoirat et à charge des droits seigneurials en cas de vente, don ou transport ou aliénation en la mesme forme et manière qu'est usez au regard des autres fieffs de notre dit pays et comté de Namur, mandons et ordonnons en oultre par ceste à notre dit gouverneur, lieutenant et hommes de fiefs de Namur, de recevoir le dit comte de Tilly pour seigneur féodal desdits villages et seigneuries, par luy aussy payant pour la première fois à cause de cette engagère notre droict de relieff, à condition bien expresse que le dit comte, ses successeurs ou ayant cause ne pourront demander des inhabitans d'icelles seigneuries aucunes aydes, impositions ou aultres charges quelconques, soit à cause de nouvelle acquisition desdites seigneuries, ou aultrement en aucune manière, à peine de pour ce estre corrigé à l'arbitrage de nos chers et féaulx les gouverneur, président et gens de notre conseil de Namur, et faire restituer aux bonnes gens leurs denniers, ainsi que le dit comte, ses hoirs, successeurs ou ayants cause ne pourront céder n'y transporter les dittes seigneuries, jurisdictions, droits, permissions, et pouvoir à ceux qui tiennent partis contraire à nous, ou aux ecclésiastiques, monastères, églises, hospitaux, chapittres, villes, communaultez ou autres gens de mains mortes, et pour plus grande asseurance dudit comte de Tilly, avons promis et promettons par ces présentes, en parolle de roy et prince, tant pour nous que pour nos hoirs et successeurs, comtes et comtesses de Namur, d'entretenir, garantir et faire valoir tant qu'en nous est, la ditte engagère, et ce qu'en dépend à nos fraix et dépens de touttes choses et principalement de finances, aliénation ou surcharge de rentes en général ou particulier à la charge de nos domaines, lesquelles cy devant pourroient avoir ettez faictes, sans en ce faire mettre ou donner, ny souffrir être faict, mis ou donné au dit comte de Tilly, ses hoirs, successeurs ou ayants cause, aucun trouble, destourbier ou empeschement au contraire, soubs quelque prétexte ou cause que ce soit, on pourroit estre, auquel effect avons renoncé et renonçons par ceste à tous droits, priviléges et exceptions, dont nous ou nos dits hoirs et successeurs pourrions nous ayder en aulcune manière pour invalider ceste présente engagère et mesme au droit disant générale renonciation non valoir si la spéciale ne précède, le tout sans fraude et malenghien, sy donnons en mandement à nos très chers et féaulx les chefs, Président et gens de nos privé et grand conseil, gouverneur, président et gens de notre conseil provincial de Namur, procureur général illecq aux dits de nos finances, Président et gens de notre chambre des

comptes à Lille, Bailly de notre ville de Fleuru, recepveur de nos domaines au dit quartier, et à tous autres nos justiciers, officiers et subjects qui ce regardera présents ou futurs, qu'ils et chascun d'eux qu'il appartiendra facent, souffrent et laissent le dit comte de Tilly, ses hoirs, successeurs ou ayant causes plainement et paisiblement jouir et user desdits villages, seigneuries, jurisdictions, droits, permissions, pouvoir et prérogatives susdits en la forme et manière avant dite, procédant par lesdits de nos domaines et finances et comptes à Lille à la vérification et interrinement de ces dittes presentes selon leurs forme et tenure, en payant l'ancien droit pour le dit intériennement et en rapportant par nosdits Bailly et receveur de Fleuru videmus ou copie autenticque de ceste pour une et la première fois tant seulement, nous voulons lesdits nos officiers présents ou futurs estre tenus francs, quicts et déchargez en leurs comptes des parties concernantes lesdits villages, seigneuries, jurisdictions, droicts, permissions, et pouvoir en y faisant mention d'icelles par lesdits de notre chambre des comptes à Lille, auxquelles mandons par ces dites présentes d'ainssi se faire sans aulcune difficulté, car ainsi nous plait-il, nonobstant les ordonnances et restrictions faictes cy devant sur l'entretien de nos dits domaines ou parties d'iceux, celle de l'an quinze cent trente deux, quinze centz quarante et quinze cent quarante cinq et aultres suivantes, par lesquelles est expressément dict, deffendu et ordonné que l'on ne pourroit vendre engager ny aliéner nos dicts domaines ou parties d'iceux, ce que ne voulons aulcunement préjudicier au dit comte de Tilly, ses hoirs, successeurs ou aiant causes, ni à aulcuns autres officiers, ains les en avons relevez et relevons par ces présentes, et par icelles dechargé lesdits de nos finances et de nos comptes à Lille des sermens par eux respectivement prestez sur l'entretenement et observance desdites ordonnances, demeurans icelles en tous aultres points en leurs plaines forces et vigueur, nonobstant aussy quelconques autres ordonnances, restriction, mandements ou deffenses à ce contraires, en témoins de ce nous avons fait mettre notre scel à ces présentes. Donné en notre ville de Bruxelles, l'onziesme jour du mois d'aoust, l'an de grâce mil six cent vingt huict et de nos reignes le huictiesme. Signé Le Roy.

Plus bas, par le roy le marquis de Frómista et de Caracena, Comte de Pinto, lieutenant gouverneur et capitaine général. J. Le comte d'Isembourg, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or. Premiers chiefs, messires Gaspar Cokaerts chevalier, s[r] de Gusyies, Pierre Roberty, s[r] d'Aisne, et Philippe Le Roy, aussi chevalier, s[r] de Brouchem, commis des finances et aultres présents. Estoit signé : Vereycken.

Retiré au profit de S. M. le 1[er] juillet 1752.



N° 167[1].

Monsieur,

Par occassion que j'envoye par delà mon secret[e] de Granvelle, je l'ay enchargé de vous visiter de ma part, et de vous délivrer ce mot qui ne va que pour vous asseurer de la continuation de ceste bienveillante et bonne volonté que je vous ay cy devant tesmoigné et aux vres, vous le trouverez aux occasions et que je suis,

Monsieur,

Manu propria. Votre bien affectionné serviteur,

JAN, CONTE DE TILLY.

A M. T'Serclaes, chl[r], escuyer de son Alt. Sérén.

De Staden, le 5 de décembre 1628.

N° 168[2].

LETTRE ADRESSÉE A M. DE LAFAILLE SECRÉTAIRE DE L'INFANTE ISABELLE PAR PAUL DE BAKE.

Monsieur,

Encore que ne scay si mes lettres vont jusqu'à vous, ne puis pour l'acquit de mon debvoir laisser de vous escrire de temps à aultres, s'offrant quelque chose, qu'en soit digne, si comme maintenant que vous ay voulu adviser de comme ces jours passés arrivant monseigneur le ducq de Friedlandt nostre général entour du siége de la ville de Crempe, ceulx dedans ont commencé à parlementer et le 14 de ce mois en sont sortis et les nostres entrés. Par le premier vous envoyerai, Dieu aydant, copie de l'accord que l'on a faict, seulement me dict un de mes soldats qui y a esté qu'ils sont sortis avecq armes et bagages, ensemble 4 pièces de canon et qu'en y sont encore demeurez 40 pièces et plus de 100 tonneaux de pouldre. Le secours qui s'est desbarqué près de Gluschstatt, n'y a osé rien entreprendre. Le bruit estoit qu'ils

[1] Archives de Norderwyk.
[2] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

estoient environ 10,000 hommes, et on m'escrit qu'ils ne ne sont esté 1,800 hommes et qu'ils estoyent envoyez des estats Hollandois, ces messieurs les Hollandois ne voyent pas volontiers, que l'on y va de la sorte de ce costé.

Maintenant ne nous reste plus que Gulschstatt de deça la mer, mais c'est trop dur morceau pour cette hiver, ce sera apparament pour l'esté prochain à refaire si interim ne se faict quelque aultre accord dont l'on parle fort, voulant Sa Majesté Impériale et les princes électeurs d'Allemagne qu'il se traicte paix avecq Denemarq. Les états d'icelluy pays y veuillent aussi forcer leur roy. Le prince de Friedlandt, général, désire aussi de tant plus qu'il se prépareroit volontiers à faire guerre au roy de Sewede qui s'approche trop par la Prusse. J'attends de jour à aultre les deux généraux, sçavoir, le prince de Fridlandt et le comte de Tilly avecq aultres cavaliers et ministres qui doibvent venir ensemble en ce mien quartier, à cèst effect ay ja faict les préparations pour les y loger. De ce qui s'y traictera et concluera nous fera sage, le temps, et interin et pour tousjours demeure, etc.

P. S. Après cette escrite à passé par ce mien quartier, M. le comte de Altheimb qui va en haste pour porter la nouvelle à Sa Majesté Impériale de la prinse de cette ville de Crempe, je me dict que l'accord n'a aultres, sinon qu'ils sortiroient avecq armes et bagages, drappeaux depliés, mesche allumée et basle en bouche et que tout autre chose si comme pièces et munitions, etc. nous demeuroyent, aussi que nous seroit livrez ceulx qui y estoyent, auparavant fuyz de nostre armée; mais depuis l'accord fait, la réquisition du gouverneur et dizant estre siennes 4 pièces non montées, le prince nostre général les luy a permis emmener, aussi les dicts fugitifs, n'ayant voulu perdre de temps pour les chercher et faire pendre. Ils sont sortis en nombre de 1,135 hommes marchant en rangs armés, comme dessus, soubz douze drappeaux volants, aussi 15 grands chariots de bagages bien attelez avecq de bons et beaux chevaux bien gras, signe de n'avoir enduré grandes nécessité, n'ayant peu se mettre en Gluschstatt, n'y s'entretenir de ce costé de la mer, ains se debvoir embarquer incontinent vers Denemarque, nous ayants laissé une très belle fortification munie de 50 pièces d'artillerie, 430 barils de pouldre, basles, mesches, plomb est à l'advenant. Le dict comte me dict estre certain que les Hollandois sont en quelques 70 batteaux, venus avecq environ 1,100 hommes, mais ne se sont oser advancer à l'exécution de leurs desseings, nonobstant que ceulx de dedans firent sortie avecq mille hommes pour se donner la

main, et leurs gens ayant esté repoussez dedans, se sont le jour en suyvant résoluz à se rendre parmy l'accord susdict.

Votre, etc.,

PAUL DE BAKE.

A Boctzembur, le 19e de novembre 1628.

N° 169[1].

L'INFANTE ISABELLE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Le gouverneur de Lingen m'a adverty que les gens de guerre que vous avez mis dans les villes de Meppen et Haselunen ne veuillent laisser passer aulcun grain ny aultres victuailles qui vont à Lingen pour l'entretiennement de la garnison du dict Lingen, disant qu'ils ont ordre de vous d'ainsy le faire, ce qui estant cause que la dicte garnison souffre nécessité, laqu'elle s'augmentera sans doulte, s'il n'y est remédié en temps, j'ay bien voulu vous faire la présente pour vous dire et requérir que vous veuillez révoquer quelconcques ordres que vous pouvez avoir donnés en ce que dessus pour toute raison, mesmes pour l'entretiennement de la bonne correspondance. aussi en considération de la neutralité que j'ay accordé au pays d'Ostfrize à l'instance du comte d'Anholt, au bénéfice des gens de la Ligue catholique.

De Bruxelles, le dernier de l'an 1628.

N° 170[2].

Durchleuchtigiste Erzherzogin,
Genedigiste furstin und frau,

Eur Hochfrl. Durchl. khan ich hiermit underthenigisten gehorsamb nit vorenthalten zu lassen, welcher gestaltt ich unumbgenglicher hœchster notdurfft nach veranlasst und getrungen worden wegen aller umbstendlichen Beschaffenhait der quartieren und mangelleiden-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du royaume. Corresp. de Wallenstein et de Tilly, t. II, f. 430.

den soldatesca, meine quartier in etwas zu elargyren und zu erweiteren.

Wann denn ohne das der Stifft Luttich sich von geraumer zeit hero dessen obliegenden anlagen und contributionen zu dess heyligen Rœmischen Reichs und gemeinen Wesen Diensten entzogen, und die schuldigkeit nicht geleistet, hierumben so hab ich mir furgenommen und beraits wurcklich verordnet ein Anzahl soldaten zue Ross und zue Fuss, von meiner undergebenen Armada in gerurten Stifft Luttich fuerderlichs einquartiren zue lassen. Ersuche hierauf Eur. hochfrl. Durchl. und pitte underthenig gehorsambst, da etwan bey solcher furgenommenen Enquartierung etwas von derselben angehœrigen land und Leuthen mit beruhrt werden muste, sye geruhen genedigist zu erstatten dass selbigen die schuldigkheit bey dieser soldatesca gleichmessig zuethuen, und in Werckh zu erzaigen mit was demandirt und anbevohlen werde.

Eur. hochfrl. Durchl. hiemit dem starckhen schutz Gottes zue langwieriger gesunder Regierung und allen furstlichen Hohen Ufnemmen, Deroselben aber zur beharrlichen milden Gnaden und Hulden mich gehorsambst wolbevehlendt.

Euer Hochfrl. Durchl. Underthenigster.

JOHANN GRAVE VON TILLY.

Datum Staden, 24 january. a° 1629.

N° 171[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin,

Ayant passé longtemps désiré de veoir le baron de Moriamez pourveu de quelque charge en Allemagne, j'ay creu que je ne le pourrois mieux adresser qu'auprès de mon cousin le ducq de Bavière, car outre le contentement que j'auray qu'il soit en son service, je seray très aise qu'il soit soubs vostre charge; c'est pourquoy m'ayant le dict baron supplié d'escrire au dict ducq affin de le vouloir prendre en son service, je m'y suis volontiers inclinée à cause des longs et fidéls

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



services que m'a rendu et rend encore présentement la baronne de Pallant, sa mère en qualité de dame d'honneur, ayant à cest effect desja escrit au dict ducq en sa faveur, le requérant de luy donner un régiment de cavallerie ou d'infanterie et en cas présentement qu'il n'y en aye point de vacant de luy donner patentes pour le lever, à quoy j'espère, il se laissera de tant plus volontiers porter que le dict baron s'offre de lever l'un ou l'autre, et peut estre touts deux, à ses frays, moyennant que le dict ducq se contente de luy donner quartier et accorder les conditions que l'on est accoutumé d'accorder en cas semblables, avec espoir de les avoir bientost prestz pour l'assistence qu'il se promet de plusieurs de ses amyz qui se sont présentez de faire des compagnies, je veulx doncq attendre de vostre bonne volonté en mon endroict, que vous tiendrez volontiers la main à ce que ce mien désir sortisse son effet, y apportant de vostre costé tout ce qui vous sera possible auprès du dict ducq, comme aussy je vous requiers bien instamment de faire et au surplus de voir la personne du dict baron pour le recommander aux occasions qui s'en présenteront, vous asseurant que le bien et avancement que vous luy procurerez en ma considération me sera très aggréable et en feray tout l'estime que de raison. A tant, mon cousin, que le Seigneur vous ait en sa sainte et digne garde.

De Bruxelles, le 8e d'aoust 1629.

N° 172[1].

AU COMTE DE TILLY EN CRÉANCE DU LIEUTENANT CORONEL HACCART PAR L'INFANTE.

Mon cousin,

A cause des advis que j'ay reçeu que l'ennemy auroy eu desseing d'assiéger la ville de Lingen, je vous envoye le lieutenant coronel Pierre Haccart porteur de ceste, pour vous dire de ma part ce que je luy en ay enchargé, c'est pourquoy je vous requiers de luy donner entière foi et créance et d'asseurer les effets de la bonne volonté et y joindre vostre advis au bien de la cause commune.

De Bruxelles, le 11 novembre 1629.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 173[1].

INSTRUCTIONS POUR LE LIEUTENANT CORONEL PIERRE HACCART QU'IL DEVRA REMETTRE AU COMTE T'SERCLAES DE TILLY VERS LEQUEL NOUS L'ENVOYONS.

Vous vous rendrez en toute diligence par devers le conte Jehan T'Serclaes de Tilly que nous sommes advertis estre à Staden et vous luy direz :

Que comme nous avons des advis que l'ennemy a intention d'assiéger la ville de Lingen, convenant au bien de la cause commune qu'il ne vienne à chef d'un tel desseing, que nous désirerions de savoir et le requérons très instamment que nous veuille mander, si en tel cas il vouldra au moyen des gens de sa charge qu'il a en la ville de Meppen empescher au dict ennemy la conduite de vivres par la rivière, comme au dict cas nous le requérons très instamment de vouloir faire.

Et si par adventure, il ne le pouvoit faire pour en avoir ordre de ses supérieurs, il veuille considérer s'il ne sera bien de permettre qu'il y aille au dict Meppen, à l'effect susdit, des gens de l'empereur de ceux de la charge du comte Jehan de Nassau attendu les grandes raisons qu'il y a d'empescher que le dict ennemy ne porte ses armes si avant en l'empire, com e est le dict Lingen, où elles feroient si grand préjudice au bien de la cause commune comme la dicte chose pourra facilement considérer et de tout ce que vous aurez response vous viendrez faire rapport en toute diligence.

De Bruxelles, le 11e de novembre 1629.

N° 174[2].

LETTRE DE FERDINAND II A L'INFANTE ISABELLE.

Durchleuchtige Furstin, freundliche geliebte Muhm und Schwöster, Ich hab aus E. L schreiben von dem Bruneo mit mehrerm verstanden, wassmassen E. L. in starcker werbung dieses Jhar begriffen, sich dardurch gefast zue machen der Hollander hochmueth zue dempffen

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Ferdinand II.



und von vernern *progressen* und fürbruch sy ab-unnd zuruck zue halten, Dessweg und in vermanglung des *Marquese Spinola*, so anderwaittig dise Zeit *occupiert*, ainen so. grosen *exercitum* wie derselb sambbracht werden möchte zue *commandiern* und wol zue füeren, gern sich des graffen von Tyly person möchten bedienen, da ich ihme solches bevelhen und auferlegen wolte mit der *liga* consentiment sich einzulassen. Wie nun E. L. bewist dass gemelter graf zue Tyly *immediate* von mihr nit *dependiert*, und daher diser Zeit ihme expresse zue *commandiern* nit wol thuenlich sein wuerd, hab ich dennochter nit underlassen, wie aus beygefüegten copiis zue ersehen, gedachtem grafen von Tyly meines gemüets mainung zue endtecken, wie nit weniger auch des Churfursten zue Pfaltz-Bayrn L. zue ersuechen. Sopaldt mihr von ainem oder anderm orth erclarung einlangt, werde ich nit underlassen, unverlengt E. L. darvon umb besserer nachricht willen parte zue geben. Wil mich sonsten und im übrigen auf obgedachtes *Bruneo* E. L. thuende *relation referiert* haben. Geben in meiner stat Wien, den vierzehenden *Martii* 630.

E. L.

Guetwilliger Vetter unnd Brueder,
Ferdinand.

Vienne, 14 mars 1630.

N° 175[1].

LETTRE DU COMTE DE TILLY A JEAN GASPARD DE STADION GRAND MAISTRE DE L'ORDRE TEUTONIQUE, PRINCE DE L'EMPIRE, CONSEILLER INTIME DE S. M. I. TRADUCTION DE L'ALLEMAND.

La mission dont V. A. a bien voulu charger le s^r Jean Christophe de Ruepp, lors de son séjour à Mergentheim, a esté remplie par lui, aussitôt après son arrivée et de manière à mériter la haute bienveillance de S. A.

C'est maintenant et en premier lieu mon devoir de remercier V. A. pour le compliment qu'elle a daigné m'adresser et pour l'offre gracieuse de son affection, je lui souhaite par contre qu'Elle puisse jouir pendant un règne long et heureux de toutes les prospérités imaginables.

J'ai appris par les discours du dit commissaire général de Ruepp

[1] Collection de M. Charles Rahlenbeck, à Bruxelles.



avec quelle gloire et quel empressement V. A. a pris en main les intérêts de la chose publique lors de la dernière diète. Il seroit en conséquence de toute justice que S. M. I. notre bon et très gracieux seigneur et maître, voulût faire son possible pour augmenter le pouvoir et l'édification de l'Eglise catholique hors de laquelle il n'est point de salut. Ce seroit imprimer un mouvement auquel chacun finiroit par obéir. Pour ce qui concerne les entreprises des Hollandois nous nous trouvons arrêtés par trop de considérations; pendant ce temps, l'ennemi se rend maître d'une place après l'autre et il ne manquera pas de poursuivre son avantage aussi longtemps que cela lui sera possible.

Je désirerois beaucoup de pouvoir être auprès de V. A. afin de m'entretenir à fond avec elle sur cette question et d'autres encore. Il n'est d'après moi dans tout ceci de meilleur et de plus efficace remède pour nous conduire vers une paix générale et éteindre les troubles dans l'Empire, que la convocation d'une assemblée collégiale des princes allemands, à laquelle S. M. I. et les Electeurs seroient obligés de paraître en personne.

Je recommande V. A. à la sainte garde de Dieu la priant de me continuer les témoignages de son affection.

De V. A., Très-humble et très-dévoué serviteur,

JAN, COMTE DE TILLY.

Datum Staad, le 6 mars 1630.

N° 176[1].

TRANSLAT. D'UNE LETTRE FAMILIÈRE DE L'EMPEREUR AU COMTE DE TILLY ESCRIPTE DE VIENNE, LE 13 DE MARS 1630.

Ferdinand, etc.

La Sérénissime Infante m'at faict entendre qu'elle seroit résolue de, à l'entrée de ce printemps, faire des nouvelles levées et se pourveoir avec des grandes forces pour dompter l'outrecuydance des hollandois et leur empescher toute ultérieure progrès, et faire tout effort possible sur eux et comme à présent le marquis estant ailleurs empesché et occupé pour le service du roy, Il manque un bon chef bien entendu

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Ferdinand II.



au faict de guerre pour commander et gouverner une si puissante armée et mettre en exécution et bien guider une si grande entreprinse ; elle seroit bien ayse de se servir de votre personne pour chef d'une telle entreprinse me requérant de, à cest effect, vous donner ma permission à vous y employer. Or est-il que cecy est une affaire qui en effect concerne le St-Empire et le bien commun d'iceluy, notre seren[e] maison d'Austrice et l'estat catholique en général et dont partant je serois bien ayse qu'il puisse être gratifié à la dite Sérénissime Infante, en ceste sienne réquisition, et particulièrement votre expérience de guerre estant si cogneue par tout le monde et ayant desja en tant d'occasions par effects fait paroistre votre dexterité valeur et courage à votre louange immortelle, et dont nous avons conceu ceste ferme espériance envers Dieu, y qu'emporterez la victoire contre ces ennemys et les déprimerez et assubjectirez non moings qu'avez faict des aultres auxquels avez fait la guerre ; et comme je scay qu'il faut sur ce requérir le Prince Electeur de Bavière sans le préterir en aucune façon, je n'ay laissé de luy en escripre selon que le pourrez veoir par la copie cy-joincte, et seray sur ce au plustost attendant sa résolution et la vostre.

N° 177[1].

TRANSLAT D'UNE LETTRE FAMILIAIRE DE S. M. I. ESCRIPTE AU DUC DE BAVIÈRE DE VIENNE, LE 13 DE MARS 1636.

Je ne peu laisser d'advertir V. D[n] par ceste comme quoy la Sérén. Infante m'at faict entendre qu'elle estoit résoleue d'ammasser ce prinstemps et faire mectre une grosse armée en pied, pour abbaisser et dombter l'outrecuydance des hollandois et rompre l'effect de leur desseings et les empescher à faire ultérieur progrès scuyvant la confiance qu'elle en at en Dieu. Mais comme le marquis Spinola estant aillieurs occupé au servyce du Roy pour des autres affaires, côe, il est cogneu à V[e] Dil, la Sér[me] Infante sente principallemt ce manquement qu'elle ne scait aulcun chef duysable à qui puisse avec asseurance et fruit estre confié et en chargé une si puissante armée que l'on traict de faire, elle m'at requis de veoir s'il ne se pourroit qu'on laissat suyvre le conte de Tilly pour luy commectre le commandement sur ceste armée et encharger l'exécution d'une entreprinse si signalée ; et ce de tant

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Ferdinand II.



plus puisque le bon succès et progrès qu'il pourra faire et obtenir viendront à redonder et réussir au bien commun du S[t] Empire et de tout l'estat catholique.

Or, c'est bien la vérité que le principal consiste en ce que l'on ordonne et commecte un tel chef pour ceste armée, qui la sçache bien commander et conduire selon les occasions, et dont partant je serois bien ayse qu'il puisse être gratifié à la d[te] Sér[me] Infante en ceste sienne réquisition, en particulière considéraon de la grande expérience de guerre que le d[t] comte de Tilly at et des signalées et louables qualitez qui l'accompaignent et de son grand courage, valeur et dextérité que tant de fois il at par effect témoigné, desfaisant et affaiblissant les forces de l'ennemy; requérons par ainsy gratieusemt V. Dil. par ceste, qu'au cas qu'elle juge convenir de s'entreparler sur ce subject avecq l'electeur de Mayence, pour voir si et en quelle façon il puisse estre gratifié à la d[te] Sér[me] Infante, ou bien que non, s'en escripve au d[t] Electeur, elle m'en vueille advertir ou bien de la résoluon qu'autremt elle voudroit prendre sur ceste réquisition de la d[e] Sér[me] Infante, affin que selon ce je puisse respondre à icelle.

N° 178[1].

LETTRE DE FERDINAND II A L'INFANTE ISABELLE.

Durchleuchtige, Hochgeborne, Freundliche geliebte Muhm und Furstin, Wass an mich E. L. wegen uberlassung des *generals Tilli* zu ainem *capo* in denen Niderlandischen *Provinzen* bittlich gelangen lassen, dass habe ich auss dero mir von *dato* den funfften dises uberschickhten Schreiben mit mehrern freund, vetter und genedigelich wol vernomen.

Inmassen ich nun E. L. müglichist zu *gratificiern* vorderist genaigt, alss habe ich nit underlassen, destwegen in jeziger personlichen gegenwerttigkait mit des Churfursten zu Bayrn L. die Notturfft zu *conferiern*, welche sich daruber dises vernemen lassen, dass sy dass Werckh mit den anndern anwesenden catholischen Churfursten LL. gleichsfahls *communiciern*, unnd sodann gegen mir des ervolgs sich weitters ercleren wolten: welches ich nun erwarttendt bin, und solle E. L. daruber von mir verrer bericht mit dem eheisten ervolgen.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Ferdinand II.



Undterdessen ich Jro dises zur nachrichtung freundt-vetter-und genedihglich *avisiern* wollen, Dero ich benebens mit freundt-vetterlicher lieb und affection jederzeit vorderist wohlgethan verbleibe. Datum Regenspurg, den sibenzehenden *Julii*, anno im sechzehenhundert dreissigisten.

E. L.

Guetwilliger Brueder.

FERDINAND.

N° 179[1].

SUSTANCIA DE UNA CARTA DE S. A. PARA EL PRINCIPE ELECTOR DE BAVIERA TOCANTE DE DAR LICENCIA AL CONDE DE TILLY PARA VENIR A GOVERNAR LAS ARMAS DEL REY EN ESTOS, Y EL CREANCIA DE DH° Q. MONSIEUR DE CUSTIN LE SA DE REPRESENTAR SOBRE ESTE PART^{AC}. (A JUAN HUART DEL CON. DE S. A. Y. SU SECRETARIO).

S. A. me ha mandado avise de su parte à V. Sr. escriva biego una carta suya para el Elector de Baviera diciendo que por las pruevas qù cel Conde T'Serclaes de Tilly tent^{e} Gnral de Ex^{to} de la liga Cath^{ca} ha dado de su mucho valor y experiencia en las cossas de la guerra. y la opinion y fama q. ha ganado porsus hechos, y exemplar vida, dessea S. M. se encargue del goviern de sus Armas en estos Estados, y no menor S. A. yR assi pil^{e} S. A. al. dh^{o} Elector Duq. en nombre de S. M^{d} y suyo con todo encaverim^{te} de licencia para ello al conde considerando la mucho q. en ello va no solo al Serv^{o} de S. M. Ces^{a} y Cath^{ca} pero a la misma Liga, al Ymp^{io} y al bien publico, y q. S. M^{d}. y S. A. lo estimaran del Elector Duque Sumam^{te} veniviendo S. A. en esta parte a la demas q. de la suya. Le dira mons de Gustini à quien S. A. dispacha en dilig^{a} para q. a represente al dh^{o} Elector, y ebecha esta carta il serva V. S. de Embiarmetro con su copia para entreparseta al mismo Gustini.

G^{d} Dios a V. S. Come desseo. De la Posada a 25 de marzo 1630.

P. DE SAN JUAN.

Despechada a 26 de marzo 1630.
AL. V. S. DE HUART.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière, tome I, folio 276.



N° 180[1].

Durchleuchtigste Erzherzogin.
Genedigiste Furstin und Frau,

Jch bin von den kheskauffern in Ostfriesland instendig ersuecht und gepeten worden dieselbige bey E. Hochf. Durchl. zue dem endt gehorsambst zu verschreiben und zue intercedyrn, sy mœchte Jhnen mit einen freyen Pass gnedigest erscheinen und zue statten kommen, auf dass sie bis in hundert oder mehr last Rockhen in Flandern, (weille sich diess orths, gott lob, noch gueter vorrath befinden soll) erkhauffen und solche nach der Graffschafft Ostfriesland und Zeverland wegen der ende ohbandener schwerer und gefehrlichen Theurrung, wegen missgewachs und langvierigen Einquartierung dass daselbst logirende kayserliche kriegsvolckh tœglichs weiter zue imbt, uberpringen mœchten.

Wann dann sich gemelte kheskauffer danebens zue prœstirung genugsamer caution und versicherung erpotten, das angeregte Fruchte ahn khein andere als obgemelte Œrther verfuhrt, und sowohl zue den Nothleidenden Underthanen als der einquartierten khayserlichen soldatesca bestem ahngewendet werden solle, so habe ich zur ertheilung dieser meiner underthenigst wohlmaintlichen promotorialn umb so weniger gedenckhen getragen, und gereicht hierauff zur hochfurst. Dhl. meine underthenigste Pitte, sy geruhen genedigist aus angeregten motiven und beeder den nothleidenden armen underthanen und soldaten zue guetem, den supplicanten den gepetenen freyen Pass uff obgeruhrte ahnzahl last Rockh widerfahren zue lassen. Ein solches wirdt Gott der Almechtige E. hochf. Dhl. wiederumbs reichlich vergelten und umb dieselbe bin Jch nach meiner wenigkeit underthenigst zuverschuldet uberwilligist und gevlissen.

E Hochf. Dhl, hienebens in gnadenreiche schuz des Allerhœchsten zue langwierig leibsleistung und allen beheglicher erzherzoglicher Prosperitet, wie auch Jhro zur beherlichen miltesten Wol^os und Huld mich gehorsambst wohlbevohlend.

E. Hochf. Durchl. Underthenigister,

JOHANN, GRAVE VON TILLY.

Datum Staad den 26 martii 1630.

[1] Archives du Royaume. Corresp. de Wallenstein et de Tilly, t. II, fol. 131.



N° 181[1].

LETTRE DE L'ÉLECTEUR MAXIMILIEN A L'INFANTE ISABELLE.

Durchleuchtige Fürstin, Euer Liebden sein unser Freundtlich und willige Dienst, auch wass wir liebs und guets vermœgen zuvor. freundtliche liebe Frau Muhmb.

Unns ist Euer liebden den 26ten Martii negsthin Datiertes schreiben von Dero abgeordneten, Ludwigen von Custin, Hernn zu Villers le Rond, etc., zue recht behendiget worden, daraus, wie auch aus dessen beschehenem mündtlichen anbringen, wir mit mehrerem verstandten was sie an unns umb Uberlassung unsers general-leitenants, des grafen von Tilly persohn, freundtlich gelangen lassen.

Wessen wir uns nun gegen gedachten Euer Ld. abgeordneten hieruber in antwordt erclert, und was wir ihme fur wichtige und erhebliche ursachen und bedenckhen, derenthalben die Lœbl. Bundsstêndte, bei dem nehern zue Mergenthaimb gehaltenen Convent, und zwar auch auf Jhrer Kaiserl. Maj. selbst begeren und erinneren, bei jetzigen im heil. Rœm. Reich noch emporgehenden hochgeferlichen leuffen und machinationen, ihr Armada auf den fuess zue erhalten geschlossen, und darumben obgemelten Grafen von Tilly, als dieser Armee vorgeseztes haubt noch zur zeit, davon nit hinweckh lassen, noch sich gegen Euer Ld. meher obberierten anlagen eines gewissen ercleren kœnden, biss etwan bei vorstehendem Churfurstl Collegialtag zu Regenspurg allda de summa rerum zue handelen, in Frieden-oder kriegssachen ain aigentliches und bestenndiges resolviert und verglichen wurdt mit mehrerem zu vernemmen geben.

Dass alles wurdt E. Ld. er, zue seiner haimbkhonfft, der gebuer nach zue hinderbringen und zue referiren wissen, und werden hoffentlich E. Ld. solche bedenkhen selbsten auch der wichtigkhait befinden, dass sie sich die claine zeit guetwillig gedulden, und umb derentwillen dass wir uns diestmal khaines anderen erclert, freundtlich fur entschuldigt halten. Dero wir beineben zue angenemmer ehrendiensterweisung beraith verblaiben.

Manu propria. E. Ld. Dienstwilliger Vetter

MAXIMILIAN.

Datum in unser statt Munchen den 4ten aprilis. a° 1630.

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière, tome V, folio 284.



N° 182[1].

Durchleuchtigiste Erzherzogin,
Genedigiste Furstin und Frau,

E. Hochf. Dhl. verhalte auf dero gnedigstes schreiben hinwider underthenigist nicht, dass von Jro Churfurstl. Gnaden noch deroselben statt Tryer wegen angedeuten mishelligkeit und bloquirung mir einige nachrichtung dato nicht zukommen; soviel aber die in besagtem Erzstifft Trier logierte catholischen Bundts soldatesca betrifft, ist dieselbe bereits fur ettlichen monaten und zwar andergestalt nicht von mir dorthin verordnet worden, als daselbsten ihre Quartier und Underhalt zue haben. Jch werde gleichwol nit underlassen mich der eigentlichen beschaffenhait furderlichst zue erkhundigen, und alssdann dasjenige hierunter, meiner wenigkeit nach, gern das befurdern, was zue guetlicher Hinleg-und abhelffung obgedⁿ differentien immer erspriess-und vortrœglich sein wirdt.

E. Hochfl. Dhl. mich damit zue beharrlichen miltesten hulden und gnaden underthenigist wol befellendt.

E. Hochf. Dhl.

Underthenigister

Johann, Grave von Tilly.

Datum Staaden den 23ten Aprilis. A° 1630,

N° 183[2].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Ceux de Linghen après diverses plaintes qu'ils m'ont ja cy devant faict retournent à me remonstrer encore une fois avec plus de doléances (ce que d'ailleurs je scay estre trop véritable par les enquestes que j'en ay fait faire par gens exprès) qu'il leur est du tout impossible d'entretenir plus longtemps la soldatesques, si Votre Altesse Sérénissime

[1] Archives du Royaume. Corresp. de Wallenstein et de Tilly, t. II, fol. 133.
[2] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

n'est servie de céder entièrement les revenuz du dict pays et de leur en laisser l'administration et aussy bien que des licentes nouvellement mises à Nieuwensausen, au comté de Bentheim, ce que je n'ay deu manquer de représenter à Vostre Altèze Sérénissime et quant et quant aussy remémorer à icelle très humblement ce que ces jours passés je luy ay escrit de Hameln sur ce subject, suppliant de rechef avec toute instance qu'elle y veuille faire la réflexion que le bien publicq, la conservation de la dicte ville, le soulagement des pauvres subjectz, et les nécessités de la soldatesque requièrent a prévenir par la cession susmentionnée, les inconvénients qui sont autrement pour en résulter. Sur quoi faisant très humble révérence à Votre Altesse Sérénissime, je lui souhaite de tout mon cœur.

Madame,

Le comble de toute heureuse prospérité, et qu'elle puisse veoir réussir la sainte intention qu'elle a pour le bien de la chrétienneté.

De V. A. S.

Très-humble et obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

De Halberstat, le 3 de janvier 1631.

N° 184[1].

SCHREIBENS ABSCHRIFFT SO VON DER CURFL. D. IN BAYERN AN DERO GENERAL LEUT[t] H. GRAVEN VON TILLY ABGANGEN, DES DATO DEN 7 JANUARI 1631.

Maximilian Curfurst.

Lieber getreuer, wessen sich bey uns die durchlauchtige furstin fraue Elisabeth Clara Eugenia Infantin zu hispanien, Erzherzogin zu Oesterreich, uensere frl. liebe frau Muehmb Ld wider den commendanten zu Lingen und dessen bishero von den Underthanen erforderte ubermessige contributiones beclagt, das habt ir hieneben khommendt mehreres zu erschen.

Wann aber ein solches unserer intention allerdings so entgegen,

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance de Maximilien de Bavière, tome V, page 316.

und den betrangten Underthanen diser herrschaft durch dergleichen ubermessige exactiones wol anlass gemacht werden khonnde, dass sie sich volgends aus desperation ann die standen von Hollandt hengen dœrften, als gereicht uns solch des commendanten unziemblich verhandlen zu sondern ungedisten Missfallen, und beveelh euch deroweg hiemit dass ir solche wider commendanten geclagte exorbitantien nit allein alsbald ernsthafft abstellet sondern, auch dabey verordnet dass er sich forthin mit der uf ihn und die garnison erforderte nothwendige verpflegung allerdings contentirn, mit der frau Infantin Ld. deswegen verordneten commissariis nach billich dingen vergleichen, und die Underthanen sonderlich iber eure gemachte verpflegungs ordinantz auf keine Weiss noch weeg graviren und beschweren thue, verlassen wur uns, und sein euch mit gn. und allem gut wolgevog.

Munchen den 7 January 1631.

N° 185[1].

TRANSLAT. D'UNE LETTRE DU PRINCE ÉLECTEUR DE COLOIGNE, ESCRITE AU COMTE DE TILLY, LE 27 MARS 1631.

Ferdinand, etc.

Vous aurez assurément désormais reçeu ce que le 16 de ce mois vous avons escrit touchant la retraicte des gens de l'Union catholique hors du pays de Juliers et autres en dépendants. Et jaçoit que nous voulons espérer qu'ayant par nostre dite lettre entendu les considérations qu'avons au regard du commandement qu'avez faict de garder et retenir encor le chateau de Vlotto, et les très grands inconvéniens qui en sont à craindre, vous aurez désormais donné ordre de vuyder la d[e] place. Ce néantmoings comme à cest instant recepvons les lectres cy-joinctes, tant de la Sérénissime Infante que du duc de Neuburgh par lesquelles ils pressent fort sur la dite évacuation, et l'Union catholique se chargeroit d'un très grand reproche par la rétention de ceste place laquelle toutes fois le dit Ducq fait offre de pourveoir et bien garder avec les gens de son pays; Et estant comme maistre et du tout asseuré de toute la rivière de Weser et quasi de tous les passages d'Icelle, tout ce

[1] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance des électeurs ecclésiastiques. Carton. 187.



que par Sa Majesté Impériale et les estats catholiques at esté sans aulcun: réservation résolu pour le bien de l'Estat publicq fust si légèrement reculé et renversé. Et aussi l'on peut bien considérer les inconvénients qui pourroient réussir, si tous les gens de guerre de l'une et de l'autre partie demeureroient dans lesdits pays et que vous ne pourriez au cas de nécessité servir de vos gens, ains il vous faudroit veoir que à cause de la rétention de ceste seule place, les Estats d'Hollande retourneroient à reprendre et occuper derechief diverses aultres, en mectre le pied plus avant dans les pays voisins. Pour ce est-il que n'avons sceu laisser de vous donner part des dictes lettres, affin que puissiez de tant plus recognoistre le commun dangier qui est à craindre. Ne doubtant que au cas que n'ayez encor donné ordre pour l'évacuation dudit chasteau de Vlotto, vous le donnerez incontinent, affin que sans aulcun dilay elle soit effectuée.

Nous avons aussy sur la dicte réquisition de la Sérénme Infante et du ducq de Neubourg escrit au colonel Erwit affin que sur l'offre que le dict ducq faict de voulloir mectre au dict chasteau des gens des dicts pays, il veuille faire retirer la garnison qui y est des gens de l'Union catholique, et que nous l'en excuserons envers vous et notre frère le ducq de Bavière, puisqu'il y at du dangier au dilay et nous croyons qu'aurez désormais changé votre première ordonnance faicte d'une soigneuse prévoyance. Et sur ce, nous demeurons, etc

N° 186[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, ceste sera en réponse des Vostres du 3 janvier passé et pour vous dire que je ne doubte vous aurez depuis assez entendu par l'advertence que nos députez les Conseillers et maistres de comptes Elshout et de Haen vous ont faite devant leur retour de devers Lingen, le pied qu'ils y ont mis au payement de la garnison, avec les nobles et adhéritez du pays, lesquelz vous ont sur ce particulier esté trouver à Halberstadt, le tout en conformité du règlement général des gens de guerre de vostre charge, selon que le Coronel Erwit y commandant, (vers lequel nous les avions envoyez) vous aura aussy indubitablement adverti, mesme de quelle manière la justice et police s'y faira doresnavant sur le nom de la ligue catholique, par les officiers du Roy mon

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



seigneur et nepveu, et continuera sur leur commission et sermens prestez afin de satisfaire entièrement pour les raisons que vous scavez à la provisionnelle aseurance de la dicte place et quant au revenu des licentes de Vijchugs, desquelles vous faictes entre aultre mention, et que ceulx du dict pays prétendent encore au dict effect, quoy qu'il n'a rien de commun avecq Lingen, nous le ferons mettre en délibération et adviserons de leur faire en ce ressentir l'effect de vostre intercession, nous estant resjouy de veoir par vos dictes lettres le soing que portez à la conservation du dict pays correspondante à la confiance que j'ay en vous, comme ayant esté le subject de l'envoy des dicts Députez, je vous requiers bien instamment de vouloir continuer ceste bonne volonté, et de tenir la sérieuse main que sans inovation tout ce que dessus y soit ainsy ponctuellement entretenu et observé jusques à autre ordre, et tant mon Cousin etc.

De Bruxelles, 29 de mars 1631.

N° 187[1].

AU COMTE DE TILLY PAR L'INFANTE.

Mon cousin, vous m'avez fait grand plaisir de m'informer de l'Estat de l'armée navale de Sa Majesté à Wismar par vostre lettre du 25 du passé. Je donnerai ordre à ce qu'il y soit pourveu au plus tost selon que l'importance de l'affaire le requèrera, et ce pendant prie le Créateur de vous maintenir, mon cousin, en parfaite santé à longues années.

De Bruxelles, le 11e juin 1631.

N° 188[2].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, je me suis fort esjouye de la Victoire que Dieu vous a donnée à Magdenbourg dont j'ai sceu la nouvelle par la vostre du 21 du passé, pour estre de la considération que ung chacun scait, ce mesmes parce que le Roy de Suède y avoit l'œil passé longtemps,

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Ibid.

Vous l'avez prévenu bien à point, le secours qu'il leur faisoit espérer et lequel les aura opiniastré à ne point accepter les semonces que vous leur avez faites soubs des conditions tant équitables. Je vous doits plein de gré de vostre soing à m'en advertir dont je fais l'estime que de raison, en vous souhaitant la continuation des succès aultant heureux que la cause de Sa Majesté impériale est juste, je prie Dieu de la seconder de sa protection et de vous maintenir, mon bon cousin, en continuelle santé à longues années.

De Bruxelles, le 25 juin 1631.

N° 189[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin. Les inhabitans du pays de Lingen, m'ayant représenté les grandes charges qu'ils supportent par le logement des gens de guerre de la Ligue qu'il y a dans la ville du dict Lingen qu'ils doibvent entretenir entièrement, disant qu'il est impossible que cela dure ou qu'il faudra qu'ils quittent le pays, comme je désire grandement de veoir soulager autant que faire se peult les inhabitans des dicts pays et ville de Lingen et que je scay qu'une grande partie de la surcharge leur vient de la compagnie de cavallerie qui y a esté tout l'hyver passé, je vous ay bien voulu faire ceste pour vous requérir de n'y renvoyer l'hiver que vient la dicte compagnie de chevaux attendu mesme qu'elle n'y peut estre d'aucun service et que l'asseurance de la ville dépend, outre la neutralité, du bon service de l'infanterie qu'il y a. Je vous requiers à mettre, au reste, si bon ordre à tout ce qui conviendra au soulagement des dits inhabitants, qu'ilz y puissent continuer leur demeure ainsi que je me prometz l'affection...

De Bruxelles, le 5 d'aoust 1631.

N° 190.

RAPPORT DE TILLY A L'EMPEREUR. (TITUL)

V. M. I. ayant daigné m'ordonner de disposer l'électeur de Saxe à déposer les armes et à renoncer le traicté de Leipzig, et de l'y con-

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



traindre en cas de retardement, et, comme V. M. I. l'a pu apprendre, ledit électeur n'ayant voulu s'y conformer, mais s'étant plutôt fortifié, ayant distribué de nouvelles patentes et correspondu avec le roi de Suède, tant qu'il s'est finalement joint avec lui, j'ai, aux conséquences des ordres de V. M. I. et parce que toutes les subsistances me manquoient et m'étoient coupées, pris Mersebourg, puis Leipzig par accord, ce qui a eu lieu le 16. Le 17 le roi est arrivé puissamment assisté des électeurs de Saxe et de Brandebourg et m'a contraint à la bataille. Ce qui est arrivé et comment le mauvais succès l'a emporté sur le bonheur, V. M. I. l'apprendra par le rapport du lieutenant Adam Regensperger de Regensperg, en même tems les moyens d'arrêter avec l'aide de Dieu ce puissant ennemi, à quoi je désire exposer mon corps et ma vie, comme je l'ai fait en cette occasion, espérant que ce ne sera sans bons effects et ne cherchant en ce que la gloire de Dieu, la conservation de V. M. I., des électeurs et princes catholiques. Et je supplie donc V. M. I. de vouloir bien me donner des instructions le plutôt possible pour parer aux plus urgentes nécessités.

Halberstadt, le 21 septembre 1631.

RAPPORT DU LIEUTENANT REGENSPERGER.

V. M. I. a daigné dépêcher à plusieurs reprises à M. le lieutenant général des ordres et instructions concernant l'électeur de Saxe, la déposition des armes et la rénonciation du traité de Leipzig par lui et ses adhérens, Sur quoi M. le lieutenant général Tilly a écrit à l'électeur de Saxe des lettres énergiques mais respectueuses, lui a envoyé des délégués, tels que M. de Metternich et M. de Schonberg avec le secrétaire Brunaux pour le prier et l'exhorter de ne pas être lui-même la cause que l'armée de V. M. I., fut obligée de forcer l'entrée de son pays. Et pardessus tout cela M. le lieutenant général lui a encore dépéché son trompette avec les lettres bien plus amicales pour demander sa résolution finale. Sur quoi l'électeur a répondu comme toujours qu'il vouloit rester dans la fidélité et le dévouement envers V. M. I., mais qu'il n'entendoit en aucune manière déposer les armes. Il a retenu le trompette jusques deux jours avant la bataille, se fortifiant toujours, distribuant des patentes, recueillant les milices dispersées en différens endroits par M. le comte de Furstenberg et M. le colonel Aldringen (et qu'on suppose avec fondement lui avoir été envoyées par les villes impériales.)

Le lieutenant général voyant donc qu'il n'obtenoit rien par douceur,



se conformant aux ordres de V. M. I. (et parce que l'état des choses et *Ratio belli* l'exigeaient) s'est d'abord emparé sans brûler une amorce de la ville de Mersebourg, a désarmé et licencié les soldats et laissé en fonctions le commandement Saxon du château.

Mais comme l'armée manquoit là de vivres et de toute espèce d'objets de nécessité, et que de graves inconvénients étoient à craindre.

Il a fallu prendre la résolution de marcher en avant, et de s'emparer de Leipzig, qui s'est rendu le 16 septembre par accord, et le 17 l'électeur de Saxe avec l'électeur de Brandebourg et le roi de Suède s'étant présentés avec une puissante armée, ont forcé le lieutenant général à accepter la bataille.

L'engagement a commencé à 9 h[es] du matin avec quelque cavalerie et des dragons, surquoi l'ennemi s'est avancé à la longue, déployant ses forces, de sorte que le s[r] de Pappenheim a réclamé un renfort de troupes au lieutenant général.

Les canons ont commencé à jouer, on s'est mis en bataille des deux côtés, et après plusieurs salves d'artillerie, la bataille s'est engagée sérieusement entre une et deux heures de l'après midi. Les deux armées se sont heurtées avec beaucoup de valeur ; la fortune sembla d'abord nous sourire, à ce point qu'on crut certain que l'issue seroit plus heureuse qu'elle n'a été.

Comme nous avions dépassé l'artillerie ennemie de deux portées de mousquet, tourné et fait tonner contre lui partie de cette artillerie, le vent qui nous avoit d'abord été favorable, a sauté tout à coup et nous est devenu contraire de sorte que nous étions aveuglés par la poussière, de quoi profitant, l'ennemi s'est avancé en force sur notre gauche (qui s'est trouvée beaucoup plus faible) et a dispersé notre cavalerie, laquelle s'est enfuie, abandonnant notre infanterie : sur quoi l'ennemi a chargé avec sa cavallerie notre dite infanterie qui a déployé un admirable courage, mais étant dégarnie, a été culbutée en partie, forcée en partie de se retirer.

La cavallerie de l'aile droite, commandée par le comte Egon de Furstenberg a fait beaucoup de mal à l'ennemi, le colonel Cronenberg s'est surtout distingué ; il s'est battu avec son régiment comme un lion, ainsi que le lieutenant général se plaît à le reconnaître ; le dit colonel Cronenberg et le conte de Furstenberg ont tué le général Bindthauf, et culbuté les cinq escadrons de cuirassiers Saxons qu'ils ont chargés, de sorte que de leur côté on ne voyait plus d'ennemis et qu'ils sont restés à attendre, jusqu'à ce que le lieutenant général blessé et endommagé soit venu à eux, lequel ils ont escorté la même nuit jusqu'à Halle.



Le lieutenant général auroit été fait prisonnier ou eut même été tué, si le duc Rodolphe Maximilien de Saxe et son escuyer Wolf de Ludwigshausen ne l'avoient sauvé à différentes reprises.

M. le Feldmaréchal de Pappenheim s'est parfaitement bien comporté; à la fin de la bataille il a tué de sa propre main dans les 14 ennemis, et la perte d'hommes eut été plus grande s'il n'auroit rallié ce qui restoit et dirigé lui-même la retraite.

Toutes les pièces d'artillerie de V. M. I. aussi bien que de la Ligue sont perdues. Il y en avoit 26 en tout.

Le commissaire général de Walmerode n'a plus pu sortir de Leipzig; on ne sait ce qu'est devenu le secrétaire Bunaux qui avoit dans ses mains l'expédition de guerre de V. M. I. La caisse de V. M. I. est sauvée, mais il y a peu d'argent dedans, en tout dans les 80,000 florins. Les actes de guerre sont sauvés. La caisse de la Ligue est à Leipzig, le commissaire général Stunz est seul à l'armée.

Comme le commissaire général de Walmerode avoit trop à faire de diriger seul les approvisionnemens et les actes de guerre, et que nous n'avions pas à la main des secrétaires de V. M. I. ou de la Ligue, et que dans une pareille confusion il n'étoit pas possible au lieutenant général d'y pourveoir, daigne V. M. I. ordonner qu'on envoie au lieutenant général des officiers idoines, parce qu'il n'est probable que le s^r de Walmerode soit délivré de sitôt.

Le lieutenant général prie V. M. I. de daigner ordonner qu'on envoie le plutôt possible de l'argent à l'armée, car on n'en a pas, sinon les soldats seroient bientôt dégoûtés, et déjà le lieutenant général a dû fermer les yeux sur quelques désordres, ce qui sans cela n'auroit pas eu lieu.

Daigne encore V. M. I. faire en sorte que les trouppes de Lorraine avancent le plutôt possible, et que ses levées soient faites sans retard, de n'importe quelles gents, Croates, Hongrois et tout ce qui se pourra trouver. Le lieutenant général se propose en attendant de rassembler ce qu'il pourra de gents, et au cas où l'ennemi le poursuivroit plus loin, de se retirer sur Wolfenbuttel. Il a demandé à Hammel et à Minden, 12 pièces d'artillerie, avec munitions, savoir :

4 pièces de 24 livres,
4 couleuvrines,
4 fauconneaux.

Il avisera à se réunir avec Altringer et les trouppes de la Ligue qui sont en Hesse.

Addition d'une main étrangère.

En sus, le dit lieutenant envoyé ici a rapporté verbalement qu'après la bataille l'ennemi a despéché différents courriers pour faire venir ses Finois et Lapons qui doivent être près de Stettin. Le landgrave de Hesse est très fort et les Hollandois se disposent à lui envoyer 16.000 hommes, sous condition qu'il les leur rendra complets vers l'été.

Il y a lieu de se mettre en garde contre le Danemarck et les villes anséatiques, qui bien qu'elles aient fait d'abord la sourde oreille, pourroient bien maintenant se résoudre, parce qu'elles ont déjà beaucoup de troupes.

N° 191[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon bon cousin, m'ayant porteur de ceste, Eustace de Croy, baron de Beauraing, fils du comte de Rœulx, tesmoigné le désir d'aller servir en Allemaigne, aussi bien que son frère, aux armées qu'aurez soubs vostre charge, et considérant les bons et fidelz services nous rendez par le dict comte du Rœulx, je l'ai bien voullu accompaigner de ceste, vous requérant de le voulloir employer et favoriser son advancement, et par ainsy, etc.

Novembre 1631.

N° 192[2].

LETTRE INTERCEPTÉE, D'UN OFFICIER SUÉDOIS, DE SLEIDIS, A UNE LIEUE DE LEIPSICK, SUR LE CHEMIN DE HAL.

Après l'alliance et conjonction de S. M. de Suède et de l'électeur de Saxe, au camp devant Wittenberg le 2/12 de sept., le roi fit passer son armée par-dessus le pont de Wittenberg le jour suivant, les deux armées se joignirent près de Dubeck où l'Electeur présenta la sienne qui pour les armes, chevaulx et hommes, avoit autant de lustre qu'il se puisse veoir dans une armée. L'Electeur fust armé luy mesme avecq

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.
[2] Archives du Royaume. Collection de Routard, n° 1, p. 625.



celui de Brandenhourg. Le roi ayant veu l'armée de Saxe mena les Electeurs voir la sienne, qui estoit pareillement rangée en bataille; la cavallerie trop éloignée du quartier n'y fust poinct, mais il ne se peut rien veoir de plus beau pour ce qui est de l'infanterie, en laquelle luysoit vraiment ce qui donne le vray lustre à une armée. Les deux armées marchèrent le lendemain l'une après l'autre vers l'ennemy, estant arresté le jour précédent au conseil de guerre de donner bataille, quoy que les plus experts y consentissent plustost qu'ils ne le conseillassent. Le 7/17 dito. Tilly sortit de son camp près de Leipsick avec toute son armée, composée de 32 régiments, forte à peu près de $\frac{m}{36}$ hommes et rangée en bataille en 14 bataillons; il avoit occupé une hauteur qui lui servoit pour planter son artillerie, de laquelle il commença à jouer le premier et on continua puis après très-furieusement. Nostre armée forte de plus de 30 à 35 mille hommes marcha rangée et respondant de son canon, donna (nonobstant l'incommodité du lieu que l'ennemy avoit préoccupé) en cette façon, qu'encore que l'ennemy combatit très valeureusement et que la victoire fut disputée longtemps (ayant duré le combat plus de quatre heures depuis les deux heures) il fust néanbmoins forcé de céder. L'armée de Saxe n'estant pas des plus aguerries avoit déjà commencé à bransler, et deux régiments se dissipèrent, mettant telle confusion que le bagage et ce que estoit derrière la bataille, empesché de veoir pour la grande poussière, se mit à fuir : l'ennemy les pressant de ce costé donna occasion aux Suédois de les charger, avec le vent et la poussière, qu'aultrement leur estoit contraire, en somme l'ennemy fust enfin tourné, mis en déroutte et fuite telle qu'il abandonna toute l'artillerie, se retira tout dissipé et fust poursuivi par quelques-uns de nos régiments jusques aux portes de Leipsick et sur le chemin de Hal. L'occision y fust grande, le nombre se peut comprendre par la longueur du champ de bataille qui est d'une grande demi lieue et remply en quelques endroits de morts et par la longueur du chemin qu'ils furent poursuivis, qui est depuis un village distant de Leipzick près d'une lieue jusques aux portes d'icelle, où se trouvent partout des morts. Les armes, les bagages, tout fust jetté, des régiments entiers crièrent à la fin misericorde et se rendirent, le nombre des prisonniers excède les 3,000, et parmy iceulx il y a le duc de Holsteyn, l'adjudant major de Tilly et aultres officiers d'éminence. Il est aussy de la perte de nostre costé, car parmy les officiers le colonel Callenbach fust tué avec son capitaine lieutenant; le colonel Teuffel, Hal, Corville blessés, sont morts depuis; point de prisonniers. Entre les morts de l'ennemy il y a le général major Erft, le général de l'artillerie Schonbergh, et aultres desquels on scaura



les noms. Il y a plus de vingt pièces prinses et plus de cent drappeaux dont j'en ay moi-même veu soixante. Le général Tilly est blessé dans l'épaulle. On les a poursuivis jusque près de Hal et défaict depuis (ou prins plustost) deux régiments qui tous prennent service. Nous sommes venus icy avec l'infanterie aujourd'huy, ayant réduict ceux de Leipsick à accord avec l'Electeur. On dit que l'ennemy s'est retiré jusques à Halberstadt, dont nous saurons demain la certitude.

Jusques icy il n'a fait nulle halte ni résistance. Nous trouvasmes son camp près de Leipsick avecq tentes, canons et tout leur arroy, qu'ils ne retirent jamais en haste, et qu'il fust intercepté depuis. Le bon Dieu soit loué d'une si signalée victoire.

[1] Le 9/19 de septembre 1631.

N° 193[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin. J'ay esté fort aise de veoir par la lettre que vous m'avez escrit le 18 de juing passé, ce que vous avez faict pour la ville et pays de Lingen et particulièrement que la compagnie de cavallerie qui y a esté logée, desloge et sorte du dict pays et vous en scay fort grand gré, mais comme je suis advertie que le comte Papenheim en eschange du dict deslogement a rechargé ceulx du pays de Lingen de l'entretenement de sa personne et de certains autres officiers, au moyen de quoy ils se trouvent surchargés comme devant, je vous ay bien voulu faire ceste pour vous requérir comme je fais de vouloir donner ordre qu'ils soyent déchargés du dict entretenement du comte de Papenheim et des dicts officiers, comme aussy de toute autre contribution ou imposition dont on les vouldra charger hormis de la garnison d'infanterie qui y est.

De Bruxelles, le 26 d'aoust 1631.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 194[1].

Mon cousin, j'ay reçeu la lettre que vous m'avez escript le 24 du mois passé, extrêmement marrye de veoir par icelle le sinistre accident dont vous m'advisez par icelle. Il n'y a que de le recevoir de la main de Dieu, le priant et vivant avecq ceste ferme confiance en sa divine bonté, que comme c'est sa cause dont il s'agit, il fera sa grâce de récompenser ceste perte par quelque bon succès, comme il convient au bien de son saint service. Cependant j'ay selon vostre désir donné ordre que s'acheminent incontinent vers le pays de Hessen les régiments de cavallerie du corronel Wittenhorst et du comte de Salm avecq trois aultres compagnies de cavallerie, aussi le régiment d'infanterie du Corronel de Rouveroy, espérant que vous les trouverez en si bon estat que Sa Majesté Impérialle en tirera des fort bons services.

D'Anvers, le 17 d'octobre 1631.

N° 195[2].

LETTRE DE S. A. AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ay entendu que depuis la mauvaise rencontre que vous avez eu avecq le Suédois, vous aviez joinct jusques à quarante mille hommes, avec lesquels vous allez suyvant le dict Suédois. Et comme il se tient pour fort vraysemblable, que vous trouvant avec tant de gens, sans celles du ducq de Lorraine, lesquelles (selon les relations qu'il y en a) font une armée formée, et celles qui s'envoyent d'icy et doibvent aller, qui toutes vous pouvant estre aggrégées, vous prétendrez de nouveau de livrer bataille au dit Suédois, au moyen de quoy comme s'aventurera notoirement la religion catholique et tout l'Empire, à cause de l'incertitude des succez de toutes batailles, je n'ay peu laisser de vous faire ceste pour vous dire en requérir comme je fais bien astheure, de vouloir excuser de livrer bataille et d'aller en ce point avec grande retenue, comme je me confie de votre prudence, traittant seullement d'entretenir et divertir l'ennemy, d'autant que si

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

[2] Archives du Royaume. Secrétairerie d'Etat allemande. Correspondance des Electeurs ecclésiastiques. Carton. 184.



votre armée venoit à succomber après la perte passée, ce seroit comme perdre le tout et mettre toute la chrétienté en contingence d'une extrême ruine et désolation, ce que convient doncques de prévenir, à tant etc.

De Bruxelles, le 25 d'octobre 1631.

Au comte T'Serclaes de Tilly.

A senor audiencier viene orden dc embiar à V. S. un despacho de S. A. para el conde de Tilly, con su copia y a mi me ha mandado S. A. aviso desnfd. à V. S. que en reciviendole haga otro en la misma conformidad para et Elector de Maguncia encargandole mucho mande encaminar con seguridad el p. selo embia para el conde de Tilly, y hecho el pliego de todo se sirva V. S, de remitir me le para que despache correo con el à Maguncia, advirsiende que antes de sacar en limpio la carta para el Elector, havia de communicar V. S. la minuta con el S[r] Card[l] de la Cueva. Gde. Dios à V. S. come desseo.

De la posada a 24 de Octobre 1631.

PI. DE SAN JUAN.

Senora,

El S[r] Pedro de S[t]. Juan me ha avisado averse resuelto que io Despache una carta de V. A. para el Principe Elector de Maguncia en conformidad de la que se ha escrito al conde Tilly toccande de no dar otra vez batalla al Rey de Suecia como se presume que tiene intencion dehazello, pidiendole se sirva de procurar tambien de su parte paraque dh. Conde no lo haga por lor raziones y consideraciones que se le representan, y tambien a el Elector, y de mandar encaminella con siguridad a dh[o] conde la Carta de V. A. que se le embia para el, yassi embiola con este à V. A. despachada en conformidad de aquella sustancia para si es servida la mande firmar.

Y como tambien la otra carta que se ha despechado para dh[o] Elector en respueta de la suya torante el socorro que se embia al Palatinato, ha sido firmada al reves, como se podra veer: y el cardinal communicandole yo la otra carta para dh[o]. Elector tocante el conde de Tilly conforme al Sen[r] Pedro de San Juan me la havia avisado, me la dicho que seria bien qne se declarasse y especificasse en ella el socorro que se embia al Palatinato, diziendole que son dos tercios de italianos, y uno de Borginones del maestro de campo Masières, y quatorze com-

panias enteras de cavallos; que han sido treynta y dos, pero se han reformado en quatorze paraque vayan complidas y que el conde Juº de Nassau tiene orden de menar estas tropas hasta la Mosa, y de ay el conde Henrique de Bergas las ha de menar hasta la Mosela y alli las antregara a Don Felipe de Sylva paraque las mene al Palatinato, para con esto animar tanto mas al Elector de Maguncia, he buelto a despechar la otra veez, y anadir, hedo este f. el cardinal me ha dicho y assi embiola con este à V. A. parasi se serviola de la mande firmar.

J. H.

Nº 196[1].

L'INFANTE AU CARDINAL BORJIA (EXTRAIT.)

. . . . . De sorte que pour y remédier en temps et heures il sera nécessaire que sa sainteté y veuille au plus tost contribuer un gaillard et prompt secours, et exciter et encourager aultres princes à une si glorieuse et chrestienne action, comme est celle de la conservation de nos autelz, en l'asseurant que Sa Majesté ne sera pas des derniers pour y accourrir et que de ce costé, l'on fera se qui sera aulcunement possible, comme l'on at desja faict par l'envoy de plusieurs régiments tant d'italiens que d'allemands et wallons, pour s'opposer au progrès du dict Suédois et l'on est en volonté de continuer à l'advenir. Ores que pour la guerre que l'on at ici sur les bras, l'on ne peult pas faire tout ce que l'on désireroit bien, et si oultre que dessus vous jugerez à propos de faire entendre doucement à sa sainteté que Sa Majesté Impériale pour son zèle à la restitution des biens de l'Eglise, se trouve maintenant en ceste haine, vous le pourrez faire et alléguer telles aultres raisons que suyvant vostre prudence jugerez convenir au temps et à l'humeur de sa sainteté, m'advertissant au plus tost de la réponse qu'elle vous y aura donnée, ce qu'attendant de vostre bonne volonté enverz moy, et de vostre affection au bien des affaires de la chrétienneté, etc.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 197[1].

AU PAPE PAR L'INFANTE.

Trés saint Père,

Comme je me persuade que je ferois faute à la cause commune de nostre sainte religion et à moi mesme, si je ne donnois compte à vostre sainteté de l'estat présent des affaires d'Allemagne, je viens à luy représenter avecq un particulier desplaisir et néantmoings avecq profonde humilité, inclinée à ses piedz, comme elles se sont de beaucoup empirées depuis que le ducq de Saxe et aultres princes protestants se sont jointz au Suédois et ont en vertu de ceste conjonction obtenu la dernière victoire contre le comte de Tilly, de laquelle iceluy Suédois s'est tellement enflé qu'il s'est ja avancé avecq une puissante armée dans l'evesché de Wirzbourg et duché de Franconie et ne se propose d'autre but que l'extirpation totale de nostre sainte foy par tout l'Empire et conséquemment la ruine de la chrétienneté, et quoy bien que l'Empereur et ceux de la Ligue catholique ne laissent de s'opposer de toutes leurs forces qu'ils ont présentement joinct ensemble en bon nombre, si est que les ennemiz sont de beaucoup supérieurs, et s'accroissent journellement, en sorte que si en temps l'on n'y apporte un bon et prompt remède, l'on ne viendra pas seulement à perdre nostre sainte religion catholique, apostolique et romaine en Allemagne, mais encore tout l'Empire romain, sans aucune espérance de le pouvoir restituer et remettre, voires il est grandement à craindre que la flamme de ce mal ne sera pas arrestée par les Alpes, mais qu'elle se dilatera dans les entrailles de l'Italie et embrasera le reste de la chrétienneté.

Considérations si fortes et prégnantes, et d'ailleurs si véritables que je me confie de la bonté et bénignité de vostre sainteté que son cœur vrayment paternel sera si vivement touché de l'affliction présente des catholiques et clergé d'Allemagne, qu'elle sera servie de les conforter et consoler par une prompte assistence et secours, comme je l'en supplie au nom du roi mon seigneur et nepveu, et au mien avecq la plus grande dévotion et instance qu'il m'est possible et de donner favorable audience et créance à mon cousin le cardinal de Borjia, comme ayant charge de moy de s'estendre plus amplement en ceste matière, m'en

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

remectant donc sur luy, je prierai le créateur de conserver vostre sainteté.

Très saint père,

De Bruxelles, le 25 d'octobre 1631.

N° 198[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

J'ai veu ce qu'a pleu à Vostre Altèze Sérénissime de m'escrire le 25 du passé et comme je recevray toujours avec le respect que je doibs les sages et très bons avis et conseilz de Votre Altèze Sérénissime, je la supplie de croire que défereray aussi tout ce que sera possible à celluy qu'en la présente occasion elle a esté servie de m'advancer pour le bien de la religion catholique, et de l'Empire, lequel a tousjours esté et sera jusques à la fin le but de mes intentions. Seulement n'ay-je peu manquer de représenter à Vostre Altèze Sérénissime que mener des armées icy en Allemagne, est un faict tout différent de ce que s'en pratique la bas et dans les estats de Sa Majesté Catholique, car comme là les desseins vont dirigez à un certain object qui a ses termes limitez, les corps se font selon la petitesse et nature du pays, et les provisions de vivres et autres choses requises sont disposées avec ordre, icy au contraire les changements naissent à toute heure, le nombre et les forces de nos ennemis sont grandes en divers lieux et s'accroissent toujours, et il faut des corps d'armée gros à proportion, lesquels à faute de vivres et d'autres moyens ne pouvant subsister en un lieu et ès endroicts où il seroit bien nécessaire, on se trouve bien souvent obligé de faire des résolutions conforme les nécessitez et autres qu'on ne voudroit, qu'est le point où j'en suis encore présentement, car après qu'avecq un grand travail, j'ay pris le détour par le pays de Hessen pour joindre les trouppes du baron d'Aldringen et du comte de Fugger, et gaignant le devant de l'ennemy, comme j'ai faict, je trouve que nous avons perdu la plupart des nouvelles levées, et beaucoup de vieilles gens par le manquement des vivres et les incommoditez de la campagne et de la saison, qui s'augmentent de plus en plus et vont non seulement ruinant à veue d'œil, les troupes que Son Altèze de Lorraine

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



et moy avons encore ensemble, mais aussi nous contraignent de changer nos desseins, afin de ne les perdre entièrement, et l'ennemy cependant trouve portes et passages ouverts partout où il se tourne. Ainsy comme d'un costé on hazarderoit beaucoup à livrer une seconde bataille, de l'autre costé on court fortune de perdre beaucoup sans coup férir, puisque ces gens, parties nouvelles, parties harassées par des fatigues continuelles depuis un an, ne pourront plus tenir longuement la campagne en cette saison et parmy le défaut d'argent, de vivres et de tant d'autres choses requises. De quoy, j'ay creu debveoir informer Vostre Altèze Sérénissime à laquelle faisant très humble révérence je demeure,

Madame,

Son très humble et obéissant serviteur,

JEAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.

Du quartier proche de Bischoffheim sur la Tanber, le 3 de novembre 1631.

Madame,

P. S. Si je puis dire mon sentiment à V. A. S. de l'estat présent des affaires selon que je l'entends, je ne veois autre plus asseuré et puissant moyen de les remettre sur pied, et rembarer les ennemys de notre sainte religion et de la maison d'Austriche qu'une confédération et sincère bonne intelligence, et alliance, qu'il faudroit incontinent practiquer et establir entre l'Espaigne et la France pour conjoinctement y mettre la main; car l'Empire va tout esbranlé et le roy de Suède trouve tant d'aide et d'assistence par tout, qu'il y a plus à craindre qu'espérer, si Dieu par une singulière grace ne le veut conserver sans l'aide des hommes.

Ut in Literis. De V. A. S.,

Très-humble et obéissant serviteur, etc.

N° 199[1].

JOHANN GRAVE TSERCLAES VON TILLY, FREIHERR VON MARBEISS, HERR ZUE BALASTRE, MONTIGNY UND BREITTENCK.

Unseren frl. gruss zuvor. Wohledle, gestrenge, sonders liebe herrn und freundt.

[1] Pièce détachée.



Wir haben der herrn f rner begehrungs schreiben auss Ibbenhain vom 21 Augusti jungsthin zuerecht empfangen und verstanden worauf ihre petita gerichtet seindt. Ob wir nuhn Ihnen die gesuchte mehrere sublevation und erleichterung gern gœhnen, so wissen wir doch ein weitteres nicht als Jhnen in Neuerlichkheit zue Tangermunde widerfahren, fur dissmal zue werckh zue richten, darauf die herrn abermals frdl. ersuchend, sie wollen sich noch furters biss auff begende occasion comportiren, undt wass wir ihnen alsdan zue mehrere gedeihlichen erleichtterung kohnen widerfahren lassen, darzue wollen wir ganz geneigt seind werden. So wir ihnen hiemit in frdl. antwortt bedencken wollen.

Der herrn Freundtwillig

JOHANN GRAVE VON TILLY.

Den Woledlen und gestrengen Festen besonders lieben herrn und freundt der Ritter : und Landschaft Lingen.

N° 200[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ay esté fort ayse de veoir par vostre lettre du 30 de septembre dernier, l'ordre que vous avez donné que ny le comte de Papenheim n'y autre quelconque ait à prétendre aulcun entretennement ou contribution à la charge de ceulx du pays de Lingen, hormis ce qui est nécessaire pour la garnison d'infanterie qui est à Lingen, dont je vous sais fort grand gré et comme vous m'escrivez que pour plus grand soulagement desdits de Lingen, vous en retirerez encore une compagnie d'infanterie, si je le trouve à propos, je vous diray que je seray fort ayse pour la raison susdicte que vous le faciez, en cas que vous jugiez que la garnison qui y demeurera sera bastante pour la dicte garde du dict Lingen.

De Bruxelles, le 30 novembre 1641.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.

N° 201[1].

LE COMTE DE TILLY A L'INFANTE.

Madame,

Croyant que Vostre Altèze Serenissime n'aura désagréable d'entendre ce qui se passe par deçà, je diray à icelle que sur les nouvelles du progrès que le maréchal du camp Suédois Gustavus Horn alloit faisant dans l'évesché de Bamberg, je me suis bougé avec les trouppes que j'ay peu mettre ensemble et ayant addressé ma marche droit vers l'ennemy lequel avoit retiré ses trouppes dans et aux environs de la ville de Bamberg, on a tout d'abord repoussé si heureusement la cavallerie que nos trouppes y sont entrées sur la crouppe de l'ennemy et après quelque résistance qu'il a encore faict aux pontz, la cavallerie de plus de quarante cornettes, s'estant retirée, son infanterie au nombre de six régiments, a esté partie desfaite, partie dissipée, en sorte qu'il ne la pourra sitost remettre, n'y dresser corps, sans qu'on luy envoye du secours, ou qu'il face nouvelles levées; et ainsy me suis advancé jusques dans le pays de Wirtzbourg, et l'ennemy ayant ja gaigné Sweinfort et se mis à couvert, je n'ay sçeu faire autre dans ces quartiers, qui sont entièrement mangez et despouillez de l'ennemy, n'y m'engager plus avant pour n'avoir assez de forces, au cas que le roy tournast le gros des siennes par deçà, comme on m'advertit de bon lieu qu'il seroit intentioné de faire, donnant doncq part à Vostre Altèze Serenissime de ce bon succès qu'il a pleu à Dieu nous donner, je la supplie aussy quant et quant, que pour divertir l'ennemy et tenir ses forces distraictes, elle veuille ordonner aux trouppes de Sa Majesté catholique que j'entends estre en bon nombre à la Moselle, d'entreprendre aussy quelque chose de leur costé dans le Palatinat et de seconder par ce moyen nos desseings de par deçà, lesquels tendans tous au redressement des affaires de l'Empire, et au bien de l'auguste maison d'Austriche, j'espère que Vostre Altèze Sérénissime sera très portée à ceste mienne instance et aggréera en ce regard le zèle et l'affection, Madame,

Son tres humble et obéissant serviteur,

JAN, COMTE TSERCLAES DE TILLY.

De Hasfurt, le 15 de mars 1632.

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience.



N° 202[1].

L'INFANTE AU COMTE DE TILLY.

Mon cousin, j'ay reçeu la lettre que vous m'avez escript le 15 du mois passé, ayant esté fort ayse de veoir par icelle les particularitez que vous mandez de la victoire que vous avez eu contre le mareschal du camps suédois Gustavius Horn. Je loue Dieu de tout mon cœur espérant qu'ellé sera suyvie d'aultres, comme il convient à son saint service de prévenir. Vous me priez de donner ordre que les trouppes du roy mon seigneur et nepveu entreprendent quelque chose dans le Palatinat. Je vous diray que ja ay donné l'ordre au comte d'Emden qu'est sur la Moselle dy conduire et achesminer aux plustôt les gens de sa charge.

De Bruxelles, le 4 d'avril 1632.

I

ALLERGNEDIGSTER KAYSER UND HERR[2].

Demnach Eur, Kays. May. bestellter Obrister Franz Wilhelm Mohr von Waldt sich nacher dero kayserlichen Residentz-undt Haupstadt Wien zu begeben firgenohmen, also habe ich ihme bey solcher occasion anvertraut und aufgetragen um zu erzellen in was fur hochgefehrlichen zuestandt nit allein das hochlœbliche herzogthum und land Beyern, sondern auch dass ganze heil. Rœmische Reich wegen des feindts durchtringenden macht und gewalt verfieren thut, dergestalt, dass im fahl nit also balden und ehender je besser solchen hochgefehrlichen machinationibus mit bestand und nachtruckh contraminirt worden solte, an seiten Eur. Khays. May. und des gesambten catholischen Weesens, alles unfehlbar uber und uber undt zu grundt und boden gehen und sinckhen muess. Derowegen gelangt an Eur. Khay. May. mein allerunderthenigstes und hochvleissigstes ersuchen und pitten, sy geruhen gedachten obristen Mohr von Waldt nit allein allergnedigste audienz in seinem anpringen gleich mir selbst volckhommen glauben zu erstatten, sondern auch darauf Jhre auf den peinen

[1] Archives du Royaume. Liasses de l'audience. [2] Arch. de Vienne.



habende hochlœbliche Armada erforderliche hœchster undt unvermeidentlicher nothdurfft halber ohne allen weiteren und verderblichen verzug und anstandt moviren und in wircklich anzug bringen zu lassen. Welches Eur. Khay. May. ich bei so gestalten sachen meiner allerunterthenigster schuldigkheit nach nit verhalten sollen.

Dieselbe demnechst gutlicher obacht zu allem gewunschten khay. hohen wolstandt getreulichsten bevehlend.

Eur. Khay. May.

Unterthenigster und gehorsamster diener

JOHANN GRAVE VON TILLY.

Datum Rhain den 9 aprilis a° 1632.

II

DURCHLAUCHTIGER HOCHGEBORNER FURST, GNEDIGER HERR[1].

E. Frst. G. werden nunmehr vernohmen haben und zu genuegen berichtet sein, wie weit laider der khœnig zu Schweden mit seiner ganzen macht dieser enden in Jhre Curf. Gn. in Beyern landen furgeprochen und in wass fur gefehrlichen zuestandt diese provinzien nit allain sondern in Irer Khay. May. Lande und das ganze heilige Rœmische Reich zugleich begreiffen, und weilen sich der ganze khriegsschwahl in hiesige gegendt gezogen, dahero unnachlassig auf alle mittel und wege zu trachten, wie solchem grossen Ybel und Unhail zum schleinigisten und ohne weiteren gefehrlich verzug und anstandt, indeme auch insonderheit und furnemhlich Jhrer Khay. May. und deroselben Lande nit die geringste, sondern die grœsste und hœchste gefahr darauf stehet vorgebauet, und daher dem feindt ahn diesen iezigen posti und orthen sich ferner zu besterckhen und den kriegs schwall zu hauffen (zuruck zu treiben) vermittelst gœttlichen beystandts durch ein schlacht bey zeiten resistirt und begegnet werden mœchte, als geruhen E. Frst. Gn. Jhro gefallen zu lassen bey so gestalteten sachen, den succurs umb so viel mehr bey tag und nacht zu maturiren, wie auch den General zeugmeistern Freiherrn von Gallas, weil Jch nit fortkhommen khan, der General zeugmeister Freiherr von Aldringen noch nit restituirt ist, zueglaich mit khommen zue lassen, oder wie muglich und wie besser voran zu schickhen,

[1] Archives de Vienne.



zuemahlen E. Frst. Gn. unschwer und hochvernunfftig zu considerriren in was elendt, noth und verderben Jhrer Kay. May. lœnder selbst und das ganze Reich gesturzt werden mueste, da dem feindt ferner lufft und zeit verstattet werden sollte nach seinen willen und gefallen dergestalt lenger und beharrlich zu verfahren und weitern progress zue thuen, auch wie viel und hoch hergegen darahn gelegen, und zue was hochen danckh und nachruhm es Er. Fl. Gn. gedeyhen und geraichen wirdt, wenn vermittels dero hilff und befurderung dem feindt der zeit ohne langern verzug nothwendiger wiederstandt undt abbruch beschehen, und das rœmische Reich vor endtliche ruin und desolation conservirt und erhalten werden mag, derowegen ich mich umb so viel mehr getrostet und zugleich ganz unterdienstlich und hochflaissig gebetten haben will, E. Fl. Gn. werden und wollen Jhro angelegen und beliebig seyn lassen mit solchem hochen hocherforderlichen und heilsamen succurs vorgepetener massen so tag so nachts eillendts zu maturiren, wie auch den herrn general zeugmeister Gallas zuegleich mit ihme vorahn zue schikhen.

Welches E. Fl. Gn. negst gethreuen bevehlung gœttlicher protection zue allem beliebigen wolstandt erheischender hocher nothdurfft-halber nit werhalten khunnen.

Bester dienst. und beraitwilliger

An Wallenstein. TILLY.

Datum Ingoldstadt, ahm 20 aprilis, aº 1632.

III[1]

Durchlauchtiger, etc.

Auss E. Fl. Gn. ahn herrn generalen zeugmeister Freiherr von Aldringen gekhommenen schreiben, de dato Znaïm den 16ten diess, habe ich ganz gern und erfrœulichst vernohmen, wass massen sie entschloss und in werckh begriffen, dero bekhandten hochlobwürdigen Eyffer nach, in der persohn mitt dem verlangten succurs hieherwerts anzuziehen, und sich zue befurdern, und wie nun ein solches auch die ausserste nothdurfft erfordert, und E. Fl. Gn. ab meinen unterm heutigen Dato ahn sie aussgelassenen embsigen ersuch-und pitt-schreiben mit mehreren zu vernehmen haben werden. Also habe ich

[1] Archives de Vienne.



auch mich khurze halber hiemit nochmals dahin beziehen wollen, nit zweifelnde sye werden zue vermehrung dero unsterblichen Namens uud Nachmrumhs das eusserste verwinden und der marche halber khaine zeit verabsaumen lassen. Im ibrigen habe ich mich auch E. Fl. Gn. ruhmwurdigen angedenckken gegen mir nit weniger hoch zu erfreuen und zu bedanckhen, und thuet mich hergegen ebenmessig nit weniger zum hochsten verlangen deroselben gepihrend auf den dienst zu warten: Gestalten auch sonsten der Proviant halber solche anstalt gemacht wirdt, dass hieran sicherlich khain mangel erscheinen soll: wollte bey E. Fl. Gn. Ich yber voriges hiemit underdienstlich unerindert nit lassen, und deroselben mich zue beharrender herzoglichen gueten affection bevehlen.

E. F. Gn.

Underdienst-und beraitwilligster

TILLY.

Datum Ingolstadt den 20 aprilis 1632.

IV.[1]

Durchlauchtiger, etc.

E. Fl. Gn. habe ich hiemit abermahls zue berichten fur ein unumbgœngliche hœchste nortdurfft erachte, wie gefœhrlich sich die lage wegen des feindts continuirenden Furpruchs von tag zue tag anhlassen, gestalt er sich denn jetzt der stadt Augspurg ebenmessig wirklich impatronirt hat. Und weilen also die gefahr alltœglich je langer jehe mehr über handt nehmen und sich hauffen thuet, und es an deme stehet, dass sye nit grœsser und hefftiger seyn khœndte, dahero dass heylige Rœmische Reich in khurzem in genzliche desolation und ruin gesturzt werden muess, im fahl der succurs nit zum eillfertigsten ervolgen sollte, als wöllen E. Fl. Gn. ebenmassen gantz hochfleissig und instendig ersucht und gebeden sein, sye geruhen Ihro belieben zu lassen, sich so viel immer mensch : muglich zu befurdern und daran sich nit irren oder abhalten zu lassen.

Bevehle sye dann goettlicher obacht zu allem beliebigen hohen wolstandt.

Datum Ingolstadt anh 23 aprilis a° 1632.

[1] Archives de Vienne.



V[1]

AN DEN SCHWEDSCHEN FELDMARSCHALL GUSTAV HORN (ORIGINAL).

Wollgeborner Sondergeliebter herr!

Der herr würdt noch in frischem angedenckhen haben, was mit dero jungsten tagen von Augspurg abgezogenen soldatesca von unser unterhabenden armada fur ein accordt getroffen worden, dergestalt dass nemblich selbige kriegsgeprauch nach mit sackh und packh, et ., ausziehen, und sicher beglait werden mœge und solle. Wiewol man sych nun dieser seits kheines andern versehenge habt, so hat doch der junge herr Marggraf von Baden von Durlach sich gelusten lassen und der aufgerichteten capitulation zuentgegen nich allain das volckh de facto und gewaltthetiger weise verlaitet, wiederspœnstig und abtrinnig gemacht, sonderen auch den obristen wachtmeistern Bredauischen regiments Stephan Biedern seine handtpferde und andere sachen abgenohmen; welches gleichwie es sachen seindt so Unseres ermessens wieder ihre khun. May. in Schweden noch der herr oder jemandt andre probiren oder gutheissen werden, allso zweifelt ûns nit Ire Khun. May. werden ihro nit zuentgegen sein lassen, hieryber die heilsame militarische justicia zu administriren. Und wiewol auch das gemeltem Augspurg ausgezogene volckh ihrer parol nachgelebt, so ist jedoch ein khayserliche partey der khœniglichen Scwedischen convoy begegnet und selbige wiederzurûck gebracht, welche inzwischen dieses ends allein so lang aufgehalten werden solle, bis angeregte heilsame justicia geburrenden massen administrirt, und die abgenohmene pferdt und sachen restituirt, auch die jenige knechte welche bey der schwedischen armaden underzustellen werlaith worden, wider los und herumbgelassen worden seindt, des erpietens, dass sobaldt in ein : und anderen die wurklichkeit ervolgt, alsdan der Rittmeister sambt bei sich habenden Reitern dimittirt und weiters unaufgehalten werden solle, und weilen es sachen daran beederseits Partheyen gelegen und zue gedenckhen, dass vermittels gœttlichen beystandt dergleichen dieser seits auch wider gesuecht und revangirt werden khœnde, als haben wir fur nothdurftig gehalten dem herrn ein solches hiemit auss freundlichen wolmainung zue gemueth zue

[1] Archives de Vienne.



fuhren und zue erinneren, ob es ime belieben lassen wolte hieryber die nothdurftige anstalt in ein : und anderen zue verfuegen, und uns darauf mit ainer aigentlichen Resolution zue versehen. Und wir seindt im ibrigen ihme zuer weisung annehmblicher Diensten wolgeneigt und erpietig.

Des herrn

Dienstwilliger

TILLY.

Datum Ingolstadt, den 25 aprilis aº 1632.

NOTIFICATION ET ENREGISTRATURE DU TESTAMMENT DE MESSIRE JEAN COMTE T'SERCLAES DE TILLY.

Aujourd'huy dix neufiesme du mois de may l'an de grâce XVIC et trente quatre, Par devant messire Ferdinande de Boisschot chevalier de l'ordre militaire de st Jacques, baron de Saventhem, sr de Sterrebeke, Nossegem, Erps et Quarebbe et des conseils d'estat et privé du roy nostre sire, chancellier de Brabant, grand bailly des fieffs et lieutenant de la souveraine court féodale ordonné en ses pays et duchez du dit Brabant, Limbourg et aultres d'oultres meuze, et en présence des hommes de fieff dessoubz nommez, si comme Jean Michielz Greffier et secrétaire de la dite court, Robert d'Andelot, premier clercq juré au Greffe d'icelle et aultres, comparut en personne Henry Laurenty Marcelz, premier huyssier de la mesme court au nom et de la part de Gil de Chocquier de Liège, comme ayant charge de messire Wernard comte T'Serclaes de Tilly, sr de la Neufville sur meuze, baron de Braittenech, sr de Traun, Weissembergh, Reickenstorff, Volckenstorff, et gentilhomme de la chambre, conseillier de guerre et désigné ambassadeur ordinaire de Sa Majesté Impériale au siège apostolique, Et en icelle qualité meit ès mains dudit sr lieutenant certaine copie authenticque de six feuilletz de papiers signée en deux endroictz par Hisrominus Sturmius Sindicq des sept villes provinciales de la haulte Austrice et ville métropolitaine de Lintz et cachettée de son cachet d'armes en cire d'Espaigne y imprimé sur les cordons de soye incarnate dont les dits feuillets estoyent lyez ensemble, contenant le testament et ordonnance de dernière volunté de feu messire Jean comte T'Serclaes de Tilly, vivant baron de Marbais sr de Breitenecq et lieutenant général de l'armée de Sa Majesté Impériale du ducq de Bavière et de l'Union catholique en Allemaigne et passé en la ville de Hersfelt, en présence de Jean Mercator, notaire publicq et certains tesmoins y dénommez le



huittiesme de mars XVIC vingt et cinq. Requérant ledit comparant qu'en conformité du placcart et edit perpétuel de feuz de très glorieuse mémoire l'archiducq Albert et dame Isabel Clara Eugenia par la grâce de Dieu Infante d'Espaigne, noz souverains seigneurs et princes, publié l'an XVIC et unze, le mesme testament soit notifié et enregistré en ceste court, à l'effect de réalisation et affectation et obligation juridique des biens y mentionnez, aux regards des substitutions, fidei-commis et charges de retour y reprinses selon leur forme et teneur. Ce que ledit s^r lieutenant à sa semonce et par jugement desdits hommes de fieff sur le pied du dit edict perpétuel luy a permis et consenty. Et en ce en suyvant le mesme testament conforme à la dicte copie authentique enregistré ès registres de la dicte souveraine court féodale de Brabant parmy les lettres féodales du temps courant dont audit comparant au nom et de la part que dessuz a esté accordé ce présent acte pour s'en servir lors là et ainsy qu'il appartiendra. Ainsy fait et passé les jours, mois et an pardevant et en présence que dessus. S'ensuit ledit testament:

« Au nom de Dieu. Amen. Nous Jean comte T'Serclaes de Tilly baron de Marbays, s^r de Breitenecq et lieutenant général de l'armée de Sa Majesté Impériale, de son Altesse le ducq de Bavière et de l'union catholique en Allemaigne, considérant les accidents et rencontres auxquelles nostre condition est subjecte et signament en temps d'expédition de guerre, à laquelle nous nous apprettons présentement, désirant n'estre surprins sans quelque disposition de nos biens, en cas que Dieu nous vient à appeller de ce monde, avons trouvé convenable de sommairement et jusques à aultre plus ample nostre ordonnance que nous réservons de faire à plus de loysir et commodité, disposer en forme de dernière volunté, comme par ce présent acte disposant et ordonnant en la forme que s'ensuit :

» A sçavoir que nostre volunté est qu'arrivant nostre trespas, la terre et seigneurie de Breiteneck sise en la haulte Bavière avecq toutes ses appendices et appartenances, ainsy et comme Son Altesse Sérénissime l'électeur et duc de Bavière nous en a fait la concession et comme la possédons de present.

» Item telles cent milles dalers à nous donnez pour une récompense par Sa Majesté Impériale et pour lesquelles ladite Majesté nous at assigné annuellement dix mille dalers monnoye coursable en Bohême avecq tous cours et arrièrages d'icelle rente qui se trouveront non payez au jour de nostre trespas.

» Item telle somme qui nous est accordée et promise par les princes de l'union catholicque en Allemaigne pour une gratification et récompense, comme semblablement tous aultres biens tant meubles qu'im-

meubles qui se trouveront au temps de nostre dit trespas à nous appartenant en Allemaigne ailleurs, appartiennent de plain droit à nostre nepveu le comte Wernard T'Serclaes de Tilly, s^r de la Neufville sur Meuze, Colonelle d'un régiment d'infanterie allemande pour le service de ladite Majesté Impériale et de sa dite Altesse de Bavière, l'instituant et dénommant, comme par la présente, l'instituons et dénommons pour nostre héritier universel ès biens susdits.

» A charge et condition bien expresse qu'après nostre décès et nostre dit nepveu venant à la jouyssance des biens cy dessus par nous luy assignez, il sera tenu et chargé à l'endroit de nostre nepveu le comte Jean son frère s^r de Tylly, Seswyck, Ballast, Montigny et comme nous le chargeons de la somme de cinquante mille Reicxdalers, selon le cours de l'empire, pourveu que ce qu'il profitera des sommes susdites de cent mille dalers et arriérages restans et de la ditte somme nous accordée par les princes catholicques ou de l'emploi des dites sommes arrivent ou passent la somme de cent et cinquante mille dalers et ce cas que non et qu'il y eut moins de cent et cinquante mille dalers sera tenu de donner à son dit frère un tiers seulement de ce qu'il profitera des parties susdites. De laquelle somme de cinquante mille dallers ou de celle à quoy arrivera ledit tiers, il sera obligé luy payer rente au cours du denier vingt jusques à ce qu'après la mort de notre sœure madame la baronne de Schwartsenberg, il parvienne à la jouyssance de la terre et seigneurie de la Neufville, ainsy que nostre dite sœure en jouyt présentement, et comme elle sera par elle délaissée au jour de son décès avecq tous les biens sis en la hauteur de Tihange et lieux voisins, ensemble les censes de Terwagne et d'Alonsart, en quel événement et pour lors nostre dit nepveu le comte Wernard sera tenu de furnir audit comte Jean son frère ladite somme de cinquante mille rixdalers susdite, ou le tiers cy-dessus mentionné, ou bien aura le choix et faculté de céder et transporter au profit de son dit frère au lieu de la somme ou tiers susdits ladite terre et seig^rie de la Neufville en toute sa consistance et aultres parties que dessus, èsquelles il succèdera après le décès de nostre dite sœur.

» Voulons en oultre et ordonnons que si nostre dit nepveu le comte Wernard vient à décéder sans laisser enfans masles procréés légitimement, ou que ses enfans défaillissent sans aussy enfans masles, qu'en tel cas nostre dit nepveu le comte Jean ou en son défaut ses enfans masles luy soyent substituez, comme nous les substituons par la présente ès biens cy-dessus par nous luy laissez, sauve que par ladite substitution nous n'entendons charger nostre dit nepveu le comte Wernard ny ses dits enfans du renseignement et restitution des vais-



selles, utensilles, tapisseries, licts, linges, bagages et aultres semblables meubles que par nous luy seront délaissez, ny l'empescher de constituer un douaire compétant à la vie de sa femme qu'il espousera : comme aussy entendons que nonobstant ledit fidéicommis ou substitution nostre dit nepveu le comte Wernard ou ses enfants masles pourront assigner à leurs filles, s'ils en ont, pour dote ou partaige cinquante mille rycxdalers pour une fois à repartir entre les dites filles, comme bon luy semblera.

»Item en tant que besoing est, nous réiterons et confirmons par cette les donations *causa mortis* qu'avons passé tant par acte particulier que partage par nous estably entre les enfans de feu nostre frère le comte Jacques, que Dieu absolve, asçavoir de nostre terre, seigneurie et biens de Marbays et de toutes les descharges acquitz et payements qu'en faveur de nostre dit frère et pour sa descharge, et aussy à la descharge de sa maison mortuaire, avons fait et pourrons cy après faire, comme aussy de tous meubles qu'avons au Pays-Bas, et ce au prouffit de nostre nepveu ledit comte Jean, voulant que lesdites donations et ordonnances sortissent leur plain et entier effect et que nostre dit nepveu le comte Jean jouysse de la dite terre et autres susdits avantages sans aulcun contradit, à condition de pareille retour et substitution comme avons cy-dessus chargé nostre nepveu le comte Wernard son frère, asçavoir que nostre dit nepveu le comte Jean sera chargé, comme le chargeons de substitution et retour de nostre dite terre et seugneurie de Marbays, ensemble aussy de ses terres et seigneuries de Tilly et Houlers, que pour raison des avantages et donations par nous faittes au dit comte Jean nostre nepveu, nous voulons estre aussy assubjecties au mesme retour et substitution et ce en faveur et au prouffit de nostre dit nepveu le comte Vernard et de ses enfans masles légittimes, au cas que nostre dit nepveu le comte Jean vient à décéder sans enfans masles légitimement procréez et ses enfans sans aussy enfans masles semblables, obligeant nostre dit nepveu le comte Jean en tel cas d'entretenir et faire valoir ceste nostre présente ordonnance et de procurer les octroys et consentement à ce requis et nécessaires. Et si le cas arrivant de défaillance d'enfans masles, comme dessus, les filles ou autres héritiers et successeurs de nostre dit nepveu ou des enfans masles s'opposoyent au dit fidéicommis de ses dites terres de Tilly et Houlers *et en empeschassent l'effect*, en tel cas voulons et entendons que les dits avantages descharges et payements, ensemble tous fruits et émolument perceuz de nostre dite terre de Marbays soyent sur telles filles ou successeurs répétez, comme non accordez à nostre dit nepveu, sinon à condition



d'entretenir ceste nostre disposition et que nostre dit nepveu le comte Wernard ou ses enfans appellez au dit fidéicommis puissent le tout répéter à leur proufit et utilité.

» Item comme nostre désir est de gratifier nostre nièce Dorothée, chanoinesse de Maubeuge d'une somme de vingt et quatre mille florins monnoye coursable en Brabant pour l'entretenir tant plus honorablement et pour son avancement à un bon mariaige, nous ordonnons et entendons qu'advenant que n'eussions de nostre vivant furny au prouffit de nostre dite niepce la somme susdite, en tel cas nostre dit nepveu le comte Wernard son frère sera chargé en son endroit comme le chargeons, de luy donner et compter après nostre décés la dite somme pour être appliquée en rente ou achapt de biens immeubles au plus grand prouffit de nostre dite niepce, veoir à condition qu'en cas qu'elle vint par après à décéder sans se marier ou sans laisser d'enfans légitimes de son corps, la dite donation retourne au prouffit de nostre dit nepveu le comte Wernard ou de ses enfans.

» Retenant de disposer aussy en faveur de nostre niepce Marguerite sa sœur, selon et aultant que par ses comportements elle nous en donnera subject et occasion.

» Réservant le pouvoir de changer et d'éclairer nostre dite ordonnance et volunté et d'y ajouster et retrancher à nostre bon playsir, et selon que nous trouverons convenir, comme aussy espérons moyennant la grâce de Dieu d'ordonner et disposer quelques légats ou fondations pieuses pour le repos de mon âme, celle de mon dit frère et de nos prédécesseurs et parents. Si désirons que ceste nostre présente ordonnance sortisse ses pleins et entiers effects par voie de testament ou codicille ou auttre espèce de dernière volunté en la meilleure forme et manière que de droit, coustume ou privilége militaire faire se peut. Ainsy fait et passé soubz nostre scel et signature en la ville de Hirsfeld, en la maison abbatiale d'icelle, sur l'an de grâce seize cent vingt et cinq, du mois de mars le huitiesme jour.

» Jan, conte Tserclaes de Tilly » (Locus sigilli).

Collationum cum Originali de verbo ad verbum concordat. Ita testor ex more hujus provinciæ Austriæ superioris ego Infrascriptus mea manu et sigillo Lintsii, vigesima septima septembris anni millesimi sexcentesimi trigesimi tertii.

(Locus sigilli) Hieornymus Sturmius, LL.

Candid. et septem urbium provincialium et urbis metropolitanæ syndicus publicus.

COPIA INSTRUMENTI SUPER DECLARATIONEM SUÆ EXCELLENTIE CIRCA EJUS TESTAMENTUM.

In nomine Domini. Amen. Notum sit omnibus præsens instrumentum visuris, lecturis legive audituris, quod anno incarnationis domini Jesu Christi salvatoris nostri millesimo sexcentesimo quinto et vigesimo, indictione octavâ, regnante Serenissimo invictissimo ac potentissimo principe ac domino domino Ferdinando Secundo ejus nominis romanorum imperatore Semper Augusto, nec non Ungariæ, Bohemiæ, Dalmatiæ, Croatiæ, et Sclavoniæ rege, archiduce Austriæ, duce Burgundiæ, Styriæ, Carinthiæ, Craniæ et Wittembergæ, Comite Tyrolis, Domino nostro omnium clementissimo, regnorum sacræ suæ Cesareæ Majestatis romani anno VI, Ungarici VII, et Bohemia VIII, in mense martio, die ejusdem octavo circa quintam horam vespertinam, hersfeldiæ, in domus abbatialis superiore hypocausto, in mea notarii publici et testium infrascriptorum ad hoc singulariter requisitorum præsentia comparuit Illustrissimus ac Generosissimus dominus Dominus Johannes comes T'Serclaes de Tilly, baro in Marbais, dominus in Breitenecq, exercitus cæsarii et Serenissimi electoris ducis Bavariæ præfectus et dux generalis, sedens in sella sua consueta, sanus mente et corpore, habensque in manu sua hanc præcedentem Scripturam Gallico idiomate conscriptam continentemque folia tria, paginas sex, clara germanica et aperta voce pronuntiavit, dixit et declaravit in eadem hac præcedenti carta sua manu et sigillo confirmata, contineri suam ultimam voluntatem et supremi elogii dispositionem, superaddens se eamdem dispositionem omni meliori modo ratam et firmam esse velle, salvo tamen libero suo semper arbitrio hanc dispositionem augendi, minuendi et vel in totum vel partem revocandi aliamque novam condendi : me notarium requirendo ut vigore officii mei notariatus super dicta sua pronuntiatione et testamenti declaratione unum vel plura instrumentum vel instrumenta publica conficere vellem. Acta sunt hæc in anno, indictione, mense, die, hora, locoque supradictis, præsentibus admodum reverendo nobilibus, generoso et clarissimis dominis, Domino Adriano de Fleron, prothonotario, apostolicæ cathedralis Leodiensis ecclesiæ canonico et præposito malbodiensi, domino Joanne de Leew, suæ excellentiæ in aula Bruxellensi agente, domino Francisco Philippo Granvelle suæ excellentiæ secretario Gallico, Domino Engelberto le Pollain, domino Christophoro le Vasseur, domino Philippo Buceret, et domino Nicolao Statthart, suæ excellentiæ adjutantibus,



militibus et respective secretariis, testibus ad supradicta singulariter requisitis, vocatis et rogatis. Et quia ego Johannes Mercator L. L. candidatus utraque apostolica et cæsarea authoritatibus notarius publicus, dictique catholici exercitus secretarius, ad rogationem et jussum præfatæ suæ excellentiæ testanti, pronunciationi ac declarationi memoratæ una cum prædictis testibus interfui, scripturamque desuper confectam a sua excellentia manu sua subscribi subsigillarique, manumque ac sigillum ita appositum recognosci, vidi et audivi, ideo eamdem pronunciationem et declarationem coram me et prætactis testibus factam excepi et in fidem instrumentum hoc publicum desuper confici, mea manu scripsi Meisque nomine, cognomine et sigillo consueto communivi, ad hoc nominatim requisitus et vocatus.

JAN, CONTE T'SERCLAES DE TILLY.
JOHANNES, mercator qui supra.
ADRIANUS DE FLERON.
J. DE LEEW. (Locus Sigilli.)
F. P. GRANVELLE.
NICOLAUS STATTHARDT.
ENGELBERT LE POLLAIN.
CHRISTOPHE LE VASSEUR.
PHILIPPE BUCERET.

Collationum cum originali concordat. Ita testor idem qui supra mea manu et Sigillo, eodem loco, die et anno.

(Locus Sigilli.)

HIERONYMUS STURMIUS,
Syndicus publicus,

Prævia collatione repperi hanc copiam Verbotenus concordare quod attestor.

MICHIELS.

FIN DES ANNEXES.



TABLE.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.



CHAPITRE XXI.

CORRESPONDANCE DE TILLY. ANNEXES. 241

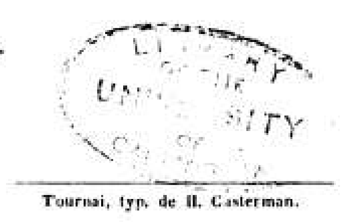








FIN DE LA TABLE.



Tournai, typ. de H. Casterman.



CHEZ LE MÊME :

La Vérité Historique. Revue mensuelle destinée à rétablir les faits altérés par l'ignorance ou la mauvaise foi ; publiée sous la direction de Ph. **Van der Haeghen**, honoré d'un bref de S. S. Pie IX, ainsi que des encouragements de Mgr le Cardinal Wiseman, de Mgr l'Archevêque de Fribourg, et de plusieurs autres prélats éminents. — 3e Année; une livraison de 60 à 70 pages in-8 tous les mois, formant chaque année deux beaux volumes.

Saint Anselme (d'Aoste) archevêque de Cantorbéry, histoire de sa vie et de son temps; par le chanoine J. **Croset-Mouchet**, Professeur de Théologie à Pignerol, Chevalier de Saint-Maurice, Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Turin, de celle de Chambéry, d'Aoste, et de la Députation d'histoire nationale des Etats Sardes. Gr. in-8.

Défense du Saint-Siége, et succincte exposition des vraies doctrines de l'Eglise catholique, en réponse à de récentes attaques ; par l'abbé L.-O. **Gavairon.** 1 vol. gr. in-12.

L'Église et la Synagogue ; par L. **Rupert**, Rédacteur de l'*Univers*. Gr. in-12, XXII-343 p.

Les Voyages des Papes ; par Jean **De Muller.** Traduit de l'allemand et annoté par l'abbé Ad. **Delvigne**, professeur d'histoire au séminaire de Malines. In-12, 132 p.

Journal d'un Voyage en France et lettres écrites d'Italie ; par Thomas-William **Allies**, (ci-devant recteur de Launton (Oxford), converti à la foi catholique. Trad. de l'anglais par M. J. Gr. in-8, 322 p.

Cours complet d'Histoire universelle à l'usage des colléges et des maisons d'éducation, divisé en cinq parties ; par J. **Moeller**, professeur d'histoire à l'université catholique de Louvain. 6 vol. in-12.

Le Droit administratif belge : par J.-H. N. **De Fooz**, ancien substitut du procureur du Roi à Namur, ancien juge au tribunal de Tongres, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'univ. de Liége, etc.

- I. **De l'Organisation et de la compétence des autorités administratives.** In-8, 650 p.
- II. **Du Domaine social et des impôts, des dépenses et de la comptabilité de l'Etat.** In-8. *Sous presse.*
- III. **La police administrative.** In-8. *Sous presse.*
- IV. **De l'administration des établissements publics, des communes et des provinces** combinée avec la tutelle du gouvernement. In-8. *Sous presse.*
- V. **La législation des mines**, minières et carrières. In-8, 538 p.

Le Christ et les Antechrists dans les Ecritures, l'Histoire et la Conscience; par V. **Dechamps**, de la congrégation du très-saint Rédempteur. Avec ces épigraphes : *Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde.* (II. Cor. 5, 19.) — *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.* (Heb. 13, 8.) — *Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-là est un antechrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père.* (I. Joan. 2. 22.) — *Il y a dès à présent plusieurs Antechrists.* (Ibid. v. 18.) — Gr. in-8, VIII-612 p. Il reste peu d'exemplaires. *Sous presse*, 2e édit., 2 vol. in-12, format Charpentier.

Le Libre examen de la Vérité de la Foi. — Entretiens sur la Démonstration catholique de la Révélation chrétienne ; par **le même.** Nouvelle édition. Gr. in-8, 476 p.

La Question Religieuse résolue par les faits, ou de la certitude en matière de religion ; par **le même.** 2 vol. gr. in-12, format Charpentier.

Mélanges théologiques ou série d'articles et de consultations sur les questions les plus intéressantes de la théologie morale et du droit canon ; par **une société d'ecclésiastiques**, Avec approbation. 3e édition. 6 forts vol. in-8, 650 à 700 p. Plus un ample Index général.

Tournai, typ. de H. Casterman.






Tilly.
v.2
118813
D258
V7
v.2
Digitized by Google

